SYSTÈME

DE

POLITIQUE POSITIVE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ, 26, RUE RACINE.

Dr McClintock
McCLINTOCK LIBRARY
1/2 Black

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE,

OU

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE,

Instituant la Religion de l'HUMANITÉ ;

PAR AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*.

L'Amour pour principe ;
L'Ordre pour base,
Et le Progrès pour but.

TOME DEUXIÈME,

Contenant la STATIQUE SOCIALE ou le TRAITÉ ABSTRAIT DE L'ORDRE HUMAIN.

PRIX DE CE VOLUME : SIX FRANCS.

DREW THEOLOGICAL SEMINARY
MADISON, N.J.

PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, 10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE ;

CHEZ CARILIAN-GOEURY ET V^OR DALMONT,
LIBRAIRES DES CORPS DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DES MINES,
49, quai des Augustins ;

A la Librairie scientifique-industrielle
DE M^E V^E MATHIAS,
15, quai Malaquais ;

Et à la Librairie philosophique
DE LADRANGE,
41, rue Saint-André-des-Arts

Mai 1852

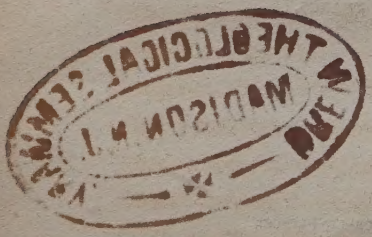
Soixante-quatrième année de la grande révolution.

16661

DREW UNIVERSITY LIBRARY
MADISON, NEW JERSEY.

MC CLINTOCK
LIBRARY

194
C741s
vol.2



DREW UNIVERSITY LIBRARY
MADISON, NEW JERSEY

PRÉFACE

DU TOME DEUXIÈME.

La préface générale par laquelle commence le volume précédent exigeait plusieurs explications complémentaires. En les plaçant ici, je n'y joins aucun avertissement propre au tome actuel, envers lequel je dois seulement réclamer spécialement une attention profonde et soutenue, conforme à l'importance et à la difficulté du sujet. Si notre siècle de transition interdit à la plupart des lecteurs d'étudier la sociologie d'après une suffisante préparation encyclopédique, rien ne peut les dispenser d'y transporter les dispositions et les habitudes reconnues nécessaires envers les sciences moins compliquées. Ceux qui ne rempliraient pas de telles conditions devraient sagement renoncer à des spéculations que leur transcendance doit faire graduellement concentrer chez un petit nombre d'esprits, qui propageront ensuite leurs principaux résultats. Une semblable recommandation convient surtout pour le présent volume, entièrement consacré aux théories les plus abstraites de la science la plus difficile.

Quoique, afin de diminuer les obstacles matériels, j'aie décomposé la publication et la vente des quatre tomes de ce traité, leur intime connexité ne permet jamais d'en séparer

16661

l'étude ni l'appréciation. Il est vraiment impossible de comprendre le volume actuel sans s'être d'abord rendu familières toutes les notions essentielles établies par le précédent. Les conceptions que j'y expose ne deviendront même pleinement jugeables que d'après le développement historique et la destination pratique qu'elles trouveront respectivement dans les deux autres tomes.

Toutes les explications de cette préface supplémentaire concernent deux aspects désormais inséparables, ma situation personnelle et ma mission sociale. Elles sont surtout caractérisées par les quatre communications spéciales que je vais reproduire en appendice, mais qui doivent être ici précédées de quelques indications directes sur ce double sujet.

Depuis la publication du tome premier, la spoliation polytechnique que j'y mentionnais a reçu son complément final, d'après la perte du poste subalterne qu'on me laissa, sept ans auparavant, en m'ôtant mon principal office. Cette pleine consommation de ma ruine officielle, que j'avais prévue et annoncée dès le début de ma persécution, émane toujours de la haine implacable que mes travaux philosophiques inspirent au mauvais esprit scientifique, sauf les changements de personnes et même de coteries. Le gouvernement n'y prit jamais aucune part active, sinon quand un ministre énergique (M. le maréchal Soult) fit noblement de vains efforts pour me protéger contre une légalité vicieuse. Mais la lâcheté de mes persécuteurs académiques les disposa toujours à s'abriter du blâme public sous la responsabilité officielle d'un pouvoir obligé, par nos préjugés pédantocratiques, à leur servir, malgré lui, d'instrument passif. Afin de mieux prévenir ou réparer toute injuste appréciation, je dois donc avertir ici que cette dernière iniquité fut spécialement due aux manœuvres persévérantes du digne couple algébrique envers lequel ma précédente préface m'em-

pêche de craindre aucune méprise involontaire. Toutefois, ses viles intrigues n'auraient pas suffi sans l'assistance décisive qu'elles trouvèrent spontanément d'après les ignobles rancunes d'un fameux marchand de planètes subjectives, auquel notre anarchie procure maintenant un funeste ascendant polytechnique. Dans cette école irrévocablement dégénérée, où les élèves sont eux-mêmes descendus, de cœur comme d'esprit, au niveau des maîtres, il n'y a plus de vraiment estimables que les fonctionnaires pratiques, soit militaires, soit administratifs. Je reçus toujours d'eux, malgré de fréquentes mutations personnelles, un accueil honorable quoiqu'impuissant, digne image des dispositions constantes du pouvoir qu'ils représentent. Aussitôt après ce dernier coup, leur noble chef actuel m'a spontanément exprimé cette précieuse sympathie par une admirable lettre que je conserverai sans cesse comme un témoignage incomparable. Mais, dans ce malheureux établissement, toutes les autorités pratiques gémissent plus que jamais sous l'oppression pédantocratique, où l'on vient seulement de substituer, à l'étroit mysticisme des algébristes, le grossier empirisme des prétendus ingénieurs.

Après dix-neuf ans d'un service irréprochable, cette entière spoliation compense enfin la grave imprudence que je commis quand je transportai mon existence matérielle sous la dépendance de mes ennemis naturels. Le libre enseignement privé des sciences mathématiques m'avait jusqu'alors procuré des ressources précaires mais suffisantes, essentiellement soustraites à l'influence académique. Cédant à des conseils trop vulgaires, je quittai, en 1832, cette profession indépendante pour un office public, quoique j'eusse déjà prévu les intimes conflits auxquels il devait m'exposer. Tous ceux dont l'aveugle affection m'inspira cette funeste condescendance ont dû regretter depuis que l'inflexibilité tant reprochée à mon caractère n'ait

pas alors prévalu. Quoi qu'il en soit, cette faute initiale se trouvant aujourd'hui réparée involontairement, elle doit du moins m'interdire de rechercher, ou même d'accepter, aucune autre situation officielle, toujours accessible à d'équivalentes animosités envers la discipline spirituelle que ma doctrine vient établir.

Mais les travaux que j'accomplis pendant cette longue phase m'autorisent maintenant à réclamer ouvertement du public occidental une protection matérielle qui me permette d'achever dignement la grande construction, d'abord philosophique puis religieuse, à laquelle j'ai toujours voué ma vie. Depuis ma spoliation finale, je me félicite de n'être abrité contre la misère que par la noble souscription annuelle qui fut d'abord instituée comme garantie temporaire. Quoiqu'elle soit encore insuffisante, je ne doute pas que, devenue désormais perpétuelle, elle n'acquière bientôt toute l'extension convenable. C'est pourquoi je n'ai point hésité à compléter irrévocablement la gratuité normale de tous mes services. Bornée d'abord à mon enseignement populaire, je l'étendis ensuite à mes compositions philosophiques, et je vais enfin l'appliquer aux écrits trimestriels que j'annoncerai ci-dessous. Le fondateur d'un nouveau pouvoir spirituel doit donner, même au risque de quelques embarras passagers, un exemple décisif du seul mode d'existence matérielle qui convienne à la vraie dignité sacerdotale. Jusqu'à ce que le progrès de la religion positive conduise la munificence publique à garantir le sort temporel des prêtres de l'Humanité sans compromettre leur indépendance sociale, ils doivent toujours vivre des cotisations volontaires de leurs adhérents, comme le firent longtemps les prêtres de Dieu. La haine aveugle de mes vils ennemis m'a poussé graduellement vers cette complète régularité, qui, sans une telle impulsion, ne fût peut-être jamais devenue assez décisive pour utiliser entièrement les dix

années de pleine vigueur cérébrale que je puis encore consacrer au vrai Grand-Être.

Cette situation finale se trouve tellement conforme à ma nature et à mon office que, quoique très-récente, elle m'est déjà profondément familière, d'après son heureuse efficacité journalière. Le présent volume, malgré les hautes difficultés qui lui sont propres, vient d'être écrit, sans précipitation ni fatigue, pendant le premier tiers de l'année actuelle, sauf le chapitre initial, composé en janvier 1851 et lu, le mois suivant, à la Société Positiviste. Je me sens ainsi capable maintenant d'écrire un volume chaque année, dans l'intervalle qui sépare deux de mes cours hebdomadaires; depuis que ma situation me procure enfin, à cinquante-quatre ans, une entière disponibilité de temps et d'efforts, qui jusqu'alors me manqua toujours. Si donc, comme j'en ai l'intime confiance, l'Occident ne me laisse pas succomber, j'ose de nouveau garantir la digne exécution des quatre ouvrages que je promis en terminant, il y a dix ans, mon livre fondamental, malgré les intermittences normales qui doivent les séparer. Je compte même, avant d'écrire le troisième volume du présent traité, achever l'année actuelle en publiant, sous le titre de *Catéchisme Positiviste*, une composition exceptionnelle, destinée à faciliter la propagation systématique de la religion de l'Humanité. Ce travail accessoire ne devait d'abord s'accomplir qu'après la terminaison du tome final. Mais, en écrivant le volume actuel, j'ai senti que, quand il serait achevé, je pourrais déjà réaliser cet épisode, tant réclamé par l'urgente gravité de la situation occidentale. Cette heureuse accélération résulte surtout de la maturité décisive qu'acquiert ici la religion positive, au delà même des espérances que suscitait mon élaboration orale.

Pour compléter ma juste sécurité, il fallait encore assurer la publication immédiate de tous mes écrits. Or, depuis que j'ai

renoncé dignement à la prétendue propriété littéraire, cette dernière garantie est devenue la suite naturelle des dispositions qu'inspirait autour de moi ma consécration exclusive et gratuite à mon office fondamental. Ma précédente préface annonça la généreuse résolution par laquelle un noble disciple (M. Lonchampt) venait ainsi de dissiper les entraves matérielles qui retardèrent, pendant une année entière, la publication du tome premier. Je dois ici compléter cette indication en proclamant la scrupuleuse exécution de ce loyal engagement, au delà même de toute attente naturelle; en sorte que les frais typographiques du volume initial sont entièrement acquittés aujourd'hui, quoique la vente en ait à peine fourni le tiers jusqu'ici. En un temps où les dignes praticiens sont à la fois si précieux et si rares, le public occidental se félicitera que ce noble jeune homme, surmontant déjà, par une modestie exceptionnelle, les séductions théoriques d'un heureux début, adopte sagement une carrière industrielle, d'où pourra surgir un éminent patronage positiviste.

Quoique son intervention décisive semblât bornée au volume précédent, elle a déterminé bientôt, au delà de mes propres espérances, une équivalente sécurité pour les trois autres, et, par suite, sans doute, envers tous mes ouvrages futurs. A peine cet exemple fut-il connu, que le tome deuxième devint l'objet d'une pareille offre chez les nobles adhérents auxquels je dus, en 1848, l'impression initiale de mon discours préliminaire. Une autre proposition généreuse me fut faite récemment envers le même volume. Mais je le publie aujourd'hui sans avoir eu besoin d'invoquer aucun de ces deux appuis, qui pourront ainsi se réserver pour des embarras ultérieurs. Car, l'honorable imprimeur (M. Thunot), quoique connaissant bien ma pauvreté personnelle, m'a spontanément offert sa précieuse coopération, sans exiger d'autre garantie que ma scrupuleuse résolution de

consacrer tous les produits de la vente au seul payement des frais. Son atelier typographique, dignement dirigé par un guerrier civiquement transformé, vient d'accomplir ce travail avec une promptitude et une perfection sans exemple, qui méritent ici mes remercîments spéciaux.

D'après cette double explication personnelle, à laquelle correspondent les deux premières parties de l'appendice suivant, je puis donc espérer que les luttes réservées à ma situation finale n'entraveront jamais mon office fondamental. En même temps, les nouveaux progrès du positivisme assurent de plus en plus l'efficacité de tous mes efforts.

Parmi ces pas postérieurs au volume précédent, je dois d'abord signaler avec reconnaissance un précieux résultat, obtenu surtout en comparant son ensemble actuel avec la dédicace décisive qui, cinq ans auparavant, en constitua le germe secret. Tous les esprits synthétiques sentent aujourd'hui, comme tous les cœurs sympathiques, que cette expansion exceptionnelle renfermait déjà les diverses bases essentielles du vaste développement moral et religieux qu'acquit ensuite le positivisme, dont il devient le principal caractère. Cette manifestation caractéristique commence même à me procurer une incomparable satisfaction, en déterminant, chez les deux sexes, des sympathies d'élite envers ma sainte patronne, dont les titres personnels à la vénération publique seront bientôt jugés supérieurs à ceux de la suave Béatrice.

Tout en constatant l'aptitude, jusqu'alors contestée, du positivisme pour sa destination la plus décisive, ce premier volume a pareillement dissipé les reproches superficiels que suscita d'abord la publication partielle du discours préliminaire, quant à mon prétendu délaissement du progrès intellectuel. D'éclatantes acquisitions théoriques, surtout en biologie, ont ainsi démontré que l'essor sympathique du positivisme réagit heureu-

sement sur son perfectionnement synthétique, conformément à la saine doctrine cérébrale. Les nouveaux pas encyclopédiques accomplis dans le volume actuel, achèveront de concentrer cette frivole imputation chez les juges incapables ou malveillants dont je ne m'occuperai jamais.

En même temps, le développement naturel de la situation occidentale a fait surgir des manifestations plus complètes de l'aptitude caractéristique de la religion positive à satisfaire également aux exigences, toujours opposées jusqu'ici, de l'ordre et du progrès. Dès l'été dernier, je connus l'existence, pleinement appréciée ensuite, du précieux foyer positiviste qui s'est formé spontanément chez d'éminents conservateurs américains, surtout à Philadelphie et à New-York. Une situation exceptionnelle interdit là tout recours politique aux diverses répressions matérielles, et même aux influences théologiques, dont les principaux organes y dirigent nécessairement l'agitation métaphysique. Ainsi préservés de la double illusion qui vicie notre routine officielle, nos frères d'Amérique ont dû mieux apprécier le caractère fondamental de l'anarchie occidentale, plus grave là que partout ailleurs, malgré les apparences contraires. On y a donc senti plus tôt l'impossibilité de surmonter les tendances communistes spontanément émanées de toutes nos impulsions sociales, autrement que d'après le libre ascendant du positivisme, seul capable de procurer partout une sage satisfaction aux divers instincts de régénération. Cette unique issue de notre périlleuse transition est déjà conçue dignement par les nobles citoyens américains, qui de plus en plus invoquent la religion positive au nom de l'ordre profondément menacé, mais en acceptant d'avance la juste discipline morale qu'elle vient imposer aux riches.

On peut spécialement vérifier combien ce vaste appendice occidental tend aujourd'hui vers le positivisme, en remarquant

le loyal accueil que la foi nouvelle y reçoit même de ses adversaires déclarés. L'une des principales revues trimestrielles vient d'y publier, en janvier et avril derniers, une mémorable appréciation de mon ouvrage fondamental par un digne antagoniste. Son noble langage, sans dissimuler aucune dissidence, forme un heureux contraste avec celui de nos psycologues ou idéologues, et même avec la froideur personnelle de mes adhérents trop abstraits. Un tel procédé m'inspira bientôt une démarche exceptionnelle, pour faire ouvertement concourir de pareils adversaires au libre subside qui jusqu'ici ne garantit pas suffisamment mon existence matérielle. Je me félicite d'autant plus de cette lettre ci-jointe, qu'elle m'a procuré récemment une admirable réponse, directement émanée de mon noble critique, qui, malgré sa pauvreté personnelle, s'associe dignement à ce patronage volontaire, qu'il érige en devoir social.

Mais les pas simultanés du positivisme sont non moins décisifs dans l'autre camp occidental. Ils doivent être surtout mesurés d'après nos récents succès parmi les prolétaires lyonnais. Spécialement abritée contre les aberrations antidomestiques par les propres imperfections de sa constitution industrielle, cette noble et malheureuse population tirait spontanément de sa vie de famille une puissante impulsion vers le positivisme. L'ébranlement communiste n'avait abouti qu'à la mieux préparer aux questions sociales dont la religion universelle vient lui fournir la seule solution réelle. Aussi quelques éminents apôtres ont-ils suffi pour y développer, en moins d'une année, sous la juste protection des autorités temporelles, un foyer positiviste d'autant plus précieux qu'il deviendra bientôt le centre normal d'une vaste propagation méridionale.

Ce double essor récent de la religion destinée à concilier enfin l'ordre et le progrès, se trouve profondément consolidé d'après le pas irrévocable que vient de franchir notre situation

républicaine. De son vain début parlementaire, uniquement propre à la transition anglaise, notre république passe spontanément à la phase dictatoriale, seule vraiment française, quoiqu'elle convienne également aux autres populations catholiques, comme l'indique déjà l'Amérique espagnole. La prochaine reprise de mes prédications annuelles m'a donné lieu d'apprécier spécialement cette heureuse modification et le nouvel ascendant qu'elle procure au positivisme. J'ai déjà traité ce double sujet dans une lettre décisive, pleinement approuvée de mon civique patron, et qui forme la troisième partie de l'appendice ci-joint. Elle me dispenserait ici de toute explication à cet égard, sans les graves inquiétudes que fit ensuite surgir un déplorable aveuglement personnel.

Notre état profondément négatif permet un certain essor à toute initiative hardie, d'ailleurs anarchique ou rétrograde, émanée d'une position convenable. Mais les perturbations quelconques qui semblent possibles, et même imminentes, ne comportent jamais une suffisante réalisation, du moins dans les cas essentiels. Quoique les vivants méconnaissent aujourd'hui le joug des morts, ils ne cessent point de le subir, et il nous préserve des principaux dangers, sans pouvoir cependant dissiper assez les craintes correspondantes. Un avenir aussi vaguement conçu ne peut inspirer une suffisante sécurité qu'aux âmes systématiques qui ont pu lui procurer un caractère mieux déterminé d'après une saine appréciation de l'ensemble du passé, surtout moderne. Dès le premier avénement de notre république, j'annonçai qu'il était irrévocable, sauf de fréquentes modifications politiques, et que pourtant il semblerait longtemps précaire, jusqu'à ce qu'une doctrine commune consolidât assez notre marche. Cette sécurité peut être comparée à celle qui concerne la paix occidentale, qui, malgré sa durée sans exemple, ne préserve jamais notre confiance empirique des in-

quiétudes dues au moindre ébranlement, quoique l'événement les démente toujours. Nous verrons pareillement avorter toutes les suspensions dont paraîtra menacée notre situation républicaine. Car, l'ensemble du passé français repousse autant la royauté que la guerre. Désormais, les vrais citoyens ne doivent pas craindre davantage la rétrogradation monarchique que l'anarchie parlementaire. Ces deux modes opposés du régime constitutionnel sont également discrédités aujourd'hui. La situation républicaine est devenue la première condition de l'ordre matériel, en comportant seule une dictature énergique.

Quoique je déplore les entraves temporaires de la discussion française, je me sens profondément soulagé du joug anarchique des parleurs arrogants et intrigants qui nous empêchaient de penser. Cette crise inespérée me procure une délivrance équivalente à celle du fardeau royal en 1848, et les deux pressions me paraissent également éteintes. Une puissante aberration personnelle, à laquelle notre manque de foi sociale semble laisser un libre cours, pourrait seulement provoquer la réalisation plus ou moins prochaine de l'éventualité politique signalée au début de mon manifeste. Mais, sans que la prudence civique doive aujourd'hui négliger une telle prévision, il faut éviter de s'en préoccuper assez pour troubler l'heureux essor des méditations décisives que la république dictatoriale inspire partout sur la vraie reconstruction de l'ordre occidental. Le jeu spontané des entraves officielles, intérieures ou extérieures, dissipera peut-être ces folles tendances avant qu'elles suscitent quelque grave conflit. Il est vrai que l'insurrection chronique, déjà commencée, des campagnes contre les villes, caractérisera la dernière phase générale de l'anarchie occidentale, comme je le prévis à la fin de mon traité philosophique. Mais le cas actuel permet d'éviter ce développement spécial d'une destinée

très-modifiable, si le prolétariat parisien, directeur spontané du grand mouvement, utilise à temps le précieux enseignement social que sa raison pourrait déjà tirer de ses propres inquiétudes politiques. Car, elles tendent à manifester le caractère profondément rétrograde de la métaphysique négative dont il subit encore l'ascendant discrédité. La révolte des vivants contre les morts pousse désormais l'Occident à faire partout prévaloir les influences les plus brutales et les plus arriérées, auxquelles nous ne pouvons échapper qu'en nous replaçant dignement sous le joug nécessaire du passé. Ainsi, la condition fondamentale du vrai progrès social consiste aujourd'hui en ce que le prolétariat central repousse complétement les dogmes et les hommes révolutionnaires, comme étant désormais autant rétrogrades qu'anarchiques. Quand il aura suffisamment garanti l'ordre en passant du négativisme au positivisme, suivant le noble exemple émané déjà d'éminents prolétaires parisiens et lyonnais, il pourra dignement interdire qu'on mette aux voix sa république, devenue, pour l'Occident, la seule base réelle de l'armistice nécessaire entre les pauvres et les riches. Mais alors j'ose assurer, au nom du passé et de l'avenir, dont je suis maintenant l'unique interprète, qu'aucun dictateur ne conservera de tendance monarchique. Car, dans la lumineuse position résultée d'un office très-synthétique, la crainte de l'anarchie peut seule empêcher de reconnaître la situation républicaine comme autant indispensable au pouvoir réel qu'à la véritable gloire. Il y aurait surtout une haute et dangereuse inconséquence chez l'homme d'État qui vient de nous délivrer heureusement du régime parlementaire, si, pour satisfaire une puérile passion personnelle, il tentait de rétablir la constitutionnalité royale.

Cette sommaire indication me conduit naturellement à l'annonce finale qui forme l'objet spécial de la dernière partie de

l'appendice ci-joint. En effet, la fondation de la *Revue Occidentale* me dispensera, j'espère, de saisir les occasions que peuvent m'offrir mes préfaces ou mes séances pour donner au public diverses explications incidentes, qui seraient mieux placées ailleurs.

Sa haute importance, intellectuelle ou sociale, et sa conciliation générale avec ma principale élaboration, me disposèrent, dès 1845, à constituer cette prédication périodique. Mais l'utilité n'en fut pas assez sentie pour me procurer les secours matériels qu'exigeait le libre essai de cinq ans que je jugeais alors indispensable. La situation républicaine m'ayant permis, en 1848, de réduire à trois ans la durée de cette épreuve, j'éprouvai pourtant le même genre d'avortement. Mais la phase dictatoriale faisant prévaloir des dispositions plus sérieuses, et manifestant mieux le besoin de diriger dignement la raison occidentale, je dois entreprendre une nouvelle tentative, en m'y bornant à des publications trimestrielles. Cette dernière transformation, combinée avec ma juste abnégation personnelle, diminue autant que possible les frais matériels d'une telle fondation. Si donc elle échoue encore, je ne m'en occuperai plus, tout en me tenant prêt à diriger cette institution quand ses conditions auront été remplies, et même en persistant à y fournir seul le cinquième ou le quart de chaque livraison.

Quoique j'aie assez expliqué la destination et le caractère des quatre parties de mon appendice, je ne dois pas terminer cette préface sans une heureuse indication personnelle, dont l'importance sera bientôt sentie par tous les positivistes complets, c'est-à-dire religieux.

Mon discours préliminaire et l'ensemble de ce traité manifestent à la fois la tendance profondément esthétique du positivisme et la haute assistance que son avénement doit déjà recevoir des brillantes fonctions qui représentent le mieux l'unité

humaine. Néanmoins, je n'ai jamais dissimulé que cette sympathie nécessaire se développerait plus tard que le précieux appui émané d'abord de l'instinct populaire et ensuite du sentiment féminin. Toutefois, la raison systématique qui doit guider l'Occident acquiert, plus tôt que je ne l'espérais, cette sanction complémentaire, d'après l'adhésion décisive d'un éminent artiste, M. A. Étex, secrètement disposé au positivisme par une nature exceptionnellement synthétique.

AUGUSTE COMTE,

(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

Paris, le 11 César 64 (dimanche 2 mai 1852).

APPENDICE DE LA PRÉFACE.

1° Troisième circulaire annuelle,

Adressée par l'auteur du *Système de philosophie positive*, à chaque coopérateur du libre subside exceptionnellement institué pour lui.

Paris, le lundi 5 Moïse 64 (5 janvier 1852),

Monsieur,

Dans mes précédentes circulaires, j'ai suffisamment expliqué, d'abord la nature, puis la source, du subside exceptionnel auquel vous voulez bien coopérer. J'en dois aujourd'hui faire spécialement apprécier la destination et le caractère, que le temps seul pouvait assez déterminer. Proposée et acceptée comme un devoir social, cette noble sauvegarde dut exclusivement émaner de ceux qui sentaient dignement l'iniquité de la spoliation à réparer et l'importance du service à garantir. Mais tous supposèrent spontanément, avec moi-même, que ce patronage collectif serait purement temporaire, nul ne pouvant prévoir qu'un tel attentat resterait sans aucune réparation ou compensation. Il importe donc de savoir que, contre notre espoir naturel, ce digne protectorat doit, d'après une expérience trop décisive, devenir maintenant perpétuel.

Loin d'aboutir à la moindre réparation, ma persécution officielle vient d'être irrévocablement complétée en m'ôtant, après dix-neuf années d'un irréprochable exercice, le poste subalterne qu'on me laissa, dans une école dégénérée, quand on m'y ravit, en 1844, mon principal office. Ce complément d'iniquité, que j'avais dès lors prévu et même annoncé, s'est d'ailleurs accompli, comme la spoliation initiale, sans aucune vraie participation d'un gouvernement qui, sous

divers régimes, a depuis longtemps abdiqué sa juste suprématie polytechnique. Les deux actes émanent uniquement des différentes coteries scientifiques auxquelles ce célèbre établissement se trouve successivement livré. Toutes s'acharneront toujours contre le seul philosophe qui puisse aujourd'hui démasquer le charlatanisme et la médiocrité académiques en subordonnant activement tous les travaux de détail à de véritables conceptions d'ensemble. Depuis que ce vol légal est entièrement consommé, le chef suprême de la malheureuse école vient de me prouver, par une noble lettre, combien les dignes praticiens sont étrangers aux viles passions qui poussent de prétendus théoriciens vers ces méprisables attentats.

Ce coup final achève de dissiper tout espoir de réparation polytechnique. D'un autre côté, quoique le gouvernement ait toujours regretté son impuissance légale contre ma double spoliation, il n'a jamais tenté de me procurer ailleurs quelque juste compensation. Ainsi frustré de toute ressource officielle, je n'ai pu même replacer mon existence matérielle sur sa base primitive du libre enseignement privé des sciences mathématiques. Trois années de loyaux efforts pour reprendre une profession qui ne convint qu'à ma jeunesse, viennent de me démontrer l'impossibilité d'y trouver désormais un abri contre ma pauvreté personnelle. L'élévation même de mon enseignement empêche une telle efficacité, depuis que ces études fondamentales sont, surtout en France, aussi dégradées habituellement par la stupidité des vues que par l'indignité des motifs.

D'après cette situation définitive, je suis donc contraint, à cinquante-quatre ans, de fonder toute ma subsistance sur la noble souscription publique qui d'abord surgit comme une garantie partielle et passagère. Mais les grands travaux qui m'ont attiré ce sort exceptionnel m'assurent aussi le concours croissant des actives sympathies, intellectuelles et sociales, qu'exige une telle destinée.

J'ai systématiquement voué toute ma vie à tirer enfin de la science réelle les bases nécessaires de la saine philosophie, d'après laquelle je devais ensuite construire la vraie religion. La première tâche est entièrement achevée depuis dix ans, et la seconde vient de commencer par la publication décisive, en juillet 1851, du tome premier de mon *Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*. Ce second ouvrage établira la supériorité morale du positivisme aussi solidement que mon livre fondamental en démontre la supériorité intellectuelle. Ayant ainsi constitué la seule synthèse vraiment complète, autant relative désormais au cœur qu'à l'esprit, je dois obtenir des adhésions assez profondes et assez nombreuses pour me procurer dignement la sécurité matérielle que réclame ma difficile mission.

Une harmonie nécessaire rattache, en effet, cette construction sans exemple à l'incomparable révolution qui, faisant osciller l'Occident entre la rétrogradation et l'anarchie, ne peut se terminer qu'en conciliant radicalement l'ordre et le progrès. A mesure que se développe une telle situation, tous les Occidentaux sentent de plus en plus l'impuissance finale des croyances théologiques et l'intime danger des doctrines métaphysiques. En même temps l'insuffisance croissante des répres-

sions purement matérielles, fait profondément ressortir le besoin universel d'une réorganisation spirituelle, seule adaptée à la vraie nature de la maladie occidentale. La religion positive doit ainsi fournir l'unique force systématique qui puisse contenir également les inclinations rétrogrades des gouvernements et les tendances anarchiques des populations, en recommandant à la fois l'ordre au nom du progrès et le progrès au nom de l'ordre.

Cette double aptitude est assez sentie déjà pour procurer au fondateur du positivisme une suffisante protection contre l'ignoble persécution qui a maintenant détruit toutes ses ressources matérielles. Le public occidental préservera d'une injuste misère le philosophe dont il utilise de plus en plus les travaux, et qui peut encore, s'il n'est point entravé, tant servir la grande régénération humaine. Quoique la souscription instituée pour moi soit jusqu'ici restée notablement inférieure au taux proclamé d'abord indispensable, son accroissement continu, surtout pendant l'année qui vient de finir, garantit sa prochaine efficacité, malgré le surcroît qu'exige ma dernière spoliation. Outre les divers symptômes généraux qui constatent les récents succès du positivisme, deux manifestations inattendues ont, en 1851, spécialement annoncé l'appréciation décisive de son aptitude caractéristique à satisfaire également les besoins les plus opposés. Toutes deux concernent, quoique en sens inverse, la lutte nécessaire qui terminera la révolution occidentale, par le libre ascendant du positivisme sur le communisme.

Les principaux conservateurs des États-Unis d'Amérique ont noblement invoqué la religion positive comme leur seul abri systématique contre les tendances subversives de la plus anarchique des populations occidentales, dans un milieu qui d'ailleurs exclut toute répression matérielle. Ils acceptent dignement les sévères obligations morales que leur imposera le nouveau pouvoir spirituel, en retour du juste respect qu'il obtiendra pour leur libre emploi d'une richesse socialement possédée.

En même temps, d'éminents prolétaires lyonnais ont irrévocablement embrassé le positivisme, comme convenant mieux que le communisme à tous les vrais besoins du peuple. Une heureuse culture de la vie de famille leur facilite spécialement la saine appréciation de la seule religion qui convienne également aux deux sexes, et d'après laquelle la régénération moderne consiste surtout à développer l'existence domestique dans toutes les classes.

C'est ainsi que le positivisme commence réellement à satisfaire les pauvres en rassurant les riches, d'après son aptitude exclusive à traiter moralement des questions irrésistibles auxquelles on cherche dangereusement de vaines solutions politiques. Son fondateur peut donc compter à la fois sur le généreux patronage de quelques puissants disciples et sur le concours, encore plus noble, de ces subsides d'un centime quotidien pour lesquels ma première circulaire témoignait ouvertement une juste préférence.

La prochaine extension de cette double sauvegarde justifiera ma paisible résignation aux plus extrêmes conséquences d'une honorable spoliation. Au lieu d'atteindre son but oppressif, cette persécution ne m'a jamais rendu que plus calme et plus actif à la fois, en me vouant, avec plus de pureté et de plénitude, à mon

office fondamental. Elle m'inspira toujours de nouveaux progrès vers les mœurs finales du prêtre de l'Humanité, qui doit entièrement appuyer son existence matérielle sur une libre gratitude, d'abord privée puis publique, en renonçant loyalement à toute richesse personnelle, comme à toute grandeur temporelle. Ma première circulaire indique ma renonciation systématique à tous les profits qui pourraient désormais résulter de mes ouvrages quelconques, sauf le seul recouvrement des frais d'impression. Ce principe religieux, appliqué déjà dans ma récente publication, vient de recevoir son complément naturel sous l'impulsion spéciale de ma nouvelle spoliation. Poussé par ce coup final à m'abandonner, sans aucune réserve, au noble patronage de mes vrais appréciateurs, j'ai bientôt étendu la même règle à notre future *Revue Occidentale*, en y renonçant d'avance à toute rétribution, soit comme directeur, soit comme collaborateur. Mon caractère sacerdotal achève ainsi de se purifier, mes diverses prédications écrites devenant alors aussi gratuites que le furent toujours mes prédications orales. En diminuant d'un cinquième les frais annuels attribués d'abord à cette publication mensuelle, ce dernier complément d'une digne résolution hâtera, j'espère, l'institution d'un enseignement que réclame de plus en plus l'état présent de l'Occident.

Ce concours permanent du dévouement avec l'oppression m'a donc procuré finalement l'existence la plus homogène qui convienne au sacerdoce régénérateur. Les dix années de pleine vigueur cérébrale que l'ordre normal me réserve encore pourront ainsi s'appliquer, sans aucune entrave, aux grandes compositions que je promis en terminant mon ouvrage fondamental, et qui sont spécialement rappelées dans la récente préface du principal de ces quatre traités. J'ose assurer qu'elles seront toutes accomplies dignement, si le public occidental ne me laisse pas succomber. C'est pourquoi j'attends, avec une entière confiance, la suffisante extension d'une garantie aussi méritée par l'ensemble de mes services que d'après mes désastres. Tous ceux qui doivent y coopérer reconnaissent, en général, les obligations sociales de la classe active envers la classe contemplative, et ils sentent spécialement que, de nos jours, elles resteront longtemps privées, avant de pouvoir devenir publiques. Malgré le profond égoïsme qui distingue le milieu polytechnique, j'espère même que ma dernière spoliation y développera des sympathies exceptionnelles, fondées sur l'appréciation plus spéciale d'une telle persécution, indépendamment de toute adhésion philosophique ou sociale. A plus forte raison, dois-je compter que cette consommation inattendue réveillera le zèle des positivistes incomplets, si puissants en Angleterre, qui admettent ma philosophie sans accepter encore la politique correspondante. Mais les positivistes conséquents sont assez nombreux déjà pour que leur intervention doive me suffire, quand leurs sentiments s'élèveront au niveau de leurs convictions, sous l'impulsion combinée de cette extrême nécessité privée et des plus graves intérêts publics. J'aborde donc, sans aucune inquiétude, l'expérience, si périlleuse en apparence, que ma situation m'oblige de tenter maintenant sur la véritable efficacité des inspirations régénératrices chez les âmes qui se dégagent de notre anarchie mentale et morale. Non-seulement ma modeste existence sera bientôt préservée de toute perturbation matérielle : mais les efforts ainsi déterminés

vont inaugurer spontanément la juste protection due, en général, à chaque digne apôtre de la religion universelle.

Salut et Fraternité,

AUGUSTE COMTE,

(10, *rue Monsieur-le-Prince*).

N. B. En 1849, première année de la souscription, elle produisit 2,928 fr.; en 1850, elle parvint à 3,268 fr.; en 1851, elle atteignit 4,205 fr.

Dans la circulaire initiale du 12 novembre 1848, qui fonda cette souscription, le produit indispensable fut fixé au taux annuel de 5,000 fr., en sus du traitement de 2,000 fr. que je conservais alors.

2° A M. le docteur J. M' Clintock,

Éditeur de la *Revue Méthodiste*, à New-York.

Paris, le 7 Homère 64 (mercredi 4 février 1852).

MONSIEUR,

Dans le cahier de votre *Revue Méthodiste* pour janvier 1852, que j'ai reçu jeudi dernier, je viens de lire une consciencieuse appréciation de mon ouvrage fondamental par un éminent adversaire, malgré ses inexactitudes involontaires, qui sont heureusement secondaires, quoique nombreuses, et dès lors susceptibles spontanément d'une juste rectification ultérieure. Ce noble procédé, auquel la presse française m'a trop peu habitué, me détermine à étendre aujourd'hui jusqu'à de tels antagonistes mon récent appel personnel au public occidental, appel qui, d'ailleurs, complète celui de 1848, mentionné dignement par ce mémorable article. Si je connaissais l'auteur anonyme, je me trouverais heureux de lui faire directement cet envoi, en lui témoignant ma sincère gratitude. Mais j'espère, Monsieur, que vous daignerez nous servir d'intermédiaire, et accepter aussi, pour vous-même, un autre exemplaire ci-inclus de ma circulaire. Je me félicite donc de cette rare infraction passagère à l'heureuse hygiène cérébrale qui, depuis beaucoup d'années, m'interdit systématiquement tous journaux ou revues quelconques, même scientifiques, pour ne me permettre d'autre lecture habituelle que celle, toujours nouvelle, des vrais chefs-d'œuvre de la poésie occidentale ancienne et moderne.

La moralité publique exige maintenant que ce signal désespéré d'une injuste détresse retentisse dignement au delà de l'Atlantique, afin de mieux caractériser à la fois la tiédeur persévérante de la plupart de mes amis ou partisans et l'ignoble acharnement de mes persécuteurs académiques. Je ne saurais d'ailleurs, outre la commune occidentalité, me regarder comme spécialement étranger dans une république où je faillis, en 1816, transplanter ma naissante carrière philosophique,

sous le digne patronage du bon général Bernard, et même, indirectement, du noble président Monroë. Quoi qu'il en soit, cette communication fera nettement apprécier la déplorable extrémité où se trouve actuellement réduit, au centre de son long dévouement social, celui qui, après avoir fondé la philosophie positive, construit maintenant, sur cette solide base, au delà même des promesses rappelées par mon loyal adversaire, la Religion de l'Humanité.

De tous les clergés qu'engendra la décomposition, d'abord spontanée, puis systématique, du monothéisme occidental, celui des États-Unis me semble, en général, être aujourd'hui le seul qui possède un véritable pouvoir spirituel, c'est-à-dire une autorité, à la fois mentale et morale, toujours résultée de l'assentiment volontaire d'un public affranchi de toute contrainte matérielle. Si son efficacité sociale ne devient pas plus décisive pour la réorganisation moderne, je n'impute cette insuffisance ni à ses ministres, ni même à sa population, mais surtout à l'irrévocable impuissance d'une religion radicalement incapable d'embrasser le véritable ensemble de l'existence qu'elle doit systématiser, même en s'y bornant à la vie individuelle, réellement inséparable de la vie collective. Avec de tels avantages, j'ose dire que le positivisme aurait déjà garanti tout l'Occident contre l'anarchie et contre la rétrogradation, d'après les résultats que j'ai obtenus, au centre de l'ébranlement, par des moyens aussi exigus que ceux dont la présente communication pourra vous donner une idée précise.

Nul Américain n'aurait cru possible que, dans ma phase actuelle, on ne soit pas parvenu, au bout de trois ans d'efforts, à m'assurer librement le modique revenu annuel de *sept* mille francs, qui fut demandé primitivement pour réparer un vol légal, et sur lequel d'ailleurs chacun sait ici que je prélève scrupuleusement *deux* mille francs, afin de payer au dehors une pension que je regarde comme un devoir. Je n'hésite donc pas à invoquer loyalement l'intervention de dignes adversaires, qui peut-être compenseront la coupable torpeur où persistent, sauf quelques admirables exceptions, françaises, écossaises, et hollandaises, mes prétendus disciples dans presque tout l'Occident européen, et surtout ceux de France ou d'Angleterre. Si les Occidentaux d'Amérique pouvaient flétrir, par un éclatant contraste, l'anarchique conduite de ceux d'Europe, je m'en féliciterais doublement, pour le bon emploi des dix années de pleine vigueur cérébrale que je puis encore consacrer à l'Humanité, et aussi pour la consécration pratique de la morale universelle, que j'aspirai toujours à constituer solidement en fondant un nouveau pouvoir spirituel, digne héritier de l'admirable catholicité propre au moyen âge.

Afin de vous rassurer, Monsieur, sur la pleine continuité d'une paisible activité qui doit sembler compromise par une telle situation, je voudrais pouvoir aujourd'hui vous adresser, ainsi qu'à mon noble adversaire anonyme, le premier volume, publié en juillet 1851, de mon second grand ouvrage, spécialement promis quand j'achevai le premier il y a dix ans. Ce *Système de politique positive* aura, suivant cette fidèle annonce, quatre volumes, dont j'écris maintenant le second, qui pourra paraître en juillet prochain, comme aussi les deux autres à pareille date des deux années suivantes. Si vous daignez suppléer à mon inexpérience inouïe des arrangements matériels, en m'indiquant la meilleure voie pour vous

adresser tout cela, vous recevrez bientôt les deux exemplaires ci-dessus mentionnés du tome premier, déjà connu par quelques Américains. Ce petit cadeau philosophique peut d'ailleurs être accepté sans aucun scrupule, comme un faible témoignage de ma considération, puisque je suis moi-même l'éditeur de mon livre, dont je puis ainsi distribuer à mon gré tous les exemplaires. En attendant cet envoi, je joins ici à ma circulaire le tableau cérébral qui caractérise ma théorie positive de la nature humaine, le résultat le plus usuel de ce nouveau volume. J'y ajoute aussi le programme philosophique du cours systématique que je fais, depuis trois ans, pour un libre auditoire des deux sexes, sous la digne autorisation du seul gouvernement qui ait jusqu'ici respecté pleinement ma juste indépendance spirituelle, laborieusement conquise enfin par mon infatigable dévouement. Vous pourrez ainsi recueillir, comme philosophe, une consolante vérification de l'heureuse aptitude de la civilisation moderne à transformer radicalement jusqu'à l'instinct persécuteur, désormais réduit à détruire seulement la fortune, faute de pouvoir attenter à la vie, ou même à la liberté.

D'après cette longue et scrupuleuse carrière, plus homogène peut-être qu'aucune autre connue, j'ai contracté une profonde habitude de vivre entièrement au grand jour, suivant le vrai principe républicain. C'est pourquoi, Monsieur, si vous jugez utile de répandre cette circulaire, et même la présente lettre, je m'en rapporte d'avance à votre bienveillante sagesse sur leur publicité quelconque, pourvu qu'elle soit textuelle et intégrale. Toutefois, je désire que vous daigniez consulter d'abord, à cet égard, l'éminent citoyen de Philadelphie, qui est aujourd'hui devenu mon principal patron temporel, sans cesser d'être mon noble client spirituel, M. Horace Binney-Wallace, assez connu pour n'exiger aucune autre indication.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

3° A M. Vieillard,

SÉNATEUR DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Paris, le 3 Aristote 64 (samedi 28 février 1852).

MONSIEUR,

En terminant, au mois d'octobre dernier, le *Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité*, que je fais, depuis trois ans, d'après le programme ci-joint, sous votre civique patronage, j'ai promis sa réouverture pour le premier dimanche d'avril prochain, selon ma coutume annuelle. Mais, avant de m'entendre verbalement avec vous à cet égard, je crois devoir vous adresser quelques éclaircissements écrits sur le nouveau caractère que je veux imprimer à l'ensemble

de ce quatrième cours, conformément à la situation nouvelle de notre République. Vous pouvez regarder cette lettre comme un sommaire anticipé de l'explication politique qui commencera mon prochain discours d'ouverture, dont la partie morale caractérisera ensuite le régime final dirigé par la Religion de l'Humanité; tandis que sa terminaison philosophique indiquera l'esprit et le plan de la grande construction historique qui sert de base à cette détermination.

Notre dernière crise a fait, ce me semble, irrévocablement passer la République française de la phase parlementaire, qui ne pouvait convenir qu'à une révolution négative, à la phase dictatoriale, seule adaptée à la révolution positive d'où résultera la terminaison graduelle de la maladie occidentale, d'après une conciliation décisive entre l'ordre et le progrès. Si même un trop vicieux exercice de la dictature qui vient de surgir forçait à changer, avant le temps prévu, son principal organe, cette fâcheuse nécessité ne rétablirait pas réellement la domination d'une assemblée quelconque, sauf peut-être pendant le court intervalle qu'exigerait l'avénement exceptionnel d'un nouveau dictateur.

D'après la théorie historique que j'ai fondée, l'ensemble du passé français tendit toujours à faire prévaloir le pouvoir central. Cette disposition normale n'aurait jamais cessé si ce pouvoir n'avait pas enfin pris un caractère rétrograde, dès la seconde moitié du règne de Louis XIV. De là provint, un siècle après, l'entière abolition de la royauté française; d'où la domination passagère de l'unique assemblée qui dut être vraiment populaire parmi nous. Son ascendant ne résulta même que de sa digne subordination envers l'énergique Comité surgi de son sein pour diriger notre héroïque défense républicaine. Le besoin de remplacer la royauté par une vraie dictature se fit bientôt sentir, d'après la stérile anarchie que développait notre premier essai du régime constitutionnel. Malheureusement cette indispensable dictature ne tarda point à prendre aussi une direction profondément rétrograde, en combinant l'asservissement de la France avec l'oppression de l'Europe. C'est uniquement par contraste à cette déplorable politique que l'opinion française permit ensuite le seul essai sérieux qui pût être tenté parmi nous d'un régime particulier à la situation anglaise. Il nous convenait si peu que, malgré les bienfaits de la paix occidentale, sa prépondérance officielle pendant une génération nous devint encore plus funeste que la tyrannie impériale; en faussant les esprits par l'habitude des sophismes constitutionnels, corrompant les cœurs d'après des mœurs vénales ou anarchiques, et dégradant les caractères sous l'essor croissant des tactiques parlementaires.

Vu la fatale absence de toute véritable doctrine sociale, ce désastreux régime subsista, sous d'autres formes, après l'explosion républicaine de 1848. Cette nouvelle situation, qui garantit spontanément le progrès et tourna vers l'ordre toutes les graves sollicitudes, exigeait doublement l'ascendant normal du pouvoir central. Au contraire, on crut alors que l'élimination d'une vaine royauté devait susciter le plein triomphe du pouvoir antagoniste. Tous ceux qui avaient activement participé au régime constitutionnel, dans le gouvernement, dans l'opposition, ou dans les conspirations, auraient dû être, il y a quatre ans, irrévocablement écartés de la scène politique, comme incapables ou indignes de diriger notre Ré-

publique. Mais un aveugle entraînement leur confia, de toutes parts, la suprématie d'une constitution qui consacrait directement l'omnipotence parlementaire. Le vote universel étendit même aux prolétaires les ravages intellectuels et moraux de ce régime, bornés jusqu'alors aux classes supérieures et moyennes. Au lieu de la prépondérance qu'il devait reprendre, le pouvoir central, qui perdait ainsi les prestiges d'inviolabilité et de perpétuité, gardait pourtant la nullité constitutionnelle qu'ils voilaient auparavant.

Réduit à une telle extrémité, ce pouvoir nécessaire vient heureusement de réagir avec énergie contre une intolérable situation, aussi désastreuse pour nous que honteuse pour lui. L'instinct populaire a laissé tomber sans défense un régime anarchique. On sent de plus en plus, en France, que la constitutionnalité convient seulement à une prétendue situation monarchique; tandis que notre situation républicaine permet et exige la dictature. La plus sage des dix constitutions promulguées depuis 1789 vient d'ailleurs de régulariser, quoique toujours empiriquement, cette dictature républicaine, en sorte qu'elle puisse se modifier paisiblement suivant les vraies exigences sociales et d'après les saines lumières théoriques.

Cette nouvelle phase politique permet enfin d'élaborer directement la réorganisation universelle. Auparavant, il n'y avait d'activement posée, pour l'opinion publique, que la question du progrès isolée de celle de l'ordre, qui en constitue pourtant la souche nécessaire, tant intellectuelle que sociale. Non moins irrationnelle qu'immorale, une telle thèse ne pouvait convenir qu'aux parleurs, en écartant les penseurs comme les faiseurs. Une vaine métaphysique, se sentant incapable d'aborder sérieusement l'immense question de l'ordre, avait même tenté de l'interdire, en imposant matériellement un respect légal pour les dogmes révolutionnaires que toute doctrine vraiment organique doit préalablement exclure. Mais cette indivisible question ayant enfin prévalu dans la situation républicaine, qui seule comporte et réclame sa pleine solution, rien ne peut plus empêcher son ascendant croissant, si notre milieu social contient une doctrine vraiment propre à diriger une telle élaboration. Or, vous savez, Monsieur, mieux que personne, combien cette compétence appartient à la philosophie positive que j'ai construite.

En terminant, il y a dix ans, mon ouvrage fondamental, j'y posai toutes les bases essentielles d'une politique vraiment historique où la conception de l'avenir reposait enfin sur l'appréciation du passé, d'après une saine théorie de l'ensemble du mouvement humain. Mais elle ne pouvait activement surgir sans acquérir préalablement assez de précision pour s'appliquer à la présente transition occidentale, en réglant l'intercalation nécessaire entre le régime préparatoire de l'humanité et l'état définitif. Tel fut le principal objet de mon cours public de 1847, que votre civique sollicitude honora d'une constante assiduité. Cette opération complémentaire fut alors exécutée autant que le permettait la situation monarchique, en appliquant déjà ma devise fondamentale, *Ordre et Progrès*. L'explosion républicaine ayant, l'année suivante, irrévocablement dissipé les mensonges officiels, je pus aussitôt développer, et même propager, cette nouvelle politique, ouvertement destinée désormais à diriger le mouvement occidental, en écartant

sans retour toutes les autres doctrines, théologiques ou métaphysiques, comme étant à la fois anarchiques et rétrogrades. Ce double essor caractérisa surtout le cours annuel pour lequel vous m'avez si dignement procuré l'autorisation du premier gouvernement qui ait jusqu'ici respecté pleinement ma juste indépendance spirituelle, laborieusement conquise enfin par une vie de dévouement.

Mais ce développement public et cette propagation directe de la politique positive devaient naturellement offrir deux phases distinctes. En décomposant les divers partis actuels, pour les absorber dans le vrai parti constructeur, le positivisme doit également rallier tous les dignes conservateurs qui ne sont pas essentiellement rétrogrades et tous les révolutionnaires honnêtes qui ne sont pas radicalement anarchiques. Néanmoins, ces deux sortes de conversions ne sauraient être simultanées, sauf d'heureuses exceptions personnelles. En effet, les conservateurs doivent, en général, repousser instinctivement toute grande innovation, afin que leur état empirique ne les expose point à accueillir des doctrines vraiment nuisibles, qui pullulent aujourd'hui. Cependant une véritable réorganisation exige qu'on abandonne toutes les anciennes doctrines, dont l'impuissance ou le danger ont engendré l'anarchie actuelle. De là résulte, pour la philosophie régénératrice, l'obligation de s'adresser d'abord aux révolutionnaires, seuls disposés jusqu'ici à changer radicalement leurs opinions, quand on peut assez surmonter les préjugés métaphysiques qui leur sont propres. C'est donc sur eux que j'ai principalement dirigé mon action philosophique pendant les trois années qui viennent de s'écouler, dans une situation qui d'ailleurs inspirait à de tels esprits une activité prononcée, quoique trop souvent vicieuse. Vous connaissez déjà les succès profonds que l'école positive, malgré sa faible extension actuelle, a vraiment obtenus ainsi dans ce camp social. Je crois pourtant devoir les caractériser ici par un résultat décisif, propre à démontrer la suffisante efficacité de cette opération initiale, et l'opportunité des efforts que je vais maintenant diriger sur l'autre camp.

Dans le discours fondamental qui, en 1848, résuma, d'après mon cours de 1847, l'ensemble du positivisme, je réduisis le contraste de la nouvelle école envers toutes les autres sectes rénovatrices à l'ordre suivant lequel s'y trouvent conçues et traitées les deux grandes questions occidentales, régénération de l'éducation et systématisation du travail. Les positivistes sont aujourd'hui les seuls qui, plaçant le problème spirituel avant la recherche temporelle, fondent la réorganisation industrielle sur la rénovation intellectuelle et morale. Tous les autres réformateurs, malgré leurs innombrables divergences, s'accordent, au contraire, à régler immédiatement la société matérielle, sans avoir aucunement discipliné les opinions et les mœurs. Il serait superflu d'insister auprès de vous sur l'immense opposition de principes et de conduite qui résulte d'une telle transposition. En la rappelant ici, je ne veux que mieux mesurer les vraies conversions révolutionnaires, qui ne peuvent devenir assez complètes qu'en aboutissant à cette difficile rectification. Or, ce grand résultat se trouve maintenant réalisé chez d'éminents prolétaires, capables de le propager par leurs propres efforts, sans qu'une telle sollicitude doive m'absorber plus longtemps. Vous avez, en effet,

dignement apprécié, dans notre heureuse entrevue du 28 novembre 1851, l'admirable décision des anciens communistes lyonnais récemment convertis au positivisme. Malgré les sophismes métaphysiques de deux représentants en tournée anarchique, ils ont solennellement déclaré que *la régénération morale du peuple doit précéder son affranchissement matériel.*

Une telle efficacité permet, et même prescrit, à la saine philosophie et à la vraie religion, de diriger désormais leur principale attention sociale sur les conservateurs sincères. Elles peuvent maintenant surmonter ainsi leur répugnance empirique; puisque d'irrécusables expériences constatent déjà l'aptitude réelle du positivisme à discipliner radicalement les plus ardents révolutionnaires, en faisant accepter l'ordre au nom du progrès. Je dois donc désormais développer surtout la seconde partie de ma mission sociale, faire dignement accepter le progrès au nom de l'ordre, en m'adressant de préférence aux actives sollicitudes conservatrices. Tel sera le principal caractère de mon cours prochain, dans une situation qui procure enfin à la question d'ordre son ascendant normal. En un temps où le progrès consiste surtout à construire, je puis espérer de le faire suffisamment apprécier comme le développement nécessaire de l'ordre.

Malgré les discoureurs académiques, cet immense problème reste, sans doute, posé et conçu d'une manière trop étroite chez les dignes praticiens qui seuls le traitent sérieusement. Néanmoins, je dois aisément parvenir à lui procurer toute l'extension convenable, d'après sa nature éminemment synthétique. Ayant pu surmonter assez les préjugés révolutionnaires pour faire enfin comprendre l'intime solidarité qui lie le progrès matériel au progrès moral sous l'entremise du progrès intellectuel, j'obtiendrai mieux une équivalente appréciation envers les trois modes correspondants de l'ordre humain. Tous ceux qui sont sincèrement voués à maintenir l'ordre matériel au milieu du désordre intellectuel et moral, sentent déjà que leur tâche deviendra bientôt insurmontable, si l'on ne poursuit pas convenablement la réorganisation spirituelle. Cette conviction pousse même leur empirisme à invoquer socialement la religion catholique, qui semble aujourd'hui la seule source possible d'une telle discipline. Mais cet appel d'un désespoir indépendant de toute croyance sincère n'empêche jamais le sentiment secret de l'impuissance radicale d'une doctrine qui, depuis la fin du moyen âge, laisse de plus en plus dissoudre les opinions et les mœurs, sans pouvoir seulement éviter de compromettre tout ce qu'elle veut protéger.

La pratique, privée et publique, indique de plus en plus que l'état de révolte où se trouve la raison moderne ne peut être surmonté que par une philosophie pleinement positive, seule capable d'établir aujourd'hui des convictions fixes et communes d'après de véritables démonstrations, et de substituer enfin la paisible détermination des devoirs à l'orageuse discussion des droits. Mieux que les catholiques, les positivistes veulent irrévocablement écarter les influences métaphysiques, qui ne conduisent jamais qu'à des fluctuations indéfinies. Comme eux, nous entreprenons de ramener l'Occident à une religion universelle, vraiment capable de régler et de rallier les esprits et les cœurs, et sans laquelle l'anarchie moderne ne saurait trouver d'issue. En réclamant le libre essor de

leur doctrine avec la profonde vénération que nous inspirent ses anciens bienfaits, nous demandons, pour nous-mêmes, une équivalente liberté, mais sans attendre d'eux une semblable justice. C'est ensuite aux praticiens, publics et privés, qu'il appartiendra de choisir dignement entre les deux religions, d'après leur efficacité sociale, jugée par le raisonnement et l'observation.

Je dois ainsi compter que le gouvernement continuera d'accorder à mon libre apostolat les facilités que méritent aujourd'hui tous les penseurs qui respectent et secondent l'ordre matériel, seul objet essentiel des sollicitudes officielles. Aucun concours de votes ne saurait conférer au pouvoir républicain la faculté de prescrire ou de proscrire des opinions envers lesquelles ses commettants sont encore plus incompétents que lui-même. Son juste contrôle s'y borne donc à réprimer les prédications vraiment anarchiques. Mais, dans un milieu dégagé de tout fanatisme, un système qui consolide les diverses bases essentielles de la société sera toujours respecté temporellement, quoiqu'il prenne sur la terre le point d'appui que le ciel ne fournit plus. La crise qui vient de faire heureusement prévaloir la question d'ordre et le pouvoir central doit même garantir davantage mon indépendance philosophique, en indiquant mieux l'opportunité de la doctrine la plus propre à développer aujourd'hui le respect de l'ordre et la condensation du pouvoir. En consacrant des autorités empiriques, au nom du passé et de l'avenir, elle seule peut leur attirer une sincère vénération, que n'obtiendra jamais une puissance purement matérielle, fondant l'obéissance sur la force, sans invoquer la raison ni inspirer l'amour.

Vous, Monsieur, qui, depuis trente ans, observez avec soin ma marche philosophique, vous savez que dès lors j'eus directement pour but avoué de reconstruire dignement le pouvoir spirituel, admirablement ébauché au moyen âge. Agissant seul sur les volontés, ce pouvoir peut seul sanctifier tous les autres; tandis que ses vrais organes, même isolés et pauvres, peuvent, dans leur sphère légitime, surmonter toutes les puissances provenues du nombre ou de la richesse, parce que seuls ils représentent l'ensemble de l'humanité. Mais sa reconstruction définitive, quoique exigeant une tête unique, devait successivement offrir deux parties très-distinctes, pour correspondre aux deux faces, l'une intellectuelle, l'autre morale, de la maladie occidentale, comme aux deux éléments, la foi et l'amour, de la religion qui la guérira. Les sentiments, malgré leur altération croissante, soutiennent seuls la société actuelle; ils ne sont essentiellement troublés que d'après la perturbation des idées. Ainsi, la maladie étant d'abord et surtout intellectuelle, je devais commencer par construire, avec les bases scientifiques résultées de la préparation moderne, une philosophie capable de ramener l'Occident à des convictions systématiques, en faisant enfin prévaloir dignement, dans l'ordre positif, l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail. Tel fut, comme vous le savez, le but propre, et j'ose ajouter le résultat effectif, de l'ouvrage fondamental que j'achevai il y a dix ans, et dont tous les principes essentiels sont maintenant adoptés des vrais penseurs occidentaux, fort au delà même de mes premières espérances.

Mais, quoique la plus grande difficulté se trouvât ainsi surmontée, cet effort

restait purement préliminaire envers la destination sociale que j'avais toujours en vue. Il fallait ensuite constater que la nouvelle philosophie, qui réorganisait directement les idées modernes, pouvait compléter son office normal en conduisant à fonder la seule religion capable de réorganiser aussi les sentiments correspondants, moteurs suprêmes de l'existence réelle. En un mot, à la carrière d'Aristote devait alors succéder celle de Saint-Paul, sous peine d'avortement final de l'incomparable mission que j'avais d'abord osé m'attribuer.

Il est vrai que ma construction de la science sociale érigeait une forte discipline intellectuelle, en démontrant les conditions, logiques et scientifiques, qu'exige toute saine élaboration sociologique, dès lors rationnellement interdite, pour incompétence prouvée, à la plupart de ceux qui s'en occupent aujourd'hui. Les impulsions pratiques se trouvaient aussi réglées, en représentant les phénomènes sociaux, quoique les plus modifiables de tous, comme naturellement assujettis à des lois immuables, sur lesquelles repose toujours l'ordre artificiel; puisque l'avenir que nous voulons préparer résulte essentiellement d'un passé que nous ne pouvons jamais changer. Néanmoins, ce double résultat organique ne pouvait être activement réalisé si la supériorité morale du positivisme n'était pas enfin mise au niveau de sa supériorité mentale. Car les conceptions rétrogrades et anarchiques restaient encore en possession apparente du domaine de la moralité, où leur théologie métaphysique semblait défier indéfiniment une science qui, surgie des plus simples idées, parut longtemps incapable de jamais aborder les plus nobles sentiments.

Rien ne pouvait donc me dispenser de consacrer ma seconde carrière à ériger le positivisme en doctrine vraiment complète, autant religieuse que philosophique, aussi propre à toucher les cœurs qu'à diriger les esprits. Cette opération décisive fut pleinement caractérisée par mon cours de 1847, où j'acceptai directement tout le programme catholique du moyen âge, en prouvant que la base positive y satisfaisait mieux qu'aucune base théologique. Mais tous ceux qui connaissent le premier volume, publié en juillet 1851, de mon *Système de politique positive*, savent aujourd'hui que ce cours fondamental résulta lui-même de la dédicace exceptionnelle que j'écrivis secrètement en 1846, d'après une incomparable affection privée.

C'est seulement dans ce dernier état que le positivisme, devenu surtout moral et religieux, pouvait directement poursuivre sa destination sociale, en sortant enfin de l'enceinte philosophique pour pénétrer chez les prolétaires et les femmes. Il institua dès lors une concurrence croissante envers le catholicisme quant à la reconstruction de l'ordre occidental. Voilà ce qui procure une importance vraiment capitale à la libre-exposition orale que vous avez si noblement protégée jusqu'ici.

Mais ce même but m'impose en ce moment un nouveau soin pour préserver de toute atteinte temporelle l'indépendance spirituelle que j'ai dignement acquise. D'après les garanties décisives que j'ai de plus en plus données à la tranquillité publique, il m'appartient de décider seul ce que je dois dire et ce que je dois taire, aujourd'hui comme auparavant. Car le gouvernement, en facilitant des

prédications qu'il juge inoffensives pour l'ordre matériel et favorables au retour de l'ordre moral, se trouve d'ailleurs exempt de toute responsabilité spéciale envers mes opinions quelconques. Si la dernière crise l'entraînait à restreindre une exposition dont il est incapable d'apprécier l'économie philosophique et religieuse, je devrais garder provisoirement un silence complet, plutôt que d'accepter une demi-liberté, qui nuirait davantage à mon pouvoir spirituel qu'elle ne pourrait seconder ma propagande actuelle. Mais l'heureuse expérience des trois années antérieures doit me préserver aujourd'hui de toute semblable inquiétude, quoique je dusse ici m'en expliquer spécialement, pour éviter toute méprise.

Loin de craindre que ce quatrième cours soit plus entravé que les précédents, il tendra, j'espère, en attirant l'attention sérieuse des vrais conservateurs, à faire dignement cesser les restrictions générales que la dictature actuelle a cru devoir, dans l'intérêt de l'ordre, apporter temporairement à la liberté ordinaire d'exposition ou du moins de discussion. En effet, cette mesure repose sur le danger spécial qu'offrent aujourd'hui les diverses utopies anarchiques, dont les sophismes, quoique vaguement repoussés par l'instinct public, ne peuvent encore être réfutés d'après aucune doctrine officielle. Mais cette impuissance de toute philosophie théologique ou métaphysique trouve enfin une pleine compensation dans l'aptitude organique de la philosophie positive. En facilitant l'action de cette doctrine réparatrice, les hommes d'État peuvent donc laisser librement circuler des aberrations qui ne sont vraiment rectifiables que d'après une discussion décisive.

Pour achever de caractériser l'indépendance systématique qu'exige ma mission, je dois, Monsieur, vous indiquer enfin l'attitude personnelle qui convient définitivement à mon office spirituel, afin de donner, au gouvernement comme au public, une suffisante garantie de ma consécration exclusive au sacerdoce de l'Humanité.

Dans notre dernière entrevue, votre généreuse sollicitude daigna s'informer comment elle pourrait concourir à réparer dignement la coupable spoliation que les coteries polytechniques venaient de compléter envers moi. Je dois aujourd'hui vous répondre solennellement que le seul moyen consiste à propager convenablement parmi les conservateurs la noble souscription publique qui fut exceptionnellement instituée, il y a trois ans, pour neutraliser cette iniquité légale, de manière à permettre le paisible achèvement de ma grande construction.

Essentiellement émané jusqu'ici de sources révolutionnaires, ce libre subside annuel reste notablement inférieur encore au taux minime qui fut d'abord proclamé indispensable. Mais, depuis la récente propagation du positivisme aux États-Unis d'Amérique, quelques exemples éminents ont déjà prouvé que les vrais conservateurs pouvaient y participer. Car chez la plus anarchique des populations occidentales, la religion positive est surtout invoquée au secours de l'ordre par des hommes d'État que l'impossibilité de recourir aux expédients militaires préserve spontanément de toute grave illusion sur la vraie nature du désordre moderne. Une telle disposition, quoique naturellement devant d'abord surgir là, se développera bientôt parmi nous, à mesure que la situation manifestera davantage le caractère de notre maladie sociale et l'insuffisance des médications actuelles. Si donc vous jugez, Monsieur, que j'aie déjà rendu à la grande cause de

l'ordre occidental assez de services pour mériter une telle récompense, j'ose vous demander ouvertement de déterminer, autant qu'il dépendra de vous, tous les conservateurs sincères et éclairés à seconder une souscription qui désormais constitue irrévocablement ma seule ressource matérielle. Les plus éminentes cotisations pourront toujours s'y mêler dignement aux moindres contributions prolétaires. Car je ne verrai jamais, des deux parts, que des clients spirituels devenus mes patrons temporels.

La nouvelle assistance que l'ordre retirera de mes divers travaux pourrait, il est vrai, décider le gouvernement à compenser enfin la spoliation polytechnique qu'une vicieuse légalité le força, sous nos différents régimes, de me laisser subir. Mais, même dans ce cas, j'ai maintenant résolu de n'accepter jamais ni pension quelconque, ni poste officiel, même scientifique.

Dans leur aveugle acharnement, mes vils ennemis académiques m'ont graduellement poussé vers le mode d'existence qui convient le mieux à ma principale mission, dont les divers services resteront toujours gratuits. Le fondateur de la Religion de l'Humanité doit naturellement subsister d'après les libres cotisations annuelles de tous ses adhérents sincères. Ce mode normal est d'abord le plus favorable au bon emploi du peu d'années de pleine vigueur cérébrale que je puis encore consacrer à mon office fondamental. Mais il doit aussi garantir mieux la complète indépendance sociale qu'exige ma destination. En un temps où la principale perturbation résulte de l'ambition politique des faux théoriciens, les gouvernements et les populations ont également besoin que la situation personnelle du nouveau chef spirituel les rassure contre ses tendances aux usurpations ou aux concessions. Je dois donc, même au prix de quelques embarras matériels, conserver soigneusement l'attitude normale où je me trouve enfin conduit. Sans elle, je ne saurais obtenir tout l'ascendant moral qui m'est indispensable pour achever dignement la grande entreprise qui, dès ma jeunesse, devint, comme vous le savez, la destination systématique de toute ma vie.

Quand vous aurez, Monsieur, suffisamment apprécié cette explication nécessaire, j'espère que vous voudrez bien m'assigner, le plus prochainement possible, un entretien spécial sur la reprise de mon cours annuel. Si vous jugiez utile de communiquer ma lettre, je vous autorise d'avance à sa divulgation quelconque. Je compte d'ailleurs la joindre intégralement à la préface du nouveau volume que j'espère publier au mois de juillet, le tome second de mon *Système de politique positive*.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince*).

4° La Revue occidentale,

Ou Application continue du positivisme au cours naturel des événements humains, accomplis ou prévus, pour l'appréciation systématique du mouvement intellectuel et social, chez les cinq populations avancées, française, italienne, espagnole, germanique, et britannique, qui composent, depuis Charlemagne, la grande République occidentale. Publication trimestrielle (au commencement de chaque saison), fondée et dirigée par Auguste Comte, auteur du *Système de philosophie positive* et du *Système de politique positive*.

Paris. Le premier cahier de *la Revue occidentale* paraîtra au commencement de l'hiver prochain, si le projet suivant est assez tôt réalisé.

SUBSIDE POSITIVISTE POUR FONDER LA REVUE OCCIDENTALE.

1. M. Auguste Comte, fondateur de la *Revue Occidentale*, en est le seul directeur et propriétaire. Il renonce d'avance à tout honoraire, soit de direction, soit de rédaction.

2. Quand cette institution aura pris assez de consistance, M. Comte se choisira un successeur éventuel, qui, à son tour, accomplira une semblable transmission, et, ainsi de suite, tant que durera la fonction.

3. Pour développer convenablement cette tentative philosophique et sociale, M. Comte demande un subside annuel de *dix mille francs* pendant *trois ans*, remboursable suivant le mode indiqué ci-dessous.

4. Cette subvention consiste en *cent* souscriptions, dont chacune oblige son signataire à fournir *cent francs* au début de chacune de ces trois années d'essai.

5. Une seule personne pourra prendre un nombre quelconque de souscriptions : plusieurs personnes pourront se réunir pour acquérir une seule souscription, mais sous un nom unique.

6. Toutes les souscriptions sont purement personnelles : aucune ne devient transférable sans l'assentiment spécial de M. Comte.

7. Chaque souscription procure un exemplaire de la *Revue*, même après le remboursement total.

8. Tout abonnement se rapporte à un volume annuel, composé de quatre cahiers trimestriels. Il coûte *dix francs*, pour tous les points de l'Occident où le transport des livres est assez régularisé.

9. Chaque cahier séparé peut être acquis au prix de *trois francs* pour le public et de *deux francs* pour les libraires, en s'adressant chez le directeur de la *Revue* (10, *rue Monsieur-le-Prince*, Paris).

10. A la fin de chaque année, une moitié du produit pécuniaire de l'entreprise est consacrée à son extension, soit quant au tirage, soit envers les honoraires de rédaction, soit même pour rendre mensuelles les publications, s'il y a lieu.

11. L'autre moitié de ce produit sert à rembourser, suivant l'ordre indiqué chaque fois par le sort, les souscriptions initiales, avec tous les intérêts propres à la durée effective de leur office.

12. Ces intérêts se règlent d'après un taux librement fixé d'abord par chaque souscripteur, mais qui ne dépasse jamais *sept pour cent* l'an.

13. A la suite de ces opérations annuelles, chaque souscripteur reçoit, du directeur de la *Revue*, le compte public de la situation totale de l'entreprise.

14. Chaque cahier trimestriel forme *dix* feuilles d'impression in-8°, typographiquement conformes au *Système de politique positive* (32 lignes de 50 lettres par page).

15. On tirera d'abord à *mille* exemplaires, y compris ceux des souscriptions.

16. Tout cahier contient *cinq* articles au moins et *sept* au plus, toujours relatifs à la situation intellectuelle ou sociale de l'Occident, sans que les principes généraux y soient jamais traités autrement que d'après leur application spéciale et opportune.

17. Les honoraires de rédaction sont provisoirement fixés à *cent francs* la feuille pour les écrivains qui débutent, *cent cinquante francs* pour ceux qui sont déjà formés, et *deux cents francs* pour les écrivains pleinement jugés.

18. Quoique les articles se publient en français, ils peuvent être écrits dans l'une quelconque des autres langues occidentales, la direction de la *Revue* se chargeant de leur traduction.

19. Aucun article ne paraît sans la signature réelle et complète de son auteur.

Aperçu général des frais trimestriels.

Frais moyens de rédaction de chaque cahier. . . . . *Quatorze cents fr.*
Frais de publication (à 25 fr. la composition de chaque feuille, 45 fr. son tirage à mille, et 50 fr. son transport). . . . . *Onze cents francs.*

AUGUSTE COMTE,
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

Paris, le 8 Archimède 64 (jeudi 1er avril 1852).

FIN DE LA PRÉFACE.

STATIQUE SOCIALE,

OU

TRAITÉ ABSTRAIT DE L'ORDRE HUMAIN.

PRÉAMBULE GÉNÉRAL.

L'étude positive de l'Humanité doit être décomposée en deux parties essentielles : l'une, statique, concerne la nature fondamentale du grand organisme ; l'autre, dynamique, se rapporte à son évolution nécessaire. Quoique ces deux classes de lois soient encore plus connexes en sociologie qu'en biologie, la complication supérieure de la science finale y exige davantage leur séparation, spontanément suscitée par la lenteur d'un développement où la théorie de l'ordre fut ébauchée longtemps avant celle du progrès. Cette division systématique constitue, d'ailleurs, une nouvelle application du principe universel, d'après lequel j'ai construit la vraie hiérarchie encyclopédique. L'esprit de la sociologie statique est, en effet, plus simple, plus général et plus abstrait que celui de la sociologie dynamique. Aussi la statique sociale forme-t-elle le lien direct de la science finale à l'ensemble des sciences préliminaires, et surtout à la biologie, dont elle paraît alors inséparable. Sans une saine

théorie préalable de l'existence, l'étude du mouvement ne pourrait assez acquérir la positivité rationnelle d'où dépend son efficacité normale. Une telle distinction n'importe pas moins à l'art qu'à la science; car, les lois dynamiques s'appliquent surtout à la politique, et les lois statiques conviennent davantage à la morale.

Entre ces deux groupes de lois sociologiques, il règne une harmonie fondamentale, réglée par le principe général, qui, partout ailleurs, rattache l'étude du mouvement à celle de l'existence. Apprécié d'abord dans le simple domaine mathématique, ce principe doit enfin trouver, en sociologie, son essor le plus complet et le plus décisif. Il y consiste proprement à concevoir toujours le progrès comme le développement graduel de l'ordre. En sens inverse, il représente l'ordre comme manifesté par le progrès. Telle est l'intime connexité de ces deux grandes notions, autant théoriques que pratiques, dont l'une caractérise la base et l'autre le but de la vie sociale, toujours dominée par l'amour universel. Déjà, la biologie réduit toute vitalité à une simple évolution, sans jamais admettre de création proprement dite. Mais cette conviction systématique appartient surtout à la sociologie, où un essor plus complexe, plus vaste, et plus lent ne permet point de méconnaître l'identité fondamentale des divers états successifs. L'étude statique et l'étude dynamique y tendent graduellement à coïncider, à mesure que le véritable esprit de chacune d'elles indique mieux leurs relations nécessaires, en expliquant tour à tour l'ordre par le progrès et le progrès par l'ordre.

Ainsi, leur indispensable séparation ne doit jamais voiler la connexité naturelle qui fait consister le principal résultat de chacune dans sa réaction normale sur l'autre C'est pourquoi leur coordination mutuelle diffère beaucoup, suivant qu'il s'agit de créer la science sociale ou de la systématiser. Dans mon

traité fondamental, je devais surtout établir, pour la première fois, les lois naturelles propres aux phénomènes sociaux, jusqu'alors étrangers à tout régime positif. J'y fis donc prévaloir l'appréciation dynamique, comme étant seule pleinement décisive à cet égard. Alors il fallait principalement découvrir et démontrer les lois du progrès, en ramenant à une marche invariable le cours général des destinées humaines, où l'on ne voyait auparavant qu'une inexplicable succession de vicissitudes presque arbitraires. Les lois propres de l'ordre, d'ailleurs peu contestables en principe, ne devaient spécialement m'occuper qu'à mesure que leur appréciation essentielle intéressait l'étude directe de l'évolution historique. Mais le traité actuel exige un tout autre caractère logique.

Je m'y adresse à des esprits assez convaincus déjà de l'existence nécessaire des lois sociologiques, dont ils attendent surtout la vraie systématisation finale, qui devient indispensable à la nouvelle éducation occidentale. L'étude abstraite de l'ordre doit alors prévaloir directement sur celle du progrès, qui, dans le volume suivant, en deviendra la conséquence naturelle et le complément nécessaire. Cette seconde marche offre plus de difficultés que la première, parce que le sujet scientifique s'y trouve moins déterminé d'abord. Mais elle peut seule procurer une consistance vraiment inébranlable à la saine philosophie sociale, soit en la liant mieux à toute la philosophie naturelle, soit en coordonnant davantage ses propres éléments. Il faut donc ici, d'après une abstraction provisoire, étudier d'abord l'ordre humain comme s'il était immobile. Nous apprécierons ainsi ses diverses lois fondamentales, nécessairement communes à tous les temps et à tous les lieux. Cette base systématique nous permettra ensuite l'explication générale d'une évolution graduelle qui n'a jamais pu consister que dans la réalisation croissante du régime propre à la vraie nature humaine, et dont tous les

germes essentiels durent exister toujours. Le volume actuel doit donc représenter l'ordre primitif comme la source universelle de l'ordre définitif, sauf l'appréciation ultérieure de la longue initiation qu'exigeait une telle émanation. Ainsi simplifiée et consolidée, la saine conception générale de l'avenir social pourra pleinement surmonter à la fois toute utopie subversive et toute tendance rétrograde, en satisfaisant dignement aux conditions de continuité et d'homogénéité des destinées humaines.

D'après cette appréciation de l'ensemble de la sociologie, ce second volume doit successivement caractériser l'ordre humain sous tous les divers aspects fondamentaux qui lui sont propres. Envers chacun d'eux, il faut d'abord déterminer le régime normal qui correspond à notre véritable nature, et ensuite expliquer la nécessité qui subordonne son avénement décisif à une longue préparation graduelle. Fondée sur cette double base, la dynamique sociale développera davantage les lois de l'ordre, en étudiant, dans le troisième volume, la marche du progrès, qui dut jusqu'ici se réduire essentiellement à l'accomplissement successif d'une telle initiation. Ainsi préparé, le quatrième et dernier volume appréciera directement l'avenir humain, et la transition finale qu'il exige aujourd'hui des populations d'élite. Un tel plan général indique assez l'importance fondamentale du volume actuel, en représentant la statique sociale comme la base systématique de toute cette grande construction, à la fois historique et dogmatique, d'où surgira graduellement la religion de l'Humanité. Les principes que je vais établir devront ensuite diriger également la détermination de l'avenir et l'appréciation du passé, qui ne pourront essentiellement consister qu'à mieux caractériser la maturité finale et l'évolution préliminaire de ces divers germes nécessaires.

Ce traité abstrait de l'ordre humain se composera de sept

chapitres, dont il faut ici marquer brièvement la destination et l'enchaînement.

Le premier sera directement consacré au seul point de vue qui puisse être vraiment universel, en établissant la théorie générale de la religion, suivant sa double aptitude sociale à régler et à rallier. Conformément au principe indiqué ci-dessus, j'y devrai caractériser déjà la destination et même la nature de la religion définitive, avant d'apprécier les diverses religions provisoires qui durent successivement la préparer.

Je me trouverai conduit ainsi, dans le second chapitre, à poser systématiquement l'ensemble du grand problème humain, d'après les lois fondamentales que la biologie peut fournir sur notre nature élémentaire, suivant les conclusions du volume précédent. L'ordre social devient ainsi la source continue de cette solution graduelle, dont le développement caractérise toujours notre principal progrès.

D'après cette détermination, le troisième chapitre établira la théorie positive de la famille, sous le double point de vue abstrait d'élément naturel de la société et de base nécessaire de l'essor moral. En accomplissant ces deux appréciations universelles, à travers les vicissitudes quelconques des temps et des lieux, je représenterai d'avance le cours général de ces variations historiques comme destiné à réaliser de plus en plus le vrai type domestique.

Le quatrième chapitre constituera la transition naturelle de la famille à la société, d'après l'institution fondamentale du langage, surgie de l'une et développée par l'autre. A la fois relative au sentiment, à l'intelligence, et à l'activité, elle sera d'abord appréciée dans l'unité spontanée que lui imprima partout l'homogénéité du type humain, et ensuite dans l'unité systématique vers laquelle tendent finalement ses variations normales.

Ainsi conduit à l'étude directe de l'état social, je devrai commencer par apprécier sa structure fondamentale, en consacrant le cinquième chapitre à la théorie générale du classement humain. Parmi ses diversités quelconques, il faudra saisir son identité essentielle, toujours conforme au principe commun de toutes les hiérarchies naturelles, et réduire l'ensemble de ses mutations historiques au développement graduel de cette coordination nécessaire.

Cette étude abstraite des organes sociaux me permettra enfin, dans le sixième chapitre, celle des fonctions correspondantes, qui, envisagées comme appartenant à tous les temps et à tous les lieux, complètent le domaine statique. Quoique les variations de l'existence doivent être encore plus prononcées que celles de la structure, elles manifesteront mieux l'identité fondamentale du type naturel et la tendance continue à sa pleine réalisation.

L'ordre humain étant ainsi caractérisé abstraitement sous chaque aspect principal, le septième et dernier chapitre achèvera de construire la statique sociale, en y incorporant une indispensable théorie complémentaire, sur les limites générales des modifications propres à un tel système. Sans leur appréciation directe, on ne pourrait ensuite circonscrire suffisamment les variations naturelles résultées des temps et des lieux, ni les mutations artificielles dues à notre intervention.

Ce chapitre final me conduira spontanément à résumer l'ensemble de ce volume par une courte conclusion, qui représentera la statique sociale comme assez élaborée, à tous égards, pour permettre l'étude immédiate de l'évolution humaine, réservée au volume suivant.

CHAPITRE PREMIER.

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA RELIGION,
ou
THÉORIE POSITIVE DE L'UNITÉ HUMAINE.

D'abord spontanée, puis inspirée, et ensuite révélée, la religion devient enfin démontrée. Sa constitution normale doit satisfaire à la fois le sentiment, l'imagination, et le raisonnement, sources respectives de ses trois modes préparatoires. En outre, elle embrassera directement l'activité, que ne purent jamais consacrer assez ni le fétichisme, ni même le polythéisme, ni surtout le monothéisme. Ses conditions finales devenant ainsi appréciables, et sa marche préliminaire étant désormais accomplie, il y a lieu de construire sa théorie générale, jusqu'alors incompatible avec des vues trop étroites et des préférences trop exclusives. L'ensemble du passé humain fournit maintenant à cette construction des bases vraiment suffisantes. Car, les trois régimes provisoires diffèrent assez pour que leurs principaux caractères communs puissent aussi convenir à l'ordre définitif, dont la véritable nature est d'ailleurs indiquée par leur succession nécessaire. Il faut consacrer à cette théorie le premier chapitre de ce volume, afin que l'étude abstraite de l'état social repose sur une appréciation systématique de son fondement universel.

Avant tout, je dois ici dissiper le vague et l'incertitude que présente encore la signification générale du mot *religion*. Les meilleurs esprits y confondent presque toujours le but essentiel avec des moyens temporaires. On n'a pas même fixé la destination principale, alternativement rapportée au sentiment et à l'intelligence. En outre, la pluralité souvent attribuée à ce terme indique assez que son sens fondamental ne fut jamais saisi nettement.

Dans ce traité, la religion sera toujours caractérisée par l'état de pleine harmonie propre à l'existence humaine, tant collective qu'individuelle, quand toutes ses parties quelconques sont dignement coordonnées. Cette définition, seule commune aux divers cas principaux, concerne également le cœur et l'esprit, dont le concours est indispensable à une telle unité. La religion constitue donc, pour l'âme, un consensus normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps. D'après l'intime solidarité entre le moral et le physique, le rapprochement de ces deux états généraux pourrait même s'étendre jusqu'à concevoir le second comme embrassé par le premier. Cette absorption serait entièrement conforme à l'usage constant des théocraties initiales, où chaque prescription hygiénique émanait d'un précepte religieux. La séparation croissante des deux règles ne fut qu'un résultat passager de la décomposition nécessaire du premier régime humain. Mais l'ordre final devant développer beaucoup leur connexité naturelle, cette plénitude systématique de la religion y convient davantage qu'envers l'âge primitif.

Une telle définition exclut toute pluralité; en sorte que désormais il serait autant irrationnel de supposer plusieurs religions que plusieurs santés. En l'un et l'autre cas, l'unité, morale ou physique, comporte seulement divers degrés de réalisation. L'évolution fondamentale de l'humanité, comme

l'ensemble de la hiérarchie animale, présente, à tous égards, une harmonie de plus en plus complète à mesure qu'on s'approche des types supérieurs. Mais la nature de cette unité reste toujours la même, malgré les inégalités quelconques de son essor effectif.

La seule distinction admissible tient aux deux modes différents de notre existence, tantôt individuelle, tantôt collective. Quoique toujours liés de plus en plus, ces deux modes ne seront jamais confondus, et chacun d'eux suscite une attribution correspondante de la religion. Cet état synthétique consiste ainsi, tantôt à *régler* chaque existence personnelle, tantôt à *rallier* les diverses individualités. Néanmoins, l'importance de cette distinction ne doit jamais faire méconnaître la liaison fondamentale de ces deux aptitudes. Leur concours naturel constitue la première notion générale qu'exige la théorie positive de la religion, qui ne serait point systématisable si ces deux destinations humaines ne coïncidaient pas.

Mais leur convergence spontanée résulte de l'identité nécessaire entre tous les éléments respectifs des deux existences. Notre vie personnelle et notre vie sociale ne peuvent radicalement différer qu'en grandeur et en durée, par suite en vitesse, jamais en principe, ni en but, ni donc en moyens. Il n'en serait plus ainsi chez une espèce vraiment insociable, où l'unité individuelle et l'harmonie collective pourraient exiger des conditions très-distinctes, et même opposées. Tels sont, en effet, beaucoup de carnassiers, dont le consensus personnel repose habituellement sur le pur égoïsme, suivant mes explications antérieures. Mais l'homme, mieux qu'aucun autre animal sociable, tend de plus en plus vers une unité vraiment altruiste, moins facile à réaliser que l'unité égoïste, quoique très-supérieure en plénitude et en stabilité. Dans ce cas, seul

appréciable ici, régler et rallier exigent nécessairement les mêmes conditions fondamentales.

Envers l'intelligence, cette coïncidence naturelle se manifeste surtout en considérant que la diversité des individus ne surpasse pas réellement celle des états successifs de chaque esprit d'après l'ensemble de ses dépendances, extérieures ou intérieures. Toute doctrine propre à régler pleinement un seul entendement, devient, par cela même, capable de rallier graduellement les autres cerveaux, dont le nombre ne peut jamais influer que sur la rapidité du concours. Ce criterium naturel constitua toujours la source secrète de la confiance involontaire des divers rénovateurs philosophiques dans l'ascendant social de tout système dignement sanctionné par cette épreuve personnelle. La fixité de leurs propres convictions en assurait nécessairement l'universalité finale.

Mais la concordance spontanée de nos deux aptitudes religieuses est encore plus directe et plus sensible dans la vie affective que dans la vie spéculative. J'ai déjà expliqué, en biologie, comment, chez toute espèce sociable, les sentiments qui rallient sont aussi les plus propres à régler. La discipline individuelle d'un animal insociable ne peut, il est vrai, résulter que d'une suffisante prépondérance habituelle de quelque instinct personnel. Aussi l'unité morale y reste-t-elle ordinairement imparfaite et précaire, d'après l'antagonisme nécessaire de divers penchants égoïstes, dont chacun réclame une indispensable satisfaction. Une véritable discipline affective, à la fois complète et durable, ne peut s'établir et se développer que sous l'uniforme subordination de tous ces sentiments personnels aux sentiments sociaux. C'est surtout à ce titre qu'une telle unité n'appartient pleinement qu'à l'homme.

Quant à la vie active, la liaison naturelle entre régler et rallier résulte de cette double convergence, soit envers les incli-

nations qui déterminent notre conduite, soit envers les opinions qui la modifient. L'activité de tout animal sociable ne peut être soutenue qu'en restant conciliante. Chez les espèces insociables, la conduite manque habituellement d'unité, et son incohérence comporte rarement de vraies prévisions. Elle ne pourrait s'y régulariser que si la personnalité s'y concentrait en un seul penchant, ce qui n'a lieu que dans les animaux très-inférieurs.

Ayant assez démontré la connexité nécessaire des deux aptitudes religieuses, je pourrai désormais employer alternativement l'une ou l'autre pour caractériser l'unité humaine. Leur accord fondamental n'est, sans doute, pleinement développé que sous le positivisme définitif, vers lequel tend directement l'élite actuelle de notre espèce. Tant que prévalut le théologisme provisoire, l'une d'elles domina l'autre, suivant la nature plus ou moins sociale des croyances dirigeantes. Le polythéisme rallia beaucoup plus qu'il ne régla, tandis que le monothéisme ne pouvait guère rallier qu'en réglant. Mais ces diversités temporaires firent elles-mêmes ressortir déjà la liaison normale des deux aptitudes, dont chacune devint ainsi la base indirecte de l'autre.

Cette première notion commence à constituer la théorie générale de la religion, en conciliant radicalement les deux conditions permanentes qui doivent y sembler également propres à définir l'état synthétique. Je dois maintenant poursuivre une telle construction par l'examen, plus difficile et moins préparé, des deux bases, extérieure et intérieure, dont l'intime combinaison permet seule de régler et de rallier.

Tout état religieux exige le concours continu de deux influences spontanées : l'une objective, essentiellement intellectuelle ; l'autre subjective, purement morale. C'est ainsi que la religion se rapporte à la fois au raisonnement et au sentiment, dont chacun serait isolément impropre à établir une véritable

unité, individuelle ou collective. D'une part, il faut que l'intelligence nous fasse concevoir au dehors une puissance assez supérieure pour que notre existence doive s'y subordonner toujours. Mais, d'un autre côté, il est autant indispensable d'être intérieurement animé d'une affection capable de rallier habituellement toutes les autres. Ces deux conditions fondamentales tendent naturellement à se combiner, puisque la soumission extérieure seconde nécessairement la discipline intérieure, qui, à son tour, y dispose spontanément.

L'extrême difficulté que présente aujourd'hui la condition intellectuelle entraîne souvent à concevoir l'unité humaine d'après la seule condition morale. C'est, en effet, le sentiment seul qui maintient habituellement une certaine convergence au milieu de l'anarchie actuelle. Mais l'imperfection trop évidente d'un tel ordre, privé ou public, suffirait à vérifier l'insuffisance nécessaire de ce principe exclusif pour rallier ou pour régler.

Quand même notre constitution cérébrale permettrait davantage la prépondérance de nos meilleurs instincts, leur empire habituel n'établirait aucune véritable unité, surtout active, sans une base objective que l'intelligence peut seule fournir. Lorsque cette croyance à une puissance extérieure se trouve incomplète ou chancelante, les plus purs sentiments n'empêchent jamais d'immenses divagations ni de profondes dissidences. Que serait-ce donc si l'on supposait l'existence humaine entièrement indépendante du dehors? Dans cette chimérique hypothèse, outre que notre activité perdrait aussitôt toute destination réelle, notre bienveillance prendrait elle-même un caractère vague, jusqu'à ce qu'elle s'épuisât par un exercice stérile et incohérent.

Pour nous régler ou nous rallier, la religion doit donc, avant tout, nous subordonner à une puissance extérieure, dont l'irrésistible suprématie ne nous laisse aucune incertitude. Ce

grand dogme sociologique n'est, au fond, que le plein développement de la notion fondamentale élaborée par la vraie biologie sur la subordination nécessaire de l'organisme envers le milieu. Au début du siècle actuel, cette intime dépendance restait encore méconnue profondément par les plus éminents penseurs. Son appréciation graduelle constitue la principale acquisition scientifique de notre temps, quoique jusqu'ici elle demeure trop peu systématique. On ne peut la bien concevoir qu'en la bornant d'abord à l'existence végétative, première base de toute vie plus élevée. Dans ce cas irrécusable, on reconnaît aussitôt que l'intervention continue du milieu est triplement indispensable à l'être, soit pour lui fournir les matériaux de son alimentation, soit en stimulant sa vitalité, soit afin d'en régulariser l'exercice. Or, les mêmes influences extérieures s'étendent ensuite à l'animalité proprement dite, où la sensibilité et la contractilité s'y subordonnent pareillement. Si l'on passe enfin aux plus hautes fonctions humaines, on y voit aussi une semblable dépendance envers le milieu, soit comme aliment, soit comme stimulant, soit comme régulateur de l'existence cérébrale. Celle-ci donc, outre qu'elle repose sur les deux vitalités inférieures, se trouve, autant qu'elles, directement subordonnée au dehors. La saine biologie procure ainsi une consistance vraiment inébranlable à la théorie positive de la religion, en y démontrant la nécessité générale d'une constante prépondérance extérieure pour permettre l'unité humaine, même purement individuelle.

Mais cette explication biologique est très-propre à prouver aussi que la condition morale de l'état synthétique importe davantage que sa condition intellectuelle. En effet, celle-ci doit toujours se trouver plus ou moins satisfaite spontanément chez toutes les espèces capables d'apprécier assez leur situation fondamentale. Car, l'invariable dépendance de l'être envers

le milieu n'offre aucun caractère fortuit, et ne comporte jamais la moindre équivoque. Inhérente à l'existence de tout organisme, il faudrait plus d'effort intellectuel pour la nier que pour l'admettre. Même parmi nous, le plus orgueilleux rêveur ne peut sérieusement parvenir à méconnaître complétement une subordination qui détermine sa conduite habituelle. Au contraire, la condition morale de la véritable unité, quoique non moins indispensable que sa condition intellectuelle, se trouve, par sa nature, beaucoup plus susceptible d'avortement. Elle est tellement peu liée à la constitution des êtres vivants, qu'elle manque réellement chez un grand nombre d'espèces. Sans doute, elle existe partout où il y a sociabilité. Mais la vie collective n'étant pleinement développable que dans notre race, l'affection religieuse ne peut guère acquérir ailleurs un essor décisif; tandis que la croyance correspondante surgit assez chez d'autres animaux supérieurs. L'importance de la première, sans être moindre que celle de la seconde, offre donc plus d'embarras pour son appréciation systématique, manquée, en effet, par toutes les écoles théologico-métaphysiques.

Afin de la mieux caractériser, reprenons un moment la disposition théorique qui prévalut plus ou moins jusqu'à l'époque très-récente où la biologie démontra suffisamment l'existence naturelle des affections bienveillantes. L'unité morale ne pouvait alors résulter que d'un principe égoïste. Or, j'ai assez prouvé déjà l'inaptitude spontanée d'un tel régulateur. Le sentiment de la dépendance extérieure ne saurait y suppléer réellement. Quelque profonde que puisse être cette croyance, elle inspire tout au plus une résignation forcée, si le dehors oppose une résistance évidemment insurmontable. Mais cette triste situation morale diffère beaucoup d'une véritable discipline affective, qui doit toujours être libre pour devenir plei-

nement efficace. Il est aisé de le sentir en comparant l'état moral d'un chien domestique avec celui d'un lion captif. Quand une longue expérience inspire au second une passive résignation, l'unité morale n'existe point en lui : il flotte sans cesse entre une lutte impuissante et une ignoble torpeur. Au contraire, l'essor affectif du premier devient direct et continu aussitôt qu'il a pu subordonner ses penchants égoïstes à ses instincts sympathiques. La comparaison se trouve encore plus décisive en opposant l'esclave antique au prolétaire moderne. Quoique tous deux, sous le rapport matériel, présentent à peu près la même existence personnelle, tant active que passive, la liberté de celui-ci le rend seul susceptible d'une véritable unité morale, en permettant l'essor de ses affections bienveillantes. La plus dure condition de l'ancien esclavage devait consister, chez les belles âmes, à ne pouvoir jamais vivre réellement pour autrui, leur office étant toujours forcé, ou du moins supposé tel. On sent aussi combien la conviction habituelle de l'assujettissement extérieur est loin de suffire à l'unité humaine, quoiqu'elle y soit indispensable à un certain degré. Car, lorsque cette dépendance devient trop intense, elle empêche même la discipline affective qui tend à résulter d'un essor spontané des instincts altruistes. Le bonheur et la dignité de tout être animé exigent donc le concours habituel d'une nécessité sentie et d'une libre sympathie.

Pour achever d'apprécier la seconde condition religieuse, il faut l'envisager comme la principale source de son indispensable harmonie avec la première. Celle-ci étant, par sa nature, inflexible, du moins quant à ses prescriptions essentielles, cet accord doit surtout résulter de l'autre, qui seule dispose l'être à la soumission volontaire, mal distinguée jusqu'ici, d'une servilité dégradante, faute d'une saine théorie morale. On voit ainsi que, parmi mes trois organes cérébraux des instincts

altruistes, le sentiment religieux dépend principalement de l'organe moyen, consacré à la vénération. Car, telle est la disposition sympathique qui convient le mieux envers une puissance supérieure. Mais, outre la réaction vitale de cet organe moyen sur les deux extrêmes qui l'embrassent, ceux-ci doivent aussi participer directement, quoique à un moindre degré, à l'affection composée d'où résulte la religion. En effet, pour que la soumission soit complète, il faut que l'amour se joigne au respect; et leur combinaison s'opère, d'ailleurs, spontanément par la reconnaissance qui dérive de tous deux. Une telle relation semble d'abord limitée au plus spécial des penchants sympathiques, l'attachement proprement dit. Mais elle s'étend aussi au suprême organe altruiste, celui de la bienveillance universelle, d'où dépend davantage la pleine unité affective. Il suffit pour cela que cette inclination appartienne également à l'être extérieur dont la prépondérance détermine notre subordination. Or, une pareille similitude n'a rien de fortuit, vu l'universalité naturelle des bienfaits correspondants, qu'aucun des divers subordonnés ne saurait s'approprier exclusivement. Dès lors, le respect fondamental qu'inspire la suprême puissance excite aussi la bienveillance générale chez chaque adorateur d'un tel type. Mais cette appréciation finale de l'affection religieuse manifeste directement un dernier attribut de l'ordre extérieur correspondant. Il faut, en effet, que ce pouvoir suprême comporte, de notre part, un véritable attachement; ce qui exige que sa propre bonté puisse modifier l'exercice direct de son autorité. Cette condition complémentaire de l'état religieux lie mieux ses deux conditions principales, la foi et l'amour. Elle se trouva remplie spontanément dans la première synthèse humaine : mais le besoin d'y satisfaire tendit, au contraire, à retarder l'avénement de l'unité finale, comme je l'expliquerai ci-dessous.

Ayant ainsi complété l'appréciation systématique de l'affection religieuse, on admire la sagacité, profonde quoique empirique, que manifesta, dans une étude aussi difficile, le premier fondateur de la théorie cérébrale. En érigeant l'organe de la vénération en siége essentiel de la religiosité, le génie de Gall ne commit réellement d'autre erreur capitale que de regarder comme purement morale une disposition qui est également intellectuelle. Mais ce vice philosophique, peu sensible en biologie, produit, en sociologie, d'immenses aberrations. En y cachant la base objective de l'unité humaine, il rend impossible toute véritable histoire générale de la religion, faute de comprendre la source normale de variations inhérente à nos opinions successives sur l'ordre extérieur. Dès lors, il fait supposer absolues des conceptions nécessairement relatives.

L'état religieux repose donc sur la combinaison permanente de deux conditions également fondamentales, aimer et croire, qui, quoique profondément distinctes, doivent naturellement concourir. Chacune d'elles, outre sa nécessité propre, ajoute à l'autre un complément indispensable à sa pleine efficacité. Dans notre chétive constitution cérébrale, la foi ne saurait être entière sans l'amour, à quelque degré que parvienne la démonstration. Mais, en sens inverse, le meilleur cœur ne peut aimer assez une puissance extérieure dont l'existence comporte des doutes habituels. Si donc l'amour excite à croire en surmontant l'orgueil, la foi dispose à aimer en prescrivant la soumission.

Tels sont, en général, les offices respectifs du sentiment et de la raison dans notre principale construction, la constitution graduelle, spontanée ou systématique, de l'unité humaine, destinée à régulariser notre activité, individuelle ou collective. Pendant que l'harmonie morale s'établit en subordonnant l'égoïsme à l'altruisme, la cohérence mentale repose sur la

prépondérance de l'ordre extérieur. D'une part, toutes nos inclinations se rallient sous la seule affection qui puisse les discipliner : d'une autre part, toutes nos conceptions se coordonnent d'après un spectacle indépendant de nous. En même temps, cette économie extérieure devient la base directe de notre conduite, toujours destinée à la subir dignement ou à la modifier sagement. L'être se trouve ainsi lié, en dedans et au dehors, par l'entière convergence de ses sentiments et de ses pensées vers la puissance supérieure qui détermine ses actes. Alors il y a vraiment *religion*, c'est-à-dire unité complète, tous les moteurs internes étant coordonnés entre eux, et leur ensemble librement soumis à la fatalité extérieure. La composition même de ce mot admirable résumera désormais cette théorie générale, en rappelant deux liaisons successives ; de manière à faire sentir que la véritable unité consiste à lier le dedans et le relier au dehors. Telle est l'issue finale du grand dualisme positif entre l'organisme et le milieu, ou plutôt entre l'homme et le monde, ou, mieux encore, entre l'humanité et la terre.

Mais, pour achever de caractériser cette théorie fondamentale de l'unité, je dois ajouter que l'état synthétique y suppose lui-même une combinaison permanente de ses deux éléments généraux, l'un affectif, l'autre spéculatif. Or, malgré leur affinité naturelle, ce concours indispensable peut souvent devenir insuffisant, dans les orages que suscite la complication totale de notre organisme, individuel et collectif. Quelquefois même, cette convergence se trouve exceptionnellement remplacée par une opposition plus ou moins violente. Cette lutte entre l'esprit et le cœur constitue le principal caractère des grandes révolutions humaines, tant personnelles que sociales. La plus profonde d'entre elles est surtout remarquable par l'immense anarchie mentale et morale qui tourmente notre Occident

depuis l'irrévocable rupture de la dernière synthèse provisoire. Ainsi, le concours naturel entre l'amour et la foi ne constitue point un véritable équilibre, mais un mouvement continu, dont la loi consiste à tendre toujours vers une meilleure union. Le degré de plénitude successivement propre à cette combinaison fondamentale fournira, dans ce traité, la principale mesure du perfectionnement humain. Notre nature, individuelle ou collective, devient donc de plus en plus religieuse, quelque étrange que doive sembler aujourd'hui une telle loi.

Ayant assez déterminé maintenant, d'abord la double destination qui caractérise la religion, et ensuite les deux conditions dont le concours lui sert de base, il me reste, pour compléter sa théorie abstraite, à définir sa composition générale.

Cette troisième appréciation essentielle, beaucoup plus facile que la précédente, en résulte naturellement. Puisque la religion concerne à la fois l'esprit et le cœur, il faut donc qu'elle se compose toujours d'une partie intellectuelle et d'une partie morale. La première constitue le *dogme* proprement dit, qui consiste à déterminer l'ensemble de l'ordre extérieur auquel notre unité est nécessairement subordonnée. Suivant le principe de la dépendance croissante, cette économie naturelle doit être appréciée, d'abord comme cosmologique, puis comme biologique, et enfin comme sociologique. Cette hiérarchie positive ayant assez caractérisé la suprême puissance, on passe régulièrement de la première partie de la religion à la seconde, en continuant la même progression fondamentale du dehors au dedans. L'esprit étant ainsi discipliné, il reste à régler le cœur. Du domaine de la foi on vient alors à celui de l'amour. Telle est du moins la marche systématique qui construit l'état définitif de l'unité humaine, personnelle ou sociale. Mais, en l'un et l'autre cas, l'essor spontané procède ordinairement

en sens inverse, du dedans au dehors, de l'amour à la foi.

Quoi qu'il en soit de cette différence entre la voie objective et la voie subjective, les deux parties essentielles de la religion demeurent toujours profondément distinctes. Le dogme ne comporte aucune autre division que la succession, logique et scientifique, des trois ordres nécessaires de la hiérarchie naturelle. Mais cette indispensable classification ne doit jamais altérer l'unité fondamentale de l'économie extérieure, que la religion apprécie toujours dans son ensemble. Il en est autrement pour sa partie morale, qu'il faut enfin décomposer d'après la distinction inévitable entre les sentiments et les actes.

L'amour doit à la fois dominer les uns et présider aux autres. Mais ces deux attributions directes du principe suprême ne sauraient être confondues, puisque la première est purement intérieure, tandis que la seconde concerne aussi le dehors. Conçues avec leur extension totale, elles constituent l'une le *culte* proprement dit, l'autre le *régime*, d'abord moral, puis même politique. Dans l'ensemble du système religieux, tous deux sont nécessairement subordonnés au dogme, qui leur fournit à la fois les conditions et les lois suivant lesquelles ils doivent régler, le premier les sentiments, et le second la conduite, privée ou publique. Néanmoins, à son tour, ce double domaine de l'amour réagit profondément sur le domaine unique de la foi, pour le ramener sans cesse à la destination subjective dont sa nature objective tend toujours à s'écarter.

Telle est donc la composition systématique de la religion, qui, devant instituer l'unité humaine, embrasse ainsi les trois faces essentielles de notre existence, penser, aimer, agir. Dans sa partie préliminaire, elle est surtout objective, tandis que sa partie centrale reste principalement subjective; mais sa partie finale offre également ces deux caractères. Sa marche méthodique présente, du dehors au dedans, le type fonda-

mental de toute hiérarchie réelle, puisque le dogme y sert de base au culte, comme celui-ci au régime. Cette coordination normale justifie l'usage universel qui caractérise surtout la religion par le culte; car cette partie moyenne, ayant la première pour guide et la seconde pour but, devient apte à les représenter essentiellement. Sa combinaison avec le régime reproduit la vraie division binaire de la religion, en domaine de la foi et domaine de l'amour. Mais si, au contraire, le culte se réunissait au dogme, on obtiendrait un autre couple, entre l'élément théorique et l'élément pratique. Quoique cette seconde division de la religion pût convenir aux usages didactiques, la précédente reste très-préférable, même à cet égard. Car, la principale distinction pratique résulte certainement de ce que l'action humaine, individuelle ou collective, concerne tantôt notre condition extérieure, et tantôt notre propre nature, physique, intellectuelle, ou morale. Or, ce triple domaine intérieur, objet nécessaire de notre meilleure activité, appartient surtout au culte intégralement conçu. C'est donc au régime qu'il faut réunir celui-ci, pour apprécier la religion comme une simple combinaison : je n'ai momentanément indiqué l'autre mode qu'afin de mieux signaler l'aptitude spontanée du second élément religieux à représenter les deux autres. Mais je dois finalement préférer la progression normale qui décompose la religion en dogme, culte, et régime. L'ensemble de l'existence réelle se trouve ainsi condensé dans la religion complète, également scientifique, esthétique, et pratique; de manière à combiner radicalement nos trois grandes constructions, la philosophie, la poésie et la politique. D'abord cette synthèse universelle systématise l'étude du vrai; puis elle idéalise l'instinct du beau; et enfin elle réalise l'accomplissement du bon.

Telle est la théorie abstraite de la religion, dont j'ai succes-

sivement apprécié la destination, la nature, et la composition. Mais ce grand sujet ne serait point ici assez élaboré si je laissais indéterminé le caractère général de la véritable unité. L'ensemble de ces trois ordres de notions permet maintenant d'apprécier le mode synthétique le plus propre à atteindre le double but de la religion, à remplir ses deux conditions fondamentales, et à développer toutes ses parties essentielles. Cette explication constitue naturellement le principal objet du chapitre actuel, qui fournit ainsi la source universelle des diverses conceptions sociologiques. Tout le travail qui précède n'était destiné qu'à poser la base systématique de cette construction décisive.

Pour apprécier assez l'importance et la difficulté d'une telle exposition dogmatique, il faut aussi l'envisager comme exigeant un complément historique. Car, la vraie religion ne pouvait se constituer que d'après une immense initiation, à peine accomplie aujourd'hui chez les populations d'élite. Le principe de l'unité finale serait donc imparfaitement caractérisé, si son explication directe n'était point suivie ici d'une appréciation générale du mode provisoire qui dut préparer son avénement complet.

Au premier aspect, ce double travail actuel semble anticiper sur les domaines respectifs des deux volumes suivants, destinés à déterminer, l'un la marche réelle de l'évolution humaine, et l'autre la nature propre du régime définitif. Mais un meilleur examen représente bientôt cette manière de procéder comme pleinement conforme à l'enchaînement systématique des diverses branches de la sociologie, suivant la règle posée au préambule de ce volume d'après l'ensemble de mon discours préliminaire. Je ne fais ainsi que spécialiser davantage, envers la principale théorie statique, l'uniforme subordination alors rappelée de l'étude du progrès à celle de l'ordre. L'évolution humaine ne

pouvant consister que dans le développement continu de l'organisme fondamental, je dois ici déterminer ce type naturel, en le supposant d'abord complet. Cette détermination statique servira de base universelle à l'élaboration dynamique du troisième volume, destiné surtout à expliquer la marche nécessaire qui prépara l'avénement d'un tel régime. La relation n'est pas moins normale envers le domaine du tome suivant. En effet, l'avenir humain ne peut que manifester l'ordre le plus conforme à notre nature, et contenu, en germe, dans notre premier état. Il faut donc apprécier ici le caractère général de ce régime, dont mon quatrième volume expliquera l'essor définitif, d'après l'accomplissement de sa préparation nécessaire.

Cet avertissement logique indiquera, j'espère, que l'ensemble de ce traité n'offre réellement aucun double emploi. Ma marche actuelle envers la religion s'appliquera pareillement, dans les chapitres suivants, à toutes les autres parties essentielles de l'ordre social, la famille, le langage, etc. Chacune d'elles sera considérée ici quant au caractère général de sa constitution fondamentale, et quant à l'ensemble de la préparation naturelle qu'exige son avénement décisif. La marche effective de cette initiation et l'appréciation directe de l'état normal où elle aboutit appartiendront respectivement à mes deux autres volumes, dont une telle base statique facilitera l'élaboration sans pouvoir nullement en dispenser.

En systématisant davantage ce contraste logique, on doit finalement le rattacher à l'opposition entre le concret et l'abstrait, laquelle, bien loin d'être absolue, comporte beaucoup de degrés différents. Dans le volume actuel, chaque élément essentiel du grand organisme est étudié séparément de tous les autres, quant à sa propre nature et à sa formation nécessaire. Au contraire, la dynamique sociale considérera toujours l'ensemble de ces divers éléments, afin d'apprécier d'abord son

évolution totale et ensuite son harmonie finale. Pour tous les grands sujets sociologiques, il y a donc ici séparation simultanée et là combinaison successive. Quand mon traité sera complet, l'ensemble de son domaine s'y trouvera doublement contemplé, d'abord dans l'espace, puis dans le temps; mais sans devoir susciter aucune répétition ni anticipation vicieuse. Cette grande harmonie logique ressemble à toutes celles que peut offrir, en un cas quelconque, la comparaison de l'étude statique à l'étude dynamique. Elle est surtout analogue à la relation instituée par Bichat entre la théorie fondamentale de l'organisme et la théorie directe de la vie. Son usage continu, que je me dispenserai de justifier envers les autres chapitres, ne peut donc susciter ici aucune grave difficulté aux lecteurs bien préparés. En étudiant la vitalité de chaque tissu et sa propre évolution, l'anatomie abstraite n'empiète nullement sur le domaine naturel de la vraie physiologie, où tous les tissus sont considérés dans leurs combinaisons en organes proprement dits. De même, la statique sociale, en appréciant l'existence abstraite de chaque élément fondamental et l'ensemble de sa préparation, respecte le champ systématique de la sociologie dynamique, qui combine ensuite toutes ces notions pour caractériser les états successifs de l'humanité.

Après cette explication logique, désormais applicable à tous les cas analogues sans aucun avis spécial, je dois directement poursuivre la grande construction propre à ce chapitre, en caractérisant d'abord le meilleur mode synthétique, et ensuite l'immense préparation qu'il exige.

Parmi les trois ordres de notions abstraites ci-dessus établis envers la destination, le fondement, et la composition de la religion, c'est surtout au second que se rapporte une telle détermination. Car, les conditions intellectuelles et morales de l'état religieux sont seules susceptibles de variations profondes

et directes. Le choix du principe d'unité doit donc essentiellement dépendre d'elles, quelque importante que devienne ensuite sa réaction nécessaire sur les deux autres classes de considérations. Quand nous aurons déterminé le mode synthétique le mieux conforme à la nature et à la situation de l'humanité, il conviendra d'apprécier sa tendance spontanée à réaliser le plus possible la destination caractéristique de la religion et à développer sa constitution générale.

Chacune des deux sources connexes de l'unité humaine comporte directement de grands changements, dont la marche réelle n'offre rien d'arbitraire. La commune loi de ces variations quelconques consiste toujours, comme envers toute autre évolution, à développer de plus en plus le principe correspondant, soit le penchant régulateur, soit la croyance coordinatrice. Mais il existe, à cet égard, une différence essentielle entre l'amour et la foi, d'après la théorie cérébrale que j'ai établie dans le volume précédent. En effet, la croyance se rapportant à une base objective, ses modifications nécessaires résultent immédiatement d'une appréciation de plus en plus exacte de l'ordre extérieur. Au contraire, l'impulsion subjective ne saurait être directement subordonnée à l'impression croissante d'un tel spectacle; puisque la région affective du cerveau n'a point de relations propres avec le dehors. Quoique les penchants tendent spontanément à se développer, leur essor normal exige toujours une excitation extérieure, qui ne peut les atteindre que par l'intervention des deux autres régions cérébrales. Les variations régulières du sentiment résultent donc de la double réaction continue qu'il reçoit nécessairement de l'intelligence et de l'activité, dont il demeure le commun moteur habituel. C'est ainsi que le monde extérieur modifie radicalement les affections, sans avoir avec elles aucune relation directe. Il excite les unes et comprime les autres, sui-

vant les opinions et les actes que provoque notre situation théorique et pratique. Le milieu constitue donc le principal régulateur de l'organisme, même quant aux fonctions cérébrales immédiatement soustraites aux influences extérieures.

Malgré la permanence fondamentale de nos penchants, leur essor effectif varie nécessairement d'après le cours naturel de nos conceptions et de nos entreprises. Or, les unes et les autres se subordonnent de plus en plus à l'ordre extérieur, objet continu de notre contemplation et de notre activité. Voilà comment cet ordre indépendant de nous tend doublement à régler nos propres instincts, soit par l'excitation résultée des notions qu'il procure, soit par l'exercice correspondant aux efforts qu'il exige. Sans doute, cette double influence extérieure n'est pas la seule source biologique des modifications qu'éprouvent nos penchants. Ils sont, en outre, soumis aux impressions intérieures qu'ils reçoivent des divers viscères végétatifs avec lesquels ils ont des relations nerveuses, suivant le principe général de ma théorie cérébrale. Mais cette dernière classe de modifications affectives, quoique très-importante dans l'étude propre de chaque existence individuelle, reste purement secondaire en sociologie, par suite des discordances inhérentes à son origine interne. L'influence extérieure est seule assez continue et assez commune pour réagir profondément sur nos impulsions sociales, de plus en plus relatives à l'ordre correspondant, soit comme but, soit même comme objet. Ainsi, par une coïncidence qui n'a rien de fortuit, la source de modifications affectives la mieux appréciable devient aussi la plus importante, quand on ne pousse pas l'étude positive de l'humanité jusqu'aux destinées secondaires de chaque organe individuel.

La vraie théorie de notre nature morale représente donc l'ordre extérieur comme tendant à régler de plus en plus, non-seulement le cours naturel de nos opérations théoriques et pra-

tiques, mais encore l'essor effectif de nos penchants. C'est pourquoi les divers modes que comporte l'unité humaine doivent surtout dépendre des opinions qui dominent envers cette économie prépondérante. Malgré la faible influence directe de l'intelligence dans l'ensemble de notre constitution cérébrale, elle détermine finalement le caractère effectif de la religion, pour l'individu, et surtout pour l'espèce, à chaque phase de notre évolution. En faisant mieux connaître cet ordre naturel, la raison modifie davantage, non-seulement l'activité, mais même le sentiment. Notre état synthétique devient plus complet, à mesure que nous acceptons mieux l'ascendant spéculatif, et enfin la suprématie affective, d'une économie extérieure qui d'abord semblait uniquement concerner notre existence pratique. Sa prépondérance étant inévitable dans la vie active, la nature humaine ne comporterait point une véritable unité, si nos opinions, et même nos penchants, ne pouvaient aussi s'y subordonner. Le meilleur mode synthétique, ou plutôt le seul complet et durable, consiste donc à étendre, d'abord à l'intelligence, puis au sentiment, le régulateur externe qui nécessairement dirige toujours l'activité. Jusqu'à cet accord fondamental, la religion devient insuffisante; car, nos trois existences simultanées subissent alors des régimes différents et souvent contraires. Dans un organisme aussi complexe, même individuel, et surtout collectif, le plein consensus vital ne peut s'établir que d'après cette uniforme prépondérance d'un ordre extérieur plus simple et, par suite, plus régulier. En un mot, la principale difficulté religieuse consiste à obtenir que le dehors règle le dedans sans altérer sa spontanéité.

Pour apprécier assez une telle conciliation, il ne suffit pas de caractériser la relation totale de l'ordre extérieur avec les trois parties essentielles de l'existence humaine. Je dois maintenant décomposer l'examen religieux de cette économie natu-

relle, conçue d'abord comme une source de soumission, puis comme un but d'activité, et enfin comme un objet d'affection. Cette division résulte directement de ma hiérarchie encyclopédique, qui conduit à considérer premièrement l'ensemble des lois réelles dans ses dispositions insurmontables, ensuite, quant aux modifications qu'il comporte, et finalement envers les phénomènes humains. La réaction religieuse de l'ordre extérieur ne devient vraiment décisive que s'il embrasse également ces trois classes d'événements. C'est alors seulement que l'amour et la foi peuvent habituellement concourir avec l'activité, de manière à constituer un état pleinement synthétique.

Toute l'efficacité religieuse de l'ordre extérieur repose d'abord sur l'invariabilité naturelle de ses diverses conditions fondamentales, entièrement indépendantes de nous, même quand elles nous concernent directement. Le besoin continu d'un tel régulateur n'est assez senti jusqu'à présent qu'envers notre existence pratique, qui se consumerait dans les vagues essais d'une activité indéfinie, si nos desseins n'étaient point fixés par des résistances invincibles. Mais cet ascendant externe n'est pas moins indispensable à notre intelligence, dont les divagations spontanées ne comporteraient autrement aucunes limites suffisantes.

Cette obligation de conformer nos actes et nos pensées à une fatalité extérieure, loin d'entraver notre évolution réelle, forme la première condition générale du perfectionnement humain. Pour en mieux apprécier l'influence, il suffirait de supposer à la terre une constitution astronomique qui rendît l'ordre naturel suffisamment irrégulier. Il ne faudrait pas cependant assimiler la planète humaine aux comètes proprement dites, surtout à courte période, où toute vie réelle, même purement végétative, devient incompatible avec des variations trop étendues et trop rapides. Sans aller jusqu'à cette fiction contradic-

toire, on conçoit aisément des perturbations qui, tout en permettant notre existence, nous empêcheraient de connaître assez l'ordre fondamental. Cela résulterait, par exemple, d'une grande multiplicité de planètes, peu excentriques, mais très-voisines et presque égales. Alors toute l'évolution humaine se trouverait extérieurement empêchée, faute de la base objective qui seule procure une fixité suffisante à nos conceptions et à nos efforts.

Mais la réaction religieuse de l'ordre naturel est encore plus importante, et pourtant moins appréciée, quant au sentiment, qu'envers la raison et l'activité. C'est ainsi que la foi commence à concourir directement avec l'amour pour subjuguer notre égoïsme. D'abord, la soumission forcée qu'inspire cette fatalité extérieure seconde beaucoup l'essor spontané des instincts sympathiques, en comprimant l'ensemble des penchants personnels. L'orgueil et la vanité ne sont pas à l'abri d'une telle discipline, même envers nos constructions intellectuelles, toujours subordonnées à cette puissance indépendante. Ce frein universel constitue, à tous égards, la première base d'une moralité durable, en nous obligeant à chercher au dehors les fondements de notre propre conduite. La chimérique indépendance rêvée par l'orgueil métaphysique déterminerait bientôt une incurable prépondérance de la personnalité. En second lieu, cette constante nécessité extérieure ne tend pas moins à rallier qu'à régler. Sa commune suprématie assimile involontairement ses divers sujets; elle y développe les dispositions qui rapprochent autant qu'elle y contient les inclinations qui séparent. L'union mutuelle se présente à chacun comme sa principale ressource contre une telle destinée. Or, ce concours n'est jamais purement passif, même quand l'ordre extérieur resterait immodifiable, suivant ma supposition actuelle. Car, dans les circonstances les plus irrésistibles, tout être animé conserve

une certaine aptitude à s'y conformer de manière à mitiger leur empire. Même en mourant, un animal se dispose pour moins souffrir. Une grande partie de l'industrie humaine est directement destinée à nous faire subir avec avantage des lois immodifiables, comme celles des heures, des saisons, et des climats, qui excitent sans cesse notre activité collective. Quoique cette double réaction affective de la fatalité extérieure ne puisse tenir lieu d'une excitation directe de l'amour, elle assiste beaucoup l'essor spécial des instincts sympathiques, dont j'expliquerai bientôt la profonde liaison avec la notion complète de l'ordre universel.

L'existence d'un ordre immuable constitue donc la première base, à la fois spontanée et systématique, de la vraie religion. Ce dogme fondamental, sans lequel l'unité humaine serait impossible, doit être regardé comme la plus précieuse acquisition de notre intelligence, découvrant au dehors le seul point d'appui solide que comporte l'ensemble de notre nature, individuelle ou collective. La théorie positive de la religion a donc besoin de bien caractériser une telle construction, à la fois objective et subjective, qui systématise finalement le grand dualisme philosophique, en unissant irrévocablement l'homme et le monde.

Son objectivité essentielle ne saurait être contestée aujourd'hui par aucun penseur. La fiction astronomique ci-dessus employée suffirait pour la manifester, en signalant le caractère contingent de cette notion fondamentale. Car, l'ordre extérieur pourrait ainsi devenir tellement irrégulier qu'il échapperait même à des cerveaux supérieurs aux nôtres. Rien n'empêche d'ailleurs d'imaginer, hors de notre système solaire, des mondes toujours livrés à une agitation inorganique entièrement désordonnée, qui ne comporterait pas seulement une loi générale de la pesanteur. Ces hardies suppositions disposeraient aujour-

d'hui notre orgueilleuse raison à se mieux dégager de l'absolu, en reconnaissant la nature purement relative de l'ordre extérieur. Toutefois, quand même il se trouverait effectivement particulier à notre propre monde, il n'y serait aucunement fortuit, puisqu'il forme la première condition de l'existence humaine. Cette connexité devient assez précise, d'après un examen approfondi, pour permettre de prévoir ainsi quelques dispositions astronomiques de notre planète, comme le prouve mon traité philosophique.

Quoique la principale source du dogme positif soit entièrement indépendante de nous, notre intelligence exerce directement une influence successive sur sa construction effective. D'abord, cette grande notion exige autant un esprit qui l'aperçoive qu'un monde qui la présente, comme Kant l'a dignement senti. Par exemple, l'économie intérieure de la lune reste inconnue, faute de spectateurs; et à peine pouvons-nous d'ici conjecturer vaguement à son égard. Sur notre propre planète, les races peu intelligentes ignorent essentiellement l'ordre que nous y admirons, et dont elles saisissent seulement quelques détails empiriques. Mais, en outre, l'humanité ne demeure jamais passive dans une telle appréciation, toujours modifiée nécessairement par l'ensemble de notre constitution cérébrale. Cette inévitable subjectivité ne se rapporte pas seulement à la vie affective et à la vie active, qui, là comme partout, fournissent aux opérations habituelles, l'une le moteur, l'autre le but. Par une influence plus directe et plus intime, nos propres tendances mentales se mêlent spontanément aux indications extérieures, dont elles modifient toujours le résultat définitif. L'organe comparatif cherche partout des analogies, pour former des hypothèses, d'après lesquelles la fonction coordinatrice aspire sans cesse à construire des systèmes. Or, ces inclinations cérébrales participent nécessairement à la notion finale, ainsi

devenue, en général, plus régulière en nous qu'au dehors.

Cette subjectivité accessoire, vicieusement exagérée par les prétendus successeurs de Kant, conduit encore d'ignorants penseurs à un idéalisme non moins immoral qu'absurde, qui consacre involontairement une complète personnalité, et rejette doctoralement toute vie collective. On fait ainsi dégénérer en rétrogradation vers l'absolu la direction philosophique la plus propre à constituer l'esprit relatif, d'après les diverses conditions cérébrales de chaque notion réelle. Mais, d'une autre part, les purs savants, et surtout les géomètres, faute d'un régime encyclopédique, aboutissent souvent, d'une manière inverse, à la même dégradation, en exagérant, à leur tour, l'indépendance de l'ordre naturel.

La saine philosophie marche fermement entre ces deux écueils continus. Elle représente toutes les lois réelles comme construites par nous avec des matériaux extérieurs. Appréciées objectivement, leur exactitude ne peut jamais être qu'approximative. Mais, étant destinées à nos seuls besoins, surtout actifs, ces approximations deviennent pleinement suffisantes, quand elles sont bien instituées d'après les exigences pratiques, qui fixent habituellement la précision convenable. Au delà de cette mesure principale, il reste souvent un degré normal de liberté théorique, dont nous devons sagement user pour mieux satisfaire nos pures inclinations mentales, d'abord scientifiques, puis même esthétiques. Envers les plus simples et les mieux élaborées de toutes les lois réelles, les géomètres, à leur insu, appliquent fréquemment cette précieuse faculté au juste perfectionnement de leurs conceptions fondamentales. Ils l'emploient surtout pour procurer aux relations abstraites une pleine continuité, indispensable à l'essor des spéculations mathématiques, mais que l'ordre extérieur démentirait toujours, si nous poussions trop loin son étude systématique. Par exemple, la loi newtonienne de la

gravitation ne convient pas mieux à toute distance que la loi de Mariotte à toute pression. Elles fournissent pourtant des bases légitimes, l'une à notre mécanique céleste, l'autre à la théorie mathématique de nos gaz. Sans cette continuité subjective, leur usage rationnel deviendrait presque illusoire.

Notre construction fondamentale de l'ordre universel résulte donc d'un concours nécessaire entre le dehors et le dedans. Les lois réelles, c'est-à-dire les faits généraux, ne sont jamais que des hypothèses assez confirmées par l'observation. Si l'harmonie n'existait nullement hors de nous, notre esprit serait entièrement incapable de la concevoir; mais, en aucun cas, elle ne se vérifie autant que nous le supposons. Dans cette coopération continue, le monde fournit la matière et l'homme la forme de chaque notion positive. Or, la fusion de ces deux éléments ne devient possible que par des sacrifices mutuels. Un excès d'objectivité empêcherait toute vue générale, toujours fondée sur l'abstraction. Mais la décomposition qui nous permet d'abstraire resterait impossible, si nous n'écartions pas un excès naturel de subjectivité. Chaque homme, en se comparant aux autres, ôte spontanément à ses propres observations ce qu'elles ont d'abord de trop personnel, afin de permettre l'accord social qui constitue la principale destination de la vie contemplative. Mais le degré de subjectivité qui est commun à toute notre espèce persiste ordinairement, d'ailleurs sans aucun grave inconvénient. Nous ne pourrions le réduire que par le commerce intellectuel avec d'autres animaux, qui ne s'établit que rarement et pour des notions subalternes. D'ailleurs, quelques restrictions successives qu'éprouvât ainsi l'influence subjective, d'après un besoin croissant de s'entendre avec des intelligences plus diverses, jamais les conceptions ne parviendraient à une pure objectivité. Il est donc aussi impossible

qu'inutile de déterminer exactement les participations respectives du dehors et du dedans à chaque notion réelle.

Cette appréciation philosophique explique seule l'immense difficulté propre à la découverte de l'ordre universel, à peine suffisante aujourd'hui chez les penseurs d'élite. Si cet ordre était pleinement objectif ou purement subjectif, il serait, depuis longtemps, saisi par nos observations ou émané de nos conceptions. Mais sa notion exige le concours de deux influences, hétérogènes quoique inséparables, dont la combinaison n'a pu se développer que très-lentement. Les diverses lois irréductibles qui le composent forment une hiérarchie naturelle, où chaque catégorie repose sur la précédente, suivant leur généralité décroissante et leur complication croissante. Ainsi, leur saine appréciation a dû être successive. Pourtant, leur efficacité religieuse exige que leur ensemble comprenne les phénomènes les moins généraux et les plus complexes, qui seuls correspondent au vrai point de vue universel.

Afin de mieux caractériser la nature et la difficulté d'une telle construction, je dois ici distinguer seulement trois classes principales de lois réelles, d'après les trois fonctions fondamentales de l'humanité, aimer, agir, et penser. Le domaine le plus subjectif comprend ainsi les lois morales, tandis que les lois physiques composent le plus objectif. Entre ces deux extrêmes, les lois intellectuelles constituent à la fois la liaison et la séparation normales, d'après leur destination objective et leur origine subjective.

L'ébauche spontanée de toutes ces lois remonte nécessairement jusqu'au premier exercice de la raison humaine, toujours sollicitée par les divers besoins correspondants. Malgré leur complication supérieure, les lois morales absorbent d'abord la principale attention, comme directement relatives à nos plus grandes sollicitudes, et même liées spécialement aux deux

arts qui prévalent alors, la guerre et le gouvernement. Dans tous les monuments poétiques des civilisations inférieures, leur connaissance empirique se montre fort avancée, en un temps où l'harmonie matérielle reste essentiellement méconnue. Néanmoins, cette culture spontanée ne saurait fonder aucune construction durable, puisque les lois morales y sont conçues isolément des lois physiques, dont elles dépendent nécessairement. Aussi l'essor spécial de celles-ci, d'après l'activité correspondante, devient-il le seul point de départ de notre évolution systématique. La construction décisive du dogme positif ne peut donc commencer que par l'ordre physique, et surtout mathématique, vu son indépendance naturelle. Mais cette élaboration rationnelle ne saurait acquérir un vrai caractère religieux qu'en s'étendant jusqu'à l'ordre moral, seul arbitre direct de toute notre existence. Avant cette sainte extension, la découverte des lois matérielles ne comporte qu'un ascendant spécial, pour mieux régler l'activité correspondante. Or, les lois physiques ne sont directement susceptibles d'aucune liaison systématique avec les lois morales. Cette relation décisive ne peut s'établir que par l'entremise des lois intellectuelles, seules également liées aux deux domaines extrêmes. Voilà comment la construction religieuse se trouve finalement dépendre surtout de l'ordre mental, dont l'influence directe reste pourtant inférieure à celle des deux autres.

Son appréciation empirique coexiste nécessairement avec la leur. Car, on n'a jamais pu concevoir dépourvue de toutes lois propres la fonction qui seule nous dévoile, au dehors et au dedans, des lois quelconques. L'ordre mental se trouve toujours empreint indirectement dans nos moindres découvertes, physiques ou morales, puisqu'elles nous seraient éternellement impossibles s'il n'existait pas. Mais sa notion systématique offre néanmoins plus de difficultés qu'aucune autre, comme ne pou-

vant reposer réellement que sur l'évolution collective. L'existence privée permet de saisir spécialement les principales lois morales, quoiqu'elles s'y montrent d'abord incohérentes. Au contraire, le mouvement mental s'y trouve trop peu prononcé pour que ses lois essentielles y deviennent directement appréciables. Elles ne peuvent se manifester sans équivoque que dans la succession totale des grandes phases de l'humanité. Cette découverte décisive exige donc que le dogme positif s'empare du domaine social, ce qui le conduit aussitôt à se compléter, en embrassant nécessairement l'ordre moral. Ainsi, la fondation des lois intellectuelles doit presque coïncider avec la construction directe de la vraie religion.

La difficulté principale de l'élaboration positive consiste donc dans la succession nécessaire de plusieurs grandes phases théoriques, dont chacune dépend de la précédente, et qui pourtant ne deviennent religieusement efficaces que par leur combinaison totale. Chacun de ces degrés successifs exige des inductions qui lui sont propres ; mais elles ne peuvent jamais devenir systématiques que sous l'impulsion déductive résultée de tous les ordres moins compliqués. Sans cette subordination normale, conforme à la dépendance des phénomènes, les lois naturelles manqueraient de consistance autant que de rationalité. Dans une telle hiérarchie, les ordres inférieurs propagent en haut la régularité et la fixité directement propres à leur simplicité, tandis qu'ils acquièrent en retour la dignité inhérente au domaine supérieur. L'efficacité religieuse de la philosophie réelle dépend surtout de cette double communication entre ses divers éléments essentiels. Telles sont les conditions indispensables pour établir suffisamment l'invariabilité fondamentale de l'ordre universel, dont le meilleur type concernera toujours les phénomènes célestes, comme seuls soustraits à toute intervention humaine.

Mais, malgré la constante prépondérance de cette première

appréciation, le dogme positif doit aussi caractériser soigneusement les modifications normales que comporte presque toujours l'économie naturelle. Pour les bien concevoir, il faut d'abord reconnaître qu'elles n'offrent rien de fortuit. Car, elles résultent directement de la hiérarchie générale des phénomènes, où chaque ordre modifie tous ceux qui le dominent. En effet, l'harmonie universelle exige autant cette réaction que cet empire. Il y aurait, sans doute, anarchie totale si les phénomènes plus particuliers n'étaient pas subordonnés aux plus généraux. Mais l'absence des modifications inverses établirait une confuse identité. La vraie distinction entre les grandes catégories naturelles repose essentiellement sur ces réactions nécessaires, faute desquelles les plus simples lois subsisteraient seules. Il faut donc concevoir l'ordre réel comme autant éloigné du chaos que de l'anarchie, ou comme supposant à la fois mouvement et fixité. Telle est, du moins, sa notion nécessaire dans tout monde compatible avec la vie ; ce qui constitue le seul cas digne d'examen.

En effet, la conception de l'ordre universel comme plus ou moins modifiable, résulte directement du grand dualisme philosophique entre la nature morte et la nature vivante. D'abord, tout être vivant, fût-il réduit à l'existence végétative, modifie sans cesse le milieu qui le domine, d'après les matériaux qu'il y puise et les produits qu'il y verse. En outre, il se modifie lui-même, pour mieux adapter sa nature à sa situation. Ce double attribut s'étend toujours à mesure que l'être devient plus élevé et plus développé. Or, il importe de reconnaître que l'être ne crée jamais dans le milieu l'aptitude aux modifications correspondantes : il se borne à l'y utiliser. Si déjà le milieu n'était point modifiable en lui-même, une réaction aussi faible que l'est nécessairement l'influence vitale ne pourrait en altérer la constitution. Aussi les changements qu'éprouve l'ordre matériel,

sous le seul conflit des puissances inorganiques, sont-ils souvent supérieurs à tous ceux qui proviennent des êtres vivants. Ces êtres ne font donc que déterminer au dehors l'exercice d'une propriété sur laquelle repose leur existence. Mais cette relation constitue pourtant la seule destination nécessaire d'une telle aptitude extérieure. Quoique nous ne puissions aucunement concevoir la vie dans un milieu immodifiable, nous supposons aisément un pareil milieu, pourvu que rien n'y vive, comme dans quelques planètes inhabitables. La variabilité normale de l'ordre matériel se rapporte donc essentiellement à l'existence vitale, mais sans en provenir.

Ainsi, la considération de la vie peut seule systématiser toutes les modifications naturelles, même purement inorganiques. La notion de l'ordre engendre alors celle du progrès, que j'ai déja représentée, dans le dernier chapitre du volume précédent, comme ayant toujours une origine biologique. Sans les réactions vitales qu'éprouve continuellement un milieu modifiable, sa variabilité spontanée n'aboutirait à aucun résultat régulier, et même elle ne comporterait qu'un exercice fortuit. Il y aurait alors changement, mais non progrès. Celui-ci consiste toujours à améliorer l'ordre fondamental, par une suite de modifications graduellement relatives à un même but. Or, cette définition suppose doublement l'influence vitale, soit comme source nécessaire, soit comme destination normale d'un tel travail. Le progrès matériel résulte déjà de la seule végétalité, qui a suffi pour modifier beaucoup l'écorce solide et l'enveloppe fluide de notre planète. Mais il se développe surtout par l'animalité, quand l'influence vitale reçoit continuellement une impulsion à la fois intelligente et active. Son plein essor appartient donc à l'humanité, qui, en y appliquant des aptitudes supérieures, leur procure aussi une extension et une perpétuité ailleurs impossibles.

D'après ces explications, la variabilité secondaire n'est pas moins inhérente que l'immuabilité principale à notre vraie notion de l'ordre universel. Il ne reste réellement inaltérable qu'envers les phénomènes les plus simples et les plus généraux de l'existence matérielle, ceux qui constituent la base mathématico-astronomique de toute l'économie naturelle. On doit même reconnaître que cette fixité n'est aucunement absolue, et qu'elle se rapporte surtout à notre situation ou à notre puissance. Nous concevons sans peine de graves modifications dans la constitution astronomique de la terre, quoique nos moyens matériels doivent toujours rester insuffisants pour les réaliser. En d'autres cas célestes, ces changements sont même incontestables, surtout envers les comètes, où les influences physico-chimiques altèrent beaucoup l'état planétaire. La résistance continue du milieu général, propre à l'ensemble de notre système solaire, suffirait, d'ailleurs, pour y susciter partout des changements graduels, qui finiraient par devenir très-considérables dans un avenir assez lointain. Mais, quoiqu'il faille quelquefois contempler cette instabilité céleste, afin de mieux consolider aujourd'hui l'esprit relatif, on doit soigneusement éviter d'y attacher trop d'importance habituelle. Car, ces immenses changements n'intéressent aucunement nos vraies destinées. Ils resteront encore très-minimes envers la planète humaine longtemps après que l'ensemble des autres lois naturelles y aura supprimé la plus noble évolution. Notre constitution astronomique doit donc être conçue inaltérable pendant toute l'existence imaginable du vrai Grand-Être. Quoique cette conviction générale ne soit aucunement indispensable à notre principale conduite, individuelle ou collective, elle assure mieux la fixité fondamentale de nos conceptions réelles, même envers les phénomènes supérieurs. Je n'ai rappelé ici l'instabilité céleste que pour achever d'effacer le caractère fortuit qui empêche encore la notion des modifications

naturelles d'acquérir toute sa portée philosophique. La vraie conception du progrès est, à tous égards, beaucoup plus récente et plus imparfaite que celle de l'ordre : cependant il faut désormais établir une exacte harmonie entre ces deux pensées mutuellement solidaires.

Pour mieux caractériser l'économie naturelle comme nécessairement modifiable, je dois rappeler ici qu'elle varie d'autant plus qu'on y considère des phénomènes plus élevés. Il n'y a de réellement immuable que l'ordre céleste. Mais la plus noble existence inorganique comporte de grandes modifications, indispensables aux êtres vivants. Tous les phénomènes de ceux-ci sont encore plus altérables, même quant aux fonctions matérielles. Cette variabilité normale augmente sans cesse à mesure qu'on y considère une plus éminente vitalité, d'abord physique, puis intellectuelle, et enfin morale. La notion de l'ordre réel, comme naturellement modifiable, est donc liée tellement à l'état vital qu'elle se développe toujours avec lui.

Après l'avoir assez établie en elle-même, je dois maintenant apprécier directement sa propre efficacité religieuse, en caractérisant successivement son influence nécessaire sur la raison, l'activité, et le sentiment.

Ces modifications spontanées de l'ordre universel font d'abord surgir la plus grande difficulté théorique que rencontre notre intelligence en cherchant une pleine systématisation. Il faut, en effet, les concilier avec l'immobilité fondamentale qu'elles semblent détruire. C'est surtout en vertu d'un tel conflit que toute notion systématique de l'économie extérieure reste longtemps bornée aux phénomènes réellement immodifiables. Même dans la nature inorganique, il n'y a pas trois siècles que les meilleurs esprits reconnaissent des lois spéciales pour les événements les plus complexes. La complication supérieure des phénomènes sociaux rend leurs variations plus profondes que

toutes les autres, et pourtant leur harmonie nous importe davantage. De là résulte cette disposition contradictoire de l'orgueil législatif qui, en refusant d'y admettre aucune loi naturelle, s'efforce d'y maintenir artificiellement un ordre inaltérable. Comme la conciliation entre l'harmonie et le mouvement est là plus difficile et plus urgente que partout ailleurs, cette immense difficulté philosophique n'a pu être vraiment surmontée que par ma fondation de la science sociale.

On reconnaît ainsi que, pour tout accorder, il suffit de réduire toujours le progrès, suivant son origine biologique, à une simple évolution, sans jamais supposer aucune création proprement dite. Le même ascendant graduel des conceptions vitales entraîne aussi la raison moderne à définir l'ordre comme développable, en écartant irrévocablement son antique immobilité. Alors les deux notions, qui semblaient d'abord incompatibles, se combinent intimement d'elles-mêmes, d'après ce seul principe : *le progrès est le développement de l'ordre*, que j'ai établi pour lier partout les lois dynamiques aux lois statiques. Le cas social n'offre, à cet égard, d'autre particularité que d'en fournir la source nécessaire et la destination principale. Même envers les phénomènes les plus simples et les plus fixes, la notion philosophique de *loi* naturelle consiste toujours à saisir la constance dans la variété. Avant le premier essor des théories astronomiques, les variations résultées du double mouvement terrestre rendaient le spectacle du ciel aussi irrégulier que semble l'être aujourd'hui celui de l'humanité. Pour un vrai philosophe, il n'y a pas plus de loi sans variété que sans constance. Sauf les caractères particuliers à la nature vivante, et surtout sociale, la conciliation entre l'ordre et le progrès se retrouve partout, et jusque dans les moindres vérités mathématiques. Elle est nécessairement inhérente à la définition de toute loi naturelle comme un simple fait général, qui sup-

pose toujours le concours réel de la liaison avec l'extension.

Voilà comment une condition, qui paraît d'abord contraire au dogme positif, aboutit enfin à le perfectionner essentiellement. Mais elle y suscite une élaboration universelle, aussi difficile qu'importante, pour déterminer les limites générales des variations normales de l'ordre réel. Cette détermination devient doublement indispensable, soit à l'explication des anomalies apparentes, soit à la systématisation des efforts pratiques. Elle offre à la fois plus d'embarras et plus de prix à mesure que les phénomènes se compliquent en s'élevant.

Considérée en second lieu, quant à l'activité, la variabilité naturelle de l'ordre universel présente des propriétés encore plus capitales, mais aussi mieux appréciables. Si l'ensemble de ces modifications normales est conçu dans toute son extension systématique, il comprend même tout le champ réel de notre existence pratique. Il suffit d'y distinguer le progrès en objectif et subjectif, suivant que nous modifions ou le monde ou nous-mêmes. Quoique la puissance humaine, individuelle ou collective, se manifeste d'abord par l'empire extérieur, elle est non moins réelle et encore plus importante envers le domaine intérieur. Suivant la loi générale ci-dessus rappelée pour la modificabilité, ce second champ constitue même notre principale destination, comme permettant des améliorations à la fois plus étendues et plus précieuses. Ainsi se forme l'échelle élémentaire du progrès humain, d'abord purement matériel, ensuite physique, puis intellectuel, enfin et surtout moral. Cette gradation universelle résulte spontanément du classement naturel de nos fonctions essentielles, végétatives, animales, mentales, et sociales.

Une meilleure appréciation de l'ordre fondamental anoblit donc notre résignation nécessaire, en la convertissant en une soumission active. L'humanité tend ainsi vers son attitude nor-

male, comme suprême modératrice de l'économie naturelle, dont le sage perfectionnement devient le but continu de ses efforts providentiels, convenablement assistés par tous les agents, organiques et inorganiques, qui peuvent y concourir. Quoique le spectacle d'un tel progrès fasse quelquefois méconnaître l'ordre universel, cette aberration ne saurait persister chez ceux qui ont réellement participé à cette noble activité. Or, ils sentent aisément que le succès dépend toujours de notre sagesse beaucoup plus que de notre puissance. D'ailleurs, les deux éléments, moral et mental, de la sagesse humaine sont eux-mêmes assujettis à des lois indépendantes de nous, et seulement plus modifiables que toutes les autres. En un mot, l'ordre artificiel résulté de notre intervention repose nécessairement sur l'ordre naturel que nous ne pouvons changer, et dont il constitue partout un prudent développement, surtout envers les plus nobles améliorations. C'est ainsi que l'activité, loin d'affaiblir la soumission, tend à la consolider, d'après les dangers propres aux entreprises mal conçues ou mal conduites. La première appréciation de l'ordre naturel est due bien davantage à la raison pratique qu'à d'orgueilleuses contemplations. Partout le besoin de prévoir, afin de mieux agir, a suscité des efforts continus pour découvrir les lois réelles. Une telle destination fournira toujours la meilleure mesure du genre et du degré de perfectionnement qu'il faut procurer à nos théories quelconques. Car, il est oiseux, et même vicieux, d'étudier l'ordre naturel au delà de ce qu'exige la construction de l'ordre artificiel. Mais cette prescription fondamentale dirige nos efforts théoriques sans les restreindre véritablement; puisque notre faible intelligence reste nécessairement au-dessous d'un tel but, même envers les moindres phénomènes.

L'efficacité religieuse d'une semblable activité n'a guère besoin d'explication. Elle résulte aussitôt de ma seule définition

de la religion, comme destinée à régler et à rallier. Car, il suffit de considérer que cette double discipline a pour but nécessaire le perfectionnement universel, au lieu de se rapporter à la passive contemplation d'un ordre immobile. Autrement conçue, la religion prendrait un caractère abstrait, et même vague, directement contraire à sa vraie nature. L'importance fondamentale de l'unité humaine consiste surtout à fournir la seule base normale que comporte notre activité, envisagée dans toute son extension systématique.

Je suis ainsi conduit à compléter cette appréciation en caractérisant l'influence affective directement propre au complément élémentaire du dogme positif.

Si déjà la fixité essentielle de l'ordre universel excite naturellement l'amour en comprimant l'égoïsme et commandant l'union, sa modificabilité accessoire doit tendre davantage vers cette double efficacité morale. Une insuffisante systématisation de l'activité correspondante peut la faire dégénérer en impulsion purement personnelle. Mais, par sa nature, elle stimule toujours la sociabilité, en poussant au concours. Cette tendance caractérise tellement l'activité, qu'elle se développe même d'après un but destructeur, qui, chez les animaux comme parmi nous, produit souvent la coalition. La vie pratique dispose davantage à l'amour que la vie théorique, parce que le concours s'y montre plus indispensable. Quand elle est assez développée, elle fait autant sentir la continuité historique que la simple solidarité. Par une réaction morale plus intime et plus directe, l'activité excite l'essor des affections sympathiques, en leur procurant une satisfaction continue. Car, dans toute société réelle, chacun agit habituellement pour autrui, quoiqu'il n'ait pas toujours un digne sentiment de sa vraie fonction. Sans doute, cette excitation permanente ne dispense nullement d'une culture directe de l'amour universel, qu'elle serait im-

puissante à susciter s'il n'existait pas spontanément. Mais elle est naturellement propre à seconder l'essor moral. La préoccupation habituelle du progrès humain constitue le meilleur préservatif contre le quiétisme affectif, comme contre l'ascétisme contemplatif. Nos moindres actes peuvent ainsi acquérir un charme habituel, tendant à développer toutes nos bonnes inclinations. En un mot, la pensée générale des modifications nécessaires de l'ordre universel rappelle toujours le Grand-Être, qui est à la fois la source et le but de leur régularisation. L'intime affinité qui existe naturellement entre les différentes sortes de progrès étend l'efficacité affective des plus simples perfectionnements, que chacun sent ainsi liés à l'amélioration morale sans laquelle ils deviendraient tous illusoires. Enfin, l'appréciation correspondante des diverses imperfections réelles augmente l'efficacité religieuse d'une telle action en développant notre humilité nécessaire, surtout envers nos principaux attributs, qui sont aussi les plus imparfaits. Cela nous dispose à concevoir la subordination continue de la personnalité à la sociabilité comme le plus important et le plus difficile de tous les progrès compatibles avec l'ensemble de l'ordre naturel. Si ses diverses imperfections étaient entièrement irréparables, nous les sentirions beaucoup moins, faute d'une active sollicitude habituelle.

J'ai assez caractérisé maintenant les deux attributs nécessaires de l'ordre fondamental, d'abord sa fixité principale, et ensuite sa perfectibilité secondaire. Ces deux notions, qui semblèrent si longtemps incompatibles, sont désormais inséparables, en sorte que chacune peut se déduire de l'autre. Toute raison systématique repousse également une fatalité immodifiable et une perfectibilité illimitée. Cette conciliation générale entre la stabilité et le mouvement constitue le dogme positif. Dans son usage théorique, elle unit directement les deux

aspects, statique et dynamique, d'une doctrine quelconque, surtout vitale ou sociale. Son application pratique détermine le caractère normal de notre existence continue, soumission active ou activité subordonnée.

Par cette double aptitude, le dogme positif devient le fondement rationnel de la religion, destinée à lier pour diriger. Mais une telle base doit sembler aussi insuffisante qu'indispensable, puisqu'elle ne concerne directement que deux des trois faces essentielles de la nature humaine. Uniquement relative à l'intelligence et à l'activité, elle paraît laisser hors du dogme le sentiment, seul moteur réel de toute notre existence. Si cette immense lacune devait persister, l'unité humaine deviendrait impossible, faute d'une suffisante combinaison entre ses deux conditions nécessaires, la foi et l'amour. A la vérité, nous venons de reconnaître combien les saines notions de l'ordre et du progrès tendent à seconder l'essor naturel des instincts sympathiques, surtout quand elles sont pleinement conciliées. Mais cette réaction indirecte ne saurait suffire pour compléter l'aptitude religieuse du dogme positif. Rien ne peut dispenser d'une culture spéciale et continue de l'amour universel, seule source intérieure de la vraie religion. Il faut même reconnaître que les réactions affectives ci-dessus appréciées sont gravement contre-balancées par d'autres tendances non moins propres au dogme positif. En effet, j'ai déjà déploré quelquefois, comme je devrai encore le faire souvent, la funeste influence morale qui accompagne presque toujours la culture intellectuelle, surtout scientifique. On peut la caractériser comme consistant à développer la personnalité par l'exaltation de l'orgueil, et à comprimer la sociabilité par une concentration solitaire. Quoique ces deux tendances doivent être utilement contenues d'après une sage éducation, elles resteront toujours inhérentes à l'intensité des efforts individuels qu'exige notre pénible exercice

théorique. A un moindre degré, la vie pratique nous offre naturellement les mêmes dangers moraux, comme exaltant l'orgueil et comprimant la sympathie. Si l'activité dispose mieux que l'intelligence à sentir le concours, elle détermine aussi un entraînement plus habituel, et surtout plus universel, qui rejette trop facilement la culture propre du cœur. Ces inconvénients théoriques et pratiques ne peuvent être corrigés par la religion que d'après une excitation systématique des affections bienveillantes. Il faut donc que le dogme positif comporte directement cette sainte destination. Apprécié d'abord comme réglant l'intelligence, et ensuite comme guidant l'activité, il doit enfin se montrer propre à systématiser le sentiment. Cette dernière aptitude religieuse, seule pleinement décisive, ressort aussitôt d'une entière extension normale du dogme positif. Il suffit, en effet, que son développement systématique embrasse la partie la plus compliquée et la plus éminente de l'ordre naturel, celle qui régit l'existence et le mouvement de l'humanité. Tel est le troisième attribut fondamental qui me reste à caractériser dans la foi positive, dès lors intimement combinée avec l'amour universel, de manière à constituer directement la vraie religion.

Afin de mieux saisir la principale notion, on doit remarquer d'abord qu'il ne s'agit nullement de fonder ici l'amour sur la foi. D'après la vraie connaissance de l'homme, ces deux grandes conditions religieuses sont pleinement indépendantes l'une de l'autre, et chacune d'elles se développe spontanément. C'est surtout de cette double spontanéité que résulte à la fois la difficulté et l'importance de leur combinaison, naturelle ou artificielle. Dans toute saine éducation, les deux aptitudes surgissent et croissent ensemble, de manière à s'assister toujours. Mais l'anarchie actuelle confirme trop leur indépendance directe, souvent poussée ainsi jusqu'à l'opposition habituelle.

Le cas où l'amour conduit à la foi devient alors plus fréquent, et surtout plus efficace, que le cas inverse. Néanmoins, cette dernière réaction serait beaucoup moins exceptionnelle si la prétendue foi d'aujourd'hui n'était pas profondément incohérente. Ceux qui sont déjà parvenus à une véritable synthèse mentale se sentent ainsi entraînés fortement vers l'unité affective, à moins que leur organisation morale ne soit trop défectueuse. Quoique la foi positive ne puisse aucunement faire naître l'amour universel, elle possède donc une aptitude directe à seconder son essor spontané, outre les tendances indirectes appréciées ci-dessus.

Cette précieuse propriété s'y manifeste même quand son domaine reste réduit à la seule philosophie naturelle, comprenant l'ensemble de théories qui précèdent et préparent la science finale. Les moindres études mathématiques peuvent ainsi inspirer un véritable attrait moral aux âmes bien nées qui les cultivent dignement. Il résulte de l'intime satisfaction que nous procure la pleine conviction d'une incontestable réalité, qui, surmontant notre personnalité, même mentale, nous subordonne librement à l'ordre extérieur. Ce sentiment est souvent dénaturé, surtout aujourd'hui, par l'orgueil qu'excite la découverte ou la possession de telles vérités. Mais il peut exister avec une entière pureté, même de nos jours. Tous ceux qui, à quelques égards, sont vraiment sortis de la fluctuation métaphysique, ont certainement éprouvé combien cette sincère soumission de l'esprit affecte doucement le cœur. Il peut ainsi surgir un véritable amour, peu exalté mais très-stable, pour les lois générales qui dissipent alors l'hésitation naturelle de nos appréciations. Car, l'homme est tellement disposé à l'affection qu'il l'étend sans effort aux objets inanimés, et même aux simples règles abstraites, pourvu qu'il leur reconnaisse une liaison quelconque avec sa propre existence. A mesure que la foi po-

sitive se développe et s'élève, nous aimons de plus en plus l'ordre naturel, et surtout le progrès correspondant. Cette fatalité graduellement mêlée de perfectibilité acquiert un prix croissant en réglant davantage notre existence active et passive. Des phénomènes plus spéciaux et plus compliqués, où l'harmonie devient à la fois plus importante et plus difficile, nous font alors sentir combien notre sagesse serait vaine et notre puissance illusoire sans une telle base extérieure. Nous chérissons ainsi de plus en plus ce fondement nécessaire de toute évolution humaine, à mesure que ses bienfaits théoriques et pratiques se manifestent mieux. Une sincère humilité, même d'esprit, nous fait dignement reconnaître que nous sommes seulement propres à apprécier ce qui est pour améliorer ce qui sera, en renonçant à rien créer.

Tous ces sentiments spontanés de soumission et de gratitude se trouvent même augmentés d'après la nature essentiellement objective du dogme positif. Car cette foi si précieuse devient ainsi un bienfait continuellement renouvelé, inspirant une gratitude toujours nouvelle. Son premier fondement restera constamment inductif, puisqu'il résulte seulement d'une incessante vérification, jamais contredite, il est vrai, par aucune exception réelle, mais sans que nous puissions garantir rationnellement sa perpétuité nécessaire. Quoique cette conviction soit peu goûtée en un temps trop voisin du règne de l'absolu, elle est naturellement aussi propre à seconder la vraie moralité qu'à consolider la saine raison.

Enfin, ces diverses réactions affectives de la véritable foi s'accompagnent toujours d'une excitation encore plus directe des sentiments bienveillants, en considérant la source nécessaire de tant d'acquisitions importantes. Le savant le plus orgueilleux et le plus étroit ne saurait longtemps méconnaître combien ses propres découvertes dépendent de l'ensemble des travaux hu-

mains, tant antérieurs qu'actuels. Quant aux vrais philosophes, ils n'oublient jamais que la participation personnelle des plus puissants rénovateurs se trouve très-inférieure à cette préparation collective, dont la prépondérance est d'ailleurs croissante. Les grands succès pratiques exigeant un concours plus vaste et moins contestable inspirent davantage cette salutaire conviction. Ainsi, l'orgueil personnel tend à s'effacer sous une juste fierté collective, toujours tempérée par l'imperfection constante de nos triomphes, même envers les moindres difficultés spéculatives. Chaque saine initiation positive excite donc des sentiments continus de vénération et de reconnaissance, souvent poussés jusqu'à une admiration enthousiaste, pour le Grand-Être auquel sont dues toutes ces constructions théoriques et pratiques.

Telles sont les propriétés affectives directement inhérentes à la foi réelle, même quand elle reste bornée à son domaine préliminaire. Elles furent peu senties jusqu'ici, d'après la profonde irrationnalité de l'instruction correspondante, presque toujours dominée d'ailleurs par la fatale insurrection de l'esprit contre le cœur. Mais elles comporteront un vaste et précieux essor, quand l'éducation régénérée tendra directement à constituer l'unité humaine, sous la mutuelle assistance de toutes nos facultés suivant leurs vraies lois respectives. Néanmoins, même alors, le dogme positif resterait moralement insuffisant s'il ne tendait pas d'une manière plus directe à faire converger tous nos sentiments vers l'amour universel. Or, la vraie foi, complétement développée, remplit naturellement cette condition sacrée au delà de tout espoir antérieur. Car elle conduit nécessairement à fonder l'unité de conception sur le même Grand-Être qui déjà peut seul permettre l'unité d'affection et l'unité d'action. Il me reste à caractériser cette dernière appréciation religieuse, préparée tout à l'heure en jugeant moralement la réaction historique des découvertes positives.

Quand la foi aura directement concouru avec l'amour, l'unité humaine se trouvera pleinement établie. Ce concours décisif ne peut donc résulter que d'une notion fondamentale, à la fois spontanée et systématique, capable de condenser l'ensemble du dogme positif. On comprend ainsi l'extrême difficulté d'une telle conciliation, où réside le nœud essentiel de la vraie religion. Mais cette position finale de la question religieuse en indique aussi l'issue normale, consistant à rendre morale l'économie naturelle, qui commence par être purement physique et devient ensuite intellectuelle.

Le dogme positif, nécessairement borné d'abord aux phénomènes les plus simples et les plus généraux, tarde longtemps à nous manifester une existence vraiment douée d'affections et de volontés analogues aux nôtres, combinées avec une puissance supérieure. Or, tant que cette condition n'est point assez remplie, les propriétés affectives ci-dessus attribuées à la foi réelle ne sauraient se développer convenablement. Quelque précieuses que nous soient, en effet, la fixité essentielle de l'ordre naturel et sa perfectibilité accessoire, la satisfaction correspondante ne peut déterminer une véritable gratitude, si nos hommages ne trouvent autour de nous que des êtres inanimés. Tant que le spectacle extérieur n'a pu nous présenter des puissances susceptibles envers nous d'une vraie sympathie, le dogme positif ne pouvait encore suffire à nos besoins moraux. Faute d'objets réels, la vénération et la reconnaissance qu'inspirent les bienfaits continus de l'ordre naturel ont dû s'adresser à des êtres imaginaires, mais profondément sympathiques. L'unité dogmatique était, sans doute, incompatible avec la prépondérance provisoire de ces conceptions subjectives, qui ne pouvaient assez représenter l'objectivité nécessaire des notions pratiques. Néanmoins, la supériorité spontanée des exigences morales a dû faire longtemps prévaloir ces fictions

naïves, sans lesquelles n'aurait pu surgir notre meilleure culture. Quoique de telles hypothèses n'aient jamais expliqué suffisamment le spectacle extérieur, elles ont toujours permis l'essor des sentiments qu'il nous inspire. Or, cette première évolution, directement relative aux conditions intérieures de l'unité humaine, importait davantage que le cours régulier de nos conceptions théoriques et même pratiques. Un exercice idéal mais continu devait ainsi développer nos instincts supérieurs, malgré leur faible énergie native et les difficultés de notre situation matérielle. D'ailleurs, jusqu'à ce que l'ordre réel commençât à être scientifiquement apprécié, les fictions propres à exciter l'amour permettaient aussi une foi suffisante.

Quand le dogme positif devint systématique envers les plus simples phénomènes, surtout célestes, les conditions intellectuelles de l'unité humaine manifestèrent bientôt leur incompatibilité radicale avec le régime qui convenait encore à ses conditions morales. Ce conflit nécessaire, graduellement développé depuis le premier essor de la science et de la philosophie grecque, constitue la source principale de la profonde anarchie propre aux modernes Occidentaux. Il a de plus en plus ébranlé le régime initial, à mesure que le dogme positif a fait de nouvelles acquisitions essentielles. Mais ce régime, malgré sa décrépitude réelle, a toujours conservé son apparente prépondérance, par la seule puissance des conditions morales, tant que l'ordre réel ne put y satisfaire autant que l'ordre chimérique. Or, d'après la marche nécessaire du dogme positif, procédant sans cesse du monde à l'homme, il n'a dû prendre un caractère affectif que dans sa dernière élaboration, seule relative aux plus nobles phénomènes. Depuis que cette extension décisive s'est accomplie par ma fondation de la vraie science sociale, l'ordre réel peut entièrement remplacer l'ordre fictif, aussi bien quant à l'amour que pour la foi. Alors surgit irrévo-

cablement la véritable unité humaine, fondée sur la convergence totale du dogme positif vers une seule existence prépondérante, dont l'irrécusable réalité touche aussi directement le cœur que l'esprit.

En effet, l'appréciation graduelle de l'ordre fondamental nous dévoile ainsi une dernière classe de lois naturelles, plus cachées que toutes les autres, mais qui nous concernent de plus près. Le cours effectif de notre existence, quoique directement subordonné aux lois cosmologiques et biologiques, n'est point représenté suffisamment par leur ensemble. Nos principales fonctions exigent certainement un autre genre d'explication, dont la nécessité spéciale, longtemps contestée, ressort, avec une irrésistible évidence, de leur essor complet. Chacun de nous se sent toujours dominé par l'ordre mathématico-astronomique, l'ordre physico-chimique, et l'ordre vital. Mais une plus profonde appréciation lui montre aussi un dernier joug, non moins invincible, quoique plus modifiable, résulté de l'ensemble des lois, statiques et dynamiques, propres à l'ordre social. Comme toutes les autres, cette fatalité complémentaire se fait d'abord sentir à nous par ses résultats physiques, ensuite par son influence intellectuelle, et enfin par sa suprématie morale. Depuis que la civilisation a vraiment surgi, chacun a reconnu que sa propre destinée était matériellement liée à celle de l'ensemble de ses contemporains, et même de ses prédécesseurs. Un simple regard sur les produits usuels de l'industrie humaine détruirait aussitôt les sophismes que pourrait susciter à cet égard une folle indépendance. Plus tard, la comparaison involontaire des divers états sociaux, simultanés ou successifs, manifeste aussi la dépendance intellectuelle de chaque homme envers l'ensemble des autres. Le plus orgueilleux rêveur ne saurait méconnaître aujourd'hui la grande influence des temps et des lieux sur les opinions individuelles.

Enfin, même envers nos phénomènes les plus spontanés, un examen ultérieur rend irrécusable la subordination constante de nos sentiments personnels à l'ordre collectif. Quoique chacun puisse modifier davantage ses affections que ses pensées, il reconnaît aisément la domination qu'exerce sur son propre état moral le caractère général de la sociabilité correspondante. Ainsi, sous tous les aspects, depuis que les mutations sociales sont assez prononcées, l'homme se sent subordonné à l'humanité. Le langage suffirait seul pour rappeler à chacun que toute construction humaine résulte réellement d'un immense concours dans le temps et dans l'espace.

Quoique cette dépendance continue de l'individu envers l'espèce soit empiriquement appréciable depuis un grand nombre de siècles, son influence systématique exigeait la découverte des lois sociologiques. Jusque-là, tous les effets qui s'y rapportent étaient spontanément attribués aux volontés arbitraires par lesquelles le régime fictif expliquait les événements sociaux. Mais ces derniers phénomènes étant désormais ramenés aussi, après tous les autres, à des lois invariables, le dogme positif devient enfin complet. L'ordre individuel s'y trouve subordonné à l'ordre social, comme l'ordre social à l'ordre vital, et comme celui-ci à l'ordre matériel. Depuis Thalès et Pythagore, une immense élaboration philosophique n'a jamais cessé de construire la notion systématique de l'ordre universel, en étendant les premières vues scientifiques à des phénomènes toujours plus complexes et plus spéciaux. Cette longue préparation mentale est évidemment terminée par ma découverte des principales lois sociologiques. Alors le difficile trajet objectif du monde vers l'homme se trouve assez achevé pour constituer une foi complète et homogène. Surgie des moindres conceptions mathématiques, elle s'élève insensiblement jusqu'aux plus sublimes spéculations morales, en construisant une suite

d'ordres toujours plus nobles et plus modifiables. Le plus éminent de tous devient le régulateur immédiat de nos destinées. Sa considération doit donc prévaloir pour l'appréciation systématique de chaque existence humaine. Elle y préside d'autant mieux que, d'après la constitution générale de la hiérarchie naturelle, ce dernier ordre condense nécessairement l'ensemble de ceux auxquels il est lui-même subordonné Chacun de nous, sans doute, subit directement toutes les fatalités extérieures, qui ne peuvent atteindre l'espèce qu'en affectant les individus. Néanmoins, leur principale pression ne s'applique personnellement que d'une manière indirecte, par l'entremise de l'humanité C'est surtout à travers l'ordre social que chaque homme supporte le joug de l'ordre matériel et de l'ordre vital, dont le poids individuel s'accroît ainsi de toute l'influence exercée sur l'ensemble des contemporains et même des prédécesseurs. D'ailleurs, l'action providentielle de l'humanité protége chacun de ses serviteurs contre les ascendants moins nobles, qu'elle modifie de plus en plus.

Au reste, cette transmission indirecte deviendrait pleinement conforme à la loi fondamentale du classement naturel si l'on distinguait l'ordre individuel de l'ordre social proprement dit, c'est-à-dire collectif, en ajoutant un degré final à la hiérarchie générale des phénomènes. Quoique ce nouveau degré différât beaucoup moins du précédent qu'en aucun autre cas, cependant il lui succéderait comme partout ailleurs, en tant que le plus particulier de tous et le plus dépendant. Je ferai souvent sentir combien il importe de prolonger jusqu'à ce terme extrême l'immense série qui, commençant au monde considéré sous son plus vaste aspect, aboutit à l'homme envisagé de la manière la plus précise. Ce perfectionnement définitif de ma hiérarchie encyclopédique doit seulement servir ici à ramener la remarque précédente aux relations normales de tous les

ordres naturels. En effet, chacun d'eux est surtout soumis à celui auquel il succède objectivement, et qui lui transmet la principale influence de ceux dont lui-même dépend. La hiérarchie naturelle devient ainsi mieux semblable à nos hiérarchies artificielles. Si c'est surtout à travers l'ordre social que l'ordre individuel éprouve la pression de tous les autres, de même le poids principal de l'ordre matériel sur l'ordre social s'exerce par l'entremise de l'ordre vital, qui les sépare et les réunit. Une pareille remarque convient aux subdivisions quelconques de la hiérarchie générale, comme l'indique mon traité philosophique. Ainsi, l'ordre vital, quoique directement soumis à l'ordre physique proprement dit, en subit la principale influence au travers de l'ordre chimique. Pareillement, celui-ci, malgré sa dépendance directe envers l'ordre astronomique, lui est surtout assujetti par l'intermédiaire de l'ordre physique.

Sans développer davantage une telle appréciation, elle suffit ici pour confirmer la condensation finale du dogme positif dans son domaine sociologique. Ainsi, en cherchant seulement à compléter la notion de l'ordre réel, on y établit spontanément la seule unité qu'il comporte. D'après la subordination objective qui caractérise la hiérarchie générale des phénomènes, l'ordre universel devient essentiellement réductible à l'ordre humain, dernier terme de toutes les influences appréciables. Ce résumé convient d'autant mieux qu'il embrasse à la fois l'ordre naturel et l'ordre artificiel, en y considérant l'économie réelle, d'abord comme indépendante de nous dans ses dispositions principales, ensuite comme accessoirement perfectible sous notre sage intervention. En même temps, notre intelligence se place ainsi au seul point de vue qui puisse rallier toutes nos spéculations, lesquelles, subjectivement appréciées, constituent toujours de simples phénomènes humains, personnels ou sociaux.

La foi positive parvient donc à sa véritable unité, tant objec-

tive que subjective, par une conséquence nécessaire de son évolution normale, en condensant l'ensemble des lois réelles autour de l'être collectif qui règle immédiatement nos destinées d'après sa propre fatalité modifiée par sa providence. Dès lors, une telle foi se concilie pleinement avec l'amour, en dirigeant vers ce Grand-Être, éminemment sympathique, tous les hommages que mérite la bienfaisante domination de l'ordre universel. A la vérité, cet être immense et éternel n'a point créé les matériaux qu'emploie sa sage activité, ni les lois qui déterminent ses résultats. Mais une appréciation absolue convient encore moins au cœur qu'à l'esprit. L'ordre naturel est certainement assez imparfait pour que ses bienfaits ne se réalisent envers nous que d'une manière indirecte, par l'affectueux ministère de l'être actif et intelligent sans lequel notre existence deviendrait presque intolérable. Or, une telle conviction autorise assez chacun de nous à diriger vers l'Humanité toute sa juste reconnaissance, même quand il existerait une providence encore plus éminente, d'où émanerait la puissance de notre commune mère. L'ensemble des études positives exclut radicalement cette dernière hypothèse. Mais, au fond, sa discussion spéciale est devenue aussi oiseuse pour le cœur que pour l'esprit; ou, plutôt, elle offre à tous deux des dangers équivalents. Nos vrais besoins intellectuels, théoriques et pratiques, exigent seulement la connaissance de l'ordre universel, que nous devons subir et modifier. Si sa source pouvait nous être connue, nous devrions nous abstenir de la chercher, afin de ne pas détourner nos efforts spéculatifs de leur vraie destination, l'amélioration continue de notre condition et de notre nature. Il en est de même, et à un plus haut degré, sous l'aspect moral. Notre reconnaissance, personnelle ou collective, pour les bienfaits de l'ordre réel doit se borner à leur auteur immédiat, dont l'existence et l'activité nous sont continuelle-

ment appréciables. Ainsi dirigée, elle s'épanchera de manière à développer pleinement la haute amélioration morale que doivent nous procurer ces justes hommages. Quand même notre mère commune trouverait, dans l'ordre réel, une providence supérieure à la sienne, ce ne serait point à nous qu'il appartiendrait de lui faire directement remonter notre gratitude. Car, une telle discontinuité morale, outre son injustice évidente, deviendrait aussitôt contraire à la principale destination de notre culte, en nous détournant de l'adoration immédiate, seule pleinement conforme à notre nature affective. Le régime provisoire qui finit de nos jours n'a que trop manifesté ce grave danger, puisque la plupart des remercîments adressés à l'être fictif y constituaient autant d'actes d'ingratitude envers l'Humanité, seul auteur réel des bienfaits correspondants. En un mot, notre reconnaissance doit considérer les produits, sans remonter aux matériaux, qui n'offrent presque jamais un mérite suffisant. Même dans l'ordre réel, il importe encore davantage au cœur qu'à l'esprit de ne franchir aucun intermédiaire essentiel. A plus forte raison, nos affections doivent-elles être encore mieux préservées que nos pensées de toute destination chimérique, quand leur véritable cours est devenu possible. Si l'adoration des puissances fictives fut moralement indispensable tant que le vrai Grand-Être ne pouvait assez surgir, elle ne tendrait désormais qu'à nous détourner du seul culte qui puisse nous améliorer. Ceux donc qui s'efforcent de la prolonger aujourd'hui la tournent, à leur insu, contre sa juste destination, consistant à diriger l'essor provisoire de nos meilleurs sentiments, sous la régence de Dieu, pendant la longue minorité de l'Humanité.

Ainsi, la foi réelle se concilie pleinement avec le véritable amour, aussitôt que le dogme positif se coordonne en se complétant. L'unité humaine s'établit irrévocablement sur des bases

entièrement puisées dans une saine appréciation générale de notre condition et de notre nature. Une étude approfondie de l'ordre universel nous y révèle enfin l'existence prépondérante du vrai Grand-Être qui, destiné à le perfectionner sans cesse en s'y conformant toujours, nous en représente le mieux le véritable ensemble. Cette incontestable providence, arbitre suprême de notre sort, devient naturellement le centre commun de nos affections, de nos pensées, et de nos actions. Quoique ce Grand-Être surpasse évidemment toute force humaine, même collective, sa constitution nécessaire et sa propre destinée le rendent éminemment sympathique envers tous ses serviteurs. Le moindre d'entre nous peut et doit aspirer constamment à le conserver et même à l'améliorer. Ce but normal de toute notre activité, privée ou publique, détermine le vrai caractère général du reste de notre existence, affective et spéculative, toujours vouée à l'aimer et à le connaître, afin de le servir dignement, par un sage emploi de tous les moyens qu'il nous fournit. Réciproquement, ce service continu, en consolidant notre véritable unité, nous rend à la fois meilleurs et plus heureux. Son dernier résultat nécessaire consiste à nous incorporer irrévocablement au Grand-Être dont nous avons ainsi secondé le développement.

Tel est donc l'esprit général de la vraie religion, indiqué déjà par mon discours préliminaire. Je dois réserver pour le quatrième volume son exposition directe et spéciale, alors fondée sur une préparation historique conduisant à une appréciation comparative. Mais il faut ici préciser davantage la notion fondamentale où aboutit enfin l'ensemble du dogme positif, en caractérisant mieux la nature composée et relative de la suprême existence.

Cet immense et éternel organisme se distingue surtout des autres êtres comme étant formé d'éléments séparables, dont

chacun peut sentir sa propre coopération, et par suite la vouloir, ou même la refuser, du moins tant qu'elle demeure directe. Ses attributs essentiels et ses conditions indispensables résultent également de cette indépendance partielle, qui permet un vaste concours, mais aussi de profonds conflits. En un mot, la principale supériorité du Grand-Être consiste en ce que ses organes sont eux-mêmes des êtres, individuels ou collectifs. Toutes ses fonctions, affectives, spéculatives, et actives, sont donc exercées finalement par des individus quelconques, dont la libre intervention est indispensable, quoique chaque refus personnel puisse ordinairement se trouver compensé d'après d'autres assentiments. Mais, pour éclaircir assez une telle notion, je dois maintenant distinguer les deux existences propres aux vrais éléments humains, que mon discours préliminaire avait pu envisager sous un aspect unique, sans susciter alors aucun inconvénient durable.

La puissance suprême est la résultante continue de toutes les forces susceptibles de concourir volontairement au perfectionnement universel, sans même excepter nos dignes auxiliaires animaux. Chacun de ses vrais éléments comporte deux existences successives : l'une objective, toujours passagère, où il sert directement le Grand-Être, d'après l'ensemble des préparations antérieures; l'autre subjective, naturellement perpétuelle, où son service se prolonge indirectement, par les résultats qu'il laisse à ses successeurs. A proprement parler, chaque homme ne peut presque jamais devenir un organe de l'Humanité que dans cette seconde vie. La première ne constitue réellement qu'une épreuve destinée à mériter cette incorporation finale, qui ne doit ordinairement s'obtenir qu'après l'entier achèvement de l'existence objective. Ainsi, l'individu n'est point encore un véritable organe du Grand-Être; mais il aspire à le devenir par ses services comme être distinct. Son indépendance

relative ne se rapporte qu'à cette première vie, pendant laquelle il reste immédiatement soumis à l'ordre universel, à la fois matériel, vital, et social. Incorpé à l'Être-Suprême, il en devient vraiment inséparable. Soustrait, dès lors, à toutes lois physiques, il ne demeure assujetti qu'aux lois supérieures qui régissent directement l'évolution fondamentale de l'Humanité.

C'est d'un tel passage à la vie subjective que dépend la principale extension du grand organisme. Les autres êtres ne s'accroissent que d'après la loi de rénovation élémentaire, par la prépondérance de l'absorption sur l'exhalation. Mais, outre cette source d'expansion, la suprême puissance augmente surtout en vertu de la perpétuité subjective des dignes serviteurs objectifs. Ainsi, les existences subjectives prévalent nécessairement, et de plus en plus, tant en nombre qu'en durée, dans la composition totale de l'Humanité. C'est surtout à ce titre que son pouvoir surpasse toujours celui d'une collection quelconque d'individualités. L'insurrection même de presque toute la population objective contre l'ensemble des impulsions subjectives n'empêcherait point l'évolution humaine de suivre son cours. Quelques serviteurs restés fidèles pourraient dignement surmonter cette révolte, en rattachant leurs efforts aux racines involontairement laissées dans tous les cœurs et tous les esprits par la suite des générations antérieures, dont ils seraient alors les seuls vrais successeurs. En un mot, les vivants sont toujours, et de plus en plus, dominés par les morts. Mais, pour prévenir, à cet égard, toute aberration ontologique chez les penseurs trop abstraits, il suffit de bien concevoir la prépondérance nécessaire des organes subjectifs. Chacun d'eux résulte toujours d'une existence objective, et son exercice exige le concours d'une autre. L'homme sert donc comme être pendant sa vie proprement dite, et comme organe après sa mort individuelle, qui transforme finalement sa vie objective en une vie subjective.

Dans la première existence, il reçoit gratuitement et emploie librement des ressources de tous genres accumulées par le Grand-Être; dans la seconde, il concourt à diriger l'usage continu de l'ensemble des moyens humains, s'il a dignement rempli son office personnel. Son individualité constitue à la fois la condition essentielle et le principal danger de sa coopération objective, pour y subordonner convenablement l'égoïsme inévitable à l'altruisme indispensable. Quand son service est devenu subjectif, l'ascendant continu de la sociabilité sur la personnalité s'y établit spontanément. Car, non-seulement l'Humanité ne se compose que des existences susceptibles d'assimilation, mais elle n'admet, de chacune d'elles, que la partie incorporable, en oubliant tout écart individuel.

Dans cette sommaire systématisation, je ne puis espérer d'éclaircir entièrement, même pour les esprits bien préparés, la plus vaste et la plus difficile des conceptions positives, celle qui résume naturellement l'ensemble du dogme réel. Néanmoins, je devais directement caractériser ici ce centre nécessaire de la vraie religion. Tout le reste de ce traité éclaircira de plus en plus cette théorie fondamentale, d'après une application continue, explicite ou implicite. Mon dernier volume achèvera de la développer, comme base générale de notre régime définitif.

Ces premières explications directes suffisent ici pour caractériser le principe fondamental de la vraie religion, où tout se rapporte à l'Humanité. Mais la nature composée du Grand-Être suscite une difficulté essentielle qui, intéressant surtout le culte, affecte aussi le dogme, et même le régime. En effet, ce centre de l'unité humaine semble ainsi ne comporter aucune représentation personnelle. Je dois compléter les indications précédentes en exposant à cet égard une solution décisive, qui sera ultérieurement développée.

L'issue normale d'une telle difficulté résulte naturellement de l'ensemble des caractères propres au véritable Être-Suprême. Quoique essentiellement composé d'existences subjectives, il ne fonctionne directement que par des agents objectifs, qui sont des êtres individuels, de la même nature que lui, seulement moins éminents et moins durables. Chacun de ces organes personnels devient donc capable de représenter, à quelques égards, le Grand-Être, après y avoir été dignement incorporé. Le culte des hommes vraiment supérieurs forme ainsi une partie essentielle du culte de l'Humanité. Même pendant sa vie objective, chacun d'eux constitue une certaine personnification du Grand-Être. Toutefois, cette représentation exige qu'on écarte idéalement les graves imperfections qui altèrent souvent les meilleurs naturels. La diversité des types individuels et la connexité de leurs offices sociaux facilitent cette abstraction indispensable, surtout quand une saine éducation fait universellement ressortir les traits essentiels de l'Humanité.

Envers les attributs qui doivent directement prévaloir, l'ordre naturel fournit aussitôt une multitude de personnifications vivantes de l'Être-Suprême. Car, d'après les caractères propres au sexe affectif, telle est, pour tout homme bien né, l'aptitude spontanée de toute digne femme. Quand l'ordre artificiel aura, sous ce rapport, assez développé l'ordre naturel, cette propriété universelle fournira la principale solution des difficultés religieuses inhérentes à la composition nécessaire du vrai Grand-Être. Supérieures par l'amour, mieux disposées à toujours subordonner au sentiment l'intelligence et l'activité, les femmes constituent spontanément des êtres intermédiaires entre l'Humanité et les hommes. Telle est leur sublime destination, aux yeux de la religion démontrée. Le Grand-Être leur confie spécialement sa providence morale, pour entretenir

la culture directe et continue de l'affection universelle, au milieu des tendances, théoriques ou pratiques, qui nous en détournent sans cesse. Cette commune aptitude du sexe aimant devient encore plus sensible par l'uniformité des natures et des situations féminines. Enfin, ce suprême office est aussi celui pour lequel l'influence subjective prolonge le mieux l'action objective. Car, aucune digne femme ne peut réellement mourir, quant à sa principale fonction.

Une telle attribution ne doit pas seulement être appréciée comme générale, mais surtout comme spéciale. Outre l'influence uniforme de toute femme sur tout homme pour le rattacher à l'Humanité, l'importance et la difficulté d'un tel office exigent que chacun de nous soit toujours placé sous la providence particulière d'un de ces anges, qui en répond au Grand-Être. Ce gardien moral comporte trois types naturels, la mère, l'épouse, et la fille, dont chacun fournit beaucoup de dérivations, que j'expliquerai dans mon volume final. Leur ensemble embrasse les trois modes élémentaires de la solidarité, obéissance, union, et protection, comme aussi les trois ordres de continuité, en nous liant au passé, au présent, et à l'avenir. D'après ma doctrine cérébrale, chacun d'eux correspond spécialement à l'un de nos trois instincts altruistes, la vénération, l'attachement, et la bonté. Cette théorie indique assez que, pour obtenir une sauvegarde complète, il faut habituellement combiner les trois anges, en suppléant aux lacunes naturelles par des types artificiels. Leur union spontanée constitue le premier degré de la généralisation mentale et morale qui doit peu à peu nous élever jusqu'au Grand-Être.

D'après ce complément d'indication, la notion fondamentale qui condense le dogme positif n'offre plus aucune lacune capable d'altérer son efficacité religieuse. Ainsi liés à la suprématie collective par des individualités intermédiaires, tant

objectives que subjectives, nous sentons mieux et nous développons davantage la sympathie propre à une telle homogénéité. La prépondérance du vrai Grand-Être se rapporte uniquement à notre faiblesse, personnelle ou sociale. Son existence est toujours soumise à l'ensemble de l'ordre naturel, dont elle constitue seulement le plus noble élément. Mais sa dépendance nécessaire, qui d'ailleurs n'altère aucunement sa supériorité relative, devient la principale source de son aptitude religieuse. Car, ses destinées peuvent ainsi être, d'une part prévues, et, d'une autre part, améliorées. La foi et l'amour se trouvent alors consolidées et développées par une activité dont chaque opération comporte un caractère vraiment religieux. A chaque phase ou mode quelconques de notre existence, individuelle ou collective, on doit toujours appliquer la formule sacrée des positivistes : *l'Amour pour principe, l'Ordre pour base, et le Progrès pour but.* La véritable unité est donc constituée enfin par la religion de l'Humanité. Cette seule doctrine vraiment universelle peut être indifféremment caractérisée comme la religion de l'amour, la religion de l'ordre, ou la religion du progrès, suivant que l'on apprécie son aptitude morale, sa nature intellectuelle, ou sa destination active. En rapportant tout à l'Humanité, ces trois appréciations générales tendent nécessairement à se confondre. Car, l'amour cherche l'ordre et pousse au progrès; l'ordre consolide l'amour et dirige le progrès; enfin, le progrès développe l'ordre et ramène à l'amour. Ainsi conduites, l'affection, la spéculation, et l'action tendent également au service continu du Grand-Être, dont chaque individualité peut devenir un organe éternel.

J'ai assez caractérisé ici le seul mode synthétique qui puisse pleinement satisfaire aux deux conditions fondamentales de l'unité. Pour achever de l'apprécier, je dois maintenant le

considérer par rapport à la destination de la religion, et ensuite quant à sa composition.

L'unité personnelle et l'unité sociale constituent le double but de la religion. Or, envers chacune d'elles, il devient facile de reconnaître que la synthèse fondée sur l'Humanité est la seule complète et durable, comme étant seule vraiment conforme à notre nature.

Aucun autre principe ne pourrait établir une pareille harmonie entre les trois parties essentielles de chaque existence. En rapportant tout à l'Humanité, l'affection, la spéculation, et l'action développent aussitôt leurs relations normales. L'activité, directement consacrée à servir le Grand-Être, se trouve noblement subordonnée au sentiment. En même temps, l'intelligence accepte pleinement son véritable office, pour éclairer l'activité. Le cœur prévaut donc sur l'esprit et sur le caractère, d'une manière à la fois plus spontanée et plus systématique que sous tout autre régime.

D'une telle harmonie totale résultent des harmonies partielles, également propres à consolider et à développer nos diverses fonctions essentielles.

La discipline affective s'établit dès lors par l'excitation directe et continue des nobles penchants qui, quoique les moins énergiques en eux-mêmes, sont à la fois les plus doux à éprouver et les mieux susceptibles d'un vaste essor. Sans doute un tel régime exige une lutte habituelle contre l'ascendant spontané des instincts égoïstes. Mais le combat intérieur serait beaucoup plus prononcé et bien moins susceptible d'issue sous le règne de la personnalité. Car, outre qu'il faudrait alors comprimer les impulsions bienveillantes, on devrait surtout contenir l'antagonisme mutuel des différentes inclinations inférieures. Même quand l'une d'elles aurait prévalu, l'énergie intérieure viendrait échouer dans l'insurmontable lutte ainsi engagée envers

l'ordre extérieur contre lequel le régime égoïste institue nécessairement une insurrection permanente. Au contraire, la restriction continue que le régime altruiste impose aux instincts personnels est seule susceptible d'un vrai succès. Outre l'appui décisif que lui fournit naturellement l'ordre extérieur, elle n'exige nullement le sacrifice total de la personnalité, mais seulement sa subordination possible à la socabilité. La religion de l'Humanité anoblit même nos plus grossiers instincts pendant qu'elle les discipline. Car les soins de tous genres qu'exige habituellement la conservation de l'individu s'y trouvent sanctifiés comme permettant à chacun de mieux accomplir son office social ; tant qu'ils n'excèdent point les limites normales dont ils sont trop disposés à s'écarter. La saine religion condamne d'ailleurs les austérités habituelles qui, quoique inspirées par des sentiments respectables, altéreraient la valeur totale de chaque vrai serviteur de l'Humanité, ou troubleraient sa fonction ordinaire. On doit aussi reconnaître que le régime altruiste, non-seulement consacre les justes sollicitudes personnelles, mais seconde beaucoup leur ensemble, en tendant à consolider la santé physique, suivant l'heureuse remarque de quelques médecins. La pleine sécurité et la douce expansion que nous procure habituellement une active prépondérance des bons sentiments facilitent directement notre harmonie matérielle. En développant ultérieurement la liaison nerveuse, indiquée dans le volume précédent, entre les viscères végétatifs et la région affective du cerveau, je systématiserai cette irrécusable réaction, et j'en déduirai de nouveaux moyens pour perfectionner mutuellement le moral et le physique.

Quant à l'harmonie spéculative, on pourrait d'abord craindre que le régime altruiste lui fût peu favorable, si l'on appréciait mal la longue insurrection de l'esprit contre le cœur chez les modernes occidentaux. Mais ce fatal conflit n'indique nullement

une incompatibilité finale, puisque c'est la raison même qui en a découvert l'issue systématique, en poussant l'étude positive de l'ordre universel jusqu'au terme où la foi concourt directement avec l'amour. La religion de l'Humanité a d'abord surgi comme une simple philosophie destinée seulement à instituer une harmonie réelle et durable entre toutes nos saines conceptions, logiques et scientifiques. Elle n'a librement ramené l'esprit sous la juste domination du cœur qu'après lui avoir pleinement assuré les satisfactions normales que réclamait l'insurrection moderne. Cette prépondérance nécessaire, loin de restreindre l'essor réel de nos spéculations, le consolide et le développe tout en le réglant. Ainsi préservées des questions insolubles et des divagations oiseuses, nos forces contemplatives et méditatives tendent mieux à satisfaire nos vrais besoins théoriques, de liaison ou d'extension. L'harmonie logique se trouve enfin fondée sur la concordance directe entre la méthode objective et la méthode subjective, d'après la double nature de l'unité positive, à la fois intérieure et extérieure. Car, objectivement, le Grand-Être est aussi extérieur à chacun de nous que les autres existences réelles; tandis que, subjectivement, nous en faisons partie, du moins en espérance. Une telle unité condense naturellement toutes nos théories scientifiques; puisque l'ordre social suppose évidemment l'ordre vital, comme celui-ci l'ordre matériel. Le régime altruiste appelle directement notre intelligence à l'essor continu des spéculations les plus nobles et les plus difficiles, sans jamais négliger les études inférieures, également indispensables pour la méthode et la doctrine. Enfin, cette excitation continue de la raison s'y concilie pleinement avec le libre essor de l'imagination. L'art se trouve profondément incorporé à la religion de l'Humanité, pour en idéaliser dignement le dogme, le culte, et même le régime. Voué surtout à l'expression animée de nos meilleurs sentiments, seuls

susceptibles d'expression habituelle, il constitue l'exercice intellectuel le mieux adapté à l'ensemble de notre nature. Sa culture assidue et unanime est religieusement consacrée comme un moyen, puissant quoiqu'indirect, d'amélioration morale. Elle fournit mentalement le meilleur préservatif ou correctif de la sécheresse inhérente aux spéculations scientifiques, même les mieux purgées d'orgueil.

Appréciée en dernier lieu envers l'activité, l'unité altruiste lui devient évidemment plus favorable qu'aucune autre. La vie pratique échappait nécessairement à toutes les synthèses provisoires, en vertu de sa réalité caractéristique. Au contraire, c'est d'elle qu'émana d'abord le principe positif, étendu ensuite à l'existence contemplative, et finalement à la vie affective. Dans le vrai régime religieux, l'activité lie toujours la foi et l'amour, comme but de l'une et résultat de l'autre. Les moindres opérations s'anoblissent quand on les rapporte à l'Humanité. Leur réaction morale seconde naturellement l'essor familier des bons sentiments d'après l'intime connexité qui existe nécessairement entre tous les genres de progrès. C'est seulement ainsi que vivre pour autrui peut réellement devenir chez tous le bonheur suprême, puisque les travaux habituels de chacun sont essentiellement destinés aux autres; en sorte qu'il suffit que chaque serviteur sente dignement sa propre fonction. Mais, outre cette commune tendance des différents arts spéciaux, une sollicitude unanime cultive sans cesse l'art général du perfectionnement humain. Quoique sa sublime culture exige des organes systématiques, chacun s'associe à cet office prépondérant, d'abord quant à soi, puis envers autrui. Ainsi l'activité émanée de l'amour tend ensuite à l'exciter. En même temps, elle fournit le meilleur régulateur de l'intelligence, en la poussant à étudier l'ordre universel pour le perfectionner.

D'après cette triple appréciation, on reconnaît que, en se

bornant même à l'unité personnelle, il faudrait bénir la nécessité extérieure qui nous impose le régime altruiste comme seule base d'une harmonie réelle et stable : car il devient aussi l'unique garantie du vrai bonheur individuel. Sanctionnant à jamais les vagues inspirations qui surgirent sous la dernière synthèse provisoire, la raison systématique érige en biens principaux de chaque homme les trois conditions fondamentales de l'existence sociale, l'amour, la foi, et l'espérance. La première constitue la source intérieure de l'unité, dont la seconde fournit le fondement extérieur; tandis que la troisième, toujours liée à l'activité, devient d'abord le résultat et ensuite le stimulant de chacune des deux autres. Cet ordre naturel semble altéré dans les temps d'anarchie, sociale ou personnelle, qui paraissent laisser seulement subsister l'espérance, inséparable de toute vie. Mais un meilleur examen la montre alors rattachée à un régime antérieur d'amour et de foi qui survit empiriquement à ses garanties systématiques. D'ailleurs une tendance trop fréquente au désespoir privé ou public confirme spécialement, dans ces états exceptionnels, combien l'amour et la foi sont indispensables à l'espérance. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces trois qualités caractérise notre véritable unité à la fois affective, spéculative, et active. A mesure que l'ordre occidental se rétablira, on sentira, mieux qu'au moyen âge, que ces trois conditions essentielles du bien public fournissent aussi les principales sources du bonheur privé.

La religion de l'Humanité étant reconnue seule propre à constituer pleinement l'unité personnelle, sa prééminence est encore moins contestable envers l'unité sociale. Car, cette aptitude à rallier résulte directement de son principe affectif et de sa base spéculative, qui tendent également à réunir tous les hommes dans un même sentiment et une même croyance. Ni la théorie positive de notre nature ni l'étude historique de

notre évolution ne permettent de concevoir aucun autre régime qui puisse établir une active communauté d'amour et de foi entre tous les membres de notre espèce. Enfants du même Grand-Être, tous deviennent d'abord ses serviteurs objectifs, et enfin ses organes subjectifs. Cette immense connexité ne peut se borner au présent : le cœur et l'esprit s'accordent à y comprendre l'ensemble du passé et l'ensemble de l'avenir humains, l'un comme source, l'autre comme but nécessaires. Une telle continuité successive caractérise davantage la vraie religion que la simple solidarité actuelle. Elle y détermine la véritable destination de notre existence objective, transmettre amélioré à nos successeurs l'héritage progressif que nous avons reçu de nos prédécesseurs. Ainsi conçu dans son ensemble, le service de l'Humanité devient essentiellement gratuit. Car, chaque génération doit rendre gratuitement à la suivante ce qu'elle-même reçut gratuitement de la précédente. L'amélioration qu'elle y ajoute ne constitue jamais qu'une faible fraction, d'ailleurs toujours décroissante, de la valeur totale. Il faut étendre à la répartition individuelle la notion ainsi résultée de la transmission collective. Quand j'établirai, dans la suite de ce volume, la théorie positive du salaire, je montrerai qu'il ne paye jamais la partie essentielle du service correspondant, mais seulement sa partie matérielle. Tout travail humain consomme certains matériaux, qui ont besoin d'être renouvelés, soit pour remplacer les provisions, soit pour réparer les instruments. Le salaire consiste toujours dans ce double renouvellement, sans concerner jamais le service rendu, qui ne peut être dignement récompensé que d'après une juste réciprocité. Cette appréciation, déjà reconnue envers les plus hautes fonctions sociales, est systématisée, par la religion de l'Humanité, pour toute coopération réelle. Elle nous purifiera des altérations morales résultées du régime égoïste, et qui entraveraient

le régime altruiste, en y excitant l'essor habituel des sentiments qu'il doit comprimer.

Telle est l'aptitude sociale de la vraie religion que toute association durable a toujours tendu spontanément vers une semblable synthèse. Les bons sentiments peuvent seuls nous réunir, et jamais l'intérêt n'a déterminé des liaisons stables, même avec peu d'extension. Aussi retrouve-t-on partout la consécration des efforts individuels d'après une destination collective et continue, dont la notion, de plus en plus généralisée, prépara graduellement la conception et le sentiment du Grand-Être. Même quand l'association n'a qu'un but destructeur, elle repose encore sur l'affection mutuelle, alors bornée seulement à une population spéciale. Toutefois, cette activité militaire s'oppose directement à l'unité morale, en excitant habituellement des sentiments hostiles envers la majeure partie de l'humanité. C'est pourquoi le cœur exige, encore plus que l'esprit, l'extension totale de la communauté humaine à l'ensemble de notre espèce. Aucun antagonisme collectif entre les divers serviteurs de l'Humanité ne peut habituellement se concilier ni avec la notion, ni surtout avec le sentiment, du vrai Grand-Être. Néanmoins, l'ordre naturel empêchera toujours l'extension absolue du régime altruiste. Car, l'union ne franchira jamais les limites de notre espèce, sauf les races animales qui peuvent réellement s'y associer. Hors de cette vaste coalition, destinée à l'exploitation du domaine terrestre, notre planète présente encore une foule d'êtres sensibles qui ne sont point assimilables, et envers lesquels notre activité restera destructive, sans qu'aucun sophisme puisse nous dissimuler cette cruelle nécessité. La synthèse altruiste doit donc être toujours relative, quoique son domaine s'étende constamment. Même quand la personnalité serait assez subordonnée à la sociabilité, cet égoïsme collectif ne permettra jamais que l'amour devienne

pleinement universel. Ces limites nécessaires ne sauraient pourtant altérer notre enthousiasme, quoiqu'on doive aujourd'hui les considérer pour mieux éliminer l'absolu. Il faut seulement déplorer que les imperfections naturelles de l'ordre universel nous interdisent un plein essor des affections disposées à tout embrasser.

Pour compléter l'appréciation sociale de la vrai synthèse, on doit remarquer son aptitude spontanée à rallier sans comprimer. Car, la saine notion du Grand-Être consacre autant l'indépendance que le concours, comme également nécessaire au service fondamental; puisque toutes les fonctions collectives exigent finalement des organes individuels. Une sincère impulsion sociale ne méconnaît jamais la liberté personnelle que faute de lumière, et même d'extension. Ce conflit résulte surtout d'une grossière ébauche, mentale et morale, de la synthèse altruiste, quand elle se borne à la solidarité, en négligeant la continuité. Il faut donc s'inquiéter peu d'une telle aberration, directement contraire aux conceptions et aux sentiments qui caractérisent le mieux la religion systématique de l'Humanité. Envers le vrai Grand-Être, le service subjectif domine de plus en plus le service objectif. Or, la subjectivité suppose toujours des sources individuelles, que leur libre concours peut seul convertir en impulsions collectives. Loin d'altérer l'indépendance, la religion positive la sanctifie et la développe, en lui offrant une noble destination. Indispensable à la dignité personnelle, cette condition n'importe pas moins au service social, que paralyserait toute oppression. Le vrai concours doit toujours être facultatif, sauf la juste appréciation des motifs qui détermineraient à le refuser. En un mot, le régime altruiste suppose et produit la confiance, comme il exige et développe la responsabilité. D'une autre part, il consacre directement toutes les vraies supériorités, naturelles ou ac-

quises, en vouant toujours les forts au service des faibles. Loin de disperser la puissance, spirituelle ou temporelle, il la concentre systématiquement, pour la mieux adapter à son office social. En appréciant le passé, il honore dignement les éminentes individualités dont chacune a tant influé sur l'ensemble des destinées humaines. La religion positive inspire à tous les serviteurs du Grand-Être une sainte émulation pour le représenter autant que possible. Elle appelle la vénération universelle sur chaque personnalité vraiment digne. Son avénement normal peut seul contenir aujourd'hui les tendances, aveugles ou envieuses, qui poussent à comprimer les inégalités réelles au lieu de les utiliser. Un juste sentiment de la valeur individuelle doit habituellement seconder la moralité positive, en disposant à mieux combattre les impulsions vicieuses qui altéreraient une force consacrée au Grand-Être.

La supériorité nécessaire de la synthèse altruiste envers la double destination fondamentale de la religion doit aussi la rendre plus propre qu'aucune autre à en développer convenablement toutes les parties essentielles. Cette appréciation complémentaire devient dónc une suite naturelle de la précédente, de manière à pouvoir être ici caractérisée plus rapidement.

Il faut d'abord reconnaître la pleine harmonie qui s'établit ainsi entre les trois éléments généraux de la religion. Le dogme, le culte, et le régime ne furent vraiment combinés que sous la théocratie initiale. Cette antique union, consolidée par l'institution des castes, devint bientôt incompatible avec l'essor respectif, d'abord de la politique, puis de la poésie, et même enfin de la philosophie, qui ne se développèrent qu'en se séparant de plus en plus. Dans la synthèse positive, elles s'unissent irrévocablement sans jamais se confondre, d'après l'harmonie naturelle de leurs destinations caractéristiques. Toujours dominées également par l'amour universel, elles s'occupent respective-

ment d'étudier, de célébrer, et de servir le Grand-Être auquel se rapporte toute l'existence humaine. Aucune division de facultés n'entrave leurs relations normales. Car, le cœur, l'esprit, et le caractère coopèrent nécessairement à chacun de nos travaux essentiels, quoique d'une manière plus ou moins directe. En consacrant cette synergie cérébrale, la religion positive la développe beaucoup et l'utilise toujours.

C'est surtout envers le dogme qu'une telle connexité doit d'abord devenir précieuse, pour réparer le fatal isolement qui entrave, depuis si longtemps, l'essor spéculatif. Déjà se trouve accomplie, chez chaque vrai positiviste, la réconciliation fondamentale, à la fois spontanée et systématique, entre le cœur et l'esprit, au commun profit de tous deux. Quoique récemment instituée, elle vient d'exercer une immense réaction théorique. Car, je lui dois la fondation systématique de la logique positive, par la concordance générale, établie dans le premier volume de ce traité, entre la méthode objective et la méthode subjective, désormais également indispensables à chaque forte élaboration abstraite. Toutes deux conviennent à la nature du Grand-Être, suivant que l'on considère sa dépendance ou sa prééminence envers les autres existences réelles. La première voie montre les fondements nécessaires de l'ordre universel, et la seconde ses principales lois. Elles sont également indispensables à l'activité, puisque l'une préside surtout au progrès le plus simple, et l'autre au plus noble. Quand cette réaction normale du cœur sur l'esprit sera devenue assez familière, elle produira des résultats théoriques impossibles au moyen âge, sous une synthèse mentalement oppressive. Chacun sentira, mieux qu'alors, combien les dignes effusions morales peuvent habituellement seconder les vrais efforts intellectuels. Base systématique de la foi, la science acquiert ainsi une sainteté supérieure à sa première consécration théo-

cratique. Nos moindres théories prendront bientôt un charme et une dignité qu'elles ne semblent pas comporter, en développant la profonde réaction qui appartient directement aux lois les plus simples et les plus générales.

L'universelle connexité entre les divers éléments de la vraie religion n'est pas moins sensible ni moins importante envers le culte que pour le dogme. Car, les relations naturelles du sentiment avec l'intelligence et l'activité se trouvent ainsi systématisées, de manière à mieux développer leur efficacité morale. La poésie a plus besoin que la science de cette consécration positive, comme ayant moins participé à l'ancienne consécration théologique; mais aussi sa sanction finale est encore plus directe, d'après une meilleure affinité avec le principe affectif de la synthèse altruiste. Si la science devient la base du dogme, la poésie reste l'âme du culte, dont l'importance est plus immédiate et plus pure, aussi bien que plus usuelle. Après l'habitude des bonnes actions, rien ne tend mieux à développer les instincts sympathiques que la pratique familière des dignes effusions. Purgée enfin de tout caractère égoïste, la prière comporte désormais une pleine expansion directe de nos meilleurs sentiments. En acquérant ainsi plus d'efficacité morale, elle devient aussi mieux usuelle, puisqu'elle s'adresse à des êtres mieux connus et plus sympathiques. Prier, c'est tout ensemble aimer et penser, si la prière reste purement mentale; tantôt aimer en pensant, et tantôt penser en aimant, suivant la disposition dominante. Mais, si la prière devient aussi orale, selon sa vraie nature, alors prier constitue à la fois aimer, penser, et même agir. Ainsi, la prière purifiée offre le meilleur résumé de la vie; et, réciproquement, la vie, sous son plus noble aspect, consiste en une longue prière. Le moindre domicile contient, davantage que sous le polythéisme, une sorte de temple privé où le culte des véritables anges gardiens appelle journellement cha-

que positiviste à une salutaire adoration des meilleures personnifications de l'Humanité. Or, ces saints épanchements exigeant un emploi continu des images chéries, ils suscitent toujours une véritable élaboration poétique. La mémoire la mieux ornée ne peut jamais qu'y seconder l'originalité directe, puisque l'idéalisation y est particulière à chaque cas. Quand l'éducation universelle sera devenue assez esthétique, les arts spéciaux viendront habituellement assister l'art fondamental, pour rendre ce culte domestique plus touchant et plus efficace. C'est ainsi que les meilleures affections pousseront naturellement chaque positiviste à développer la vie subjective au delà de toute possibilité antérieure. Son importance suprême, dans l'ensemble de la religion humaine, lui procurera des encouragements, à la fois publics et privés, d'où résultera bientôt son perfectionnement systématique. Une meilleure connaissance des diverses lois positives de notre nature permettra de fonder ce progrès capital sur un concours habituel de toutes les théories objectives. Par ce saint commerce entre la science et l'art, la réaction morale de l'esprit deviendra le digne équivalent de la réaction mentale du cœur.

Quant au régime, enfin, il serait ici superflu de prouver spécialement la tendance nécessaire de la religion positive à le développer, en le systématisant d'après ses vraies relations avec le dogme et le culte. Car, c'est envers l'activité qu'une telle synthèse manifeste le mieux sa supériorité naturelle et directe, puisque l'existence pratique échappa toujours à la coordination antérieure, même sous le polythéisme. Désormais incorporée à la vraie religion, elle y devient, comme dans la vie réelle, le but définitif du dogme et du culte, ainsi préservés de toute déviation ascétique ou quiétiste, suivant l'impulsion du véritable amour, toujours avide du bien effectif. Cette systématisation du régime lui procure un caractère plus rationnel et plus noble,

même dans sa partie la plus matérielle, dès lors hiérarchiquement liée à la plus éminente. Une telle connexité entre les moindres progrès du corps et les meilleurs perfectionnements de l'âme développe également et mutuellement toutes les améliorations réelles. Je dois surtout indiquer ici comment le régime se lie directement au culte, et même au dogme, dans sa partie supérieure. En effet, malgré que la morale ait finalement en vue les actions, elle s'attache d'abord aux sentiments, qui sont leurs principales sources. Ainsi conçue, elle se lie au culte, qui, directement voué à l'expansion normale des meilleures affections, tend indirectement à les développer. Quoique cette réaction de l'art comporte moins d'efficacité morale que la pratique immédiate du bien, sa continuité plus aisée lui procure beaucoup de prix envers le plus important et le plus difficile de tous les perfectionnements. D'une autre part, le régime, outre l'entremise normale du culte, se lie directement à l'ensemble du dogme, d'après la dépendance naturelle de la théorie du progrès envers celle de l'ordre. Ses diverses règles générales acquièrent ainsi une autorité systématique aussi propre à développer qu'à consolider leur ascendant pratique, surtout quant aux plus nobles prescriptions, tant exposées aux atteintes sophistiques que suggèrent les instincts à contenir. L'ensemble de la morale devient même une sorte de prolongement nécessaire du dogme positif, quand on étend la hiérarchie encyclopédique jusqu'à l'ordre individuel, qui en constitue le terme naturel, comme je l'ai remarqué déjà. Car, la subordination normale de la personnalité à la sociabilité n'est alors qu'une dernière application capitale de la loi fondamentale, qui partout subordonne objectivement l'ordre le plus particulier au plus général. La dépendance précédemment indiquée sous l'aspect théorique convient également à l'appréciation pratique. Ainsi, l'individualité se subordonne à la socialité,

comme celle-ci à la vitalité, déjà subordonnée pareillement à la matérialité, premier domaine objectif et dernier terme subjectif de l'harmonie universelle.

J'ai maintenant assez caractérisé, sous tous les aspects essentiels, le seul mode synthétique qui convienne pleinement à la nature humaine. Son développement direct et spécial appartient au dernier volume de ce traité, quand son avénement décisif se trouvera convenablement démontré d'après l'ensemble du passé. Mais, pour compléter ma théorie générale de la religion, il me reste ici, comme je l'ai d'abord annoncé, à caractériser sommairement la longue et difficile initiation qu'exigeait l'établissement de la véritable unité.

Les diverses explications précédentes ont dû faire implicitement sentir qu'une telle synthèse ne comportait point un essor immédiat, malgré la spontanéité des tendances qui nous y poussent toujours. Il sera donc facile maintenant de motiver directement sa préparation nécessaire. Elle est également exigée par la nature intellectuelle et par la source morale de la vraie religion.

D'abord, la foi doit y être essentiellement objective, puisque le dogme positif consiste dans la connaissance réelle de l'ordre universel. Les inspirations subjectives ne peuvent concourir à l'élaboration de ses divers éléments que par une influence secondaire, assez indiquée ci-dessus, en fournissant les hypothèses destinées à devenir des lois, d'après leur vérification extérieure. Quand la systématisation positive est enfin possible, la subjectivité commence à prévaloir, comme seule capable de coordonner les matériaux obtenus, suivant les explications de mon premier volume. Mais ce terme n'arrive que d'après une entière extension de l'esprit scientifique jusqu'aux phénomènes les moins généraux et les plus compliqués. Avant que cette condition soit assez remplie, la prépondérance de la subjecti-

vité vicierait radicalement toutes nos théories. Or, un tel accomplissement ne saurait être prompt, puisque la découverte de l'ordre naturel n'a dû se faire que successivement, en procédant toujours du monde vers l'homme, ou des phénomènes les plus généraux aux plus particuliers.

Mais, d'un autre côté, en vertu même de cette marche caractéristique, l'objectivité ne put jamais construire une synthèse quelconque. Si son impuissance à systématiser est aujourd'hui reconnue d'après vingt siècles de stériles efforts, à plus forte raison était-elle inévitable avant l'acquisition de matériaux positifs. Toute synthèse doit donc être subjective, quoiqu'elle ne comporte de réalité que d'après une base objective, dont l'élaboration dure longtemps. Néanmoins, l'homme ne peut jamais se passer d'une synthèse quelconque, pour coordonner ses pensées, de manière à diriger sa conduite. Une telle situation mentale n'admet d'autre issue que la construction, entièrement subjective, d'une synthèse heureusement spontanée, mais nécessairement chimérique, et dès lors purement provisoire.

Or, cette solution initiale, sans laquelle notre raison ne pouvait surgir, résulte naturellement de nos tendances primitives vers les conceptions absolues, qui nous dispenseraient de toutes recherches spéciales, en nous permettant de déduire toujours sans avoir jamais induit. Les lois réelles, c'est-à-dire les faits généraux, n'ont pu se manifester que fort tard, même envers les moindres phénomènes célestes. Tant qu'elles restent inconnues, l'esprit humain poursuit nécessairement la vaine détermination des *causes*, c'est-à-dire, des origines et des destinations absolues. Cette recherche, alors animée par l'espoir d'un empire illimité sur un monde où l'ordre semble arbitraire, peut seule dissiper notre torpeur initiale. Un tel problème ne comporte, même aujourd'hui, d'autre solution que celle qui surgit d'abord, l'explication du monde d'après l'homme, sui-

vant l'assimilation spontanée de la nature morte à la nature vivante. Ainsi s'institue directement la méthode subjective, dont le libre essor n'éprouve alors aucune entrave objective. En un mot, dans cette philosophie intuitive, qui cherche l'essence de tout, les *volontés* tiennent lieu des *lois*. Une pareille synthèse, qui maintenant convient aussi peu à la spéculation qu'à l'action, fut longtemps autant indispensable à celle-ci qu'à celle-là. Nous y retomberons toujours quand nous voudrons agir systématiquement, sur des phénomènes dont nous ignorons les lois spéciales. Il faut bien, en effet, que, faute de notions extérieures, notre sagesse suive des impulsions intérieures, plutôt morales que mentales, à moins qu'elle ne s'abstienne totalement, ce qui devient souvent impossible.

Le premier état de notre intelligence ne permet donc aucune harmonie durable entre la raison pratique et la raison théorique. Tandis que l'une, exclusivement objective, n'offre que des faits isolés, l'autre, purement subjective, ne présente que des généralités incapables de lier les notions particulières. Quoique guidée par de faux rapprochements, celle-ci tend toujours à la prévision systématique, là même où l'on y renonce ensuite. Mais celle-là prépare aussi l'état normal, en découvrant partout quelques lois empiriques, qui permettent des prévisions réelles en plusieurs cas usuels. Notre initiation mentale consiste surtout à combiner assez ces deux tendances simultanées vers la réalité des notions et vers la généralité des conceptions. Cette combinaison ne devient possible qu'en corrigeant les excès respectifs d'objectivité et de subjectivité. Or, l'ensemble des impulsions pratiques y dispose naturellement, en faisant de plus en plus sentir que ces deux vices opposés empêchent également de prévoir pour mieux agir. Car, l'un entrave toute induction générale, et l'autre toute déduction réelle. Ainsi surgit graduellement la double prépondérance de

l'étude des lois sur la connaissance des faits et sur la recherche des causes.

Comparée à la synthèse définitive, cette synthèse provisoire offre des similitudes essentielles sous de profondes différences. Sa spontanéité caractéristique la rend entièrement subjective; mais sa destination exige qu'on la croie objective. Par là s'annonce, et même se prépare, la conciliation finale des deux grandes conditions spéculatives. Chaque synthèse repose sur la prépondérance du type humain : mais il est personnel dans l'une et social dans l'autre. Leur principale différence résulte de la nature absolue de la première, opposée à la relativité de la seconde. Ce contraste scientifique est complété par leur contraste logique, consistant surtout en ce que les hypothèses primitives ne sont jamais vérifiables, tandis que les hypothèses définitives le sont toujours. D'après l'ensemble de ces oppositions, les deux synthèses tendent à devenir inconciliables, à mesure que la dernière développe ses vrais caractères.

En second lieu, l'appréciation sociale manifeste encore mieux l'impossibilité initiale de la véritable unité et le besoin d'un régime préparatoire. Outre que le Grand-Être ne serait point apprécié alors, il n'y est pas même assez formé. Son essor décisif suppose une longue évolution, à laquelle doivent présider des fictions spontanées. L'amour, à peine suffisant aujourd'hui, reste d'abord tellement restreint, que la haine domine envers la presque totalité de notre espèce. Toute l'activité collective émane alors des instincts inférieurs. Ne pouvant entreprendre la conquête d'un monde qui semble aussi invincible qu'inexplicable, chaque association partielle s'efforce surtout de soumettre les autres. Mais cette tendance, d'abord aveuglément destructive, se régularise en se développant. Elle institue spontanément la sociabilité préliminaire, en cimentant l'union intérieure, et poussant à l'incorporation extérieure. La Patrie

prépare l'Humanité, et l'égoïsme national dispose à l'amour universel.

Ce régime guerrier, comme le dogme fictif, demeure toujours incomplet, par suite de leur commune opposition aux exigences pratiques. L'activité industrielle surgit sous l'un, de même que l'esprit positif sous l'autre. Ainsi se développent les éléments définitifs pendant l'imparfaite domination des éléments primitifs, jusqu'à ce que l'accroissement de ceux-là et le décroissement de ceux-ci amènent des luttes qui accélèrent l'avénement nécessaire de la véritable unité.

Les deux puissances provisoires tendent chacune à dominer sans partage. Néanmoins, leur rivalité naturelle peut être assez contenue par une affinité spontanée, qui leur permet longtemps de se combiner. L'esprit absolu du dogme fictif et le caractère égoïste du régime guerrier sont trop analogues pour rester toujours inconciliables. En se combinant, l'un étend sa prépondérance, et l'autre augmente sa consistance. Alors les opinions non démontrables et les autorités non discutables s'appuient mutuellement. De leur connexité résulte d'abord la consolidation du régime initial, mais ensuite sa tendance à dominer au delà de sa destination normale. Toutefois, son élément temporel reste davantage compatible que son élément spirituel avec l'essor de la synthèse finale. Il n'est point destiné, comme celui-ci, à une entière extinction ; car il peut cesser de prévaloir sans perdre toute efficacité. L'activité militaire conservera toujours un office subalterne envers les existences humaines et les organisations animales qui violent ou repoussent l'harmonie universelle sans pouvoir y être ramenées. Mais la foi surnaturelle a déjà perdu toute véritable utilité chez les populations d'élite ; elle doit enfin s'éteindre partout, puisque son autorité ne peut jamais accepter la subalternité.

Après avoir caractérisé l'ensemble de la synthèse provisoire,

il faut apprécier ici les principales transformations qu'elle a dû successivement éprouver pour préparer de plus en plus l'avénement de la synthèse définitive.

Le dogme fictif consiste toujours à expliquer le monde par l'homme, en attribuant tout à des volontés analogues aux nôtres. Or, cette philosophie initiale comporte deux modes très-différents, l'un direct, l'autre indirect, suivant que ces volontés souveraines résident dans les corps eux-mêmes, ou seulement dans des êtres surnaturels. C'est ce qui distingue les deux principaux états successifs de la religion absolue, d'abord le pur fétichisme, ensuite le théologisme proprement dit, précurseurs nécessaires du positivisme. Tous deux interprètent la nature morte d'après la nature vivante, et suppléent aux lois physiques par l'ébauche immédiate des lois morales. Mais ils diffèrent profondément quant à la conception de la matière, que le premier suppose vivante et le second inerte. Le passage de l'un à l'autre mode constitue réellement la plus grande transformation propre à la synthèse provisoise. Néanmoins, ce passage s'accomplit naturellement, à mesure que l'observation concrète développe l'observation abstraite. L'esprit humain étend alors aux propriétés l'explication fondamentale qu'il bornait d'abord aux substances. Or, ces conceptions moins particulières ne peuvent prévaloir sans rapporter les volontés dominantes à des êtres distincts des corps eux-mêmes. Chacun de ces êtres personnifie la propriété commune, indépendamment des diverses substances qui en ont d'abord suggéré la notion comparative. Dès lors chaque corps devient essentiellement passif, et doit toute son existence au dieu qui le dirige sans y résider.

En examinant les enfants, et même les animaux, on reconnaît aisément que le dogme fétichique constitue seul le début spontané de cette religion absolue qui devait précéder et pré-

parer la religion relative. Il n'offre d'autre vice philosophique que la confusion, d'abord inévitable, entre le monde inorganique et la nature vivante, dont la vraie distinction reste encore si méconnue par tant de docteurs actuels. Au fond, le penseur fétichiste, qui ne sait pas distinguer l'activité d'avec la vie, se trouve moins éloigné de la vérité scientifique que le rêveur théologiste qui, malgré l'évidence, regarde la matière comme passive. L'un observe, sans doute, d'une manière trop peu approfondie; mais l'autre accorde à l'imagination une influence exorbitante. Dans la religion spontanée, la subjectivité se borne à suppléer au raisonnement, alors impossible faute de matériaux, par le sentiment, dont la prépondérance normale est d'abord si prononcée. Mais la religion inspirée fait directement prévaloir l'impulsion subjective, au delà même de ce qu'exigeait la recherche initiale des causes. A la vérité, elle devient ainsi plus propre à seconder l'essor décisif de l'imagination humaine. Mais le fétichisme comportait aussi, sous d'autres formes, une pleine évolution esthétique, et il consacrait mieux l'ascendant du cœur. Si donc la religion absolue avait dû persister toujours, elle aurait certainement conservé le mode spontané. C'est au fétichisme que nous revenons, et non au théologisme, quand une forte passion ramène passagèrement les meilleurs esprits à la vaine recherche des causes. Ainsi, la substitution de l'un à l'autre suffirait pour confirmer la destinée purement provisoire de la religion absolue, qui n'a pu nulle part maintenir le mode le mieux adapté à sa nature. Le théologisme concourut intellectuellement, surtout dans l'âge polythéique, à préparer le positivisme, ne fût-ce qu'en refusant la vie à la matière. Mais cette aptitude, quoique indispensable à l'évolution originale, n'aurait point, à beaucoup près, le même prix pour une évolution communiquée ou dirigée. Alors il serait possible d'accomplir directe-

ment le passage du fétichisme au positivisme, en évitant tout mode théologique proprement dit, si quelques cas importants, individuels ou collectifs, exigeaient réellement cet effort systématique. Il suffirait, en effet, d'y faire assez apprécier la vraie distinction entre l'activité et la vie, comme je l'expliquerai dans la suite.

Cette considération éventuelle est surtout destinée ici à montrer que l'importance historique du théologisme concerne davantage la sociabilité que l'intelligence. Sa principale efficacité doit même être plutôt regardée comme politique que comme morale. Car, sous ce dernier aspect, le fétichisme ne le cède point au polythéisme. L'harmonie affective s'y trouve même plus directe et plus complète, comme le confirme le long et opiniâtre attachement de notre espèce à ce naïf début, encore si sensible aujourd'hui. Mais cette supériorité morale de la religion spontanée se borne nécessairement à l'existence privée. La vie publique ne pouvait réellement se développer, ni même surgir, que sous le théologisme.

En effet, le culte fétichique est trop particulier pour susciter aucune doctrine vraiment commune. Il ne comporte, du moins, cette aptitude que pendant sa dernière phase, lorsqu'il parvient à l'état astrolatrique, d'où il passe bientôt au mode polythéique. De plus, le dogme absolu reste fort incomplet tant qu'il n'excède point son début spontané. Car, il y demeure essentiellement borné au monde extérieur, sans embrasser le domaine humain, où il puise, au contraire, ses explications physiques. Mais, quand le polythéisme retire toute activité à la matière, et transporte les volontés dominantes à des êtres imaginaires qui n'ont aucun siége exclusif, alors leur empire s'étend jusqu'aux phénomènes de l'homme et de la société, bientôt devenus leur principale attribution. C'est ainsi que l'ébauche naturelle des spéculations morales

acquiert déjà un caractère moins empirique, comme le fi d'abord le fétichisme envers les lois matérielles.

La notion générale de celles-ci éprouve même une heureuse réaction d'après cette grande révolution théorique. De là résulte, en effet, la première conception directe de l'ordre matériel, naïvement assimilé à l'ordre social. Car, les deux acceptions si différentes que nous offre le mot *ordre* coïncidaient essentiellement chez les penseurs primitifs, aux yeux desquels tout *arrangement* supposait un *commandement*. Les suprêmes *volontés*, qui partout suppléent d'abord aux *lois*, produisirent à la fois des *causes* en philosophie et des *droits* en politique. Sans jamais abdiquer la surintendance du monde matériel, les dieux, habituellement préoccupés du monde moral et social, abandonnaient le cours ordinaire des phénomènes physiques aux usages réguliers qu'ils y avaient établis autant pour leur propre convenance que pour l'utilité de l'homme.

Enfin, ce premier essor théologique de nos plus hautes conceptions comporte aussi une profonde efficacité politique, en consolidant tous les pouvoirs spontanés par une consécration surhumaine, d'abord ébauchée dans l'astrolatrie. Néanmoins, pour que cette réaction se développe, il faut que l'activité collective ait déjà surgi, d'après une tendance habituelle vers la conquête. Or, cela suppose l'existence agricole, ou du moins pastorale, et surtout l'établissement de l'esclavage, remplaçant enfin les massacres primitifs.

Tel est le double aspect, mental et social, sous lequel l'avénement du théologisme devint profondément indispensable à l'ensemble de l'initiation humaine. Intimement mêlés à nos destinées, ces êtres fictifs purent y représenter spontanément le vrai Grand-Être, pendant sa minorité nécessaire. Quoique leurs suprêmes volontés dussent sembler arbitraires, le besoin de les pénétrer y introduisit graduellement toute la régularité

compatible avec notre propre état. L'indétermination inhérente à leur nature purement subjective permit de transporter aux dieux chaque saine tendance suggérée par l'instinct croissant de l'impulsion sociale. Ainsi devenus, à notre insu, les organes spontanés de nos affections et opinions collectives, les dieux procuraient à ces dispositions naissantes une consistance qu'elles ne pouvaient autrement acquérir. Cette indispensable consécration dut presque toujours s'appliquer exclusivement à des tendances salutaires, seules susceptibles de nous rallier envers des croyances aussi vagues. En un mot, l'assemblée des dieux constituait une sorte de conseil de régence, alors investi de la tutelle de l'Humanité. Or, cette régence dut, en général, représenter convenablement l'impulsion confuse et inaperçue du Grand-Être, dont la seconde enfance avait su instituer idéalement un tel ministère.

Le fétichisme dut tout ébaucher, mais il put rarement constituer; car, ses croyances étaient aussi mobiles que particulières. Il n'accomplit assez qu'une seule évolution fondamentale, directement propre à sa nature, et première source nécessaire de notre essor intellectuel. Elle concerne la logique du cœur, c'est-à-dire la combinaison des idées d'après la connexité des sentiments, d'où résulte aussitôt la méthode purement subjective. Cette marche pouvait seule éveiller notre intelligence, en faisant spontanément surgir de nos impulsions affectives les premières hypothèses capables de lier et diriger nos observations, alors dépourvues de tout guide rationnel. La meilleure culture ne nous empêchera jamais de retomber dans une semblable disposition, quand nous voudrons conjecturer sur des événements dont nous ignorons les lois, même empiriques. Il faut bien que nos émotions dissipent alors l'incertitude laissée par nos spéculations; car, d'un autre côté, il n'est pas toujours possible ni convenable de suspendre le jugement. Base intel-

lectuelle du régime fétichique, cette méthode subjective s'y développe rapidement, d'après un exercice habituel. Sa domination spontanée rend alors familier le précepte le plus fondamental de notre vraie sagesse, la prépondérance continue du cœur sur l'esprit. Jamais le théologisme ne put ensuite le faire autant ressortir, même dans la synthèse monothéique. Le positivisme pouvait seul lui procurer une consistance pleinement systématique, sans altérer aucunement sa naïveté primitive. Ainsi, le principal fondement de la religion relative se trouve déjà posé spontanément par le début nécessaire de la religion absolue.

Mais, quelle que soit l'importance, trop méconnue jusqu'ici, de ce premier pas, l'initiation humaine dut surtout s'accomplir sous le théologisme proprement dit, toujours issu d'ailleurs du fétichisme primordial, dont l'influence directe n'y fut jamais éteinte, même dans son déclin actuel. La principale supériorité de ce second mode religieux dépend néanmoins de son aptitude naturelle à constituer un sacerdoce distinct, centre ultérieur de toute l'évolution préparatoire. Tant que le fétichisme n'aboutit point à l'astrolâtrie, le culte, quoique très-développé, n'y exige aucun prêtre spécial; puisque chaque adorateur peut s'adresser sans intermédiaires à des puissances toujours présentes et matériellement accessibles. Mais, quand les dieux ont prévalu, l'appréciation et la transmission des volontés et des hommages exigent bientôt l'interprétation sacerdotale. Ainsi surgit, souvent même pendant l'existence nomade, une corporation spéculative, naturellement investie d'une haute prépondérance sociale. C'est d'une telle théocratie, beaucoup plus que de la théologie et théolâtrie correspondantes, que dépend réellement l'ensemble de l'initiation humaine après la décadence du fétichisme. Tous les pouvoirs essentiels y ont puisé jusqu'ici leur consécration nécessaire ; toutes les institutions principales

en sont d'abord émanées. Le fétichisme ne put comporter une équivalente efficacité que là où l'astrolâtrie se développa beaucoup, parce qu'alors elle y fit aussi surgir un véritable sacerdoce, dont les dogmes seuls différaient.

Pour comprendre l'influence, sociale et intellectuelle, propre au théologisme, il faut maintenant y distinguer deux modes successifs, l'un polythéique, l'autre monothéique. Le premier remplace immédiatement le fétichisme, qui s'y confond sans effort. Il constitue, à tous égards, le principal état du théologisme, dont le monothéisme caractérise essentiellement le déclin nécessaire. C'est donc par le polythéisme que dut surtout s'accomplir la grande initiation humaine, quoique le monothéisme y soit ensuite devenu indispensable pour présider à notre dernière préparation fondamentale.

La principale influence intellectuelle du polythéisme consiste à diriger spontanément l'essor universel de notre imagination. Outre ses immortels résultats esthétiques, cette efficacité doit ici être surtout appréciée par sa tendance directe à préparer la religion finale en développant partout la vie subjective. Pendant une longue suite de siècles, chacun entretint ainsi des relations familières, souvent poussées jusqu'à l'illusion complète, avec des êtres purement imaginaires. Cette expérience décisive indiquait d'avance combien peut devenir encore plus vive et plus nette la véritable existence subjective, subordonnée à un fondement objectif, comme l'exige maintenant le culte normal des souvenirs publics et privés.

Dans cet avénement intellectuel du théologisme proprement dit, il faut remarquer l'essor spontané de la méthode objective. Le fétichisme, procédant toujours du dedans au dehors, n'employait jamais que la méthode subjective, qui explique le monde d'après l'homme. Mais l'introduction des êtres fictifs, qui d'ailleurs étaient alors jugés réels, n'empêcha point le polythéisme

de suivre la marche inverse. Sa formation s'accomplit essentiellement du dehors au dedans, en étendant graduellement à l'homme les hypothèses qu'il institua d'abord envers le monde. Pendant toute sa durée, les principaux dieux gouvernèrent surtout les événements inorganiques, et les phénomènes humains ne constituèrent le domaine exclusif que des divinités secondaires. Les attributions intellectuelles et morales ne devinrent prépondérantes que dans le déclin monothéique. C'est ainsi que le fétichisme et le théologisme ont respectivement ébauché, envers les spéculations correspondantes, la méthode subjective et la méthode objective, dont le positivisme pouvait seul instituer la combinaison normale.

Quant à son caractère social, le régime polythéique repose partout sur deux institutions principales naturellement connexes : l'intime confusion des deux pouvoirs spirituel et temporel ; l'esclavage universel des producteurs matériels. La première, consacrée par l'origine divine de toute famille puissante, est indispensable à la religion inspirée, pour contenir assez les divagations mentales et les divergences politiques qui résulteraient de son libre essor théorique, si la pratique ne le dirigeait point. Résultat spontané de la situation correspondante, l'esclavage y devient bientôt une condition également nécessaire à l'activité guerrière et à la préparation industrielle.

Afin de sentir assez comment le polythéisme dirigea notre principale initiation, il ne suffit pas d'y considérer ses propriétés communes. On doit, en outre, apprécier séparément ses différents modes essentiels, qui se distinguent surtout d'après les relations normales entre l'influence sacerdotale et l'influence militaire, dont la combinaison spontanée ne saurait altérer la diversité native.

La première prévaut toujours au début : en sorte que la théocratie constitue partout le gouvernement initial, dont l'influence

s'est prolongée jusqu'à l'état présent des populations d'élite, quelques modifications qu'y aient apportées les révolutions ultérieures. Quand ce régime peut se développer assez, le polythéisme s'y montre essentiellement conservateur. Il est surtout caractérisé par l'institution des castes, où la domination héréditaire du sacerdoce constitue le principal lien politique. L'aptitude évidente d'un tel régime à conserver nos premières acquisitions de tous genres, et sa pleine conformité avec les tendances naturelles qui prévalent alors, lui procurent une admirable consistance. Mais l'ordre y devient bientôt contraire à tout grand progrès, qui ne peut surgir qu'en échappant à cette discipline oppressive.

Une telle issue résulte naturellement de l'activité guerrière, dont la prépondérance caractérise le second mode polythéique. Mais celui-ci présente deux cas très-différents, selon que l'ensemble des conditions, intérieures et extérieures, interdit ou permet le développement complet du système de conquête, qui constitue la tendance normale de l'existence militaire.

Dans le premier cas, cette activité détermine implicitement une précieuse réaction mentale, d'où dépendit la principale préparation de l'esprit occidental d'après la grande élaboration grecque. Ayant heureusement brisé le joug théocratique, le principe militaire, contenu par l'ensemble de la situation, pousse alors toutes les hautes intelligences vers la culture spéculative, d'abord esthétique, puis scientifique, et enfin philosophique. Il ne conserve d'activité essentielle que celle qu'exige la digne préservation de ce libre foyer théorique contre l'invasion du théocratisme oriental. Mais, en secondant les nobles penseurs d'où dépendait alors notre essor, ce polythéisme intellectuel détermine finalement une profonde dégradation dans l'ensemble de la population correspondante, où prévaut alors le genre d'existence qui convient le moins à notre nature. En

déplorant cette fatalité qui dure encore, il faut surtout apprécier ses immenses résultats pour l'avénement normal, et même le service éternel, du vrai Grand-Être, dont la providence systématique doit enfin développer dignement une sollicitude spéciale envers la nation ainsi sacrifiée.

Son influence esthétique ne se borne point aux admirables productions qui ont alors caractérisé irrévocablement notre essor poétique et artistique. Elle consiste surtout dans sa tentance, plus intime et plus populaire, à développer le second élément nécessaire du vrai régime logique. Le polythéisme pouvait seul faire ainsi surgir partout la logique des images, qui consolide et perfectionne la logique des sentiments, fondée par le fétichisme. Outre sa destination esthétique, ce nouvel élément logique exerça longtemps une puissante réaction théorique, en secondant l'essor de l'esprit inductif, pendant l'élaboration objective du polythéisme. Cet emploi continu des images pour faciliter alors des inductions fictives préparait déjà leur aptitude finale envers les inductions réelles. Ainsi se confirme de plus en plus l'admirable tendance de la synthèse provisoire à ébaucher spontanément toutes les évolutions que doit systématiser la synthèse définitive. Malgré les prétentions doctorales d'une orgueilleuse philosophie, nos principales institutions sont toujours essentiellement dues à la raison commune, guidée par les naïves croyances qui pouvaient seules dissiper notre torpeur initiale.

Quant à l'essor scientifique, l'élaboration grecque ne doit pas seulement être appréciée d'après ses importants résultats spéciaux. Assez préparé par l'exercice concret, l'esprit positif y ébauche librement sa culture abstraite, en posant déjà les premières bases mathématiques et surtout astronomiques du dogme définitif. Quoique bornée inévitablement au plus simple élément de l'ordre matériel, cette construction décisive suscite

aussitôt une immense réaction mentale, qui, d'après un tel type, tend de plus en plus à substituer partout les lois aux volontés.

Mais la spécialité nécessaire de l'esprit scientifique ne lui permettait point d'être l'organe direct de cette tendance générale, dès lors échue à l'esprit métaphysique. Celui-ci ne diffère essentiellement de l'esprit théologique qu'en remplaçant les dieux par des entités, pour traiter les mêmes questions absolues. En ôtant aux solutions antérieures toute leur consistance mentale, une telle substitution empêche leur efficacité organique, surtout dans l'application sociale, et jusque envers les doctrines théoriques, où elle introduit des doutes qu'elle ne peut jamais dissiper. Cette efficacité négative de l'ontologie grecque a été utilisée ensuite pour dissoudre l'excès de théologisme qui entravait notre dernière préparation. De plus, l'esprit métaphysique a directement secondé l'initiation humaine, en osant déjà entreprendre une synthèse objective, d'après les premiers fondements résultés de l'essor scientifique. L'infatigable succession de ces orgueilleuses tentatives malgré leur commun avortement, fit même ressortir davantage le besoin d'une meilleure systématisation, qui exigeait une suffisante extension de la positivité rationnelle. Ces incessantes variations ont toujours développé la prépondérance de la théorie logique qui constituait l'élément le plus précieux et le plus fixe d'une telle philosophie. Ainsi s'annonçait confusément, au milieu des synthèses objectives, la tendance croissante de notre intelligence vers une synthèse essentiellement subjective, seule capable de remplacer enfin la systématisation théologique. Mais ces divers services théoriques, bornés à quelques penseurs, où ils étaient d'ailleurs très-altérés par l'orgueil, ne feront jamais oublier les immenses ravages moraux d'une philosophie qui, mettant l'esprit au-dessus de tout, aboutit même à l'uni-

verselle prépondérance des moindres facultés mentales, puisque l'expression y domine bientôt la conception.

Telle fut la triple réaction intellectuelle du polythéisme militaire succédant à la théocratie initiale chez une population où néanmoins le système de conquête ne put se développer assez. Il faut maintenant caractériser l'efficacité directe que doit ensuite exercer l'activité guerrière dans le cas normal qui lui permit de tendre librement vers sa destination essentielle. Son influence, alors plus pure et plus complète, concerne surtout la sociabilité, quoiqu'elle ait fini par assister aussi le mouvement intellectuel, en propageant dignement l'élaboration grecque.

Ainsi s'accomplit la plus importante et la plus difficile des diverses préparations qu'exigeait l'avénement final du Grand-Être, dont chaque peuple tend d'abord à devenir le noyau central. Ces efforts universels ne comportent un grand résultat social que d'après la prépondérance graduelle d'une seule population, appelée, par l'ensemble de ses conditions intérieures et extérieures, à dominer dignement toutes les nations assimilables. Quelques siècles d'une admirable activité militaire, d'abord spontanée, puis systématique, suffirent pour incorporer la majeure partie de la race blanche autour d'un centre provisoire. Le polythéisme ne pouvait mieux préparer le positivisme qu'en présidant à cette première formation décisive du vrai Grand-Être, qui dès lors tendit, en effet, à remplacer ses divins précurseurs. Ce résultat devint d'autant plus caractéristique qu'il annonçait aussi l'activité normale de l'humanité régénérée. En comprimant partout une vaine ardeur guerrière, l'incorporation romaine y substitua naturellement l'essor industriel, seul susceptible d'universalité. Aussi l'état final de notre espèce fut-il dès lors senti, et même poursuivi, par tous les nobles cœurs.

Outre ces immenses résultats, une telle opération sociale dut

longtemps améliorer le peuple qui la dirigeait; tandis que l'évolution intellectuelle propre à ses prédécesseurs grecs les avait finalement dégradés. Car, elle ne put réussir que par le concours actif et permanent de tous les citoyens. L'union intérieure y constituait la condition fondamentale de l'incorporation extérieure. Ainsi le polythéisme romain consacrait autant que possible notre existence normale, en subordonnant partout la spéculation à l'action, et en imprimant à celle-ci un profond caractère social. Quand l'assimilation politique fut assez avancée pour attirer l'attention générale vers le mouvement intellectuel, ce noble système seconda spontanément une évolution qu'il avait dû jusqu'alors dédaigner. Cette aptitude naturelle du régime romain à accueillir tous les progrès ultérieurs contraste surtout avec l'impuissance nécessaire de la civilisation grecque qui, contraire à l'ordre normal, ne put jamais suppléer au prompt épuisement de sa destination exceptionnelle.

Pour apprécier assez le polythéisme social, il faut aussi caractériser directement son efficacité morale. Car, il fut, sous ce rapport, autant supérieur au polythéisme intellectuel que celui-ci l'avait été au polythéisme conservateur. Quoique toute morale théologique soit naturellement égoïste, son influence réelle dépend toujours davantage de la situation que de la doctrine. Il en était surtout ainsi dans l'antiquité polythéique, où les libres inspirations d'où émanèrent les croyances n'avaient jamais pu tendre à régler directement la vie humaine. La consécration naturelle qu'y trouvèrent nos penchants quelconques était même indispensable au véritable essor moral. Nous ne pouvions autrement discerner quelles inclinations il faudrait ensuite contenir ou développer. Mais, si cette vaste expérience était alors nécessaire à la moralité future, elle offrait d'abord un immense danger, en secondant la prépondérance spontanée des instincts personnels. Une telle ten-

dance ne pouvait être combattue que par une discipline émanée de la situation, et qui même n'y aurait jamais surgi sans l'entière subordination de la puissance spirituelle à l'autorité temporelle. Or, le seul cas assez favorable dut résulter de l'essor décisif du système de conquête. Pendant plusieurs siècles, une noble activité publique vint ainsi dominer la vie privée, de manière à contenir dignement la personnalité spontanée de la morale antique. Quoique l'enthousiasme civique ne fût, au dehors, qu'une sorte d'égoïsme collectif, il devait souvent déterminer, au dedans, d'admirables dévouements.

Cette comparaison morale des trois régimes polythéiques devient surtout appréciable envers la condition sociale du sexe spécialement destiné à représenter le Grand-Être. Son perfectionnement, qui constitue la principale mesure de la vraie civilisation, fut essentiellement ébauché, comme tout autre progrès, par la théocratie initiale. Mais il s'y borne à consacrer l'institution fondamentale du mariage dans le mode le plus imparfait, d'où le polythéisme conservateur ne put jamais se dégager. Les vices naturels de la polygamie sont trop faciles à sentir pour que la sagesse sacerdotale l'eût systématiquement sanctionnée sans une nécessité supérieure qui l'imposait alors, outre l'entraînement spontané de la brutalité masculine, toujours si difficile à contenir chez les grands. En effet, il fallait, avant tout, garantir, sous une forme quelconque, l'institution conjugale, en obligeant l'homme à nourrir la femme. Or, les fortunes sont alors tellement concentrées que la théocratie ne pouvait consolider cette première condition sans autoriser, et même encourager, la polygamie. Mais, quand l'activité guerrière eut prévalu, une nouvelle nécessité prescrivit la monogamie, seule assez conforme à une telle existence, où d'ailleurs l'esclavage fournissait à l'instinct sexuel des compensations naturelles de ses entraves légales. Ce second état du mariage resta

néanmoins aussi imparfait que possible chez les Grecs, sauf le perfectionnement spontané des règles propres aux incestes. Leur inertie militaire les dispensait de se confier aux femmes, et leurs goûts intellectuels les détournaient de la société féminine. Ainsi, le plein développement de la monogamie antique échut au polythéisme romain, qui éleva naturellement la dignité des épouses et des mères. La vie privée devint alors la principale consolation habituelle des fatigues militaires et des luttes politiques. Investies enfin d'une confiance indispensable à des époux souvent absents, les femmes furent appelées à diriger l'éducation morale, à laquelle se subordonna tout office pédagogique. L'impulsion continue d'une noble activité publique imprima d'ailleurs aux deux sexes un caractère de sévérité qui leur fit mieux apprécier la pureté.

Tels sont les trois états successifs du polythéisme, d'abord conservateur, puis intellectuel, et enfin social, dirigeant, chez nos divers ancêtres occidentaux, la principale initiation humaine. Mais, malgré la nécessité des deux autres régimes, le premier constituait seul un véritable système, embrassant, à sa manière, l'ensemble de notre existence. Si le théologisme devait toujours durer, ce serait uniquement sous ce mode primitif, quoique le fétichisme caractérisât encore mieux la stabilité de la religion absolue. Comparés à la théocratie égyptienne, le polythéisme grec et le polythéisme romain n'offrent réellement que de grandes transitions, destinées à développer respectivement l'intelligence et l'activité, affranchies d'un joug oppressif. Leur avénement suffirait pour confirmer la nature purement provisoire du système théologique ; car, chacun d'eux perdit tous ses caractères après avoir assez rempli son office spécial, auquel il ne pouvait survivre.

Mais le dernier régime conduisit réellement l'antiquité jusqu'au seuil de notre véritable état final, tant intellectuel que so-

cial. Sous l'impulsion grecque, les penseurs romains s'affranchirent bientôt des croyances polythéiques, et même ils parvinrent souvent à une entière émancipation. L'influence pratique les disposait, d'ailleurs, à sentir assez l'inanité radicale des diverses doctrines métaphysiques. Ils tendaient directement vers le dogme positif, fondé sur l'existence naturelle de l'ordre universel, formulée depuis longtemps, autant que le permettait l'état scientifique, par le plus grand des philosophes. Envers la sociabilité, les impulsions rénovatrices étaient encore moins équivoques, parce qu'elles ressortaient mieux de la situation fondamentale. L'existence de l'activité guerrière, d'après une suffisante extension du système de conquête, ne laissait désormais à l'existence militaire qu'un office purement défensif, destiné surtout à protéger l'essor industriel, qui déjà tendait à prévaloir. Toutes les nobles âmes commençaient à pressentir, et même à poursuivre, l'irrévocable transformation de la théocratie initiale en une pure sociocratie, qui vouerait chaque force particulière au service continu de l'Humanité. Cet état normal fut même regardé d'abord, par les grands esprits, comme beaucoup plus prochain qu'il ne pouvait l'être. Ils se trouvèrent ainsi entraînés à repousser longtemps la transition finale qui devait seule y conduire, ne la jugeant propre qu'à le retarder.

Une évolution dirigée systématiquement pourrait, sans doute, amener maintenant au positivisme les diverses nations polythéistes, en leur évitant toute phase monothéique. Puisque les fétichistes comporteraient, au besoin, une telle accélération, j'en devrai expliquer ultérieurement les conditions et la marche envers les nombreuses populations qui nous offrent encore un état analogue à celui de nos divers ancêtres, égyptiens, grecs ou romains. Mais cette heureuse faculté n'existait aucunement pour l'évolution originale, où rien ne pouvait dispenser le théologisme d'une laborieuse terminaison monothéique.

Toutefois, cette extrême phase de la synthèse provisoire ne fut vraiment nécessaire que sous le rapport social. Car, notre intelligence serait mieux guidée par un polythéisme sagement condensé que par aucun monothéisme. En effet, l'unité surnaturelle, même avec ses correctifs catholiques, ne peut assez représenter la diversité fondamentale que nous offrent, soit le monde extérieur, soit notre propre constitution. Aussi le monothéisme ne put-il jamais surmonter entièrement la dernière protestation que lui opposa l'esprit polythéique dans la doctrine des deux principes. Un polythéisme vraiment systématique exigerait même au delà d'un tel dualisme. Il ne pourrait assez remplir son office logique et scientifique sans admettre autant de grands dieux qu'il existe réellement de catégories essentielles dans l'ensemble des phénomènes. Les vrais philosophes devront ainsi modifier un jour le polythéisme actuel, pour y substituer paisiblement le positivisme, quand une digne protection dispensera l'Asie et l'Océanie des longues préparations sociales qu'exigea la marche occidentale.

Une telle intervention consisterait surtout à perfectionner le mode original suivant lequel s'accomplit la concentration spontanée du polythéisme. En effet, l'unité théologique correspondit au même besoin continu de généralisation théorique qui d'abord avait substitué les dieux aux fétiches. Son avénement naturel résulta d'une simple extension du dogme complémentaire, par lequel le polythéisme représentait ce qu'il y a d'évidemment régulier dans les phénomènes de tous genres. Car, un dieu spécial pour l'invariabilité y avait été institué, sous le nom de destin, avec une certaine juridiction nécessaire sur les autres divinités. Quand le besoin d'unité se fit assez sentir, on se borna donc à rendre cette prépondérance plus complète et plus active, en réduisant les anciens dieux à l'état de simples ministres. Or, il suffirait aujourd'hui de modifier systématique-

ment cette marche spontanée, pour rendre le polythéisme aisément transformable en positivisme. Il faudrait seulement décomposer le destin général en autant de destins spéciaux qu'en exige l'étude réelle de la nature physique, intellectuelle, et morale. Cette modification, pleinement conforme à l'esprit polythéique, permettrait d'éviter le vague spéculatif du monothéisme, qui a tant entravé l'élaboration de l'unité finale, par une vaine recherche de l'universalité objective. Ainsi devenues immuables, les volontés surnaturelles disparaîtraient bientôt sous les lois naturelles qui correspondraient à ces divers destins.

Sans insister davantage sur cette indication anticipée, elle prouve ici qu'une telle marche ne pouvait convenir à l'évolution originale de l'esprit théologique. Car, son succès actuel supposerait une exacte connaissance de l'ordre universel chez ceux qui voudraient instituer dignement cette transition directe du polythéisme au posivitisme. Le monothéisme fut donc indispensable d'abord à notre essor intellectuel, quoiqu'il l'ait ensuite gêné.

Nous lui devons surtout le developpement populaire du troisième élément essentiel de la logique humaine, l'art de combiner les idées d'après les signes correspondants. Comme cet art complète l'institution fondamentale de nos procédés rationnels, il a naturellement usurpé la fonction de désigner leur ensemble. La logique des signes nous fait encore oublier beaucoup trop la logique des images émanée du polythéisme, et surtout la logique des sentiments résultée du fétichisme. Malgré son ascendant doctoral, la première n'est pas cependant la plus précieuse pour découvrir la vérité, même abstraite, ni seulement pour la propager. Sa supériorité propre concerne essentiellement la déduction, que les signes rendent plus facile et plus rapide, au risque toutefois de la confusion et du verbiage. Quant à l'induction, les images y conviennent mieux,

surtout lorsque les sentiments les animent. Néanmoins, les signes étant seuls assez facultatifs, ce privilége naturel conservera toujours une grande importance à leur usage rationnel. En le consacrant, le positivisme le combinera dignement avec les deux autres modes logiques, que les femmes et les prolétaires n'ont jamais cessé de préférer. Or, sa source monothéique est irrécusable, malgré les prétentions de l'ontologie grecque. Car, l'unité divine suscitait naturellement, chez tous les esprits, des méditations générales où les images se trouvaient interdites, sans que les sentiments pussent y suppléer, faute de netteté ou de précision. Les signes y devenaient donc la seule ressource habituelle de notre intelligence, qui s'est ainsi familiarisée avec leur emploi prépondérant, aisément étendu ensuite à des sujets quelconques. Quand cette pratique a trop prévalu, surtout en Orient, chez des peuples mal préparés au monothéisme, elle y a souvent engendré, sous le nom de cabale, un genre particulier d'aberrations mentales, qui expose à de graves dangers moraux et sociaux. Mais ces déviations ne sauraient altérer ni la valeur propre d'une telle institution, ni l'aptitude naturelle du monothéisme à la développer. C'est ainsi que le début, le milieu, et le déclin de la religion préliminaire ont respectivement fondé les trois parties essentielles de la vraie logique, dont la religion finale vient aujourd'hui construire l'ensemble normal. On voit aussi que cet essor populaire de la logique des signes dut alors coïncider avec la prépondérance non moins universelle de l'esprit déductif. Car, la systématisation des croyances força partout à tirer, de quelques principes inaltérables, une foule de conséquences pratiques, et même théoriques. Quoiqu'un tel exercice religieux convienne à toutes les populations monothéiques, il dut principalement se développer en Occident, où la division des deux pouvoirs suscitait des discussions habituelles. La religion du moyen âge nous poussa donc

à déduire par les signes, comme celle de l'antiquité nous avait conduits à induire par les images. En logique, autant qu'en morale, notre véritable initiation résulta toujours d'une longue élaboration populaire, d'après les croyances universelles, sans aucune impulsion doctorale. C'est seulement aujourd'hui que des influences vraiment systématiques peuvent utilement diriger cet essor spontané.

Pour caractériser maintenant la principale destination de la dernière phase théologique, il faut la regarder comme concernant surtout l'initiation morale de l'humanité.

L'antiquité avait assez développé, d'abord la vie spéculative, puis la vie active. Elle avait même assez consacré la prépondérance normale de la seconde sur la première. Cette double préparation était profondément enracinée chez toutes les populations pleinement soumises à l'influence gréco-romaine. Mais elle ne pouvait aucunement suffire pour compléter l'initiation occidentale, puisqu'elle n'embrassait point le sentiment, aussi supérieur à l'activité que celle-ci à l'intelligence. Ce centre normal de l'existence humaine exigeait donc une troisième transition, qui lui fût essentiellement consacrée. Telle était la dernière condition indispensable à la transformation finale de la théocratie en sociocratie.

Cette préparation complémentaire devait surtout consister dans une première systématisation de la morale universelle, qui tendît partout à substituer enfin les devoirs aux droits. La principale épreuve de son efficacité résulterait de son aptitude à diriger une grande transformation sociale, alors prescrite par la situation occidentale, en présidant à l'abolition, graduelle mais complète, de l'esclavage, sans laquelle l'initiation humaine ne pouvait plus faire aucun pas capital. Quand cette extrême préparation serait assez accomplie, les éléments essentiels du système définitif pourraient développer leur essor décisif, sous la

tutelle décroissante du dernier régime provisoire. La marche fondamentale de l'initiation humaine assignait donc au moyen âge une double mission caractéristique, systématiser la morale, et affranchir les travailleurs. Or, ce grand office social exigeait d'abord une dernière transformation de la religion absolue, qui, primitivement spontanée et ensuite inspirée, devait alors devenir révélée.

Toute l'efficacité morale du polythéisme romain dépendait de sa destination politique. Quand l'activité guerrière fut essentiellement épuisée d'après une suffisante incorporation, les croyances antiques manifestèrent bientôt leur impuissance nécessaire contre la corruption incomparable résultée alors de l'oisiveté et de la richesse. La morale théologique ne pouvait être systématisée sans l'unité surnaturelle, seule capable d'y rallier les doctrines et d'y sanctionner les préceptes. Émané de l'ensemble des antécédents intellectuels, le monothéisme était profondément réclamé par la situation sociale, comme aboutissant normal des divers polythéismes, depuis que l'extinction des nationalités faisait sentir le besoin d'une croyance commune, propre à consacrer la fraternité universelle.

Pour accomplir son office moral, cette extrême transition devait surtout s'appuyer sur la vie future, qui n'avait fait que seconder le théologisme antérieur, où l'action divine était immédiate. Sa prépondérance agrandit alors le domaine réel de notre raison, à laquelle la foi surnaturelle abandonnait ainsi le présent, comme elle lui avait jadis livré le passé en renonçant à la métempsycose. En se concentrant désormais sur l'avenir, l'autorité sacerdotale s'y construisit un empire exclusif, dont la constante suprématie ne pouvait être méconnue d'aucun croyant.

Une telle construction exigeait naturellement une autre condition dogmatique, qui formera toujours le principal caractère

propre à la dernière synthèse provisoire. En effet, la foi monothéique, fondée sur la critique du polythéisme, avait été forcée d'autoriser l'exercice de la discussion rationnelle. Mais elle éprouvait aussi le besoin d'échapper à l'activité dissolvante de l'esprit métaphysique, tout en continuant d'employer ce dangereux auxiliaire. Cette difficile conciliation exigeait que le nouveau dogme résultât d'une révélation surnaturelle, sans laquelle ces vagues croyances ne comportaient aucune consistance mentale, ni surtout la moindre efficacité sociale. Le monothéisme ne pouvait pas se contenter, comme le polythéisme, de traditions confuses et mobiles. Cette concentration était trop artificielle pour se passer d'un code religieux, dont l'autorité supposait une source divine.

Telles sont les conditions communes à tous les monothéismes qui eurent une véritable existence historique. Mais elles étaient loin de suffire à la destination morale du monothéisme occidental. Ce grand office dépendait surtout d'une admirable institution sociale, devenue le principal attribut du vrai catholicisme, la séparation normale des deux puissances élémentaires, nécessairement confondues dans toute l'antiquité. L'insuffisance morale du christianisme, là où cette condition politique ne put être assez remplie, suffirait pour montrer que l'utilité réelle du monothéisme occidental consistait essentiellement à fournir alors la base dogmatique d'une telle division. C'est surtout ainsi que la préparation catholique fut vraiment indispensable à notre initiation.

Quelque imparfaite que dut être cette première séparation des deux pouvoirs, elle résultait naturellement de la situation correspondante, depuis que l'influence grecque et l'action romaine s'étaient assez combinées. Le monothéisme y émanait de simples philosophes, qui, malgré leurs aberrations pédantocratiques, conservaient toujours une attitude purement spécu-

lative, sous la résistance nécessaire du régime polythéique. Son ascendant graduel ne pouvait donc provenir que d'une libre appréciation de sa supériorité morale, seule capable de lui procurer l'assentiment universel. Chacun sentait de plus en plus que la confusion des deux pouvoirs, jadis indispensable à la conquête, se bornait alors à sanctionner une dépravation effrénée. On comprit ainsi que les règles morales ne doivent pas être confiées à ceux-là même qui en comportent la principale application. Leur pleine efficacité exigeait que le sacerdoce correspondant ne pût jamais dominer que sur les esprits et les cœurs, mais en devenant, dans ce domaine normal, entièrement indépendant de l'autorité politique. Or, ces deux conditions ressortaient spontanément de la longue prépondérance légale du polythéisme. En même temps, l'incorporation romaine tendait évidemment à se dissoudre, par une suite naturelle de son immense extension. Un pouvoir purement spirituel devenait seul capable alors de rallier librement, d'après une éducation commune, des populations trop hétérogènes pour supporter davantage la concentration temporelle. C'est ainsi que les tendances politiques concoururent avec les dispositions intellectuelles et les besoins moraux pour ébaucher la séparation spontanée des deux puissances sociales. Une telle division constitue réellement toute la supériorité essentielle du monothéisme occidental sur le monothéisme oriental. Car, la morale de l'islamisme est aussi satisfaisante que celle du catholicisme, et sa doctrine choque moins la raison. Sa moindre efficacité sociale ne tient donc qu'à la situation sacerdotale. Dans cette théocratie militaire, le sacerdoce, toujours oppresseur ou opprimé, comme dans l'antiquité, ne fut jamais conduit à développer assez la prépondérance normale des sentiments sur les pensées et les actes. La tendance spontanée de tout monothéisme, même juif, vers une telle culture ne put

devenir décisive qu'en Occident, d'après l'ensemble des antécédents intellectuels et sociaux. Pour remonter habituellement jusqu'aux sources affectives de nos vices et de nos vertus, il fallait que le sacerdoce fût constitué de manière à juger et conseiller notre conduite, mais sans pouvoir la diriger immédiatement. Or, cette constitution émanait directement de la situation occidentale, même après le triomphe légal de la nouvelle foi. En adoptant le catholicisme, les chefs polythéistes reconnaissaient, sans doute, sa suprématie morale ; mais ils restaient, en général, aussi éloignés qu'auparavant de lui céder la domination politique.

Cette séparation des deux pouvoirs était tellement liée à la destination sociale du monothéisme occidental, que toute l'élaboration de la synthèse révélée s'y rapporte essentiellement. On comprend ainsi comment son vrai fondateur, l'incomparable saint-Paul, put, dès le début, en systématiser les dogmes et les institutions, que ses principaux successeurs développèrent à mesure des besoins. Un but aussi déterminé et aussi dominant contenait, chez tous les penseurs dignes de l'apprécier, les divagations propres à l'esprit théologique. Le lecteur reconnaîtra, dans le volume suivant, que cette grande destination justifie pleinement le catholicisme du moyen âge contre les diverses inculpations modernes. Même les dogmes les moins rationnels méritent, au point de vue historique, le profond respect de tout philosophe capable de juger leurs vraies relations avec la mission morale de ce système provisoire.

Je me bornerai à citer ici le dogme de l'incarnation divine, qui, en y joignant ses divers compléments nécessaires, constitue réellement la seule différence essentielle entre les deux révélations occidentale et orientale. Cette opposition théorique correspond, en effet, au contraste pratique entre la séparation et la confusion des deux pouvoirs sociaux. En maintenant, et

même augmentant, leur concentration, comme l'exigeait une théocratie militaire, la révélation musulmane a pu et dû se simplifier autant que possible, pour éviter toute résistance sacerdotale à l'entière domination des successeurs du prophète. Mais le catholicisme n'aurait point assez séparé les deux puissances, s'il n'eût pas ainsi donné au sacerdoce un chef surnaturel, qui pouvait seul garantir son indépendance sociale. Les sympathies de la plupart des rois envers l'arianisme suffiraient pour confirmer qu'ils sentaient, à leur manière, l'efficacité d'une telle garantie. En empruntant au polythéisme l'hypothèse de l'incarnation, le catholicisme lui procura donc, non-seulement une plus grande dignité dogmatique, mais surtout un meilleur caractère social. Ce divin médiateur annonçait d'ailleurs confusément la tendance croissante de l'humanité à tirer de son propre sein sa suprême providence. Le type humain avait spontanément fourni la base générale du fétichisme, mais sans y revêtir aucune forme déterminée, et en y conservant seulement notre constitution morale. Il prévalut davantage dans le polythéisme, où l'imagination imprima librement aux puissances directrices l'ensemble des divers attributs propres à notre nature idéalisée. Le catholicisme fit mieux ressortir cette tendance, en la concentrant sur la suprême unité, où les deux natures se combinèrent sans se confondre. Une telle progression devait enfin conduire à l'entière élimination de l'être fictif, quand l'être réel aurait acquis assez de grandeur et de consistance pour remplacer entièrement son précurseur nécessaire.

Malgré la séparation fondamentale des deux pouvoirs, complétée par toutes les croyances et les institutions destinées à la consolider, l'efficacité sociale du système catholique demeurerait inexplicable sans le concours continu des influences pratiques spontanément émanées de la nouvelle situation occidentale. Ce n'est point le catholicisme qui a déterminé les prin-

cipales transformations politiques qui caractérisent le moyen âge : il n'a fait que les systématiser en les consacrant, quand elles se conciliaient assez avec sa propre nature. Lui-même n'aurait jamais surgi sans l'impulsion préalable des tendances sociales qui modifièrent profondément l'existence militaire, alors passée de la conquête à la défense, de manière à indiquer une prochaine prépondérance de l'activité pacifique, exigeant une régénération morale. Pour organiser un régime conquérant, l'islamisme dut concentrer le plus possible les deux puissances, quoique son admirable fondateur ne méconnût point l'importance de leur division. Mais le catholicisme devait les séparer, afin de constituer le régime défensif. Tous les caractères essentiels de ce nouvel état précédèrent, en effet, la construction catholique, et guidèrent même le puissant génie d'où elle émanait. Quoiqu'on les attribue communément aux invasions germaniques, j'ai démontré qu'ils résultèrent spontanément du suffisant accomplissement de la conquête romaine. On l'avait déjà reconnu quant à la transformation de l'esclavage en servage, alors préparée par la réduction de la traite à l'intérieur de l'empire. Mais cela n'est pas moins évident pour les deux autres conditions de la situation féodale, d'abord la décomposition politique, et ensuite la hiérarchie territoriale. Ce double attribut correspondait à l'avénement nécessaire du régime défensif, où l'activité devenait habituellement locale.

Sans être vraiment indispensables à ces diverses transformations sociales, les invasions, d'ailleurs inévitables, durent, en général, les mieux consolider, et surtout les développer davantage. En effet, l'activité défensive prévalait plus évidemment chez des populations où le système de conquête n'avait pu encore surgir. Aussi incapables de conquérir que d'être conquises, ces tribus nomades voulaient alors passer commodément à l'état

agricole, en se fixant sur un sol déjà cultivé. Ces expéditions exceptionnelles eurent donc pour but, non la domination, mais l'établissement. Elles ont même prévenu, chez ces peuples, le développement d'une phase militaire analogue à celle de la société romaine, et qu'ils auraient parcourue s'ils fussent devenus sédentaires suivant le mode normal. Leur propre polythéisme, évidemment conforme à une telle tendance, entravait, au contraire, leur nouvelle destination. Ils furent ainsi disposés à lui préférer la religion qu'ils trouvaient établie dans le pays qu'ils adoptaient, et qui seule convenait à l'existence qu'ils avaient en vue. L'unique opposition sérieuse serait émanée, à cet égard, de leurs castes sacerdotales, si celles-ci n'avaient pas été naturellement subalternisées, depuis longtemps, par les chefs militaires, avant que la théocratie pût s'enraciner chez des nomades. Ainsi s'explique leur facile conversion au catholicisme, quelquefois même avant les invasions définitives. L'insuffisance ordinaire de leur préparation intellectuelle se trouvait heureusement compensée par la plénitude décisive de leur disposition sociale. Ils prirent donc avec franchise et développèrent bientôt les mœurs convenables à la situation qu'ils choisissaient. Leur génie pratique corrigea beaucoup l'ascétisme et le quiétisme inhérents aux croyances catholiques, tandis que leur généreuse activité contenait l'égoïsme chrétien. Dans leur caractère guerrier, on démêle aisément, même au début, une tendance spontanée vers l'existence pacifique, qui transformerait chacun d'eux en un simple directeur agricole. Aussi firent-ils bientôt prévaloir la transformation décisive de l'esclavage en servage, d'où devait résulter graduellement l'entière émancipation des travailleurs. Les influences catholiques se bornèrent, sous ce rapport, à consacrer les impulsions temporelles. Il en fut encore plus ainsi envers la dispersion politique et la subordination féodale, garanties na-

turelles de l'indépendance et du concours, que ces guerriers appréciaient également, et dont la doctrine catholique secondait mal la conciliation habituelle.

Toutefois, comme ces populations avaient franchi la phase romaine, leur nouvelle existence se trouvait naturellement trop pacifique pour satisfaire une activité qui n'était point épuisée par son cours spontané. De là résulta la turbulence militaire qui distingue les mœurs féodales des mœurs romaines, où l'action collective absorbait les conflits privés. Mais cette différence, que le sacerdoce ne put surmonter assez, n'empêcha point la féodalité de devenir la principale source des plus grands résultats du moyen âge, envers lesquels on a beaucoup exagéré l'efficacité du catholicisme. Cela est évident pour la chevalerie, où l'essor social fut plutôt contrarié qu'assisté par une doctrine incapable de l'apprécier. Une pareille institution se trouvait tellement liée à la situation et indépendante de la croyance, qu'elle surgit partout où prévalut l'existence correspondante, non-seulement chez les musulmans d'alors, mais même parmi certains polythéistes actuels. Le catholicisme participa davantage à la digne émancipation des femmes occidentales. Mais son influence propre et directe s'y borne à la pureté, que nous lui devons essentiellement, et sans laquelle la liberté féminine eût aussitôt dégénéré en une corruption effrénée, également funeste aux deux sexes. Quant à la tendresse, qui constitue pourtant le principal caractère de cette admirable évolution, dont la pureté n'était que le préambule indispensable, elle émanait uniquement de l'existence féodale, malgré la résistance catholique.

On ne peut, en général, apprécier sainement le moyen âge sans y suivre toujours l'influence simultanée des deux éléments hétérogènes qui s'y trouvèrent forcément combinés. Malgré la division des deux pouvoirs, d'ailleurs si imparfaite, les vices

intellectuels et les dangers moraux propres au monothéisme troublèrent nécessairement l'office social du sacerdoce catholique. Il n'aurait pu systématiser la situation correspondante si celle-ci n'eût constamment suscité des impulsions pratiques qui tendaient spontanément à la régler. La discipline catholique ne pouvait assez convenir qu'à la vie privée. Sans l'influence féodale, elle aurait été profondément nuisible à la vie publique.

Pour caractériser assez la combinaison nécessaire de ces deux éléments généraux, de manière à déterminer sa durée normale, il faut considérer le double système de guerres défensives qui dut succéder à l'établissement fondamental. Le succès des invasions tendait à les renouveler indéfiniment, si les premiers conquérants n'avaient énergiquement contenu les autres irruptions. Mais cette longue réaction offrait deux cas distincts et successifs, suivant qu'elle concernait des peuples susceptibles d'incorporation occidentale ou des nations inconciliables. Il fallait d'abord contenir, par un sage mélange de concession et de résistance, les tribus polythéistes, en les obligeant à devenir agricoles sur leur propre sol, quelque défavorable qu'il fût. Elles pouvaient alors s'adjoindre au système occidental, sous la seule condition naturelle d'embrasser le catholicisme, symbole normal de l'occidentalité. Mais, quand la nouvelle incorporation serait ainsi complétée, elle trouverait un vaste office collectif, éminemment propre à la consolider et à la développer, dans l'irrévocable répression des invasions musulmanes. L'Occident ne pouvait espérer aucune conciliation avec un monothéisme qui aspirait autant que le catholicisme à l'ascendant universel, et qui, en même temps, dirigeait un système de conquête analogue à celui de la phase romaine. Toute l'efficacité de cette lutte nécessaire devait se borner à répartir le grand empire entre ces deux régimes incompatibles. Quand une telle circonscription territoriale aurait acquis assez de

fixité, la compression mutuelle achèverait de consolider la principale destination sociale de cette double transition, en faisant mieux prévaloir partout l'activité pacifique. Alors, les deux monothéismes, également dépourvus d'universalité, tendraient à se dissoudre rapidement, faute d'un grand but pratique, en préparant, chacun à sa manière, l'élaboration directe de la vraie synthèse. Elle seule devait terminer dignement cet antagonisme final, dont l'ensemble avait, de part et d'autre, mis en pleine évidence la nature purement provisoire du régime théologique et militaire.

La transition catholico-féodale méritera toujours beaucoup d'attention et de reconnaissance pour avoir mieux ébauché qu'aucune autre l'état normal de l'humanité, dont elle dirigeait la dernière préparation fondamentale. Déjà la double transition polythéique conduisit jusqu'à pressentir cette existence définitive, qui devait devenir plus appréciable à mesure que sa réalisation approchait. Ces nobles traditions, jamais perdues chez les dignes chefs, surtout temporels, poussèrent constamment le moyen âge à construire autant que possible le système entrevu par l'antiquité. Quoique des tentatives aussi prématurées ne comportassent aucun succès durable, elles étaient non moins indispensables qu'inévitables pour caractériser assez l'immense fondation réservée à notre siècle. Sous tous les aspects essentiels, le moyen âge a vraiment posé le problème fondamental que nous devons aujourd'hui résoudre ; et même il a souvent indiqué l'esprit général de la solution. Pour sentir l'importance de ses efforts, et bien juger leur avortement naturel, il faut savoir qu'aucun grand problème ne saurait être assez posé sans une solution quelconque.

Envers l'intelligence, j'ai signalé ci-dessus l'aptitude nécessaire du monothéisme à développer le dernier élément général de la logique humaine. Il suffit ici de compléter cette indication

en y spécifiant la tendance particulière du monothéisme occidental. La séparation des deux pouvoirs et la systématisation de la morale suscitaient constamment, chez les populations catholiques, des habitudes universelles de discussion et de méditation, les plus propres à cultiver partout la logique des signes, d'après son application continue à nos principales spéculations. Un culte qui consacrait les images, et qui surtout exerçait toujours les sentiments, poussait d'ailleurs à combiner directement ce troisième élément rationnel avec les deux précédents.

Outre sa haute destination pratique, cette rationalité occidentale trouva même un exercice théorique, et partout populaire, dans les efforts spontanés que suscitait partout le monothéisme pour concevoir enfin l'ordre universel, dont la notion générale était contraire à la spécialité et à l'incohérence des anciennes explications théologiques. Quoique le catholicisme, justement absorbé par sa mission sociale, n'eût pu ni dû s'incorporer profondément le mouvement intellectuel d'où émanait sa doctrine, sa discipline scientifique fut, au moyen âge, d'une admirable libéralité. La subordination tant reprochée de la raison envers la foi, ne tendait alors qu'à contenir des méditations prématurées sur les théories morales, en concentrant mieux les efforts théoriques vers le seul domaine qui fût assez accessible, et dont la culture devait d'ailleurs préparer toute élaboration supérieure. Entre ces sages limites, la discipline catholique accueillit toujours le dogme transitoire construit d'avance par Aristote pour abriter la culture positive sous le patronage théologique. Cette étrange combinaison d'une volonté absolue avec des lois immuables fut même consacrée dans la grande transaction scolastique qui termina le moyen âge, quand le catholicisme, ayant accompli son principal office, cessa réellement d'être actif : il n'aurait pu l'adopter plus tôt sans se déna-

turer radicalement. En un mot, sa discipline ne fut alors hostile qu'envers l'esprit métaphysique, et l'on doit aujourd'hui regretter qu'elle ne l'ait point empêché davantage de troubler l'essor spontané de l'esprit positif, dont il conserva longtemps la tutelle spéciale.

La théologie du moyen âge était d'autant mieux fondée à exclure l'ontologie du domaine moral et social, que le dogme catholique avait vraiment établi la seule théorie qui pût en diriger la première culture systématique, du moins pour la vie privée, base normale de la vie publique. Son véritable créateur posa complétement le principe général de l'antagonisme continu entre la nature et la grâce, qui était alors aussi convenable à la théorie qu'indispensable à la pratique. En signalant à celle-ci la grande lutte qui caractérise la vie humaine, il ouvrait à celle-là l'étude régulière de notre constitution morale. C'était le seul correctif normal que comportât le caractère égoïste de toute synthèse monothéique, où l'on ne peut admettre l'existence naturelle des affections purement bienveillantes sans y empêcher une suffisante systématisation, et par suite une véritable efficacité. Tandis que les intérêts imaginaires permettaient à la morale pratique de discipliner les intérêts réels, la morale théorique pouvait indirectement consacrer les bons sentiments à titre d'inspirations divines. Si le positivisme doit, sous l'un et l'autre aspect, surpasser beaucoup le catholicisme, c'est uniquement d'après sa réalité caractéristique, qui le pousse à remplacer une ténébreuse unité morale par une saine théorie cérébrale, ouvrant à l'esprit scientifique l'ancien domaine de la grâce, dernier apanage du céleste régent. Quand l'ontologie voulut, à cet égard, remplacer la théologie, elle ne put, comme toujours, que tout désorganiser sans rien construire, puisqu'elle conserva cette vicieuse unité en supprimant son correctif nécessaire, de ma-

nière à en manifester davantage la hideur théorique et pratique.

En spécifiant cette appréciation envers les spéculations sociales, on reconnaît aussi que le moyen âge y ébaucha un pas capital, quoique le catholicisme ne pût les embrasser qu'empiriquement, sous la seule impulsion de son office politique, d'après la séparation des deux pouvoirs. On voit, en effet, poindre alors la grande notion du progrès humain, qui devait fonder la sociologie, en se combinant avec la notion de l'ordre, qu'Aristote avait déjà systématisée autant qu'elle peut l'être isolément. Si ce temps eût comporté l'extension décisive de la positivité rationnelle à de tels phénomènes, elle y aurait trouvé une base expérimentale vraiment suffisante. Car, les trois termes indispensables pour découvrir une progression quelconque y résultaient réellement de la comparaison naturelle entre le régime monothéique et les deux régimes polythéiques, dont la combinaison avait dirigé sa fondation. Déjà la conviction pratique de la supériorité des Romains sur les Grecs avait indiqué aux derniers penseurs de l'antiquité un progrès irrécusable, au milieu des préjugés théocratiques qui consacraient l'immobilité et même la rétrogradation. Un sentiment plus profond et plus universel élevait le moyen âge au-dessus de la phase romaine : du moins les seuls lettrés, alors peu influents, combattaient cette appréciation populaire. Il suffisait de la combiner avec la conviction antérieure pour ébaucher la démonstration du progrès humain, surtout moral et politique. Mais la théorie dominante ne pouvait apercevoir ces faits généraux, parce que le catholicisme s'était trouvé conduit à méconnaître ses antécédents grecs et romains. Pour mieux consolider une révélation indispensable à sa destination sociale, il avait dû se rattacher exclusivement au monothéisme exceptionnel qui distinguait depuis longtemps une petite province

asiatique. Néanmoins, la prépondérance dogmatique de cette liaison factice, aussi nuisible au cœur qu'à l'esprit, n'empêcha jamais les penseurs féodaux d'apprécier leurs vrais précurseurs sociaux. Ainsi, la notion du progrès commença dès lors à surgir empiriquement, même dans l'existence collective, quoique l'inspiration théorique y contrariât l'impulsion pratique. Mais ces deux influences s'accordaient pleinement envers la vie privée, où le perfectionnement était d'ailleurs plus profond et plus évident. Pendant tout le moyen âge, tous les Occidentaux furent essentiellement préoccupés de la plus noble sollicitude habituelle, consistant à améliorer nos sentiments, et même nos pensées, pour perfectionner notre conduite. Le but égoïste que la théologie assignait à cette tendance continue devait la rendre plus énergique, quoiqu'il en souillât la pureté. C'est ainsi que la notion du progrès humain devint profondément familière aux populations occidentales. Elle se développa même, à un moindre degré, chez les musulmans, malgré la confusion des deux puissances, comme inhérente à toute morale monothéique, qui suppose toujours un type écrit, auquel chaque croyant doit se conformer de plus en plus. Par cette influence normale et continue, le monothéisme, oriental ou occidental, tendait à compenser sa fatale inaptitude théorique envers l'existence collective. Une fois implantée radicalement dans la vie privée, la conception du progrès humain devait bientôt s'étendre à la vie publique, d'après leur intime connexité.

Toutes les propriétés intellectuelles de la synthèse catholique se rattachaient à la systématisation morale qui constituait le principal office du sacerdoce indépendant. Il fut ainsi conduit, dès le début, à fonder un premier système d'éducation universelle, toujours destiné à diriger l'ensemble de la vie humaine, en suppléant à la base objective par la révélation. La morale

obtint alors l'ascendant général qui lui appartient dans notre existence normale. Quoique essentiellement personnelle, le sacerdoce l'étendit dignement à la vie domestique, et même la sagesse temporelle l'appliqua spontanément à la vie publique; en sorte que toutes les relations humaines se trouvèrent notablement améliorées. Nos principaux sentiments furent assujettis à une admirable discipline, qui s'efforçait habituellement de déraciner jusqu'aux moindres germes de corruption. Cette culture du cœur, partout préférée à celle de l'esprit, suscitait, d'ailleurs, la coordination de la vie subjective, qui, émanée du fétichisme, et développée par le polythéisme, ne pouvait recevoir que du monothéisme sa première systématisation. Même sous l'aspect spéculatif, un tel règne annonçait déjà l'état final, en introduisant, à sa manière, dans l'éducation universelle, l'histoire générale de l'humanité.

Quelque imparfaites que dussent être ces premières tentatives pour systématiser la vie humaine, elles méritent d'autant plus d'admiration et de reconnaissance que la sagesse sacerdotale et l'instinct public y luttèrent presque toujours contre les vices intellectuels et les dangers moraux de la doctrine dirigeante. N'ayant pu devenir systématique que dans son déclin, le théologisme fournissait un vague principe de coordination mentale par l'unité surnaturelle, et une base impure de discipline morale par le salut personnel. Mais tel était alors le besoin de tout régler que des moyens quelconques suffisaient pour utiliser déjà les dispositions occidentales. A son début, le théologisme avait dû laisser nos penchants suivre essentiellement leur cours spontané, afin de manifester leurs vraies tendances. Dans son déclin, il dut, au contraire, s'efforcer de les discipliner pour caractériser leurs relations mutuelles, de manière à préparer leur systématisation finale. En l'un et l'autre cas, notre nature et notre sagesse continrent les principales

imperfections de nos doctrines. Ni l'impuissance morale du polythéisme ni l'insuffisance sociale du monothéisme ne réalisèrent jamais les dangers pratiques correspondants aux vices théoriques. Telle est la douceur naturelle des bons sentiments que, de quelque excitation que provienne leur éveil, ils tendent à se développer par leur propre charme, quand ils ont une fois surgi, même d'après un motif personnel, trop souvent indispensable à leur torpeur primitive. Quoique le dévouement fût commandé au nom d'un égoïsme insurmontable, l'abnégation habituelle et la pratique de la vie intérieure devaient, à un titre quelconque, produire de profondes améliorations, qui ne pouvaient alors être autrement obtenues. L'unité morale ainsi élaborée par le théologisme déclinant fournissait, au moyen âge, l'image anticipée de celle que fonde aujourd'hui le positivisme naissant. En compensation de leur caractère vague, les croyances surnaturelles continuaient d'ailleurs à consacrer spontanément nos meilleures dispositions. Si l'ensemble des êtres fictifs avait d'abord tendu à représenter provisoirement l'Humanité, cette aptitude devenait alors plus nette et plus décisive par leur condensation en un seul, dont les volontés plus régulières devaient mieux correspondre à l'ordre universel. Mais toutes ces propriétés exigeaient l'indépendance du sacerdoce, et devaient cesser quand il perdrait le caractère progressif d'où elle résultait.

On ne saurait mieux apprécier cette mémorable transition que d'après ses tendances sociales, tant entravées par la doctrine dirigeante. Cet obstacle continu n'empêcha point le moyen âge de préparer directement la sociocratie finale, soit en ébauchant ses principales conditions, soit en faisant surgir ses éléments essentiels.

Sous le premier aspect, nous lui devons d'abord le seul effort systématique pour abolir le régime des castes, qui, quoique

profondément modifié par le polythéisme militaire, formait toujours le fond général de l'organisation politique. Il subit alors une atteinte décisive d'après le célibat ecclésiastique, qui, détruisant enfin l'hérédité des principales fonctions, annonçait une semblable tendance envers tous les autres offices. Cette disposition s'étendit bientôt à l'ordre temporel, où la transmission héréditaire fut souvent restreinte par des conditions d'aptitude, à chaque degré de la hiérarchie féodale. En second lieu, la systématisation de la morale universelle, devenue l'apanage normal d'un sacerdoce indépendant, conduisit alors à substituer déjà les devoirs aux droits, malgré la tendance naturelle du principe théologique à instituer des pouvoirs indiscutables. L'ensemble de l'éducation et du régime propres au moyen âge y disposait toujours à contrôler la vie réelle, privée ou publique, conformément à la doctrine universelle. Cette tendance générale fut régularisée par la législation, qui partout consacra la révocation des offices, et même la confiscation des biens, pour punir ou réparer la violation des devoirs. Or, une telle discipline, toujours réglée par une appréciation publique de l'intérêt commun, différait beaucoup de la conduite arbitraire inhérente à la source théocratique des anciennes autorités. Elle indiquait une transformation directe et croissante de la théocratie en sociocratie. Cette tendance finale devint encore plus décisive dans les relations internationales, d'après le nouveau caractère que prit alors l'agrégation occidentale. A l'incorporation forcée qui résultait de la conquête romaine, le moyen âge substitua une association vraiment libre, fondée sur la communauté de foi et d'éducation, sans aucune autre autorité commune que le pouvoir spirituel correspondant. Préparée par l'établissement germanique, cette grande transformation politique s'accomplit quand la nouvelle incorporation fut assez formée, sous la dictature nécessaire de

l'incomparable Charlemagne. Consolidée et développée dans les croisades, elle manifesta sa vraie nature, à la fin du moyen âge, en déterminant, malgré d'impérieux souvenirs et de puissantes influences, le changement caractéristique du centre occidental. Irrévocablement transporté de Rome à Paris, ce centre indiqua la substitution d'une véritable république occidentale à l'ancien empire d'Occident, dès lors réduit à un titre illusoire. Devenue libre, l'incorporation devait s'accomplir autour de la population moyenne, tandis que forcée elle avait pu se rattacher à une extrémité.

Ces trois résultats politiques du moyen âge ont toujours laissé des traces ineffaçables, quoique trop altérés par l'anarchie moderne. Il en est de même pour la conciliation normale que l'ensemble du régime féodal introduisit enfin entre l'indépendance et le concours, et qui fut si noblement caractérisée dans la chevalerie. Mais l'influence la plus décisive de cette admirable transition consiste à nous avoir légué à la fois le principal problème social et les éléments essentiels de sa solution finale, en émancipant les femmes et faisant surgir les prolétaires.

Préparée par la pureté chrétienne et accomplie par la tendresse féodale, la libération domestique du sexe affectif modifia profondément les mœurs occidentales. En développant l'élément le plus caractéristique et le plus spontané de la véritable force morale, elle annonçait dignement la prépondérance finale de l'amour universel. Quoique l'influence féminine ne fût alors organisée que chez les classes supérieures, elle devait surtout se caractériser, après l'entière abolition du servage, dans les familles où la richesse et la grandeur ne peuvent point la dénaturer. Malgré sa restriction aristocratique, cette nouvelle impulsion réagit, au moyen âge, sur l'ensemble de l'existence humaine. Elle tendit même à modifier déjà les croyances occidentales, en forçant le catholicisme à mieux consacrer la ten-

dresse. D'admirables efforts furent alors tentés pour instituer le culte systématique de la Femme, précurseur nécessaire de l'adoration de l'Humanité. On leur dut, au principal siècle du moyen âge, la prépondérance croissante du type le plus suave que comportât la révélation occidentale. Cette médiatrice vraiment humaine annonçait mieux que le divin médiateur l'état normal de notre culte. Son ascendant graduel, à la fois systématique et spontané, devenait d'autant plus décisif que les âmes supérieures s'efforçaient alors d'humaniser ce type idéal, en repoussant le zèle mystique qui tendait à le dénaturer Les principales effusions de Dante envers la nouvelle déesse s'appliqueront désormais à l'adoration de la Femme et de l'Humanité, surtout dans le tercet caractéristique :

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

Mais cet avénement social des femmes se lie nécessairement à celui des prolétaires, chez lesquels l'influence féminine doit être plus complète, et même plus pure, que partout ailleurs. Ainsi, le principal résultat du moyen âge consiste, à tous égards, dans l'affranchissement des travailleurs, quand la transformation de l'esclavage en servage eut assez préparé l'existence industrielle sous la tutelle féodale.

Cette immense révolution poussa directement l'Occident vers la sociocratie finale, soit par ses conséquences pratiques, soit aussi par ses réactions théoriques. En faisant prévaloir l'activité pacifique, elle devait bientôt annoncer la maturité du vrai Grand-Être, dont la notion générale cessait ainsi d'être contradictoire, puisque ses diverses parties essentielles tendaient dès lors à se combiner intimement. La division nécessaire entre

les entrepreneurs et les travailleurs ne tarda point à suivre l'entière abolition du servage, même avant la fin du moyen âge. Ce premier germe de l'organisation industrielle manifestait le besoin d'une régénération complète, destinée à remplacer dignement les garanties du servage envers une population désormais livrée à tous les dangers de son insuffisance matérielle. Une telle sollicitude devait s'aggraver à mesure que les chefs industriels, trop préoccupés de leur propre élévation, aspireraient à succeder aux pouvoirs féodaux, dans un régime qui consacrait l'influence politique de la richesse. En même temps, la nouvelle activité pratique tendait directement à faire partout prévaloir le dogme positif, en développant à la fois la notion de l'ordre universel et le besoin de le perfectionner. L'essor du prolétariat occidental disposait à concevoir enfin le vrai bonheur humain comme consistant surtout dans un digne exercice des affections bienveillantes, domestiques ou sociales, seuls biens susceptibles d'universalité, et propres à remplacer tous les autres. Pour assurer aux classes inférieures cette unique compensation de leur situation matérielle, il fallait que ce noble but devînt habituellement la principale destination des grands et des riches, et la condition normale de leur suprématie naturelle. Or, une telle morale était incompatible avec l'esprit chimérique et le caractère égoïste du théologisme même le plus pur. Elle ne pouvait émaner que de la religion positive, seule capable de substituer les devoirs relatifs aux droits absolus, en instituant des autorités toujours discutables.

L'ensemble des indications précédentes montre combien la transition catholico-féodale a préparé, et même ébauché, l'état normal de l'humanité. Mais si, sous tous les aspects essentiels, nous devons seulement réaliser aujourd'hui le programme du moyen âge, il importe de sentir que cette réalisation exigeait un changement total de système politique et religieux. Le ré-

gime de cette grande époque ne pouvait, à aucun égard, résoudre suffisamment les questions fondamentales qu'il était destiné à poser irrévocablement. Moins durable que tout autre mode de la religion provisoire, le monothéisme se décomposait spontanément, à mesure qu'il développait son efficacité intellectuelle et sociale. Je dois terminer son appréciation sommaire en indiquant cette contradiction nécessaire entre les principaux caractères de la dernière initiation humaine.

Comparée aux deux précédentes, cette extrême transition de la théocratie à la sociocratie offrait le même vice radical, son exclusive compétence envers la préparation qui lui était dévolue, sans pouvoir la combiner assez avec les autres conditions fondamentales. La civilisation grecque sacrifiait tout à l'intelligence, et le régime romain faisait trop prévaloir l'activité. A son tour, l'ordre catholico-féodal exagéra l'ascendant normal du sentiment, et tendit à le rendre inconciliable avec l'essor théorique et pratique qu'il doit diriger. Cette exagération était autant indispensable qu'inévitable, pour faire alors ressortir assez le principal élément humain, auparavant comprimé par une vicieuse subordination. Mais elle annonçait la fragilité du régime correspondant, toujours exposé aux regrets spontanés des esprits les plus cultivés et des caractères les plus énergiques. Son insuffisance devait choquer d'autant plus que, destiné à constituer l'unité humaine, il se montrait impuissant à combiner nos divers attributs essentiels. Aussi sa complète splendeur, limitée réellement au douzième siècle, dura-t-elle encore moins que celle des deux autres transitions, malgré sa préparation plus laborieuse. En se promettant toujours un éternel ascendant, le monothéisme, tant oriental qu'occidental, décelait involontairement sa fragilité naturelle ; tandis que le fétichisme et le polythéisme furent trop enracinés pour éprouver jamais le besoin de se rassurer ainsi.

Aucune systématisation partielle ne saurait être durable, encore moins pour le sentiment qu'envers l'intelligence ou l'activité. D'après l'intime connexité des trois éléments humains, toute culture trop exclusive devient enfin contradictoire. L'insuffisance théorique et pratique de la synthèse catholique devait finalement détruire son efficacité morale, en la rendant hostile à deux évolutions non moins indispensables qu'inévitables. Ainsi, les cœurs fidèles repoussaient l'avenir le plus favorable au sentiment, pour conserver un régime réellement fondé sur l'égoïsme; tandis que les esprits émancipés rejetaient la culture la plus importante, d'après son apparente solidarité avec une doctrine oppressive. Un tel régime ne comportait une haute efficacité que par les efforts constants du pouvoir spirituel contre les vices intellectuels et les dangers moraux des croyances dominantes. Son utilité devait donc cesser quand le sacerdoce perdrait à la fois son indépendance politique et sa moralité sociale.

Les conditions fondamentales de ce régime offraient autant d'instabilité que sa destination caractéristique. En comparant l'avénement du monothéisme avec sa domination, on reconnaît que, émané de la discussion, il devait ensuite succomber sous elle, ne pouvant pas plus la surmonter que l'éviter. Cette situation contradictoire résultait directement de l'unité surnaturelle, même dans l'islamisme : mais le catholicisme devait surtout la développer, d'après la séparation des deux pouvoirs. Parmi tous ces esprits appelés sans cesse à discuter les conséquences, il s'en trouverait nécessairement qui oseraient examiner aussi les principes. Or, les croyances monothéiques étaient incapables de résister aux conflits rationnels qu'elles provoquaient. La plus admirable des institutions catholiques, condensant, en un seul acte mystique, le dogme et le régime autant que le culte, choquait tellement l'intelligence qu'elle révolta toujours

les esprits trop théoriques et suscita même des doutes affreux chez les meilleurs cœurs.

Il n'y avait pas plus de stabilité dans les conditions sociales de la transition catholico-féodale. Si l'antique activité militaire dût être purement provisoire, à plus forte raison quand, au moyen âge, la conquête fut remplacée par la défense, qui perdit toute importance habituelle aussitôt que les diverses invasions générales se trouvèrent irrévocablement repoussées. Envers la sociabilité, comme pour l'intelligence, mieux ce régime accomplissait son principal office moins il pouvait durer. Car, il n'était point susceptible de diriger la nouvelle activité qu'il faisait surgir. L'existence industrielle devenait incompatible avec l'esprit théologique, soit en substituant les lois naturelles aux volontés surnaturelles, soit en détournant de l'avenir céleste par la préoccupation du bonheur terrestre. Elle aurait pu respecter davantage la domination féodale, si celle-ci s'était transformée assez tôt. Mais, avant que l'aristocratie modifiât ses mœurs militaires, l'essor industriel avait spontanément suscité, dans tout l'Occident, des chefs pratiques mieux adoptés à la nouvelle vie, et toujours pressés de transformer leur ascendant civil en une domination politique.

Enfin, la fragilité du régime propre au moyen âge se manifeste surtout dans la comparaison de ses deux sortes de conditions, intellectuelles et sociales. Car, leur harmonie générale, caractérisée par la division des deux pouvoirs, fut toujours précaire, et aboutit à des conflits irréparables, quand la destination commune cessa de contenir assez leurs divergences spontanées. Malgré sa profonde coopération à l'ensemble de l'initiation occidentale, une telle séparation était trop prématurée pour subsister alors. Elle n'y résulta jamais que d'un équilibre forcé entre deux puissances dont chacune aspirait sans cesse à la domination absolue, quoique la situa-

tion l'en privât toujours. Au nom d'une volonté irrésistible, le sacerdoce ne pouvait se borner à conseiller que quand des obstacles insurmontables l'empêchaient de commander. L'autorité militaire n'accepte guère mieux le partage, vu la concentration qu'exigent ses opérations, même purement défensives. C'est pourquoi la séparation normale des deux puissances appartient uniquement au régime final, où l'esprit positif et l'activité industrielle y tendent simultanément d'après leur caractère également relatif, l'unité s'y trouvant maintenue par la commune prépondérance de l'ordre naturel. Une telle division, qui eût été radicalement subversive dans l'antiquité, dut aussi détruire le régime du moyen âge, mais seulement quand il eut accompli sa destination essentielle.

Ainsi, le dernier état de la religion absolue trouva sa ruine nécessaire dans les conséquences naturelles de sa principale institution. Jusqu'alors aucun régime n'avait péri que par ses conflits avec les pouvoirs qui devaient lui succéder. Mais la constitution catholico-féodale était tellement transitoire qu'elle succomba sous le seul antagonisme spontané de ses propres éléments généraux. Son irrévocable décadence suivit de près son dernier office essentiel, quand les invasions musulmanes se trouvèrent assez contenues par les croisades. Cette lutte finale des deux monothéismes devint également décisive contre l'un et l'autre. Le catholicisme dut surtout y sentir bientôt l'inanité radicale de ses prétentions continues à une universalité incompatible avec toute religion absolue et réservée seulement à la religion relative. En même temps, sa doctrine, si laborieusement construite, se trouvait directement compromise par son contraste inévitable avec la simplicité de l'islamisme, depuis que la complication chrétienne avait perdu sa principale destination. Sous l'aspect social, ce grand résultat politique de l'ensemble du moyen âge dut aussi déterminer la

transformation décisive de l'existence occidentale. La prépondérance, déjà très-modifiée, de l'activité militaire perdit alors son dernier fondement général, et la vie industrielle tendit partout à prévaloir rapidement. Enfin, ce partage irréparable de l'ancien monde romain entre deux cultes incompatibles suscitait un besoin croissant de chercher, hors de tout théologisme, la seule croyance propre à rallier toutes les parties de la race blanche, et ensuite l'ensemble de notre espèce.

Mais ce déclin nécessaire du monothéisme dut profondément différer de celui du polythéisme, en ce qu'il ne put être aucunement compensé par l'avénement graduel d'un meilleur système. La religion finale pouvait seule succéder dignement à cette extrême phase de la religion préliminaire, en remplissant mieux toutes les conditions intellectuelles et sociales. Or, ses éléments essentiels n'étaient point assez élaborés alors pour qu'on pût même saisir déjà leur tendance naturelle vers une autre systématisation, plus complète et plus stable que celle d'où l'Occident se dégageait avec une ardeur unanime. Toute la profondeur des vues philosophiques dirigées par une saine théorie historique suffit à peine pour manifester aujourd'hui ce mouvement fondamental, qui dut rester longtemps imperceptible. Ni l'esprit positif ni l'activité industrielle ne pouvaient devenir assez caractéristiques tant que le régime théologique et militaire conserverait une véritable consistance. L'ébranlement radical qui suivit sa chute était même indispensable à la raison moderne pour élever son essor objectif jusqu'à la conception d'un nouveau système universel. Il fallait aussi que tous les motifs de guerre eussent été successivement épuisés, pendant une longue anarchie européenne, avant que la prépondérance spontanée de la vie industrielle annonçât partout la régénération prochaine de l'existence pratique.

Telles sont les sources naturelles de la fatalité sans exemple

qui fit succéder au moyen âge une immense révolution occidentale, dont la vraie terminaison commence maintenant chez la nation centrale. Quoique l'élaboration organique y ait toujours accompagné de plus en plus le mouvement critique, la spécialité nécessaire de l'une et la généralité spontanée de l'autre y laissent prévaloir le caractère négatif pendant tout le cours des cinq derniers siècles. L'élite de l'humanité fut alors entraînée à détruire un système qui semblait universel, sans s'efforcer aucunement de le remplacer, et en perdant de plus en plus toute vue d'ensemble. On s'éloigna du moyen âge avec une aversion plus aveugle et plus ingrate, mais moins profonde et moins unanime, que celle dont lui-même avait frappé l'antiquité. Pressés de développer l'intelligence et l'activité qu'il n'avait pu consacrer assez, les modernes occidentaux furent naturellement saisis d'une admiration croissante envers leurs prédécesseurs grecs et romains. Quoique ce retour spontané tendît à renouer enfin la chaîne des temps, la continuité humaine se trouva rompue par ce fatal divorce avec le moyen âge. La culture morale, qu'il avait si dignement instituée, fut bientôt assez abandonnée pour faire craindre un irréparable ascendant du matérialisme scientifique et de l'égoïsme industriel. Un acharnement unanime s'attacha surtout au principal chef-d'œuvre de la sagesse humaine, la séparation catholique des deux puissances élémentaires. Ainsi, pendant que l'occident poursuivait avec ardeur le développement matériel et le progrès intellectuel, il dédaignait de plus en plus le perfectionnement moral, fondement nécessaire de toute véritable amélioration sociale. Le genre d'esprit qui semblait alors prévaloir était le moins disposé à subir l'ascendant normal du cœur, contre lequel il ne cessa de protester. Car, l'entier épuisement du théologisme et l'impuissance actuelle du positivisme devaient y susciter la prépondérance passagère de l'ontolo-

gisme. Toujours inspiré par l'orgueil, et ne pouvant jamais aboutir qu'au doute, l'esprit métaphysique dirigea spontanément cette longue insurrection, quoique sa présidence y restât plus nominale que réelle. Sa nature purement subversive s'était trouvée dissimulée tant qu'il avait agi sur un excès de théologisme, que son influence dissolvante avait utilement réduit, sans en altérer l'aptitude organique. Mais la synthèse catholique simplifia réellement la philosophie surnaturelle autant que le permettait sa destination occidentale, quoique l'islamisme promît une réduction plus complète quand les motifs sociaux d'une telle complication ne furent plus assez sentis. Le domaine rationnel se trouva donc livré longtemps à l'esprit métaphysique, dont la négativité caractéristique put alors se développer librement, jusqu'à ce que la philosophie naturelle eût assez grandi pour terminer l'interrègne théorique.

Dans cette profonde anarchie mentale et morale, la société occidentale fut préservée de sa dissolution matérielle par la dictature spontanée que le pouvoir temporel obtint partout, sous divers modes, d'après ses luttes nécessaires contre le pouvoir spirituel, qui aspirait finalement à la pure théocratie. Tel fut le dernier service essentiel que l'évolution moderne dut à la division des deux puissances. Car, sans les résultats naturels de cette séparation, l'Occident ne pouvait alors trouver d'issue entre une oppression dégradante et une entière dissolution. Une heureuse usurpation temporelle, surtout monarchique, mais quelquefois aristocratique, réduisit partout le désordre à la décomposition nécessaire de la discipline intellectuelle et affective propre au moyen âge. Tant que cette longue dictature n'eut pas acquis toute son extension, elle seconda spontanément, et même systématiquement, le laborieux essor des nouveaux éléments organiques. Elle ne devint irrévocablement rétrograde que vers la fin du dix-septième siècle, quand la

pleine satisfaction de son ambition politique lui permit de sentir avec effroi la tendance radicalement anarchique du mouvement qu'elle avait jusqu'alors favorisé. Ce mouvement était devenu d'autant plus menaçant que, d'abord purement spontané, il prit ensuite un caractère systématique, sous l'ascendant croissant de l'esprit métaphysique, érigeant en dogmes absolus les principales doctrines dissolvantes, et prétendant régénérer ainsi l'Occident. Malgré les graves dangers inhérents à sa tendance rétrograde, la nouvelle dictature temporelle continua donc à représenter seule les conditions d'ordre, chez des populations de plus en plus livrées aux impulsions anarchiques. Cette orageuse situation devait persister jusqu'à ce que la double élaboration positive, dans sa lente ascension du particulier au général, pût devenir assez complète et assez systématique pour construire directement le régime définitif.

Mais cette longue lutte ne suspendit jamais la tendance secrète qui poussait nécessairement la sociabilité moderne vers un système où l'aptitude morale du moyen âge se combinerait profondément avec les propriétés théoriques et pratiques de l'antiquité gréco-romaine. Tant que la décomposition du régime catholico-féodal demeura simplement spontanée, toutes les classes occidentales participèrent sans contestation à un mouvement dont personne ne sentait la vraie nature. Il n'en fut plus ainsi quand l'avénement d'une doctrine purement négative vint annoncer une rupture irrévocable avec l'ordre d'où émanait la société moderne. Alors surgirent, pendant trois siècles, des divisions profondes entre tous les éléments occidentaux, au sein de chaque nation, de chaque classe, et même de chaque famille. Les uns s'attachèrent à un ordre devenu rétrograde, et les autres poursuivirent un progrès resté anarchique, suivant que la nature, l'éducation, et la situation leur faisaient mieux sentir le besoin de conserver l'ancienne discipline ou celui de

développer les nouvelles forces. Or, ces opiniâtres divergences manifestèrent partout et la caducité d'une religion qui ne pouvait maintenir ses propres institutions et l'inanité d'une philosophie qui ne tendait qu'à tout détruire sans rien construire. Un tel conflit, interdisant à chaque parti la possibilité d'un plein succès, rendit de plus en plus urgente une nouvelle synthèse, capable de concilier enfin l'ordre et le progrès, également chers aux populations modernes. Outre la persistance naturelle des mœurs catholiques et féodales, au milieu de leurs graves altérations, la propagation de l'esprit positif et surtout l'extension de la vie industrielle continrent beaucoup les tendances anarchiques. D'ailleurs, la haine du moyen âge ne dominait réellement que chez ceux qui participaient activement aux luttes révolutionnaires, et principalement parmi les lettrés. La masse des occidentaux ne pouvait oublier entièrement cette source universelle de notre civilisation. Jamais les femmes ne cessèrent de regretter le régime qui avait noblement constitué leur dignité sociale. Pendant cette longue anarchie, elles préludèrent spontanément à leur destination systématique, en exerçant, dans tout l'Occident, une véritable providence morale, qui nous préserva seule d'une entière déperdition des principaux progrès dus au moyen âge. De même, les prolétaires ne pouvaient oublier que cette grande époque les avait affranchis, et ils devaient repousser les prédilections des lettrés envers la société gréco-romaine, fondée sur l'esclavage des travailleurs. Ils durent aussi déplorer de plus en plus une anarchie morale dont le poids principal retombait sur eux, d'après l'égoïsme croissant de leurs chefs industriels. Ces dispositions spontanées des principales forces modernes empêchaient à la fois la rétrogradation et l'anarchie, sans dissimuler l'urgence des garanties systématiques. Elles indiquèrent toujours le besoin d'une doctrine qui pût dignement accepter l'ensemble de l'héri-

âge humain, en combinant la consécration du moyen âge avec l'admiration de l'antiquité.

La longue durée de cette orageuse préparation fut surtout due à la lenteur nécessaire de la double élaboration qui pouvait seule y mettre un terme décisif, en élevant enfin le mouvement positif à la même généralité que le mouvement négatif. Dans l'existence pratique, il fallait que l'essor industriel eût assez prévalu pour manifester partout l'avénement du vrai Grand-Être et son activité pacifique, d'après une irrévocable cessation des conflits militaires, devenus antipathiques aux mœurs occidentales. Sous l'aspect théorique, l'esprit positif, borné si longtemps à l'ordre matériel, devait s'étendre à l'ordre vital, afin d'aborder dignement l'ordre social, qui doit compléter et coordonner son domaine. Irrévocablement établie dans les théories cosmologiques par la doctrine du mouvement de la terre, la relativité se consolida par les conceptions biologiques, d'après l'ensemble des études anatomiques et zoologiques. En même temps, la prépondérance croissante du point de vue historique préparait aussi les spéculations sociales à subir bientôt cette transformation décisive.

Toutes ces conditions intellectuelles et morales sont désormais remplies suffisamment, en résultat général d'une évolution exceptionnelle, qui sera soigneusement étudiée dans le volume suivant, quoique je ne doive aucunement l'apprécier ici. Une paix sans exemple a pleinement dévoilé l'extinction spontanée de la guerre et la tendance décisive des populations modernes à constituer finalement une immense famille, dont l'activité pratique consiste à exploiter le domaine terrestre au service continu de l'Humanité. Du même mouvement scientifique qui garantit l'émancipation occidentale, surgit enfin une philosophie, à la fois indulgente et énergique, qui concilie radicalement l'ordre et le progrès, en combinant l'ensemble de l'avenir

avec celui du passé, d'après l'entière substitution du relatif à l'absolu. Elle serait assez caractérisée par sa double aptitude à mieux apprécier le moyen âge que les plus systématiques rétrogrades, tout en éliminant davantage le théologisme que les plus hardis révolutionnaires.

Ce concours spontané des deux mouvements théorique et pratique fait aujourd'hui converger, en Occident, tous les sentiments et toutes les pensées vers la vraie religion, dont le laborieux avénement est enfin complet, tandis qu'elle offre la seule issue d'une incomparable anarchie. Le théologisme et la guerre, qui devaient présider à l'initiation humaine, ont irrévocablement disparu chez l'élite de notre espèce. Une synthèse universelle, où l'amour et la foi conduisent également à l'Humanité, vient discipliner l'intelligence et sanctifier l'activité en les subordonnant au sentiment. Depuis le fétichisme primitif, qui ébaucha tout sans rien constituer, la théocratie initiale a seule embrassé, à sa manière, l'ensemble de notre existence, mais en fondant une harmonie bientôt contraire au développement. Entre ce régime provisoire et la sociocratie définitive, le passé humain ne présente réellement que la succession naturelle de trois transitions nécessaires, où les trois évolutions partielles, mentale, pratique, et morale, sont respectivement dirigées par les trois théologismes. Le polythéisme grec, le polythéisme romain, et le catholicisme, qu'on pourrait justement nommer le polythéisme du moyen âge, ont assez accompli ces trois préparations indispensables, mais en consacrant à chacune d'elles une culture trop exclusive. Il n'appartient qu'à la religion positive d'établir entre elles une irrévocable harmonie, à la fois spontanée et systématique. Sur un dogme inébranlable, et d'après un culte complet, elle fonde un régime où l'intelligence, l'activité, et le sentiment, trouveront simultanément un meilleur essor que sous les trois

régimes partiels qui devaient séparer la sociocratie de la théocratie.

Les apôtres de l'Humanité deviennent donc les vrais successeurs à la fois des penseurs grecs, des chefs romains, et des grands hommes du moyen âge. Autant conservateurs que régénérateurs, ils acceptent l'ensemble des divers programmes antérieurs, et combinent leurs destinations respectives, en substituant aux modes provisoires les moyens définitifs qui conviennent le mieux à notre nature, dont la vraie théorie les guide toujours. Ils éprouvent surtout une profonde vénération envers le moyen âge, pour avoir admirablement ébauché l'état normal de notre espèce, d'après une séparation prématurée entre la puissance morale et le pouvoir politique. Leur reconnaissance remonte sans effort jusqu'à la pure théocratie, d'où naît toute construction, et dont la sociocratie ne diffère intellectuellement que d'après la connaissance systématique de la nature humaine, succédant enfin à sa première appréciation empirique. Mais la digne attitude de la religion relative envers la religion absolue qui dut la préparer se manifeste principalement par sa pleine réhabilitation du fétichisme. Le positivisme s'honorera toujours d'emprunter à ce système spontané la méthode subjective, seule source possible de l'unité mentale. Il se borne à transformer en un caractère sagement relatif le caractère purement absolu qu'elle dut conserver tant qu'on chercha les causes au lieu des lois. Tout le progrès théorique accompli jusqu'ici consiste essentiellement, d'une part, à constater l'impossibilité d'une synthèse objective, et, d'une autre part, à faire surgir, des travaux qu'elle suscita, la base scientifique d'une meilleure synthèse subjective. Si le positivisme ne diffère mentalement du fétichisme qu'en cessant de confondre l'activité avec la vie, l'affinité morale est encore plus complète et plus directe entre ces deux systèmes extrêmes. Consacrant,

chacun à sa manière, l'universelle prépondérance du sentiment, ils ne se distinguent affectivement qu'en remplaçant l'adoration des matériaux par celle des produits.

Une telle appréciation mentale et sociale de l'ensemble du passé humain confirme pleinement la supériorité normale et l'opportunité actuelle de la religion positive. Rien ne peut mieux constater la réalité et la maturité du Grand-Être que cette parfaite sympathie entre les plus systématiques et les plus spontanés de tous ses organes. Leur entière concordance résout la principale difficulté théorique, consistant à expliquer notre passé pour en déduire notre avenir, de manière à pouvoir désormais construire notre vraie providence. En même temps, notre préparation morale se montre ainsi terminée, puisque, la continuité complétant la solidarité, rien n'empêche maintenant la prépondérance normale du sentiment social. C'est afin de bien établir déjà cette double conviction que ce long chapitre devait insister sur l'appréciation générale de l'initiation humaine, particulièrement envers la phase la plus propre à caractériser son ensemble et sa tendance. La théorie positive de l'unité exigeait que son examen direct fût complété par l'étude sommaire de sa préparation nécessaire, conduisant jusqu'à reconnaître son avénement systématique. Sans anticiper réellement sur mon troisième volume, ce préambule général m'y facilitera beaucoup la grande démonstration historique dont je viens seulement d'indiquer la marche et l'esprit. Puisque la religion embrasse toute notre existence, son histoire doit résumer toute notre évolution. L'ensemble de notre passé consista surtout à préparer la synthèse relative et altruiste par la synthèse absolue et égoïste, qui seule pouvait d'abord surgir.

Cette explication historique ayant complété mon exposition dogmatique, j'ai assez établi la théorie générale de la religion, que tout le reste de ce traité devra consolider et développer.

Suivant le plan indiqué au début de ce volume, je dois maintenant procéder à une équivalente appréciation statique envers chaque partie essentielle de l'existence humaine, sous l'impulsion systématique résultée partout de ce chapitre fondamental.

CHAPITRE DEUXIÈME.

APPRÉCIATION SOCIOLOGIQUE DU PROBLÈME HUMAIN ; D'OÙ THÉORIE POSITIVE DE LA PROPRIÉTÉ MATÉRIELLE.

L'ensemble du précédent chapitre représente l'unité humaine comme toujours fondée sur l'accord continu de la foi avec l'amour pour régler l'activité. D'après sa source affective, la religion établit et maintient l'harmonie intérieure, que sa base spéculative complète et consolide en la subordonnant à l'ordre extérieur. Ces deux conditions fondamentales concourent nécessairement dans la synthèse finale, qui les rapporte également au vrai Grand-Être, vers lequel converge spontanément toute notre existence.

En construisant ainsi la théorie positive de la religion, j'ai assez systématisé la conception la plus générale de l'ordre humain. Sur cette base normale, il faut maintenant constituer directement la statique sociale, en spécifiant davantage ces notions universelles envers chacun des deux modes nécessaires de notre existence réelle, d'abord domestique, puis politique. Le chapitre précédent ne devait point avoir explicitement égard à cette décomposition naturelle, afin de mieux caractériser les lois élémentaires de toute harmonie humaine, même

purement personnelle. Mais ce fondement commun doit ici conduire à une appréciation moins abstraite, où la théorie générale de la religion soit d'abord appliquée distinctement à la vie de famille, pour s'étendre ensuite à la vie de société.

Ces deux états simultanés sont pourtant inséparables. Non-seulement, la famille est à la fois la source et l'élément de la société; mais, suivant une réaction plus méconnue et non moins naturelle, l'existence politique modifie profondément l'existence domestique, dont elle règle toujours l'essor successif. Aussi la sociologie dynamique ne doit-elle jamais les séparer, afin de faire assez ressortir leur connexité nécessaire. Il en est tout autrement dans la statique sociale, qui, considérant les conditions générales, et non la marche graduelle, de l'existence humaine, a besoin de traiter le cas le plus simple avant d'apprécier le plus complexe. La dernière partie du précédent chapitre, et d'abord l'ensemble de mon discours préliminaire, ont déjà caractérisé tellement l'état final de l'humanité que tout lecteur doit y avoir senti, comme principal attribut, l'identification croissante entre la vie privée et la vie publique. Mais, en vertu même d'une telle tendance, les lois sociales de la vraie religion seront mieux saisies dans l'existence domestique, dont le développement universel constitue, au fond, la destination essentielle de l'existence politique.

Au premier aspect, ces deux cas ne semblent pas comporter une pareille théorie religieuse. Car, l'unité domestique ne paraît fondée que sur l'amour; et la foi n'est jugée indispensable que pour l'unité politique. Mais un meilleur examen réduit toute la diversité nécessaire des deux modes à une simple différence de degré envers chacune des deux conditions dont ils exigent également le concours fondamental. L'influence affective devient naturellement moins efficace à mesure que les relations s'étendent; tandis que, par une compensation spontanée,

l'influence spéculative acquiert alors plus d'ascendant. C'est pourquoi l'union domestique exige plus d'amour, et l'union politique plus de foi. Néanmoins, la première ne peut point se passer davantage d'une certaine communauté d'opinions que la seconde d'une suffisante conformité d'affections. Les temps d'anarchie, morale ou mentale, ne vérifient que trop cette double nécessité. De nos jours surtout, les profondes atteintes que subissent de plus en plus les familles occidentales se trouvent très-aggravées par les dissentiments de croyances, quoique leur principale source consiste certainement dans un relâchement direct des liens affectifs. En sens inverse, le seul défaut d'amour suffit pour produire habituellement de grandes discordances au sein des associations politiques qui présentent le mieux une vraie conformité d'opinions, d'après une suffisante convergence de destinations. Ainsi, la théorie religieuse est partout la même, sauf les modifications naturellement relatives à l'intensité de chaque élément essentiel.

Dans ce chapitre et les deux suivants, je dois donc appliquer cette théorie à la constitution positive de la famille, pour consacrer ensuite tout le reste de ce volume à l'appréciation directe de la société proprement dite. Mais, avant d'étudier l'existence domestique, il faut caractériser sociologiquement le grand problème humain, qu'elle est surtout destinée à résoudre. Tel doit être l'objet propre du présent chapitre.

Le volume précédent a fondé la théorie positive de la nature humaine sur l'ensemble des notions biologiques. J'ai réduit ainsi le principal problème de notre existence à subordonner, autant que possible, l'égoïsme à l'altruisme, définis avec précision par mon tableau cérébral. Toute la science sociale doit maintenant consister essentiellement à construire et développer la solution correspondante, dont le principe fondamental ne peut résulter que de la réaction nécessaire de la vie

collective sur la vie individuelle. Ce chapitre est surtout destiné à caractériser directement l'ensemble d'une telle relation.

Pour la mieux apprécier, je dois d'abord considérer une situation hypothétique, où la nature humaine pourrait librement développer son essor affectif et intellectuel, sans être forcée d'exercer aussi son activité. La prépondérance réelle de ce dernier ordre de fonctions cérébrales est uniquement due à nos nécessités matérielles. On pourrait donc l'écarter provisoirement, sans même supposer l'homme organiquement soustrait aux besoins végétatifs, en concevant un milieu très-favorable à leur juste satisfaction. Il suffirait essentiellement que l'alimentation solide exigeât aussi peu de soins habituels que la nutrition liquide ou gazeuse. Dans les climats où les autres besoins physiques sont peu prononcés, quelques cas naturels d'heureuse fertilité se rapprochent beaucoup d'une telle exception. Mais elle se réalise encore mieux chez les classes privilégiées, que leur situation artificielle dispense presque entièrement de ces grossières sollicitudes. Tel doit même devenir, dans le régime final, l'état normal de chacun pendant l'âge préparatoire où l'Humanité pourvoit seule à l'existence matérielle de ses futurs serviteurs, afin de mieux développer leur initiation morale et mentale. D'après ces deux ordres de cas exceptionnels, les uns rares, mais permanents, les autres communs, quoique passagers, l'hypothèse proposée présente assez de réalité abstraite pour comporter un examen spécial, sans lequel les vrais tendances sociales propres au sentiment et à l'intelligence resteraient trop confuses. Outre son efficacité théorique, cette appréciation provisoire offre, d'ailleurs, une haute utilité pratique, en préparant le type moral des situations où elle convient suffisamment. Quand la poésie régénérée aura dignement développé ce modèle spontané, il pourra fournir à tous l'idéal de la conduite humaine, vers lequel doivent tendre, autant que possible,

les existences même les moins adaptées à sa réalisation. Mais je dois ici borner sa destination à mieux déterminer ensuite la véritable influence fondamentale propre à la vie active, d'après la modification finale que les exigences matérielles imprimeront nécessairement à ce premier type abstrait.

Dans une telle hypothèse, le grand problème humain se trouverait spontanément résolu, d'après la prédilection naturelle que nous inspirerait librement la synthèse altruiste. Quoique notre constitution cérébrale accorde une grande prépondérance aux instincts personnels, leur domination effective est surtout due à l'excitation continue qu'ils reçoivent de l'ensemble des besoins physiques. Privés alors d'une telle stimulation, ils se trouveraient aisément contenus par les antagonismes individuels résultés des divers contacts sociaux. Le cours naturel des relations humaines entraînerait donc chacun à développer surtout les seuls penchants qui comportent, presque sans limites, un essor vraiment universel. Ainsi surgirait librement l'aptitude caractéristique des instincts sympathiques à compenser, par un vaste exercice habituel, leur faible énergie naturelle. Le charme qui leur est propre les ferait donc prévaloir bientôt sur des penchants dont la supériorité organique se trouverait alors combattue par leur inertie ordinaire. D'après la théorie biologique de l'hérédité, on doit même concevoir que, dans une telle société, quelques générations suffiraient pour modifier réellement la constitution cérébrale, en augmentant ou diminuant la masse des organes affectifs qui seraient ainsi exercés ou engourdis.

Il faut maintenant apprécier ce que deviendrait alors notre existence intellectuelle. On voit d'abord que nos spéculations pratiques se développeraient très-peu, puisque leur principal essor résulte des besoins corporels. Mais, par cela même, la culture scientifique proprement dite perdrait aussi sa destination

essentielle, consistant à éclairer l'activité industrielle. Quant aux instincts théoriques qui nous font directement chercher l'explication des phénomènes quelconques, ils sont naturellement beaucoup trop faibles pour inspirer alors des efforts vraiment soutenus. Dans une situation où le milieu ne leur imprimerait aucune forte excitation pratique, soit personnelle, soit aussi sympathique, ils seraient bientôt lassés de leur stérile exercice, et se contenteraient d'ébaucher les plus faciles constructions d'après les plus simples analogies. Alors notre intelligence suivrait librement sa prédilection naturelle pour les travaux esthétiques, qui lui conviennent beaucoup mieux que les travaux scientifiques ou même techniques. Ses fonctions de conception seraient ainsi subordonnées essentiellement à sa fonction d'expression, dont la prépondérance spontanée se manifeste sous tant de formes, d'après sa relation directe avec la sociabilité. Mais cette apparente inversion de notre économie réelle se réduirait, au fond, à diriger vers les sentiments le principal exercice du langage, aujourd'hui relatif surtout aux pensées suscitées par les fatalités extérieures que doit sans cesse modifier notre activité collective. Toute émotion prononcée nous inspire le besoin de la manifester, et l'expérience nous apprend bientôt qu'une telle expression réagit sur l'affection correspondante. Cette réaction, sensible même dans l'existence solitaire, augmente beaucoup quand le langage aboutit réellement à sa destination essentielle, par une vraie communication. Enfin, une telle satisfaction appartient principalement aux instincts sympathiques, qui seuls peuvent faire assez accueillir, et même partager, leurs manifestations. De cet heureux ensemble de priviléges naturels, résulte cette prépondérance virtuelle de l'art sur la science et l'industrie, qui tend toujours à surmonter les justes obstacles que lui oppose notre raison d'après les tristes exigences de l'ordre extérieur. Les plus misérables existences

indiquent, sans équivoque, une telle vocation, aussitôt que les sollicitudes matérielles s'y trouvent assez suspendues. Hors des exigences nutritives, le chétif sauvage, le pauvre enfant, et même le malheureux prisonnier, se plaisent, comme tous les animaux sociables, à diriger surtout leurs efforts intellectuels vers l'expression directe de leurs meilleures émotions. La satisfaction que procure cette manifestation augmente avec l'étendue des sympathies qu'elle obtient. Cet accroissement se rapporte même davantage à la succession qu'à la coexistence. De là provient surtout le charme incomparable que nous inspirent les bonnes poésies antiques, dont le propre mérite ne peut plus être séparé de l'irrésistible admiration inspirée à toutes les générations intermédiaires.

Pour compléter cette analyse de l'hypothèse préliminaire, il reste à caractériser l'activité correspondante. Notre existence pratique étant principalement relative à nos besoins matériels, on conçoit que, dans une telle société, son intensité, et même sa nature, se trouveraient profondément modifiées. Mais l'activité humaine ne saurait être essentiellement éteinte par une situation qui n'influe point ainsi sur tant d'animaux que notre providence garantit artificiellement de ces exigences. D'après la première loi d'animalité, la région active du cerveau tend toujours à s'exercer directement, encore davantage que la région spéculative, indépendamment de toute destination extérieure. Seulement, son exercice devient alors esthétique, au lieu d'être technique, sans cesser d'être subordonné aux impulsions affectives. Quoique celles-ci ne doivent plus, en un tel cas, déterminer des actions proprement dites, mais de simples manifestations, il faut développer les mêmes mouvements pour exprimer que pour agir. En un mot, les actes se transformeraient essentiellement en jeux, qui, au lieu de préparations à l'existence pratique, constitueraient alors de purs moyens d'exercice et

d'expansion. Cette transformation deviendrait surtout sensible envers l'activité collective, qui, n'étant plus absorbée par les entreprises extérieures, s'appliquerait aux fêtes destinées à manifester et développer les communes affections. Le caractère esthétique prévaudrait spontanément dans l'existence pratique, comme dans l'existence théorique. On sent ainsi combien l'art convient mieux à notre nature que la science et même l'industrie, d'après sa relation plus directe et plus pure avec les émotions qui nous animent. Nous n'exercerions alors d'autre industrie que le perfectionnement de nos moyens spéciaux d'expression affective, comme nous ne cultiverions d'autre science que la *gaie science* naïvement préférée par nos chevaleresques aïeux.

A cette constitution individuelle correspondrait une semblable existence collective, soit domestique, soit même politique, où les instincts sympathiques domineraient librement. Leur prépondérance serait alors marquée surtout par un développement plus complet de la vie de famille et un moindre essor de la vie de société. Celle-ci, en effet, n'acquiert sa principale intensité que d'après la coopération de plus en plus vaste qu'exige notre réaction continue contre les difficultés extérieures. Mais le charme immédiatement propre aux affections sympathiques devient plus profond à mesure que les relations habituelles sont mieux circonscrites. Le plus noble des instincts bienveillants, quoiqu'il soit aussi le moins énergique, ne pourrait cependant cesser alors d'inspirer directement l'amour universel. Toutefois, faute d'une véritable activité commune, son exercice ordinaire serait dû surtout au besoin uniforme de communiquer les émotions domestiques, dont l'expansion simultanée se trouverait préservée de tout conflit spontané. En un mot, l'existence sociale, n'ayant alors aucune forte destination pratique, prendrait, comme l'existence personnelle, un caractère essentiellement esthétique. Mais ce caractère, à

la fois devenu plus pur et plus fixe, développerait ainsi des satisfactions que nous pouvons à peine imaginer, et dont l'attrait continu lierait profondément les diverses familles qui pourraient y participer assez. L'antique puissance des fêtes communes comme lien général des différentes peuplades grecques, avant toute active coopération, peut seule nous indiquer faiblement la nature de telles associations.

Dans cet état fictif, le classement fondé sur le mérite personnel dominerait spontanément celui qui résulte d'une prépondérance matérielle qui ne se développe qu'en vertu des nécessités correspondantes. Mais la hiérarchie naturelle qui place la supériorité morale au-dessus de la prééminence physique, et même intellectuelle, s'y trouverait aussi mieux appréciable et moins contestée. Le gouvernement y serait d'abord spirituel bien plus que temporel. On peut même assurer que le sexe actif et spéculatif s'y subordonnerait volontairement au sexe affectif, quand l'excellence féminine aurait assez éclaté dans une situation qui n'en comprimerait jamais le développement spontané. Ce doux empire serait d'autant moins contesté qu'il se consoliderait alors par l'ascendant mental, d'après la direction esthétique des principaux efforts intellectuels, qui se rapporteraient davantage aux émotions que les femmes apprécient et expriment le mieux.

Quant à l'évolution nécessaire d'une telle société, la loi fondamentale des trois états s'y trouverait profondément modifiée, surtout en ce que l'âge intermédiaire y disparaîtrait presque entièrement. Rien n'y pourrait dispenser de l'initiation fétichique, qui serait même plus pure et plus prolongée, puisque l'activité matérielle y troublerait peu la prépondérance spontanée du sentiment. Néanmoins, je n'hésite pas à prononcer que l'avénement du positivisme final y deviendrait plus rapide et plus facile. Pour dissiper cette apparente contradiction, il suffit de

regarder, d'après le chapitre précédent, le théologisme proprement dit comme une longue transition, d'abord polythéique, puis monothéique, du fétichisme au positivisme. Or, j'ai déjà noté qu'un tel intermédiaire est surtout exigé par les conditions sociales, qui, dans notre hypothèse, perdraient cet ascendant. Sous le seul aspect intellectuel, qui prévaudrait alors, j'ai représenté le positivisme comme pouvant immédiatement succéder au fétichisme, chez les populations convenablement soumise s une évolution systématique. Or, cette aptitude s'étendrait jusqu'à l'évolution purement spontanée, pour le cas hypothétique que j'achève d'apprécier. Il prolongerait davantage la naïve croyance aux volontés directes, parce que l'esprit scientifique s'y trouverait moins stimulé. Mais il permettrait plus aisément de la transformer en la conception finale des lois naturelles, sans aucune grave interposition des dieux et des entités. Quoique l'intelligence fût alors dépourvue des principales impulsions pratiques, qui ont tant secondé notre essor positif, son propre exercice naturel la conduirait finalement à distinguer assez l'activité spontanée d'avec la vie proprement dite. Or, il n'existe, au fond, aucune autre différence théorique entre le fétichisme et le positivisme, dont la succession deviendrait ainsi directe. Cette conclusion spirituelle se trouve beaucoup fortifiée par l'appréciation temporelle, si l'on considère que, quoique la vie industrielle fût alors peu prononcée, l'existence militaire qui la précède y manquerait de toute stimulation intense et durable. Aucun grave conflit habituel n'y pouvant troubler profondément l'évolution sympathique, elle s'élèverait bientôt de la Famille jusqu'à l'Humanité, sans s'arrêter longtemps à la Patrie, principal domaine du théologisme. Cet avénement plus prompt du sentiment suprême devrait d'ailleurs accélérer la concentration intellectuelle correspondante, dont le propre essor serait déjà facilité directement.

La conclusion générale de cet examen hypothétique consiste donc à reconnaître que la suppression continue des exigences matérielles rendrait le type humain plus pur et plus net, son évolution plus libre et plus rapide. C'est de là que résulte la principale utilité, d'abord théorique et ensuite pratique, d'une telle fiction, toujours propre à faire mieux ressortir le vrai principe fondamental de toute nature animale, la subordination permanente de l'activité et de l'intelligence envers le sentiment. On peut ainsi corriger plus facilement les dangereuses illusions et les impulsions vicieuses qui nous conduisent si souvent à prendre les moyens pour le but.

En terminant cette appréciation préalable, il importe de rappeler combien sa nature est nécessairement idéale; en sorte qu'elle n'admet que des confirmations théoriques, sans aucune vérification pratique. Les deux cas réels que j'ai d'abord indiqués comme les plus rapprochés d'une telle hypothèse en diffèrent trop pour que leur seul examen puisse directement servir à la juger. Car, les riches et les enfants ne sont soustraits aux principales nécessités physiques que par la protection spéciale d'une société qui les subit, et dont les impérieux besoins réagissent beaucoup sur leur état exceptionnel. Toutefois, il ne faut pas méconnaître l'analogie naturelle de cette fiction sociologique avec les conceptions poétiques envers le début spontané de la civilisation humaine. En effet, les peuplades fétichiques, quand leur milieu se trouve très-favorable, fournissent nécessairement la meilleure approximation concrète de ce type abstrait. Mais l'altération continue qu'il reçoit, même alors, des exigences pratiques, n'y permet aussi que des vérifications partielles et passagères, qui ne pourraient aucunement dispenser de l'appréciation théorique, quoiqu'elles soient propres à l'éclaircir.

La vie subjective, régularisée et développée par le positi-

visme, doit offrir la principale réalisation de ce type fondamental, dont les conditions essentielles s'y trouvent naturellement remplies, d'après l'élimination spontanée de l'ordre physique et le libre essor de l'ordre moral. Dans le dernier volume de ce traité, j'expliquerai spécialement cette importante évolution, qui deviendra finalement le meilleur privilége de la vraie religion. Mais ce type peut aussi convenir à la vie objective, dont la marche générale consiste surtout à s'en rapprocher de plus en plus, par une tendance longtemps indirecte et enfin directe. Telle sera la conclusion propre à l'ensemble de ce chapitre, où je dois maintenant considérer toujours l'existence réelle, pour y apprécier l'influence nécessaire de l'activité qui la domine.

Il faut d'abord reconnaître le caractère de personnalité que présente naturellement cette prépondérance pratique, en vertu de sa source organique. Après avoir accompli, sans aucune illusion, cette appréciation initiale, on juge mieux la transformation sympathique qui tend à s'y produire artificiellement, à mesure que notre civilisation se développe. C'est seulement ainsi qu'on peut bien sentir que le principal triomphe de l'Humanité consiste à tirer son meilleur perfectionnement, surtout moral, de la même fatalité qui semble d'abord nous condamner irrévocablement au plus brutal égoïsme.

Les besoins irrésistibles auxquels notre activité doit toujours pourvoir étant nécessairement personnels, notre existence pratique ne saurait immédiatement offrir un autre caractère. Il s'y développe à la fois de deux manières, l'une positive, l'autre négative, en excitant les instincts égoïstes et comprimant l'essor sympathique. Outre que les tendances bienveillantes ne correspondent point à un tel but, tant qu'il reste individuel, elles ont trop peu d'énergie naturelle pour imprimer d'abord une suffisante impulsion.

Une semblable appréciation convient encore davantage aux efforts intellectuels que suscite l'activité matérielle. La préoccupation qu'ils exigent nous détourne spontanément des émotions sympathiques, et ils excitent les instincts personnels en nous procurant un sentiment exagéré de la valeur individuelle. Ainsi, l'activité commandée par nos besoins physiques exerce d'abord une influence doublement corruptrice, directe sur le cœur, et indirecte sur l'esprit.

Mais cette fatalité ne prévaut qu'autant que l'existence pratique demeure strictement individuelle; ce qui peut longtemps persister dans les milieux défavorables. Dès qu'elle commence à devenir sociale, même au simple degré domestique, la coopération continue, soit simultanée, soit surtout successive, tend à transformer de plus en plus le caractère égoïste de toute l'industrie primitive.

Cette transformation décisive, qui fonde nos vraies destinées, ne peut être scientifiquement appréciée qu'en établissant d'abord deux lois corrélatives, méconnues jusqu'ici, envers notre existence matérielle. Leur combinaison naturelle constitue aussitôt la théorie positive des accumulations, sans lesquelles une semblable modification resterait toujours impossible. Aussi l'admirable sagesse spontanée qui dirige l'institution graduelle de notre langage a-t-elle partout qualifié de *capital* chaque groupe durable de produits matériels, afin de mieux indiquer son importance fondamentale pour l'ensemble de l'existence humaine.

De ces deux lois économiques, l'une pourrait être dite subjective et l'autre objective, puisque la première se rapporte à nous-mêmes, et la seconde au monde extérieur. Elles consistent dans ces deux faits généraux: d'abord, chaque homme peut produire au delà de ce qu'il consomme; ensuite, les matériaux obtenus peuvent se conserver au delà du temps qu'exige

leur reproduction. Il faut, évidemment, borner cette double propriété à la simple existence physique. Car, les richesses intellectuelles ne se perdant point par leur propre usage, mais seulement d'après notre incurie, leur accumulation continue ne présente pas les mêmes difficultés. Aussi ces nobles trésors se forment-ils avant les autres, auxquels ils servent de base initiale, quoique la connexité devienne bientôt réciproque.

Ce sujet élémentaire avait tellement besoin d'un éclaircissement positif que, malgré l'évidence spontanée de la première loi économique, elle a souvent été, de nos jours, niée systématiquement par l'esprit métaphysique. Dans ses divagations effrénées, il a directement osé prétendre que chaque génération humaine consomme nécessairement tout ce qu'elle produit, comme si le progrès matériel de notre espèce n'était pas entièrement incompatible avec cette absurde hypothèse.

Une telle aberration ontologique peut ici servir, par contraste, à faire mieux ressortir à la fois la réalité et l'importance de la loi positive dont il s'agit. Mais un examen direct la constate suffisamment, même envers les premiers efforts de l'industrie matérielle. Chez beaucoup d'espèces animales, où cette industrie se borne à recueillir et à garder les substances utiles, sans leur faire subir aucune préparation, l'aptitude à les accumuler au delà du besoin personnel, et même domestique, devient irrécusable, pour peu que l'animal soit actif. Parmi nous, où le travail consiste surtout en une modification plus ou moins profonde, cette condition ralentit souvent l'efficacité de notre intervention, quoiqu'elle garantisse l'utilité et aussi la stabilité de ses résultats. Néanmoins, même alors, on reconnaît, jusque chez les plus grossières peuplades, que chaque chef de famille peut produire fort au delà de ce qu'exige sa subsistance et celle des siens. On n'a point assez examiné le taux réel de cet excédant général, ou combien de ménages peut nourrir habituelle-

ment un seul travailleur. Il importerait cependant de connaître cette proportion naturelle, et les lois statiques, ou même dynamiques, de sa variation, afin de mieux déterminer le rapport normal de la population agricole à l'ensemble de la société active. Quelque simple que soit une telle recherche, elle ne fut abordée jusqu'ici que par un genre d'esprit qui tend toujours à obscurcir les questions qu'il traite, ce qui explique assez l'extrême imperfection actuelle de cette notion. On y peut cependant assurer, en général, que, dans tous les milieux qui ne sont pas très-défavorables, le travail de chaque famille agricole pourrait au moins en nourrir une autre équivalente, et souvent deux ou même trois. C'est pourtant le seul cas où la première loi économique serait, en apparence, contestable, puisque l'excédant accumulable s'y trouve naturellement moins abondant qu'envers les autres industries matérielles. Dans tous les arts, mécaniques ou chimiques, relatifs au logement ou au vêtement, chaque opérateur peut aisément suffire aux besoins réels, et même factices, de beaucoup d'autres individus. J'aurai soin d'établir ailleurs, comme l'une des bases essentielles de la vraie hiérarchie industrielle, la loi naturelle qui concentre l'industrie humaine à mesure que sa destination s'élève par une préparation plus complète. Quoi qu'il en soit, il suffit ici de reconnaître, en général, la réalité nécessaire de notre première loi économique, fondement initial de toute aptitude réelle à vivre, non-seulement pour soi, mais aussi pour autrui, quel que puisse être le vrai motif d'un tel effort habituel.

La seconde condition matérielle de l'existence sociale suppose évidemment la précédente, sans toutefois en résulter aucunement. Sa réalité sera toujours moins contestée par l'esprit sophistique, puisqu'elle concerne le monde extérieur, objet primitif de nos contemplations positives. On concevrait aisément une constitution terrestre qui rendrait nos productions quel-

conques tellement altérables qu'elles se trouveraient détruites avant de pouvoir être remplacées. En s'arrêtant un moment sur une telle hypothèse, on reconnaît aussitôt que toute civilisation deviendrait alors impossible. Mais nos milieux les plus défavorables sont heureusement fort éloignés de cette désastreuse prépondérance, même envers nos produits agricoles les moins susceptibles de conservation. La chaleur humide des forêts de la Guyane, qui putréfie les viandes en quelques heures, peut être assez surmontée par nos artifices conservateurs pour rendre vraiment habitables ces funestes localités, avant que notre intervention les ait suffisamment assainies. Dans la plupart des milieux, quelques précautions fort simples, bientôt découvertes chez les moindres peuplades, permettent habituellement de conserver très-longtemps presque toutes les substances alimentaires, comme on l'a souvent vu quant aux provisions céréales des villes assiégées. Cette seconde loi économique, de même que la première, se prononce davantage à mesure que l'industrie matérielle élève sa destination et concentre son élaboration. Tous les arts relatifs au logement en comportent des vérifications séculaires, quelquefois étendues aussi à ceux qui concernent le vêtement.

Après avoir apprécié séparément chacune de ces deux conditions élémentaires, il est aisé de sentir, en les rapprochant, que leur combinaison naturelle permet aussitôt l'accumulation de nos richesses temporelles. Quand même l'excédant produit resterait beaucoup moindre et se conserverait bien moins de temps que ne l'indiquent les cas ordinaires, il suffit que ce surplus existe, et qu'il puisse persister au delà de sa reproduction, pour rendre possible la formation des trésors matériels. Une fois nés, ils grossissent spontanément à chaque génération nouvelle, domestique ou politique, surtout lorsque l'institution fondamentale des monnaies permet d'échanger, presque

à volonté, les productions les moins durables contre celles qui passent aisément à nos descendants.

Telle est la première base nécessaire de toute civilisation réelle, d'après la fatalité naturelle qui nous impose sans résistance une constante activité afin de soutenir notre existence matérielle, sur laquelle reposent nos plus sublimes aptitudes. Quoique notre disposition cérébrale à vivre pour autrui constitue certainement le plus précieux des attributs humains, cette insurmontable condition la rendrait socialement stérile, si nous ne pouvions en effet accumuler, et par suite transmettre, les moyens d'y pourvoir. Or, une accumulation quelconque exige l'appropriation, au moins collective, et même personnelle, des produits altérables qu'elle concerne. Mais, avant d'apprécier assez les immenses réactions sociales d'une telle institution sur l'intelligence et le sentiment, d'après l'heureuse transformation du caractère égoïste propre à l'activité spontanée, il faut d'abord examiner la théorie positive des transmissions. Car, toute l'efficacité civile des accumulations ainsi obtenues résulte de la possibilité d'en transmettre les résultats.

Le travail positif, c'est-à-dire notre action réelle et utile sur le monde extérieur, constitue nécessairement la source initiale, d'ailleurs spontanée ou systématique, de toute richesse matérielle, tant publique que privée. Car, avant de pouvoir nous servir, tous les matériaux naturels exigent toujours quelque intervention artificielle, dût-elle se borner à les recueillir sur leur sol pour les transporter à leur destination. Mais, d'un autre côté, la richesse matérielle ne comporte une haute efficacité, surtout sociale, que d'après un degré de concentration ordinairement supérieur à celui qui peut jamais résulter de la simple accumulation des produits successifs du seul travail individuel. C'est pourquoi les capitaux ne sauraient assez grandir qu'autant que, sous un mode quelconque de transmission, les

trésors obtenus par plusieurs travailleurs viennent se réunir chez un possesseur unique, qui préside ensuite à leur répartition effective, après les avoir suffisamment conservés.

Nos richesses matérielles peuvent changer de mains ou librement ou forcément. Dans le premier cas, la transmission est tantôt gratuite, tantôt intéressée. Pareillement, le déplacement involontaire peut être ou violent ou légal. Tels sont, en dernière analyse, les quatre modes généraux suivant lesquels se transmettent naturellement les produits matériels qui, ne comportant qu'un usage individuel, permettent, et même exigent, une véritable appropriation, finalement personnelle, comme les besoins correspondants. Or, dans toute civilisation un peu développée, la transmission influe davantage que la production directe sur la formation des capitaux utiles, de manière à mériter autant d'inviolabilité sociale pour les lois naturelles qui la régissent.

D'après leur dignité et leur efficacité décroissantes, nos quatre modes généraux de transmission matérielle doivent être rangés dans cet ordre normal, qui est aussi celui de leur introduction historique : le don, l'échange, l'héritage, et la conquête. Les deux modes moyens sont seuls devenus très-usuels chez les populations modernes, comme les mieux adaptés à l'existence industrielle qui dut y prévaloir. Mais les deux extrêmes concoururent davantage à la formation initiale des grands capitaux. Quoique le dernier doive finalement tomber en désuétude totale, il n'en sera jamais ainsi du premier, dont notre égoïsme industriel nous fait aujourd'hui méconnaître l'importance autant que la pureté. L'utilité sociale de la concentration des richesses est tellement irrécusable pour tous les esprits que n'égare point une envieuse avidité, que, dès les plus anciens temps, une impulsion spontanée conduisit de nombreuses populations à doter volontairement leurs dignes

chefs. Développée et consolidée par la vénération religieuse, cette tendance éminemment sociale devint, dans les antiques théocraties, la principale source des immenses fortunes trop souvent attribuées à la conquête. Chez les polythéistes de l'Océanie, plusieurs peuplades nous offrent encore d'admirables exemples de la puissance réelle que comporte une telle institution. Systématisée par le positivisme, elle doit fournir au régime final, comme je l'expliquerai ultérieurement, l'un des meilleurs auxiliaires temporels de l'action continue du vrai pouvoir spirituel pour rendre la richesse à la fois plus utile et mieux respectée. Le plus ancien et le plus noble de tous les modes propres à la transmission matérielle secondera davantage notre réorganisation industrielle que ne peut l'indiquer la vaine métaphysique de nos grossiers économistes.

Quoi qu'il en soit, la manière dont les produits se transmettent ne saurait influer que sur la rapidité et la stabilité des accumulations ainsi obtenues. Abstraction faite maintenant de tout mode spécial pour la formation primitive des capitaux humains, je dois surtout expliquer ici la réaction fondamentale que la seule existence continue de ces grands réservoirs exerce nécessairement sur l'ensemble de notre nature, personnelle ou sociale. Provinssent-ils même de la simple conquête, les dépôts nutritifs comportent toujours une haute efficacité mentale et morale, dont la saine appréciation doit aujourd'hui concourir à dissiper des tendances anarchiques, qui discutent l'origine des richesses quand il faudrait en examiner l'emploi.

Je ne puis ici développer davantage cette théorie positive des accumulations graduellement dues à la prépondérance normale du travail humain sur la consommation matérielle. Mais tout lecteur qui, dans son âge métaphysique, s'arrêta spécialement à la prétendue science des économistes, sentira

facilement combien la vraie formation des grands capitaux se trouve radicalement éclaircie d'après sa décomposition nécessaire en trois phases successives : production, conservation, et enfin transmission. Cette analyse est surtout propre à démontrer que les deux dernières opérations sont indispensables à la haute efficacité sociale du résultat, et dès lors méritent autant de respect que la première, seule appréciée par notre raison anarchique. Néanmoins, quelque importance que doive acquérir une telle notion quand mes successeurs l'auront assez élaborée, je ne dois pas oublier qu'elle constitue ici un simple incident dans une immense question de statique sociale. Sa position même doit faire mieux ressortir l'inanité radicale des spéculations relatives à l'existence matérielle de l'humanité quand on les isole de l'ensemble des conceptions sociologiques. Car, la théorie que je viens d'ébaucher ne doit me servir qu'à bien caractériser la vraie réaction normale de l'activité sur le sentiment et l'intelligence, et par suite son influence fondamentale sur toute l'organisation sociale, d'abord domestique, puis politique.

Nous avons ci-dessus reconnu que, sans les accumulations, au moins simultanées, et même successives, les besoins matériels imprimeraient nécessairement à l'ensemble de l'existence humaine un profond caractère d'égoïsme. Il faut maintenant apprécier comment l'institution des capitaux tend à transformer radicalement une telle impulsion, de manière à permettre finalement la prépondérance universelle de l'altruisme.

Cette transformation décisive résulte, en général, de ce que chaque travailleur, cessant alors de diriger sa principale activité vers ses seules satisfactions personnelles, lui procure spontanément une certaine destination sociale, ou au moins domestique En effet, on ne produit des trésors quelconques qu'afin de les transmettre. Or, parmi les quatre modes natu-

rels distingués ci-dessus pour la transmission matérielle, les deux derniers peuvent être conçus réellement comme rentrant, au fond, dans les deux autres. Car, l'héritage ne constitue qu'une modification du don, quand les lois ou les coutumes suppléent aux volontés formelles du testateur. De même, l'efficacité matérielle de la conquête consiste en une sorte d'échange, où le vaincu cède la liberté pour obtenir la vie. Quoique ce double rapprochement ne doive point annuler les distinctions correspondantes, il permet ici de traiter toujours la transmission matérielle comme si elle était essentiellement volontaire. Ainsi conçue, l'institution des capitaux devient la base nécessaire de la séparation des travaux, dans laquelle, au début de la science réelle, l'incomparable Aristote plaça le principal caractère pratique de l'harmonie sociale. Pour que chacun se borne à produire un seul des divers matériaux indispensables à l'existence, il faut, en effet, que les autres produits nécessaires se trouvent préalablement accumulés ailleurs, de manière à permettre, ou par don ou par échange, la satisfaction simultanée de tous les besoins personnels. Un examen mieux approfondi conduit donc à regarder la formation des capitaux comme la vraie source générale des grandes réactions morales et mentales que le plus éminent des philosophes attribua d'abord à la répartition des offices matériels. Cette indispensable rectification serait beaucoup fortifiée si l'on avait égard à ma décomposition normale des capitaux en provisions et instruments. Mais, pour maintenir la généralité abstraite qui convient à la sociologie statique, je dois écarter ici cette importante distinction, comme ne pouvant s'appliquer assez aux premiers âges sociaux, où les matériaux sont plutôt accumulés en vue des travailleurs qu'afin de seconder leurs opérations. Néanmoins, il importe de sentir déjà que, dans toute civilisation développée, chaque praticien dépend encore davantage

des autres quant aux instruments qu'il emploie que par les provisions qu'il consomme.

On reconnaît ainsi comment la formation des capitaux, permettant la division normale du travail humain, pousse chaque citoyen actif à fonctionner surtout pour autrui. Cette impulsion tend d'autant mieux à transformer notre caractère pratique qu'elle doit toujours être traitée comme essentiellement volontaire, puisque l'activité forcée ne comporte presque aucune efficacité durable. A la vérité, lors même que le travailleur n'est plus esclave, il s'élève trop rarement au sentiment continu de sa vraie dignité sociale, et persiste longtemps à regarder son office comme une simple source de profits personnels. Mais ces mœurs primitives de notre industrie, résultées d'abord de la servitude, et prolongées ensuite par l'anarchie moderne, ne doivent constituer, dans l'ensemble des destinées humaines, qu'une phase passagère, pendant laquelle on peut même apercevoir déjà l'état normal. Puisque chacun travaille effectivement pour autrui, cette vérité finira nécessairement par être généralement sentie, quand le positivisme aura fait partout prévaloir une exacte appréciation de la réalité. Or, une telle habitude exercera d'autant mieux une profonde réaction sympathique que son développement devra coïncider avec la propagation familière des nouvelles convictions religieuses sur l'existence naturelle des inclinations purement bienveillantes. Car, une religion qui n'admettait aucune affection désintéressée dut beaucoup fortifier le caractère égoïste d'une industrie récemment émanée du servage et longtemps développée ensuite sous une insuffisante concentration des capitaux mobiles.

En appréciant la grande réaction morale de la transformation pratique due aux accumulations matérielles, la statique sociale peut donc traiter l'homme comme si partout il avait déjà le plein sentiment de sa dignité réelle. C'est ensuite à la sociologie

dynamique qu'il appartient d'apprécier les obstacles nécessaires qui durent tant retarder l'essor spontané d'une telle conviction, son avénement systématique étant réservé à la régénération moderne, dont il constituera l'un des principaux caractères. L'étude statique fait toujours abstraction du temps, en politique comme en mécanique, pour mieux saisir la tendance essentielle de chaque combinaison, sans considérer l'époque réelle de son accomplissement. Mon application actuelle de ce grand précepte logique se trouve d'autant plus légitime que les réactions cérébrales déterminées par les transformations pratiques ont du s'accomplir spontanément sous tous les régimes civils et même religieux. Borner l'influence des affections bienveillantes aux temps où la théorie reconnaît enfin leur existence, ne serait guère moins absurde que de faire commencer à Galilée les lois de la pesanteur. Longtemps avant d'être constituée par la science réelle et sanctionnée par la vraie religion, l'activité naturelle de nos instincts sympathiques modifia de plus en plus notre constitution morale, à mesure que notre situation pratique lui devint plus favorable. Même pendant l'antique esclavage, la vie industrielle manifesta profondément cette aptitude fondamentale, tant développée ensuite sous le simple servage, et surtout depuis l'affranchissement personnel, malgré la réaction égoïste de l'anarchie moderne.

Si les penchants altruistes n'existaient point en nous, comme le suppose le théologisme, les services mutuels qui résultent d'une telle activité seraient certainement incapables de les y faire naître. Dans cette triste hypothèse, l'assistance réciproque ne deviendrait jamais gratuite, et sa réaction morale se bornerait à développer une prudence toujours intéressée. Mais il en est tout autrement d'après notre vraie constitution cérébrale, quelque méconnue qu'elle ait longtemps été, et quand même les affections bienveillantes s'y trouveraient encore moins

prononcées spontanément. Pourvu que leurs germes ne manquent pas, leur aptitude caractéristique à être développés presque indéfiniment par les relations sociales leur procure nécessairement un essor continu, d'ailleurs ignoré ou apprécié, dans toute situation propre à les stimuler. Or, aucune stimulation ne saurait équivaloir à celle qui résulte directement de l'exercice habituel, même quand il est d'abord inspiré par des motifs intéressés. La profonde efficacité morale de la discipline théologique au moyen âge comporte une équivalente explication, où les obstacles sont essentiellement analogues. Quoique la doctrine ne pût jamais reconnaître qu'un immense égoïsme, l'habitude des sacrifices et des bonnes œuvres dut alors exciter involontairement les instincts sympathiques du cerveau chrétien ou musulman. Un autre exemple général confirme, d'une manière décisive, cette notion fondamentale, en examinant les réactions morales propres à la vie militaire. Cérébralement appréciée, l'existence guerrière se présente comme plus complétement dominée qu'aucune autre par l'ensemble des penchants personnels. Néanmoins, ne pouvant se développer assez que par l'union habituelle des coopérateurs, cette seule condition suffit pour qu'elle détermine d'admirables dévouements, et l'enfance de l'humanité l'érigea justement en principale école pratique des vertus sociales. Si donc l'ensemble des cas théologiques et militaires démontre l'heureuse réaction morale des bonnes actions inpirées par des motifs intéressés, la vie industrielle pourrait-elle ne pas comporter autant, et même davantage, une telle aptitude? Le seul obstacle général qu'éprouve l'essor décisif de cette propriété fondamentale résulte de ce que l'activité pacifique n'est point encore systématisée, en sorte qu'elle s'exerce habituellement sans procurer à chaque coopérateur un juste sentiment de sa dignité sociale. Mais cette lacune anarchique, quoique devant beaucoup diminuer la réac-

tion sympathique des actes industriels, ne saurait détruire la profonde aptitude morale d'une existence où chacun rend journellement aux autres des services incontestables. Quand le régime final de l'humanité aura régularisé le travail autant que le régime préliminaire régularisa la conquête, cette tendance naturelle, presque latente jusqu'ici, développera partout des mœurs plus sociales qu'en aucun autre temps, d'après une relation plus pure et plus directe entre la vie privée et la vie publique. Or, une telle certitude suffit pour autoriser la sociologie statique à considérer surtout l'influence destinée à prévaloir, quelque voilée qu'elle soit d'abord, en réservant à la sociologie dynamique l'examen décisif du mode et de l'époque propres à son ascendant réel.

Comme je ferai, dans toute la suite de ce traité, un usage fréquent et important de cette réaction sympathique indirectement résultée d'une conduite primitivement intéressée, j'en dois ici caractériser abstraitement le principe général. Son appréciation scientifique devient une conséquence naturelle de la théorie cérébrale établie à la fin du volume précédent.

Il suffit d'y remarquer la correspondance spéciale qui existe spontanément entre chacun des trois instincts sociaux et quelqu'un des sept instincts personnels, dont l'énergie supérieure peut ainsi concourir heureusement à dissiper la langueur initiale des autres. Le plus personnel de tous nos penchants, celui qui, par sa prépondérance normale, fit spécifier le nom générique de *cupidité*, devient souvent capable d'exciter beaucoup l'attachement, et même la vénération, quand l'expérience manifeste assez l'utilité privée des relations sociales. Une pareille tendance convient également aux deux instincts de perfectionnement, destructeur ou constructeur, qui secondent ordinairement l'instinct conservateur. J'apprécierai spécialement, dans le chapitre suivant, l'heureuse aptitude de l'instinct sexuel pour

stimuler chacun des trois instincts sociaux : l'instinct maternel comporte évidemment la même influence habituelle, quoiqu'à un moindre degré. Quant aux plus nobles penchants personnels, ils se concilient difficilement avec l'attachement, et ils tendent presqu'à exclure la vénération : mais ils concourent souvent à développer beaucoup la bonté envers tous les êtres qui acceptent la protection.

D'après cette correspondance naturelle, fortifiée par l'habitude, entre la région égoïste et la région altruiste du cerveau, l'énergie supérieure de la première supplée heureusement à l'insuffisance spontanée de la seconde, afin de mieux diriger la conduite ordinaire de l'homme ou de l'animal. Les instincts sympathiques sont rarement assez puissants pour produire directement des impulsions vraiment décisives. Aussi l'initiative de toute activité soutenue émane-t-elle presque toujours de quelque instinct personnel. Même envers une destination pleinement sociale, on ne peut guère éviter cette fatale conséquence de l'imperfection cérébrale. Néanmoins, les résultats ordinaires sont beaucoup moins vicieux que ne semble l'indiquer une telle nécessité. Car, aussitôt que les instincts personnels nous ont réellement placés dans une situation propre à satisfaire les penchants sociaux, ceux-ci, en vertu de leur charme irrésistible, deviennent aisément les vrais directeurs d'une conduite qu'ils n'auraient pas eu d'abord la force d'inspirer. Mon discours préliminaire a déjà caractérisé le cas le plus décisif de cette admirable réaction morale, en ébauchant la véritable théorie de l'union conjugale. La vie publique fournit souvent, même à travers l'anarchie moderne, d'éclatants exemples d'une semblable efficacité sympathique due à l'orgueil ou à la vanité. Quoique l'ascendant politique s'acquière presque toujours sous l'impulsion de ces deux penchants personnels, même assistés ordinairement par la cupidité proprement dite, il déter-

mine nécessairement une heureuse transformation morale, quand il dure assez pour faire vivement sentir l'utilité sociale de la domination obtenue. C'est ainsi que la sociologie doit définitivement concevoir le grand problème cérébral émané de la biologie, en facilitant le triomphe de l'altruisme sur l'égoïsme d'après l'assistance indirecte des instincts même les plus personnels.

Suivant une telle explication générale, la réaction sympathique attribuée ci-dessus à la vie industrielle, développée sous l'impulsion des capitaux, rentre désormais dans une grande loi naturelle, commune à tous les animaux supérieurs. L'activité prescrite par nos besoins matériels n'est donc pas aussi corruptrice que l'indique sa tendance directe. Son heureuse efficacité morale constitue finalement le principal résultat de la providence, d'abord spontanée, puis de plus en plus systématique, que le vrai Grand-Être exerce sans cesse sur l'ensemble de nos destinées. Ainsi régénérée d'après les accumulations antérieures, la vie pratique peut habituellement devenir un précieux stimulant de nos meilleurs instincts. L'amour comporte alors un plus vaste essor que sous le régime hypothétique proposé, au début de ce chapitre, comme fournissant le type idéal de l'humanité. Car, affranchie de toute active sollicitude, l'affection mutuelle prendrait bientôt un caractère quiétiste, peu favorable à son développement. Dans notre vraie condition, aimer consiste surtout à bien vouloir, et par suite à bien faire. L'amour énergique suppose donc des besoins à satisfaire en autrui. Pourvu que leur satisfaction puisse habituellement s'accomplir, les efforts qu'elle exige stimulent davantage la sympathie que si la situation était trop favorable. Dans cette dernière hypothèse, j'ai représenté ci-dessus l'expression affective comme l'unique source des réactions cérébrales. Or, son efficacité morale reste toujours inférieure, même en un tel cas,

à l'influence qui résulte de l'action effective, d'ailleurs facilement conciliable avec l'expansion. La pratique assidue des bonnes œuvres constituera sans cesse le meilleur moyen pour cultiver les sentiments bienveillants, fût-elle d'abord inspirée par des motifs personnels. Aucune expansion ne saurait déterminer une aussi forte réaction affective. On voit même l'expression stimuler d'autant mieux le sentiment qu'elle s'accomplit d'après un langage plus rapproché de celui que l'action inspire spontanément.

Il serait superflu d'expliquer davantage une théorie que l'existence moderne confirme journellement, malgré l'anarchie croissante sous laquelle se développa jusqu'ici l'activité industrielle. Nous pouvons donc conclure déjà que, quand l'initiation humaine est assez complète, le progrès matériel, loin de s'opposer au perfectionnement moral, en devient nécessairement le principal auxiliaire.

Une semblable appréciation convient encore mieux au développement intellectuel.

Sans l'irrésistible impulsion continuellement résultée de nos besoins physiques, nos plus hautes facultés mentales resteraient essentiellement engourdies. Il n'y aurait alors, comme je l'ai ci-dessus expliqué, de véritable essor que pour les fonctions esthétiques, directement vouées à l'expression idéale de nos meilleurs sentiments. Les efforts destinés à concevoir un monde extérieur sur lequel nous ne serions pas forcés d'agir, se borneraient à de vagues théories, facilement propres à satisfaire une curiosité presque puérile et peu exigeante, que toute fatigue prolongée rebuterait bientôt. C'est surtout afin de modifier l'ordre naturel que nous avons besoin d'en connaître les lois réelles. Aussi l'esprit positif, principalement caractérisé par la prévision rationnelle, émane-t-il partout des notions pratiques. Mais une telle origine ne lui aurait jamais permis

d'acquérir abstraitement une suffisante généralité, si l'activité humaine fût toujours restée purement personnelle, faute d'accumulations convenables. C'est donc à l'institution graduelle des capitaux que nous devons notre vrai développement théorique. Outre qu'elle lui procure des organes spéciaux en suscitant des existences dispensées du travail matériel, elle peut seule lui fournir une vaste destination en permettant une activité collective souvent dirigée vers de grands et lointains résultats. Quand ces conditions ne sont pas remplies, la vie pratique entrave l'essor scientifique en bornant nos découvertes réelles à des lois purements empiriques, non moins incohérentes que particulières. Ainsi, la puissante impulsion théorique émanée des besoins matériels dépend surtout de la formation des grands capitaux, qui dirige de plus en plus vers l'espèce une activité destinée d'abord à l'individu. Le concours des générations étant alors garanti, le vrai génie philosophique construit peu à peu cette conception générale de l'ordre naturel qui, longtemps bornée aux premières lois mathématiques, finit par tout embrasser, même le monde moral et social. Mais notre chétive intelligence, beaucoup plus esthétique que scientifique, ne poursuivrait point une étude aussi difficile si notre fatalité matérielle ne nous forçait pas à modifier sans cesse l'économie extérieure, qu'il faut d'abord connaître assez pour prévoir ses principaux résultats. C'est ce qui nous fait enfin écarter irrévocablement, comme illusoires et impuissantes, des théories spontanees, théologiques et métaphysiques, dont l'extrême facilité nous séduirait toujours, si nos besoins pratiques ne nous en montraient pas l'inanité, d'après leur inaptitude nécessaire aux prévisions réelles. L'esprit humain ne saurait être conduit autrement à placer sa véritable grandeur théorique dans une parfaite soumission à l'ordre naturel que nos artifices pratiques doivent ensuite améliorer autant que possible.

Quoique nous semblions ainsi poursuivre exclusivement le progrès matériel, nous tendons nécessairement vers le principal perfectionnement intellectuel, consistant à transformer notre cerveau en un miroir fidèle du monde qui nous domine. Cette haute perfection se trouve déjà réalisée souvent dans nos prévisions scientifiques, surtout en astronomie, quand l'élaboration intérieure d'un appareil cérébral convenablement préparé équivaut à l'observation directe des phénomènes extérieurs. Une telle harmonie entre le subjectif et l'objectif s'explique aisément d'après la loi naturelle qui nous force à tirer du dehors tous les matériaux primitifs de nos constructions mentales. Cet admirable concours, aussi difficile qu'important, devient certainement l'un des plus grands résultats généraux de la sagesse humaine, qui ne put l'instituer qu'après d'immenses préparations, graduellement étendues, pendant vingt-cinq siècles, des événements les plus simples jusqu'aux plus compliqués. Nous assurons ainsi la régularité de notre entendement, même envers ses productions les plus spontanées. En effet, les lois réelles de notre propre nature morale et mentale appartiennent nécessairement à ce système de connaissances positives, dont elles forment définitivement le lien principal. Leur étude spéciale devient la base normale du plus éminent de tous les arts, celui qui concerne notre perfectionnement intime, sans lequel tous nos autres progrès seraient illusoires.

Dès lors, la conception scientifique, d'abord excitée par nos besoins matériels, réagit profondément sur l'expression esthétique, spontanément indépendante de l'ordre extérieur. Car une meilleure connaissance de l'homme et de la société doit beaucoup améliorer l'art sublime qui s'efforce de développer nos principales émotions, afin de régler nos impulsions dominantes. Ainsi, l'activité industrielle prescrite par nos besoins physiques ne nous pousse pas seulement à construire la science, mais aussi

à perfectionner la poésie et la morale, quoiqu'elle semble nous en détourner tant que son essor reste trop restreint. Il est impossible de mesurer la vraie participation de nos exigences matérielles à l'institution de nos chefs-d'œuvre esthétiques. On peut néanmoins y constater indirectement leur influence générale, d'après l'imperfection de l'art primitif chez les populations les mieux dispensées de toute forte élaboration pratique.

La réaction morale de l'existence industrielle est encore plus irrécusable, surtout en ayant égard à l'essor scientifique correspondant. Ne pouvant modifier utilement les dispositions secondaires de l'ordre extérieur qu'en nous soumettant toujours à ses règles fondamentales, l'habitude spontanée d'une telle subordination devient, chez les modernes, la source continue d'une précieuse discipline, qui s'élève des actes aux sentiments. Poussés à connaître d'abord les lois naturelles les mieux saisissables et les moins modifiables, notre apprentissage de l'obéissance devient plus facile et plus décisif. Commencée envers les cas involontaires, la soumission constante, sur laquelle repose toute vraie discipline morale, peut ensuite s'étendre jusqu'aux relations volontaires, quand on a senti sa bienfaisante influence cérébrale.

On voit ainsi comment nos nécessités matérielles tendent finalement à régler, non-seulement notre activité, mais aussi notre intelligence, et même nos sentiments. Le positivisme systématise directement cette subordination naturelle de l'humanité envers le monde, en la rattachant à la loi fondamentale de la vraie hiérarchie encyclopédique, où l'ordre le plus compliqué et le plus noble se trouve toujours dominé par le plus simple et le plus grossier. En même temps, il la sanctifie comme la base générale de notre perfectionnement, auquel ce type immuable peut seul procurer assez de régularité et de stabilité. Mais, en bénissant une fatalité devenue la principale source de notre grandeur réelle, nous en rapporterons tous les bienfaits à l'ac-

tive providence, d'abord spontanée, puis systématique, par laquelle le vrai Grand-Être rend de plus en plus salutaire un joug naturellement oppressif. Une telle transformation, principal triomphe de notre espèce, repose nécessairement sur la substitution croissante du caractère social au caractère personnel dans l'ensemble de notre existence pratique, d'après la concentration graduelle des capitaux humains.

Ayant assez expliqué la réaction élémentaire que notre nature morale et mentale reçoit de notre activité matérielle, je dois en compléter l'appréciation en déterminant l'influence directe qu'éprouve ainsi notre organisation collective, d'abord domestique, puis politique. Mais, ce double sujet devant être spécialement traité dans le reste de ce volume, il ne comporte ici qu'une sommaire indication, réduite à ce qu'exige la grande démonstration à laquelle ce chapitre est consacré.

Nos besoins pratiques étoufferaient presque partout nos meilleurs attributs domestiques, si notre activité devait, faute de capitaux, conserver toujours une destination personnelle. Vivre pour autrui, qui doit devenir le caractère dominant de nos plus vastes associations, ne pourrait pas même distinguer alors la simple famille humaine, où le sexe et l'âge ne susciteraient point leurs relations normales. L'oppression des femmes, l'esclavage des enfants, et l'abandon des vieillards, empêcheraient nos affections domestiques de réagir sur l'ensemble de notre perfectionnement moral. Mais nos nécessités matérielles exercent une tout autre influence aussitôt que les accumulations antérieures permettent à chacun de ne plus se préoccuper de sa seule existence. Alors, au contraire, cette obligation de travailler sans cesse vient fortifier et développer les affections domestiques, qui d'ailleurs poussèrent d'abord à produire au delà des besoins individuels. L'homme commençant ainsi à reconnaître et à chérir le devoir de nourrir la femme, l'union

fondamentale tend de plus en plus vers sa meilleure destination, le perfectionnement mutuel des deux sexes. Cette réaction permanente, principale source du bonheur et de la moralité, reste trop comprimée tant que la femme, forcée de travailler au dehors, ne peut assez manifester sa vraie nature. En même temps, les enfants, dispensés de pourvoir promptement à leur propre subsistance, deviennent ainsi susceptibles d'une véritable éducation, qui fait librement germer leurs meilleurs sentiments. Pareillement, les vieillards, que la pénurie primitive exposait à une affreuse destinée, acquièrent dès lors un vénérable ascendant, et peuvent utiliser dignement leur expérience. Tous les liens domestiques, qui resteraient vagues et précaires si nous n'avions pas de vrais besoins physiques, doivent donc leur principale consistance à l'obligation du travail continu, pourvu que les accumulations matérielles permettent à chaque relation de se caractériser assez.

Envers l'association élémentaire, cette réaction fondamentale de nos nécessités organiques affecte surtout les sentiments naturels, où résident les sources réelles de notre conduite habituelle. C'est seulement dans ces relations, bornées mais intimes, que le travail peut d'abord nous faire assez apprécier l'obligation et la satisfaction de vivre pour autrui. Sur de plus vastes associations, la même fatalité influe d'une autre manière, qui tend néanmoins vers ce résultat général, en instituant des forces propres à rallier les diverses familles.

Le simple gouvernement domestique présente déjà, comme je l'expliquerai bientôt, tous les germes essentiels de la vraie constitution politique. On y retrouve nettement la domination temporelle dans la prépondérance continue du chef actif dont le travail nourrit la famille entière. Mais l'influence spirituelle s'y manifeste aussi par l'autorité morale des femmes et l'ascendant intellectuel des vieillards. Toutefois, ces deux ordres de

forces constituantes ne peuvent devenir assez appréciables que dans la société générale, où les divers pouvoirs humains n'appartiennent plus seulement à des personnes distinctes, mais surtout à des familles différentes.

Au début de ce chapitre, j'ai montré comment l'absence de besoins matériels décomposerait essentiellement l'association politique. Je dois maintenant indiquer directement la manière dont ces nécessités concourent à l'établissement des principaux pouvoirs, mais seulement quand la formation des capitaux vient permettre à la fois le commandement et l'obéissance.

Quoique la prépondérance personnelle, physique, intellectuelle, et surtout morale, soit la source initiale de l'ascendant temporel, il ne devient stable et complet que chez les familles qui peuvent en nourrir d'autres, en vertu d'accumulations suffisantes. Cette condition matérielle peut seule disposer d'abord les subordonnés à une soumission habituelle, que la vénération ennoblit bientôt. En même temps, les familles prépondérantes peuvent ainsi satisfaire leurs instincts de domination, que la bonté vient de plus en plus adoucir, quand la protection est assez appréciée des deux parts. Alors le bonheur de vivre pour autrui, borné longtemps au cercle domestique, comporte une extension presque indéfinie, qui n'altère point sa réalité tant que les supérieurs et les inférieurs sentent dignement leur solidarité naturelle. Si tous, au contraire, étaient absorbés par leurs besoins personnels, nul n'aurait ni le loisir ni la force de conduire les autres, et nos meilleurs instincts resteraient trop engourdis, malgré leur culture domestique.

La même transformation est encore plus indispensable au gouvernement spirituel. Directement fondé sur le vrai mérite personnel, il ne peut se développer que chez des familles dispensées du travail matériel par la providence des générations antérieures. Sans une telle préparation, les aptitudes spécula-

tives manqueraient à la fois d'essor et de destination. D'une part, en effet, leurs meilleurs organes resteraient engourdis par d'ignobles sollicitudes. En même temps, les entreprises demeurant trop restreintes, la masse active ne pourrait sentir assez l'importance habituelle d'une classe spécialement contemplative. C'est ainsi que l'activité pratique exigée par nos besoins matériels ne fournit pas seulement l'impulsion naturelle qui détermine notre essor théorique, mais aussi l'élément social qui le dirige.

D'après l'ensemble des indications précédentes, le gouvernement humain, soit politique, soit même domestique, reçoit donc, comme notre constitution cérébrale, une influence profondément salutaire des nécessités organiques qui régissent notre existence pratique. Une fatalité, qui d'abord tend à nous comprimer en tous sens, devient finalement la condition fondamentale de toute notre grandeur. Sans elle, notre vie réelle, personnelle ou sociale, resterait dépourvue d'une direction nette et d'une féconde destination, aussi propres à développer qu'à coordonner nos forces quelconques. En un mot, l'activité qui domine toute notre existence devient la base nécessaire de la religion qui doit la régler. Telle est la connexité naturelle qui, suivant la loi la plus générale de l'ordre universel, subordonne intimement nos plus sublimes attributs à nos besoins les plus grossiers. Mais, pour que la puissance de la nature ne fasse jamais méconnaître l'influence de l'art, il faut toujours sentir que cette transformation fondamentale repose sur la condensation graduelle des capitaux matériels, qui seuls établissent une vraie solidarité entre toutes les générations humaines.

Un examen approfondi conduit donc à reconnaître que le type réel vers lequel tend l'humanité n'est aucunement inférieur au type imaginaire que j'avais d'abord construit en supposant écartée toute grave nécessité physique. La seule supériorité de

celui-ci consiste dans sa spontanéité hypothétique, qui le rendra toujours propre à mieux indiquer la direction générale du perfectionnement humain vers l'essor prépondérant de nos principaux attributs. Mais notre prééminence morale et mentale, soit individuelle, soit collective, finit par se développer davantage sous l'empire de nos besoins matériels que si nous en étions affranchis : seulement cet état normal devient plus difficile à construire, et dès lors beaucoup plus tardif.

Ainsi, le grand problème humain, l'ascendant de l'altruisme sur l'égoïsme, comporte une vraie solution, vers laquelle tend toujours l'ensemble de nos destinées, et dont la réalisation graduelle, qui ne sera jamais complète, constitue la meilleure mesure de notre progrès continu. Quand je posai biologiquement cette question fondamentale, à la fin du volume précédent, je la réduisis, d'après la théorie cérébrale, à faire dominer les instincts personnels par la coalition normale des instincts sympathiques avec les attributs intellectuels. En simplifiant autant que possible une telle conception, on ramène la difficulté essentielle à lier suffisamment deux organes contigus, celui de l'amour universel, et celui de l'esprit synthétique, tous deux placés aux sommets des régions correspondantes. J'ai fait ensuite ressortir sociologiquement cette appréciation finale dans l'ensemble du chapitre qui commence et domine le présent volume. Car, on a dès lors reconnu que la vraie religion consiste en un concours permanent entre l'amour et la foi pour diriger l'activité. Or, le chapitre actuel vient de compléter cette grande démonstration, en prouvant que la destination même d'une telle alliance constitue la meilleure garantie de sa formation et de sa stabilité. Jusqu'à ce dernier examen, la solution générale devait sembler impossible, d'après l'apparente contradiction entre le principe et le but. En effet, aucune religion, même le polythéisme, ne put encore embrasser assez

l'activité, que le positivisme seul consacre et systématise directement. Cette considération doit faire sentir la haute importance spéciale d'un chapitre sans lequel la vraie théorie de l'unité humaine resterait insuffisante.

Loin que l'activité, même matérielle, soit finalement incompatible avec l'amour et la foi, c'est d'elle, au contraire, que ces deux sources nécessaires de la religion tirent leur principale consistance. Quoique d'abord personnelle, elle dirige l'homme vers un but extérieur, qui devient de plus en plus social, et dont la poursuite tend à développer autant le sentiment de la solidarité que la conception de l'ordre naturel. Déterminée par nos besoins les plus grossiers, mais les plus énergiques, elle s'ennoblit toujours de plus en plus, d'après l'intime connexité qui existe entre tous nos perfectionnements. Puisque la plus grande loi de la nature subordonne l'ordre social à l'ordre vital, et celui-ci à l'ordre matériel, il faut bien que la même hiérarchie s'étende aux progrès correspondants, qui ne sont respectivement que leurs développements modifiables. C'est pourquoi le progrès matériel, sur lequel une inflexible nécessité concentra longtemps toute la sollicitude humaine, fournit spontanément la base continue d'après laquelle nous systématisons graduellement nos divers perfectionnements supérieurs, d'abord physique, ensuite intellectuel, et enfin moral. Mais, outre cette progression normale, nous avons ici reconnu l'influence directe de la plus grossière activité sur l'essor des plus nobles attributs, quand elle a pu, d'après les accumulations convenables, transformer assez son caractère primitivement personnel.

Il n'appartient point à la statique sociale de mesurer le temps qu'exige cette transformation décisive, dont je compléterai la notion en sociologie dynamique. Toutefois, je dois ici signaler le principe général d'une telle détermination, qui va reproduire

la distinction fondamentale de tout ce volume, déjà caractérisée, au chapitre précédent, d'après son application la plus essentielle. Il consiste, en effet, à concevoir toujours l'état normal de l'humanité comme nécessairement préparé par une longue initiation, où la sociabilité finale se trouve dissimulée sous la personnalité primitive. Pour mieux appliquer ce principe, il faut ici faire consister l'âge préliminaire à développer toutes les forces humaines, tandis que le régime définitif peut seul les régler. Cette distinction générale, que tout le reste de ce traité rendra plus évidente et plus précise, doit inspirer beaucoup d'indulgence envers un passé empirique, où nos forces ne pouvaient être réglées que d'après leur propre exercice ou par leur opposition mutuelle. Nous devions alors poursuivre surtout leur essor spontané, quelque désordonné qu'il fût d'abord, afin de ne pas l'étouffer sous une discipline intempestive. Dans l'état final, au contraire, l'entière systématisation des forces déjà surgies devient la principale destination de notre providence permanente, à la fois théorique et pratique. Leur mauvais emploi constitue dès lors notre plus grand danger. En outre, leurs lois naturelles étant enfin découvertes d'après cette immense expérience, nous pouvons assez systématiser la discipline qui leur convient. Or, si, abstraction faite du temps, on tente d'apprécier la portée générale de ces conditions nécessaires, on reconnaît statiquement que l'activité humaine ne pouvait subir sa transformation décisive qu'après avoir graduellement parcouru toute son échelle fondamentale, en s'élevant des plus grossiers besoins aux plus nobles instincts. Car, c'est seulement d'après l'essor intellectuel et surtout moral que tous nos autres progrès peuvent enfin être vraiment réglés. On démontre ainsi que notre existence pratique dut essentiellement conserver son caractère primitivement personnel jusqu'à l'avénement direct de la grande régénération moderne, qui

consistera surtout à lui imprimer définitivement son vrai caractère social. Mon appréciation ultérieure de la tentative, admirable mais prématurée, par laquelle le moyen âge s'efforça de régler des forces qui n'étaient pas assez développées, ne fera que confirmer spécialement cette conclusion.

Une telle conviction fait maintenant surgir un nouvel examen, en manifestant une autre face nécessaire de l'initiation fondamentale. Cette longue tendance de notre existence pratique à développer surtout nos plus grossiers instincts, qui sont d'ailleurs les plus énergiques, aurait suffi pour rendre toujours impossible sa régénération finale, si, dans le même temps, une autre influence spontanée n'avait pas continuellement cultivé nos meilleurs penchants. Tel fut, en effet, l'admirable office des affections domestiques pendant toute la durée de notre initiation, comme va l'expliquer directement le chapitre suivant.

CHAPITRE TROISIÈME.

THÉORIE POSITIVE DE LA FAMILLE HUMAINE.

La répartition générale des opinions modernes au sujet de la famille fait nettement ressortir l'importance et la difficulté d'une théorie vraiment positive sur cette institution fondamentale. Malgré le pas immense du moyen âge vers l'état final de notre constitution domestique, les conceptions systématiques, restées, à cet égard, fort inférieures aux notions empiriques, ont presque toujours conservé le caractère essentiellement anarchique qu'elles offrirent dans l'antiquité. Sauf l'incomparable Aristote, seul supérieur à toutes les graves aberrations, les philosophes grecs avaient entièrement méconnu la véritable nature de la famille humaine et ses relations nécessaires avec la société. Or, les penseurs modernes, quoique placés dans un meilleur milieu, ne pouvant davantage élever leur métaphysique au vrai point de vue social, se bornèrent habituellement, même sous l'inspiration catholique, à reproduire ces utopies subversives comme le type normal de l'ordre futur. C'est seulement depuis que l'ébranlement révolutionnaire mûrit toutes les méditations morales et politiques que la raison théorique commence, envers ce grand sujet, à se rapprocher assez de la sagesse pratique. Mais cette indispensable harmonie reste encore

le privilége caractéristique de l'admirable école rétrograde qui, au début du siècle actuel, démontra si complétement l'inanité sociale de la métaphysique négative propre au dix-huitième siècle. Les lumières décisives que l'illustre Bonald sut tirer de l'expérience égyptienne et surtout romaine pour rectifier les sophismes grecs n'ont pas été réellement adoptées jusqu'ici par l'ensemble des penseurs progressistes. Au contraire, toutes les utopies actuelles se trouvent, comme les précédentes, profondément livrées aux aberrations anti-domestiques. Telle est donc la gravité de notre situation intellectuelle que, sur les notions même les plus fondamentales, et en apparence les plus faciles, l'ordre appartient aux purs rétrogrades, chez lesquels il reste sans efficacité, tandis que le progrès demeure entièrement anarchique et dès lors radicalement stérile. Cette double contradiction ne pouvait être irrévocablement dissipée que par le positivisme, qui, dès sa naissance, sut également accepter la succession de De Maistre et celle de Condorcet. Mes premiers travaux sociologiques, réimprimés dans le dernier volume du présent traité, attaquèrent systématiquement la métaphysique révolutionnaire, avec plus de vigueur que n'avait pu le faire l'école théologique, et pourtant au nom du progrès le plus avancé. Quoiqu'ils dussent spécialement concerner l'ordre politique proprement dit, leur influence nécessaire s'étendait implicitement jusqu'à l'ordre domestique. Celui-ci devint ensuite le sujet direct de quelques explications décisives dans la grande élaboration philosophique qui résulta d'un tel programme social. Toutefois, c'est seulement ici que la vraie théorie de la famille, fondée sur une exacte connaissance de la nature humaine, pouvait susciter une construction définitive, préparée par mes cours oraux.

Avant d'y procéder, il convient de considérer encore, du point de vue historique, l'incohérence qu'elle doit résoudre,

comme un indice, confus mais énergique, de la dernière transformation que subira prochainement la constitution générale de la famille moderne pour devenir la base nécessaire de la vraie régénération. Sur ce sujet difficile, les meilleures conceptions de l'école rétrograde eurent inévitablement le grave défaut de supposer immuable une constitution qui chemine continuellement vers un type naturel qu'elle ne peut jamais atteindre. C'est, en sociologie, le vice ordinaire des théories purement statiques, isolées de toute impulsion ou destination dynamique. Mais cette inévitable imperfection des conceptions d'Aristote sur l'ordre ancien ne devait pas se reproduire envers l'ordre moderne, dont la nature progressive était assez appréciable depuis le moyen âge. L'erreur n'a dès lors persisté que d'après l'impuissance personnelle des penseurs qui prétendaient maintenir la philosophie absolue en un temps où la philosophie relative pouvait seule convenir à la réorganisation sociale. Malgré leurs décisions doctorales, la prétendue immobilité de la constitution domestique révoltait la raison moderne, qui, d'après le spectacle, irrécusable quoique confus, des modifications antérieures, pressentait vaguement les futurs perfectionnements. Tant que la loi naturelle de ces variations normales n'a pas été connue, leur inévitable contemplation a dû exercer une influence essentiellement anarchique, en paraissant autoriser toutes les hypothèses arbitraires que pouvait suggérer un aveugle instinct de progrès. Mais, depuis que j'ai fondé la véritable science sociale, ces spéculations délicates n'offrent aucun danger radical pour l'harmonie pratique de l'existence moderne. Tous les sophismes y peuvent être complétement atteints par des démonstrations positives, où les besoins du perfectionnement se trouvent toujours conciliés nécessairement avec les conditions de la conversation, suivant l'esprit fondamental qui partout caractérise la nouvelle philo-

sophie. D'après l'ensemble de ce chapitre, les grandes modifications que doit bientôt subir la constitution générale de la famille humaine deviendront la suite inévitable et le complément indispensable de celles qu'elle éprouva successivement pendant la longue initiation propre à notre espèce. Loin de tendre jamais à dissoudre la famille dans la société, elles consisteront surtout à mieux consolider et à développer davantage le vrai régime domestique indiqué par la saine connaissance de notre nature. Appréciées ici sous le simple aspect statique, c'est-à-dire quant au type fondamental vers lequel elles tendent toujours, les variations normales de ce régime spontané se trouveront ensuite déterminées avec plus de précision d'après l'étude dynamique propre au volume suivant. Mais partout on reconnaîtra, même dans le chapitre actuel, que leurs lois spéciales constituent seulement une nouvelle application du grand principe qui toujours subordonne l'un à l'autre les deux éléments essentiels de la sociologie positive : *le progrès est le développement de l'ordre.*

On peut construire la vraie théorie de la famille humaine d'après deux modes très-distincts, mais également naturels, l'un moral, l'autre politique, qui concourent nécessairement, et dont chacun convient mieux à certaines destinations essentielles.

Tous deux conçoivent la famille comme l'élément immédiat de la société, ou, ce qui est équivalent, comme l'association la moins étendue et la plus spontanée. Car, la décomposition de l'humanité en individus proprement dits ne constitue qu'une analyse anarchique, autant irrationnelle qu'immorale, qui tend à dissoudre l'existence sociale au lieu de l'expliquer, puisqu'elle ne devient applicable que quand l'association cesse. Elle est aussi vicieuse en sociologie que le serait, en biologie, la dé-

composition chimique de l'individu lui-même en molécules irréductibles, dont la séparation n'a jamais lieu pendant la vie. A la vérité, quand l'état social se trouve profondément altéré, la dissolution pénètre, à un certain degré, jusqu'à la constitution domestique, comme on ne le voit que trop aujourd'hui. Mais, quoique ce soit là le plus grave de tous les symptômes anarchiques, on peut alors remarquer, d'une part, la disposition universelle à maintenir autant que possible les anciens liens domestiques, et, d'une autre part, la tendance spontanée à former de nouvelles familles, plus homogènes et plus stables. Ces cas maladifs confirment donc eux-mêmes l'axiome élémentaire de la sociologie statique : la société humaine se compose de familles, et non d'individus. Suivant un principe philosophique posé, depuis longtemps, par mon ouvrage fondamental, un système quelconque ne peut être formé que d'éléments semblables à lui et seulement moindres. Une *société* n'est donc pas plus décomposable en *individus* qu'une surface géométrique ne l'est en lignes ou une ligne en points. La moindre société, savoir la famille, quelquefois réduite à son couple fondamental, constitue donc le véritable élément sociologique. De là dérivent ensuite les groupes plus composés qui, sous les noms de classes et de cités, deviennent, pour le Grand-Être, les équivalents des tissus et des organes biologiques, comme je l'expliquerai bientôt. Toutefois, cette manière de concevoir la famille ne convient de préférence qu'au début de la religion positive, où la notion et le sentiment de l'Humanité n'ont pu encore prévaloir assez. Quand l'éducation régénérée aura suffisamment familiarisé les esprits et les cœurs occidentaux avec le principe affectif et rationnel de la synthèse finale, les familles sembleront devoir être tellement combinées que leur séparation abstraite exigera quelques efforts habituels. Au lieu de définir la société humaine d'après la famille, alors prévaudra la dispo-

sition inverse, et l'on concevra les familles comme les moindres sociétés susceptibles de persistance spontanée. Car, si l'existence politique repose d'abord sur l'existence domestique, celle-ci finit par trouver dans l'autre la principale source de son perfectionnement et même la meilleure garantie de sa consolidation. Les notions de famille et de société ne sont donc séparables que provisoirement, tant que dure la grande initiation propre à notre espèce. Dans le régime final, elles caractériseront seulement deux degrés inégaux mais connexes d'une même existence, et la science réelle ne les isolera qu'afin de mieux connaître les lois générales de l'organisme collectif en étudiant d'abord sa moindre complication. Cette union mutuelle des familles constitue, en effet, le principal caractère de notre véritable existence domestique. Pour trouver des familles sans société, il faut descendre parmi les animaux : mais alors la famille cesse d'être permanente, et ne subsiste réellement que pendant l'éducation des petits. Quand elle dure au delà de ce temps, on observe aussi une tendance constante à former des associations de plus en plus vastes, dont l'extension n'est vraiment bornée, chez les races vraiment sociables, que par la prépondérance de l'Humanité, comme je l'ai expliqué en biologie. Ainsi, dans l'ordre humain, seul type complet de l'ordre universel, il n'existe pas davantage de familles sans société que de société sans familles. Le développement continu du vrai Grand-Être identifie de plus en plus l'existence domestique et l'existence politique, d'après une connexité croissante entre la vie privée et la vie publique. Mais, à raison même d'une telle harmonie, les lois naturelles de toute association humaine doivent être dogmatiquement expliquées d'abord envers le moindre degré, quoique le degré supérieur ait pu seul être assez décisif pour les dévoiler à nos premières méditations positives.

D'après cette explication fondamentale, nécessairement com-

mune à toutes les manières possibles d'envisager la famille humaine, il faut distinguer soigneusement les deux modes généraux ci-dessus indiqués quant à cet élément social. Il doit être conçu tantôt comme source spontanée de notre éducation morale, tantôt comme base naturelle de notre organisation politique. Sous le premier aspect, chaque famille actuelle prépare la société future; sous le second, une nouvelle famille étend la société présente. Tous les liens domestiques prennent réellement leur place dans l'un et l'autre mode : mais leur introduction n'y est pas également spontanée, et l'ordre de leur succession ne s'y trouve point identique. C'est pourquoi je dois ici les apprécier séparément, sauf à les rapprocher ensuite, comme l'indique déjà mon discours préliminaire. Faute de les avoir assez distingués, mes meilleurs précurseurs n'ont pu présenter que des notions trop confuses, où la famille humaine restait vaguement confondue avec l'ensemble des familles animales.

Envers chacun d'eux, l'appréciation qui va suivre convient également au régime primitif et au régime définitif, suivant le véritable esprit de la statique sociale, où ces deux régimes coïncident essentiellement, puisque le second n'y peut être que le plein développement du premier. Mes explications actuelles devront donc faciliter beaucoup celles qui seront propres au quatrième volume de ce traité, pour mieux caractériser une existence alors reconnue comme atteignant sa complète maturité, mais dont tous les traits principaux doivent être ici marqués déjà.

L'efficacité morale de la vie domestique consiste à former la seule transition naturelle qui puisse habituellement nous dégager de la pure personnalité pour nous élever graduellement jusqu'à la vraie sociabilité. Cette aptitude spontanée repose toujours sur la loi générale établie, dans le chapitre précédent,

d'après ma théorie cérébrale, quant aux relations spéciales entre les instincts égoïstes et les penchants altruistes. En effet, l'énergie supérieure des affections domestiques ne provient pas seulement d'une destination mieux circonscrite que celle des affections sociales proprement dites. On doit surtout l'attribuer à ce que leur nature est moins pure, d'après un mélange nécessaire de personnalité. L'instinct sexuel et l'instinct maternel, seuls particuliers à la vie de famille, sont, en eux-mêmes, presque autant égoïstes que le simple instinct conservateur, assisté des deux instincts de perfectionnement : et leur caractère est encore plus personnel que celui des deux instincts d'ambition. Mais ils suscitent des relations spéciales éminemment propres à développer tous les penchants sociaux : de là résulte leur principale efficacité morale, qui ne comporte aucun équivalent. C'est donc en vertu de leur imperfection même que les affections domestiques deviennent les seuls intermédiaires spontanés entre l'égoïsme et l'altruisme, de manière à fournir la base essentielle d'une solution réelle du grand problème humain. Dès lors, leur vrai perfectionnement doit consister, en général, à devenir de plus en plus sociales ou de moins en moins personnelles, sans rien perdre de leur intensité. Tel est, en effet, le sens nécessaire des variations continues que leur imprime l'évolution normale de l'humanité, comme je l'expliquerai dynamiquement. Il suffit ici d'indiquer, à la fin de ce chapitre, le principe statique d'une pareille tendance, due à la réaction croissante de la société sur la famille.

Ayant ainsi déterminé le vrai caractère général de l'influence morale propre aux affections domestiques, je dois compléter cette appréciation en la spécifiant davantage envers chacune des phases naturelles d'une telle existence.

Dans la famille humaine, l'éducation graduelle du sentiment social commence spontanément par les relations involontaires

qui résultent de notre naissance. Elles nous font d'abord sentir la continuité successive, puis la solidarité actuelle.

Nous subissons le joug du passé avant que le présent nous affecte : ce qui doit mieux repousser les tendances subversives qui, concentrant la sociabilité sur les existences simultanées, méconnaissent aujourd'hui l'empire nécessaire des générations antérieures. Dans cette première phase de l'initiation morale, le mélange entre l'égoïsme et l'altruisme devient aisément appréciable. La soumission de l'enfant étant alors forcée, elle n'y développe d'abord que l'instinct conservateur. Mais les relations continues qu'il contracte ainsi suscitent bientôt l'essor graduel d'un penchant supérieur, aussi naturel quoique moins énergique. La vénération filiale vient dès lors ennoblir une obéissance longtemps involontaire, et compléter le premier pas fondamental vers la vraie moralité, consistant surtout à aimer nos supérieurs. Une fois introduit sous l'irrésistible impulsion des besoins les plus personnels, ce respect subsiste et grandit par son propre charme, à mesure que les services sont mieux appréciés, et il survit même à toute protection objective. Des relations étroites qui l'ont fait naître, il peut s'étendre graduellement jusqu'aux plus vastes influences analogues, de manière à comprendre, non-seulement tous les ancêtres proprement dits, mais aussi l'ensemble des prédécesseurs quelconques, et enfin le Grand-Être lui-même.

Ce fondement filial de toute notre éducation morale se trouve bientôt accompagné, dans le cas normal, d'un autre essor sympathique, spécialement relatif à la simple solidarité. Les rapports fraternels viennent alors développer en nous le pur attachement, exempt de toute protection et concurrence, surtout quand la diversité des sexes écarte mieux les pensées de rivalité. Mais la perfection même d'un tel penchant confirme la loi précédente sur l'intensité supérieure des tendances

altruistes unies à des motifs égoïstes. Car la fraternité la plus pure est ordinairement la plus faible. On saisit ainsi la frivolité des appréciations émanées de l'anarchie moderne contre les anciennes inégalités fraternelles. Loin que la hiérarchie domestique du moyen âge pût réellement devenir, pendant la splendeur de ce régime transitoire, une source habituelle de discorde entre les frères, elle augmentait nécessairement leur union générale. D'abord, elle fortifiait l'attachement par la vénération chez les inférieurs et la bonté parmi les supérieurs. En outre, elle appelait, de part et d'autre, les impulsions personnelles au secours des affections sociales. Sous ces divers aspects, la systématisation finale devra se rapprocher davantage des institutions empiriques de nos ancêtres chevaleresques que des usages anarchiques propres à leurs descendants révolutionnaires. Quoi qu'il en soit, la fraternité termine toujours l'essor involontaire de notre sociabilité, en développant l'affection domestique la mieux susceptible d'extension extérieure, et qui, en effet, fournit partout le type spontané de l'amour universel.

A ces deux phases forcées de notre éducation morale, la vie de famille fait enfin succéder deux autres ordres de relations, que leur nature essentiellement volontaire doit rendre plus intimes et plus efficaces. Inversement aux précédentes, elles développent d'abord la solidarité, et puis la continuité.

Le premier et principal de ces deux derniers liens consiste dans l'union conjugale, la plus puissante de toutes les affections domestiques. Sa prééminence est trop reconnue, même à travers l'anarchie actuelle, pour exiger ici aucun autre travail spécial qu'une meilleure analyse, fondée sur la vraie connaissance de la nature humaine, et propre à dissiper irrévocablement tout sophisme perturbateur. L'excellence de ce lien consiste d'abord en ce que seul il développe à la fois les trois

instincts sociaux, trop isolément cultivés dans les trois autres relations domestiques, qui pourtant ne stimulent pas chacun d'eux autant que peut le faire un véritable mariage. Plus tendre que l'amitié fraternelle, l'union conjugale inspire une vénération plus pure et plus vive que le respect filial, comme une bonté plus active et plus dévouée que la protection paternelle. Ce triple essor simultané, toujours accru de la réaction naturelle entre des organes connexes et contigus, s'accomplit nécessairement à mesure que le mariage humain tend mieux vers ses conditions essentielles.

Depuis l'institution décisive de la monogamie, on a de plus en plus senti que le sexe actif et le sexe affectif, en conservant chacun son vrai caractère, doivent s'unir par un lien à la fois exclusif et indissoluble, qui résiste même à la mort. Tandis que le temps affaiblit spontanément tous les autres nœuds domestiques, il resserre davantage, dans le cas normal, la seule liaison qui puisse déterminer une complète identification personnelle, objet constant de tous nos efforts sympathiques. En second lieu, l'intensité supérieure de l'affection conjugale résulte de sa connexité naturelle avec le plus puissant des instincts égoïstes autres que celui de la conservation directe. C'est le cas le plus propre à manifester l'aptitude générale des motifs intéressés pour stimuler les inclinations bienveillantes qui s'y rattachent, parce que la liaison ne saurait être ailleurs aussi profonde. Mais l'insuffisante théorie de la nature humaine qui prévalut jusqu'à l'avénement décisif du positivisme conduit encore à beauconp exagérer une telle réaction, sur laquelle on fait reposer une appréciation, non moins irrationnelle qu'immorale, de l'institution la plus fondamentale. Le plus pur théologisme, musulman ou même chrétien, persiste à représenter le mariage comme uniquement relatif à la propagation de l'espèce, en érigeant le célibat

complet en type exclusif de la perfection morale. Cette double aberration résulte nécessairement d'une fausse théorie de l'humanité, où l'on suppose que les affections désintéressées sont étrangères à notre nature, et dès lors soustraites à toute loi réelle, pour n'obéir qu'aux impulsions arbitraires d'une puissance chimérique. Déjà rectifiée directement dans mon discours préléminaire, et dissipée indirectement par l'ensemble de ce traité, elle s'y trouvera spécialement appréciée encore, quand mon volume final déterminera la pleine maturité de notre constitution domestique. Sans devoir donc nous y arrêter davantage, je me borne à rappeler ici que l'impulsion sexuelle, quelque indispensable qu'elle soit d'ordinaire, surtout aux mâles, ne peut que mieux disposer à l'affection conjugale, qu'elle serait incapable de produire à défaut d'un penchant direct. L'instinct charnel suscite seulement des rapports qui souvent conduisent l'homme à bien apprécier la femme. Mais quand l'attachement s'est ainsi formé, il subsiste et croît par son propre charme, indépendamment de toute brutale satisfaction, suivant la loi commune de telles réactions cérébrales. Il devient même à la fois plus intense et plus fixe lorsqu'il résulte de relations toujours pures, quoique l'impulsion sexuelle reste encore sensible, au moins chez l'homme, dans ce cas exceptionnel, où l'affection se trouve d'ailleurs fortifiée matériellement. Dans mon quatrième volume, j'expliquerai comment cette perfection conjugale doit être beaucoup développée par le régime final, pour régler enfin la procréation humaine, jusqu'ici livrée aux plus aveugles impulsions, malgré les sages institutions relatives aux animaux. Mais, sans repousser ordinairement les satisfactions charnelles, il suffit que le mariage soit destiné surtout au perfectionnement mutuel des deux sexes, comme l'institue aujourd'hui la religion positive, d'après la vraie théorie cérébrale. Alors l'attachement conjugal tend

d'autant mieux à fortifier la vénération et la bonté que chaque sexe s'y trouve à la fois protecteur et protégé, d'après un heureux concours entre la prééminence affective de l'un et l'active prépondérance de l'autre.

Notre évolution morale se complète, dans l'existence domestique, par un dernier ordre d'affections, plus faible et moins volontaire que le précédent, mais lié spécialement au plus universel des trois instincts sympathiques. Comme fils, nous apprenons à vénérer nos supérieurs, et comme frères à chérir nos égaux. Mais c'est la paternité qui nous enseigne directement à aimer nos inférieurs. La bonté proprement dite suppose toujours une sorte de protection, qui, sans être incompatible avec les rapports filiaux et fraternels, n'en constitue pas un élément essentiel. Elle n'appartient encore au mariage que chez l'homme, et le régime positif pourra seul l'y rendre habituellement réciproque, quand le véritable office de la femme sera suffisamment senti. Même alors, l'affection paternelle conservera son aptitude naturelle à développer, mieux qu'aucune autre, le plus vaste sentiment social, celui qui nous pousse directement à satisfaire aux besoins de nos semblables. La protection y présente spontanément un charme et une intensité qui ne sauraient exister ailleurs, parce qu'elle s'y trouve exempte de toute équivoque réciprocité. Toutefois, ce grand sentiment reste naturellement trop faible chez le sexe prépondérant, qui pourtant devrait le posséder davantage, du moins dans la présente constitution de la famille humaine, où tout le protectorat appartient au père. En outre, le défaut de choix empêche alors le plein essor d'une providence qui tend toujours à préférer le dévouement volontaire. Ces graves imperfections sont, à la vérité, compensées ordinairement par le concours de la plupart des impulsions personnelles. La paternité habituelle est, en effet, le moins pur de tous les sentiments domestiques : l'or-

gueil et la vanité y participent beaucoup, la cupidité proprement dite s'y fait même remarquer souvent. Aucune autre relation ne peut autant confirmer la loi naturelle qui caractérise la puissance des motifs intéressés pour fortifier les inclinations bienveillantes. Néanmoins, la paternité constitue évidemment le complément indispensable de notre éducation morale par l'évolution domestique. Sans elle, le sentiment fondamental de la continuité humaine ne saurait être assez développé; puisqu'elle seule étend à l'avenir la liaison d'abord sentie envers le passé. C'est ainsi que les deux termes extrêmes de l'initiation domestique nous disposent, l'un à respecter nos prédécesseurs, l'autre à chérir nos successeurs. La complication supérieure des influences affectives qui déterminent habituellement la paternité réelle permet d'ailleurs d'en modifier davantage le résultat général. Aussi ce lien domestique a-t-il subi plus qu'aucun autre des variations normales, que j'apprécierai dynamiquement, et qui tendirent toujours à l'épurer spontanément. Son perfectionnement systématique devra surtout consister, d'après les indications précédentes, à le rendre à la fois moins factice et plus volontaire, en augmentant l'influence des mères et développant l'usage de l'adoption.

Telle est la série normale de phases essentielles qui, dans l'existence domestique, dégage spontanément le cœur humain de sa personnalité primitive, pour le préparer graduellement à la vraie sociabilité, dont aucun autre apprentissage ne peut autant seconder l'essor naturel. Cette théorie morale de la famille va maintenant permettre l'établissement de sa théorie politique, où surgira la constitution qui doit correspondre à une semblable destination affective. Les fonctions et les sentiments étant ainsi devenus connexes, la coordination des unes pourra définitivement représenter celle des autres. Il faut donc regarder seulement l'appréciation précédente comme fournis-

sant la base morale d'une théorie domestique qui devra finalement consister surtout dans la conception politique à laquelle je vais consacrer le reste de ce chapitre. Notre indispensable préambule ne prévaudra directement que pour les spéculations sociales qui concernent spécialement l'éducation. En tout autre cas, l'ensemble de ce traité appliquera davantage la théorie politique de la famille que sa théorie morale, comme étant à la fois plus complète et plus systématique. Car, les relations domestiques vont s'y trouver toujours rangées suivant leur énergie décroissante et leur extension croissante, conformément au principe fondamental de toute classification positive. Au contraire, l'appréciation morale, où l'ordre des âges a dû prévaloir, ne fournit pas une série pleinement homogène. Ce double principe de classement ne s'y trouve respecté qu'envers les deux termes dont se compose chacun des deux groupes essentiels : le passage d'un groupe au suivant s'y accomplit en sens inverse ; d'où résulte un ensemble discordant. Mais, en étudiant la famille comme la véritable unité sociale, les relations volontaires s'y placent naturellement avant les autres, et la série domestique devient enfin homogène, en même temps qu'elle se complète par un terme indispensable, qui ne pouvait d'abord surgir assez. Cette étude directe de la constitution domestique nous importe d'autant plus qu'elle prépare nécessairement celle de la constitution politique proprement dite, d'après l'identité fondamentale qui existe naturellement entre ces deux régimes. En effet, la famille humaine n'est, au fond, que notre moindre société ; et l'ensemble normal de notre espèce ne forme, en sens inverse, que la plus vaste famille.

Toute véritable famille, même chez les animaux, commence spontanément par le couple propagateur, auquel elle reste souvent réduite. Car, la polygamie ne produit réellement qu'un mélange de familles diverses, au lieu d'une famille unique. D'ail-

leurs, cet état confus ne persiste que dans celles des espèces sociables où l'instinct sexuel se trouve très-développé, tandis que l'attachement l'est trop peu. Parmi nous, il constitue seulement une préparation plus ou moins prolongée, pendant laquelle une excessive concentration des richesses oblige, surtout d'après le régime théocratique, à cumuler sur un seul mâle l'alimentation de plusieurs femelles. Il est maintenant superflu de réfuter directement la superficielle appréciation qui jadis attribuait au climat la nature monogame ou polygame de l'union domestique. Aucune vraie combinaison ne saurait être plus que binaire, encore mieux dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. La statique sociale, qui partout considère l'état normal, sans s'occuper spécialement des préparations qu'il exige, doit donc avoir seulement en vue la monogamie, comme base nécessaire de toute constitution domestique.

Dans ce degré fondamental de la famille humaine, les lois naturelles qui régissent des associations quelconques deviennent aisément vérifiables, parce que l'extrême simplicité du cas n'y permet aucune illusion durable, quoiqu'elle eût empêché d'abord de les y découvrir. On y sent, mieux qu'ailleurs, que toute union permanente doit reposer à la fois sur les trois parties essentielles de l'existence cérébrale, sentiment, intelligence, activité. Car, le lien le plus cimenté par l'affection s'altère profondément, et souvent se dissout, quand une foi commune n'y consolide pas l'amour mutuel. Lors même que la conformité des opinions y fortifie l'harmonie affective, il faut encore une certaine coopération habituelle entre des activités distinctes, pour que l'union puisse résister assez aux divers ébranlements extérieurs ou intérieurs. C'est ainsi que le meilleur type d'association manifeste clairement toutes les conditions fondamentales de la religion, un concours permanent entre l'amour et la foi, destiné toujours à perfectionner une fatalité modifiable.

Le vrai sentiment de l'ordre civil doit d'abord se raffermir d'après ce cas élémentaire, où la démonstration positive peut mieux écarter les subterfuges métaphysiques. Ainsi reconnues indispensables envers la plus intime union, les conditions de foi et d'activité pourraient-elles être éludées pour des associations plus complexes et moins naturelles, où les perturbations spontanées doivent devenir plus graves ?

Outre cette vérification décisive du triple concours cérébral qu'exige une association quelconque, la théorie positive du mariage confirme nettement l'axiome fondamental de toute saine politique : il ne peut exister davantage de société sans gouvernement que de gouvernement sans société. Les plus audacieux niveleurs n'osent point étendre ordinairement leurs utopies subversives jusqu'à la communauté conjugale, qu'ils sentent naturellement incompatible avec leur égalité chimérique. Entre deux êtres seulement, que rallie spontanément une profonde affection mutuelle, aucune harmonie ne saurait persister que si l'un commande et l'autre obéit. Le plus grand des philosophes, en ébauchant, il y a vingt-deux siècles, la vraie théorie de l'ordre humain, disait, avec une admirable délicatesse, trop méconnue chez lui : « La principale force de » la femme consiste à surmonter la difficulté d'obéir. » Telle est, en effet, la nature de la subordination conjugale qu'elle devient indispensable à la sainte destination que la religion positive assigne au mariage. C'est afin de mieux développer sa supériorité morale que la femme doit accepter avec reconnaissance la juste domination pratique de l'homme. Quand elle s'y soustrait d'une manière quelconque, son vrai caractère, loin de s'ennoblir, se dégrade profondément, puisque le libre essor de l'orgueil ou de la vanité empêche alors la prépondérance habituelle des sentiments qui distinguent la nature féminine. Cette funeste réaction affective résulte même d'une indépendance

passivement due à la richesse ou au rang. Mais elle se développe davantage si la révolte exige des efforts artificiels, où la femme détruit aveuglément sa principale valeur, en voulant fonder sur la force un ascendant que peut seule obtenir l'affection.

La théorie morale établie ci-dessus quant à la vraie nature de l'union conjugale, dissipe également toutes les autres difficultés que peut faire naître la constitution du mariage. Après le besoin général d'un gouvernement pour maintenir une association quelconque, la société domestique vérifie aussi la décomposition fondamentale du pouvoir humain, si tardivement étendue à la société politique. L'esclavage des femmes n'empêche pas même une certaine appréciation initiale de la division spontanée entre les deux puissances élémentaires, qualifiées ensuite de spirituelle et temporelle, dont l'une modère la prépondérance nécessaire de l'autre. Mais la vraie monogamie met en pleine évidence cette affectueuse réaction du conseil sur le commandement, sans laquelle le mariage ne pourrait aucunement remplir son office fondamental pour le perfectionnement mutuel des deux sexes. De là résultent aussi les deux caractères essentiels de la véritable constitution conjugale, établis déjà par mon discours préliminaire, l'affranchissement de tout travail extérieur chez la femme et sa surintendance générale de l'éducation domestique. Sous ce double aspect, la dynamique sociale confirmera pleinement, dans le volume suivant, une telle théorie statique, en démontrant que l'ensemble des variations normales du mariage humain tendit toujours à mieux développer ce type naturel. Ainsi, l'étude positive du mariage ne vérifie pas seulement l'axiome fondamental, il n'existe pas de société sans gouvernement; mais aussi l'aphorisme complémentaire, tout gouvernement suppose une religion, pour consacrer et régler le commandement et l'obéissance. En systématisant l'ordre élémentaire sur lequel repose l'ensemble de l'organisation sociale,

on est donc conduit à construire, envers le cas le plus simple et le moins contestable, des notions positives qui, convenablement étendues, suffisent ensuite à toute la vraie politique. Mais cette identité naturelle n'est pas moins utile en sens inverse, pour mieux consacrer le mariage en faisant dignement sentir que les sophismes qui tendent à l'ébranler coïncident radicalement avec toutes les autres maximes anarchiques.

Après avoir assez apprécié l'organisation domestique quant au nœud fondamental qui la constitue, il faut étendre plus sommairement la même théorie d'abord aux fonctions qui perpétuent la famille et ensuite aux relations qui la lient directement à la société générale.

Pour simplifier cette explication, je dois considérer à la fois les deux états connexes de paternité et de filiation, ou plutôt me borner essentiellement au premier, qui seul importe à notre étude politique. Le second, presque passif à cet égard, n'exige un examen spécial que dans la théorie morale de la famille, suffisamment exposée ci-dessus. Remarquons-y seulement qu'il se place après le premier quand on range les diverses relations domestiques, à partir du mariage, suivant l'énergie décroissante et la généralité croissante des affections correspondantes : car la vénération est moins ardente que la bonté.

La paternité consolide et développe la constitution domestique fondée sur l'union conjugale. Quoique la famille puisse pleinement développer sa principale efficacité sociale quand elle se réduit au couple fondamental, il est pourtant certain que la procréation, outre sa propre importance, en augmente à la fois la consistance et l'activité. Un but commun, également cher aux deux époux, fortifie alors leur tendresse mutuelle, et tend sans cesse à prévenir ou à modérer les conflits provenus d'une insuffisante conformité d'opinions ou même d'humeurs. Cette précieuse réaction ne peut, évidemment, se

réaliser assez que dans l'état monogame, hors duquel un tel lien s'affaiblit beaucoup, tant chez les parents que parmi les enfants, faute d'une suffisante concentration affective. Il en résulte même un nouveau motif essentiel en faveur de la loi du veuvage, que la vraie religion prescrit d'après la destination fondamentale du mariage, comme l'explique mon discours préliminaire, pour constituer la pure monogamie. La sagesse occidentale déplore, depuis longtemps, la triste situation où les enfants se trouvent presque toujours placés par les secondes noces. Ainsi, l'entière fixité du lien conjugal, déjà si précieuse directement, peut seule garantir assez la stabilité qu'exigent les relations paternelles et filiales pour comporter une pleine efficacité morale et même politique.

D'après sa moindre énergie, la paternité est plus exposée que le mariage aux atteintes sophistiques émanées de toute anarchie morale ou mentale : la communauté des enfants fut toujours moins repoussée que celle des femmes par les utopies métaphysiques. Cependant le pouvoir paternel ne cessera jamais de fournir spontanément le meilleur type d'une suprématie quelconque. La juste réciprocité entre la bonté et la vénération ne saurait exercer ailleurs une influence aussi naturelle ni aussi complète pour régler dignement l'obéissance et le commandement. Mais cette seconde partie essentielle de la constitution domestique est à la fois plus modifiable et plus perfectible que la première, comme dépendant d'une plus grande complication affective. Son caractère normal ne peut être bien saisi que d'après une saine appréciation de sa principale destination sociale, en rapportant à l'humanité ce que la civilisation préparatoire rattacha seulement à la famille. J'y devrai donc revenir en traitant ci-dessous des relations nécessaires entre le régime domestique et le régime politique proprement dit. Néanmoins, la théorie morale de la famille dé-

termine déjà la nature générale des perfectionnements graduels du pouvoir paternel, puisqu'ils doivent ainsi tendre toujours à mieux développer la sainte réaction d'une telle discipline sur les sentiments respectifs des enfants et des parents. Cette règle prescrit d'abord une meilleure répartition du pouvoir entre le père et la mère, conformément à la vraie nature de chaque sexe. Si l'enfant doit toujours recevoir de l'un sa protection matérielle, c'est surtout à l'autre qu'est réservée sa préparation morale et même intellectuelle, du moins jusqu'à la fin de l'éducation purement domestique, suivant le plan indiqué dans mon discours préliminaire. Il faut d'ailleurs rectifier, d'une manière analogue, l'aveugle empirisme qui régit encore la sollicitude temporelle des pères. Elle tend à s'exercer aujourd'hui, du moins chez les riches, comme quand toutes les fonctions sociales étaient essentiellement héréditaires. Une folle tendresse veut encore transmettre à l'enfant une position équivalente à celle du père. Mais, en faisant dignement prévaloir la destination morale propre à l'existence domestique et la juste subordination de la famille à la société, on reconnaît aussitôt les limites normales de la providence temporelle des pères envers les fils. Quand ils ont reçu l'éducation complète, ceux-ci ne doivent attendre de ceux-là, quelle que soit leur fortune, que les secours indispensables à l'honorable inauguration de la carrière qu'ils ont choisie. Toute forte largesse ultérieure qui tend à dispenser du travail constitue, en général, un véritable abus d'une richesse toujours confiée tacitement pour une destination sociale, sans aucune vaine prédilection personnelle. En second lieu, si la sollicitude naturelle des pères doit avoir une intensité moins aveugle, il importe que son champ devienne plus étendu, d'après un meilleur usage de la grande institution de l'adoption. Le régime final de l'humanité développera beaucoup ce précieux perfectionnement, qui,

spontanément surgi de la civilisation initiale, fut ensuite trop entravé par l'organisation des castes, dont nous subissons encore les restrictions, quoique devenues intempestives. En expliquant, dans mon quatrième volume, la systématisation positive de la procréation humaine, je ferai sentir comment l'adoption procurera les douceurs de la paternité à beaucoup de couples très-dignes de les bien goûter, et pourtant voués à une stérilité complète, surtout volontaire. Sans cette libre répartition, les couples propagateurs se trouveraient d'ailleurs surchargés fréquemment. Mais la principale destination de l'adoption consiste, moralement à perfectionner l'affection protectrice d'après un heureux choix, et politiquement à permettre une meilleure transmission des offices sociaux, comme je l'expliquerai ultérieurement. Je ne la signale ici que pour indiquer combien la seconde partie nécessaire de la constitution domestique reste encore inférieure à son type normal, et quel est le caractère général de cet état définitif.

Un dernier élément naturel complète ordinairement chaque famille humaine, et permet seul de la lier directement à d'autres, quand l'inceste primitif est assez réprimé. Les espèces animales deviennent, en général, d'autant moins fécondes qu'elles occupent un rang plus élevé dans la grande hiérarchie biologique. C'est pourquoi notre race serait la moins abondante de toutes, si sa providence artificielle n'avait toujours compensé de plus en plus son infériorité naturelle. Malgré sa stérilité comparative, la pluralité des enfants y constitue pourtant une condition évidente de sa perpétuité et de son accroissement. Puisque l'existence s'y prolonge ordinairement jusqu'au double de l'âge où commencent moyennement les fécondations utiles, il faut que chaque couple normal y produise au moins un enfant de chaque sexe. Mais, outre que ce nombre rendrait la population humaine seulement stationnaire, il ne suffirait

pas même pour y compenser une fréquente stérilité et la mortalité antérieure au développement. On est ainsi conduit à faire provenir de chaque mariage humain trois enfants dont le sexe diffère, suivant l'usage statistique de compter cinq têtes par ménage. Ce nombre suffit, surtout dans l'ordre moderne, pour que notre population se maintienne et même s'accroisse lentement, comme l'indique une judicieuse observation, qui rectifie les dangereuses aberrations d'une fameuse école économique.

Les rapports fraternels se trouvant ainsi dégagés de toute apparence fortuite, je dois ici caractériser rapidement ce complément normal de la constitution domestique, sans revenir d'ailleurs sur son appréciation morale, assez indiquée ci-dessus.

Moins énergiques que toutes les autres, ces dernières relations de famille ont dû être plus affectées par les diverses influences perturbatrices. Elles ne furent vraiment réglées que pendant le moyen âge, et seulement chez les classes supérieures, où l'entière suprématie du fils aîné tendit à perpétuer la puissance propre à chaque maison illustre. Ces institutions étaient, en réalité, moins défavorables au développement moral de la vraie fraternité que l'anarchique égalité qui leur a passagèrement succédé. Néanmoins, on reconnaît aisément que, même alors, cette partie finale de la constitution domestique fut encore moins adaptée que les deux autres à la destination affective qui caractérise la famille humaine. Rien ne peut indiquer jusqu'ici quelle heureuse efficacité comporteront habituellement les liens fraternels quand la religion positive aura dignement érigé l'existence domestique en fondement normal de l'existence politique chez les occidentaux régénérés. D'antiques exemples de monstrueuse inimitié manifestent combien la fraternité fut altérée par la transmission héréditaire des fonctions sociales. Il en est de même, à un moindre degré, quand l'hé-

rédité se borne à la richesse. Mais, en rapportant toujours la famille à la société, le régime final dégagera l'autorité paternelle de toute entrave inspirée par l'égoïsme domestique. Pleinement libres de tester sous une juste responsabilité morale, les pères pourront alors transmettre hors de la famille les capitaux acquis ou conservés, même indépendamment de l'adoption. Les divers fils cessant ainsi de convoiter à l'envi la richesse paternelle, comme ils ont déjà renoncé à la succession des offices, rien ne troublera plus le développement naturel de leur affection mutuelle. Une commune vénération la consolidera davantage lorsque la loi du veuvage, complétant enfin la monogamie, assurera l'entière fixité des relations filiales. En outre, les frères se sentiront activement réunis par leur commun protectorat envers les sœurs, habituellement exclues de la succession paternelle. Je devais indiquer ici ces diverses vues anticipées sur la constitution domestique, qui ne devront se développer que dans mon volume final, afin de mieux signaler combien les relations fraternelles sont encore loin de leur vraie systématisation. Ces aperçus font aussi sentir comment le régime positif utilisera, pour l'ensemble de l'éducation morale, le genre d'affections domestiques qui rapproche directement plusieurs familles, indépendamment d'un heureux usage de l'adoption. La tendance spontanée à prendre la fraternité pour type habituel du plus vaste sentiment social constitua, chez nos ancêtres, une touchante anticipation des mœurs réservées à nos descendants, quand le régime systématique aura suffisamment remplacé le régime empirique.

Pour que la constitution de la famille soit pleinement caractérisée, il faut encore y comprendre un supplément naturel, trop méconnu dans l'anarchie moderne, envers la domesticité proprement dite. Sa spontanéité et son importance devraient nous être toujours rappelées par le langage habituel, qui n'a

jamais cessé d'y puiser toutes les expressions collectives sur l'association élémentaire. Même sous l'antique servitude, l'étymologie du mot *famille* indique nettement l'assimilation des esclaves aux enfants, comme les derniers sujets du chef commun. Depuis l'entière abolition de l'esclavage, la domesticité tendit toujours, malgré l'anarchie croissante, à instituer un ordre complémentaire de relations privées, directement propre à lier intimement les riches et les pauvres. Quand il sera dignement réglé, il peut concourir heureusement à l'essor graduel de la vraie sociabilité, par un développement spécial de la vénération et de la bonté, respectivement appliquées à y sanctifier l'obéissance et le commandement. Moins naturelles et moins intimes que les relations fraternelles, mais plus libres et plus vastes, ces affections supplémentaires doivent habituellement former la dernière transition normale entre les liens de famille et les rapports sociaux proprement dits. Une superficielle appréciation de l'existence moderne les fait ordinairement supposer bornées à des classes très-restreintes. Mais un examen approfondi relève leur importance, en les montrant douées, sous diverses formes, d'une généralité presque totale. Au moyen âge, les plus nobles natures s'honoraient de remplir les offices domestiques, pourvu que ce fût envers des chefs assez éminents. Cet exercice faisait alors une partie essentielle de toute éducation chevaleresque, même sous une subordination féminine. Quand l'existence industrielle s'est spontanément organisée, une véritable phase de domesticité a partout surgi dans la libre préparation habituelle du travailleur moderne. Le régime final régularisera cette institution élémentaire, en l'étendant convenablement à toutes les classes. Elle y formera, pour l'ensemble de chaque éducation morale, un état intermédiaire entre l'âge des liens involontaires et celui des relations volontaires. Sa destination sociale devra consister spécialement à

nous préparer au commandement par l'obéissance. J'expliquerai plus tard comment les mœurs finales ennobliront une telle existence, même dans les cas où elle deviendra perpétuelle, suivant les heureuses indications que fournissent déjà les populations préservées de la sécheresse protestante et de l'égoïsme industriel.

Cet ordre supplémentaire de relations domestiques conduit naturellement à sentir que, pour développer entièrement la théorie morale de la famille, il faut y joindre aussi tous les rapports privés indépendants de la naissance. A chacune des cinq affections que je viens d'apprécier, correspond, en effet, hors de la famille, un sentiment analogue, quoique ordinairement moins prononcé, susceptible d'une semblable réaction intime. En se bornant aux cas principaux, on voit ainsi le maître ou le protecteur, l'ami, et le disciple, représenter habituellement, à un degré moindre, le père, l'époux ou le frère, et le fils. Le régime final doit utiliser beaucoup ces diverses relations normales, pour mieux lier chaque vie privée à la vie publique, d'après une suite de liens intermédiaires, qui forme entre elles une transition presque insensible.

L'ensemble de cette théorie positive de la famille humaine justifie maintenant mes premières indications sur la connexité nécessaire de ses deux parties essentielles. On voit ainsi que, sous tous les aspects, la constitution politique de la famille se trouve profondément subordonnée à sa destination morale, seule source normale de toutes les explications propres à cette étude fondamentale. Mais on y sent aussi que, réciproquement, l'organisation devient la seule garantie réelle de l'efficacité. C'est par là que l'ordre domestique se lie le mieux à l'ordre politique proprement dit. Je n'aurais donc pas approfondi suffisamment ce grand sujet, si, après avoir traité de la famille en elle-même, je ne complétais ce chapitre en examinant ses

rapports généraux avec la société. Quoique le régime politique repose toujours sur le régime domestique, les variations normales de celui-ci ne peuvent jamais s'expliquer que d'après les modifications graduelles de l'autre. Si donc cette grande réaction n'était point assez appréciée, la théorie positive de la famille manifesterait trop peu le caractère essentiellement relatif qui la distingue le mieux des théories absolues ébauchées par mes prédécesseurs métaphysiques.

Pour faciliter autant que possible cette appréciation décisive, je dois d'abord résumer en une seule conception l'ensemble de la double théorie qui précède. A cet effet, il suffit de concevoir la famille comme destinée à développer dignement l'action de la femme sur l'homme.

D'après le chapitre précédent, le caractère naturellement égoïste de l'activité qui domine toute l'existence humaine ne saurait être convenablement transformé sans cette douce influence continuellement émanée du sexe affectif. Comme mère d'abord, et bientôt comme sœur, puis comme épouse surtout, et enfin comme fille, accessoirement comme domestique sous chacun de ces quatre aspects naturels, la femme est destinée à préserver l'homme de la corruption inhérente à son existence pratique et théorique. Sa supériorité affective lui confère spontanément cet office fondamental, que l'économie sociale développe de plus en plus en dégageant le sexe aimant de toute sollicitude perturbatrice, active ou spéculative. Tel est le but essentiel de l'existence domestique, et le caractère général de ses perfectionnements successifs. Dans chacune de ses phases naturelles, l'influence féminine se présente toujours comme devant prévaloir, d'après une meilleure aptitude au mode correspondant d'évolution morale. Nous sommes, à tous égards, et même physiquement, beaucoup plus les fils de nos mères que de nos pères. Pareillement, le meilleur des frères c'est

assurément une digne sœur : la tendresse de l'épouse surpasse ordinairement celle de l'époux ; le dévouement de la fille l'emporte sur celui du fils. Il serait d'ailleurs superflu d'expliquer la supériorité habituelle de la domesticité féminine. La femme constitue donc, sous un aspect quelconque, le centre moral de la famille. Quoique cette destination normale n'ait pu être suffisamment réalisée par le régime préliminaire de l'humanité, elle a néanmoins assez surgi jusqu'ici pour faire nettement concevoir les mœurs finales. Ainsi, la théorie positive de la famille humaine se réduit enfin à systématiser l'influence spontanée du sentiment féminin sur l'activité masculine.

Un tel résumé permet ici de caractériser directement la connexité fondamentale entre l'existence domestique et l'existence politique, en concevant l'une et l'autre comme les deux éléments nécessaires de la seule solution réelle que comporte le grand problème humain, la subordination habituelle de l'égoïsme à l'altruisme.

L'activité continue à laquelle nous sommes irrésistiblement voués ne peut être d'abord dirigée que par les instincts personnels, intimement liés aux organes spéciaux des besoins matériels qu'elle doit satisfaire. Mais le chapitre précédent démontre que son essor collectif tend naturellement à lui procurer un vrai caractère sympathique, à mesure que s'accomplit notre évolution sociale. Néanmoins, cette grande transformation ne pourrait jamais se réaliser spontanément sous les seules impulsions émanées de notre situation nécessaire. A ces tendances provenues du dehors, doivent correspondre, au dedans, des dispositions directement propres à développer nos meilleurs instincts, dont l'inertie native peut être ainsi compensée par un exercice assidu. Or, cette impulsion intérieure résulte du concours habituel de deux influences très-distinctes, mais susceptibles de se combiner assez, l'une morale, l'autre intellectuelle. La pre-

mière se réduit à l'essor spontané de nos affections bienveillantes, sans lesquelles un tel résultat serait toujours impossible. Il faut regarder la seconde comme consistant surtout dans une suffisante appréciation de l'ordre extérieur qui nous domine, et des modifications que nous y pouvons introduire.

Ces deux forces sont respectivement développées, d'une manière spéciale, par les deux modes généraux de notre existence sociale, d'abord domestique, puis politique. La vie de famille modifie profondément l'ensemble de notre constitution affective, d'après des relations à la fois assez intimes et assez variées pour cultiver habituellement tous nos penchants sympathiques, de manière à nous en faire dignement apprécier le charme caractéristique. Des liens continus, d'abord forcés, puis volontaires, y tendent de plus en plus à confondre chacun de nous avec les seuls êtres qu'il lui sera jamais permis de bien connaître. Quoique cette appréciation privée doive souvent paraître illusoire à ceux qui n'y peuvent assez participer, sa réalité ordinaire devient incontestable aux yeux de quiconque en juge sainement la difficulté et les conditions. Une disposition indifférente est loin de faciliter la rectitude de nos jugements envers une nature aussi compliquée que la nôtre. En reprochant à l'amour de devenir souvent aveugle, on oublie que la haine reste toujours telle, et à un degré bien plus funeste. Il faut reconnaître, au contraire, que, sans la bienveillance continue avec laquelle nous contemplons les nôtres, nous ne pourrions jamais apprécier assez leurs principales dispositions. D'ailleurs, une telle continuité développe en eux des attributs que ne peuvent bien manifester des relations plus vagues. Sans adopter toujours les jugements émanés de l'épouse, de la mère, ou du fils, il faut les regarder habituellement comme investis d'une exactitude qui doit échapper à tous les yeux étrangers. C'est ainsi que l'existence domestique, vouée surtout à la culture décisive des

affections sympathiques, nous procure aussi la plus difficile et la plus précieuse de toutes les connaissances réelles, celle de la nature humaine. Quoique son étude demeure nécessairement empirique, on ne peut en puiser ailleurs des germes équivalents. Pour devenir assez systématique, il ne lui reste ainsi qu'à se compléter ensuite par une suffisante appréciation de l'existence sociale proprement dite. Mais ce complément n'a pu vraiment surgir que d'après le récent accomplissement de la grande initiation propre à notre espèce. C'est donc à la vie de famille que l'on dut essentiellement toutes les notions, incohérentes mais réelles, obtenues jusqu'ici sur la nature morale, et même intellectuelle, de l'homme. Principal organe spontané de leur transmission comme de leur acquisition, la femme restera toujours, dans l'intimité domestique, notre meilleure initiatrice à ces précieuses connaissances, sans lesquelles nos méditations sociologiques ne pourraient ensuite trouver aucune base. Ainsi, la vie de famille, directement appréciée dans son centre féminin, n'est pas seulement propre à développer une culture sympathique qui ne saurait ailleurs surgir assez. Cette principale destination s'y trouve naturellement accompagnée d'une préparation intellectuelle qu'on n'obtiendrait pas autrement. Une telle coïncidence détermine le concours spontané des deux éléments qu'exige l'impulsion fondamentale indiquée ci-dessus comme devant graduellement transformer le caractère propre à notre activité continue. Pendant que la vie pratique de la cité nous dévoile empiriquement les lois naturelles de l'ordre matériel, la vie affective de la famille nous initie pareillement à la connaissance de l'ordre moral qui doit le modifier sans cesse. Cette double instruction se concentre spontanément autour du foyer domestique, où le père et la mère président respectivement à ses deux parties, dont la combinaison théorique devient ensuite le dernier résultat de toute l'initiation mentale.

Malgré la précieuse culture intellectuelle qui surgit ainsi dans la famille, c'est seulement d'après une association plus vaste et moins intime que l'esprit humain peut acquérir son essor caractéristique. L'existence domestique reste essentiellement vouée au sentiment. Toutes les connaissances morales dont elle fournit le germe spontané ne prennent une vraie consistance que quand la vie sociale les applique à des relations plus générales. Nos émotions y sont même trop vives et trop continues pour permettre un essor distinct de nos facultés esthétiques, qui ne commencent à se manifester assez qu'afin d'exprimer des affections étrangères à notre naissance. Ainsi, l'existence politique, dominée par notre activité permanente, devient la source essentielle de notre développement intellectuel, à la fois théorique et pratique. Telle est sa destination propre, d'après laquelle nous identifions souvent la marche de l'esprit humain et celle de l'état social. Sans doute, elle étend aussi l'exercice du sentiment, mais seulement en lui procurant de nouvelles applications, qui n'en changent jamais l'essence. Des trois instincts sympathiques admis par la théorie positive de la nature humaine, aucun n'appartient exclusivement à la vie publique. Tous reçoivent dans la famille leur essor décisif. C'est uniquement d'après cette évolution initiale que la société peut ensuite leur offrir un développement supérieur, qui ne comporterait aucune vraie consistance sans une telle base. Il semble cependant que l'existence politique possède encore un autre attribut caractéristique, plus frappant même que l'essor intellectuel, d'après son aptitude exclusive à susciter des forces collectives, qui réagissent profondément sur toutes nos destinées. Mais, en établissant les lois naturelles de leur formation, je prouverai bientôt que leur source réelle est surtout mentale, d'après les opinions communes qui consolident les pouvoirs émanés de la vie active. Le sentiment et l'intelligence fournissent donc les caractères es-

sentiels respectivement propres à l'existence domestique et à l'existence politique, quoique chacune d'elles tende aussi à développer indirectement celui qui appartient à l'autre. Dans la famille, la sympathie s'exerce spontanément d'après des relations continues, qui sont d'abord involontaires; la société fait surgir l'essor mental, pour diriger la coopération croissante qui la distingue. Pendant que l'une nous pousse graduellement à l'entière générosité des sentiments, l'autre nous fait tendre de plus en plus vers la pleine généralité des pensées. Voilà comment la vie privée et la vie publique doivent naturellement concourir à la transformation fondamentale qui constitue le but permanent de toute l'évolution humaine. L'impulsion affective et l'influence spéculative tendent alors à rendre de plus en plus sympathique le caractère primitivement personnel de notre activité dominante.

Pour mieux concevoir leur concours, il faut regarder chacune d'elles comme concentrée dans le siége qui lui est propre. La condensation morale s'accomplit spontanément autour de la femme, qui en constitue toujours le principal organe. Mais la concentration mentale, qui correspond à un essor plus complexe, reste longtemps dépourvue d'un ministère assez distinct. Néanmoins, la sociologie statique, qui doit surtout considérer l'état normal sans trop examiner son avénement, peut déjà traiter ce second élément régénérateur comme aussi centralisé que le premier. Son centre naturel consiste, en effet, dans le sacerdoce proprement dit, quelles qu'en soient d'ailleurs la source et l'organisation. Aussitôt que la conception, fictive ou réelle, de l'ordre universel a pris assez de constance pour diriger notre activité, elle ne tarde point à former le domaine habituel d'une classe ou caste distincte, autour de laquelle se condense toute l'influence spirituelle. Une telle corporation accomplit, dans l'organisme politique, un office fondamental es-

sentiellement équivalent à celui que la femme exerce dans l'organisme domestique. Elle tend à modifier par l'intelligence, comme celle-ci par le sentiment, la puissance matérielle naturellement surgie de notre existence pratique.

Ces deux éléments nécessaires de l'impulsion régénératrice exigent une longue et difficile préparation, qui constitue le principal objet de la grande initiation humaine. Ni le sexe affectif, ni la classe contemplative n'ont encore atteint suffisamment leur vrai caractère, et assez obtenu leur juste dignité sociale. Pourtant leurs destinations respectives sont pleinement appréciables depuis longtemps, de manière à laisser apercevoir leurs germes spontanés dans le premier état de notre espèce. Tandis que chacune de ces influences modératrices se développe spécialement, leur but commun doit aussi les combiner de plus en plus, quoique leur concours soit moins avancé jusqu'ici que leur essor respectif.

D'après cette comparaison abstraite entre la famille et la société, notre vie privée et notre vie publique offrent essentiellement la même nature statique, et par suite doivent comporter une semblable appréciation dynamique, sauf la diversité des degrés. Si la constitution domestique se réduit à systématiser l'influence de la femme sur l'homme, on peut dire également que la constitution politique consiste surtout à régler l'action du pouvoir intellectuel sur la puissance matérielle. La préparation simultanée de ces deux éléments régénérateurs forme la principale destination de notre régime préliminaire, et leur combinaison normale doit devenir la base essentielle de notre état définitif.

Ainsi conçu, l'organisme collectif se trouve radicalement conforme à l'organisme individuel, comme l'exige leur subordination naturelle. Dans l'existence sociale, à la fois domestique et politique, de même que dans la simple existence personnelle,

le sentiment et l'intelligence concourent pour diriger l'activité. Partout on reconnaît des éléments analogues, comme une semblable combinaison.

Un tel rapprochement ramène enfin au point de vue fondamental que le premier chapitre de ce volume a constitué d'avance pour dominer l'ensemble des conceptions sociologiques. En effet, cette double organisation, commune à l'individu et à l'espèce, caractérise, de part et d'autre, le véritable état religieux, c'est-à-dire une complète unité. La vraie théorie de la famille et la saine théorie de la société deviennent ainsi des conséquences nécessaires de la théorie positive de la religion. Ayant d'abord fondé l'état synthétique sur le concours entre l'amour et la foi, je devais ensuite retrouver le sexe affectif et la classe contemplative comme les éléments connexes de l'ordre humain. Mais, en sens inverse, l'accomplissement d'une telle vérification doit ici manifester davantage la réalité et la fécondité de ma théorie fondamentale.

Suivant ces notions générales sur la connexité naturelle entre la constitution domestique et la constitution politique, je vais compléter l'étude statique de la famille en y appréciant la réaction normale de la société, sans laquelle ses modifications de temps et de lieu resteraient inexplicables.

Cette influence générale résulte de deux sources distinctes : l'une principale, qui est involontaire, et même ordinairement inaperçue jusqu'ici ; l'autre secondaire, qui, étant plus ou moins volontaire, fut seule sentie habituellement, quoique mal jugée. La première consiste dans les changements spontanés qu'éprouve la constitution domestique d'après la marche naturelle de l'activité qui domine toute l'existence humaine. Mais la seconde peut se réduire aux institutions introduites pour mieux conformer les modifications de la famille à celles que subit ainsi la société, sans qu'on doive d'ailleurs considérer ici les opinions

qui ont dirigé ou préparé ces efforts successifs, à moins qu'elles n'aient directement agi. Quoique ces deux influences ne se soient presque jamais exercées immédiatement que sur les classes supérieures, elles ont affecté finalement toute la masse sociale, d'après sa tendance naturelle, à la fois volontaire et forcée, vers les changements essentiels qui furent d'abord adoptés par ses chefs.

Pour mieux concevoir la direction générale de cette double puissance, d'après laquelle la société modifie sans cesse la famille, il faut maintenant apprécier les imperfections radicales que présente toujours l'existence domestique, et qui doivent aussi subir graduellement d'heureuses transformations.

Dabord, comme je l'ai ci-dessus expliqué, les affections qu'elle développe ne sont jamais entièrement pures. Il s'y mêle constamment une influence, plus ou moins prononcée, des instincts égoïstes, principale source de leur énergie caractéristique. C'est même d'un tel concours que dépend l'aptitude fondamentale de la vie de famille, afin de constituer la seule transition possible entre la simple personnalité et la vraie sociabilité. Si, d'un côté, l'existence domestique est la plus propre à nous faire bien apprécier le charme de vivre pour autrui, elle nous place, d'une autre part, dans la situation qui permet le plus à chacun d'abuser des autres. Elle peut donc, par sa nature, développer l'égoïsme ou l'altruisme, suivant la direction qui prévaut; ce qui explique, sans les justifier, les jugements opposés qu'elle a toujours suscités chez les philosophes. Or, cette direction prépondérante se trouve nécessairement déterminée surtout, dans l'ensemble des cas, par l'influence supérieure que chaque société exerce continuellement sur les familles qui la composent. Voilà comment, malgré d'irrationnelles critiques, l'existence domestique développe habituellement nos instincts sympathiques, seuls pleinement compatibles avec les

contacts sociaux. Tel est donc le perfectionnement nécessaire de la famille par la société, qui en épure sans cesse le caractère dominant, de manière à réaliser de plus en plus sa grande destination morale.

Outre cette dégénération trop fréquente, où elle développe l'égoïsme au lieu de l'altruisme, l'existence domestique comporte naturellement une autre imperfection radicale, principale ressource des déclamateurs anarchiques. Car, en constituant une unité très-compacte, elle tend spontanément à la faire indûment prévaloir. Il semble donc que, quand la vie de famille ne stimule pas la personnalité proprement dite, elle ne peut éviter de susciter un égoïsme collectif presque aussi funeste, et d'ailleurs très-propre à lui servir de voile. Mais, sans dissimuler un tel danger, on n'y doit voir qu'un inconvénient plus ou moins commun à toute association partielle. Or, jusqu'ici nulle société ne put être vraiment générale, c'est-à-dire embrasser l'ensemble de notre espèce. Tous les groupes limités tendent d'abord à des hostilités mutuelles, toujours d'autant plus prononcées que chacun d'eux a plus de consistance. Malgré l'inconséquence ordinaire aux sophistes, la patrie mérite réellement des reproches analogues à ceux que comporte la famille, et pourtant sa bienfaisante influence morale n'est pas contestable. D'après la théorie positive de la nature humaine, il faut surtout dégager nos instincts sympathiques de leur torpeur initiale, quelques dangers que puissent ensuite offrir les impulsions susceptibles d'une telle efficacité. Car, l'essor ultérieur des penchants bienveillants peut finalement corriger cette impureté primitive, quand la situation devient assez favorable. Or, c'est ce qui résulte nécessairement de la pression que la société exerce sans cesse sur la famille, pour l'adapter à une destination plus générale. Si la Patrie, malgré son féroce caractère initial, put seule nous élever graduellement à l'Humanité, comment l'exis-

tence domestique, douée naturellement d'une efficacité morale plus vive et plus assidue, ne nous pousserait-elle point au pur sentiment social, quoique d'après un égoïsme collectif?

La société tend donc, sous ce second aspect comme sous le premier, à corriger de plus en plus les principales imperfections propres à la famille humaine, et à faire mieux prévaloir sa destination fondamentale. Elle y développe cette salutaire influence par chacun des deux modes simultanés que j'ai distingués ci-dessus. Il n'appartient qu'à la sociologie dynamique d'apprécier leur efficacité successive. Mais la statique sociale doit en indiquer déjà la source normale. On peut ainsi reconnaître surtout que la marche graduelle de notre existence pratique a dû profondément modifier notre constitution domestique. Cette réaction nécessaire n'est pas seulement sensible envers le changement principal, quand l'activité humaine devient enfin purement industrielle au lieu de rester essentiellement militaire, ce qui tend à perfectionner radicalement la famille par la société. Mais une semblable tendance caractérise aussi, quoiqu'à un moindre degré, toutes les modifications que le passé nous offre dans la vie guerrière. Je prouverai, en dynamique sociale, que l'établissement primitif de la monogamie occidentale et son perfectionnement au moyen âge doivent être respectivement attribués à la prépondérance de l'activité militaire sur la stagnation théocratique, et à la transformation de la conquête en défense. Quant à l'influence, accessoire mais volontaire, que j'ai ci-dessus distinguée de cette principale subordination de la famille envers la société, sa participation est tellement évidente qu'on l'a presque toujours exagérée de la manière la plus vicieuse. Elle s'est même exercée lorsque l'activité collective offrait un caractère vraiment prononcé, qui suscita des institutions propres à y mieux adapter l'existence domestique. Mais elle se manifeste aussi, sous

une forme plus spéciale, quand la constitution politique permet au sacerdoce une suffisante indépendance. On le voit alors occupé surtout de perfectionner systématiquement la famille humaine, quoique d'après une théorie essentiellement vicieuse, d'abord dans les antiques théocraties, et ensuite pendant le triomphe du monothéisme.

Il n'appartient qu'à mon volume final de caractériser directement la régénération fondamentale que notre existence domestique doit bientôt manifester, en résultat nécessaire de l'ensemble des modifications antérieures. Mais la statique sociale, qui détermine la tendance commune de ces variations successives, permet aussi d'en concevoir l'avénement général, quoique sans pouvoir en fixer l'époque et le mode. On le voit ici résulter naturellement du concours normal, impossible auparavant, des deux influences ci-dessus considérées, et dont la seconde, cessant alors d'être purement accessoire, servira désormais à régler la première. En faisant enfin prévaloir irrévocablement une activité pacifique, la nouvelle existence humaine dissipera la contradiction forcée qui existait jadis entre les bienveillantes inclinations de la famille et les instincts sanguinaires de la société. D'une autre part, elle développera la vie de famille dans l'immense milieu qui peut le mieux la goûter, et auquel fut essentiellement interdite jusqu'ici cette unique compensation morale de sa détresse matérielle. Alors la famille deviendra partout la base évidente de la société ; et l'existence politique se présentera, réciproquement, comme destinée surtout à consolider et à perfectionner l'existence domestique. Mais, tandis que la femme obtiendra son juste ascendant, le sacerdoce pourra développer enfin sa légitime influence, d'après la seule religion capable d'embrasser toute la nature humaine, tant collective qu'individuelle. Une théorie vraiment positive servira de guide habituel à son action systématique

sur notre perfectionnement moral, dès lors directement relatif, dans la société comme dans la famille, aux inclinations bienveillantes dont l'existence était méconnue, ou même niée, par les synthèses antérieures. Elle seule peut enfin dissiper l'affreuse alternative où flottent aujourd'hui tant d'observateurs consciencieux, entre une immense dissolution de l'ordre humain, à la fois domestique et politique, et la pleine réalisation des admirables vœux vainement indiqués dans toutes les utopies.

Une telle conclusion pour l'ensemble de ce chapitre doit faire sentir la justesse universelle du principe fondamental par lequel je commençai cet ouvrage : toute systématisation partielle exige la synthèse générale. Puisé d'abord dans l'ordre purement scientifique, je l'étendis ensuite à la connexité nécessaire entre la coordination intellectuelle et la réorganisation sociale. Enfin, on reconnaît ici que l'existence domestique et l'existence politique ne sauraient être régénérées que l'une par l'autre. Cette conviction, que la situation occidentale développera de plus en plus, peut mieux caractériser à la fois l'immense difficulté de la synthèse moderne et les dispositions, de cœur ou d'esprit, qu'exige partout son élaboration graduelle.

CHAPITRE QUATRIÈME.

THÉORIE POSITIVE DU LANGAGE HUMAIN.

Afin de bien apprécier la nature et la destination de ce chapitre intermédiaire, je dois d'abord caractériser ses relations nécessaires avec l'ensemble des deux précédents qu'il complète, et avec celui des deux suivants qu'il prépare. D'après cette double connexité, il devient aussi comparable aux deux chapitres extrêmes de ce volume, entre lesquels il pourrait même instituer un lien direct. Car, la vraie théorie du langage humain adhère profondément, d'une part à celle de l'unité humaine, et d'une autre part à celle des variations normales de l'ordre humain. La première explication caractérisera le début du présent chapitre, et la seconde sa conclusion. Entre ces deux appréciations extrêmes, se placera la propre théorie du langage humain, ainsi considéré successivement dans sa nature, sa destination, et sa marche.

Un tel plan devant commencer par combiner le chapitre actuel avec l'ensemble des deux précédents, j'y dois d'abord indiquer la connexité spéciale de ceux-ci. Elle ressort maintenant du simple rapprochement de leurs conclusions respectives. D'une part, l'étude fondamentale de l'activité égoïste qui domine toute l'existence humaine a démontré sa tendance

finale vers un caractère essentiellement altruiste. Mais, j'ai en même temps établi que cette transformation nécessaire exigeait une longue et difficile initiation, qui, sans pouvoir discipliner directement nos forces quelconques, était destinée surtout à les développer, sous l'impulsion prépondérante de leur personnalité primitive. Ainsi conduit à l'examen direct des relations affectives qui doivent spontanément déterminer une telle régénération, j'ai prouvé, d'une autre part, que l'existence domestique comporte finalement cette grande destination. Néanmoins, j'ai pareillement démontré que son efficacité morale se borne longtemps à l'intérieur de chaque famille, dont elle tend à développer la domination universelle. Pendant toute la durée de l'initiation humaine, l'ordre domestique reste donc propre principalement à former graduellement l'ordre politique. C'est ensuite de celui-ci que doit émaner l'impulsion décisive d'après laquelle les affections de famille tendront directement vers leur sainte destination sociale, sans dégénérer habituellement en égoïsme collectif.

Dans cet état de la grande question, l'institution fondamentale du langage humain se présente, en sociologie, comme le principal instrument continu de cette réaction nécessaire de la vie politique sur la vie domestique. La vraie constitution intime de l'humanité se trouve ainsi complétée par un troisième élément naturel, qui lie directement les diverses unités sociales, tandis que la propriété consolide leur existence pratique, et que la famille permet leur essor moral.

Tel est donc le principe général d'après lequel le présent chapitre combine spontanément l'ensemble des deux précédents avec celui des deux suivants. Cette triple base de la vie humaine tend ainsi vers l'élaboration permanente de la vraie religion, objet spécial de mon chapitre initial. D'abord l'institution de la propriété détermine la destination essentielle de la religion,

en permettant l'essor décisif de l'activité continue qu'elle doit discipliner. Puis, la famille fournit à la religion la source affective de la force morale qu'exige une telle discipline. Enfin, le langage procure à la religion l'instrument général d'après lequel se forme, se transmet, et s'applique la foi régulatrice, nécessairement résultée du développement social de l'intelligence humaine sous la domination naturelle de l'ordre universel.

C'est surtout à la religion que le langage doit être directement comparé, puisque l'un et l'autre se rapportent spontanément à l'ensemble de notre existence. Ils surgissent pareillement des fonctions même qu'ils sont destinés à régulariser. Leur émanation s'y accomplit semblablement, d'après deux sources naturelles, l'une morale qui dirige, l'autre intellectuelle qui assiste, complète, et développe. En effet, le langage est, comme la religion, inspiré par le cœur et construit par l'esprit. C'est ainsi qu'il tient d'abord à la famille et ensuite à la société, bases respectives de l'essor affectif et du progrès mental. Destiné surtout à communiquer nos émotions, il s'applique de préférence, comme la religion, aux impulsions sympathiques, seules pleinement transmissibles. L'élaboration intellectuelle s'y subordonne naturellement à l'inspiration morale, soit pour exprimer les affections senties, soit afin de mieux satisfaire aux besoins éprouvés.

Dans le second chapitre de ce volume, j'ai montré comment la religion tire sa principale consistance de l'activité même qu'elle doit discipliner. Or, cette réaction normale est encore plus directe et plus évidente pour le langage. Car, son essor pratique se rapporte toujours à nos besoins continus. Son extension théorique en dérive également, quand il formule les notions qui doivent régler notre activité. Mais n'oublions jamais que cette double nécessité ne suffirait pas pour nous inspirer

l'institution du langage, si d'abord elle n'était point émanée involontairement de l'affection, d'où elle s'étend ensuite à l'action, et enfin jusqu'à la spéculation. La fausse philosophie a totalement interverti cet ordre naturel, d'après son exclusive préoccupation des influences intellectuelles. Elle commit, à l'égard du langage, la même erreur qu'envers la société qu'il représente, en exagérant irrationnellement l'office de la réflexion et méconnaissant celui de la spontanéité.

Il faut ici remarquer enfin l'admirable harmonie qui existe naturellement entre l'institution du langage et la transformation radicale de notre activité. En effet, le langage, comme la religion, convient à la fois à l'existence individuelle et à l'existence collective. Mais c'est surtout celle-ci qui lui fournit, encore plus qu'à la religion, sa principale destination et sa source naturelle. Directement relatif à la vie sociale, jamais le langage ne se rapporte normalement à la vie personnelle que d'après leur intime connexité. Cette grande institution est donc spontanément conforme à la transformation nécessaire de notre existence pratique, dont elle annonce réellement le caractère altruiste pendant la plus forte prépondérance du régime égoïste. Aussi la fin de ce chapitre démontrera-t-elle que le principal essor du langage humain appartient, sous tous les aspects, à l'ordre positif, où notre activité permanente doit devenir essentiellement collective, d'après une libre culture habituelle des affections directement bienveillantes.

L'ensemble de ces divers aperçus généraux conduit à résumer l'analogie fondamentale entre le langage et la religion, en concevant l'un comme représentant l'unité que l'autre institue. Faute de pouvoir s'élever au seul point de vue qui soit vraiment universel, la philosophie théologico-métaphysique méconnut toujours la nature profondément sociale du langage humain. Il est, en lui-même, tellement relatif à la sociabilité

que les impressions purement personnelles ne peuvent jamais s'y formuler convenablement, comme le prouve l'expérience journalière envers les maladies. Sa moindre élaboration suppose toujours une influence collective, où le concours des générations devient bientôt non moins indispensable que celui des individus. Les plus grands efforts des génies les plus systématiques ne sauraient parvenir à construire personnellement aucune langue réelle. C'est pourquoi la plus sociale de toutes les institutions humaines place nécessairement dans une contradiction sans issue tous les penseurs arriérés qui s'efforcent aujourd'hui de retenir la philosophie au point de vue individuel. En effet, ils ne peuvent jamais exposer leurs sophistiques blasphèmes que d'après une série de formules toujours due à une longue coopération sociale.

De cette première appréciation générale, il faut maintenant déduire la théorie spéciale du langage humain, successivement apprécié dans ses diverses attributions essentielles, et aussi quant aux parties correspondantes de sa constitution propre.

Je dois d'abord circonscrire l'ensemble d'un tel examen avec plus de précision philosophique qu'on ne put le faire sous le régime préparatoire, qui ne distingua jamais, à cet égard, l'étude sociologique et l'analyse biologique. Cette confusion habituelle explique aisément la contradiction décisive où conduisait une étrange théorie qui, niant le langage des animaux, méconnaissait pourtant les principaux caractères qui en séparent la langue humaine.

Pour dissiper radicalement ces ténèbres métaphysiques, il faut ici remonter jusqu'à la vraie définition générale des signes qui composent un langage quelconque. Elle consiste à concevoir tout *signe* proprement dit comme résulté d'une certaine liaison habituelle, d'ailleurs volontaire ou involontaire, entre un mouvement et une sensation. D'après une telle connexité,

tantôt chaque mouvement reproduit objectivement la sensation correspondante, et tantôt le retour cérébral de celle-ci représente subjectivement le mouvement d'où elle émana d'abord. C'est ainsi que le cerveau traduit au dehors ses diverses impressions intérieures par la relation mutuelle des deux appareils nerveux qui lui sont extérieurs. La communication suit d'ailleurs la même marche essentielle, soit que l'appareil moteur et l'appareil sensitif appartiennent à un seul individu, ou à deux êtres distincts.

Hobbes a judicieusement comparé l'efficacité de nos signes à l'influence générale des relations constantes qui se manifestent entre deux phénomènes quelconques, simultanés ou consécutifs. En effet, ces liaisons nous servent habituellement à prévoir chaque phénomène d'après son correspondant, en sorte que l'un devient alors le signe de l'autre. Mais je ne rappelle ici ce lumineux rapprochement que pour mieux rattacher l'office essentiel du langage au précepte fondamental de la philosophie positive sur la subordination universelle du subjectif à l'objectif. C'est seulement en liant ainsi le dedans au dehors que nous pouvons procurer à notre propre existence cérébrale la consistance et la régularité qui naturellement caractérisent l'ordre extérieur, en vertu de sa simplicité supérieure, suivant la loi générale de la hiérarchie réelle. Or, cette fixité constitue la principale aptitude du langage, qui l'obtient toujours en rattachant l'homme au monde. Il y parvient même d'après des relations purement artificielles. Car, outre que les vrais signes ne sont jamais arbitraires, il suffit que la liaison existe pour comporter une telle efficacité, sans qu'on doive s'enquérir comment elle fut instituée. Néanmoins, je ne saurais approuver l'extension exorbitante que des penseurs trop vagues ont souvent attribuée aux mots *langage*, *signe*, etc.; au point d'envisager l'ordre universel comme formant, dans son ensemble,

une sorte de langue naturelle, dont tous les éléments s'interprètent mutuellement. En écartant ces irrationnelles exagérations, qui ne peuvent qu'entraver la saine théorie du langage, je dois donc me borner à systématiser ici l'usage vulgaire, en restreignant le nom de *signe* à la liaison constante entre une influence objective et une impression subjective. Cette définition ne diffère de celle que j'ai d'abord indiquée que par sa forme plus abstraite et plus précise; comme le montre leur simple rapprochement direct. Tout mouvement qui rappelle une sensation est, en effet, essentiellement objectif, même quand il émane de l'organisme auquel s'adresse le signe ainsi produit.

Le dernier chapitre du volume précédent établit assez la théorie biologique du langage pour que je puisse ici me contenter d'y renvoyer. J'y dois seulement puiser la distinction principale, entre le langage involontaire auquel se bornent les animaux inférieurs, et le langage plus ou moins volontaire qui se développe chez tous les animaux supérieurs, même à partir du degré d'organisation où commence la pleine séparation des sexes. Dans le premier cas, les actes accomplis deviennent seuls les signes nécessaires des penchants qui les ont inspirés ou des projets qu'ils réalisent. Ce langage, auquel devrait exclusivement appartenir le nom de *langage d'action*, est spontanément entendu de tous les êtres semblablement organisés. Mais il peut toujours être aussi compris essentiellement par tous les animaux plus élevés, d'après le fond commun d'organisation qui rapproche toutes les natures vivantes, dont l'élévation graduelle ne résulte jamais que d'un simple perfectionnement ou développement de ces attributs généraux. Néanmoins, quelle que soit l'importance de ce premier langage, il ne doit être ici considéré que comme la base naturelle du second, seul objet de ce chapitre.

En tant que volontaire, celui-ci est toujours artificiel, même

chez les animaux, qui tous en modifient, de la même manière que nous, l'institution habituelle. Car, ils savent aussi changer, conformément à leurs exigences, extérieures ou intérieures, la liaison ordinaire entre le mouvement et la sensation dont le concours produit chacun de leurs signes. L'institution de ceux-ci ne peut cependant devenir jamais arbitraire, sous peine de manquer sa destination principale, même comme moyen de liaison personnelle, et surtout quant à la communication domestique ou sociale. Ma théorie cérébrale indique comment ces signes volontaires acquièrent naturellement la fixité convenable, d'après leur origine élémentaire dans les signes involontaires, graduellement décomposés et simplifiés, sans cesser d'être intelligibles. C'est ainsi que s'établit nécessairement la liaison normale entre la vraie théorie sociologique du langage et sa simple théorie biologique. En effet, les signes volontaires sont toujours de véritables institutions sociales, puisqu'ils furent primitivement destinés aux communications mutuelles. S'ils s'appliquent ensuite au perfectionnement de l'existence individuelle, surtout mentale, cette propriété indirecte, qui reste presque bornée à l'espèce humaine, n'aurait jamais suffi pour déterminer leur formation. L'ancienne philosophie ne lui accordait une vicieuse prépondérance que faute de pouvoir se placer au point de vue social. Outre que ce langage volontaire est réellement le seul qui doive nous intéresser directement, il comporte seul un progrès décisif, à mesure que la société se complique et s'étend. Il ne semble particulier à l'humanité que d'après notre socialité supérieure.

Tous les vrais naturalistes, et surtout Georges Leroy, ont d'ailleurs reconnu que ce langage volontaire et perfectible se développe aussi chez les autres animaux supérieurs. Chaque espèce y institue, suivant son organisation et sa situation, sa langue naturelle, toujours intelligible essentiellement pour les

races plus élevées, et même comprise aussi par les êtres moins éminents, quant aux degrés communs de vitalité. Un tel langage se perfectionne graduellement d'après l'essor successif des impulsions intérieures et des influences extérieures qui déterminèrent sa formation. Il ne paraît immobile chez les animaux que faute d'un examen assez approfondi. Toutefois, en tant que toujours subordonné à la socialité correspondante, il comporte nécessairement les mêmes limites naturelles, et subit aussi de semblables entraves artificielles. Or, j'ai assez expliqué, dans le premier volume de ce traité, l'irrésistible fatalité qui borne à notre seule espèce la plénitude du développement social. L'essor spontané des autres sociétés animales se trouvant donc arrêté bientôt par la prépondérance humaine, il en doit être ainsi de leurs propres langues. Chacune d'elles a presque toujours atteint maintenant, et souvent depuis longtemps, l'extension compatible avec l'ensemble des obstacles qui dominent l'espèce correspondante. Mais, puisque notre suprématie constitue ordinairement la plus puissante de ces entraves, on conçoit que, en la supposant supprimée ou même assez suspendue, un progrès appréciable ne tarderait pas à démentir cette immobilité chimérique des langues et des sociétés animales. Tout concourt donc à démontrer que la vraie théorie générale du langage est essentiellement sociologique, quoique son origine normale soit nécessairement biologique. Elle doit, par conséquent, se construire surtout d'après le cas humain, qui, outre son intérêt prépondérant, peut seul assez dévoiler les lois correspondantes, comme pour toutes les études cérébrales.

A cet égard, plus encore qu'à tout autre, la connaissance positive de l'homme fournit l'unique moyen de pénétrer finalement la vraie nature des divers animaux. Mais il ne faut jamais oublier que la relation fut longtemps inverse entre ces deux

études réelles. Sans les lumières irrécusables que nous fournit l'animalité, on n'aurait jamais écarté les vaines spéculations des métaphysiciens sur le langage humain, qu'ils se bornaient à considérer, d'une manière absolue, dans sa dernière complication, sauf quand ils lui cherchaient une source surnaturelle. Toutes ces questions insolubles se transforment ou se dissipent aussitôt qu'on cesse d'isoler l'humanité de l'ensemble des espèces qu'elle domine. Mais, outre ce grand service préliminaire, la comparaison zoologique comportera toujours un précieux office pour la théorie positive du langage humain, qu'elle peut seule rattacher convenablement à sa souche biologique. Car les signes volontaires puisent nécessairement leurs vraies racines dans les signes involontaires, dont l'étude doit même s'accomplir d'abord envers les moindres degrés d'animalité, où elle se trouve mieux dégagée de toute complication étrangère.

On peut ici vérifier spécialement la tendance générale de la sociologie à absorber finalement la biologie, comme je l'ai précédemment établi pour toutes les hautes questions vitales. Entre ces deux sciences normalement inséparables, la plus simple se borne toujours à préparer la plus compliquée, d'où elle doit ensuite attendre la seule résolution décisive que comportent les principaux problèmes de la vitalité. Quand la théorie positive du langage humain sera suffisamment construite, elle imprimera bientôt une féconde impulsion à l'ensemble des études, précieuses quoique empiriques, de la philologie actuelle. Or, la pleine maturité des notions obtenues ainsi ne se trouvera vraiment constatée que d'après leur aptitude nécessaire à faire surgir de nouvelles lumières sur les moindres langues animales. C'est seulement alors que la philologie prendra finalement sa véritable constitution encyclopédique, par son indissoluble incorporation à la science univer-

selle. Mais un tel point de vue ne doit habituellement prévaloir que dans le dernier volume de ce traité. Ici je me borne à fonder la théorie sociologique du langage sur sa théorie biologique, d'où il me reste encore à faire spécialement dériver la construction graduelle des signes volontaires d'après leurs racines involontaires.

Tous les signes artificiels dérivent primitivement, même dans notre espèce, d'une simple imitation volontaire des divers signes naturels qui résultent involontairement de l'existence correspondante. Cette origine spontanée peut seule expliquer à la fois leur formation et leur interprétation. Les mouvements qui les constituent doivent ordinairement, pour annoncer au dehors les impressions intérieures, s'adresser de préférence aux sens susceptibles d'être affectés de loin. On serait ainsi conduit à distinguer trois sortes de langage, concernant respectivement l'odorat, la vue, et l'ouïe. Mais le premier sens est trop imparfait chez l'homme pour y susciter aucun véritable système de signes. Les espèces mieux organisées à cet égard ne pourraient même instituer un tel langage, faute d'en obtenir assez commodément les odeurs élémentaires, qui devraient presque toujours être puisées au dehors. C'est donc seulement quand la communication se trouve interdite par toute autre voie que l'on peut, en cas d'urgence, recourir à l'olfaction. Alors, notre espèce, suppléant, par sa supériorité intellectuelle, à l'imperfection de son odorat, institue, en effet, d'ingénieux artifices pour transmettre ainsi jusqu'aux simples nuances du sentiment, lorsque ce commerce s'établit entre deux êtres assez sympathiques. Le langage des fleurs, encore usité chez les Orientaux, ne s'adresse pas seulement à la vue, comme on le croit d'ordinaire, mais aussi et surtout à l'odorat. Néanmoins, je ne devais ici mentionner un tel système de signes que pour mieux caractériser, par un contraste spontané, la condition fondamentale

de tout véritable langage, la reproduction assez facultative de ses éléments naturels d'après des mouvements liés primitivement aux passions communiquées.

Suivant ce principe évident, l'organe cérébral du langage ne peut jamais employer que deux systèmes de signes extérieurs, dont l'un s'adresse à la vue, et l'autre à l'ouïe. Chacun d'eux a des avantages qui lui sont propres, et en vertu desquels tous deux sont usités concurremment chez les animaux supérieurs. Leur application caractéristique aux plus puissantes émotions suscite partout une certaine ébauche spontanée de l'essor esthétique, en faisant surgir les deux arts fondamentaux, la mimique et la musique, dont la source distincte n'empêche pas la combinaison naturelle. De ces deux souches spontanées résultent ensuite tous nos signes artificiels, à mesure que la communication affective s'affaiblit par l'extension des rapports sociaux, pour laisser prévaloir de plus en plus la transmission intellectuelle, comme l'indique déjà mon discours préliminaire. Cette altération croissante conduit enfin, chez les populations très-civilisées, à renverser totalement l'ordre naturel, en persuadant, au contraire, que l'art dérive du langage. Mais tout le règne animal témoigne aussitôt contre cette aberration théorique, en montrant les gestes et les cris employés bien davantage à communiquer les affections qu'à transmettre les notions, ou même à concerter les projets. Un pareil contraste se manifeste parmi nous quand l'existence sociale s'y borne aux relations domestiques ou à de faibles rapports politiques. D'après le développement de notre activité et l'extension correspondante de notre société, la partie intellectuelle, à la fois théorique et pratique, du langage humain dissimule graduellemen la source affective, et par conséquent esthétique, d'où il résulte toujours, et dont la trace ne se perd jamais. En effet, l'intime solidarité qui lie les trois parties de toute existence cérébrale

ne permet point de transmettre des pensées ni de concerter des actions sans communiquer aussi les affections qui les dominent. L'impulsion affective, d'ailleurs égoïste ou altruiste, n'est pas seulement indispensable à la contemplation et à la méditation, soit pour diriger leur cours, soit afin de soutenir leur énergie. Il faut étendre aussi la même loi cérébrale à la dernière fonction intellectuelle, en considérant toujours l'expression comme inspirée et maintenue par une affection quelconque, jusque dans les cas où elle semble bornée à une simple exposition scientifique ou technique. Cette nécessité s'y fait d'autant mieux sentir qu'une telle fonction mentale exige, plus que les précédentes, des efforts musculaires, où l'innervation a besoin d'être spécialement entretenue d'après les réactions affectives.

Au début de toute évolution humaine, individuelle ou collective, la mimique prévaut longtemps sur la musique, comme chez la plupart des animaux. Outre les avantages propres aux signes visuels, cette prédilection spontanée résulte de ce que les mouvements qui les produisent sont à la fois plus faciles à renouveler et mieux liés aux affections correspondantes. Toutefois, la fugacité naturelle de l'expression mimique conduit bientôt à modifier profondément l'art fondamental, afin d'en fixer les résultats essentiels, quoiqu'en diminuant leur énergie esthétique. C'est ainsi que la mimique primitive tombe graduellement en désuétude, quand elle a suffisamment engendré les deux principaux arts de la forme, d'abord la sculpture, et ensuite la peinture. La partie visuelle du langage humain finit par dériver essentiellement de ceux-ci, et surtout du dernier, sans toutefois que l'origine indirecte puisse jamais cesser d'y devenir appréciable aux philosophes positifs. Si toute écriture provient d'abord d'un vrai dessin, tout dessin est aussi destiné primitivement à perpétuer une attitude expressive.

En considérant maintenant la seconde source fondamentale

du langage, on explique aisément la préférence que l'expression musicale acquiert bientôt, et développe de plus en plus, sur l'expression mimique, d'abord prépondérante. Quoique les sons se reproduisent moins aisément que les formes, et sans qu'ils soient autant liés à nos principales affections, leur plus grande indépendance des temps et des lieux les rend mieux aptes aux communications peu distantes, entre tous ceux qui sont assez exercés à leur formation volontaire. Aussi les animaux eux-mêmes en font-ils beaucoup d'usage, jusque dans les classes dépourvues d'appareil vocal proprement dit, comme on le voit chez tant d'insectes. Mais ce précieux tuyau, qui semble d'abord ne pouvoir assister que la vie végétative, fournit aux animaux supérieurs le meilleur moyen d'agrandir l'existence cérébrale par des communications mutuelles qui peuvent en retracer les moindres nuances. Quoique les oiseaux nous montrent journellement d'admirables exemples de la supériorité que comporte partout un tel mode de transmission, sa moindre spontanéité rend l'essor collectif encore plus nécessaire à son perfectionnement qu'à celui de l'expression mimique. On commettrait une erreur presqu'autant contraire au véritable esprit philosophique si l'on supposait immuable le chant des divers animaux, qu'en regardant les hommes comme ayant toujours parlé de même qu'aujourd'hui. D'après le volume précédent, toute espèce animale constitue réellement un Grand-Être plus ou moins avorté, par un arrêt de développement dû surtout à la prépondérance humaine. En appliquant ici cette conception fondamentale, chaque musique animale devient, comme la nôtre, une production collective, qui caractérise l'espèce correspondante, où elle se perfectionne graduellement, d'après une lente élaboration, tant successive que simultanée. Les limites de ce progrès résultent partout de l'ensemble des obstacles, surtout humains, qui bornent tous les

autres développements de l'animalité. Ainsi, le point de vue social doit tellement prévaloir dans la théorie positive du langage, principalement oral, qu'on ne saurait même la comprendre autrement envers les animaux.

Pour mieux apprécier cette prépondérance finale de l'expression vocale sur l'expression mimique, il importe d'y remarquer aussi deux propriétés essentielles, trop méconnues ordinairement, l'une statique, l'autre dynamique. La première consiste dans l'intime dépendance de l'appareil correspondant envers le cerveau, d'où proviennent directement ses principaux nerfs. Aucune autre partie du système musculaire n'est autant liée au centre nerveux. Elle était donc la plus propre à fournir des signes capables de bien exprimer nos émotions et nos pensées, même les plus délicates. Nulle espèce supérieure ne dut éprouver beaucoup d'embarras à découvrir une telle aptitude, spontanément indiquée déjà par les cris qu'arrachent la douleur et la joie. En second lieu, je dois ici rappeler, d'après mon premier volume, le privilége évident, quoique inaperçu jusqu'ici, que présente l'expression orale, comparée surtout à l'expression mimique, de comporter naturellement un véritable monologue, où chacun s'adresse à lui-même. Cette propriété complète l'ensemble des caractères qui motivent la prépondérance presque universelle d'un tel système de signes chez tous les animaux supérieurs, et d'après laquelle les autres modes de communication ne sont qualifiés de *langage* que par une extension métaphorique. On conçoit, en effet, combien un tel avantage permet de se familiariser profondément avec un procédé d'expression qui comporte seul un exercice solitaire. Par là se trouve bientôt compensée la moindre spontanéité qu'offrait d'abord le mode musical, comparativement au mode mimique.

C'est ainsi que, parmi toutes les populations humaines, le langage visuel, qui d'abord prévalait, finit par devenir un

simple auxiliaire du langage auditif, comme chez la plupart des animaux supérieurs. Tel devait être l'état normal du système d'expression le mieux adapté à une existence où, l'affection dominant toujours l'intelligence, les signes qui conviennent le plus à celle-ci doivent se subordonner à ceux que l'autre préfère. Mais, outre cette assistance continue, le langage visuel a primitivement exercé sur le langage auditif une réaction plus profonde et moins sentie, qui concourt puissamment à la constitution définitive du langage humain, dont elle fournit le meilleur caractère distinctif.

A mesure que notre évolution sociale développa notre esprit, théorique ou pratique, et diminua la prépondérance initiale de l'affection, le sens qui fournit le plus à l'intelligence dut graduellement modifier le langage relatif au sens le mieux accessible au sentiment. Cette influence nécessaire a dû rendre la langue primitive plus analytique et moins esthétique, afin de pouvoir embrasser les notions qui concernent l'ordre extérieur et notre constante réaction sur lui. Une telle modification a même agrandi beaucoup le premier domaine de l'art, quoiqu'en diminuant son énergie. En effet, le vrai langage musical ne saurait comporter directement ce vaste champ d'expression qui comprend les *images* proprement dites, toujours liées d'abord à des impressions purement visuelles. Il faut donc que cette langue trop synthétique se décompose assez pour admettre des nuances susceptibles de s'associer convenablement à de telles sensations, en suppléant à l'observation par l'imagination. Rien n'empêche, au fond, que des sons puissent rappeler commodément des formes, pourvu que leur liaison, même artificielle, devienne suffisamment habituelle. L'expérience journalière nous montre, chez les enfants, et même parmi les animaux, combien il est facile d'instituer une telle association. Alors le langage initial s'enrichit beaucoup pour l'intelligence, sans

perdre son aptitude esthétique, malgré l'inévitable affaiblissement de son énergie musicale. L'imagination proprement dite y puise même une nouvelle activité, d'après un exercice presque continu, parfaitement conforme à sa nature. Car, les impressions visuelles ne fournissent à cette fonction composée que de simples éléments, sans assister jamais son accomplissement cérébral. On sait, au contraire, que pour mieux imaginer, soit esthétiquement, soit même scientifiquement, il convient de fermer les yeux. Ainsi, la musique, quand elle est assez modifiée, doit naturellement devenir plus favorable que la mimique à l'essor réel de notre imagination.

La première modification profonde qu'éprouvent à la fois l'art et le langage d'après cette réaction croissante des signes visuels sur les signes auditifs, consiste à décomposer la musique primitive en deux branches distinctes, qui bientôt se séparent nettement, quoique leur affinité persiste. Tandis que la plus affective garde la dénomination initiale, la plus intellectuelle constitue la *poésie* proprement dite. Mais la seule étymologie du mot *musique* suffirait, outre l'ensemble des témoignages que fournit toute l'antiquité, pour indiquer toujours quel fut le vrai caractère de l'art primordial, où la poésie resta longtemps absorbée dans la musique. Quand elle s'en dégagea, ce fut surtout afin de mieux seconder l'influence sacerdotale, qui devint le principal moteur de leur irrévocable séparation, dès lors consacrée par une religion où la musique proprement dite se subordonna bientôt à la poésie théocratique. Cette nouvelle coordination obtint de plus en plus l'assentiment universel, à mesure que l'essor intellectuel, tant théorique que pratique, fit sentir le besoin d'un langage moins synthétique, où les notions et les entreprises pussent être mieux formulées. Malgré la diminution nécessaire que subit ainsi l'énergie esthétique, l'art acquit en généralité fort au delà de ce qu'il perdit en in-

tensité. En vertu de cette plénitude supérieure, la poésie est bientôt devenue partout le premier de tous les beaux-arts, parmi lesquels la musique, quoique plus expressive, occupe seulement le second rang, à la tête des arts spéciaux, tous subordonnés à l'art général. Telle est la source historique de la constitution finale propre à notre série esthétique, et dogmatiquement établie dans mon discours préliminaire. Cette séparation entre la poésie et la musique, et l'inversion qu'éprouve ainsi leur coordination primitive, doivent être regardées comme les principaux caractères qui distinguent profondément le vrai langage humain de toutes les autres langues animales. Le renversement analogue qui s'accomplit d'abord entre la musique primitive et la mimique initiale n'est point, en effet, particulier à notre espèce : la plupart des animaux supérieurs y parviennent de la même manière que nous. Mais aucune de leurs races ne peut atteindre jusqu'à cette décomposition plus délicate qui sépare le simple langage poétique du pur langage musical, seul convenable aux natures dont l'intelligence se développe trop peu.

A plus forte raison, doit-on concevoir comme propre à l'humanité la nouvelle modification qui, sous l'impulsion croissante des mêmes motifs, décompose à son tour le langage poétique, pour lui donner une constitution plus usuelle et encore moins expressive. De cette seconde révolution fondamentale, résulte enfin la vraie constitution de la langue humaine, quand la *prose* proprement dite, dont le nom rappelle clairement la source, permet seule un libre développement de la destination active et spéculative du langage. Un nouvel essor théorique et pratique détermine nécessairement cette séparation décisive, qui, chez toutes les populations civilisées, remonte jusqu'aux temps dépourvus de monuments directs, comme je l'expliquerai en dynamique sociale. Quant

à la destination affective du langage humain, elle acquiert ainsi plus d'extension, et même plus de pureté, quoique l'énergie esthétique devienne moindre, lorsque le langage poétique proprement dit diffère sensiblement de la langue usuelle.

Telles sont les trois grandes révolutions qui produisent successivement la constitution normale du langage humain, en faisant graduellement prévaloir d'abord la musique primitive sur la mimique initiale, puis la poésie sur la musique, et enfin la prose sur la poésie. Chacune de ces modifications essentielles de l'ordre naturel convenait évidemment à la communication universelle où réside la principale destination de cette institution fondamentale. Mais elle était pareillement indispensable au plus important de nos développements spéciaux, l'essor, pratique et théorique, de notre intelligence pour diriger l'activité qui domine toujours l'existence humaine. Je ne puis ici considérer séparément les langages trop particuliers qui provinrent ensuite d'une nouvelle décomposition analogue de la langue usuelle, afin de mieux satisfaire à certains besoins spéculatifs. Le plus remarquable d'entre eux consiste dans la langue algébrique, sur laquelle je dois renvoyer à mon ouvrage fondamental. Il y aurait un véritable intérêt philosophique à montrer comment sa création graduelle suivit spontanément une marche semblable à celle que je viens de caractériser. Mais je suis forcé d'ajourner cette explication jusqu'au traité spécial de philosophie mathématique qui doit suivre ma grande construction actuelle. Il faut se borner ici aux systèmes de signes assez généraux pour avoir directement affecté l'évolution fondamentale de l'humanité.

Ce principe doit pourtant me conduire à compléter l'ensemble des indications précédentes en caractérisant une dernière institution philologique, partout résultée d'une autre réaction moins directe du langage visuel sur le langage auditif. Déjà j'ai

montré comment la mimique primitive engendre les deux principaux arts de la forme, afin de fixer ses expressions essentielles. Or, le même besoin se fait aussi sentir pour le langage auditif, dont la fugacité spontanée est encore plus prononcée. Mais un tel système de signes ne tend point, comme l'autre, à corriger naturellement cette grave imperfection, en se modifiant de manière à susciter quelque art spécialement susceptible d'y remédier. Il est donc, malgré sa juste prépondérance finale, forcé d'emprunter cet indispensable complément au langage visuel, qui doit ainsi conserver indirectement une participation constante à l'institution totale de la langue humaine. Quand la mimique a donné naissance à la peinture, ou même d'abord à la seule sculpture, cette assistance normale s'accomplit naturellement par des dessins ou des reliefs destinés à conserver l'équivalent des principales formules. De là résulte la première écriture humaine, constituant un système complet de signes visuels, parallèle à celui des signes vocaux, et s'y substituant au besoin pour en transmettre les résultats essentiels. Le nom spécial qu'elle conserve encore rappellera toujours son origine et sa destination sacerdotales, quand elle fournit aux théocraties primitives le seul lien qui pût alors combiner intellectuellement nos diverses générations. Mais les populations qui purent se dégager assez d'un régime devenu bientôt oppressif durent s'efforcer de remplir cette fonction de transmission par une institution moins spontanée, qui dispensât l'activité humaine de l'usage continu d'un double langage. Ce besoin nouveau se fit d'autant plus sentir que la conservation de l'écriture hiéroglyphique exigeait naturellement une caste spéciale, dont ces peuples fuyaient la domination. Telles furent les impulsions continues qui, en dehors des théocraties proprement dites, conduisirent à compléter enfin l'institution fondamentale du langage humain par l'heureuse et difficile fondation de l'écriture

alphabétique ou syllabique. Il serait superflu d'expliquer que cette création finale, qui seule consolida notre continuité intellectuelle, forme le plus exclusif de nos priviléges philologiques. Aucune société animale ne saurait parvenir à l'âge où s'introduit ce perfectionnement décisif. Mais, pour éviter toute orgueilleuse aberration, il faut reconnaître que cette impossibilité résulte surtout de l'oppression insurmontable que la prépondérance humaine exerce nécessairement sur l'essor collectif des autres animaux supérieurs. Sans une telle fatalité, l'organe cérébral du langage est assez prononcé chez plusieurs autres races pour procurer peut-être aux mieux favorisées d'entre elles une équivalente acquisition sociale. Quoi qu'il en soit, notre espèce institue seule ce perfectionnement final, qui combine intimement les deux modes primitifs du langage.

Voilà comment s'enchaînent mutuellement tous les éléments essentiels que comporte la constitution si complexe du vrai langage humain, ici considéré toujours en ce qu'il offre de commun à tous les temps et à tous les lieux. En terminant cette difficile explication, je dois noter combien elle était inaccessible avant que j'eusse créé la sociologie, qui pouvait seule en fournir le principe et en indiquer l'esprit. Malgré d'heureux aperçus partiels, il n'y a pas encore un siècle que tous les penseurs qui osaient s'aventurer sur ce grand sujet finissaient par y recourir, plus ou moins ouvertement, aux expédients théologiques. Désormais, l'esprit positif pourra, j'espère, aborder directement l'ensemble du domaine philologique, tant lié à toute la construction encyclopédique, sans attendre même qu'un traité spécial vienne assez développer les indications précédentes.

Je dois maintenant poursuivre l'élaboration systématique de la théorie positive du langage humain, en appréciant, d'après la base que je viens de poser, ses principales destinations dans

notre existence réelle, d'abord individuelle, puis collective. Ce second examen devra, comme le précédent, attribuer au langage toute son extension philosophique, en y voyant, suivant sa vraie définition, l'ensemble des moyens propres à transmettre hors de nous nos diverses impressions intérieures. Un tel système forme, en effet, un tout indivisible, où la partie la plus usuelle et la moins expressive, constituant la langue proprement dite, est réellement inséparable, tant dogmatiquement qu'historiquement, de celle qui porte spécialement le nom d'art. Celui-ci, considéré, non-seulement dans sa source générale, la poésie, mais aussi dans ses quatre branches essentielles, musique, peinture, sculpture, et même architecture, forme le complément nécessaire du langage envers nos plus profondes impressions. Il en constitue d'ailleurs la seule portion qui soit vraiment universelle, comprise à la fois chez toute notre espèce, et, à divers degrés, parmi tous les animaux supérieurs. Enfin, cette partie plus prononcée du langage fournit la vraie source de la plus usuelle. Leur séparation serait donc arbitraire et irrationnelle, du moins en réduisant l'art à ses deux éléments principaux, le chant et le dessin, dont l'usage deviendra non moins unanime que celui de la langue maternelle, quand l'éducation humaine sera dignement régénérée.

Rien ne caractérise mieux l'impuissance nécessaire des métaphysiciens pour se placer au vrai point de vue philosophique que les vaines tentatives par lesquelles ils se sont efforcés de représenter comme essentiellement individuelle une institution aussi pleinement sociale que celle du langage. On s'afflige de voir ce fallacieux régime fasciner un aussi bon esprit que Hobbes jusqu'à supposer, contre l'évidence, que l'usage personnel des signes pour seconder la pensée dut précéder et préparer leur emploi dans les communications mutuelles. En examinant d'abord l'influence du langage sur notre existence individuelle,

on conçoit donc que je ne saurais aucunement rétablir ici ce point de vue fantastique, irrévocablement écarté par la philosophie positive. Mais nous avons reconnu, en principe universel, que toutes les fonctions du vrai Grand-Être, malgré leur nature collective, s'accomplissent nécessairement d'après des organes individuels. Or, c'est d'un tel accomplissement que je dois maintenant apprécier la marche générale, en tant qu'affectée par l'institution fondamentale du langage.

Avant d'entreprendre directement cette appréciation envers les trois parties essentielles de notre existence cérébrale, il faut déterminer l'office propre du langage dans l'ensemble de la logique humaine. Car, de là dépend toute son influence réelle, non-seulement sur la vie spéculative, mais aussi sur la vie active, et même sur la vie affective. D'après ma théorie cérébrale, le langage constitue, en effet, l'une des cinq fonctions intellectuelles, quoiqu'elle soit plus subordonnée que les quatre autres à la prépondérance du sentiment. Sa réaction affective, quelque puissante qu'elle doive être, se trouve donc dominée naturellement par sa nature mentale, qu'il faut d'abord apprécier.

Le volume précédent a dogmatiquement établi la théorie positive de la logique humaine, fondée sur l'emploi combiné des sentiments, des images, et des signes pour faciliter nos contemplations et surtout nos méditations. Dans le premier chapitre du volume actuel, j'ai d'avance caractérisé l'élaboration historique de ces trois éléments généraux sous les trois phases principales de notre initiation théologique. On sait ainsi comment le fétichisme, le polythéisme, et le monothéisme développèrent respectivement, chez toutes les populations avancées, la logique des sentiments, la logique des images, et la logique des signes. Ces trois évolutions successives résultèrent donc d'un exercice universel et continu, indépendant de toute dogmatisation spéciale. De cette triple préparation spontanée,

ressort finalement la constitution systématique de la logique humaine, depuis que la philosophie positive institue enfin une combinaison décisive entre tous ses éléments nécessaires. Une telle systématisation permet ici de bien concevoir la vraie fonction logique du langage, en écartant toutes les exagérations métaphysiques qui vicièrent un tel examen.

Il suffit, pour cela, d'une simple comparaison générale entre ce dernier élément logique, le plus artificiel de tous, et chacun des deux précédents.

On doit regarder comme plus sûre qu'aucune autre la logique des sentiments, c'est-à-dire l'art de faciliter la combinaison des notions d'après la connexité des émotions correspondantes. Aucun procédé factice ne saurait être aussi puissant que ce mode instinctif, d'où émanent réellement toutes les grandes inspirations de notre intelligence, malgré le superficiel dédain qu'il subit chez la plupart des penseurs modernes. Son efficacité repose directement sur la loi cérébrale qui représente les organes affectifs comme plus énergiques que les organes spéculatifs. Mais cette logique primitive offre naturellement deux graves imperfections, un exercice trop peu facultatif, et des éléments trop peu précis. Nous ne pouvons pas reproduire, à notre gré, les émotions les plus propres à seconder nos diverses pensées. En outre, nos conceptions étant nécessairement beaucoup plus multipliées que nos sentiments, la correspondance mutuelle ne peut devenir suffisamment déterminée.

Ce double inconvénient trouve spontanément une première compensation, quand la logique des images se développe assez pour assister habituellement celle des émotions. En effet, la reproduction des images est beaucoup plus facultative que celle des sentiments, et d'ailleurs elles comportent une multiplicité très-supérieure. Nous pouvons donc lier plus aisément chaque notion à une image qu'à une émotion, et mieux seconder ainsi

la combinaison naturelle de nos pensées. Au fond, cela revient à faire aider l'appareil méditatif par l'appareil contemplatif. Mais, quoique celui-ci soit plus énergique que l'autre, il l'est moins que l'appareil affectif; en sorte que cette seconde logique, plus libre et plus précise, a moins de puissance que la première. En outre, les images sont loin de pouvoir se reproduire et se multiplier au gré de nos besoins, surtout intellectuels.

De là résulte la destination logique du langage, pour compléter, autant que possible, nos moyens généraux de combinaison mentale par l'intervention habituelle des impressions les plus volontaires et les plus variées. Les signes se lient à nos pensées d'une manière beaucoup moins intime et moins spontanée que ne le font les sentiments, et même les images. Mais, quand cette liaison artificielle se trouve assez établie d'après un exercice décisif, la facilité de les reproduire et de les multiplier permet à leur usage de rendre à la fois plus rapide et plus précise notre élaboration spéculative. Néanmoins, leur office normal ne doit jamais être conçu d'une manière isolée, comme le firent irrationnellement, sauf pendant le moyen âge, les philosophes ontologistes qui, devant cette logique artificielle, méconnurent essentiellement les deux logiques naturelles. Malgré ces doctorales aberrations, qui tendaient à réduire le raisonnement humain au simple langage, les lois immuables de notre nature n'ont jamais cessé de faire spontanément prévaloir l'usage logique des sentiments et des images sur celui des signes. La principale efficacité de cette troisième logique consiste même à assister la seconde, comme celle-ci aide la première, afin de faciliter la combinaison des images, comme celles-ci secondent la connexité des sentiments. Toutefois, la liaison des signes aux pensées peut devenir directe, et doit même l'être souvent envers les notions abstraites. Alors

on rattache artificiellement notre monde intérieur au monde extérieur. Mais cette relation immédiate a beaucoup moins de consistance que celle qui s'établit par l'involontaire intervention des images et des sentiments. Il faut donc regarder notre perfection logique, à peine ébauchée jusqu'ici, comme consistant surtout à combiner assez heureusement ces trois procédés généraux pour que chaque mot rappelle, autant que possible, une image, et chaque image un sentiment. Nous aurons alors appliqué l'ordre extérieur au perfectionnement de notre élaboration intérieure, en rattachant nos émotions essentiellement subjectives à des signes principalement objectifs, d'après l'entremise d'images, objectives par leur source, et subjectives dans leur siége. On voit ainsi combien les prétendus logiciens se font des idées fausses et étroites de notre mécanisme intellectuel, quand ils concentrent toute leur attention sur le plus volontaire mais le moins puissant des trois modes essentiels que comporte la combinaison mentale.

L'office intérieur directement propre au langage étant ainsi caractérisé, on peut mieux apprécier la réaction indirecte de cette grande institution sur toutes les parties de notre existence cérébrale.

Un tel examen doit seulement comprendre deux influences distinctes, l'une affective, l'autre intellectuelle. Car, le langage n'influe pas immédiatement sur les trois fonctions pratiques, sauf pour obtenir les réactions musculaires qu'exige son exercice, où l'énergie initiale, la circonspection permanente, et la persévérance finale sont toujours indispensables. Aucun des quatre autres organes de l'esprit ne se lie directement à ceux du caractère proprement dit. Mais, excepté cette relation habituelle, élément normal de l'expression réelle, l'organe cérébral du langage ne modifie la région active du cerveau que par l'intermédiaire de la région affective, comme le fait, en

général, toute la région spéculative. Si les signes peuvent souvent exalter ou tempérer le courage, la prudence, et la fermeté, c'est seulement d'après leur action, directe ou indirecte, sur les sentiments. Il faut donc borner ici l'influence cérébrale de l'expression, d'abord à l'affection, ensuite à la conception. Ces deux relations doivent d'ailleurs être considérées d'une manière pleinement générale, sans rien spécifier envers les différents penchants ni les diverses facultés. Mais, après avoir bien saisi l'esprit d'une telle théorie, le lecteur compétent pourra suppléer spontanément à ces explications secondaires, qui seraient ici déplacées.

Cette double étude doit toujours être dirigée par la destination sociale qui seule caractérise le langage, la communication mutuelle des sentiments et des pensées. Le point de vue purement individuel convient si mal à ce grand sujet, qu'il empêcha les métaphysiciens d'apprécier même la réaction intellectuelle dont ils étaient exclusivement préoccupés.

En appliquant d'abord ce principe à l'influence affective du langage, il est aisé d'expliquer, d'après la première loi d'animalité, la profonde réaction de l'expression sur le sentiment. Car, elle rentre dans les effets généraux de l'exercice biologique. Nos penchants nous poussent à exprimer leurs émotions, même dans l'existence solitaire, comme à agir pour les satisfaire. Les mouvements qui concourent à l'expression, du moins quand elle reste mimique, coïncident essentiellement avec ceux qui servent à l'action. En outre, chacun exprime le plus souvent ses affections afin de les mieux satisfaire, en déterminant ses semblables à le seconder. Si donc l'expression résulte, à tous égards, du sentiment, elle doit, réciproquement, tendre à le développer et à le consolider. Cette réaction normale, qui appartient à toutes les affections, convient surtout aux instincts sympathiques, dont l'expansion produit autour de nous des

émotions propres à nous stimuler heureusement, par une alternative presque indéfinie. Toutefois, l'expression ne constitue jamais le plus puissant moyen d'exciter l'affection, qui se trouve toujours fortifiée davantage d'après l'action même qu'elle doit déterminer. Mais, après la pratique proprement dite, le langage devient certainement le meilleur stimulant général du sentiment. Toutes les religions préliminaires, et surtout le catholicisme, utilisèrent profondément, quoique d'une manière empirique, cette précieuse aptitude, pour perfectionner notre culture morale par un exercice régulier de la prière. La religion finale en obtiendra systématiquement une efficacité très-supérieure, en instituant, dans la vie subjective, l'essor direct des instincts sympathiques, comme l'expliquera spécialement mon dernier volume.

Cette réaction nécessaire du langage sur le sentiment devient, envers une affection quelconque, mais surtout bienveillante, d'autant plus vive et plus profonde que l'expression est plus complète et plus énergique. Une telle gradation se manifeste nettement quand on compare les trois modes généraux de la communication humaine, d'abord mimique, puis orale, et enfin écrite. Quand la première reste seule, elle modifie moins qu'aucune autre l'interprète, quoiqu'elle puisse affecter beaucoup le spectateur. L'expression orale, d'ailleurs accompagnée naturellement des gestes et attitudes convenables, a bien plus d'efficacité morale, comme on le reconnut de tout temps pour la prière religieuse. Mais l'expression écrite, malgré son accomplissement silencieux et solitaire, nous modifie encore davantage, lorsqu'elle est assez spontanée. Les efforts intérieurs qu'elle exige deviennent une nouvelle source d'excitation affective, pourvu qu'ils n'absorbent pas l'intelligence. D'ailleurs elle seule comporte assez de plénitude et de précision. Aussi les lettres de deux dignes amants sont-elles ordi-

nairement plus tendres que leurs entretiens. La réaction affective de l'expression se mesure donc toujours d'après sa propre intensité cérébrale. Mais son influence morale s'étend même au cas où le langage reste purement passif, c'est-à-dire quand on y emploie des formules empruntées ailleurs. Quoique les modèles de prière contenus dans les livres religieux puissent rarement convenir assez à la vraie situation de chaque croyant, cur usage bien appliqué ne laisse pas d'exercer une réaction salutaire. Elle est seulement moindre que si le fidèle avait composé sa propre effusion, soit à l'instant de l'accomplir, soit même longtemps auparavant. On en peut dire autant pour les passages des grands poëtes que nous employons utilement à perfectionner nos expansions spontanées. L'excellence de l'expression s'y trouve d'ailleurs fortifiée par le souvenir de toutes les sympathies qu'ils excitèrent avant nous. Néanmoins, le défaut d'opportunité et de spontanéité ne permet jamais à ces effusions passives autant d'efficacité qu'à nos moindres expansions actives, malgré l'infériorité esthétique de celles-ci.

Dans cette appréciation générale de la réaction affective du langage, je l'ai supposé réduit à sa partie la plus usuelle, composée des signes proprement dits. Mais son influence morale devient encore plus prononcée, quoiqu'elle suive toujours les mêmes lois, quand il s'élève spécialement à la dignité d'art, en joignant à ces signes artificiels un heureux emploi des images extérieures naturellement résultées des formes ou des sons. L'énergie supérieure d'un tel langage ne lui permet pas seulement une puissante réaction affective lorsqu'il est vraiment actif et spontané. Elle peut aussi compenser souvent l'absence totale de spontanéité, et même l'insuffisance d'opportunité, comme le montre fréquemment l'influence des cérémonies religieuses et des productions esthétiques sur les plus passifs spectateurs. On abuse quelquefois d'une telle aptitude pour

exciter des émotions factices, d'après des formules ou des compositions qui correspondent à des sentiments encore inertes. Quand je traiterai de la culture morale, je ferai soigneusement ressortir l'importance pratique du précepte norma qui toujours subordonne l'expression à l'affection. Mais, sans que celle-là doive jamais précéder celle-ci, elle peut être utilisée, quoiqu'avec une grande réserve, pour provoquer dignement un prochain éveil de nos meilleurs sentiments. Si cette excitation devient trop précoce, les plus puissantes impressions esthétiques se bornent à déposer des souvenirs, dont la réaction morale n'aura lieu que lorsque l'organe cérébral du langage les reproduira spontanément en temps opportun. Avant cette opération intérieure, de telles anticipations offrent souvent le grave danger de disposer à une affectation qui rendrait ultérieurement impossible toute véritable émotion. Il ne suffit pas même que l'expression se rapporte toujours à un sentiment effectif. On doit aussi la destiner constamment à une communication réelle, d'ailleurs individuelle ou collective, mais qui peut autant être subjective qu'objective. Si la présence extérieure de l'être adoré était regardée comme indispensable à l'effet moral des effusions humaines, on ne saurait comprendre l'efficacité cérébrale des prières religieuses.

Après avoir assez caractérisé l'influence affective du langage, il faut maintenant apprécier sa réaction intellectuelle. En l'examinant comme destiné à exprimer nos conceptions au lieu de nos sentiments, il suffira d'y distinguer deux ordres de pensées, les unes esthétiques, les autres scientifiques. Il existe, sans doute, une troisième classe de conceptions, celles qu'on appelle spécialement techniques, qui ne concernent ni nos émotions intérieures ni les notions que nous tirons du dehors, mais seulement notre réaction pratique sur le milieu humain.

Toutefois, je crois devoir écarter ici la distinction normale que j'ai tant appliquée déjà, et que j'utiliserai davantage dans le reste de ce traité, entre ce dernier ordre de pensées et l'ordre purement scientifique. Car, l'influence cérébrale du langage doit être essentiellement identique envers toutes les notions qui concernent le monde extérieur, soit que leur destination demeure passive ou devienne active. On ne peut apprécier ici d'autre distinction intellectuelle que celle de la nature, subjective ou objective, des conceptions à transmettre. Toute subdivision générale des notions objectives en scientifiques et techniques conduirait à des développements que je dois laisser au lecteur. Car, ils n'exigent aucun principe nouveau, mais seulement une suffisante attention aux différences caractérisées par ma théorie cérébrale, d'abord entre les deux espèces de contemplations, ensuite entre les deux sortes de méditations.

L'influence normale du langage sur la construction esthétique constitue une transition naturelle entre son efficacité morale et sa réaction scientifique. En effet, de telles compositions, quoique pleinement intellectuelles, ne sont destinées qu'à mieux retracer nos propres sentiments. C'est pourquoi le langage y réagit surtout d'après son influence directe sur les affections correspondantes. A ce titre, un tel examen n'offrirait donc qu'une reproduction superflue des indications qui précèdent. Mais la réaction esthétique du langage contient, en outre, un élément essentiel, que je dois seul caractériser maintenant.

Il consiste dans son aptitude à seconder la combinaison spontanée des images intérieures qui constituent le vrai domaine de l'art. Ce perfectionnement cérébral peut d'abord s'obtenir d'après les signes artificiels dont se compose la langue usuelle, pourvu qu'un suffisant exercice les ait préalablement associés aux formes ou aux sons qu'ils doivent ranimer en nous. Je viens d'expliquer l'aptitude des mots pour réveiller nos plus intimes

sentiments, par un pouvoir normal qui dut souvent paraître surnaturel pendant la longue enfance de la raison humaine. On conçoit, à fortiori, qu'ils puissent réveiller plus aisément des images avec lesquelles une analogie supérieure leur permet une meilleure liaison. Si la vie intime, tant cultivée au moyen âge, n'était pas aujourd'hui déplorablement négligée, une pratique journalière ferait sentir à chacun comment le moindre mot peut ranimer une image, touchante ou vénérable, à laquelle il semble étranger. Or, l'élaboration esthétique consiste, d'une part, à combiner heureusement ces images intérieures après les avoir assez embellies, et, d'une autre part, à les communiquer avec énergie, suivant un système équivalent d'images extérieures, fournies par les sons ou les formes. Sous chacun de ces deux aspects essentiels, l'opération peut être beaucoup secondée à l'aide de signes également susceptibles de se lier aux deux sortes d'images, puisqu'ils sont, comme elles, objectifs dans leur source et subjectifs quant à leur siége. Mais, après avoir conçu cette réaction esthétique du langage proprement dit, on ne saurait éprouver aucune difficulté pour étendre l'explication à sa partie la plus expressive, qui constitue l'art lui-même. Car les images extérieures dont dispose le musicien ou le peintre doivent, évidemment, convenir encore mieux que des signes purement factices pour combiner et traduire les images intérieures résultées de nos émotions. Quand l'éducation régénérée aura rendu le chant et le dessin aussi familiers à tous que la parole et l'écriture, chacun utilisera sans cesse la précieuse assistance qu'ils peuvent fournir à toutes nos compositions esthétiques, publiques ou privées. Ces lois intimes de notre constitution cérébrale ne sont aujourd'hui connues empiriquement que du petit nombre de poëtes ou d'artistes assez bien préparés pour appliquer un art au perfectionnement habituel d'un autre. Mais la religion positive, en faisant partout

prévaloir le vrai régime encyclopédique, poussera bientôt à sentir dignement la réalité et l'importance d'une connexité qui doit intéresser directement l'ensemble du culte humain. Chaque esprit devant alors devenir activement esthétique, au moins pour composer ses propres prières, on ne pourra plus méconnaître l'efficacité d'une liaison capable de faciliter à tous cette sainte élaboration journalière.

Ayant maintenant reconnu combien le langage assiste les plus puissantes de toutes nos fonctions cérébrales et les constructions qui conviennent le mieux à notre intelligence, on doit pressentir son importance supérieure envers l'élaboration mentale la moins spontanée et la plus abstraite. Son office dans la conception scientifique fut même conçu avec une exagération très-vicieuse sous le régime métaphysique, par des penseurs qui, presque toujours livrés au vague et à la fluctuation, devaient surtout aux signes l'apparente fixité de leurs idées. Outre qu'ils méconnurent essentiellement la combinaison directe des notions réelles, ils négligèrent entièrement la réaction logique des sentiments, et même celle des images. Toute leur attention resta donc bornée au moins puissant des trois auxiliaires généraux de nos méditations, en attachant beaucoup trop de prix à la disponibilité qui le caractérise. Quoique les études scientifiques aient souvent conduit à constater partiellement ces aberrations ontologiques, l'esprit positif ne put acquérir assez de généralité pour construire à cet égard une meilleure théorie, jusqu'à ce que la fondation de la sociologie eut constitué le seul point de vue convenable. Car, c'est surtout en rapportant le langage à sa destination sociale qu'on peut concevoir sainement sa principale efficacité théorique.

Il faut, à cet effet, distinguer, dans toute élaboration scientifique, deux phases naturelles : l'une, purement préparatoire, où les conceptions ne sont point encore communica-

bles ; l'autre où elles le deviennent, et qui seule est définitive. On attribue trop de part aux signes envers la première opération, et pas assez pour la seconde.

Pendant l'ébauche initiale des conceptions, inductives ou déductives, le principal office logique appartient directement aux sentiments qui dirigent et soutiennent la contention mentale, en s'aidant des images qui la rendent plus précise et plus rapide. Les signes n'y participent qu'accessoirement, pour fixer davantage les éléments et les résultats de chaque spéculation abstraite, trop exposés à s'altérer ou s'effacer sans un tel secours. Toute la science du calcul nous offre, même dès ses premiers pas, d'admirables exemples de cette précieuse aptitude. Déjà la numération abstraite nous deviendrait impossible au delà du nombre trois, comme chez les animaux, si l'institution des noms ne nous permettait pas de conserver et de distinguer les divers groupes d'unités. Mais cette incontestable efficacité des signes envers les plus simples notions diminue beaucoup à mesure que les sujets se compliquent. Hors du domaine mathématique, le langage n'assiste réellement cette première phase méditative qu'en fournissant, suivant l'heureuse expression de Hobbes, quelques *notes* propres à jalonner la route spontanée de l'esprit. Convenablement appliquées çà et là, elles déterminent mieux les conditions et les produits de cette élaboration provisoire, qui ne pourrait encore comporter aucun véritable discours.

Il en est tout autrement quand l'action mentale tend directement vers la communication, qui caractérise toujours sa vraie destination. Un tel but constitue la seule épreuve décisive de la maturité de nos conceptions quelconques. Non-seulement il vérifie leur réalité, en nous préservant de prendre le subjectif pour l'objectif; mais il constate surtout qu'elles ont acquis assez de précision et de consistance. Quand même il s'agirait de con-

ceptions uniquement destinées à notre usage personnel, nous devrions regarder comme trop peu travaillées toutes celles qui ne seraient pas vraiment communicables. Car, si elles ne sont point essentiellement chimériques, cette seule épreuve suffit pour les faire juger vagues, confuses, et flottantes. Or, le langage qui préside immédiatement à la communication doit beaucoup seconder aussi l'élaboration qui la rend possible. Il ne se borne plus à y fournir de simples notes éparses, comme dans l'ébauche initiale. Son office y produit un discours suivi, qui se développe et s'éclaircit en même temps que la méditation, dont l'essor spontané devient ainsi difficile à distinguer d'une telle assistance.

Cette efficacité logique du langage se manifeste dans les deux modes généraux que comporte la communication théorique, d'abord orale, puis écrite. La première, moins parfaite et plus facile, constitue seulement, chez un vrai penseur, une épreuve préliminaire, privée ou publique, de la maturité des conceptions. Quand elle réussit, elle ne peut jamais suffire, parce que la rapidité de la production et de l'appréciation ne sauraient y permettre un examen assez approfondi. Mais, en prononçant déjà sur la réalité et l'opportunité du travail, elle est propre à nous indiquer aussi quels efforts il exige encore pour acquérir la netteté, la précision, et la cohérence convenables à la plénitude et à la stabilité du résultat. Ce perfectionnement définitif ne peut jamais provenir que de l'exposition écrite.

Non-seulement celle-ci, en conservant les notions obtenues, permet seule leur examen décisif, à l'abri de tout prestige oratoire. Mais la clarté et la continuité qui lui sont propres nous conduisent, pendant son accomplissement graduel et solitaire, au dernier degré de précision et de consistance que comportent les pensées humaines. On ne peut jamais atteindre jusque-là quand on se borne à la communication orale, même publique.

Toutes les grandes conceptions, après avoir été suffisamment préparées par la méditation, n'ont irrévocablement surgi que sous la plume, pour accomplir une digne exposition écrite. Aussi la participation théorique du langage devient-elle alors plus inséparable du simple effort mental, au point de vérifier le célèbre aphorisme que Buffon bornait trop aux compositions esthétiques. C'est là surtout qu'on peut souvent observer le phénomène cérébral, indiqué dans le volume précédent, où le discours anticipe sur la pensée, sans altérer leur parallélisme. L'organe du langage, alors plus actif que l'appareil de la méditation, prend l'initiative partielle des prochaines propositions, en se guidant d'après l'ensemble des précédentes. Il fournit ainsi des expressions qui peuvent se trouver prématurées, mais qui bientôt conviendront ailleurs. Un tel phénomène, outre qu'il confirme directement l'existence distincte de l'organe des signes, indique aussi sa profonde coopération au travail théorique que suscite l'exposition écrite.

Dans cette sommaire appréciation de l'office scientifique du langage, j'ai dû surtout avoir en vue l'emploi des mots et des notations, comme plus propres à l'élaboration abstraite. Mais il faut aussi prolonger jusque-là ma recommandation antérieure de toujours envisager le langage d'après son véritable ensemble, sans jamais en séparer l'art proprement dit. Cette dernière partie du système total de l'expression humaine ne saurait, comme plus concrète et moins analytique, convenir autant aux constructions scientifiques qu'aux compositions esthétiques. Néanmoins, elle y peut remplir un office beaucoup plus intime et plus efficace que ne l'indique aujourd'hui l'extrême imperfection de notre régime intellectuel. Mon ouvrage fondamental a depuis longtemps signalé l'aptitude générale de l'esprit esthétique pour perfectionner nos théories scientifiques, en utilisant heureusement le degré de liberté qu'y laisse la nature tou-

jours relative des conceptions positives. L'éducation régénérée doit, en outre, d'après le discours préliminaire du présent traité, préparer à la logique scientifique par la logique esthétique. Sous cette double impulsion, me voilà conduit à mentionner aussi l'office, plus spécial et plus continu, que l'art peut exercer envers la science, au titre de complément naturel du langage, en assistant directement les deux parties essentielles de l'élaboration théorique. Quand le grand problème cérébral cessera d'être empiriquement scindé, l'importance d'un tel secours habituel ne semblera plus paradoxale. Chacun pourra sentir que le régime de l'esprit doit devenir aussi synthétique que l'exige l'intime solidarité de son appareil organique.

L'influence esthétique assistera surtout la méditation scientifique pendant la phase qui, précédant l'élaboration didactique, comporte moins l'intervention des signes artificiels. Alors la nature, plus générale et moins déterminée, des conceptions théoriques les rend mieux accessibles aux réactions poétiques, et même aux images musicales ou graphiques. Cette assistance, qui peut s'étendre jusqu'aux spéculations les plus abstraites, convient davantage aux plus hautes conceptions, comme plus rapprochées de notre nature, d'après ma loi encyclopédique. Même pendant la seconde phase méditative, quand la construction théorique procède directement à la communication, et sans excepter l'exposition écrite qui termine l'élaboration normale, l'art peut encore aider immédiatement la science, quoiqu'à un moindre degré. L'état, plus précis et moins synthétique, de ces conceptions définitives n'empêche point, en effet, les images esthétiques d'y compléter, d'après leur énergie supérieure, l'office logique des signes artificiels. Si l'empirisme académique dédaigne aujourd'hui de tels secours, ils seront, j'espère, mieux appréciés déjà par les penseurs assez familiarisés avec le chant et le dessin, sans lesquels tout langage

reste insuffisant, même pour sa plus abstraite application. En expliquant l'usage systématique de ces auxiliaires intellectuels, indépendamment de leur réaction affective, la théorie positive de la nature humaine fait d'ailleurs sentir combien il importe de combiner toutes les forces vraiment capables de seconder un travail aussi difficile.

Telles sont les relations normales de l'institution du langage humain avec les diverses parties de notre existence cérébrale. Ces aperçus généraux recevront bientôt un premier développement naturel quand j'apprécierai directement, dans l'avant-dernier chapitre de ce volume, le tableau fondamental de la vie sociale. Le volume suivant leur procurera spontanément une précision croissante, en étudiant le véritable ensemble de l'évolution humaine. Enfin, mon quatrième volume déterminera spécialement leur destination essentielle, pour caractériser l'état définitif de cette grande institution. Mais les indications précédentes doivent déjà suffire au point de vue abstrait sous lequel il fallait ici fonder la vraie théorie du langage.

Pour compléter cette théorie, il me reste seulement à l'étendre immédiatement jusqu'à l'existence collective, seule source possible de l'évolution correspondante. Mais, une telle appréciation, où le langage est directement considéré dans son office propre, n'exige ici qu'un examen très-sommaire. Il fallait soigneusement expliquer comment une institution uniquement destinée aux communications mutuelles exerçait néanmoins une réaction profonde sur les principales fonctions individuelles. Ce sujet difficile fut tellement rétréci, et même vicié, par l'ancienne philosophie, que je ne pouvais y faire prévaloir l'esprit positif sans plusieurs rectifications compliquées. De pareils efforts deviennent maintenant superflus envers une appréciation aussi nette que celle de la communication directe, d'abord domestique, puis politique, où les entraves essentielles résul-

taient seulement de l'impossibilité de se placer au point de vue convenable.

Sous cet aspect social, l'institution du langage doit être finalement comparée à celle de la propriété, dont la théorie positive résulte du second chapitre de ce volume. Car, la première accomplit, pour la vie spirituelle de l'humanité, un office fondamental qui équivaut à celui qu'exerce la seconde envers sa vie matérielle. Après avoir essentiellement facilité l'acquisition de toutes les connaissances humaines, théoriques ou pratiques, et dirigé notre essor esthétique, le langage consacre cette double richesse, et la transmet à de nouveaux coopérateurs. Mais la diversité des dépôts établit une différence capitale entre les deux institutions conservatrices. Pour des productions destinées à satisfaire des besoins personnels, qui les détruisent nécessairement, la propriété doit instituer des conservateurs individuels, dont l'efficacité sociale est même augmentée par une sage concentration. Au contraire, envers des richesses qui comportent une possession simultanée sans subir aucune altération, le langage institue naturellement une pleine communauté, où tous, en puisant librement au trésor universel, concourent spontanément à sa conservation. Malgré cette différence fondamentale, les deux systèmes d'accumulation suscitent des abus équivalents, pareillement dus au désir de jouir sans produire. Les conservateurs des biens matériels peuvent dégénérer en arbitres exclusifs de leur emploi, trop souvent dirigé vers des satisfactions égoïstes. De même, ceux qui n'ont vraiment rien mis au trésor spirituel s'y parent de manière à usurper un éclat qui les dispense de tout service réel. Cette tendance parasite est d'ailleurs plus facile et plus fréquente que l'autre, sans être moins nuisible, parce que la nature collective du trésor la seconde davantage. Le langage, que le Grand-Être met généreusement à la libre disposition de tous ses serviteurs pour

communiquer et perfectionner leurs sentiments et leurs pensées, sert trop souvent à formuler des émotions factices, et surtout à dissimuler l'absence de conceptions propres.

Dans l'appréciation sociale d'une telle institution, je dois seulement insister ici sur sa nature profondément collective, qui fut toujours méconnue jusqu'à l'avénement du positivisme. La sagesse empirique ne pouvait, à cet égard, compenser assez les doctorales aberrations inspirées par une philosophie incapable de dépasser le point de vue individuel. Faute d'une doctrine vraiment positive à ce sujet, on conserve un étrange respect pour ceux qui prétendent nous enseigner dogmatiquement un art spontanément résulté d'un essor universel, semblable, mais supérieur, à celui des autres sociétés animales. Quoique les grammairiens soient encore plus absurdes que les logiciens, ils sont beaucoup moins discrédités jusqu'ici. La barbarie et l'impropriété de la plupart des termes qui leur appartiennent devraient pourtant suffire pour caractériser l'inanité de leurs prétentions sur la parole.

Par l'institution du langage, le vrai Grand-Être nous révèle sans cesse sa propre existence, pendant qu'il nous initie à la connaissance de l'ordre universel qui le domine. Cet ordre se trouve profondément empreint dans la composition même de tous nos signes, dont l'efficacité résulte toujours de leur fixité, impossible sans la permanence de l'économie naturelle. La partie objective de chacun indique l'ordre extérieur d'où il émane, et sa partie subjective suppose l'ordre intérieur qu'il doit consolider en le liant mieux au premier. D'après une pleine systématisation du lumineux aperçu de Hobbes sur la théorie des signes, la philosophie positive conçoit définitivement les relations volontaires qui les instituent comme une simple extension des relations involontaires qui dirigent le monde réel. Alors le langage prend un caractère vraiment sacré, en s'incorporant à la

religion, puisqu'il perfectionne directement l'unité humaine, tant individuelle que collective, même avec des liens artificiels. Sa seule existence rappelle aussi le Grand-Être qui le forme, le conserve, et le développe par une incessante sollicitude, qu'aucune puissance personnelle ne pourrait remplacer. Depuis que la philosophie s'est enfin élevée au vrai point de vue universel, chacun doit aisément apprécier ainsi la situation contradictoire de tous ceux qui méconnaissent l'Humanité. Le dévot, chrétien ou musulman, qui remercie son dieu des bienfaits réellement dus à notre vraie providence, ne peut proférer ses prières anti-sociales que dans une langue toujours émanée de l'Être-Suprême qu'il n'admet pas. Pareillement, le communiste ou socialiste, qui rejette aveuglément la continuité humaine, prêche ses utopies anarchiques d'après des formules construites par l'ensemble des générations antérieures.

Cette nature collective du langage est tellement prononcée qu'il résulte davantage de l'existence politique que de la seule existence domestique.

Toutefois, il surgit toujours dans la famille, comme le confirme, même aujourd'hui, sa constitution plus affective qu'intellectuelle. Mais, il s'y développe très-peu, surtout quant aux signes artificiels, qui depuis longtemps y dominent. Les peuplades où les familles ne sont encore unies que pour des expéditions temporaires, de guerre ou de chasse, ne possèdent jamais qu'un minime vocabulaire. Quoique la vie domestique développe davantage la partie esthétique du langage, j'ai déjà remarqué que le principal essor des beaux-arts résulte toujours de la vie sociale proprement dite. La seule mimique primitive suffit, et même convient mieux, à l'expression des sentiments mutuels entre des êtres qui sympathisent assez pour devoir préférer les signes les plus synthétiques. D'un autre côté, leurs pensées pratiques, et même théoriques, se transmettent plutôt

par la simple imitation que d'après un véritable enseignement: l'exemple y dispense du discours. On commet à cet égard une méprise fort naturelle, mais qui cessera bientôt d'être excusable, en voyant la famille présider maintenant à la transmission individuelle du langage humain. Cette fonction, propre surtout à la mère, constitue réellement un office social, accompli par les auxiliaires domestiques du pouvoir spirituel. Le langage peut d'autant moins se développer chez les familles primitives, qu'une brutale oppression pèse alors sur le sexe le plus apte à cette évolution.

Un tel essor appartient donc à la societé proprement dite, où il s'opère à mesure que les rapports s'étendent et se compliquent. Déjà convenable envers la partie esthétique du langage humain, cette appréciation s'applique surtout aux signes artificiels, qui prévalent de plus en plus dans l'usage universel, comme dans les élaborations spéciales, théoriques ou pratiques. Le discours acquiert de nouveaux termes, quand la pensée, scientifique ou technique, fait mieux connaître l'ordre naturel ou conduit à le modifier davantage. Mais la constitution intime de notre langage se perfectionne graduellement, d'après l'amélioration continue des relations sociales, à mesure que notre activité collective se développe et se transforme. La sociologie dynamique fera souvent sentir cette connexité nécessaire, sur laquelle je ne dois pas insister maintenant.

Si quelque classe spéciale pouvait être autorisée à s'attribuer la principale institution du langage humain, un tel privilége conviendrait surtout au sacerdoce. Car il en fait naturellement l'application la plus propre à le développer comme à le consacrer, pour accomplir un enseignement où la seule imitation devient insuffisante. Quand la théocratie avorte ou se dissout, les poëtes succèdent aux prêtres dans cette aptitude caractéristique, d'après laquelle ils créèrent jadis d'orgueilleuses fic-

tions sur la fondation des langues. Les purs philosophes, et encore moins les simples savants, ne peuvent, à cet égard, élever aucune prétention raisonnable, sauf envers quelques expressions doctorales, mal construites ordinairement. Mais les deux classes dont les titres à ce monopole sont le mieux fondés, n'ont réellement fait que concourir, en proportion de leurs propres besoins, à développer une institution toujours née spontanément d'un instinct collectif. L'enseignement sacerdotal et l'essor poétique supposent, évidemment, le langage, sans pouvoir jamais le créer, pas plus que l'état social, qui fut souvent attribué aux mêmes influences. C'est à une telle spontanéité populaire, à la fois conservatrice et progressive, que toutes nos langues doivent leur admirable rectitude. Même la plus systématique et la moins étendue, l'écriture hiéroglyphique qui convient aux spéculations algébriques, résulte aussi des communications mutuelles, par une lente élaboration collective, qu'aucun génie mathématique ne remplacerait.

C'est ainsi que le public prend nécessairement une part fondamentale à toutes les constructions, scientifiques ou esthétiques, dont les organes propres s'attribuent vainement la gloire entière. Son aptitude spontanée ne doit aucunement surprendre, envers une institution directement liée à notre constitution cérébrale. Quoiqu'il soit plus aisé d'apprendre que d'inventer, l'extrême facilité avec laquelle on s'approprie les langues, dès l'âge le plus tendre, pourvu qu'on se trouve préservé de tout enseignement doctoral, confirme assez une telle origine. Les lois essentielles du langage sont même observées beaucoup mieux par les enfants, comme dans le peuple, que chez la plupart des philosophes et surtout des grammairiens. D'ailleurs nos langues, malgré leur complication actuelle, deviennent, à beaucoup d'égards, intelligibles aux animaux les plus sociables, quand ils sont assez disposés.

Le public humain est donc le véritable auteur du langage, comme son vrai conservateur. Une juste répugnance aux innovations inopportunes garantit ainsi la convenance qui caractérise toujours ces acquisitions graduelles quand on remonte à leur étymologie, parce qu'elles émanent d'un besoin longtemps éprouvé. Même les ambiguïtés, qu'on attribue dédaigneusement à la pénurie populaire, attestent souvent de profonds rapprochements, heureusement saisis par l'instinct commun, plusieurs siècles avant que la raison systématique y puisse atteindre. Dans mon ouvrage fondamental, j'en ai signalé l'exemple le plus décisif, envers les deux sens du mot *nécessaire*, dont la philosophie positive a seule expliqué l'intime connexité. Je pourrais étendre ici cette remarque à beaucoup d'autres équivoques vraiment admirables, comme envers les mots *juste*, *ordre*, *propriété*, *humanité*, *peuple*, etc. Mais la qualification de *positif* doit déjà suffire au lecteur pour le développement spontané de cette utile appréciation, si peu comprise aujourd'hui.

Enfin, la providence collective qui construit et maintient le langage humain l'applique aussi pour corriger, autant que possible, les aberrations d'un génie théorique resté jusqu'ici radicalement inférieur à l'instinct pratique. Obligés de s'entendre avec le public, les plus rêveurs se trouvent poussés à se comprendre eux-mêmes. La vraie logique universelle, si profondément empreinte dans toute langue usuelle, signale et restreint les divagations d'une philosophie fantastique, et celles aussi d'une vaine science. Dispensé de systématiser les notions qu'il formule, le langage consacre spontanément toutes les vérités constatées, quelque opposées qu'elles soient aux préjugés théoriques. Par exemple, tandis que la philosophie, théologique ou métaphysique, rejetait l'existence naturelle des affections bienveillantes, la poésie, meilleur interprète de la commune sagesse, leur consacrait des tableaux décisifs.

D'après cette suffisante appréciation de la nature collective de notre langage, je suis conduit à terminer ce chapitre en caractérisant la marche nécessaire d'une telle institution. Mais je dois ici, plus encore que dans le reste de ce volume, me borner à poser le principe général d'une évolution partielle qui, profondément liée à l'ensemble du mouvement humain, comporte, moins qu'aucune autre, une étude séparée.

Comme partout ailleurs, ce principe consiste à développer de plus en plus la destination correspondante, toujours nettement appréciable dès le premier essor de chaque véritable construction. Aucun autre cas ne peut même offrir une application aussi complète de cette grande règle sociologique, parce que le but de l'institution se trouve ici mieux prononcé. Toutes les aberrations métaphysiques sur la marche et l'état final de nos langues furent essentiellement dues à la vicieuse prépondérance du point de vue individuel envers le sujet qui exige le plus une théorie sociale.

Instrument universel de nos communications mutuelles, le langage doit toujours suivre la même marche qu'elles. Sa destinée se règle donc sur celle de la société humaine, dont j'ai déjà caractérisé l'évolution nécessaire. Comme elle, il doit d'abord subir une longue initiation, où son caractère reste essentiellement partiel, pour tendre ensuite vers une active universalité, à mesure que nos relations se consolident et se développent. Ainsi, l'unité constitue l'état final du langage, aussi nécessairement que celui de la civilisation et de la religion, auxquelles il adhère intimement. Un système de communication mentale et morale ne saurait demeurer toujours une source de séparation collective, si les opinions et les mœurs deviennent suffisamment conformes. Mais, une philosophie qui réduisait nos langues à fournir la base générale de la logique individuelle ne pouvait jamais apercevoir leur unité finale.

Surgi de la vie domestique, comme chez tous les autres animaux, le langage humain varie d'abord d'une famille à l'autre, sans jamais cesser d'offrir le type commun propre à notre espèce. Toujours sa propagation reste aussi bornée que son extension. Quand l'état social commence à se développer, le régime correspondant ne comporte que des coalitions partielles, dont les liens intérieurs sont inséparables des antipathies extérieures. Car, la foi théologique et l'activité militaire ne combinent quelques familles qu'en les isolant des autres. L'ensemble des hommes ne peut pas s'accorder davantage sur des croyances chimériques que d'après un but hostile. Or, le langage doit suivre la même marche que la communauté d'opinions et de mœurs qu'il suppose et développe. Une anomalie peu durable le répandrait seule au delà de l'association correspondante, sinon temporelle, du moins spirituelle. Même alors, il pousserait spontanément à réunir les populations respectives. Au milieu des luttes les plus acharnées, l'homme éprouva toujours une répugnance involontaire à détruire l'ennemi qui lui demandait merci dans sa propre langue. Toutes ces notions, dont je dois seulement indiquer ici le principe, se trouveront convenablement expliquées et vérifiées en dynamique sociale.

C'est ensuite au dernier volume de ce traité qu'il faut réserver aussi l'appréciation directe de l'unité finale vers laquelle je viens de signaler la tendance nécessaire du langage humain. Quelque vaines que dussent être les utopies conçues à cet égard, d'après une philosophie absolue et individuelle, leur essor croissant pendant les trois derniers siècles, chez des penseurs même éminents, indique confusément, comme dans les autres rêves analogues, ce prochain avénement. Il était, sans doute, absurde d'espérer la langue universelle en laissant prévaloir des croyances divergentes et des mœurs hostiles. Mais il serait autant contradictoire de concevoir toutes les po-

pulations humaines unies par une foi positive dirigeant une activité pacifique, et parlant ou écrivant des langues toujours différentes. Je dois encore moins déterminer ici l'époque d'une telle harmonie que sa constitution. Néanmoins, en renvoyant à mon quatrième volume cette double appréciation, il fallait maintenant compléter la théorie statique de la langue humaine, en faisant surgir, de sa vraie nature général, son unité définitive.

Une telle conclusion rappelle spontanément la comparaison initiale de ce chapitre entre le langage et la religion. Mais leur analogie primitive devient maintenant une intime connexité, d'après une pareille aptitude envers l'unité humaine. Franchissant ici l'indispensable transition qu'apprécieront les deux volumes suivants, nous pouvons déjà concevoir les deux organes essentiels de la future spiritualité dirigeant, chacun à sa manière, l'essor simultané de la religion et du langage propres à notre espèce. Dès les premières communications orales, la femme annoncera la commune mère éternelle qui les institua graduellement. L'analyse religieuse d'une langue devenue familière devra permettre ensuite au sacerdoce de révéler convenablement l'immuable économie, à la fois intérieure et extérieure, dont elle constitue un perfectionnement général. Par cette double initiation, le langage tendra directement vers sa sainte destination, mieux coordonner le dedans en l'unissant davantage au dehors. C'est ainsi que les hommes régénérés apprendront de plus en plus à chérir et vénérer simultanément l'ordre artificiel d'où procèdent immédiatement de tels bienfaits et l'ordre naturel sur lequel il repose nécessairement.

CHAPITRE CINQUIÈME.

THÉORIE POSITIVE DE L'ORGANISME SOCIAL.

L'ensemble des trois précédents chapitres constitue finalement une suffisante préparation à l'étude abstraite de l'ordre social, dont tous les éléments nécessaires s'y trouvent séparément appréciés. Ces éléments doivent, en effet, correspondre aux trois parties essentielles de notre existence cérébrale, l'activité, le sentiment, et l'intelligence. A chacune d'elles est directement consacré l'un de ces chapitres préliminaires, qui détermine son caractère propre et son institution générale, d'après le degré le plus simple et le plus spontané de l'association humaine. J'ai d'abord apprécié l'activité matérielle qui domine tout l'ordre humain, et j'en ai déduit la vraie théorie de la propriété personnelle qu'exige son développement Puis, j'ai caractérisé l'essor naturel du sentiment social, tant de continuité que de solidarité, dans l'existence domestique qui seule peut lui procurer une profonde consistance. Enfin, j'ai traité du système général de communications affectives et intellectuelles sur lequel repose toute l'évolution de l'esprit humain, esthétique, scientifique, et technique. Considérées envers la religion qui embrasse l'ensemble de notre existence, ces trois appréciations caractérisent successivement les relations qu'elle

doit régler, les sentiments qu'elle invoque, et l'institution qui sert de base à son enseignement. Socialement envisagée, cette succession représente la progression naturelle qui nous conduit graduellement des impulsions les plus personnelles jusqu'aux plus vastes rapports collectifs, par l'intermédiaire des liens de famille.

En s'élevant maintenant de l'ordre domestique à l'ordre politique, la sociologie statique n'a donc à construire que des notions nécessairement composées de celles qui viennent d'être établies. Le véritable élément de la société, la famille, se trouve ainsi conçu suivant sa destination pratique et sa constitution affective. D'ailleurs, nous connaissons aussi l'institution d'après laquelle chaque famille communique à toutes les autres ses sentiments et ses pensées. Un tel ensemble fournit à la statique sociale la base nécessaire d'une étude directe de l'existence collective la plus compliquée. Cette complication concerne à la fois l'étendue et la durée des groupes de familles qui sont suffisamment associées. Mais la double difficulté qui en résulte pour la théorie abstraite de l'ordre humain se trouve heureusement compensée par la régularité croissante des lois correspondantes. A mesure que l'association s'étend et se perpétue, chacun de ses éléments dépend davantage de tous les autres, et les influences qui le distinguaient s'effacent graduellement. Quoique la sociologie doive construire la théorie de l'ordre domestique avant celle de l'ordre politique, c'est, au fond, le premier cas qui présente le plus d'embarras scientifique, comme il comporte aussi les plus fortes aberrations pratiques. Une différence analogue se manifesterait ensuite si l'on voulait prolonger l'étude positive de l'ordre humain jusqu'à l'ordre purement individuel, ce qui ne devient indispensable qu'envers les principales notions. En effet, ce dernier cas offrirait plus de complication qu'aucun autre, comme affecté par des influences plus

diverses et plus nombreuses, dont les résultats comportent moins de régularité. C'est ce qui m'a conduit, dans le premier chapitre de ce volume, à ériger la science morale proprement dite en septième degré nécessaire de la hiérarchie encyclopédique, pour compléter ma progression normale de complication et de spécialité. Si donc les relations plus vastes que je dois maintenant étudier exigent habituellement une abstraction plus difficile, la régularité des lois naturelles de l'ordre social y devient, en même temps, mieux appréciable que dans les chapitres précédents.

Pour cette étude définitive, la sociologie statique doit examiner d'abord la constitution générale de l'organisme social, et ensuite son existence fondamentale. Quoique celle-ci semble appartenir à la dynamique sociale, elle n'y rentre qu'envers les modifications normales qui lui sont propres, soit suivant les lieux, soit surtout selon les temps. Mais, envisagée quant aux fonctions essentielles qui la caractérisent partout et toujours, elle forme la principale partie du domaine statique. Le chapitre suivant lui sera spécialement consacré, en réservant celui-ci pour l'étude de l'organisme correspondant. Tous les éléments d'un tel système nous étant maintenant connus, nous n'avons plus à déterminer ici que les lois naturelles de leur combinaison abstraite.

Afin de mieux accomplir cette détermination, je dois d'abord construire directement la théorie positive des forces sociales, sans laquelle chaque explication sociologique resterait ordinairement insuffisante.

Toute véritable force sociale résulte d'un concours plus ou moins étendu, résumé par un organe individuel. Mais ce concours peut d'ailleurs être subjectif aussi bien qu'objectif; presque toujours il présente à la fois ces deux caractères, dont la proportion varie beaucoup, suivant la participation respective

du temps et de l'espace. Il n'y a de purement personnelle que la force physique proprement dite : même elle ne mérite ce titre que quand elle ne recourt pas aux instruments qui supposent une certaine coopération, actuelle ou antérieure; or, alors la moindre coalition la surmonte aisément. Quant à la puissance intellectuelle, l'orgueil qu'elle inspire n'empêche jamais d'apprécier ce qu'elle doit aux prédécesseurs et aux contemporains. Mais, en outre, elle ne peut constituer, par elle seule, aucune force réelle, capable de déterminer immédiatement des actes. Son efficacité, toujours indirecte, exige un assentiment volontaire, soit chez celui qui obéit, soit au moins parmi ceux dont l'opinion entraîne sa soumission. Cette influence est donc apte à produire le concours, mais incapable d'en dispenser. On peut même conclure ainsi envers la puissance morale proprement dite : quoique plus profonde, son action n'est pas plus directe.

Mais, en insistant sur cette nécessité du concours pour constituer, en sociologie, une force quelconque, il ne faut jamais négliger la seconde moitié de la définition précédente, indiquant le besoin d'un représentant individuel. Quoique toutes les fonctions sociales soient collectives par leur nature, leur exercice se trouve toujours personnifié, sinon systématiquement, du moins spontanément. Un concours qui ne se résumerait jamais resterait entièrement stérile. On doit même reconnaître que, d'après cette hypothèse, il serait uniquement apparent. Car, il consiste toujours dans le ralliement plus ou moins durable de diverses individualités autour d'une seule prépondérante. Quand cette influence centrale précède ces dispositions partielles, le concours est systématique, comme résultant de l'action du chef sur les membres. Il reste purement spontané, lorsque, au contraire, les convergences particulières surgissent d'abord sans trouver encore un centre commun. Mais, dans ce dernier cas, qui fut jusqu'ici le plus fréquent, le concours, et par conséquent

la force, n'existent réellement que depuis l'accomplissement d'une telle concentration.

C'est surtout d'après cette condition nécessaire que la théorie positive des forces sociales diffère radicalement de leurs diverses théories métaphysiques. Les notions vagues, et par suite subversives, qui prévalent encore envers les pouvoirs politiques reposent, en effet, sur une appréciation, trop superficielle ou trop abstraite, qui méconnaît le besoin de la condensation personnelle comme caractère décisif du concours social. Sous son aspect le plus usuel, cette explication élémentaire devient la vraie source de l'aphorisme fondamental : il n'existe pas davantage de société sans gouvernement que de gouvernement sans société. Envers les moindres associations comme à l'égard des plus vastes, la politique positive ne doit jamais séparer ces deux notions corrélatives, sous peine d'illusion théorique et d'anarchie pratique. Leur combinaison nécessaire représente le double caractère du véritable organisme humain, toujours collectif dans sa nature et individuel dans ses fonctions, d'après l'indépendance naturelle de ses éléments irréductibles.

Puisque toute force, en sociologie, provient d'un concours central, la théorie statique de ces forces doit surtout consister à fixer les lois générales de ce concours.

Il faut, pour cela, reconnaître d'abord qu'une vraie convergence sociale embrasse toujours toutes les faces essentielles de chaque existence humaine, quoiqu'elles y participent à des degrés très-inégaux. Car, d'après la prépondérance spontanée de la personnalité, le concours sera stérile ou précaire si quelqu'une des principales régions cérébrales n'y prend aucune part; puisqu'elle tendra dès lors à l'empêcher ou à le détruire. La sociologie doit donc traiter toute force réelle comme étant à la fois matérielle, intellectuelle, et morale; c'est-à-dire relative en même temps à l'action, à la spéculation, et à l'affection. Mais,

ces trois éléments nécessaires pouvant s'y trouver répartis très-inégalement, celui qui prévaut fournit seul la dénomination usuelle, sans qu'un tel langage doive jamais dissimuler leur immuable coexistence. Toujours l'influence morale et l'influence intellectuelle contribuent à la composition sociale des forces réputées les plus matérielles, sauf le cas exceptionnel où celles-ci résulteraient directement d'une extrême supériorité musculaire. Or, ce cas ne mérite jamais d'être habituellement considéré entre des êtres d'une même espèce, et surtout chez la race humaine, où de meilleures influences neutralisent si facilement un tel ascendant, dès le début de notre évolution sociale. En sens inverse, il est également évident que l'influence morale et l'influence intellectuelle resteraient incapables de constituer aucune force réelle si elles ne pouvaient pas se compléter par une suffisante influence matérielle.

Avant d'examiner comment se combinent ces trois éléments essentiels de toute vraie puissance sociale, il faut décomposer chacun d'eux dans les deux principes qui lui sont propres. Sans une telle analyse, on ne pourrait assez approfondir ni la connaissance spéciale de ces divers éléments ni la théorie abstraite de leur combinaison mutuelle.

Envers l'influence matérielle, cette décomposition consiste à y distinguer deux sources naturelles, le nombre et la richesse. Chacune d'elles peut, en effet, fonder une puissance capable de commander la conduite sans déterminer la volonté. Quoique la première soit la plus irrésistible, elle n'est pas toujours la plus oppressive, parce que, d'après l'union qu'elle exige, elle ne saurait persister sans devenir très-modifiable par les impressions morales. La seconde, au contraire, comportant une extrême concentration, prend aisément un caractère égoïste : alors sa domination devient souvent tyrannique, puisqu'elle dispose des rares matériaux continuellement indispensables à

toute existence. Dans l'état vraiment normal, ces deux influences se trouvent intimement combinées, soit que le nombre ait procuré la richesse, soit qu'il consente à s'y soumettre. Mais la diversité de leurs tendances respectives à l'expansion ou à la concentration, et la fréquente opposition de leurs intérêts, rendent ces deux influences matérielles facilement séparables. Quand il existe une véritable puissance intellectuelle et morale, cette disposition lui permet de mieux ramener l'une et l'autre à l'harmonie universelle. Leur contraste s'aggrave, au contraire, dans les temps d'anarchie spirituelle, et compromet beaucoup l'ordre matériel, au moment même où il devient plus indispensable pour maintenir une insuffisante sociabilité. Enfin, ces deux principes de la puissance matérielle diffèrent aussi d'après leurs relations avec les deux autres éléments généraux de la force sociale. Car, le nombre est plus accessible à l'influence morale, et la richesse accueille mieux l'influence intellectuelle.

Outre son importance supérieure envers la première base de l'ordre social, ce cas pouvait seul offrir ici quelque difficulté scientifique, parce que la décomposition réelle de la puissance élémentaire n'y ressort pas directement de la vraie connaissance de notre nature. Quant aux deux autres éléments de la force sociale, leur analyse respective se trouve immédiatement indiquée par ma théorie cérébrale.

Pour l'influence intellectuelle, il suffit, en effet, d'y distinguer entre la conception et l'expression. Quoique la seconde suppose la première, celle-ci reste sans efficacité si l'autre lui manque. L'état normal exige donc leur intime harmonie, autant qu'entre la richesse et le nombre. Mais leur séparation est malheureusement aussi facile. Car, les talents d'expression sont à la fois plus communs et mieux cultivables que les talents de conception; en sorte qu'il appartient souvent à des esprits in-

capables de rien produire, et dont l'aptitude s'exerce principalement sur des pensées empruntées. Toutefois, les vrais penseurs deviennent ordinairement assez propres à l'exposition, d'abord orale, puis écrite, pour que leurs idées soient pleinement communicables. Les prétendus cas d'impuissance didactique ne concernent réellement que des méditations insuffisantes, où le vague des conceptions empêche seul leur circulation. C'est ce qui permet l'existence d'une véritable discipline intellectuelle, qui fait dignement prévaloir les penseurs sur les parleurs ou écrivains. Une telle subordination se trouve fort altérée dans les âges de transition, où les vrais rénovateurs sont souvent opprimés par la facile popularité de ceux qui se bornent à renouveler les formes des anciennes doctrines. Néanmoins, cette perturbation n'affecte pas autant l'humanité que ses dignes organes individuels, dont la juste appréciation reste ainsi retardée trop fréquemment jusqu'à leur vie subjective.

En comparant cette seconde analyse à la première, on reconnaît, des deux parts, un commun contraste entre l'influence directe du nombre ou de l'expression, et l'influence, purement indirecte, de la richesse ou de la conception. Dans les deux cas, celle-ci constitue pourtant la principale source de la puissance réelle, du moins tant que l'ordre social n'est pas trop troublé. Quand les deux forces matérielle et intellectuelle se combinent, on remarque d'ailleurs une affinité plus prononcée entre les modes directs qui sont propres à chacune d'elles, et aussi entre leurs modes indirects. D'après leur conformité spontanée d'expansion ou de concentration, l'expression s'associe de préférence avec le nombre, comme la conception avec la richesse. Enfin, des deux côtés, on reconnaît ici que la vraie discipline consiste toujours dans une digne subordination de l'influence directe à l'influence indirecte.

Cette distinction naturelle entre le commandement et l'obéissance fournit le principal motif de l'analyse équivalente qui me reste à signaler envers le troisième élément nécessaire de toute force sociale. Ici, comme dans le cas précédent, il suffit d'appliquer ma théorie cérébrale pour décomposer aussitôt l'influence morale d'après ses deux sources spontanées, le cœur et le caractère. Directement relative à l'exécution, celle-ci doit souvent prévaloir, de même que l'expression et le nombre. En effet, c'est le caractère beaucoup plus que le cœur qui détermine l'ascendant moral, du moins pendant la vie objective. Mais l'existence subjective rectifie bientôt cet ordre provisoire, de manière à manifester en quoi consiste l'harmonie normale. A mesure que l'état social se régularise, le cœur prévaut davantage sur le caractère, comme étant la source des impulsions, quoique celui-ci régisse seul les résultats. J'ai d'ailleurs expliqué, dans le second chapitre de ce volume, la loi naturelle qui fait ordinairement dépendre cette influence motrice d'un concours spontané entre les penchants égoïstes et les instincts altruistes, où ceux-ci tendent finalement à dominer. On voit donc la vraie discipline résulter ici, comme envers les deux autres cas, d'une juste prépondérance de l'influence indirecte sur l'influence directe.

Toutefois, ce troisième cas diffère essentiellement des précédents, en ce que seul il concerne immédiatement l'existence de la force sociale, dont ceux-ci représentent simplement les bases. Dès lors, il comporte, entre les deux modes de l'influence correspondante, une distinction qui n'admet pas d'analogue ailleurs. En tant que plus active, l'influence morale la plus directe contribue davantage à la formation de la force sociale, dont le maintien et la régularisation dépendent, au contraire, de l'efficacité passive propre à l'influence indirecte. Le caractère, en effet, dispose à commander, et le cœur à obéir. Tant

que dura l'évolution préparatoire qui dut tendre plutôt à développer nos forces qu'à les régler, le caractère prévalut nécessairement, et l'on estima peu les qualités relatives à l'obéissance. Mais leur dignité supérieure sera de plus en plus manifestée par le régime final, qui, destiné surtout à discipliner des forces préexistantes, transportera la prépondérance au cœur. La théorie positive de la nature humaine prépare déjà cette appréciation normale, en plaçant dans l'affection le véritable centre de l'unité cérébrale.

D'après cette triple analyse, chacun des éléments nécessaires de la force sociale se trouve exposé toujours à d'intimes altérations, comme résultant lui-même d'une combinaison entre deux principes disposés à l'antagonisme. On confirme ainsi l'impossibilité de constituer aucune force réelle avec un seul de ces trois éléments. Car, c'est surtout leur concours qui prévient ou répare leurs altérations respectives. L'homme n'est pas moins enclin à la révolte qu'à la soumission. Pour que son obéissance devienne certaine et durable, il faut que l'ensemble de sa nature se trouve dignement subjugué. Si une seule tendance essentielle reste exempte de l'ascendant, elle y pourra soustraire toutes les autres. Quoiqu'on reconnaisse séparément la prépondérance matérielle, la supériorité intellectuelle, et l'autorité morale, on ne se soumet pleinement qu'à leur suffisante combinaison. Voilà pourquoi la division des deux puissances, spirituelle et temporelle, qui devient la principale base du régime final de l'humanité, ne convenait aucunement à son état initial, où toutes les sources d'ascendant devaient être fortement unies pour surmonter notre indiscipline primitive.

Néanmoins, la sociologie doit naturellement distinguer trois sortes de forces, dont chacune porte le nom de l'élément qui participe plus à sa composition. Très-prononcée dans l'ordre

politique proprement dit, leur différence est déjà manifestée par l'ordre purement domestique, du moins quand la constitution de la famille a pu devenir complète. Alors, en effet, le chef actif, le vieillard, et la femme, sont les centres respectifs de la puissance matérielle, de la prééminence intellectuelle, et de l'influence morale. Mais la prépondérance habituelle du premier indique assez l'inégalité naturelle de ces trois forces sociales, dont l'énergie reste toujours en raison inverse de leur noblesse. Quoique l'ensemble de l'évolution humaine diminue constamment cette disproportion, elle ne peut jamais cesser entièrement. Voilà pourquoi, même envers le régime final, j'ai représenté l'empire du monde social comme livré nécessairement à la première force, tandis que les deux autres n'y sont que modératrices.

Cette distinction fondamentale est pleinement conforme à la vraie théorie de notre nature, quand on y conçoit l'organisme humain d'après son véritable ensemble, sans accorder une attention trop exclusive au centre cérébral. En effet, une telle inégalité résulte de la prépondérance nécessaire de la vie végétative, dont les besoins continus déterminent irrésistiblement le cours habituel de toute notre existence. Quand leur satisfaction devient pleinement collective, leur influence s'ennoblit sans cesser de prévaloir. Mais alors, au lieu de contrarier l'essor intellectuel et moral, cet empire nécessaire tend à le seconder de plus en plus, comme je l'ai spécialement expliqué dans le second chapitre de ce volume.

Tant que la philosophie resta théologique ou métaphysique, et surtout sous le monothéisme, elle fut radicalement incapable de systématiser cette activité dominante. Alors les théories sociales ne purent jamais, malgré l'évidence pratique, attacher assez d'importance à ce fondement nécessaire. En même temps, l'état de servitude, et ensuite d'abandon, où demeura

jusqu'ici la population laborieuse, détourna les penseurs d'une telle appréciation théorique.

Mais il faut que les conceptions modernes s'élèvent enfin au niveau des mœurs correspondantes, en accordant désormais au travail matériel une attention philosophique proportionnée à sa dignité sociale, suivant mes explications antérieures. Les préjugés contemporains peuvent seuls excuser Aristote de ne pas l'avoir embrassé dans son admirable encyclopédie. Aucune synthèse moderne n'aurait dû s'affranchir d'une telle condition. C'est surtout à ce titre que toute vraie systématisation restait impossible avant l'avénement de la philosophie positive, seule assez réelle pour accepter ainsi l'ensemble du programme humain. Loin de nuire à sa construction sociologique, cette obligation de représenter convenablement l'activité matérielle y perfectionne beaucoup l'harmonie théorique. C'est, en effet, d'après cela que l'ordre humain se lie le mieux à l'ordre universel, dont il se trouverait séparé par une lacune insurmontable, si ce besoin continu de modifier le monde extérieur ne devenait point le principal mobile de notre existence intérieure. En représentant le travail comme résulté d'une malédiction divine, la religion provisoire constituait un dogme non moins irrationnel qu'immoral, qui traduisait spontanément sa propre insuffisance philosophique et sociale. Mais la religion définitive érige directement l'activité matérielle en condition fondamentale de notre véritable unité, tant individuelle que collective.

De ce point de vue réel, la loi sociale sur la suprématie nécessaire de la puissance pratique devient une simple application de la loi la plus générale de l'ordre naturel. En fondant la vraie hiérarchie encyclopédique, à la fois objective et subjective, j'ai démontré que partout les plus nobles phénomènes sont subordonnés aux plus grossiers. Cette subordination nécessaire est

directement inhérente au principe universel d'une telle hiérarchie, la généralité décroissante ou la complication croissante. Pour tout véritable positiviste, la prépondérance sociale de la force matérielle, loin de constituer une déplorable anomalie, est donc aussi normale que l'assujettissement de l'ordre social envers l'ordre vital et de celui-ci envers l'ordre inorganique. Quand les sentiments modernes seront devenus assez conformes à nos convictions, nous bénirons une telle fatalité, comme une source incomparable de développement intellectuel et de perfectionnement moral.

Cette suprématie nécessaire, première base de tout ordre social, suscite pourtant une aberration très-naturelle, fort aggravée par l'orgueil humain, surtout quand aucune doctrine familière ne fait assez apprécier le véritable ensemble de notre économie. En effet, les organes spéciaux de ce pouvoir pratique sont ainsi conduits à le croire indépendant des forces intellectuelles et même morales. Une telle erreur devient d'autant plus dangereuse qu'elle se trouve, en général, aussi répandue parmi ceux qui subissent cette domination que chez ceux qui l'exercent. Mais, à cet égard, la religion positive pourra pleinement rectifier les pensées et les sentiments, d'après une saine appréciation de la réalité habituelle. Quand la force matérielle résulte directement du nombre, elle exige un concours volontaire qui ne peut subsister, ni même surgir, sans une suffisante conformité d'opinions et d'affections. Les temps d'anarchie, où cette condition est le plus méconnue, devraient cependant la mieux signaler, d'après l'instabilité qu'y présentent fréquemment les diverses puissances pratiques, sous le moindre ébranlement de cette base intellectuelle et morale. Si le pouvoir matériel repose seulement sur la richesse, la même nécessité s'y fait encore mieux sentir. Car, l'expérience démontre trop souvent combien l'existence et l'emploi de telles

accumulations dépendent des opinions et des sentiments qui prévalent. Il suffirait de ce motif pour représenter comme aussi creuses qu'ignobles les spéculations économiques où la vie matérielle est conçue indépendamment de toute influence mentale ou affective. Un simple changement dans les opinions humaines, par exemple l'interdiction du vin chez les Musulmans, peut profondément modifier l'ensemble de l'existence pratique, tant privée que publique.

Malgré l'orgueil des grands et des riches, l'intelligence et le sentiment prennent donc une forte part, à la fois active et passive, à la formation et au maintien de toute puissance matérielle. L'intimité même de cette participation continue empêche d'en déterminer la proportion, ce qui est d'ailleurs sans importance. Toutefois, l'évolution humaine présente, à cet égard, une marche générale que je dois ici caractériser par anticipation, afin de dissiper une indécision naturelle. Car, une telle participation augmente en tant que passive, mais diminue en tant qu'active, à mesure que la civilisation se développe. En effet, les forces sociales se spécialisant de plus en plus, les possesseurs de la prépondérance matérielle se trouvent de moins en moins investis du pouvoir intellectuel et moral. Mais leur juste ascendant se maintient cependant, d'après une meilleure disposition des opinions et des mœurs, à mesure que l'utilité sociale d'une telle concentration devient mieux appréciable. La soumission habituelle du public envers la grandeur ou la richesse offre rarement le caractère de servilité que lui reprochent les déclamateurs anciens et surtout modernes. Dans la théorie de la propriété, j'ai déjà noté la disposition universelle à constituer librement de grandes fortunes par des dons volontaires, dès les premiers pas de notre civilisation. Il ne faut pas croire que la consécration surnaturelle de certaines familles soit la source réelle d'une telle tendance, dont elle forme sim-

plement le seul mode de systématisation propre à la religion provisoire. En faisant directement prévaloir la destination sociale de toutes les forces humaines, la religion définitive n'augmentera pas moins le vrai pouvoir de la richesse que les devoirs correspondants, d'après une meilleure appréciation de ses résultats habituels. Le régime final tendant davantage à régler l'emploi de la puissance qu'à discuter sa source, les dignes riches seront plus chéris et mieux respectés, quoiqu'on réduise à sa juste mesure l'estime personnelle que mérite la seule existence de leur fortune. Au lieu de rien perdre réellement en devenant moralement de vrais fonctionnaires publics, les divers administrateurs du capital humain acquerront ainsi une consistance et une considération incompatibles avec la vaine individualité que regrette leur aveugle orgueil.

Notre organisme social offre donc une solidarité équivalente, et même supérieure, à celle de notre organisme individuel, où, malgré leur prépondérance nécessaire, les fonctions corporelles ont toujours besoin des influences cérébrales. Ce cas est vraiment le seul où l'intime connexité des trois éléments de toute force sociale puisse devenir dangereusement contestable. Quoique la vanité de nos lettrés soit plus perturbatrice que l'orgueil de nos riches, elle empêche rarement de sentir combien est insuffisante la puissance intellectuelle qui n'obtient aucun complément matériel. Leur folle tendance vers la domination temporelle témoigne d'ailleurs qu'ils apprécient eux-mêmes la faiblesse réelle de la supériorité dont ils sont si fiers.

Une telle puissance constitue pourtant la plus considérable des forces sociales après la prépondérance matérielle. En effet, l'ascendant intellectuel a plus d'efficacité que la simple prééminence morale, comme se rattachant de plus près à nos besoins les plus urgents. Sans doute, l'autorité mentale peut encore moins dispenser que le pouvoir pratique d'un suffisant

accomplissement des conditions affectives, faute desquelles ses lumières n'inspireraient aucune confiance. Mais, quoique l'intelligence dépourvue de moralité ne puisse heureusement obtenir un véritable ascendant social, le passé nous offre trop d'exemples d'une grande supériorité d'esprit unie à une notable infériorité de cœur et même de caractère. Or, ces anomalies ont pourtant acquis une juste influence, quand la situation a suffisamment contenu leurs dangers spontanés. L'instinct public, plus sage que d'étroits moralistes, apprécie alors la grande difficulté que présente la connaissance de l'ordre naturel ou la découverte des moyens de le modifier utilement. Quelques services réels dans cette double direction lui suffisent pour accorder une estime et une reconnaissance vraiment durables, malgré de graves imperfections morales. Car, ils comportent immédiatement une utilité générale; tandis que la supériorité affective, quoique plus rare et plus précieuse, ne s'exerce d'abord que dans une sphère presque domestique, sauf chez les principaux chefs temporels. Le cœur ratifie d'ailleurs cette préférence accordée à l'esprit, quand elle repose ainsi sur le bien public qu'il poursuit toujours.

Il faut, néanmoins, distinguer soigneusement, à cet égard, entre les mœurs finales de l'humanité et son régime préliminaire. Dans celui-ci, en effet, où le développement des diverses forces humaines devait prévaloir sur leur appréciation, la supériorité mentale obtint naturellement plus d'estime que la puissance morale, destinée surtout à régler toutes les autres. Mais, quand vient le temps d'instituer directement une telle discipline, l'instinct public change nécessairement de marche. Il sent alors que le bon emploi des pouvoirs quelconques doit habituellement absorber notre principale sollicitude, depuis que les forces réelles ont assez grandi pour qu'on cesse de craindre leur perte. En même temps, une meilleure connais-

sance de la nature humaine fait dignement apprécier l'importance supérieure, quoiqu'indirecte, des sentiments qui dominent secrètement toute notre existence, où la spéculation et l'action servent seulement de ministres à l'affection. On finit donc par regarder la culture des penchants sympathiques comme la principale source du vrai bonheur, tant public que privé. L'échelle positive du progrès humain étant ainsi parvenue jusqu'à son terme normal, l'opinion générale tend à changer le classement primitif des trois éléments naturels de la force sociale.

Mais cette tendance n'affectera jamais que l'ordre d'estime sans troubler le rang de pouvoir. En vertu d'une utilité plus directe et plus étendue, la force matérielle continuera de prévaloir sur la force intellectuelle, et celle-ci sur la force morale, quoique cette dernière supériorité, outre sa moindre dissémination, importe davantage à l'ensemble de nos destinées. C'est seulement dans la vie subjective qu'elle obtiendra sa juste prépondérance, comme l'expliquera mon volume final, parce que là cessent spontanément les nécessités grossières qui donnent tant de prix aux services pratiques et même théoriques. Pendant l'existence objective, ce classement final se trouve idéalement annoncé par la dignité sociale du sexe affectif, où réside surtout l'excellence morale. Mais le long temps que mit l'humanité à connaître assez la véritable importance du sentiment suffirait seul pour confirmer que, dans l'ordre de puissance réelle, il vient nécessairement après l'activité et même l'intelligence.

Tel est donc le classement positif des trois grandes forces élémentaires que présente l'étude abstraite de l'organisme social. On y peut clairement reconnaître une nouvelle application normale de ma théorie hiérarchique, déjà vérifiée en tant d'occasions capitales. Car, le décroissement de généralité et d'intensité, comme l'accroissement de complication et de di-

gnité, deviennent très-sensibles en passant d'abord de la force matérielle à la force intellectuelle, et ensuite de celle-ci à la force morale. Ainsi, la synthèse positive lie directement les notions sociales aux conceptions philosophiques, de manière à augmenter autant la consistance des unes que l'utilité des autres. Quoique j'aie d'abord construit cette hiérarchie fondamentale en vue d'une destination purement subjective, afin d'établir la vraie coordination de nos pensées, j'insistai toujours sur sa correspondance nécessaire avec la subordination naturelle des phénomènes. Je devais donc finir par l'étendre jusqu'au classement des êtres réels, et même de leurs propriétés quelconques. Mon traité philosophique contenait, à ce double titre, quelques applications décisives, devenues ici plus multipliées et plus importantes, en embrassant aussi l'organisme collectif.

Ce classement fondamental des forces sociales peut être utilement vérifié, surtout aujourd'hui, d'après l'évolution individuelle, qui, dans leur appréciation successive, reproduit spontanément la même marche que l'initiation historique. On reconnaît d'abord, et même on exagère longtemps, la domination naturelle de la puissance matérielle; l'expérience fait ensuite apercevoir l'efficacité du pouvoir intellectuel; enfin nous parvenons à sentir aussi la supériorité morale. Quoique cette progression spontanée doive devenir plus rapide, et offrir moins d'inégalités personnelles, quand l'éducation moderne sera vraiment régénérée, les esprits philosophiques pourront toujours confirmer ainsi la marche nécessaire de l'humanité. Le langage usuel ne cessera jamais d'en porter l'empreinte profonde, en consacrant, sans aucune qualification, le nom de force à la puissance prépondérante, tandis qu'il n'étend ce titre aux deux influences modificatrices que par une sorte de courtoisie, qui exige des explications spéciales.

Un tel classement contient essentiellement toute la théorie abstraite de l'organisme collectif. Il y remplit un office équivalent à celui de la vraie doctrine des tissus élémentaires dans l'étude de l'organisation individuelle. De part et d'autre, on trouve d'abord un tissu fondamental, où réside l'existence nutritive, le tissu cellulaire en biologie, la force matérielle en sociologie. Ensuite l'organisme, individuel ou collectif, se complète d'après deux tissus moins énergiques mais plus nobles, l'un passif et l'autre actif, respectivement propres à bien apprécier le milieu et à le modifier convenablement. Cette analogie nécessaire fournit, aux penseurs capables d'en sentir la portée, une confirmation décisive de la commune réalité des deux analyses statiques.

La force, dispersée et concentrée, constitue donc le fondement naturel de l'organisme social : l'esprit, esthétique et scientifique, le modifie conformément au milieu correspondant ; le cœur, masculin et féminin, l'anime intérieurement des impulsions convenables. D'après cette triple notion, sa théorie positive peut maintenant se déduire entièrement du principe fondamental posé, depuis vingt-deux siècles, par le vrai créateur de la sociologie provisoire, qui traita de l'ordre sans concevoir le progrès. L'incomparable Aristote découvrit, en effet, le caractère essentiel de toute organisation collective, quand il la fit consister dans la séparation des offices et la combinaison des efforts. On conçoit à peine que les économistes modernes aient osé s'attribuer cette lumineuse conception, quand leur empirisme métaphysique la réduisit à une simple décomposition industrielle, que le prince des philosophes avait dédaignée. Dans son état initial, elle eut réellement toute l'étendue qu'exigeait son usage systématique. Mais elle ne pouvait suffisamment fonder la vraie théorie de l'ordre que quand l'ensemble de l'évolution humaine aurait assez indiqué la nature et le classement

des principales forces sociales. Cette condition nécessaire étant ici remplie, le génie d'Aristote m'a donc préparé la base normale d'une telle construction.

Toutefois, avant d'y procéder, je dois encore compléter ce préambule systématique, en combinant directement la conception de l'organisme collectif avec celle du milieu correspondant. Un tel dualisme, indispensable en biologie, le devient davantage en sociologie, non-seulement afin d'apprécier l'existence, mais aussi pour achever de concevoir la structure.

Je devais pourtant présenter d'abord la notion abstraite de l'organisme sans y mêler aucunement celle du milieu. C'est ce que prescrit désormais, même en biologie, la méthode subjective, seul guide normal de toute vraie systématisation. La préparation moderne ayant dû procéder en sens inverse, ce mode provisoire conserve encore un vicieux ascendant, qui tend à perpétuer les aberrations, théoriques et pratiques, relatives aux climats. Mais ces abus ne doivent jamais empêcher d'accorder l'attention convenable au second terme spécial de toute conception organique. Il fournit seul le lien direct entre l'étude totale de la nature vivante, individuelle ou collective, et celle de la nature morte.

A la vérité, la sociologie se trouve déjà rattachée immédiatement à la cosmologie, puisque ce traité représente toujours l'être humain comme se développant sur la planète humaine, dont la constitution, céleste et terrestre, domine nécessairement la sienne propre. Cette cohabitation forcée devient, en effet, le premier lien universel et continu des diverses familles humaines, dont la dispersion spontanée neutraliserait bientôt les rapprochements sympathiques, si chacune d'elles pouvait librement choisir son séjour planétaire. Toutefois, cette relation générale ne saurait jamais suffire aux explications sociologiques, même quand le Grand-Être pleinement formé occupera digne-

ment l'ensemble de sa planète. Une appréciation plus spéciale est surtout indispensable envers les associations partielles qui constituent si longtemps autant de noyaux naturels de notre immense famille finale. Mais cette particularisation s'accomplit spontanément, quand on prolonge jusqu'à son complément normal la conception précédente quant au classement élémentaire des forces sociales.

Car, d'après ce classement, l'ordre moral de toute association humaine repose nécessairement sur son organisation intellectuelle, et celle-ci sur sa constitution matérielle. Or, cette dernière resterait, à son tour, sans fondement systématique, si elle était conçue isolément du milieu spécial qui lui correspond. Destinée surtout à le modifier continuellement pour satisfaire à nos exigences végétatives, elle doit d'abord s'y subordonner assez. Cette nécessité permanente devient ainsi la base indirecte de toute l'organisation sociale, non-seulement envers l'ensemble de notre espèce, mais aussi chez chaque population susceptible d'une existence distincte.

Sans doute, une association quelconque se forme toujours du dedans au dehors Mais la moindre reste constamment assujettie à cette réaction naturelle du monde extérieur sur sa constitution intérieure. Autant indispensable qu'inévitable, cette subordination spéciale domine même la simple existence domestique, où le moteur affectif tend pourtant à prévaloir le mieux. D'abord, aucune famille ne saurait être conçue sans posséder en propre les provisions et instruments qu'exigent ses besoins habituels. Il lui faut, en outre, un certain territoire spécial, de chasse ou de pêche, sinon de pâturage ou de culture. Ces divers liens extérieurs ne sont pas seulement nécessaires à sa subsistance; ils réagissent aussi sur sa propre union, en y prévenant ou réparant les discordances spontanées, d'après la soumission et l'activité communes qu'ils imposent tou-

jours à ses membres quelconques. Or, quand les familles s'étendent ou se combinent en tribus et peuplades, cette subordination nécessaire continue d'exercer, à tous égards, une influence analogue, et seulement plus développée. Il est vrai que la situation humaine devient aussi plus modifiable, d'après un meilleur essor de toutes nos facultés. Mais le milieu ne continue pas moins à dominer notre constitution collective, quoique nous subissions mieux un tel joug, en substituant de plus en plus une sage intervention à une passive résignation.

En dynamique sociale, je rectifierai spécialement l'erreur vulgaire qui fait seulement remonter l'institution de la propriété territoriale à la prépondérance définitive de la vie sédentaire. Chaque famille ayant nécessairement son territoire propre, comment chaque peuplade n'aurait-elle pas aussi le sien, seulement plus étendu? La méprise ordinaire provient surtout de ce que, dans les deux cas, cette propriété conserve longtemps un caractère collectif, qui ne se spécialise que temporairement. Mais le surcroît de guerres que suscite habituellement une telle confusion devrait suffire pour dissiper l'aberration, en manifestant avec énergie l'intime réalité du sentiment commun d'appropriation, seul moteur possible de pareilles luttes.

Au reste, cette rectification a peu d'importance en statique sociale, où l'état normal de l'humanité doit toujours être apprécié sans avoir essentiellement égard à son mode d'avénement. L'existence nomade nous est d'abord très-naturelle: elle comporte beaucoup plus de développement, intellectuel et social, que ne le croient aujourd'hui les populations sédentaires; par suite, elle persiste bien au delà de ce qu'on suppose ordinairement. Mais, quoique le plein établissement de la propriété territoriale soit ainsi retardé davantage que ne le pensent les publicistes et même les philosophes, il suffit ici que cette institution devienne partout et toujours le fonde-

ment final de l'association humaine. Or, cela étant incontestable, la sociologie statique doit surtout apprécier notre existence dans cet état définitif, en réservant à la sociologie dynamique l'étude générale de la préparation qu'il exige.

L'ensemble de cette appréciation résulte aisément de la grande théorie préliminaire fondée sur la combinaison normale des trois chapitres précédents. Il suffit d'y concevoir chaque famille comme se rattachant, d'un côté à l'être humain par le langage, et de l'autre à la planète humaine par la propriété territoriale. C'est ainsi que l'institution de la Patrie vient compléter l'existence fondamentale de toute société, domestique ou politique, en spécifiant convenablement la subordination générale de l'organisme envers le milieu. Avant même que la vie sédentaire ait prévalu, ce besoin trouve une imparfaite satisfaction, d'après un mode spontané qui annonce et prépare ce lien final. La tente, le chariot, et le navire deviennent alors une sorte de patrie mobile, qui déjà maintient une relation spéciale de la famille ou de la horde avec le milieu inerte; comme nous le montre encore le saltimbanque errant dans son char. En effet, l'homme aspire toujours à consolider sa frêle existence en la liant, sous un mode quelconque, à celles qui sont les plus fixes. Ces appuis indispensables peuvent assez remplir leur principal office sans que leur propre fixité soit aucunement absolue, pourvu qu'elle reste notablement supérieure à la nôtre. La conviction familière du mouvement périodique de la planète humaine, et même celle du déplacement indéterminé du monde correspondant, n'altéreront jamais la sécurité que nous inspire la liaison spéciale de l'homme à la terre.

Cette grande institution complémentaire atteint immédiatement sa destination essentielle en consolidant, d'après une base immuable, la force matérielle sur laquelle repose, suivant les

explications précédentes, l'ordre élémentaire de toute société. La puissance et la richesse ne nous procurent une vraie confiance, et même elles n'obtiennent un plein ascendant, qu'après s'être assez rattachées par le sol à l'ordre extérieur, dont la consistance peut seule les raffermir suffisamment. Au lieu de décroître, comme on le suppose aujourd'hui, cette satisfaction normale doit, au contraire, se développer de plus en plus, en s'étendant à toutes les familles quelconques. Dans le quatrième volume de ce traité, j'expliquerai directement, d'après l'ensemble du passé, comment l'état final de l'humanité procurera nécessairement aux moindres citoyens les bienfaits essentiels de la possession territoriale. Loin de troubler aucunement le libre essor de la vraie sociabilité, cette propriété spéciale fera mieux apprécier la propriété générale, comme chaque existence domestique consolidera davantage la famille universelle, et chaque idiome le langage humain.

Outre cette influence directe sur le fondement matériel de l'ordre social, l'institution de la patrie d'après la vie sédentaire modifie indirectement toute l'économie humaine, individuelle ou collective.

Une telle union avec le sol tend à rectifier, ou même à prévenir, les divagations spontanées de notre intelligence, en la disposant davantage à la subordination normale du subjectif envers l'objectif. Nous apprécions ainsi, d'une manière plus complète et plus familière, l'immuabilité essentielle de l'ordre extérieur et notre intervention accessoire. Même le langage, et par suite l'art, se trouvent dès lors modifiés heureusement, en nous rattachant mieux au monde comme à l'humanité.

Dans l'ordre moral, nos meilleures affections acquièrent ainsi plus de consistance et d'activité. L'étymologie du mot *patrie*, et l'usage universel qui confond la famille avec la *maison*, suffiraient pour indiquer l'intime connexité entre la possession

du sol et l'ensemble de l'existence domestique. Tous les liens de la simple solidarité y reçoivent spontanément une nouvelle énergie. Quant à ceux qui concernent la pleine continuité, on ne concevrait pas qu'ils pussent se développer et se fortifier assez si nos souvenirs ne reposaient point sur ce soutien extérieur. Outre cette double influence envers le cœur, une telle connexité procure au caractère humain un surcroît habituel de persévérance et de circonspection. Quoiqu'elle semble y diminuer le courage entreprenant, elle y augmente certainement la résignation passive, et même la vraie noblesse, en nous faisant mieux sentir à la fois l'indépendance et le concours. Elle nous dispose davantage à regarder une digne soumission à la nécessité réelle comme notre meilleure garantie contre les volontés arbitraires.

Son influence politique est tellement prononcée, que j'aurais plutôt besoin de rectifier ici les irrationnelles exagérations qu'elle a tant suscitées, surtout chez les économistes français du dix-huitième siècle. Mais le lecteur saura maintenant discerner sans secours comment la possession territoriale, quoique fournissant à la puissance temporelle un indispensable complément, ne constitue point la vraie source d'un résultat dû à l'ensemble de notre existence. Le volume suivant expliquera le concours nécessaire de cette grande institution à l'essor continu de notre activité collective, non-seulement dans la vie industrielle qui caractérise notre régime final, mais aussi pour la vie militaire qui le prépare. Déjà mon ouvrage fondamental fournit, à cet égard, des indications décisives, en montrant combien l'existence sédentaire fut doublement indispensable au système de conquêtes propre à l'antiquité.

Je ne dois pas insister davantage sur une telle explication, qui suffit ici pour caractériser ce complément nécessaire de la véritable existence humaine d'après notre liaison directe, à la

fois spéciale et générale, avec le milieu terrestre. La sociologie achève ainsi de constituer son système élémentaire de conceptions statiques, déjà préparé par ma triple théorie de la propriété, de la famille, et du langage. En effet, ce système se trouve essentiellement construit ci-dessus, d'après mon classement fondamental des trois grandes forces sociales, matérielle, intellectuelle, et morale. Il ne me restait qu'à lier directement, comme je viens de le faire, cet ordre élémentaire de toute société humaine avec l'ensemble de l'ordre universel qui le domine toujours.

De là résulte une exacte correspondance entre l'analyse statique qui convient à la sociologie et celle qu'exige la biologie. On ne doit pas toutefois trouver un parallélisme complet quand on compare la conception systématique de l'organisme collectif à celle de l'organisme individuel; puisque la nature composée de l'un diffère profondément de l'indivisible constitution de l'autre. Le premier étant formé d'éléments éminemment séparables, dont l'isolement ne détruit pas immédiatement l'existence, ne comporte point, malgré la similitude fondamentale, une entière analogie avec le second, où rien ne peut subsister à part. Il faut donc savoir, en général, restreindre sagement une telle comparaison, pour que, au lieu de précieuses indications, elle ne suscite pas des rapprochements vicieux. En outre, quoique la biologie ait dû précéder et préparer la sociologie tant que dura notre grande initiation, mon premier volume a suffisamment établi que la seconde doit, au contraire, servir aujourd'hui de type à la systématisation finale de la première. Sous tous les aspects théoriques, l'étude directe du vrai Grand-Être, le seul où la vie se développe complétement, fournira désormais la base normale des principales conceptions, scientifiques ou logiques, relatives aux organismes moins éminents. Cette subordination nécessaire

caractérise toujours la méthode subjective, unique source de toute véritable synthèse. Mais elle convient surtout envers les notions fondamentales du classement quelconque, qui ne purent jamais résulter d'une autre marche que celle dont l'ordre social fournit spontanément le type universel. Dans l'avenir autant que dans le passé, et même plus systématiquement, notre propre subordination, domestique ou politique, doit servir, à la pensée comme au langage, d'unité naturelle pour apprécier toute autre hiérarchie, réelle ou idéale.

Il serait doublement irrationnel, d'après ces diverses indications, de vouloir servilement conformer l'analyse fondamentale de l'organisme collectif à celle de l'organisme individuel, où l'empirisme académique a dû laisser encore des imperfections radicales. Toutefois, la similitude essentielle des deux cas statiques doit déterminer une certaine correspondance entre les principaux modes ou degrés d'une telle décomposition. Or, ce parallélisme nécessaire ressort, en effet, de l'ensemble des explications précédentes, du moins en bornant l'analyse biologique à ce qu'elle offre de mieux établi. Car, elle distingue surtout trois degrés successifs dans l'appréciation anatomique, d'abord relative aux éléments proprement dits, puis aux tissus, et enfin aux organes. Tous ces modes essentiels conviennent également, sous les mêmes noms, à la statique sociale. J'ai suffisamment expliqué déjà cette analogie envers le moyen terme de cette double progression, le mieux caractérisé de part et d'autre, et d'ailleurs le plus important. Quant au premier, le parallélisme existe spontanément ; puisque la famille constitue l'élément fondamental de la société, mieux que la cellule ou la fibre celui de la structure vitale. Je n'avais donc plus à trouver, en sociologie, que l'équivalent des organes proprement dits en biologie.

Or, cela résulte maintenant de mon explication complémen-

taire sur la relation directe de l'organisme avec le milieu. Car, l'institution de la patrie ayant assez combiné la notion du sol et celle de l'ordre social, on conçoit aussitôt les véritables *organes* essentiels du Grand-Être, qui seront toujours les *cités* proprement dites, comme l'indique déjà le nom même de *civilisation.* A la vérité, ces organes sont aussi des êtres, tellement complets, que chacun, susceptible d'existence distincte, aspire spontanément à devenir le principal noyau de l'immense organisme. Mais cette différence capitale avec la notion biologique reste pleinement conforme à la disparité radicale des deux cas. Il en résulte seulement que l'analyse sociologique ne doit point aller au delà de ce troisième degré statique, sous peine de conduire à des distinctions arbitraires ou provisoires. En effet, la moindre *cité* contient déjà tous les éléments et les tissus qu'exige l'existence du Grand-Être, d'après les familles et les classes ou castes dont elle est toujours composée. Les plus vastes associations humaines n'eurent jamais d'autre origine réelle qu'une simple ville, graduellement développée par incorporation libre ou forcée, comme l'attestera sans cesse le nom imposant de Rome.

Depuis ce degré d'association, où l'homme et le monde sont déjà combinés suffisamment, jusqu'à l'entière formation du Grand-Être d'après un noyau convenable, la sociologie pourrait distinguer, sous le titre générique d'*états*, une foule d'intermédiaires. Mais ces différences, bornées dès lors à l'extension ou à la durée, deviendraient aussi superflues qu'indéterminées. La statique sociale devant surtout avoir en vue l'existence totale de l'Humanité, quelque lointain que puisse encore être son véritable avénement, elle doit arrêter ses analyses actuelles au degré d'association qui comporte une destinée complète et distincte. Aussitôt que la propriété, la famille, et le langage, en se développant sur un territoire convenable, conduisent une

population quelconque à un même gouvernement, au moins spirituel, il existe un noyau possible du Grand-Être. Cette commune ou cité, quelle que soit son extension ultérieure, formera toujours un véritable *organe* de l'Humanité. Quand l'Être-Suprême sera convenablement développé, on appréciera comment ses organes fondamentaux s'assemblent pour composer des *appareils* proprement dits. Mais cette détermination serait maintenant aussi prématurée qu'inutile, comme l'indique l'impossibilité de distinguer avec précision ces divers *états* intermédiaires, sous les noms presque arbitraires de provinces, nations, etc.

Néanmoins, je pourrais déjà compléter sans danger le parallélisme statique que je viens d'établir, en étendant convenablement à l'organisme collectif les deux autres modes d'analyse anatomique suffisamment admis en biologie. Outre les éléments, les tissus, et les organes, la théorie fondamentale de l'organisme individuel distingue encore, au-delà des organes, un degré plus complexe de structure vitale, sous le nom d'*appareils*. De plus, on y reconnaît maintenant, entre les tissus et les organes, un mode d'organisation intermédiaire, auquel on réserve le titre de *systèmes* proprement dits, depuis que le langage anatomique a pris, bien ou mal, assez de précision. Il existe donc ordinairement cinq degrés successifs dans l'analyse statique qui convient à la biologie. Or, la sociologie pourrait également étendre jusque-là le parallélisme déjà construit envers les trois modes principaux, quoique cette nouvelle extension ne lui soit aucunement indispensable. Elle y servirait seulement à mieux lier les divers noyaux de formation du Grand-Être, tant que subsisteront assez leur multiplicité et leur indépendance provisoires. Car, quoique son plein avénement ne soit pas encore prochain, il fut pressenti de très-bonne heure par les cours et les esprits avancés. Le premier chapitre de ce volume

a suffisamment indiqué comment, dès l'extension décisive de l'incorporation romaine, le sentiment et la conception de la famille universelle devinrent de plus en plus usuels chez les véritables hommes d'État. Mais ce progrès s'étendit et se consolida surtout quand le moyen âge, en séparant l'association spirituelle de la société temporelle, eut partout signalé le mode normal de l'universalité finale. La rupture du lien catholique ayant ensuite été compensée par l'essor commun des relations industrielles, esthétiques, et scientifiques, les pensées occidentales n'ont pas cessé d'avoir en vue l'entière assimilation de notre espèce. Jusqu'à ce qu'un tel vœu soit assez réalisé, il faudra donc considérer abstraitement les divers noyaux de formation du Grand-Être sous un aspect qui puisse représenter d'avance leur convergence finale. Alors les *organes* sociaux qui sont déjà constitués pourront être, par la pensée, assemblés en *appareils* proprement dits, d'après les analogies qu'ils présentent dans les différents centres indépendants. Or, cette conception abstraite doit aussi conduire à comparer et combiner les tissus eux-mêmes, c'est-à-dire les classes, de manière à caractériser un autre degré d'organisation, équivalent à celui des *systèmes* anatomiques. Car, on ne pourrait autrement fixer assez la notion des attributs communs qu'offrent ces tissus dans les divers organes. L'analyse sociologique devient ainsi complétement analogue à l'analyse biologique, d'après une semblable succession des cinq degrés ou modes statiques qui conviennent à chacune d'elles. Mais ce perfectionnement de leur parallélisme normal ne saurait conserver la même importance ni autant de réalité quand le plein avénement du Grand-Être aura fait cesser, en sociologie, le besoin de ces deux nouvelles abstractions provisoires. Toutefois, ces notions corrélatives d'*appareils* et de *systèmes* ne feront alors que s'y modifier, suivant une loi dont l'appréciation serait aujourd'hui prématurée. C'est pourquoi j'ai

cru devoir les indiquer spécialement, mais en invitant à ne point en exagérer l'efficacité théorique.

Quoi qu'il en soit d'une telle extension, il suffira, dans tout le reste de ce traité, de concevoir l'analyse sociologique d'après les trois degrés ou modes statiques que j'ai d'abord expliqués, et qui doivent d'ailleurs prévaloir même en biologie. L'organisme collectif reste donc essentiellement composé, d'abord des familles qui en constituent les vrais éléments, puis des classes ou castes qui forment ses propres tissus, et enfin des cités ou communes qui sont ses véritables organes.

Cette conception définitive, à la fois logique et scientifique, permet, d'après l'ensemble des explications antérieures, de construire directement la théorie positive de l'ordre social, à l'aide du seul principe d'Aristote, assez rappelé ci-dessus.

En effet, ce grand principe établit convenablement les deux conditions générales, d'indépendance et de concours, entre lesquelles toute organisation collective doit instituer une suffisante conciliation.

D'une part, sans la séparation des offices, il n'existerai point, entre les diverses familles, une véritable association, mais une simple agglomération, même quand la vie sédentaire a prévalu. C'est là ce qui distingue essentiellement l'ordre politique, fondé sur la coopération, de l'ordre purement domestique, ayant pour base la sympathie. Rien ne fait mieux sentir combien sont profondément anarchiques toutes les théories des révolutionnaires modernes, qui ne consacrent finalement que le pur individualisme, en disposant à tout niveler.

Un tel principe définit directement le caractère fondamental du grand organisme, comme composé d'êtres susceptibles d'exister à part, mais concourant, plus ou moins volontairement, à un but commun. Quoique les classes résultées des diverses combinaisons propres aux trois éléments nécessaires de

toute force sociale diffèrent naturellement entre elles, leurs attributs respectifs ne se développent assez que d'après cette division croissante des occupations humaines.

Source continue de diversité, et même d'inégalité, elle devient aussi la principale base de l'extension graduelle du Grand-Être, dès lors assujettie seulement aux limites normales résultées de son siége planétaire. Aussitôt que l'existence sédentaire permet à ce principe fondamental de manifester assez son efficacité sociale, il tend, en effet, à faire partout surgir des liens de solidarité et de continuité qui se multiplient et s'étendent de plus en plus. Cette influence permanente, à la fois pratique et théorique, exerce, en même temps, une précieuse réaction morale, pour l'essor croissant des instincts qui nous disposent à la bienveillance universelle. Ainsi restreinte à un office qui ne satisfait jamais qu'une faible partie de ses besoins, chaque famille sent mieux l'importance des autres, et aussi sa propre utilité. Quand les sentiments et les idées correspondent assez à une telle situation habituelle, l'existence humaine développe directement son principal caractère, vivre pour autrui.

Mais, d'une autre part, cette noble destination ne serait point réalisable si la séparation des travaux n'était pas complétée par le concours des efforts, soit systématiquement, soit du moins spontanément. Au contraire, cette répartition pourrait aisément devenir une source continue de graves dissidences, d'après l'opposition d'habitudes, d'opinions, et même de penchants, qu'elle tendrait alors à susciter entre les diverses familles. Le besoin de concours, inséparable de celui d'indépendance, exige donc aussi sa propre satisfaction permanente, d'après une institution fondamentale convenablement adaptée à cette fin nécessaire. Elle nous devient d'autant plus indispensable que les instincts qui nous poussent à l'isolement ou aux conflits sont naturellement plus énergiques que ceux qui nous disposent à la

concorde. Or, telle est la destination générale propre à la force de cohésion sociale désignée partout sous le nom de *gouvernement*, qui doit à la fois contenir et diriger. L'admirable conception d'Aristote institue donc une lumineuse combinaison entre les deux éléments nécessaires de toute pensée politique, la société et le gouvernement.

Pour mieux apprécier cette théorie, il faut considérer que la séparation des offices décompose naturellement chaque existence humaine en deux fonctions sociales, l'une spéciale, l'autre générale. Toute famille doit d'abord remplir dignement la destination normale qu'elle reçoit ainsi du grand organisme qu'elle concourt à former. Mais cet accomplissement même exige un certain sentiment habituel de l'harmonie universelle à laquelle doit participer cette attribution particulière. Or, cette appréciation directe de l'ordre général, nécessairement commune à tous les vrais citoyens, dispose aussi chacun d'eux à ramener les autres au respect continu d'une telle économie. Cette tendance se trouve intérieurement fortifiée en poussant à développer les trois instincts sociaux, et surtout le plus étendu. Voilà comment les hommes deviennent, à tous égards, naturellement gouvernables, si d'ailleurs la force propre à utiliser de telles dispositions peut elle-même surgir assez.

Or, cette dernière condition d'ordre se trouve spontanément remplie, d'ordinaire, d'après l'essor même que la séparation fondamentale des offices sociaux procure nécessairement aux diverses inégalités humaines. Si, d'une part, notre organisation cérébrale nous dispose plus ou moins à l'obéissance, d'une autre part, elle nous pousse aussi vers le commandement. Le lecteur bien préparé pourra facilement discerner, d'après mon tableau cérébral, quels sont, dans chaque sens, les penchants directs, et même ceux qui les assistent indirectement. Il sentira dès lors que la tendance à commander prévaut presque tou-

jours sur la disposition à obéir, quoique l'anarchie moderne ait trop dissimulé celle-ci. Mais cette imperfection cérébrale trouble beaucoup moins l'ordre public que le bonheur privé. Car, cette vulgaire ambition ne peut devenir vraiment efficace que quand elle concourt avec une certaine supériorité d'esprit, et surtout de caractère. Dans ce cas même, elle ne comporte presque jamais de grands succès sans une suffisante assistance extérieure, résultée principalement d'une situation favorable, qui est rarement en notre pouvoir. Aussi ce vain penchant tourmente-t-il beaucoup plus de familles qu'il n'en peut satisfaire. Quand il n'est point assez discipliné, il produit souvent une maladie morale trop méconnue par le grossier matérialisme que fait encore prévaloir l'anarchie moderne.

Mais il devient un véritable bienfait social chez les familles organisées, préparées, et placées de manière à pouvoir et devoir commander dignement. Leur suffisante prépondérance constitue spontanément, au sein de toute association humaine, un gouvernement quelconque, qui ne peut ordinairement subsister qu'en satisfaisant plus ou moins à sa double destination, répressive et directrice. Car, cette domination exige toujours une adhésion universelle, expresse ou tacite, beaucoup moins aveugle et servile que ne le supposent les théories modernes. Faute de reconnaître l'existence naturelle des inclinations désintéressées, on a vicieusement apprécié l'obéissance, même chez les animaux, au point d'ériger en vertu la disposition à la révolte, presque toujours émanée d'une active personnalité. Mais, malgré les déclamations classiques sur le prétendu despotisme oriental, la soumission trop prolongée résulte surtout de la difficulté d'obtenir une meilleure domination ; l'empire naturel de l'habitude, et même une vénération exagérée, y contribuent peu.

Ces doctrines métaphysiques ont, par contraste, beaucoup prôné les instincts de commandement, que la plupart des

ambitieux voudraient ériger en dévouement au bien public. Les penchants sympathiques sont malheureusement trop faibles, dans notre vraie constitution cérébrale, pour inspirer jamais les grands efforts prolongés qu'exige toute ambition efficace, toujours accompagnée de luttes difficiles. Si donc la personnalité ne produisait pas des impulsions plus énergiques, les sociétés humaines seraient dépourvues de gouvernement, ou ne les renouvelleraient point assez. Mais les vices mêmes de notre organisation ne nous rassurent que trop contre un tel danger. Il faut du moins admirer ici comment la sagesse humaine, dès son premier essor, sut spontanément transformer une sorte de maladie chronique en une source normale de satisfaction pour notre premier besoin social. La loi générale, établie dans le second chapitre de ce volume, sur les connexités spéciales entre les instincts personnels et les inclinations sympathiques peut seule faire assez comprendre cette grande transformation habituelle. Car, les succès même de l'ambition finissent ordinairement par inspirer ainsi le dévouement social qui n'existait pas d'abord; du moins cette réaction morale a lieu chez les natures qui ne sont ni trop vicieuses ni trop indisciplinées.

L'heureuse ambition de quelques familles procure donc à toutes les autres une suffisante satisfaction du besoin commun de répression et de direction résulté de la séparation des offices sociaux. Même ces familles prépondérantes méritent le plus souvent le respect qu'elles ont d'abord obtenu, et leur conduite justifie finalement la disposition universelle à les prendre pour modèles.

Afin de comprendre assez le mode et la spontanéité d'un tel avénement, il faut le concevoir émané, non de la fonction générale par laquelle tous les citoyens concourent à la conservation et au perfectionnement de l'État, mais de leurs diverses fonctions spéciales. En effet, la première reste longtemps trop

équivoque pour susciter directement son organe propre. Les autres, plus prononcées, font, au contraire, surgir naturellement, au sein de chaque groupe partiel, leur gouvernement spécial, qui, sur une moindre échelle, réprime et dirige, suivant les exigences habituelles de l'opération correspondante. Telle est la vraie source élémentaire du gouvernement plus étendu qui résulte ensuite d'une suffisante combinaison de ces pouvoirs partiels, quand leurs attributs communs sont assez généralisés. Cette origine convient d'autant mieux que l'activité militaire, seule réellement organisée jusqu'ici, se trouve caractérisée par son admirable tendance à pousser spontanément aux coalitions durables, comme ne pouvant s'exercer avec succès que collectivement.

Mais l'existence industrielle, qui doit finalement prévaloir, acquiert aussi cette précieuse aptitude politique, quoique son essor reste longtemps privé. Quand elle peut se développer librement, elle ne tarde point à susciter naturellement des chefs permanents, dont l'importance partielle augmente graduellement, comme je l'expliquerai historiquement dans le volume suivant. L'ordre moderne comporte donc spontanément, autant que l'ordre ancien, une source de discipline et une école de gouvernement. Ce n'est pas seulement à la pratique sociale que convient la disposition normale à concevoir moralement tous les vrais citoyens comme autant de fonctionnaires publics, afin de mieux déterminer leurs devoirs respectifs. La théorie n'a pas moins besoin d'une semblable appréciation habituelle, sans laquelle on ne saurait comprendre la formation et le renouvellement du gouvernement politique. Ainsi conçu, ce gouvernement provient donc d'un suffisant concours entre les chefs naturels des diverses opérations élémentaires, spontanément ralliés à leur meilleur type. L'obéissance spéciale et le commandement partiel n'ont alors qu'à se généraliser convenablement, pour constituer,

sans trop d'obstacle, une force de cohésion capable, dans tout l'État, de contenir les divergences et de diriger les convergences.

C'est ainsi que le seul principe de la coopération, sur lequel repose la société politique proprement dite, suscite naturellement le gouvernement qui doit la maintenir et la développer. Une telle puissance se présente, à la vérité, comme essentiellement matérielle, puisqu'elle résulte toujours de la grandeur ou de la richesse. Mais il importe de reconnaître que l'ordre social ne peut jamais avoir d'autre base immédiate. Le célèbre principe de Hobbes sur la domination spontanée de la force constitue, au fond, le seul pas capital qu'ait encore fait, depuis Aristote jusqu'à moi, la théorie positive du gouvernement. Car l'admirable anticipation du moyen âge envers la division des deux pouvoirs fut plutôt due, dans une situation favorable, au sentiment qu'à la raison : elle ne put ensuite résister à la discussion que quand je la repris à mon début. Tous les odieux reproches qu'encourut la conception de Hobbes résultèrent seulement de sa source métaphysique, et de la confusion radicale qui s'y trouve par suite entre l'appréciation statique et l'appréciation dynamique, qu'on ne pouvait alors distinguer. Mais cette double imperfection n'aurait abouti, chez des juges moins malveillants et plus éclairés, qu'à faire mieux apprécier la difficulté comme l'importance de ce lumineux aperçu, que la philosophie positive pouvait seule utiliser assez.

J'ai déjà montré ci-dessus combien ce fondement matériel de toute association humaine est naturellement inévitable. Pour le reconnaître comme indispensable, il suffit ici de supposer un instant qu'il manque ou disparaît, suivant le cas trop commun des temps d'anarchie. Tous ceux que choque la proposition de Hobbes trouveraient, sans doute, étrange que, au lieu de faire reposer l'ordre politique sur la force, on voulût l'asseoir sur la faiblesse. Or, c'est là pourtant ce qui résulterait de

leur vaine critique, d'après mon analyse fondamentale des trois éléments nécessairement propres à toute puissance sociale. Car, faute d'une véritable force matérielle, on serait obligé d'emprunter à l'esprit et au cœur des fondements primitifs que ces chétifs éléments sont toujours incapables de fournir. Uniquement aptes à modifier dignement un ordre préexistant, ils ne sauraient accomplir aucun office social là où la force matérielle n'a point d'abord établi convenablement un régime quelconque. Quand cette première base politique n'existe pas ou ne suffit plus, le cœur et l'esprit, loin de tenter d'y suppléer, doivent noblement tendre à la reconstruire ou à la réparer, en utilisant assez la situation correspondante. Ce serait donc vouloir tenir la science sociale à jamais enveloppée dans les nuages métaphysiques, que d'éprouver aujourd'hui la moindre répugnance envers un principe philosophique qui, combiné avec celui d'Aristote, pût seul préparer assez la sociologie.

Pour mieux apprécier sa nécessité, il faut consulter la théorie positive de la nature humaine, établie par mon premier volume. J'en ai déjà déduit ci-dessus la prépondérance cérébrale des penchants qui nous entraînent à commander sur ceux qui nous disposent à obéir. Or, les premiers, ne pouvant être convenablement satisfaits que chez quelques familles, doivent naturellement pousser toutes les autres à la révolte chronique contre un régime quelconque. L'ensemble du passé ne confirme que trop cette tendance, quoique notre longue initiation théologique et militaire fût surtout apte à constituer la puissance sociale en consolidant la soumission. Ces impulsions perturbatrices bouleverseraient sans cesse l'humanité, de manière à y empêcher tout progrès continu, si une force assez énergique, c'est-à-dire matérielle, ne leur offrait constamment une salutaire résistance. Nos temps d'anarchie sont très-propres à confirmer un tel besoin, d'après la fréquente insuffisance de ce

premier frein social, depuis la rupture de l'ancienne discipline mentale et morale. Tous voulant aujourd'hui commander, et pouvant souvent espérer d'y parvenir, chacun n'obéit ordinairement qu'à la force, sans céder presque jamais par raison ou par amour. De là résulte habituellement une affligeante dégradation, chez ceux-là même qui déplorent amèrement la prétendue servilité de leurs prédécesseurs.

Mais, après cette explication nécessaire sur le premier fondement de toute organisation sociale, il n'importe pas moins de reconnaître son insuffisance naturelle. La force proprement dite a toujours besoin d'être d'abord doublement complétée, et ensuite convenablement réglée, pour servir de base durable au gouvernement politique.

Car, sa suprématie doit surtout fournir un digne organe à la fonction générale ci-dessus reconnue comme résultant du régime coopératif. Or, cette puissance n'émanant, d'ordinaire, que des pouvoirs partiels qui président aux opérations élémentaires, elle ne peut jamais avoir spontanément un esprit d'ensemble assez exercé pour correspondre à une telle destination. Du moins, cette aptitude n'y saurait être qu'exceptionnelle, et ne doit même suffire qu'envers les sociétés peu développées. Pour saisir l'ensemble d'une économie aussi compliquée, de manière à le faire comprendre et respecter de tous, il faut au pouvoir politique une culture intellectuelle, envers le passé et l'avenir, que ne suppose point, et même que ne comporte guère, cette origine habituelle. Une telle conciliation, déjà rare dans la civilisation militaire, où les opérations partielles sont pourtant plus synthétiques, restera toujours impossible au sein des sociétés industrielles, où les plus vastes conceptions pratiques demeurent nécessairement trop étroites. Sous ce premier aspect, la force prépondérante a donc besoin d'un complément intellectuel, sans lequel son principal office ne saurait être assez

remp même quant à la simple répression, et surtout envers la direction proprement dite.

En second lieu, l'influence morale lui est également indispensable pour obtenir ou conserver la juste vénération qu'exige toujours sa destination sociale, et d'abord même sa propre existence. N'oublions pas, en effet, que l'ascendant politique résulte, directement ou indirectement, d'un concours plus ou moins volontaire, d'ailleurs actif ou passif, constamment susceptible d'être rompu quand l'harmonie affective devient insuffisante. Même sans que les opinions dominantes soient réellement anarchiques, un pouvoir toujours surveillé et envié peut être renversé, dans les États les mieux réglés, si les sentiments publics le repoussent assez. Son ascendant spontané ne peut donc pas le dispenser davantage d'une consécration morale que d'un guide intellectuel.

Cette dernière appréciation conduit naturellement à compléter une telle explication en signalant aussi le besoin social le plus difficile à satisfaire, et qui finit cependant par devenir indispensable à toute domination prolongée, celui d'un régulateur. Toute puissance dispose à l'abus, surtout quand elle est, d'esprit et de cœur, aussi mal adaptée à sa destination essentielle que doit l'être ordinairement la force matérielle, dont je viens d'expliquer l'avénement politique. A la vérité, chaque pouvoir tend d'abord à se régler par son propre exercice, d'après l'accueil qu'il reçoit du public correspondant. C'est surtout sous ce mode aveugle et spontané que s'accomplit le plus souvent la régularisation politique, tant que dura le régime préparatoire de l'humanité, destiné davantage à développer nos forces qu'à les discipliner, comme je l'ai déjà montré. En effet, les anciens pouvoirs, soit militaires, soit même théologiques, furent toujours d'une nature trop absolue pour se soumettre habituellement à des règles vraiment systématiques. Un tel pro-

grès ne convient qu'à la dernière phase de la grande initiation, où même il ne constitue, au fond, qu'une annonce spontanée de l'ordre normal, suivant les indications historiques qui terminent le premier chapitre de ce volume. Néanmoins, l'organisme social demeure, évidemment, très-imparfait tant que la force dont la prépondérance doit y régler les activités partielles reste elle-même dépourvue d'un régulateur correspondant à ses propres tendances abusives. Ces abus d'un pouvoir toujours issu nécessairement d'une énergique personnalité ne doivent pas seulement entraver le développement d'un tel organisme. Ils peuvent même porter atteinte à sa simple conservation, dans toute association complexe et étendue.

Tel est donc le triple besoin que révèle encore une étude approfondie du gouvernement politique directement résulté de la coopération humaine, et n'ayant d'autre fondement réel que la prépondérance matérielle. A cette base nécessaire, il faut maintenant joindre, d'abord un guide intellectuel, puis une consécration morale, et enfin un régulateur social. Sans ce triple complément, l'ordre politique ne saurait être suffisamment constitué, malgré l'appui spontané que lui fournit l'ordre domestique. Quelque tardive que soit la satisfaction réelle d'un besoin aussi difficile, la statique sociale, qui toujours écarte essentiellement les questions d'avénement, ne doit finalement étudier le grand organisme que dans une telle plénitude. Il me suffit donc qu'elle puisse être aujourd'hui conçue distinctement pour que je doive ici la caractériser avec tout le soin convenable, quoique sa réalisation reste encore à peine ébauchée. La dynamique sociale, en fournissant l'explication spéciale d'un tel retard, fera d'ailleurs apercevoir, dans le plus lointain passé, tous les rudiments spontanés de cet organisme complémentaire.

En effet, la seule satisfaction normale de ce triple besoin humain consiste à fonder une société plus générale et plus noble,

qui se superpose à la société politique, comme celle-ci le fut d'abord à la société domestique. Telle est la principale destination de la vraie religion. D'après sa nature composée, l'organisme collectif possède, à un haut degré, l'éminente aptitude que l'organisme individuel présente seulement à l'état rudimentaire, la faculté d'acquérir de nouveaux organes, même essentiels. Toutefois, une telle construction devient le principal effort du Grand-Être, qui, après une longue et difficile préparation, ne doit réellement offrir qu'une seule fois, dans le vaste ensemble de sa destinée, cette expansion décisive. Mais elle suffit aussi pour lui permettre de remplir dignement toutes les fonctions compatibles avec sa constitution réelle et sa vraie situation.

Notre nature cérébrale, simultanément disposée au sentiment, à l'activité, et à l'intelligence, nous rend susceptibles de trois modes d'association, suivant celle des trois tendances qui devient prépondérante. De là résultent successivement trois sociétés humaines, de moins en moins intimes et de plus en plus étendues, dont chacune forme l'élément spontané de la suivante, la famille, la cité, et l'Église. Quoique la dernière ne se sépare que très-tardivement des deux autres, la sociologie statique doit considérer directement son existence distincte, comme non moins relative à notre constitution naturelle, en réservant à la dynamique sociale l'explication spéciale de ce retard.

On voit d'abord surgir spontanément l'association la plus complète mais la plus restreinte, la société domestique, fondée sur la commune sympathie, et dirigée par l'amour. Elle fournit l'élément naturel de la société politique, plus vaste quoique moins intime, ayant pour principe l'activité collective, et pour règle propre la prépondérance matérielle qui en résulte. La cité ou l'État devient, à son tour, l'élément normal de la so-

ciété religieuse, la plus étendue et la moins complète de toutes, reposant sur la communauté de croyances, et régie par la foi.

Ainsi l'Église réunit librement les cités, comme chaque cité combine spontanément les familles correspondantes, d'abord groupées en classes d'après leurs offices sociaux. Elle constitue donc le lien le plus général du grand organisme, dont elle peut seule embrasser l'universalité, si sa doctrine est assez réelle et complète, suivant l'aptitude caractéristique de la religion positive. Sa pleine séparation d'avec l'État constitue un autre privilége essentiel du positivisme, comme je vais l'expliquer. Mais une telle indépendance, condition fondamentale de sa principale efficacité sociale, devint déjà l'objet continu d'un admirable effort pendant la dernière phase nécessaire de notre initiation théologique. Quoique cette tentative soit prématurée, le moyen âge sépare assez la société religieuse de la société politique pour que leur antique confusion ne puisse jamais renaître chez l'élite de l'humanité. Le positivisme vient aujourd'hui reprendre cette immense construction, avec une doctrine convenable, et dans une situation favorable, de manière à déterminer enfin la formation décisive de la véritable église universelle. Quoique son domaine social doive se borner d'abord aux populations occidentales et à celles qui en dérivent, sa foi est assez réelle et assez complète pour convenir également à toutes les parties de la planète humaine.

Tant que le grand organisme ne pouvait se compléter ainsi, le besoin de lier les divers états élémentaires fit graduellement acquérir aux sociétés politiques des dimensions exorbitantes. Mais l'avénement de l'église universelle permettra désormais de restreindre peu à peu ces expansions provisoires jusqu'aux limites normales de la domination sans tyrannie que comporte directement la force matérielle. C'est pourquoi j'ai dû ci-dessus représenter les simples cités, complétées chacune par les campa-

gnes qui s'y subordonnent volontairement, comme les véritables organes immédiats du Grand-Être. Quoiqu'une telle association politique semble aujourd'hui trop restreinte, la postérité sentira que, pour construire une doctrine capable de durer autant que l'humanité, je devais me dégager ainsi des habitudes propres à la transition moderne. Aucune coalition humaine ne pouvant assez persister si elle ne devient point essentiellement volontaire, j'ai dû faire finalement abstraction ici de tous les liens factices et violents, pour ne conserver que ceux qui sont vraiment spontanés et libres. Or, la cité, convenablement agrandie et complétée, constitue, d'après une expérience décisive, la plus vaste société politique qui puisse naître et durer sans oppression. Des règlements arbitraires et violents, qui ne comportent aucune vraie consistance, peuvent seuls attribuer au régime direct de la prépondérance matérielle un domaine plus étendu, qui tend toujours à se restreindre à ces limites naturelles. Mais aussi la foi positive, qui, sans aucun effort, embrasse réellement toute l'existence humaine, peut assez lier les diverses cités terrestres pour dispenser toujours l'État de suppléer à l'impuissance temporaire de l'église.

Il est maintenant facile de reconnaître que cet avénement normal de la société religieuse qui complète le grand organisme procure une satisfaction décisive au triple besoin constaté ci-dessus envers la société politique. Le guide intellectuel, la consécration morale, et le régulateur social qu'exige le gouvernement proprement dit d'après sa source matérielle, lui sont, en effet, procurés simultanément par la véritable église, lorsqu'elle acquiert une existence distincte. Quant au premier, il ressort directement de la foi positive qui, embrassant l'activité comme l'intelligence et le sentiment, peut toujours fournir des lumières générales envers l'économie collective, et même pour les opérations partielles qui s'y combinent. Mais cette foi de-

vient aussi la source normale d'une vraie consécration morale à l'égard de toutes les autorités empiriques qui la méritent. Une telle aptitude y résulte de sa tendance naturelle à lier dignement le présent, d'une part avec le passé, d'une autre avec l'avenir. En cela consiste réellement la consécration sociale; puisque des pouvoirs temporaires se trouvent ainsi rattachés directement à l'ensemble des destinées du Grand-Être, dont ils deviennent alors les vrais ministres matériels.

Ces deux premières attributions politiques de la société religieuse sont tellement indispensables à l'existence même de tout gouvernement que leur réalisation dut toujours s'accomplir assez sous un mode quelconque. Quoiqu'elles ne puissent se développer pleinement que d'après la religion positive qui caractérise le régime final, elles comportent cependant un essor provisoire pendant la longue initiation à laquelle dut présider le théologisme. Avant que le vrai Grand-Être devînt assez appréciable pour qu'on pût parler en son nom, les divers précurseurs subjectifs que son enfance institua spontanément fournirent à la fois des moyens de consécration et des guides de conduite. Leur nature chimérique n'empêchait point cette double efficacité; car, elle permettait à notre imagination de les adapter suffisamment à une telle destination mentale et morale. Un seul obstacle essentiel aurait pu l'interdire, parce qu'il ne fut jamais susceptible d'être assez surmonté pendant la majeure partie de l'initiation théologique. C'était l'antique adhérence de l'église avec l'État, soit que le sacerdoce dominât le gouvernement dans les théocraties proprement dites, ou en sens inverse chez les populations militaires. Mais cette double confusion primitive n'entravait que l'efficacité intellectuelle de la religion provisoire, sans l'empêcher entièrement; et d'ailleurs elle augmentait même sa puissance de consécration morale, au point de la rendre souvent oppressive.

Il en est tout autrement envers la troisième et principale destination politique de la religion, son aptitude à constituer un vrai régulateur social, capable de contenir ou de redresser les déviations auxquelles tout gouvernement se trouve disposé. Une telle attribution exige, par sa nature, que l'Église soit non-seulement distincte, mais indépendante de l'État. Or, cette indispensable séparation n'est possible et durable que quand la société religieuse commence à devenir plus étendue que la société politique, en suivant librement sa tendance caractéristique vers une pleine universalité. Voilà comment la principale application politique de la religion se rattache directement à sa plus vaste destination sociale. En effet, cette généralité supérieure librement acquise par l'Église lui permet d'exercer, dans chacun des États qui la reconnaissent, un office, à la fois répressif et directeur, quoique toujours consultatif, envers les gouvernements particuliers. Car, ces diverses forces matérielles se trouvent dès lors subordonnées, d'esprit et de cœur, à un pouvoir plus étendu mais moins intense, que sa nature purement intellectuelle et morale ne prive point d'une haute efficacité pratique.

Le sacerdoce proprement dit complète donc la constitution naturelle du gouvernement politique en lui fournissant un régulateur continu, quand il s'en trouve vraiment séparé, sans pouvoir davantage le dominer qu'en être dominé. En effet, l'un de ces deux abus deviendrait aussi contraire que l'autre à une telle destination, soit en corrompant ce pouvoir spirituel par une dangereuse autorité temporelle, soit en le dégradant d'après une dépendance contre nature. Or, cette difficile conciliation restait essentiellement impossible sous le régime préliminaire, où le principe théologique et la tendance militaire poussaient également l'autorité religieuse et la puissance politique vers un empire absolu. L'admirable tentative du moyen

âge confirme elle-même cette impossibilité naturelle, puisque d'immenses efforts dignement prolongés n'aboutirent que pendant un seul siècle à un suffisant équilibre, bientôt rompu irrévocablement. Il faut que la religion devienne positive, et que la vie militaire soit remplacée par l'existence industrielle, pour qu'une telle séparation s'accomplisse spontanément, de manière à pouvoir persister sans effort, en développant dignement la grande harmonie sociale. Mais la sociologie statique doit peu s'enquérir si cet avénement sera prompt ou tardif. Il lui suffit de le concevoir comme seul pleinement conforme à la vraie nature de l'organisme social, qui, sans un tel complément, ne pourrait ni poursuivre convenablement sa destinée, ni même consolider assez son existence.

C'est ainsi que le pouvoir qui convient directement à la société religieuse doit aussi réagir normalement sur la société politique pour en compléter et régler le gouvernement propre. Une semblable attribution lui appartient également envers la simple société domestique, premier élément des deux autres. Car, la constitution naturelle de la famille, quoique moins imparfaite que celle de l'État, comme reposant sur un meilleur principe, comporte, à un moindre degré, des abus analogues, que l'Église seule peut aussi prévenir ou corriger. Il est vrai que déjà la société politique réagit utilement contre ces déviations domestiques. Mais cette influence spontanée ne saurait suffire, parce qu'elle n'atteint jamais la vraie source de ces altérations continues, le pouvoir illimité du chef de famille. L'antiquité respecta toujours ce principe oppressif, qu'elle ne pouvait modifier sans compromettre l'existence même de la famille, première base de l'État. En effet, la société domestique ne peut être convenablement réglée que d'après une autorité purement intellectuelle et morale, qui, ne prescrivant jamais les actes, se borne à discipliner les volontés. Cette nouvelle réaction so-

ciale du sacerdoce exige donc, autant que la première, qu'il soit pleinement séparé du gouvernement. Aussi ne dut-elle vraiment surgir que sous le régime catholique du moyen âge, dont elle constitue le principal résultat. Dans ces relations plus restreintes, le sacerdoce put exercer sans entraves une action plus intime et d'ailleurs plus pure, naturellement assistée par l'influence féminine. Mais cette efficacité domestique était autant subordonnée que la réaction politique à l'indépendance sociale dont le pouvoir théologique ne dut jouir que passagèrement. Quand il l'eut irrévocablement perdue, il devint aussi peu propre à régler la famille que l'État. L'une est dès lors tombée, autant que l'autre, dans une croissante anarchie mentale et morale, que nous voyons aujourd'hui tendre à dissoudre directement tous les liens humains. Sous l'aspect domestique, comme au point de vue politique, la religion positive devient seule capable désormais d'instituer un vrai régulateur social, qui puisse aussi consacrer et conseiller.

Telle est donc la double destination indirecte d'après laquelle la plus étendue et la plus noble des trois sociétés humaines réagit profondément pour maintenir et perfectionner les deux autres. Organe direct de la plus vaste solidarité, qui n'a d'autres limites finales que celles de la planète humaine, la société religieuse possède, encore plus exclusivement, le privilége normal de la pleine continuité. Quoique la famille et la cité sentent confusément un passé et un avenir partiels et rapprochés, la véritable Église peut seule cultiver le digne sentiment de l'ensemble des destinées humaines, à la fois dans le temps et dans l'espace. Mais, pour achever de comprendre comment son avénement normal complète la constitution naturelle de l'organisme social, je dois développer davantage son aptitude régulatrice envers l'État et la famille. Il faut, en effet, pousser cet examen fondamental jusqu'à déterminer l'intime influence par

laquelle le sacerdoce, saintement révolutionnaire, tend sans cesse à modifier subjectivement le classement politique, et même domestique. Car, cette extrême efficacité, où la modification systématique de l'ordre spontané semble voisine de l'anarchie, fournit définitivement le principal caractère propre à distinguer statiquement l'Église de la famille et de la cité, qu'elle doit ainsi régénérer.

Quand le sacerdoce est assez séparé du gouvernement, leur comparaison représente un premier classement social, qu'il importe ici d'apprécier avec soin, comme plus général qu'aucun autre, et contenant mieux le principe nécessaire de toute la hiérarchie humaine. Une fois saisi dans ce cas fondamental, ce principe pourra être ensuite étendu facilement à ceux qui n'en offrent que des subdivisions successives. Alors, on jugera comment l'influence sociale de la religion consiste surtout à modifier sans cesse le classement spontané, pour le rapprocher autant que possible de ce type systématique.

Il faut naturellement distinguer trois pouvoirs sociaux, d'après les trois éléments nécessaires de la force collective, en correspondance spontanée avec les trois parties essentielles de notre constitution cérébrale. Le pouvoir matériel est concentré chez les grands ou les riches; le pouvoir intellectuel appartient aux sages ou aux prêtres; et le pouvoir moral réside parmi les femmes : ils reposent respectivement sur la force, la raison, et l'affection. D'après sa prépondérance directe et tranchée, qui correspond à des besoins continus et irrésistibles, le premier ne comporte aucune équivoque, et sa nature n'exige ici nulle explication nouvelle. Mais je dois, au contraire, scruter davantage les deux autres, pour établir que, dans l'État et dans la famille, ils se combinent de manière à constituer un pouvoir unique, qui, sous le titre de *spirituel*, est destiné surtout à modifier le pouvoir matériel. Néanmoins, la société religieuse,

plus parfaite et plus vaste que la société civile et la société domestique, devra finalement consacrer la division ternaire des pouvoirs humains, que manifeste déjà l'association rudimentaire.

Le pouvoir du sacerdoce est, sans doute, essentiellement intellectuel. Il repose toujours sur la connaissance spéciale de l'ordre universel, même quand cet ordre reste conçu d'après les êtres chimériques par lesquels on le suppose régi. Cette économie fondamentale domine nécessairement toute l'existence humaine, individuelle ou collective, qui doit constamment subir ses conditions principales, et qui peut seulement améliorer ses dispositions secondaires. Également indispensable à notre résignation et à notre activité, son étude procure naturellement une grande autorité à la classe qui s'en trouve spécialement investie, quand la division graduelle des travaux humains lui permet assez d'essor. Le sacerdoce se rattache ainsi à la vie civile par les lois physiques qu'elle applique journellement, et à l'existence domestique par les lois morales qu'elle fait constamment sentir : il lie les unes aux autres par les lois intellectuelles, qui forment son propre domaine. Quand cette triple supériorité spéculative lui échappe, il perd bientôt tout ascendant social. Mais, quoiqu'elle constitue nécessairement la principale base de sa puissance réelle, ce premier fondement ne dispense jamais d'un suffisant complément moral. Soit pour conseiller, soit pour consacrer, soit surtout pour régler, le sacerdoce a toujours besoin d'un certain mérite de cœur, sans lequel sa valeur d'esprit, même quand elle se développerait assez, n'obtiendrait point la confiance indispensable. C'est pourquoi le pouvoir intellectuel ne saurait être entièrement séparé du pouvoir moral, afin de modifier réellement le règne spontané de la prépondérance matérielle.

A la vérité, la prééminence affective ne peut jamais appar-

tenir au sacerdoce ; car elle réside spontanément chez les femmes. Mais cette supériorité, si puissante dans la famille, ne saurait fournir à la cité un pouvoir assez distinct. En effet, elle est entièrement liée à l'existence purement domestique du sexe aimant ; elle ne peut donc devenir, pour la vie publique, une source suffisante de conseil, de consécration, et de discipline. Sauf d'heureuses anomalies, qui seront toujours extrêmement rares, aussitôt que la femme quitte son sanctuaire privé, elle perd nécessairement sa principale valeur, beaucoup plus relative au cœur proprement dit qu'à l'esprit ou au caractère. La pureté de ses sentiments spontanés, qui constitue son mérite essentiel, est non-seulement incompatible, comme la vraie nature sacerdotale, avec toute domination matérielle, mais aussi avec l'office consultatif et dogmatique qui convient au pouvoir religieux. Ainsi, la femme ne peut pas même acquérir sans se dénaturer cette suffisante connaissance de la vie réelle, tant publique que privée, qui devient indispensable à la puissance spirituelle. Sa véritable influence civile ne doit être qu'une suite indirecte de son ascendant domestique, tendant à faire spontanément prévaloir partout les meilleures inspirations. Malgré son excellence affective, qu'un digne sacerdoce honorera toujours, le sexe aimant ne saurait donc instituer jamais aucune concurrence sociale envers la classe contemplative, seul organe systématique de l'influence modificatrice. Seulement cette classe doit assez remplir les conditions morales pour mériter de parler aux hommes au nom des femmes. Alors, la mère, la sœur, l'épouse, et la fille deviennent spontanément ses précieux auxiliaires domestiques. Réciproquement, la prépondérance naturelle du sexe affectif au sein de la famille y constitue un véritable pouvoir spirituel, que le sacerdoce consacre et complète en lui procurant un caractère systématique, spécialement expliqué dans le chapitre suivant. Il ne faut donc ad-

mettre finalement que deux pouvoirs principaux, soit civils, soit domestiques, l'un qui commande les actes, l'autre qui modifie les volontés. Mais la distinction naturelle des trois pouvoirs humains se trouve toujours rappelée d'après la constitution diversement mixte du modérateur. Dans l'État, elle complète l'ascendant intellectuel par l'autorité morale; dans la famille, elle assiste le cœur par l'esprit.

Ces deux pouvoirs irréductibles furent constamment distincts, même quand ils durent se concentrer chez des organes identiques, pendant la majeure partie de notre longue initiation. La prépondérance alternative des prêtres et des guerriers suivant les temps et les lieux aurait dû suffire alors pour révéler aux philosophes cette division fondamentale, si une telle appréciation sociologique avait pu être assez préparée. Mais, depuis que la société religieuse est irrévocablement devenue, au moyen âge, plus vaste que la société politique, la séparation normale des deux puissances sociales se trouve spontanément acceptée par la raison occidentale, malgré tous les sophismes anarchiques. Pour prévaloir définitivement, il ne lui manquait plus que la consécration systématique émanée du positivisme, et qui ne pouvait surgir avant lui, faute d'une suffisante connaissance de notre vraie nature, individuelle et collective.

Quoiqu'il importe de conserver longtemps à ces deux pouvoirs élémentaires les noms qu'ils reçurent du mémorable régime qui accomplit leur séparation, je dois pourtant comparer cette nomenclature historique aux dénominations plus systématiques qu'indique aujourd'hui la saine philosophie. Ce sera la meilleure forme pour caractériser rapidement toutes leurs différences essentielles, afin d'y saisir celle qui devra finalement prévaloir.

Deux de ces différences sont déjà manifestées indirectement par l'hétérogénéité même des noms usités. Car, en qualifiant

l'un des grands pouvoirs sociaux du titre de *spirituel*, on rappelle suffisamment que l'autre est matériel. Leur nature propre se trouve ainsi caractérisée profondément ; les explications précédentes ne laissent aucun doute sur la plénitude et la réalité de cette première définition. De même, en nommant l'un *temporel*, on indique assez l'éternité de l'autre. Or, ce second caractère n'est pas moins décisif que le premier. Le sens mystique qui s'y rattachait d'abord n'a besoin que d'être rectifié par le positivisme pour définir réellement le plus solennel contraste des deux pouvoirs sociaux. En effet, le pouvoir civil ne peut jamais être qu'un organe de solidarité : le présent lui appartient essentiellement, mais sans aucune autorité envers le passé qu'il connaît trop peu, ni sur l'avenir qu'il ne saurait assez comprendre. Rien n'est plus propre à faire nettement apprécier sa position irrationnelle, qui ne comporterait que d'aveugles tâtonnements, si l'assistance spirituelle ne lui fournissait point la seule issue d'un tel empirisme. Car, d'un autre côté, toutes les mesures pratiques qui concernent le présent doivent être conçues d'après le passé et pour l'avenir : autrement elles manqueraient à la fois de base et de but. Au contraire, le pouvoir religieux, principal organe de la continuité humaine, représente seul les deux durées indéfinies entre lesquelles flotte le domaine éphémère du pouvoir politique proprement dit. C'est en parlant exclusivement au nom du passé, qu'il contemple sans cesse, et de l'avenir, qu'il médite toujours, que le vrai sacerdoce devient l'unique consécrateur efficace de toutes les dignes autorités empiriques, civiles ou domestiques. Ainsi, le contraste hétérogène des noms usités rappelle à la fois la nature propre et le domaine respectif de chacun des pouvoirs, spirituel et temporel.

Parmi les autres oppositions, la plus caractéristique consiste dans leurs tendances naturelles, théorique et pratique. C'est de là que procéderont finalement les dénominations usuelles, quand

l'appréciation systématique aura suffisamment prévalu. En effet, cette division entre la spéculation et l'action résume déjà les deux différences générales que je viens d'examiner. De plus, elle offre seule l'avantage essentiel d'étendre directement à toute l'existence humaine, tant privée que publique, une distinction qu'on restreint ordinairement aux suprêmes fonctions sociales. Chaque profession dignement exercée devenant moralement un véritable office civique, le théoricien et le praticien constituent donc, dans les moindres arts, les vrais équivalents des deux pouvoirs spirituel et temporel. L'avénement social d'une puissance qui conseille sans commander doit être conçu, au moyen âge, comme ayant étendu jusqu'à l'art le plus général et le plus compliqué la division nécessaire entre la théorie et la pratique, ébauchée d'abord envers les cas les plus simples. Cette prééminence normale de la morale sur la politique est devenue, en effet, la source trop méconnue de la tendance plus vaste et plus systématique qui distingue les spéculations des modernes sur la société humaine. Ainsi, les qualifications de théorique et pratique sont les plus propres à caractériser la vraie nature du grand dualisme social, et son extension nécessaire à toutes les parties de l'organisme collectif.

Elles conduisent immédiatement aux deux autres différences connexes qui me restent à définir. D'abord, elles rappellent le contraste normal entre la généralité et la spécialité. J'ai, en effet, établi suffisamment, dans le volume précédent, que la vraie théorie est toujours générale, comme la saine pratique reste constamment spéciale; puisque chacun doit tout concevoir essentiellement, sans que personne aspire à tout exécuter. La spécialité actuelle des prétendus théoriciens constitue une véritable monstruosité intellectuelle et sociale, que l'anarchie moderne peut seule expliquer, et qui devient aujourd'hui le principal obstacle à la reconstruction de l'ordre occidental.

D'après l'intime dépendance, à la fois objective et subjective, qui lie tous les éléments physiques, intellectuels, et moraux de l'économie naturelle, son étude, scientifique ou logique, ne saurait être scindée sans une profonde irrationalité. Aucune partie de cet ordre universel ne devient vraiment appréciable sans la conception des autres. La vie réelle a toujours besoin de leur ensemble, qui peut seul conduire à de véritables conseils; tandis que les savants spéciaux ne peuvent aujourd'hui fournir aux praticiens que de simples renseignements, dont ceux-ci doivent même se défier ordinairement. Sans la généralité des vues, qu'on ne saurait obtenir autrement, l'abstraction théorique deviendrait habituellement une pure infirmité mentale, aussi stérile pour le bien public que nuisible au bonheur privé. C'est à une telle étude systématique de l'ordre universel que les praticiens doivent ensuite rattacher leurs entreprises spéciales pour l'amélioration correspondante de cette économie naturelle. Alors la théorie et la pratique se trouvent intimement combinées, d'après une suffisante harmonie entre l'esprit d'ensemble et l'esprit de détail, également indispensables à notre vraie sagesse pour remplir dignement son office actif. C'est par là que le pouvoir spirituel satisfait directement à la première destination que je lui assignai ci-dessus comme complément général des lacunes empiriques que laisse nécessairement la constitution spontanée de la coopération civile.

Mais, outre ce contraste naturel entre la spéculation et l'action, l'opposition de la généralité à la spécialité caractérise une profonde différence des deux pouvoirs sociaux envers la vie active. En effet, la saine philosophie ne constitue pas davantage que la vraie poésie une fonction purement spéculative. Si celle-ci reçoit et mérite, même par excellence, le nom d'*art*, d'après l'action salutaire qu'elle exerce réellement, celle-là comporte également une pareille appréciation. Ces deux sœurs,

normalement inséparables, se confondent dans la véritable religion, où elles fournissent au sacerdoce la double base de l'art le plus important et le plus difficile, discipliner assez les volontés humaines par la conviction et la persuasion. Mais, si l'action esthétique et l'influence scientifique doivent se combiner pour fonder l'art moral, cette destination exige aussi que leur ensemble se complète habituellement d'après les relations mutuelles entre l'âme et le corps. La correspondance nerveuse des viscères végétatifs avec la région affective du cerveau prescrit quelquefois d'agir sur les premiers, afin de modifier les impulsions morales. Réciproquement, la santé physique ne peut souvent être rétablie que d'après l'harmonie cérébrale. En un mot, l'art humain n'est pas moins indivisible que la nature humaine. Toutes ses branches quelconques doivent être intimement unies par le vrai sacerdoce, qui sans cela resterait toujours inférieur à sa grande mission sociale. On ne doit donc jamais concevoir le pouvoir spirituel comme purement contemplatif. Pouvant seul fournir des bases systématiques aux arts spéciaux d'après son étude approfondie de l'ordre extérieur, il reste d'ailleurs en possession exclusive de l'art général que supposent tous les autres, celui qui a directement pour objet l'homme lui-même.

Une industrie quelconque exige que son agent soit habituellement sain, honnête, énergique, et intelligent. L'art qui tend à le maintenir ou le rendre tel doit être spontanément cultivé dans toutes les classes. Mais cette pratique universelle se concentre nécessairement chez la seule corporation qui puisse la systématiser. Le gouvernement proprement dit devient, à cet égard, un simple auxiliaire du sacerdoce, en constituant artificiellement une force matérielle capable de modifier indirectement les volontés d'après la prescription ou l'interdiction de certains actes. Ainsi, l'amélioration du monde extérieur suscite une foule d'industries spéciales, aussi distinctes et indé-

pendantes que les lois correspondantes. Mais le perfectionnement direct de l'agent universel de tous ces arts contitue une seule industrie générale, nécessairement indivisible malgré son immensité, et qui devient l'office caractéristique du véritable sacerdoce. Théoriquement envisagées, les premières dépendent surtout de la cosmologie, et la dernière de la sociologie, désormais conçue habituellement comme absorbant systématiquement la biologie, à titre d'introduction. Voilà finalement la manière la plus usuelle de considérer la division fondamentale des deux pouvoirs humains. C'est sous cette forme que la reconnut, à son insu, un judicieux économiste (M. Dunoyer), sans l'avoir jamais admise en principe, quand il termina sa consciencieuse carrière en instituant sa mémorable distinction des deux sortes d'industries, envers le monde et l'homme. Une telle appréciation indique aussi bien les conditions morales du pouvoir spirituel que ses obligations intellectuelles. Ainsi voué à la rectification continue des volontés humaines, le véritable prêtre doit habituellement entretenir son propre cœur dans les dispositions qui peuvent seules lui suggérer d'heureuses inspirations pratiques et même théoriques. C'est sur lui qu'il doit naturellement faire la première épreuve de l'efficacité de son art, sans espérer autrement de jamais obtenir une suffisante confiance.

Après avoir assez opposé la généralité caractéristique du pouvoir spirituel à la spécialité nécessaire du pouvoir temporel, il ne me reste qu'à compléter leur contraste fondamental par une différence directement connexe avec la précédente. Elle concerne leur domaine territorial, universel pour le premier, et toujours partiel envers le second. Cultivant l'art général, seul également indispensable partout, le sacerdoce peut et doit étendre son office à toutes les portions de la planète humaine, quand sa doctrine fondamentale devient assez

réelle et assez complète pour prévaloir uniformément. Au contraire, le pouvoir matériel, destiné surtout à régulariser des opérations spéciales et locales, ne saurait dominer sans oppression qu'un territoire déterminé, beaucoup moins étendu même qu'on ne le croit aujourd'hui. Les divers liens habituels que ces travaux partiels établissent spontanément entre toutes les régions terrestres ne comportent pas plus qu'ils n'exigent aucune concentration systématique. Ce n'est jamais la force, mais la sagesse, qui doit faire partout prévaloir librement les institutions pratiques sans lesquelles ces relations continues ne sauraient acquérir l'uniformité désirable. Il en est de même pour les entreprises temporaires qui demanderaient un concours spécial entre plusieurs gouvernements. L'empereur occidental constituait, au moyen âge, un pouvoir perturbateur, débris empirique du régime antérieur, et qui ne tendait qu'à détruire l'harmonie catholique, comme je l'expliquerai spécialement dans le volume suivant. Au lieu de s'agrandir à mesure que s'étend l'association humaine, les dominations politiques doivent, au contraire, se restreindre beaucoup, par cela même que la religion établit partout une libre uniformité de mœurs et d'opinions. Lorsque je fixerai leur étendue normale, dans le dernier volume de ce traité, je démontrerai sans effort le principe ci-dessus énoncé sur la réduction finale des États à de simples cités, convenablement assistées du territoire rural qui s'y subordonne spontanément. Cette dernière différence entre le sacerdoce et le gouvernement formera donc, encore plus qu'au moyen âge, leur contraste le plus sensible, quand le régime définitif aura pleinement développé le grand organisme.

Telles sont les cinq oppositions essentielles, intimement liées l'une à l'autre, qui rendent irrécusable la séparation fondamentale des deux puissances élémentaires. Chacun de ces

rapprochements conduit à reconnaître l'indépendance du sacerdoce, soit comme conseiller, consécrateur, et régulateur des autorités pratiques, soit comme principal organe de la solidarité universelle, et surtout de la continuité humaine. Mais, en même temps, tous ces motifs concourent à démontrer la nécessité, morale et mentale, de lui interdire toujours la domination temporelle, et par conséquent la richesse. Pour développer et maintenir la généralité de pensées et la générosité de sentiments qui conviennent à sa destination sociale, il doit soigneusement écarter les diverses sollicitudes spéciales. Tout commandement lui devient doublement funeste, soit en préoccupant son esprit de détails qui gênent la vue de l'ensemble, soit en corrompant son cœur par l'habitude d'employer la force au lieu de la raison et de l'amour. On doit sans doute admirer l'incomparable Aristote qui, dans un temps où les deux pouvoirs étaient pleinement confondus, sut seul éviter toujours les puissantes séductions de la pédantocratie métaphysique. Mais, depuis la séparation propre au moyen âge, l'anarchie moderne ne saurait excuser les penseurs qui, sous une ambition vulgaire, méconnurent une obligation aussi conforme aux lois les mieux établies de la nature humaine. En voyant, par exemple, Descartes et Leibnitz échapper dignement à cette dégénération, on s'afflige d'y voir pleinement succomber Bacon, dont l'esprit ne peut là se trouver justifié qu'aux dépens de son cœur. Mais la raison publique ne tardera point à seconder l'utile résistance des gouvernements actuels, pour repousser radicalement les aveugles prétentions politiques de nos prétendus penseurs. Sous l'impulsion systématique du positivisme, elle flétrira directement toute aspiration réelle des théoriciens à la puissance temporelle, comme un symptôme certain de médiocrité mentale et d'infériorité morale.

Néanmoins, il ne faudrait point exagérer cette séparation

nécessaire jusqu'à la faire spécialement reposer sur notre constitution cérébrale, au lieu d'y voir seulement une précieuse institution de la sagesse humaine. Quelque diverses que soient, en elles-mêmes, la théorie et la pratique, leur culture simultanée ne devient réellement impossible que d'après les habitudes entièrement incompatibles que chacune d'elles impose à l'esprit et au cœur. Les deux sortes d'intelligences se distinguent, sans doute, par leur tendance prépondérante vers la déduction ou vers l'induction. Il existe, de même, une certaine différence instinctive quant aux plus nobles penchants égoïstes; puisque la vanité prévaut chez les théoriciens et l'orgueil parmi les praticiens, comme l'indique ma doctrine cérébrale. Mais ces distinctions, que ne complète aucune diversité relative au caractère proprement dit, ni même aux affections sympathiques, restent beaucoup trop faibles pour constituer réellement une division naturelle. Elles peuvent être ordinairement compensées par une culture convenable, en sorte que l'issue dépend surtout du genre de vie.

Toutefois, les régimes respectifs étant nécessairement incompatibles, la séparation, quoique essentiellement artificielle, n'offre rien d'arbitraire. Il faut pourtant considérer que les théoriciens doivent être infiniment moins nombreux que les praticiens, au point de composer seulement un dix-millième de la population humaine, comme je l'établirai pour l'ordre normal. D'un autre côté, leur office est beaucoup plus difficile, quoique exigeant la même éducation fondamentale, suivie simplement d'une forte préparation spontanée, selon les indications de mon discours préliminaire. En outre, cette fonction supporte moins qu'aucune autre la médiocrité. Ainsi, les vrais théoriciens seront toujours des hommes d'élite, que le cœur et l'esprit signaleront au recrutement sacerdotal. Mais les praticiens éminents auraient pu dignement aspirer au sacerdoce, si leur carrière eût été d'abord

dirigée vers cette destination. Réciproquement, les théoriciens distingués sont encore mieux autorisés à se croire naturellement propres aux succès pratiques, sous la condition nécessaire d'un genre de vie convenable. C'est ce qui explique, sans la justifier, la vaine ambition temporelle qui les tourmenta jusqu'ici, d'après un secret sentiment de leur supériorité mentale, et peut-être morale, envers la plupart des chefs politiques. L'admirable vie du grand Cervantes me semble fournir un exemple décisif de cette aptitude des belles natures spéculatives à devenir, en changeant dignement de carrière, de véritables types actifs. D'après les qualités pratiques, de cœur, d'esprit, et de caractère, qu'il développait avec tant de vigueur avant sa pleine maturité, on ne saurait douter qu'une autre situation aurait pu le transformer en homme d'État du premier ordre. Mais, en sens inverse, César, Charlemagne, et Frédéric pouvaient certainement devenir, dans un cas convenable, d'éminents théoriciens, s'ils eussent à temps modifié leur existence. Ces changements de carrière devront même se réaliser souvent dans le régime final, qui, retardant l'âge normal du sacerdoce, lui permettra de se recruter parmi les praticiens susceptibles d'être transformés, d'après l'uniformité de l'éducation fondamentale.

La présomption scientifique dédaigne trop la raison empirique, dont les succès indiquent quelquefois, aux vrais philosophes, beaucoup plus de puissance mentale que la plupart des travaux théoriques. Une insuffisante rationalité pousse même à redoubler les efforts intellectuels, en obligeant à induire péniblement ce qui pourrait être aisément déduit. Sans doute, les conceptions deviennent ainsi moins générales, et par suite moins cohérentes : mais elles sont souvent plus réelles et plus utiles. Quant à la force cérébrale qu'exigent les deux marches, elle n'est certainement supérieure que

chez les génies exceptionnels auxquels l'ensemble des destinées humaines réserve nos grandes découvertes abstraites.

Il importait d'autant plus de rectifier ici les aberrations académiques sur une division absolue entre la raison théorique et la raison pratique qu'une telle opinion empêcherait toute saine appréciation de la hiérarchie humaine. Cet immense classement, à quelque degré qu'on le développe, ne peut jamais offrir qu'une application de plus en plus circonscrite du principe manifesté d'abord par la décomposition fondamentale, comme en tout autre cas taxonomique. Il faut donc que ce principe comporte spontanément une longue suite de modifications croissantes. Or, cette condition est directement remplie par la théorie précédente sur la division nécessaire des deux puissances sociales, où je dois actuellement indiquer le type et la source de toute la hiérarchie humaine.

Le meilleur mode d'une telle appréciation consiste à choisir, parmi les cinq caractères comparatifs établis ci-dessus, celui qui distingue le pouvoir théorique d'après sa généralité supérieure. Il suffit maintenant de reconnaître la nature éminemment relative d'un pareil attribut, naturellement susceptible de nombreux degrés. On sent dès lors que toutes les autres divisions sociales dériveront de la principale en spécialisant de plus en plus les offices correspondants.

Mais il faut d'abord reconnaître que l'ordre théorique ne comporte réellement aucune décomposition normale, en sorte que sa propre hiérarchie repose seulement sur la supériorité personnelle, d'ailleurs native ou acquise. Toute immuable répartition de sphères répugne à la nature pleinement synthétique de l'office sacerdotal, qui doit maintenir scrupuleusement intacte sa généralité caractéristique. C'est parce que le véritable esprit d'ensemble se trouve ainsi développé chez la classe d'élite que chacune des autres peut suivre librement son essor

spécial, sans qu'une telle marche fasse jamais méconnaître l'harmonie universelle, dès lors dignement représentée. Le régime dispersif que l'élaboration abstraite subit de plus en plus depuis l'extinction des pures théocraties ne convint réellement qu'à l'immense préambule analytique qui dut fournir la base objective de la synthèse finale. S'il pouvait devenir perpétuel, il constituerait l'anarchie théorique, et tendrait à détruire l'harmonie sociale. Mon ouvrage fondamental a pleinement démontré l'urgence de rallier la science réelle autour de son antique destination *connais-toi toi-même*, que la raison moderne fortifie en la complétant *connais-toi pour t'améliorer ;* ce qui consacre l'étude de l'ordre universel et de ses modifications. Il faut même renoncer, d'après mon discours préliminaire, à la division que j'avais conservée dans ce premier traité entre le génie scientifique et le génie esthétique, dont la séparation commença la rupture de l'unité théocratique. L'admirable régime synthétique qui d'abord surgit spontanément doit être enfin reconstruit systématiquement. Il deviendra même plus complet et plus homogène, en se purifiant de toute tendance à commander, qui, outre ses dangers moraux, y troublait habituellement les vues d'ensemble par d'urgentes sollicitudes de détail.

Après la séparation fondamentale entre le pouvoir théorique et le pouvoir pratique, toute la classification sociale consiste donc dans la décomposition graduelle de l'ordre temporel en vertu de sa spécialité nécessaire. Mais les degrés quelconques d'une telle hiérarchie résultent naturellement d'une application progressive du même principe universel de généralité décroissante et dépendance croissante, qui, à mon début philosophique, me fit découvrir la véritable échelle encyclopédique. Tous les rangs sociaux se distinguent ainsi les uns des autres, quoique d'une manière moins prononcée, d'après la loi qui sépare d'abord la classe contemplative de la masse active.

Ce décroissement graduel dans la généralité de vues propre à chaque office successif se manifeste aussitôt envers la seule activité collective qui fut réellement organisée jusqu'ici. La série des fonctions militaires présente tellement ce caractère qu'il y fournit toujours les titres usuels des principales autorités. Aussi chaque supérieur y devient-il envers ses subordonnés une sorte de chef spirituel, plus préoccupé de l'ensemble que des détails, et moins propre à l'action qu'à la spéculation.

La hiérarchie industrielle, où la diversité des offices est naturellement supérieure, et qui reste encore si confusément instituée, ne semble pas comporter le même principe. Mais il lui convient également, comme je l'expliquerai dans la suite de ce traité, soit envers l'ordre final, soit quant à son avénement historique. Je dois ici me borner à l'indiquer pour les deux divisions principales, dont la combinaison normale détermine l'ensemble de cet immense classement. D'abord, il repose sur la séparation universelle entre les entrepreneurs et les travailleurs. Or, en passant des premiers aux seconds, on voit clairement diminuer la généralité des vues et augmenter l'indépendance des situations. La même gradation s'observe ensuite envers les quatre classes essentielles de chefs industriels, banquiers, commerçants, fabricants, et agriculteurs : elle y est toujours représentée par l'accroissement numérique.

Quoique l'état empirique de ces diverses relations pratiques ne leur permette point encore de manifester assez leur harmonie définitive, elle est pourtant empreinte nécessairement dans leur ébauche spontanée. En appréciant l'ordre normal, j'y représenterai la loi naturelle du classement humain comme plus prononcée qu'aujourd'hui sous tous les aspects. Depuis le Grand-Prêtre de l'Humanité jusqu'au moindre laboureur, la société finale offrira toujours une même hiérarchie, où la généralité diminue graduellement, tandis que l'indépendance

augmente. La loi fondamentale de l'ordre humain devient alors un simple prolongement de celle qui régit l'ordre universel, en faisant constamment dépendre les plus nobles phénomènes des plus grossiers.

Quand l'éducation régénérée aura rendu cette connexité naturelle suffisamment appréciable, elle développera partout la conviction habituelle que l'une de ces économies, quoique plus modifiable, n'est pas plus arbitraire que l'autre. En même temps, la parfaite homogénéité de la vraie hiérarchie sociale doit disposer les impulsions personnelles à la respecter de plus en plus. Car, chaque office y commande au suivant d'après un motif exactement semblable à celui de sa propre obéissance envers le précédent. Nulle révolte ne peut donc éviter le reproche d'inconséquence. Il serait ici superflu d'insister sur l'importance d'une telle uniformité, pour consolider l'organisme collectif. En s'insurgeant contre les papes, les rois modernes ont finalement suscité l'indiscipline de leurs propres sujets.

Mais l'organisation sociale reste néanmoins assujettie continuellement à des tendances anarchiques, qui, depuis l'abolition nécessaire du régime des castes, méritent la principale sollicitude du sacerdoce régulateur. En effet, la loi naturelle du classement humain ne concerne directement que la subordination des offices, sans régler leur répartition effective entre les chefs de famille. Cette distribution personnelle ne pouvant plus résulter de la seule naissance, chacun, la jugeant arbitraire, s'en plaint habituellement, et souvent à juste titre. Les offices qui demandent beaucoup l'esprit d'ensemble échoient fréquemment à des intelligences fort étroites. Il en est de même envers les qualités du cœur et du caractère. Quoique le perfectionnement du régime humain doive de plus en plus diminuer ces abus naturels, ils conserveront toujours assez de gravité pour exiger l'intervention continue du pouvoir spirituel, suprême apprécia-

teur de toutes les relations sociales. Son principal remède doit consister à développer partout un juste mélange de résignation et de dignité, qui, faisant accepter sans aigreur des imperfections inévitables, compense l'abaissement par l'estime.

Les grandes améliorations que comporte la transmission personnelle des divers offices sociaux ne pourront jamais établir une pleine harmonie entre la fonction et l'organe, d'après l'indépendance qui caractérise les éléments de l'être collectif. On troublerait sans cesse l'ordre social au lieu de le perfectionner, si notre principale sollicitude ne se dirigeait point vers l'emploi des forces quelconques, abstraction faite de leur origine, et même de leur siége. Car, notre intervention active comporte peu d'efficacité envers une telle répartition, dont les lois propres sont essentiellement inconnues jusqu'ici. Quoique la raison moderne ne puisse plus l'attribuer à la capricieuse déesse que Dante y fait encore prévaloir, nous sommes loin de saisir l'enchaînement réel qui détermine les divers avantages personnels, soit naturels, soit acquis. Mais nous pouvons déjà l'apprécier assez pour reconnaître notre impuissance nécessaire à modifier cette répartition spontanée autant que l'exigerait la bonne harmonie sociale.

Tous les succès pratiques, tant industriels que militaires, se trouvent gravement affectés par des conditions qui échapperont toujours à notre prévoyance, et que notre prudence peut seule utiliser. Les succès théoriques, quoique moins assujettis à ces influences fortuites, n'en sont pas entièrement exempts. Mais, parmi les conditions pleinement appréciables de chaque destinée personnelle, les plus considérables restent souvent insurmontables. Quelques facilités que l'essor social puisse jamais procurer aux expatriations volontaires, elles demeureront toujours exceptionnelles. La masse des hommes ne peut guère plus choisir son séjour que son siècle; les heureux doivent seulement

plaindre et soulager les déshérités. Il y a souvent autant d'imperfection dans l'assemblage individuel des diverses qualités personnelles, physiques, intellectuelles, et morales. Nous ne pouvons modifier beaucoup que les conditions relatives à leur développement normal ; ce sage nivellement deviendra l'un des principaux bienfaits de l'éducation universelle.

Mais l'harmonie habituelle entre les fonctions et les fonctionnaires présentera toujours d'immenses imperfections. Quand même on voudrait mettre chacun à sa place, la courte durée de notre vie objective empêcherait nécessairement d'y parvenir, faute de pouvoir examiner assez les titres pour accomplir à temps les mutations. Il faut d'ailleurs reconnaître que la plupart des offices sociaux n'exigent aucune aptitude vraiment naturelle, qui ne puisse être pleinement compensée par un exercice convenable, dont rien ne saurait entièrement dispenser. Le meilleur organe ayant toujours besoin d'un apprentissage spécial, on devra beaucoup respecter toute possession effective, tant de fonctions que de capitaux, en reconnaissant combien cette sécurité personnelle importe à l'efficacité sociale. Au reste, il faudrait encore moins s'enorgueillir des qualités naturelles que des avantages acquis, puisque notre intervention s'y trouve moindre. Notre vrai mérite dépend donc surtout, comme notre bonheur, du digne emploi volontaire des forces quelconques que l'ordre réel, tant artificiel que naturel, nous rend disponibles. Telle est la saine appréciation d'après laquelle le pouvoir spirituel doit continuellement inspirer aux individus et aux classes une sage résignation envers les imperfections nécessaires de l'harmonie sociale, que sa complication supérieure expose à plus d'abus.

Cette conviction habituelle serait pourtant insuffisante pour contenir les réclamations anarchiques, si le sentiment qui peut les justifier ne recevait, en même temps, une certaine satisfac-

tion normale, dignement réglée par le sacerdoce. Elle résulte de l'aptitude appréciatrice qui constitue directement le principal caractère du pouvoir spirituel, dont toutes les fonctions sociales de conseil, de consécration, et de discipline, en dérivent évidemment. Or, cette appréciation, qui commence nécessairement envers les offices, doit finalement s'étendre jusqu'aux organes individuels. Le sacerdoce doit, sans doute, s'efforcer toujours de contenir des mutations personnelles, dont le libre cours deviendrait bientôt plus funeste que les abus qui les auraient inspirées. Mais, il doit aussi construire et développer, par contraste à cet ordre objectif résulté de la puissance effective, un ordre subjectif fondé sur l'estime personnelle, d'après une suffisante appréciation de tous les titres individuels. Quoique ce second classement ne puisse ni ne doive prévaloir jamais, sauf dans le culte sacré, sa juste opposition au premier y suscite les améliorations vraiment praticables, en consolant aussi des imperfections insurmontables.

La compétence directe et exclusive du pouvoir spirituel n'exige, à cet égard, aucune explication. C'est par là qu'il accomplit le mieux la destination caractéristique que lui réserve nécessairement l'ensemble du régime coopératif, en réglant la fonction générale qui accompagne chaque office social. Immédiatement relative à la conservation et à l'amélioration du grand organisme, cette commune attribution institue spontanément la concurrence universelle d'après laquelle le sacerdoce peut procéder au classement abstrait des individus. Car, il doit leur distribuer l'estime selon l'aptitude totale de chacun d'eux à servir dignement l'Humanité. Sa propre situation sociale le dispose d'ailleurs à opposer autant que possible cet ordre de considération à l'ordre de puissance résulté du classement concret des offices Il finit même par le faire prévaloir envers l'éternité subjective, quand il systématise la glo-

rification humaine. Quoique l'antiquité ait souvent étendu jusqu'aux morts le classement imparfait des vivants, le moyen âge tenta noblement une meilleure répartition, qui fit sentir sans anarchie les vices de l'ordre objectif. Mais cette attribution convient surtout à la religion positive, seule capable d'établir une saine appréciation sociale. En réglant la vie subjective, elle s'y trouve naturellement affranchie des nécessités grossières qui font si souvent prévaloir l'influence objective des situations extérieures ou des moindres qualités personnelles. Quand cette application décisive a propagé partout les vrais principes du meilleur classement humain, leur usage ne saurait se borner aux morts, et chacun l'étendrait aussi aux vivants, si le sacerdoce n'allait pas au-devant d'un tel besoin.

Cette extrême attribution, qui résume, au fond, toutes les autres, constitue réellement le plus difficile des devoirs pontificaux, comme exigeant les déterminations les plus précises. Après y avoir fait abstraction des divers avantages résultés de chaque situation, on y doit écarter aussi ceux qui proviennent de l'instruction; puisque, sans être plus personnels, ils ne sont guère moins fortuits jusqu'ici. Mais il faut encore s'abstenir de juger les morts ou les vivants d'après les seules productions de leur existence effective; car elles dépendent trop de la position dans le temps et dans l'espace, qui domine souvent les conditions vraiment individuelles. Telle est la triple écorce que le sacerdoce doit habituellement percer pour instituer dignement le classement abstrait. Cette immense difficulté ne comporte même une pleine solution que quand l'appréciation pontificale peut embrasser toute la carrière personnelle. Peu de types humains sont assez caractérisés pour devenir vraiment jugeables avant que leur destinée se trouve accomplie. Il en résulte une nouvelle démonstration de l'impossibilité nécessaire de faire jamais prévaloir objectivement l'ordre abstrait sur l'ordre

concret. Cet office sacerdotal est donc aussi celui de tous qui pourrait le plus dégénérer en tendance subversive, si la sagesse et la pureté n'y présidaient sans cesse. En même temps qu'il exige une application plus délicate de la doctrine universelle, il demande plus de calme dans le milieu correspondant. De toutes les fonctions propres au grand organisme, c'est donc celle-là qui souffre le plus pendant les siècles anarchiques. Rien ne peut aujourd'hui contrister davantage un vrai philosophe que de voir souvent usurper la considération, presque autant que la puissance, par les plus indignes types, tandis que les meilleures natures restent méconnues ou comprimées, faute de toute discipline spirituelle.

Tel est le jugement universel qui, sagement accompli, constitue l'office sacerdotal le plus décisif, mais aussi le plus difficile à fonder et à développer. En résumant spontanément toutes les autres attributions du pouvoir spirituel, il caractérise mieux qu'aucune d'elles l'ensemble des conditions intellectuelles et morales, propres à ce suprême organe de l'Humanité. La pleine indépendance sociale du sacerdoce et son entière abnégation politique se présentent ainsi comme pareillement indispensables à sa vraie destination. Ce but suppose également une digne prépondérance de l'esprit synthétique, consolidée et développée par une forte préparation encyclopédique, où domine toujours l'harmonie normale entre la science, l'art, et l'industrie. Mais l'intime consécration de l'intelligence au service continu de la sociabilité devient ainsi la principale obligation d'une classe qui, destinée à compléter et régler le grand organisme, y susciterait bientôt une profonde dissolution sans cette constante moralité.

Avant de quitter ce sujet, et par suite, de terminer le présent chapitre, je dois prévenir ou résoudre une grave difficulté, relative au principe fondamental du classement positif.

Elle résulte ici d'une apparente contradiction entre deux applications connexes de ma loi hiérarchique.

Quand j'établis, au début de ce chapitre, la théorie positive des forces sociales, sur laquelle repose l'ensemble de ma doctrine statique, j'y représentai leurs trois éléments, matériel, intellectuel, et moral, comme rangés suivant leur généralité décroissante. Or, maintenant le pouvoir spirituel est surtout proclamé le plus général de tous les appareils sociaux. La contradiction paraît directe, et même insurmontable. Mais, convenablement dissipée, elle doit fortifier le principe hiérarchique, et perfectionner son emploi quelconque.

Pour utiliser davantage cette explication philosophique, il faut d'abord remarquer que déjà quelques autres cas essentiels l'exigent également. Je l'ai même signalée, quoique sous une forme trop confuse, dans mon ouvrage fondamental, envers le classement industriel. Le discours préliminaire du présent traité fournit un cas plus prononcé, d'après une apparente opposition entre la série esthétique et la série scientifique. Mais l'exemple actuel est le plus décisif de tous, comme semblant faire pénétrer l'incohérence dans la constitution propre d'une même théorie sociologique. C'est pourquoi la commune explication s'y trouvera mieux placée, sans qu'un tel retard ait empêché de résoudre ailleurs une difficulté restée inaperçue jusqu'ici.

La solution consiste partout à distinguer deux sortes de généralité, l'une objective, l'autre subjective; c'est-à-dire envers les phénomènes extérieurs et quant à nos propres conceptions. En considérant surtout la série fondamentale qui me fit découvrir, il y a trente ans, le vrai principe hiérarchique, on peut aisément reconnaître que le terme le plus compliqué s'y trouve à la fois le moins général objectivement et le plus général subjectivement. Car, les phénomènes sociaux sont certainement les moins universels de tous; et pourtant les pensées qu'ils nous

suscitent offrent plus de généralité que toutes les autres, puisqu'elles s'y mêlent toujours. Aussi, pendant la longue enfance de la raison humaine, individuelle ou collective, les notions sociales sont-elles réputées mieux accessibles que les spéculations astronomiques. Toutes les autres catégories naturelles doivent présenter, à de moindres degrés, un semblable contraste. Partout la complication fait nécessairement croître la généralité subjective et décroître la généralité objective. Car, l'ordre plus compliqué reposant toujours sur l'ordre plus simple, les idées qui concernent celui-ci résultent sans cesse d'une décomposition de celles que suscite l'autre. L'absurdité de notre éducation scientifique, où les études objectives ne sont jamais précédées d'une introduction subjective, empêche seule aujourd'hui de saisir familièrement une telle connexité. Mais elle y devient indirectement appréciable, d'après le trouble profond et durable, non moins irrationnel qu'immoral, qui résulte de notre transplantation scolastique dans le domaine mathématique, quand on nous arrache brusquement au monde social.

Ainsi, toute hiérarchie positive offre également le décroissement continu de généralité, soit qu'on y procède du simple au composé, ou en sens inverse : seulement, la généralité s'y rapporte tantôt aux phénomènes et aux êtres, tantôt aux pensées humaines. Mais l'indépendance accompagne toujours la généralité objective, tandis que la noblesse se lie constamment à la généralité subjective. L'ensemble de chaque hiérarchie réelle établit donc une sorte de compensation nécessaire entre l'élévation et la dépendance. On en voit un exemple décisif dans le cas qui vient de me conduire à cette indispensable explication, sans laquelle ma philosophie serait souvent d'une application difficile et même équivoque. La puissance spirituelle surpasse toutes les autres en généralité subjective et en dignité sociale; tandis que la force matérielle est la plus générale objectivement

et la plus indépendante. C'est pourquoi celle-ci forme la base nécessaire de la construction politique dont celle-là devient le sommet normal.

Pour terminer ce chapitre, il me reste seulement à caractériser la marche naturelle qui doit préparer le grand organisme à sa constitution propre, qu'il fallait d'abord apprécier ici sans aucun égard à son avénement. Mais, quoique cette explication complémentaire soit indispensable à ma théorie statique, elle n'y saurait être qu'indiquée sommairement. Je vais donc en poser uniquement le principe général, dont le développement propre appartient à la sociologie dynamique.

Cette préparation nécessaire de l'organisme collectif se rapporte à la même théorie élémentaire des forces sociales qui vient d'expliquer son état normal. D'après les trois éléments, matériel, intellectuel, et moral, propres à toute puissance humaine, notre vrai régime est caractérisé par l'intime concours des deux derniers pour modifier de plus en plus la prépondérance constante du premier. Mais si, au contraire, le second élément se combine avec le premier, il en résulte notre constitution préliminaire, où le troisième est directement négligé, quoiqu'il y exerce implicitement son inaltérable influence.

Dans cette alliance initiale, il faut distinguer deux modes, l'un théocratique, l'autre militaire; suivant que l'esprit parvient à maîtriser la force, ou se met à son service. Tous deux sont également, quoique différemment, indispensables à la destination principale du régime préliminaire, le développement décisif des divers attributs humains, en négligeant leur discipline définitive.

On ne saurait régler, en effet, que des pouvoirs préexistants; sauf les cas d'illusion métaphysique, où l'on croit les créer à mesure qu'on les définit. Toute systématisation prématurée

manquerait d'ailleurs de base autant que de but, faute d'un suffisant essor de l'élément moral qui doit toujours l'inspirer. Mais elle deviendrait même incompatible avec le développement des forces réelles. D'après l'immense difficulté que présentent nécessairement la formation des grandes sociétés humaines et l'établissement de la subordination qui les rend durables, on doit se féliciter que nos dispositions spontanées tendent d'abord à fortifier au lieu de régler. Au premier chapitre de ce volume, j'ai signalé l'inanité des déclamations monothéiques contre la prétendue immoralité du régime polythéique, en montrant qu'il fallait laisser librement surgir nos divers penchants avant de pouvoir les discipliner. Une semblable appréciation convient également à tous les autres aspects du grand organisme.

Mais, d'un autre côté, ce régime primitif est nécessairement temporaire, comme étant trop peu conforme aux lois essentielles de la nature humaine, tant individuelle que collective. Si l'essor de nos forces doit d'abord nous préoccuper, il faut bien que leur discipline finisse par prévaloir, puisque notre bonheur, privé ou public, en dépend surtout. Or, cet état normal exige que l'esprit passe au service du cœur, au lieu de rester combiné avec la force. Sous une telle inspiration, il peut employer ses lumières à construire, d'après l'expérience acquise spontanément, la discipline systématique qui convient le mieux à l'ensemble de notre nature. Cette nouvelle destination devient naturellement la plus conforme à sa propre ambition, que le joug du cœur satisfait davantage que celui de la force, comme étant à la fois plus noble et moins impérieux.

Quoique l'intelligence regrette longtemps sa domination théocratique, elle finit par en reconnaître sincèrement la destinée passagère, et même la tendance corruptrice. Dès le moyen âge, avant que la doctrine et le milieu pussent devenir

assez favorables, on voit, chez les grandes âmes, l'esprit aspirer noblement à son principal office, en disciplinant, sans usurpation comme sans faiblesse, la prépondérance matérielle. L'inévitable avortement de cette admirable tentative le conduisit ensuite, il est vrai, à reprendre ses anciennes tendances pédantocratiques, qui n'étaient point encore appréciables d'après une saine théorie de la nature humaine. Mais, dans ses vains efforts pour maîtriser de nouveau la puissance matérielle, il ne parvint qu'à la décomposer, en dissolvant les liens indispensables, de manière à compromettre l'ensemble des résultats propres au régime préparatoire. Son impuissance et son repentir l'amènent aujourd'hui, chez les vrais penseurs, qui sauront bien contenir les faux, à reconstruire enfin, sur de meilleures bases, intellectuelles et sociales, la synthèse universelle tentée au moyen âge. Je devais ici caractériser directement cet état normal, quant à la constitution fondamentale de l'organisme collectif. Le chapitre suivant doit compléter cette détermination, par l'appréciation générale de l'existence qui correspond à une telle structure.

Afin de mieux indiquer toute la portée de la théorie abstraite des forces sociales, sur laquelle repose l'ensemble du chapitre que j'achève, je termine en signalant son aptitude à caractériser même l'ordre subjectif qui succède à l'ordre objectif. En effet, d'après cette théorie élémentaire, on peut concevoir trois régimes humains, suivant que le régulateur universel émane de la force, de l'esprit, ou du cœur. Le premier dirige notre préparation nécessaire, en présidant au libre essor de tous nos moyens. Quand ils ont assez surgi pour devenir disciplinables, le second régime institue finalement leur systématisation objective. Mais cet état normal, toujours réduit à modifier dignement le règne spontané qu'une grossière nécessité assure à la force, ne saurait jamais satisfaire pleinement nos

vœux légitimes, qui poursuivent sans cesse la juste prépondérance du cœur. Cet ascendant si désirable devient enfin le caractère essentiel du troisième régime humain, qui convient seulement à notre vie subjective, spécialement caractérisée dans le dernier volume de ce traité.

CHAPITRE SIXIÈME.

THÉORIE POSITIVE DE L'EXISTENCE SOCIALE, SYSTÉMATISÉE PAR LE SACERDOCE.

Un tel sujet semble d'abord ou rentrer dans la théorie statique que je viens d'établir, ou convenir à la destination dynamique du volume suivant. La nature propre de ce chapitre se trouvera suffisamment définie, quand cette incertitude préliminaire sera convenablement dissipée, d'après une distinction décisive.

Envers tout être vivant, il faut introduire, entre les idées connexes d'organisation et de vie, une idée intermédiaire, trop vaguement conçue jusqu'ici, à laquelle on doit réserver le nom spécial d'*existence*. Applicable à toutes les substances réelles, cette dénomination indique toujours leur activité propre et continue. En biologie, elle correspond à ce qu'offre de fixe chaque système de phénomènes vitaux : ou la vie de chaque être consiste dans la série des modifications qu'éprouve son existence. Cette distinction générale devient de plus en plus prononcée, à mesure qu'on s'élève à des organismes plus complexes et plus modifiables. Sa principale application appartient à la sociologie, où elle prévaut réellement, quoique sous une forme implicite, depuis qu'Aristote y fonda la théorie de l'ordre

sans concevoir aucunement celle du progrès, réservée à la raison moderne. Tant que la science traita les sociétés humaines comme immobiles, elle ne dut pas leur étendre le nom de *vie*, qui rappelle aussitôt une suite de changements aboutissant toujours à la mort. Cette qualification n'y convient que depuis l'avénement décisif de la notion du progrès continu. Le terme général d'*existence* était donc préférable envers l'activité fondamentale du grand organisme. Or, tel est le point de vue propre au volume actuel, où je ne devais d'abord étudie a structure de l'être collectif qu'afin d'apprécier ensuite l'en semble de ses fonctions essentielles. La statique sociale ne doit jamais séparer les notions connexes d'organisation et d'activité. Seulement elle se borne à étudier, sous le nom d'existence, l'activité commune à tous les lieux et même à tous les temps, en réservant à la sociologie dynamique cette double source de modifications normales, d'où résulte alors la vie proprement dite.

Dans la nature inerte, l'activité d'un système quelconque tend à détruire sa structure, même en mécanique. Mais ces deux attributs deviennent, au contraire, profondément solidaires chez tous les êtres vivants, entre les limites normales d'intensité et de durée propres à chaque cas. La structure ne s'y développe, et même ne s'y maintient, que d'après l'activité correspondante. Toujours l'extension et la complication de l'une accompagnent celles de l'autre, en montant l'échelle générale des êtres. C'est pourquoi leur liaison la plus complète convient à l'organisme collectif. Quand l'activité n'y est envisagée que comme tendant à conserver la structure, son étude appartient au domaine statique. Lorsqu'on y voit la source du développement, elle convient au domaine dynamique. Il faut donc concevoir ce chapitre comme instituant une transition nécessaire entre celui qui précède et le volume suivant. Après avoir ca-

ractérisé la structure de l'être collectif, je dois apprécier son existence, avant d'examiner sa vie. L'étude statique resterait trop incomplète, et l'étude dynamique trop peu préparée, sans une telle intercalation, qui ne doit offrir ni répétition ni anticipation.

Pour mieux constituer cette doctrine intermédiaire, je dois d'abord combiner davantage les notions fondamentales du chapitre précédent sur les trois modes coexistants propres à l'association humaine. Nous avons reconnu que tout homme appartient à la fois, par le sentiment à une famille déterminée, par l'activité à une certaine cité, et par l'intelligence à quelque Église. En étudiant la simple structure, il était superflu d'examiner laquelle doit prévaloir de ces trois sociétés simultanées. Mais on ne saurait apprécier nettement l'existence sans avoir préalablement établi leur subordination naturelle. Il faut donc décider maintenant la question abstraite de prépondérance normale entre la société domestique, la société civile ou politique, et la société religieuse.

Or, cette détermination préliminaire résulte spontanément de la théorie fondamentale de la nature humaine, qui, subordonnant l'existence cérébrale à l'existence corporelle, fait toujours prévaloir l'activité sur l'intelligence, et même sur le sentiment. C'est donc à la cité, organe essentiel de la coopération active, qu'il faut surtout rapporter l'homme, mais en la concevant sans cesse comme préparée par la famille, et complétée par l'Église. Quoique la société politique soit nécessairement composée de sociétés domestiques, la première détermine seule l'ensemble de l'existence propre à chacune des autres, d'après la répartition générale des travaux humains, qui domine partout leurs destinées respectives. Irrécusable dès le premier essor de notre civilisation, cette prépondérance normale devient de plus en plus prononcée, à mesure que se dé-

veloppent notre solidarité et notre continuité. Aussi l'instinct universel confirme-t-il essentiellement une telle subordination, qui partout dispose à concevoir habituellement l'homme comme *citoyen*.

Mais cette première appréciation semble ne laisser aucun doute envers la seconde partie de la question précédente. Car, si le sentiment lui-même se subordonne à l'activité, comment l'intelligence pourrait-elle s'en dispenser? Néanmoins, le régime théocratique, où celle-ci paraissait exceptionnellement dominer, fit naître, à cet égard, une grave incertitude. Elle fut, à la vérité, dissipée chez les sociétés militaires, où l'État prévalut directement, même quand l'Église était déjà plus étendue que lui, comme en Grèce. Mais, au moyen âge, cette indécision se reproduisit, avec plus de gravité, d'après le caractère mystique de la synthèse monothéique, surtout en Occident. La dernière foi provisoire dut alors arracher chacun à l'ascendant réel de l'existence civile, pour l'absorber dogmatiquement dans une vague existence religieuse, qui l'isolait même de la simple famille. Notre émancipation ultérieure n'a point assez dissipé cet intime conflit entre le croyant, chrétien ou musulman, et le citoyen. Toutefois, l'incertitude n'est plus entretenue que par le caractère essentiellement négatif que conserve encore la raison moderne.

La religion positive, en vertu de sa pleine réalité, décide irrévocablement la prépondérance de l'État, quoiqu'elle seule assure à l'Église l'universalité qui lui convient. Car, d'après la conception fondamentale du chapitre précédent sur les trois associations humaines, la société religieuse est surtout destinée à consolider et développer la société civile, comme celle-ci envers la société domestique. L'extension supérieure ne fournit un motif de prépondérance réelle qu'autant qu'elle reste compatible avec une suffisante conformité d'existence. C'est ainsi

que l'État prévaut naturellement sur la famille, quand il ne dépasse pas ses limites normales de grandeur. Alors l'ascendant nécessaire de l'activité se concilie pleinement avec le juste essor du sentiment, de manière à permettre habituellement une véritable et salutaire unité. On n'obtiendrait, au contraire, qu'une harmonie précaire, et même illusoire, en tentant de subordonner l'État à l'Église, qui ne correspond qu'à la partie de notre nature la moins susceptible de prévaloir. Dès que l'intelligence cesse de se consacrer au service continu de l'activité et du sentiment, elle tend nécessairement vers des divagations indéfinies, qui deviendraient bientôt destructives même de l'association qu'elle comporte. La positivité apparente de ces conceptions oiseuses offrirait une faible garantie contre de telles dissidences.

Ainsi, la société religieuse ne doit destiner son universalité caractéristique qu'à compléter la société politique, en liant entre elles les diverses cités, d'après leur commune subordination continue envers l'Humanité. Mais l'extension supérieure de l'Église ne l'autorise jamais à se regarder comme représentant mieux le vrai Grand-Être que ne peuvent le faire les États, ou même les familles. Car, cette étendue dans l'espace, toujours si chétive en comparaison de celle qu'offre le temps, ne constitue directement aucune aptitude pour une telle symbolisation, qui dépend surtout du digne accomplissement de chaque office social. L'Humanité peut souvent être mieux représentée par une simple famille, que par une vaste association qui ne correspondrait qu'à l'un de ses aspects essentiels.

En reprenant la grande construction religieuse avortée au moyen âge, le positivisme la combine profondément avec la prépondérance fondamentale que le régime romain avait heureusement procurée à l'existence civique. La vraie séparation entre l'Église et l'État, loin d'altérer cet ascendant normal,

doit, au contraire, le fortifier beaucoup, en permettant de réduire chaque société politique à l'extension naturelle qui lui procurera le plus de consistance. Toutes les notions vicieuses ou confuses qui dominent encore à cet égard sont seulement dues aux préjugés métaphysiques sur la suprématie de l'intelligence et à l'impuissant dédain du monothéisme envers l'existence réelle. Mais la religion positive vient aujourd'hui constituer une irrévocable harmonie entre la saine appréciation théorique et la sagesse pratique, en rapportant l'ensemble de la doctrine sociologique à l'association moyenne. Envers ce centre nécessaire, qui représente la domination naturelle de l'activité, l'association moins étendue et celle qui l'est davantage fournissent respectivement une indispensable préparation affective et un digne complément intellectuel. Telle devient finalement la conception synthétique d'après laquelle je dois ici procéder à l'étude abstraite de l'existence sociale, en destinant toujours l'Église à systématiser la famille et la cité.

Cette destination normale, loin d'être aucunement défavorable au propre essor de la religion, doit beaucoup le consolider et le développer, en liant directement la société religieuse aux deux autres sociétés humaines. Le théologisme fut, sans doute, trop chimérique et trop absolu pour jamais s'adapter convenablement à la double systématisation sociale. Mais elle constitue tellement le principal office de la religion qu'on voit toujours le sacerdoce s'efforcer de l'accomplir, surtout pendant la vraie splendeur des théocraties initiales. Seulement il est alors obligé de surmonter, par sa propre sagesse, qui fut si longtemps le digne organe de l'instinct universel, les vices radicaux d'une doctrine profondément hétérogène à l'existence qu'elle doit régler. Le positivisme, d'après sa réalité et sa plénitude caractéristiques, devient, au contraire, directement apte à cette noble destination Car, il institue une exacte harmonie entre

les indications pratiques et les conceptions théoriques, au lieu d'exiger que celles-là rectifient péniblement celles-ci. Toutefois, cette supériorité nécessaire de la doctrine finale doit désormais augmenter notre respectueuse admiration pour la sagesse sacerdotale qui sut tant utiliser une doctrine très-imparfaite.

Dans l'état normal, la religion, due à l'ensemble des méditations du vrai Grand-Être, surpasse nécessairement un sacerdoce qui ne saurait jamais se tenir suffisamment au niveau de sa difficile mission. Mais, malgré les préjugés modernes, l'inverse eut certainement lieu pendant la majeure partie du régime préliminaire, même théocratique, et surtout catholique; c'est-à-dire, jusqu'à ce que le sacerdoce y devînt rétrograde. Sa haute raison utilisa heureusement le vague presque indéfini de la doctrine qu'il se trouva forcé d'employer, pour en tirer des conséquences favorables à l'office social dont il resta toujours préoccupé. Je dois ici me contenter d'un seul exemple caractéristique, en indiquant la grande controverse qui surgit, vers le milieu du moyen âge, sur la prédestination théologique. Les partisans de la double prédestination étaient logiquement supérieurs à leurs adversaires, qui tous, admettant la prédestination des élus, devaient se sentir ainsi conduits à consacrer aussi celle des damnés. Mais les dangers moraux et sociaux de ce dernier dogme devenaient, d'un autre côté, tellement prononcés que la folle obstination d'une aveugle rationalité put seule inspirer ou soutenir une semblable hérésie. En appuyant l'orthodoxie, les bons esprits durent alors se borner à tirer d'un tel contraste une nouvelle confirmation du déclin nécessaire et prochain d'une doctrine non moins incapable de surmonter la discussion que de l'interdire. Des exemples équivalents se présenteront souvent dans mon troisième volume, envers l'appréciation sociologique des principaux dogmes du catholicisme occidental. Mais une tendance analogue devient

encore plus décisive, quand on peut l'observer chez les antiques théocraties, pendant la longue durée de leur splendeur sociale. Car, alors la sagesse sacerdotale, outre les aberrations propres à sa doctrine théologique, dut éviter aussi les puissantes séductions de l'autorité politique qui s'y trouvait profondément annexée.

La supériorité théorique du positivisme ne doit donc susciter aucune illusion historique sur l'office social de la religion, qui ne saurait dater de l'époque où il peut être convenablement exercé. Au fond, cette grande destination n'a jamais cessé d'exister, au moins depuis l'avénement des théocraties, même purement fétichiques. Car, l'humanité ne saurait créer aucune institution vraiment fondamentale, dont son état le plus rudimentaire n'offrirait point le germe nécessaire, d'après l'identité radicale de notre nature, assujettie seulement à un développement graduel. Le positivisme ne serait pas la vraie religion, s'il ne pouvait toujours accepter pleinement la succession du théologisme, et même du fétichisme, qui durent être, à tous égards, ses précurseurs naturels. Il vient seulement systématiser l'état définitif qui résulta spontanément de l'ensemble de la préparation humaine. Mais son sacerdoce serait indigne d'une telle mission, si d'abord il ne surmontait pas assez l'anarchie moderne pour éprouver une constante vénération envers la profonde supériorité personnelle, tant morale que mentale, des anciens types pontificaux.

Néanmoins, la sociologie statique, qui doit toujours écarter essentiellement les questions d'avénement, se trouve naturellement conduite aujourd'hui à construire la théorie abstraite de l'existence sociale d'après l'état le plus propre à la caractériser nettement. Toutefois, ce régime final ne saurait être ici considéré que dans son économie la plus fondamentale, dont toutes les dispositions essentielles sont nécessairement com-

munes à tous les temps et à tous les lieux, en tant qu'inhérentes à l'association humaine. Le tome suivant en offrira la vérification spéciale, soit en appréciant leurs premiers rudiments, soit en expliquant leur essor graduel. Dès lors, mon volume final n'aura plus qu'à développer directement leur pleine maturité normale. Telle est toujours l'intime solidarité naturelle des trois parties essentielles de ma grande construction sociologique, d'après la théorie positive de l'unité humaine, qui en caractérise le début.

Cela posé, je puis maintenant définir avec précision l'ensemble du chapitre actuel, en le représentant comme la suite nécessaire et le complément normal du précédent. En effet, celui-ci prenant toujours la famille pour le véritable élément de la société, conduit la théorie abstraite de l'organisme collectif jusqu'à l'essor distinct de la société religieuse, qui constitue le plus haut degré de l'association humaine. L'organisation de l'être composé devenant ainsi complète, je dois maintenant apprécier son existence générale. Une telle appréciation se rapportera naturellement à l'état adulte, afin d'éviter toute complication superflue envers la plus difficile des études scientifiques. Mais ce procédé logique se trouve déjà motivé suffisamment d'après l'exemple unanime que fournit la biologie, soit dynamique, soit même purement statique. Il serait étrange de prendre moins de précautions théoriques quand le cas se complique davantage. Toutefois, je sens que l'apparente nouveauté d'une telle méthode doit susciter ici de graves embarras passagers, d'après l'insuffisante préparation encyclopédique des lecteurs actuels. La seule concession que je leur demande consiste à ne juger le présent volume, principal fondement de tout ce traité, qu'après une seconde lecture, quand ils auront pu d'abord saisir assez l'ensemble de mon ouvrage. Un esprit sérieux étant toujours accoutumé maintenant à pro-

céder ainsi dans les moindres études scientifiques, j'ose espérer qu'une équivalente sagesse sera désormais étendue convenablement jusqu'aux plus éminentes. Je ne pourrais avoir aucun égard à toute appréciation qui n'aurait point assez rempli cette évidente prescription logique. Mais, pourvu qu'on s'y conforme dignement, je crois pouvoir assurer déjà que les deux volumes suivants dissiperont spontanément les principales difficultés que devra laisser presque toujours la première lecture de celui-ci, d'après l'abstraction inusitée qui lui convient.

Pour que l'avénement de la société religieuse puisse vraiment caractériser la pleine maturité propre à l'organisme collectif, il faut qu'elle devienne nettement distincte de la société politique, en acquérant, suivant sa nature, une extension habituellement supérieure. Or, cette condition, quoique déjà sensible spontanément chez la plupart des antiques théocraties, et ensuite dans la Grèce, y conserve encore une apparence fortuite, qui ne cesse irrévocablement qu'au moyen âge. La distinction ne devient même décisive qu'en Occident, d'après la séparation fondamentale entre le sacerdoce et le gouvernement, jamais accomplie par le monothéisme musulman, malgré la diversité prononcée des populations qu'il embrassa sans les unir. Mais il suffit à la statique sociale de pouvoir citer historiquement un seul cas important, pour statuer abstraitement envers l'état général dont ce cas, quoique passager, constitue nécessairement l'annonce normale. Une telle confiance logique convient d'autant mieux à la sociologie que tous les graves abus en seraient bientôt signalés par la théorie préliminaire de la nature humaine, qui doit toujours dominer ou contrôler les spéculations quelconques de la science finale.

La séparation des deux pouvoirs spirituel et temporel constitue donc le vrai caractère de la pleine maturité propre à l'organisme social, jusqu'alors trop peu complet pour que son

existence générale devienne assez appréciable. En effet, c'est seulement ainsi que l'association humaine se distingue radicalement des plus hautes sociétés animales. Celles-ci nous offrent souvent une existence domestique vraiment analogue à la nôtre, et quelquefois les rudiments d'une véritable existence civile, même permanente, qui se développerait davantage sans notre exclusive suprématie. Mais aucune ne combine assez la sociabilité avec l'intelligence pour constituer jamais une association religieuse, où la seule communauté des opinions tende à lier des groupes plus étendus que ceux qui résultent de la sympathie des affections ou de la coopération des activités. Toutefois, je dois ici rappeler spécialement à l'orgueil humain les réflexions générales du volume précédent sur l'appréciation trop précipitée des natures inférieures à la nôtre. Car, nous sommes ainsi conduits souvent à confondre un simple arrêt de développement, dû surtout aux obstacles extérieurs, avec une véritable impuissance organique. On peut d'autant mieux le craindre envers le cas actuel que jamais la religion ne se manifeste chez notre espèce qu'après une longue durée de l'existence sociale, toujours interdite aux autres races. La famille, et même la propriété, au moins collective, précèdent et préparent nécessairement son avénement propre, considéré sous l'aspect social. Quant à sa source intellectuelle, la religion humaine diffère trop peu des théories analogues qui surgissent chez les autres intelligences animales, tant que notre fétichisme spontané ne parvient point jusqu'à l'astrolâtrie, que le leur n'atteint jamais. Néanmoins, sans rien prononcer ici sur la nature de ces différences si mal étudiées encore, leur réalité demeure incontestable, et cela me suffit pour mieux indiquer l'extrême importance d'un tel caractère, dont les résultats accumulés surpassent beaucoup sa valeur directe.

Aussi, quelque tardive qu'en doive être la manifestation dé-

cisive, il se fait déjà sentir implicitement dès le premier essor de la civilisation humaine. La constante rivalité des prêtres et des guerriers, d'après la nature également absolue de la doctrine spéculative et de l'activité collective qui prévalent alors, n'empêchent point l'analyse sociologique d'y démêler aujourd'hui la distinction réelle des deux grands pouvoirs sociaux. Ils n'auraient jamais fini par se séparer irrévocablement, si d'abord ils n'eussent été radicalement distincts, même quand leurs principaux organes coïncidaient spontanément. Une vaine appréciation métaphysique, toujours disposée à prendre la forme pour le fond, peut seule ériger cette séparation effective en source essentielle de la diversité nécessaire d'où elle provint en cas opportun.

Tant que l'organisme social ne s'est pas développé jusqu'à constituer un sacerdoce distinct, il reste trop loin de l'état adulte pour que l'existence collective devienne convenablement jugeable. Car, son caractère demeure encore trop spontané, même quand une cité permanente réunit déjà les familles élémentaires. En effet, la double prépondérance nécessaire de l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail et de la sociabilité sur la personnalité manque jusqu'alors d'un organe propre. Or, tel est pourtant le caractère normal de toute véritable association, toujours exposée, sans ce complément d'organisation, aux dislocations intimes que suscite spontanément la spécialisation croissante des offices humains.

Le seul principe d'Aristote suffit donc pour motiver la séparation définitive entre le sacerdoce et le gouvernement, quand on pousse cette admirable conception statique jusqu'à ses dernières conséquences normales. Car, le régime de la coopération active, propre à la société civile, y devient une source continue de divergences, mentales et morales, qui tendraient à détruire une telle association, si sa conservation n'était con-

venablement assurée par un appareil de systématisation. Ainsi, le principe de la vraie séparation des offices peut fonder définitivement l'ensemble de la statique sociale, comme je l'annonçai dans le chapitre précédent. Cette précieuse unité de la sociologie statique, dont la sociologie dynamique n'offrira réellement que le développement nécessaire, se trouve maintenant établie irrévocablement. En effet, le même principe d'après lequel on explique communément les premières ébauches de l'association civile, devient ici la base définitive à laquelle je puis désormais rapporter toute la théorie du précédent chapitre sur la plus éminente production sociale. Une telle connexité se trouve d'autant mieux assurée que le début du chapitre actuel représente déjà cette société moyenne comme le vrai centre normal de l'ensemble des conceptions sociologiques. Puisque l'église doit, autant que la famille, se rapporter toujours à la cité, quoique sous un tout autre aspect, le principe d'abord construit envers le seul point de vue civique devait donc finir par embrasser aussi les deux associations extrêmes.

Quoique son incomparable fondateur ne puisse avoir aucunement pressenti ces conséquences trop lointaines, et d'ailleurs trop contraires à la civilisation contemporaine, une telle appréciation m'autorise de plus en plus à ériger Aristote en créateur de la statique sociale. Dans ma construction décisive de la science finale, la seule part qui me convienne exclusivement, outre l'essor systématique des déductions normales, résulte de la découverte de ma double loi d'évolution, qui me permit de combiner enfin la théorie du progrès avec celle de l'ordre. Mais l'ensemble de ce traité, tout en faisant apprécier la portée de cette conception fondamentale, inspirera, j'espère, une nouvelle vénération pour le prince éternel des vrais philosophes, dont le moyen âge, si dignement résumé par Dante, sentit seul l'admirable suprématie.

D'après toutes les indications précédentes, la théorie abstraite de l'existence sociale ne saurait être mieux conçue et exposée qu'en appréciant comment l'église systématise la famille et la cité. Car, le sacerdoce ne peut remplir un tel office qu'en instituant et propageant une juste notion générale de cette double économie. Une telle conception n'a pu, sans doute, devenir vraiment positive que de nos jours. Mais les fictions théologiques qui l'enveloppèrent si longtemps ne pouvaient empêcher radicalement sa principale efficacité, quoiqu'elles dussent beaucoup l'altérer.

Il ne faut jamais exagérer la nouveauté réelle de la formule sacrée des positivistes, que je destinai toujours à représenter l'ensemble de l'existence humaine, individuelle ou collective, et chacun de ses modes essentiels : *l'Amour pour principe ; l'Ordre pour base ; et le Progrès pour but.* Un tel tableau n'est vraiment neuf que dans sa construction systématique : mais les plus anciennes ébauches en représentent nécessairement le fond spontané, qui résulte directement de notre immuable nature. Cela devient évident quant au moyen terme, par lequel la formule commença chez les antiques théocraties, où il enveloppait les deux autres sans les dissimuler. Envers le premier, j'ai déjà noté que l'influence continue des affections bienveillantes ne date pas de leur récente appréciation théorique. Avant que la doctrine religieuse pût les consacrer, leur existence était pleinement reconnue par tous les esprits qui ne s'assujettissaient point à la coordination systématique, et surtout chez les anciens poëtes. On peut même porter un jugement analogue à l'égard du dernier terme de cette formule, malgré l'opinion longtemps consacrée sur l'immobilité de l'ordre humain. Dans l'existence privée, la poursuite continue du progrès moral est déjà représentée comme le noble but de l'humanité, par les plus antiques monuments de notre sagesse, les admirables livres

propres à la théocratie hébraïque. Quant à la vie publique, le sentiment d'une semblable destination se trouve pareillement indiqué, aussitôt que surgit une véritable activité collective, par le libre essor du régime militaire, inspirant toujours la pensée universelle d'une croissante domination. Ainsi, la formule qui convient explicitement à l'état adulte de l'humanité s'applique aussi, quoique implicitement, à son enfance et à son adolescence, qu'elle rend mieux appréciables.

On reconnaît également que la constitution normale du sacerdoce, malgré sa réalisation très-tardive, se retrouve, au fond, dans les plus antiques tentatives de systématisation humaine; car elle correspond à une constante destination sociale, d'après une nature non moins fixe. Chacune de ses conditions essentielles se trouve spontanément appréciée de très-bonne heure, quoique leur coordination systématique ne pût s'accomplir avant moi. La plus décisive de toutes, une sincère et constante renonciation à la grandeur, et même à la richesse, fut toujours sentie empiriquement, soit par les dignes types sacerdotaux, soit d'après l'instinct universel, comme autant indispensable à l'esprit qu'au cœur. En subissant la fatalité historique qui l'entraînait à violer enfin cette prescription fondamentale, en vertu même de la précocité de son admirable tentative, le catholicisme du moyen âge y craignit une source trop réelle d'intime dégénération. Quand ce sacerdoce, d'après une nécessité temporaire mais irrésistible, expliquée au volume suivant, s'imposa la règle du célibat, il sentit encore mieux que cette exception était directement contraire à la loi naturelle qui érige les affections domestiques en source et garantie du vrai sentiment social. Car, la sagesse théocratique, vulgarisée par la poésie ancienne, ne pouvait laisser, à cet égard, aucun doute essentiel.

Enfin, si l'on considère la constitution du pouvoir spirituel,

non-seulement en elle-même, mais aussi quant à son double appui social, on voit que les indications de mon discours préliminaire envers le régime final furent toujours senties spontanément. Malgré l'infériorité de la condition civile des femmes chez les anciens, l'affinité naturelle du sexe affectif envers la classe contemplative, et leur commune opposition à la prépondérance matérielle, n'ont jamais cessé d'offrir au sacerdoce un précieux auxiliaire. Longtemps avant le moyen âge, qui seul émancipa dignement la femme, les théocraties de l'Égypte, de la Chaldée, et de l'Inde, comme ensuite celles du Mexique et du Pérou, utilisèrent profondément cette assistance domestique pour mieux remplir leur office social. Il en est de même envers l'énergique appui populaire, dont le plein essor dut être encore plus tardif. Dès le premier âge théocratique, la décomposition naturelle de la force matérielle en concentrée et dispersée, expliquée au chapitre précédent, fournit au sacerdoce un secours analogue à celui du prolétariat moderne, et seulement moins développé. Le régime militaire ne put même empêcher une semblable influence, qui poussa si fréquemment les soldats contre les officiers, d'après les instigations, souvent légitimes, des prêtres de la haute antiquité.

Sous tous les rapports, on doit donc éviter soigneusement la tendance métaphysique qui dispose à confondre l'avénement systématique des diverses institutions humaines avec leur essor spontané, toujours aussi ancien que notre civilisation. L'esprit positif prescrit au nouveau sacerdoce de concevoir, au contraire, toute systématisation comme fondée sur une longue préexistence empirique. Au fond, la constitution propre du vrai pouvoir spirituel, celui qui modifie les volontés sans commander les actes, dut toujours être essentiellement la même. Seulement elle n'a pu devenir que fort tard pleinement systématique, en se dégageant assez des fictions mystiques qui dissimulaient sa destination so-

ciale. Elle est donc aujourd'hui plus directe et plus complète, dès lors mieux appréciable. Mais, après l'avoir ainsi saisie dans le cas le plus favorable à sa vraie manifestation, nous pouvons et nous devons transporter ce type à tous les âges antérieurs, afin d'en éclaircir l'étude positive. Une puissante considération morale confirme aussitôt cette obligation rationnelle, en imposant au sacerdoce positiviste une généreuse solidarité envers l'ensemble de ses précurseurs théologistes, et même fétichistes. La religion qui développe le mieux la conception et le sentiment de la continuité humaine prescrit naturellement à ses ministres de se regarder toujours comme les héritiers de l'ensemble des sacerdoces antérieurs. Sans cette constante disposition d'esprit et de cœur, ils ne pourraient pas même étendre aujourd'hui leur notion du vrai Grand-Être à toute la planète humaine, dont les divers territoires offrent encore des distinctions religieuses analogues à celles des différents âges sociaux.

Ces explications préliminaires m'autorisent enfin à me servir librement de l'état adulte de l'humanité, afin de mieux caractériser abstraitement l'ensemble de son existence sociale, systématisée par le sacerdoce. L'ordre normal est assez indiqué d'avance par mon discours préliminaire, pour que je puisse ici l'employer à faciliter une telle appréciation statique, où l'on devra toujours faire abstraction du temps et du mode propres à son avénement concret. Néanmoins, il ne doit être maintenant considéré que dans ses dispositions les plus fondamentales, qui correspondent au seul besoin de la conservation, en écartant celui du développement, sauf comme but nécessaire de l'existence proprement dite.

Le principe général de cette systematisation de l'existence sociale par le sacerdoce consiste à former et propager la double notion positive de l'ordre humain, individuel ou collectif, et de

l'ordre universel qui le domine. Tel fut le fond essentiel de toute doctrine vraiment religieuse, sous les fictions hétérogènes qu'exigeait le régime propre à notre longue enfance. Avant même que notre civilisation ait assez duré pour susciter un véritable besoin de systématisation quelconque, chaque famille et chaque cité naissante se sentent doublement assujetties à des influences insurmontables, les unes artificielles, les autres naturelles. Non-seulement on reconnaît partout la prépondérance continue de l'ordre extérieur; mais aussi chaque génération se sent déjà vivre sous l'irrésistible pression de l'ensemble des précédentes : et même cette fatalité se trouve ordinairement appréciée avant l'autre. Toute doctrine qui aspire à modifier les volontés humaines doit offrir une explication quelconque de ce double joug; en sorte que chaque croyant puisse concevoir sa relation propre avec l'ensemble qu'il concourt involontairement à former ou à maintenir. Sans une telle condition, qui suppose une étude simultanée du monde et de l'humanité, aucune religion ne pourrait acquérir le libre assentiment qu'exige son efficacité sociale. Mais aussi quand elle est remplie, autant que le comporte la civilisation correspondante, le sacerdoce obtient nécessairement une autorité spirituelle, qui devient la base normale de son triple office caractéristique, assez défini par le chapitre précédent. Il ne lui reste qu'à mieux coordonner et propager davantage cette doctrine fondamentale, qui constitue son principal appui social, tant que sa propre conduite demeure vraiment digne de sa noble destination. Cette prééminence intellectuelle permet au véritable sacerdoce, même concentré chez un seul chef convenable, de surmonter, dans son légitime domaine, les plus puissantes forces matérielles, provenues de la richesse ou du nombre. En effet, il peut ainsi mettre en jeu, comme je l'expliquerai bientôt, les influences morales et mentales qui concourent nécessairement à

la formation et au maintien de ces forces, suivant la théorie du chapitre précédent.

D'après ce principe, la systématisation religieuse de toute association humaine exige donc deux conditions indispensables, mais dont la combinaison permanente y devient suffisante. En premier lieu, le sacerdoce doit assez connaître l'ordre matériel et l'ordre social, par conséquent aussi l'ordre vital qui forme leur lien naturel. D'une autre part, il doit propager suffisamment cette conception synthétique, afin de satisfaire aux besoins universels d'appréciation et de direction, sur lesquels repose son propre ascendant social. Il lui faut donc d'abord une doctrine fondamentale supérieure aux lumières spontanées de la raison commune, et ensuite un système correspondant d'éducation générale, qui puisse initier assez tous les esprits à la théorie sacerdotale. C'est ainsi que tout sacerdoce, après avoir suffisamment apprécié l'ordre universel, se trouve conduit à l'étude permanente de l'ordre social, qui, outre sa difficulté et son importance supérieures, affecte directement le principal office pontifical. Tant que ce dernier domaine lui reste, il conserve encore, quoique avec de graves altérations, un véritable ascendant, même après avoir abandonné graduellement toutes ses autres attributions intellectuelles, comme le fit, au moyen âge, notre catholicisme. Au contraire, il ne peut perdre cette étude caractéristique sans détruire bientôt son crédit civil, et ensuite domestique, d'après son impuissance finale à remplir dignement ses fonctions normales, conseiller, consacrer, et régler, d'où classer et finalement juger. C'est pourquoi j'ai porté nécessairement le dernier coup au théologisme, devenu rétrograde depuis la fin du moyen âge, en lui ôtant, par ma fondation de la sociologie, ses anciennes attributions morales et sociales, que mon grand précurseur Descartes lui conservai encore. Les familles et les cités ne peuvent plus choisir libre -

ment, comme guides de leur conduite réelle, des prêtres désormais étrangers à toute vraie connaissance des lois naturelles propres aux divers phénomènes humains. Cette confiance universelle, seule base normale du pouvoir spirituel, se transportera spontanément au sacerdoce quelconque qui se montrera doué d'une telle aptitude théorique; pourvu qu'il offre toujours de suffisantes garanties morales. De là résultera bientôt l'ascendant nécessaire du positivisme sur le catholicisme, dans toute l'étendue du territoire occidental, direct ou indirect.

Cette systématisation positive de l'existence sociale, subordonnée à la notion fondamentale de l'ordre universel, doit d'abord être ici conçue d'après une vue générale de la société humaine, complétée ensuite par l'appréciation spéciale de ses principaux éléments.

L'ensemble de chaque cité présente nécessairement le concours continu, déjà sensible envers les familles élémentaires, des trois ordres simultanés de fonctions sociales, qui correspondent naturellement aux trois parties essentielles de notre constitution cérébrale. Seulement, leurs siéges, purement individuels dans l'existence domestique, deviennent alors plus prononcés et même mieux appréciables, du moins quand les classes respectives se trouvent assez distinctes, ce qui survient bientôt aux yeux d'un vrai philosophe. Ici reparaît donc envers l'existence la conception du chapitre précédent sur la structure, en distinguant les trois pouvoirs naturels, organes spéciaux, personnels ou collectifs, de l'intelligence, du sentiment, et de l'activité, propres à l'association humaine. Dans les moindres cités susceptibles d'exister à part, on trouve ces trois classes normales, les prêtres qui guident nos spéculations, les femmes qui président à nos principales affections, et les chefs pratiques qui dirigent notre activité militaire ou industrielle. Le sacerdoce occupe ici le premier rang, parce qu'il s'agit de l'existence po-

litique plutôt que de l'existence domestique, et ensuite en vue de la systématisation sociale, qui constitue toujours un office intellectuel. Mais mon discours préliminaire indique déjà que tel n'est point l'ordre final de la religion positive, où le cœur doit ouvertement prévaloir sur l'esprit, d'après la vraie théorie de l'unité humaine. En expliquant directement ce classement normal, dans mon quatrième volume, j'espère ne laisser aucun doute sur la nécessité sociale de placer habituellement la providence morale de l'humanité, spécialement échue aux femmes, avant la providence mentale du sacerdoce. Toutes deux précèdent nécessairement, dans l'ordre cérébral, la providence matérielle des chefs temporels, quoique celle-ci devienne la première dans l'ordre corporel, qui seul rattache directement l'ordre humain à l'ordre universel. Les nobles pressentiments de nos pieux et chevaleresques ancêtres se trouveront ainsi justifiés systématiquement, malgré les sophismes de l'anarchie moderne.

Mais cette première vue générale de l'existence sociale exige d'abord un complément essentiel. Car, ces trois providences, morales, intellectuelles, et matérielles, propres à la nature de l'association humaine, offrent, en vertu de leur spécialité nécessaire, de graves inconvénients, qui tendraient à troubler profondément l'harmonie générale sans un commun régulateur spontané. Les femmes sont, en effet, disposées à toujours exagérer l'influence du sentiment, en méconnaissant celle de la raison, et même de l'activité. Pareillement, la classe contemplative, quoique destinée surtout à faire universellement prévaloir l'esprit d'ensemble, tend à se trop préoccuper des conditions théoriques, en n'attachant pas assez de prix aux nécessités pratiques et aux besoins affectifs. Ce danger augmente d'après la séparation réelle entre le sacerdoce et le gouvernement, laquelle est pourtant indispensable à la pleine efficacité

du pouvoir spirituel. Il serait superflu d'insister ici sur les abus équivalents encore plus propres à l'autorité pratique, puisque leur considération nous a d'abord fourni le principal motif de la nécessité sociale d'un sacerdoce distinct. Ainsi, chacune des trois providences terrestres, tout en développant dignement sa destination spéciale, tend à négliger les deux autres ordres des besoins humains.

Leur pondération mutuelle constitue déjà, sous ce rapport, un correctif spontané. Mais il serait évidemment insuffisant, pour prévenir ou dissiper d'intimes conflits, si l'existence sociale ne suscitait d'elle-même une providence complémentaire, directement liée à chacune des trois principales, et dès lors apte à maintenir leur harmonie normale. Or, telle est la propre destination naturelle de la masse populaire, qui se rattache également au sexe affectif par les liens domestiques, au sacerdoce d'après l'éducation et le conseil, et aux chefs pratiques pour l'activité ou la protection. Tant que l'action collective demeura guerrière, l'esclavage nécessaire des travailleurs matériels réduisit le peuple proprement dit à l'ensemble des citoyens libres. Néanmoins, même alors, cette quatrième providence sociale exerce déjà son office caractéristique, en détournant les trois autres de toute préoccupation trop exclusive envers leur destination respective. L'expression que la civilisation moderne semble disposée à faire définitivement prévaloir pour désigner ce dernier élément de la cité remonte, en effet, jusqu'à ce régime primitif. Toutefois, l'entière abolition de l'esclavage personnel était évidemment indispensable au complet développement du prolétariat. En caractérisant directement, dans mon quatrième volume, l'ordre final de l'humanité, j'expliquerai suffisamment le précieux office continu de cette providence générale, si propre à remédier aux imperfections naturelles des trois providences spéciales. Le volume suivant fera déjà con-

naître graduellement la vraie constitution normale du prolétariat industriel, en appréciant son essor historique.

Tels sont, en dernière analyse, les quatre éléments naturels de toute existence civile. Mais une semblable appréciation ne concerne directement que la société des familles coexistantes, d'où résulte la simple solidarité objective. Or, cette première vue ne saurait aucunement suffire envers l'association humaine, dont le principal caractère ne s'y trouve pas représenté. Car, les autres sociétés animales nous offrent aussi, du moins à l'état rudimentaire, des attributs essentiellement analogues, tous relatifs à la coopération simultanée. Notre sociabilité se distingue surtout par le privilége exclusif de la coopération successive, qui ne saurait appartenir longtemps à plusieurs races distinctes. Pour procurer au grand principe d'Aristote toute l'extension convenable, il faut toujours y combiner ce concours continu dans le temps avec le concours actuel dans l'espace. Alors, cette lumineuse conception peut vraiment devenir la base unique de la statique sociale, aussi bien quant à l'existence qu'envers la structure. En lui procurant finalement cette plénitude systématique, le positivisme doit donc placer habituellement, au-dessus de la simple solidarité objective, la vraie continuité subjective, comme principal caractère de la cité humaine.

Sous cet aspect fondamental, l'ancien génie théocratique pressentit noblement et prépara dignement le moderne génie sociocratique, par son admirable sollicitude habituelle envers la notion et le sentiment de la continuité humaine, à la fois privée et publique. Dès les premières ébauches domestiques du pouvoir spirituel, on voit les vieillards, d'où le sacerdoce provint ensuite, comme l'indique encore son nom usuel, s'occuper surtout de perpétuer les traditions essentielles, longtemps avant l'institution d'aucune écriture, même hiéroglyphique. Succes-

seurs naturels de ce pouvoir patriarcal, les chefs théocratiques développèrent beaucoup ce grand office social, qui constitue aujourd'hui, chez d'immenses populations, le principal reste de ce vénérable régime initial. La jactance ordinaire du catholicisme, s'accordant lui-même des éloges que des juges impartiaux ne lui donneraient pas, ne saurait dissimuler son infériorité radicale envers une telle destination, qui pourtant acquiert plus d'importance normale à mesure que croît notre continuité. Cette religion transitoire annonçait involontairement sa courte prépondérance par cela même que, dès son début, elle maudissait ses deux séries de précurseurs essentiels, en flétrissant l'évolution grecque et l'incorporation romaine, et jusqu'à ses propres ancêtres hébraïques. Pendant toute son existence, elle se montra profondément incapable de reconstruire la continuité que son ingratitude anarchique avait d'abord rompue. Les touchants regrets émanés alors des nobles cœurs et des grands esprits ne pouvaient aucunement réparer ce vice essentiel de la systématisation absolue et égoïste qui caractérise tout monothéisme, et dont l'éminent Mahomet ne put même préserver assez sa construction admirable. Pendant l'anarchie moderne, la continuité humaine ne sembla rétablie envers l'antiquité que pour être brisée de nouveau à l'égard du moyen âge, d'après une ingratitude non moins aveugle que celle du catholicisme au sujet du polythéisme. Mais le positivisme, réparant enfin cette double subversion, vient aujourd'hui reconstruire irrévocablement la conception et le sentiment de la continuité, en lui procurant toute son extension systématique, même quant à l'avenir, et la faisant prévaloir sur la solidarité.

La religion de l'Humanité transforme définitivement la notion, chimérique et grossière, de l'immortalité objective, dont toute l'efficacité provisoire se trouve épuisée, dans le dogme définitif,

aussi noble que réel, de l'immortalité subjective propre à toute digne nature humaine. Autant l'hypothèse primitive fut, en elle-même, antisociale, quand la sagesse sacerdotale n'en put assez corriger les vices, autant la conception finale est propre à consolider et développer notre vraie sociabilité, encore plus relative au temps qu'à l'espace.

Suivant le principe posé dans le premier chapitre de ce volume, et que le tome quatrième établira dogmatiquement, les vivants sont toujours et de plus en plus gouvernés essentiellement par les morts. Cette irrésistible domination subjective représente la partie pleinement immodifiable de toute existence sociale. Son empire, déjà sensible dans la plus haute antiquité connue, dut naturellement augmenter sans cesse. Aussi la prétention de s'y soustraire constitue-t-elle aujourd'hui le principal symptôme de l'aliénation chronique vers laquelle tend de plus en plus la raison occidentale depuis la fin du moyen âge. Mais cette salutaire prépondérance empêche heureusement les subversions objectives d'obtenir jamais le fatal essor qu'elles semblent annoncer. Elle régularise de plus en plus l'ensemble du mouvement humain, en y diminuant toujours les influences perturbatrices, de manière à le rendre mieux appréciable bientôt que le cours de beaucoup d'astres. C'est surtout à ce titre que l'ordre purement individuel présente réellement une complication supérieure à celle de l'ordre social, parce que les troubles imprévus y participent davantage ; ce qui m'autorise à ériger son étude en septième et dernier degré encyclopédique.

Pour mieux sentir la prépondérance finale de ce concours dans le temps, il faut aussi reconnaître qu'elle augmente nécessairement à mesure que se développe le simple concours dans l'espace. Quand le vrai Grand-Être occupera dignement toute la planète humaine, chaque cité vivra sous le poids total des générations antérieures, non-seulement de celles qui se rappor-

tent à son propre sein, mais aussi de l'ensemble de nos ancêtres terrestres.

Une réflexion décisive, indiquée déjà par le sage Franklin, démontre même que, sous l'aspect purement physique, aucune famille ne saurait être appréciée isolément; et l'on peut étendre une semblable remarque aux diverses sociétés politiques. Car, chacun de nous ayant nécessairement deux ancêtres immédiats, pareillement assujettis à cette fatalité, quand on remonte beaucoup le cours des âges sociaux la population humaine devrait être infiniment plus nombreuse qu'aujourd'hui, si les ancêtres éloignés eussent toujours différé. Or, comme la relation inverse est pleinement constatée, en fait et en principe, il s'ensuit que le point de vue domestique, et même civil, se trouve beaucoup trop étroit pour expliquer la simple origine physique de chaque existence individuelle. Rien ne peut mieux vérifier combien l'esprit d'ensemble est plus réel, en sociologie, que l'esprit de détail.

Ainsi, le vrai point de vue social, toujours pressenti par la sagesse théocratique, et définitivement systématisé dans le positivisme, consiste à subordonner convenablement la solidarité objective à la continuité subjective, principal moteur des destinées humaines, surtout chez les modernes. Le présent ne constitue jamais qu'une vague et rapide transition entre deux immensités de durée, directement liées l'une à l'autre. Sa considération exclusive, ou seulement prépondérante, ne serait pas moins irrationnelle qu'immorale, et ne pourrait aboutir qu'à des doutes indéfinis. Comme je l'établissais, il y a trente ans, en rectifiant, dans mon opuscule fondamental, le célèbre aphorisme de Leibnitz : « L'ordre chronologique des époques n'est » point leur ordre philosophique ; au lieu de dire le passé, le » présent, et l'avenir, il faudrait dire le passé, l'avenir, et le » présent. » En effet, ce prétendu moyen terme de la série na-

turelle des temps ne peut jamais être réellement conçu que d'après les deux âges extrêmes qu'il réunit et sépare ; suivant une loi logique dont j'ai déjà fait souvent des applications décisives.

Telle est donc la principale attribution sociale du sacerdoce. Quoiqu'il soit l'organe nécessaire de la plus vaste solidarité actuelle, c'est surtout envers la continuité, antérieure et ultérieure, qu'il possède un privilége vraiment exclusif, qu'aucune autorité temporelle ne saurait contester longtemps. La cité doit, sans doute, prévaloir objectivement sur l'Église comme sur la famille, sous peine de graves dégénérations mystiques, suivant les explications initiales de ce chapitre. Mais, dans l'existence subjective, la prépondérance nécessaire de la société religieuse n'est pas moins irrécusable envers la société politique que quant à la société domestique. Or, c'est d'une telle existence que doit surtout dépendre finalement l'appréciation systématique de notre civilisation. Ainsi, la dignité supérieure du sacerdoce se fonde irrévocablement sur une immuable nécessité naturelle, que tout gouvernement respectera de plus en plus, à mesure qu'elle sera mieux connue.

Voilà comment le pouvoir spirituel se trouve spontanément conduit, même par sa propre ambition, à faire partout prévaloir une juste appréciation synthétique de l'existence sociale, puisque son ascendant civil et domestique doit en dépendre directement. Mais, quoique cette double notion du consensus humain, à la fois actuel et successif, doive constituer le principal objet de l'éducation religieuse, jamais elle ne doit être isolément conçue ni étudiée. Car, l'ordre social qu'elle caractérise reste toujours subordonné à l'ordre universel, à la fois matériel et vital.

Dès notre premier âge civil, le sacerdoce sentit dignement une telle subordination, à travers les fictions théologiques et

les nuages métaphysiques. Les dieux et les entités eurent alors pour principale destination, d'abord mentale, puis sociale, de tenir lieu d'une connaissance réelle, longtemps impossible, de cet ordre fondamental, en suppléant aux lois par les causes. En effet, le système général de la théologie polythéique, comme ensuite celui du dogme monothéiste, catholique ou musulman, constitue surtout une représentation provisoire de l'économie naturelle, toujours destinée à fournir la base normale de notre économie artificielle. Si celle-ci avait jamais été conçue d'après l'irrationnel isolement rêvé par l'impuissance de la métaphysique moderne, aucune religion n'aurait acquis un véritable ascendant moral et social. Car, l'instabilité spontanée de l'ordre humain, en vertu de son extrême complication, suscita toujours un besoin universel de le concevoir lié profondément à l'ordre plus fixe et mieux appréciable que nous offre la simplicité supérieure du monde extérieur. D'ailleurs, chacun se sent personnellement assujetti à la domination directe de cette économie universelle, même matérielle, et surtout vitale. Mais sa principale pression s'exerce sur nous indirectement, à travers l'ordre social qu'elle régit, et dont la réaction providentielle nous en préserve essentiellement, aussitôt que la civilisation humaine se caractérise suffisamment. Toutefois, cette dernière appréciation suscite un nouveau motif d'étudier plus profondément l'économie extérieure, afin de mieux subir ses conditions vraiment immodifiables, et d'améliorer celles qui peuvent l'être.

Une triple nécessité mentale, d'abord logique, puis scientifique, et enfin technique, nous impose donc l'étude approfondie de l'ordre universel, avant de procéder à l'étude directe de l'ordre humain, quoique celle-ci doive toujours former le principal objet de nos spéculations finales. En systématisant cette obligation normale d'après la véritable hiérarchie encyclopédique, le positivisme ne fait aujourd'hui que consacrer irrévo-

cablement un aperçu fondamental de notre plus antique sagesse. Sa synthèse subjective se trouve ainsi fondée sur une immense analyse objective, dont la préparation graduelle pourrait faire perdre de vue sa destination essentielle. Mais l'ensemble de cette introduction dogmatique peut désormais se résumer dans une seule loi, à la fois objective et subjective, celle qui fait constamment dépendre l'ordre le plus noble du plus grossier. C'est la loi la plus générale du monde et de l'homme : aucune autre ne comportera jamais une équivalente universalité. Son développement systématique peut donc procurer, à l'ensemble de l'initiation dogmatique, une véritable unité théorique, propre à toujours prévenir ou réparer les divagations scientifiques.

La subordination nécessaire de la solidarité à la continuité, et la dépendance de l'ordre supérieur envers l'ordre inférieur : telle est donc la double base normale d'après laquelle le sacerdoce doit apprécier et faire comprendre l'existence sociale et son fondement extérieur. Toute la synthèse dogmatique est essentiellement réductible au simple développement de ces deux principes corrélatifs, mieux établis par le positivisme que dans aucun théologisme. Mais, pour que l'unité religieuse soit vraiment complète, il ne suffit pas qu'elle embrasse ainsi, d'un seul regard, l'ensemble du domaine spéculatif, en y joignant même celui de notre activité. Elle doit encore saisir aussi l'existence affective, vrai centre normal de toute la nature humaine.

Cette condition fondamentale, sans laquelle l'unité religieuse resterait impossible, n'offrit heureusement aucune difficulté dans la construction spontanée de la synthèse initiale. En effet, le fétichisme y satisfaisait de lui-même, et la nature du théologisme proprement dit, surtout polythéique, lui devint ensuite encore plus favorable. Mais elle dut, au contraire, constituer la principale difficulté de la synthèse finale, ainsi que je l'ai directement expliqué dans le premier chapitre de ce volume. Le

positivisme, procédant d'abord du dehors au dedans, ne put aboutir qu'en dernier lieu à concevoir l'ordre universel comme l'objet d'une affection unanime et continue, et non plus comme un simple sujet de spéculation et d'action. Car, il fallait pour cela que son ascension objective parvînt jusqu'aux phénomènes les plus compliqués et les plus nobles. Sans cette immense difficulté, le positivisme aurait depuis longtemps remplacé le théologisme, d'après la prédilection décisive que tous les grands esprits témoignent, depuis Thalès et Pythagore, envers les explications vraiment positives. La raison publique eût même sanctionné ces sympathies d'élite, en jugeant bientôt l'étude des lois comme plus propre que celle des causes à nous fournir des prévisions réelles, susceptibles de guider notre activité. Mais, quelque difficile que dût être pour le positivisme une telle condition d'avénement, elle se trouve enfin remplie irrévocablement, par la construction décisive du dogme de l'Humanité.

Expliqué d'abord dans mon discours préliminaire, et ensuite confirmé d'après le premier chapitre de ce volume, ce dogme fondamental sera directement établi au quatrième volume, quand le troisième aura suffisamment étudié sa préparation historique. Mais il se trouve assez exposé déjà pour que je puisse ici l'ériger en unité complète de la synthèse positive, aussi bien affective que spéculative et active. Il combine directement la notion de l'ordre humain avec celle de l'ordre universel, en représentant l'un comme le résumé nécessaire de l'autre. En même temps que cette intime connexité procure à l'ordre artificiel la consistance spontanée de l'ordre naturel, elle fait aimer celui-ci comme la base de celui-là, de manière à renouveler, sous une meilleure forme, les affections fétichistes. Une telle unité positive, également objective et subjective, remplit donc mieux les conditions morales que ne purent jamais le faire ses

divers précurseurs théologiques, qui tous furent incapables d'embrasser pleinement l'activité dominante. Quoique son avénement ait dû se trouver très-retardé, quand il est enfin accompli dignement, l'existence humaine ne s'informe guère du temps qu'exigea sa préparation spontanée.

Mais sa considération directe peut désormais dispenser chaque initiation individuelle de reproduire le lent essor de l'évolution collective, malgré l'identité fondamentale des deux cas intellectuels. Car, elle permettra de réinstituer subjectivement l'introduction objective, comme le volume précédent l'a déjà montré pour son ensemble, et même accompli envers l'ordre vital. Dès lors, cette préparation nécessaire, dont le terme se trouve ainsi marqué dès son début, ne dégénérera jamais en vaines études académiques, parce que chaque degré scientifique n'y servira qu'à monter au suivant. Néanmoins, j'ai déjà reconnu que, dans l'éducation positive, une telle introduction absorbera toujours plus de temps que l'étude directe de la science finale, à laquelle appartiennent seulement les deux dernières années du noviciat septennaire. Mais, une fois sortie de l'enceinte scolastique, l'intelligence rétablira bientôt l'équilibre normal indiqué, depuis quarante siècles, par la sagesse théocratique. Car, la sociologie, absorbant la biologie comme préambule et la morale comme conclusion, prévaudra nécessairement sur l'ensemble de la cosmologie, d'abord au sein du sacerdoce, et ensuite dans la raison féminine et populaire. Seulement les exigences pratiques pousseront les chefs temporels au développement spécial des branches de la cosmologie qui se trouveront liées à leurs opérations industrielles, comme je l'ai directement expliqué ailleurs.

Tel est donc l'ensemble de la doctrine sacerdotale sur l'existence sociale et l'ordre universel qui la domine. Cette double notion, convenablement élaborée et propagée par l'éducation

universelle, y fournit la base dogmatique du juste ascendant propre au pouvoir religieux. Mais je dois maintenant compléter cette appréciation générale en considérant séparément l'existence sociale sous ses trois aspects principaux, d'abord moral, puis intellectuel, et enfin matériel, qu'une telle éducation doit assez caractériser. Sans ce triple complément, notre conception de l'existence ne serait point en suffisante harmonie avec celle de la structure. Il peut seul d'ailleurs nous permettre ensuite une saine appréciation du mode d'influence propre au sacerdoce envers l'ensemble de la vie réelle, d'après la base, intellectuelle et morale, résultée partout de l'éducation religieuse.

L'ordre d'un tel examen est naturellement déterminé par celui suivant lequel chaque citoyen subit successivement la prépondérance de chacune des trois providences humaines. Car, quoiqu'elles s'exercent toujours à la fois, le cours spontané de la vie les fait prévaloir tour à tour. Tant que dure l'éducation, nous sentons peu l'ascendant normal de la puissance temporelle, parce que la famille et la cité nous préservent essentiellement des sollicitudes qui lui servent de base. Alors notre existence sociale est surtout morale jusqu'à la puberté, et se trouve dirigée par les femmes, pour devenir principalement intellectuelle pendant l'adolescence, sous l'impulsion sacerdotale. Quand cette double préparation est achevée les autorités correspondantes perdent irrévocablement leur prépondérance, sans toutefois cesser jamais de modifier profondément la vie réelle, qui se trouve dès lors dominée par la providence matérielle. Cet ordre naturel d'introduction des trois pouvoirs sociaux envers chaque existence, coïncide avec celui de leur dignité décroissante et de leur énergie croissante. En le suivant ici, je dois y faire provisoirement abstraction des conditions temporelles sur lesquelles repose l'exercice des devoirs féminins et sacerdotaux. Mais elles se trouveront ensuite

appréciées, quand j'examinerai directement l'office général de la providence matérielle, qui consiste surtout à répartir convenablement la nutrition universelle dont elle possède le réservoir central. Je me borne maintenant à supposer d'avance la constitution temporelle la plus favorable au digne accomplissement social des fonctions affectives et spéculatives.

Toute l'éducation humaine doit préparer chacun à vivre pour autrui, afin de revivre dans autrui. En assignant à l'ensemble de notre existence ce but constant et ce résultat nécessaire, la religion positive ne fait aujourd'hui que consacrer directement les prescriptions indirectes émanées des synthèses provisoires. D'abord sous le régime théocratique, et ensuite pendant la transition guerrière, chaque citoyen fut toujours élevé pour la société correspondante, dont le souvenir reconnaissant deviendrait sa meilleure récompense. Jusqu'au moyen âge, on sut contenir sagement le caractère égoïste de la croyance à l'éternité objective, en insistant davantage, même au sein du monothéisme juif, sur l'immortalité subjective que décerne la cité. Le positivisme se borne donc à reconstruire systématiquement ce que le théologisme avait toujours institué spontanément, sauf dans sa phase finale, qui ne comporta d'autre résultat essentiel que d'ébaucher, admirablement mais prématurément, la séparation des deux grands pouvoirs. Sa réalité caractéristique lui permet seulement de faire enfin coïncider la loi du bonheur avec celle du devoir, en consacrant l'existence naturelle des instincts sympathiques qui constituent leur source commune. Mais la conception de l'ordre humain n'appartient pas davantage à la religion finale que celle de l'ordre universel. Envers tous deux, elle n'offre d'autre supériorité qu'une théorie plus réelle, plus complète, et mieux liée. Cette double appréciation constitua toujours, sous des formes moins directes et moins pures, le fond essentiel de la doctrine religieuse pendant

les diverses phases de l'initiation humaine. Pour chaque partie de l'existence sociale, comme ci-dessus quant à son ensemble, la description inspirée par l'état adulte convient donc à l'âge préliminaire, quoiqu'elle y soit enveloppée de fictions passagères, que tout bon esprit peut maintenant écarter.

Ainsi conçue, cette existence, d'abord morale, commence nécessairement dans la famille, sous l'impulsion maternelle, première source de notre éducation. Ce début spontané conservera toujours une admirable harmonie avec les prescriptions normales de la vraie systématisation humaine, qui ne cessera jamais de reposer, et même de plus en plus, sur la juste prépondérance du cœur. Il nous fait aimer, et bientôt connaître, l'ordre artificiel, avant l'ordre naturel. Notre essor affectif y concerne d'abord la continuité, et ensuite la solidarité. A tous ces titres, une telle initiation prépare heureusement la synthèse subjective, et contient les dangers de l'élaboration objective qui doit finalement lui fournir une base systématique. Un long exercice des diverses affections domestiques fonde ainsi la religion sur l'amour avant de la compléter par la foi.

Cette admirable préparation, que rien ne peut remplacer, et dont tout le reste de notre existence devrait seconder l'efficacité, constitue le principal office social du sexe affectif. Elle exige que la femme soit entièrement affranchie du travail extérieur, afin de développer dignement sa providence intérieure. Mais elle la prive aussi de toute domination temporelle, même domestique, pour ne lui permettre d'autre ascendant que celui qui résulte de sa supériorité morale. Ces deux conditions furent toujours senties spontanément, quoique nos théories n'aient pu les systématiser que très-tard. La constitution sociale les respecta constamment, au moins chez les classes libres, seules vraiment organisées jusqu'ici.

Une telle existence morale n'offre d'autre inconvénient essen-

tiel que de contenir nos instincts sympathiques dans une enceinte trop circonscrite. Mais cette restriction initiale demeure longtemps indispensable à leur essor décisif, qui dégénérerait en une vague et stérile disposition si les relations étaient d'abord très-étendues. D'après ce fondement nécessaire, l'existence morale s'agrandit, quand la réaction de la cité, dirigée par le sacerdoce, pousse les familles à se mêler entre elles, en interdisant les divers incestes, qui furent si longtemps naturels. C'est seulement alors que la vie domestique devient réellement la base normale de la vie civile.

Leur intime connexité se trouvait habituellement annoncée déjà par une influence intellectuelle, d'après l'institution fondamentale du langage. Quoiqu'il commence dans la famille, une association plus étendue et moins intime lui procure seule un notable développement, même celui qu'il offre aujourd'hui chez les moindres peuplades. Dès lors, la providence maternelle nous initie à la notion de la cité presque aussitôt qu'au sentiment de la famille. Mais cette communication graduelle resterait insuffisante pour lier profondément les deux existences morales, si l'essor naturel des instincts sympathiques ne faisait enfin surgir une puissante affection, qui pousse le cœur humain au delà du premier cercle domestique. Toutefois, cette expansion décisive, que l'on croit aujourd'hui purement spontanée, constitue réellement le premier bienfait essentiel de notre sagesse collective, qui, par son infatigable intervention, put seule instituer une transformation aussi difficile. La consécration légale des mariages incestueux, depuis que l'anarchie moderne a rompu l'ancienne discipline religieuse, indique assez le caractère artificiel de cette grande institution, dont la consolidation et le perfectionnement attireront bientôt l'active sollicitude du nouveau sacerdoce.

Quand ce pas difficile est assez franchi, notre existence mo-

rale commence à tendre directement vers sa véritable unité, qui doit être civique et non domestique. La digne institution du mariage humain subordonne librement la famille à la cité; comme, dans chaque évolution personnelle, elle généralise l'essor affectif, par le développement propre des liens volontaires. Dès lors l'existence domestique manifeste de plus en plus sa principale destination, consistant à nous dégager de la personnalité primitive pour nous élever graduellement à la pleine sociabilité, sans nous borner jamais à l'égoïsme collectif. Quoique cette dernière tendance ait été longtemps dissimulée par la prépondérance nécessaire de l'activité militaire, les plus antiques poëmes manifestent néanmoins des aspirations décisives vers la bienveillance universelle, jusqu'au milieu des tableaux destructeurs.

Toutefois, le patriotisme proprement dit, réduit même au simple civisme, ne cessera jamais de constituer le degré le plus usuel du vrai sentiment social. Car, si, d'un côté, nous tendons à multiplier autant que possible nos relations sympathiques, nos affections, d'une autre part, ne restent assez énergiques que si leurs objets peuvent être nettement conçus d'après un commerce habituel. Sans une active coopération journalière, qui ne saurait être bien sentie que dans la simple cité, une intime communauté de croyances serait même insuffisante pour imprimer un essor décisif à l'amour universel. L'union civique restera toujours la plus étendue des affections qui combinent assez toutes les parties de notre existence, matérielle, mentale, et morale.

Des aspirations trop vagues entraînent le sentiment moderne à franchir avec dédain cet antique degré. Mais la régénération positive y fera bientôt reconnaître le terme normal de l'extension efficace des sympathies décisives. Les mœurs anciennes n'exigeaient à cet égard d'autre réformation que de rendre

pleinement compatibles les divers civismes, d'après leur commune subordination religieuse à l'ensemble du Grand-Être. Cette convergence finale fut admirablement ébauchée au moyen âge, malgré la persistance de la vie guerrière, par le lien général qu'établit volontairement la communauté dogmatique. Mais elle ne comporte un essor stable et complet que d'après la prépondérance universelle de l'activité industrielle, instituant partout une libre coopération. Quoiqu'un tel concours se trouve souvent mêlé de haineuses rivalités, le sacerdoce pourra les transformer en utiles émulations. Alors les prédilections civiques resteront inséparables, comme les préférences domestiques, d'une sincère affection sociale, sans jamais troubler l'harmonie universelle, dont elles formeront la dernière préparation morale. Tout effort habituel pour faire activement prévaloir des affections plus vastes entraînerait les cœurs vulgaires vers des tentatives tyranniques, afin de réaliser partout un degré d'assimilation temporelle et de régularité politique supérieur aux limites normales de la conformité spontanée. Mais la séparation fondamentale entre le gouvernement et le sacerdoce préviendra naturellement de telles perturbations, quand la religion positive aura suffisamment prévalu.

Ainsi redevenues habituellement prépondérantes, les affections civiques tendent à réagir très-heureusement sur les liens domestiques pour les consolider, les épurer, et même les développer. Une telle aptitude se manifesta pleinement quand la sociabilité romaine perfectionna les principales relations de famille, sous l'impulsion continue du plus noble civisme, que le sentiment grec jugeait incompatible avec elles.

La subordination normale de la vie privée à la vie publique sera toujours autant profitable à l'une qu'à l'autre, en permettant seule notre véritable unité. Nos affections domestiques acquièrent à la fois plus de consistance et d'élévation quand

nous sentons qu'elles nous disposent à mieux accomplir nos devoirs civiques. C'est la seule manière dont la providence féminine puisse habituellement participer à la vie politique. Une intervention plus directe altérerait bientôt la supériorité morale du sexe aimant, laquelle ne peut se développer assez que dans l'enceinte privée, la seule qui puisse être exempte de toute ambitieuse séduction et de tout calcul absorbant. Mais la mère, l'épouse, et la fille deviennent plus recommandables, à leurs propres yeux comme aux nôtres, quand les vrais citoyens reconnaissent en elles les sources réelles d'un sincère patriotisme. D'après l'intime solidarité qui doit naturellement exister entre les divers instincts sympathiques, les femmes sentiront que notre essor civique, loin de troubler nos affections domestiques, peut, quand il se trouve bien dirigé, en augmenter à la fois la consistance et la noblesse. Car, chacun se sent ainsi pénétré, envers sa providence morale, d'une active gratitude, bientôt fortifiée par l'adhésion de tous. La vie privée devenant partout l'école nécessaire de la vie publique, la première partagera naturellement la glorification due à la seconde.

Non-seulement chaque digne citoyen doit aspirer à revivre dans autrui, mais aussi à procurer indirectement une semblable éternité à celles d'où émane l'impulsion morale qui la lui mérite. Sauf des cas très-exceptionnels, les femmes n'ont pas d'autre voie pour obtenir l'immortalité subjective au delà du cercle domestique. Toutefois, sans être direct, ce mode normal leur offre une suffisante efficacité, quand les mœurs dominantes font assez apprécier la vraie prépondérance du cœur dans l'ensemble de notre existence, d'après une saine théorie de notre nature. En expliquant spécialement le culte final, je ferai sentir comment chaque glorification personnelle y doit être habituellement complétée par la juste gratitude du public envers toutes les influences qui concoururent réellement à la mériter. Ma propre

carrière en offrira, j'espère, un exemple encore plus décisif que la touchante solidarité instituée par la reconnaissance occidentale entre Dante et Béatrice. Car, à mesure que s'accomplira ma grande construction religieuse, chacun sentira de cœur, et même d'esprit, combien ma sainte Clotilde y participe profondément, comme l'indique déjà mon premier volume.

Loin d'être aucunement exceptionnels, de tels cas annoncent spontanément les mœurs finales de l'humanité régénérée, qui, guidée par une doctrine réelle et complète, confirmera toujours les solidarités dignement reconnues chez le sacerdoce régulateur. Une aveugle appréciation métaphysique, qui méconnaît l'intime connexité des diverses régions cérébrales, dispose seule à trouver étrange aujourd'hui que la mère, l'épouse, ou la fille, d'un éminent théoricien ou praticien soient publiquement honorées comme ses dignes collègues. Le moyen âge avait mieux senti, quoique empiriquement, ce juste devoir, que la religion positive doit développer beaucoup, en rendant vulgaire la vraie théorie de la nature humaine. Alors on comprendra partout que, si la présidence affective du sexe aimant reste directement bornée à l'existence domestique, c'est néanmoins en lui que réside toujours l'ensemble de notre providence morale, même envers la plus vaste sociabilité.

Sans jamais altérer une concentration indispensable à son efficacité normale, cette sainte influence réagit, en effet, sur toute notre existence civique, pour y faire constamment prévaloir la disposition morale la plus favorable à chaque office théorique ou pratique. Convenablement développée, elle devient la principale base de la seule solution réelle que comporte le grand problème humain, en inspirant toujours l'intime subordination de l'égoïsme à l'altruisme. Outre qu'elle dirige vers le service continu de l'humanité l'ensemble de chaque carrière, elle en charme les moindres détails en y joignant une

destination affective, sans laquelle beaucoup de fonctions sociales resteraient inexécutables d'après une invincible répugnance. Nous sommes même disposés dès lors à chérir une soumission, naturelle et artificielle, qui, nécessaire pour régler notre conduite, facilite aussi l'essor de nos meilleurs instincts en comprimant notre personnalité. Lorsque cette culture morale sera suffisamment appréciée comme la première source du vrai bonheur, tant public que privé, on sentira que la religion positive, consacrant enfin une tendance universelle, devait conférer au sexe affectif la principale providence humaine. Suivant les pressentiments chevaleresques, il doit à jamais posséder le département suprême de la grâce, que l'ancienne divinité s'était spécialement réservé dans ses dernières concessions.

Quant à leur propre perfectionnement, les femmes n'exigent d'autre sollicitude sociale qu'un scrupuleux respect des conditions qui conviennent à leur destination normale. Car, elles exercent le seul office qui, dans ses justes limites, ne comporte aucune dégénération spéciale. Rien ne pouvant mieux développer nos bons sentiments que leur digne exercice habituel, il suffit donc d'assurer aux femmes l'indépendance et la concentration que réclame une telle vocation. Au sein de la famille, elles constituent spontanément un véritable pouvoir spirituel, première source continue de l'influence modératrice, et précieux auxiliaire privé du sacerdoce universel. D'après la prépondérance fontamentale du cœur, le régime normal leur confie la surintendance de toute l'éducation, et même la direction exclusive de celle qui s'accomplit dans l'enceinte domestique, en ne réservant au sacerdoce que sa systématisation finale. Les motifs intellectuels confirment d'autant mieux une telle répartition que les plus éminentes de toutes les lois naturelles, celles qui concernent notre existence morale, réclameront toujours une culture féminine. Quoique cette étude spon-

tanée ne dispense jamais d'une coordination systématique qui n'appartient qu'au sacerdoce, celui-ci doit emprunter au sexe affectif des notions spéciales dont l'esprit masculin ne saurait assez sentir la pureté ni la précision.

Après avoir complété l'examen général de l'existence morale, une telle appréciation conduit naturellement à celui de l'existence intellectuelle, qui doit toujours être subordonnée à la précédente. Soit qu'on la considère chez ses organes propres ou dans son développement universel, elle peut ici se condenser entièrement autour de l'éducation systématique.

Ce complément indispensable de la préparation domestique doit nous initier directement à la connaissance générale de l'ordre humain et de l'ordre universel qui le domine, afin de régler notre active soumission envers cette double fatalité modifiable. Mais une telle destination serait fort compromise par les divagations propres à l'exercice abstrait de notre chétive intelligence, si l'impulsion antérieure ne nous avait assez disposés à faire toujours prévaloir le but sur le moyen. C'est pourquoi la providence sacerdotale ne doit nous dominer qu'après la providence féminine. La longue prépondérance de celle-ci nous enseigna d'abord à placer le cœur au-dessus de l'esprit. Parmi les divers exercices intellectuels, elle nous habitua même à préférer la culture esthétique, comme mieux liée aux impulsions affectives, en réduisant la culture scientifique à ce qu'exige notre sage activité. Enfin, suivant ma précédente indication, en nous initiant davantage à l'ébauche empirique des lois morales qu'à celle des lois physiques, elle érige d'avance l'étude de l'ordre humain en objet principal de la systématisation théorique.

Sous tous ces aspects, un tel préambule, parfaitement conforme à la marche spontanée de notre évolution collective, peut seul préserver l'éducation individuelle de l'intime dégénération vers laquelle tend toujours son complément intellec-

tuel. Cette préparation convient d'autant mieux que l'initiation systématique doit, pour l'individu comme pour l'espèce, procéder toujours du monde à l'homme. Elle serait donc exposée à trop étendre l'introduction cosmologique aux dépens du but sociologique, si la juste prépondérance de celui-ci ne se trouvait assurée déjà par de puissantes habitudes, que ne remplacerait aucun exorde philosophique. On ne saurait craindre d'ailleurs que l'étude de l'ordre universel souffre jamais de la règle encyclopédique qui la réduit à ce qu'exige la saine appréciation de l'ordre humain. Car, mon premier volume démontre assez que cette restriction nécessaire, sans laquelle aucune unité théorique ne serait possible, tend toujours à faire mieux cultiver les principales questions scientifiques, en élaguant les déviations académiques. Il prouve aussi qu'une telle mesure embrasse toutes les notions qu'exige notre active modification du monde, sauf les développements spéciaux que j'ai réservés aux études pratiques.

Ainsi défini, le domaine théorique du sacerdoce se trouve essentiellement réduit aux lois intellectuelles, qui toujours constituèrent, en effet, son principal privilége. Envers les lois morales et les lois physiques, il n'exerce réellement qu'un office de systématisation, dont les matériaux proviennent surtout de la culture spontanée due respectivement aux femmes et aux chefs pratiques. Sous ces deux aspects, le vrai génie théorique devra consulter davantage cette étude empirique que ne le suppose l'aveugle orgueil des savants modernes. Car, nos meilleures acquisitions à cet égard émanent réellement d'une telle source, que l'éducation universelle adaptera mieux à cet office spéculatif. Mais le premier chapitre de ce volume a suffisamment établi que les lois morales et les lois physiques ne comportent isolément aucune systématisation, et que les lois intellectuelles, qui sont leurs vrais intermédiaires, peuvent seules

les coordonner. C'est de là que résulte naturellement la compétence exclusive du sacerdoce envers une systématisation quelconque. En effet, quoique les lois intellectuelles se trouvent empreintes dans toutes nos études, morales ou physiques, elles n'y sont pas assez appréciables pour les esprits empiriques qui s'occupent surtout d'appliquer nos connaissances sans sentir le prix de leur coordination. Mais, au contraire, la classe destinée à systématiser notre existence doit accorder sa principale attention aux lois propres de notre entendement, dont l'impulsion subjective domine nécessairement toute synthèse.

Cette grande mission théorique fut toujours sentie par le sacerdoce théocratique, quoique sa réalisation suffisante se trouvât réservée au sacerdoce sociocratique, d'après la base indispensable que pouvait seule fournir une longue évolution scientifique. Elle devient inséparable de la construction normale d'un vrai système d'éducation universelle, puisque aucune initiation ne peut se régler sans la connaissance des lois mentales. Réciproquement, une telle connexité institue mieux leur étude que ne le ferait une vague destination abstraite. Car, elle oblige, sous peine d'avortement pratique, à toujours concevoir notre essor intellectuel dans sa relation nécessaire avec l'ensemble de notre existence, non-seulement individuelle, mais aussi collective. La profonde inanité de toutes les tentatives fondées sur l'isolement métaphysique d'une telle étude fut dignement sentie, quoique empiriquement, par l'ancien sacerdoce, soit théocratique, soit catholique. Pour gouverner effectivement les intelligences, il fallut toujours des notions plus réelles et plus complètes que celles dont pouvaient se contenter de purs discoureurs.

Un telle étude fut directement instituée, dans son véritable ensemble, quand je découvris, au début de ma carrière, les deux lois connexes qui régissent toute l'évolution humaine, à la

fois personnelle et sociale. Mais ce fondement général ne saurait dispenser le sacerdoce positif d'une longue et difficile élaboration sur la marche réelle de notre intelligence. L'organisation et le développement de l'éducation universelle lui fourniront à la fois un programme irrécusable et un guide incorruptible.

D'après cette lumineuse destination, on sentira toujours que notre existence intellectuelle, profondément liée à nos affections et à notre activité, se subordonne, comme elles, à la double fatalité résultée de l'ordre extérieur et de l'ordre intérieur. Elle doit même dépendre davantage de chacun d'eux, puisqu'elle a surtout pour but de les unir.

Toute théorie devant aboutir à représenter fidèlement le dehors, nos succès spéculatifs dépendent toujours d'une digne soumission des inspirations subjectives aux impressions objectives. Quoique notre intelligence dût repousser longtemps cette discipline comme incompatible avec son premier essor systématique, nous ne pouvons obtenir autrement des résultats inaltérables. Notre indépendance initiale se trouva d'ailleurs contenue spontanément par la réaction nécessaire de nos exigences pratiques sur des conceptions théoriques que leur propre subjectivité rendit incapables de résister à de telles modifications. Cependant la véritable harmonie entre la contemplation et l'action ne peut être constituée que dans l'état pleinement positif. Alors on reconnaît directement que le but le plus difficile et le plus important de notre existence intellectuelle consiste à transformer le cerveau humain en un miroir exact de l'ordre extérieur. C'est seulement ainsi qu'elle peut devenir la source directe de notre unité totale, en liant la vie affective et la vie active à leur commune destination.

La possibilité d'une telle transformation repose sur la part nécessaire de l'ordre extérieur dans notre propre exercice mental, dont il fournit toujours les premiers matériaux. Outre

cette alimentation élémentaire, il y influe aussi comme stimulant, et même comme régulateur, ainsi qu'envers toutes les autres fonctions vitales, végétatives ou animales. Ces trois influences sont profondément connexes, et dérivent toutes d'une seule loi cérébrale, dont la portée systématique fut toujours méconnue, quoiqu'on ait souvent remarqué les faits correspondants. Elle consiste dans la prépondérance normale des impressions objectives sur leurs résultats subjectifs.

Si nos images intérieures pouvaient offrir autant d'intensité que nos sensations extérieures, notre état mental ne comporterait aucune consistance; et, par suite, notre existence pratique deviendrait incohérente, ou plutôt indisciplinable. D'abord, l'appréciation du dehors se trouverait radicalement troublée par cette énergique concurrence du dedans. Mais, en outre, la perturbation proviendrait à la fois de beaucoup d'images indépendantes, dont l'égalité de force empêcherait toute harmonie mutuelle. C'est la commune prépondérance du spectacle extérieur qui seule peut régulariser cette contemplation intérieure, ainsi subordonnée naturellement à une source inaltérable. Quand notre agitation cérébrale rend, au contraire, les souvenirs plus intenses que les sensations correspondantes, notre entendement passe à l'état pathologique. Néanmoins, l'appareil méditatif peut encore rectifier ces aberrations intérieures, si elles restent bornées à l'appareil contemplatif. Une telle prépondérance du subjectif constitue le principal caractère de l'aliénation complète.

Ainsi la subordination constante du dedans au dehors fournit la base nécessaire de l'harmonie mentale, et, par conséquent, de toute l'économie cérébrale. Quoiqu'un tel régulateur ne puisse immédiatement dominer que la contemplation, il affecte indirectement la méditation, d'après leur connexité naturelle, surtout quand la pensée s'accomplit dans un milieu suffisamment

fixe, et sous l'assistance des signes. Ce spectacle habituel seconde, à notre insu, l'élaboration mentale, soit en lui rappelant sa destination à l'aide de liaisons plus ou moins directes, soit en y contenant les diversions subjectives d'après sa prépondérance objective. La saine philosophie, complétant et systématisant l'aperçu fondamental d'Aristote, représente donc l'homme comme non moins soumis au monde pour l'esprit que par le corps.

Chaque classe de phénomènes a, sans doute, ses lois propres, qui ne dérivent pas du reste de l'économie naturelle. Mais elles sont toujours subordonnées à celles de tous les phénomènes moins compliqués et plus généraux. Si l'intelligence pouvait être affranchie de cette prépondérance extérieure, ses divagations ne deviendraient pas indéfinies. D'abord elle serait encore assujettie aux impulsions affectives, et par suite aux influences que leurs organes reçoivent des viscères végétatifs. Il faudrait écarter aussi ce régulateur interne pour observer directement les lois propres de notre entendement. Elles ne peuvent donc se manifester qu'indirectement, d'après leur participation constante à nos principales notions, envers lesquelles ces réactions cérébrales exercent un empire très-variable, qui disparaît spontanément dans l'évolution collective.

Mais cette base essentielle de notre étude mentale laisse toujours subsister, et même fait mieux prévaloir, l'impulsion extérieure, second élément invariable du grand dualisme, qui ne comporte donc aucune répartition précise. Deux observations inverses peuvent journellement vérifier cette dépendance générale de notre entendement envers l'ordre extérieur. Quand le milieu se trouve gravement troublé, tout exercice régulier devient bientôt impossible à notre intelligence. Le vague et l'incohérence de nos méditations lorsque nous fermons trop longtemps les yeux confirment, même pendant la veille, cette dépendance normale, quoique les objets qui nous entourent ne

soient pas ceux auxquels nous pensions directement. Il est donc impossible de contester la tendance naturelle de notre intelligence à se subordonner au spectacle extérieur dont elle doit finalement nous offrir la reproduction systématique. Néanmoins, cette disposition spontanée ne prévaut que fort tard, soit en vertu des difficultés propres à la manifestation de l'ordre objectif, soit aussi d'après les perturbations subjectives émanées de notre début et entretenues par nos instincts personnels. On peut assurer, sans aucune exagération, qu'une telle harmonie, principal résultat de notre longue initiation, se trouve à peine assez établie aujourd'hui chez les meilleurs esprits, où d'ailleurs les moindres passions la suspendent trop souvent.

Quant à l'autre domination fondamentale que subit notre intelligence, elle est également incontestable désormais malgré le stupide orgueil des métaphysiciens. Depuis Cabanis et Gall, on peut se dispenser de prouver que la pensée ne constitue point une fonction isolée, soustraite au consensus universel des phénomènes vitaux. Mais sa dépendance sociologique reste plus méconnue jusqu'ici que cette connexité biologique. Néanmoins, elle devient aussi manifeste que la prépondérance cosmologique, lorsqu'on se tient au point de vue qu'exige son appréciation systématique.

L'ensemble de cet ouvrage rend ici superflue toute explication spéciale envers une relation tant examinée déjà dans mon traité fondamental. Elle serait assez constatée indirectement d'après l'influence généralement reconnue de la fonction du langage sur les autres opérations intellectuelles. Car, la participation sociale, tant successive qu'actuelle, ne présente aucune incertitude à l'égard du langage humain, dont l'institution ne peut jamais être conçue comme purement individuelle, malgré les vains efforts des métaphysiciens. Mais un examen direct étend bientôt la même conviction au reste de notre entendement. Tout

le développement de chaque intelligence est évidemment dominé par le lieu et l'époque où il s'accomplit. La marche des sciences ne comporterait aucune régularité sans une telle connexité, à laquelle sont également assujettis les beaux-arts, quoique sous une forme moins explicite, d'après les mutations sociales qu'ils reflètent.

Soit pour contempler, ou pour méditer, chaque esprit dépend toujours des autres, qui préparent ses matériaux et vérifient ses résultats. D'après la triste influence des aliénés sur leurs médecins, on peut juger combien nous ébranle toute énergique conviction, même quand nous la reconnaissons erronée. Le plus hardi novateur acquiert rarement une pleine confiance dans ses propres découvertes, tant qu'elles n'ont pas obtenu quelque libre adhésion. Il ne peut même se passer jamais d'une telle sanction qu'en se sentant assez appuyé par la marche générale de l'humanité. En un mot, l'ordre individuel est autant subordonné à l'ordre social pour les détails qu'envers l'ensemble. Mais la prépondérance de la continuité sur la solidarité se prononce ici davantage qu'en aucun autre cas. C'est pourquoi l'histoire philosophique des sciences permet réellement de circonscrire partout le champ général des découvertes propres à chaque phase, avec beaucoup plus de netteté et de précision que ne le croient nos savants. Aussi la domination mentale de l'espèce sur l'individu ne reste-t-elle méconnue aujourd'hui que parmi les métaphysiciens, toujours livrés à des spéculations dont la nature chimérique interdit à la fois tout examen décisif et tout véritable progrès. Leur propre état témoigne cependant l'inaltérable réalité de cette dépendance nécessaire, puisque leurs débats actuels sont évidemment dirigés par les controverses, non moins vaines mais plus excusables, des sophistes grecs et scolastiques.

Un tel exemple conduit néanmoins à mieux approfondir cette

appréciation générale, en forçant d'expliquer l'anomalie, si fréquente aujourd'hui, qui rend tant d'esprits honteusement étrangers au principal mouvement intellectuel. On retrouve alors une nouvelle confirmation de l'intime subordination de l'essor mental à l'ensemble de l'ordre humain. Car, cette indiscipline spéculative résulte principalement d'une insuffisante moralité, comme le reconnut dignement la sagesse empirique de l'ancien sacerdoce, même théocratique, et surtout catholique. Quoique nos sophistes ne soient habiles que pour abuser du langage, leur esprit pourrait assez comprendre nos démonstrations décisives sur l'inanité radicale de leurs spéculations, et la nécessité croissante d'une préparation scientifique admise par tous leurs prédécesseurs jusqu'au siècle dernier. Il faut donc attribuer souvent leur active persistance à la vicieuse personnalité qui leur fait repousser, au moins également, la discipline positive et la discipline théologique, pour conserver artificiellement des opinions aussi favorables à la paresse et à la médiocrité qu'à l'orgueil et à l'intrigue. Mais une telle explication montre de nouveau combien l'existence intellectuelle se trouve toujours subordonnée à l'existence morale.

En généralisant cet examen, on reconnaît que le bon ou mauvais emploi de notre entendement dépend surtout des impulsions affectives. Il ne refuse toute domination extérieure que d'après la secrète prépondérance des plus grossiers instincts. Comme je l'ai fréquemment expliqué dès le début de cet ouvrage, l'esprit ne peut réellement choisir qu'entre deux maîtres, la personnalité et la sociabilité. Quand il se croit libre, il subit seulement le joug le plus puissant et le moins noble, qui lui cache l'ascendant du dehors en fixant sa destination au dedans. La nature absolue et égoïste de la synthèse provisoire poussa jusqu'ici l'intelligence à se mettre au service de la force, en espérant la dominer, quoiqu'elle y soit rarement parvenue.

D'heureux types, dignement disciplinés, échappèrent seuls à ce vulgaire entraînement. Mais leur dévouement exceptionnel au service du cœur laissa toujours des traces profondes, dont la discontinuité n'empêche pas d'y voir l'annonce spontanée du régime final de notre intelligence.

Sa libre subordination envers la sociabilité constitue nécessairement son état normal. L'esprit ne pourrait autrement obtenir un essor aussi complet, ni même une égale autorité. Car, il devient ainsi l'organisateur de notre véritable unité, tant collective qu'individuelle. Quoiqu'il doive la fonder sur une double base extérieure, c'est de lui que dépend l'appréciation objective qui nous la fournit. En systématisant les lois physiques, il sent ses relations avec l'activité qui les découvrit, et qui lui demande de les mieux modifier. La systématisation des lois morales lui fait aussi sentir combien il peut concourir à notre principal progrès. En étudiant sa propre constitution, il reconnaît la consistance que lui procure l'ascendant du dehors et l'assistance qu'il doit à l'impulsion du dedans. Alors il sent que son perfectionnement dépend surtout d'une digne soumission envers ce double joug nécessaire, qu'il porte enfin avec une gratitude croissante. Sous tous ces aspects, l'état normal de notre entendement n'est point assez réalisé jusqu'ici, même chez les meilleurs types. Mais nous pouvons déjà le caractériser pleinement, après avoir suffisamment expliqué son fatal ajournement.

Cette sommaire appréciation permet de sentir comment les lois intellectuelles, qui complètent et coordonnent les lois physiques et morales, conduisent enfin à systématiser l'éducation humaine, principale attribution du sacerdoce universel. En se concentrant vers une telle destination, toutes nos saines spéculations trouvent sans cesse une alimentation supérieure à notre faible portée, et le meilleur préservatif contre leur dégénération spontanée. La même discipline s'exerce, au degré

convenable, sur les docteurs et les adeptes, pareillement adaptée dès lors à leurs offices respectifs. Suivant leur mission normale, les uns remplissent ainsi la fonction générale que leur impose la nature du grand organisme, dont le complément et la régularisation leur appartiennent. Mais, en même temps, les autres préparent dignement leurs attributions spéciales, en apprenant comment chacune d'elles concourt à l'économie totale, qui ne pourrait se maintenir si, dans leurs diverses carrières, ils n'assistaient pas convenablement l'influence sacerdotale. Cette assistance exige, en effet, que chacun, outre son propre office, comprenne assez toute l'existence civique pour apprécier ailleurs ses déviations quelconques, afin d'aider le sacerdoce à bien appliquer l'éloge ou le blâme.

Quoique l'orgueil des disciples soit moins excité que celui des maîtres, l'étude les expose néanmoins à de semblables altérations, d'abord morales, puis mentales. Car, on se sent souvent aussi fier de savoir que d'enseigner, sinon d'inventer. Les deux cas comportent le même remède, toujours résulté spontanément d'une complète appréciation de la réalité, qui, faisant partout reconnaître les avantages intellectuels de l'humilité et de la vénération, dispose sincèrement à subordonner l'esprit au cœur. D'ailleurs, la généralité de l'instruction religieuse manifeste déjà l'extrême imperfection de chaque étude réelle, en la comparant sans cesse au véritable ensemble de connaissances qu'exigerait notre existence pratique.

Apprécier l'ordre artificiel, d'après l'ordre naturel dont il dépend, afin de mieux modifier l'un et subir l'autre : tel est donc l'office, actif ou passif, du sacerdoce et du public dans l'éducation universelle, autour de laquelle se concentre naturellement toute l'existence intellectuelle. Cette double destination se trouve déjà caractérisée par les deux lois fondamentales qui m'ont finalement conduit à systématiser ainsi l'état mental.

Quand ma loi de filiation a directement réglé l'ordre humain, ma loi de classement vient aussitôt compléter et consolider sa construction en caractérisant l'ordre universel.

L'ensemble de la théorie précédente semble d'abord réduire notre existence intellectuelle au seul essor des conceptions scientifiques. Mais on peut aisément se rassurer contre toute restriction vicieuse, en reconnaissant qu'une telle appréciation s'étend essentiellement aux conceptions d'art, soit esthétiques, soit techniques. En effet, la culture du beau et celle du bon sont nécessairement subordonnées à la connaissance du vrai. Il s'agit toujours du perfectionnement, d'abord idéal puis réel, de l'ordre humain et de l'ordre universel. Partout, il faut donc apprécier préalablement cette double économie, et les modifications qu'elle comporte. Or, l'éducation systématique n'a pas d'autre domaine que ce fonds commun de toutes les carrières civiques. L'artiste et l'industriel doivent ensuite développer spécialement, d'après un judicieux exercice, ce qu'il offre de mieux applicable à la vocation de chacun. Mais cette suite pratique de l'éducation universelle se borne toujours à la simple extension de certaines conceptions antérieures, sans faire jamais surgir quelque classe de notions radicalement étrangères à l'initiation encyclopédique.

Tout cet examen de l'existence intellectuelle aboutit à la représenter comme le complément normal de l'existence morale qui l'avait préparée. Car, le principal résultat de l'éducation systématique consiste à développer et consolider les impulsions affectives que l'éducation spontanée institue d'abord pour diriger l'ensemble de notre conduite. La providence féminine reçoit ainsi le digne fruit des précieux germes qu'elle transmit à la providence sacerdotale. Autant les affections sympathiques nous disposent à la synthèse en suscitant partout des liaisons, autant les vues synthétiques fortifient la sympathie en nous faisant

mieux sentir les vrais rapports. Ce saint concours entre l'esprit et le cœur peut seul fonder notre unité cérébrale, en combinant suffisamment les deux organes contigus de l'amour qui constitue son principe et de l'ordre qui forme sa base. Il importe encore davantage à l'harmonie sociale; puisque le sentiment de la solidarité, et surtout celui de la continuité, exigent une juste appréciation familière de tous les rapports humains, dont l'étude systématique devient le principal domaine de l'éducation positive.

C'est ainsi que la sagesse sacerdotale, complétant l'impulsion féminine, combine profondément l'existence intellectuelle avec l'existence morale. Mais ce double régime ne peut suffire qu'à l'âge préparatoire où l'ensemble de la vraie providence nous préserve artificiellement des sollicitudes matérielles qui dominent la vie réelle. Dans tout le reste de notre carrière, il devient un simple modificateur de l'existence pratique dont je dois maintenant apprécier la prépondérance directe. L'éducation universelle ne nous rend d'abord plus sympathiques et ensuite plus synthétiques que pour nous préparer dignement à être enfin plus synergiques.

Envers les deux autres parties de l'existence sociale, le tableau normal que j'ai dû tracer, d'après la vraie théorie de la nature humaine, diffère beaucoup, sans doute, du spectacle habituel qui partout prévaut aujourd'hui. Mais ce fatal contraste devient encore plus complet pour ce troisième mode, dont les deux précédents doivent régler la suprématie nécessaire. L'existence morale, quoique gravement altérée, est, au fond, la moins troublée dans l'anarchie occidentale, où le sentiment soutient presque seul l'unité personnelle et sociale. Notre vie intellectuelle offre des perturbations plus profondes, caractérisées surtout par la prépondérance habituelle des parleurs sur les penseurs. Toutefois, le principal désordre affecte aujour-

d'hui l'existence matérielle, où les deux éléments nécessaires de la force dirigeante, c'est-à-dire le nombre et la richesse, vivent dans un état croissant d'hostilité mutuelle, qui doit leur être également reproché.

Quoique le premier, d'après le concours qu'il suppose, apprécie mieux les impulsions sympathiques et les pensées synthétiques, ses tendances ordinaires sont profondément subversives, non-seulement par l'esprit, mais même par le cœur. Il accueille avidement les plus absurdes utopies, sans reconnaître aucune vraie discipline mentale, sauf envers les jongleurs ou les rêveurs. Toutes ses aspirations sociales l'entraînent à fonder une brutale oppression contre les chefs nécessaires des opérations pratiques.

Mais la force concentrée reste encore plus déréglée maintenant que la force dispersée; ou, du moins, ses perturbations se font mieux sentir, comme étant plus chroniques. Quoique l'ensemble du régime préliminaire dût plutôt tendre à développer tous nos pouvoirs qu'à les discipliner, cependant leur réaction spontanée institua toujours un frein quelconque, surtout envers le plus abusif, tant que l'influence intellectuelle assista suffisamment l'impulsion morale. Pendant la longue splendeur de la théocratie initiale, la richesse fut activement soumise à de sévères obligations sociales. Le grande transition militaire maintint et développa ces prescriptions sacerdotales, sous l'invocation, souvent vicieuse d'ailleurs, du salut public. Elles furent profondément perfectionnées par la civilisation féodale, qui, dans sa fréquente pratique des confiscations, ébaucha même le caractère sociocratique de la propriété, dont l'institution théocratique avait jusqu'alors prévalu.

C'est seulement depuis que l'anarchie moderne a détruit toutes les constructions provisoires émanées d'un régime admirable mais insuffisant, que l'emploi de la richesse occidentale

se trouve habituellement dépourvu de règles quelconques. Le lâche égoïsme que Dante, au nom du moyen âge, excluait même des honneurs infernaux, a fini par être érigé légalement en état normal des riches, auxquels les mœurs ont d'ailleurs cessé d'imposer aucun devoir social. Notre sacerdoce officiel, loin de combattre cette double dégradation, y participa de plus en plus, jusqu'à tourner contre les pauvres sa mission régulatrice. Quand l'abus a suscité des réclamations décisives, elles ont seulement développé les tendances négatives que je viens d'indiquer. Même leur essor habituel indique moins un désir sincère de régénération qu'un besoin de l'envie ou un calcul de l'ambition. Soit donc qu'on pousse les pauvres contre les riches, ou qu'on sanctionne l'indifférence des riches envers les pauvres, l'harmonie matérielle se trouve altérée plus profondément que l'unité morale, ou même intellectuelle.

Il ne faut pas s'étonner de voir plus troublée qu'aucune autre l'existence la plus compliquée, et d'ailleurs la plus exposée aux passions perturbatrices. Ne pouvant être suffisamment réglée que d'après le concours habituel de l'influence intellectuelle avec l'influence morale, le désordre qu'éprouvent celles-ci doit maintenant retomber sur elle. Enfin, l'anarchie moderne a dû d'autant plus affecter notre régime pratique, qu'elle s'est développée pendant qu'il subissait spontanément sa transformation la plus intime et la plus difficile, pour le passage définitif de la vie guerrière à l'activité industrielle.

La systématisation décisive d'une telle régénération constituera bientôt le principal office social du nouveau pouvoir spirituel, quand il aura dignement préparé les opinions et les mœurs occidentales. Ainsi l'examen direct de cette grande opération sacerdotale appartient spécialement au quatrième volume de ce traité, après que le tome troisième en aura suffisamment expliqué l'avénement historique. Cette épreuve carac-

téristique réservée à l'aptitude organique de la religion positive doit seulement être préparée ici par l'exposition abstraite des principes les plus généraux propres à l'existence pratique. Les indications qui précèdent sur son état présent n'ont, à mes yeux, d'autre destination immédiate que d'empêcher l'attention philosophique de se diriger vers une situation aussi anormale.

Mais le besoin d'en faire provisoirement abstraction pour poser d'abord les notions fondamentales relatives à l'ordre matériel augmente beaucoup la difficulté propre à cette indispensable appréciation statique. Toutefois, outre la base générale fournie par la théorie positive de la nature humaine, elle se trouve ici secondée spécialement par l'examen des deux existences qui préparent et modifient l'existence matérielle, et aussi d'après les saines indications que l'on peut tirer de son ancien type.

Sans doute, la vie militaire ne doit pas être considérée maintenant quant aux propriétés qui la distinguent; puisqu'un tel examen convient à l'étude dynamique de son évolution nécessaire. Néanmoins, en ne concevant ce premier mode civique que sous l'aspect le plus abstrait, il peut fournir ici des indications précieuses, quoique le plus souvent implicites, sur les principes communs à toutes les existences pratiques. Il y convient d'autant mieux que l'activité guerrière, seule vraiment organisée jusqu'ici, est nécessairement caractérisée par l'admirable privilége de pousser spontanément à l'exercice collectif, comme ne comportant aucun digne essor individuel. Au contraire la vie industrielle surgit d'abord d'une pratique essentiellement personnelle, dont elle porte encore la profonde empreinte. Le besoin d'un type réel pour saisir nettement les lois générales de l'existence matérielle prescrit ainsi l'usage abstrait du mode primitif, mais dégagé de tous les attributs qui ne permettraient pas de le comparer au mode définitif.

Quand les notions statiques résultées d'un tel examen auront été, dans le volume suivant, complétées et développées d'après l'ensemble des études historiques, leur aptitude finale à régler convenablement l'activité moderne sera mieux sentie qu'elle ne peut l'être ici.

Notre appréciation systématique des trois modes essentiels de l'existence sociale embrasse maintenant l'ensemble de son état préliminaire, destiné surtout à régler l'activité définitive. Après que la vie affective a pleinement constitué, dans la famille, la prépondérance fondamentale du cœur, la vie spéculative vient dignement développer, sous l'impulsion sacerdotale, la libre subordination de l'intelligence envers le sentiment. Cette combinaison décisive entre les deux influences supérieures, d'abord préparatoires, puis modificatrices, doit être actuellement appréciée quant à sa principale destination, la systématisation réelle de l'activité prépondérante. Un tel préambule ne pourrait isolément correspondre qu'à l'hypothèse abstraite par laquelle j'ai commencé le second chapitre de ce volume, en écartant les exigences matérielles pour mieux saisir les tendances morales et intellectuelles. La sollicitude de la famille et de la cité place artificiellement chacun de nous dans cette situation hypothétique, mais seulement pendant l'âge préparatoire qui doit nous adapter à la vie réelle. Ainsi préservés des impulsions les plus perturbatrices, nous pouvons alors disposer dignement notre âme à vivre pour autrui, en apprenant d'abord à chérir puis à servir l'humanité. Il faut désormais obtenir que cette longue et pénible initiation personnelle n'avorte point en présence de sa vraie destination sociale. Le cœur et l'esprit doivent enfin être assez préparés pour supporter dignement l'épreuve décisive qui va surgir des perturbations actives.

En appréciant directement, dans le second chapitre de ce

volume, l'existence pratique, j'ai démontré que sa prépondérance nécessaire peut devenir pleinement conciliable avec l'essor moral et mental. Je dois maintenant expliquer le caractère général d'une telle conciliation, qui constituera toujours la principale destination de toute la sagesse humaine, systématisée par le vrai sacerdoce.

Dans la succession spontanée des trois modes naturels d'association, la cité tient le milieu entre la famille et l'Église, comme moins intime et plus vaste que l'une, plus complète et moins générale que l'autre. Mais l'ordre inverse doit prévaloir pour la coordination systématique de ce triple ensemble. On retrouve alors la grande loi subjective, tant appliquée par ce traité et déjà même par mon ouvrage fondamental, qui prescrit toujours de ne régler les cas intermédiaires qu'après les deux extrêmes qui les comprennent Son application normale devient ici d'une évidence incontestable. Pendant tout le cours de notre éducation, nous appartenons d'abord à la famille, puis à l'Église, quoique nous soyons finalement destinés à la cité. Mais ce but commun des deux autres associations humaines doit maintenant développer sa prépondérance directe et continue.

Sans les perturbations trop inhérentes à notre imperfection cérébrale, l'existence pratique serait très-propre à cultiver heureusement les bons sentiments et les saines convictions qui surgissent de toute digne préparation. Ce n'est pas quand nous devenons vraiment aptes à vivre pour autrui que devraient s'affaiblir les dispositions de cœur et d'esprit qui nous initièrent à cette destination normale. Au contraire, la réalisation habituelle d'une telle aptitude est certainement propre à la consolider et à la développer. Il faut seulement que, dans l'essor journalier de la coopération civique, chacun apprécie dignement sa participation personnelle. Or, cette conviction fami-

lière constitue spontanément le résultat nécessaire d'une saine éducation, d'abord domestique, puis religieuse. Les tendances du cœur vers l'amour universel ont été finalement systématisées par l'esprit, qui montre à chaque citoyen son office propre dans l'ensemble de l'ordre humain, et ses relations normales avec toutes les autres fonctions sociales. Sans exiger aucune affectation sentimentale ou sentencieuse, mais seulement une juste appréciation continue de la réalité, l'activité pratique est donc propre à développer naturellement les germes, intellectuels et moraux, résultés de sa préparation artificielle.

C'est surtout faute d'une telle initiation que la vie civique fut, en effet, si souvent défectueuse jusqu'ici. Toutefois, cette condition ne manque profondément qu'à la longue anarchie croissante qui nous sépare du moyen âge. Alors tout essor resta dispersif, et par suite aveugle, d'après des impulsions essentiellement personnelles, rarement subordonnées à quelque suffisante appréciation habituelle d'un ensemble que nul ne pouvait encore comprendre, même instinctivement. Mais le désordre occidental ne saurait fournir aucun type de l'état normal de l'humanité, quoiqu'il puisse en confirmer utilement les lois générales, quand elles ont été d'abord saisies dans les cas mieux caractérisés. Or, le moyen âge et l'antiquité procurent, à cet égard, toutes les données qu'exige la statique sociale. La préparation systématique y demeura toujours très-imparfaite, même pendant la principale splendeur du régime catholico-féodal. Mais son insuffisance réelle se trouva compensée, surtout dans l'existence romaine, par la tendance naturellement sociale de l'activité dominante, chez une population où l'esclavage des producteurs matériels restreignait et simplifiait la vie civique. Le moindre citoyen y put habituellement sentir assez sa vraie participation à l'économie collective la mieux susceptible d'une pleine unité spontanée. En même temps, chacun

y comprenait suffisamment les autres fonctions essentielles, de manière à pouvoir utilement seconder l'action répressive ou directrice.

Le régime coopératif, caractérisé par le grand principe d'Aristote, n'offre donc, en lui-même, aucune perturbation naturelle qui ne puisse être assez prévenue ou réparée, quand la sollicitude continue de la cité complète dignement la préparation due à la famille et à l'Église. Il reste donc à juger si cette active discipline, à la fois spéciale et générale, suscite nécessairement des tendances vicieuses, toujours capables d'altérer gravement l'harmonie civique. Or, un examen approfondi conduit à reconnaître, au contraire, que cette seconde fatalité se trouve naturellement plus modifiable encore que la première, si le sacerdoce remplit convenablement son principal office social.

En effet, la discipline temporelle n'offre point, en elle-même, un caractère vraiment oppressif, quand les supérieurs et les inférieurs y sont habituellement animés, d'après l'éducation universelle, d'un juste sentiment de leur position et de leurs devoirs. D'après les explications propres au second chapitre de ce volume, on sait que le commandement, quoique nécessairement émané d'abord des instincts personnels, devient pleinement compatible avec l'essor actif des penchants sociaux. Les affections bienveillantes sont tellement douces à sentir qu'elles doivent même se développer à notre insu, dans les situations favorables à leur pleine efficacité. Quand la vraie théorie de la nature humaine aura prévalu, on reconnaîtra partout que le principal privilége du pouvoir pratique résulte de la possibilité d'y mieux exercer nos inclinations supérieures; mais un tel avantage n'excitera que des regrets sans amertume. Chacun sentira d'ailleurs que la juste concentration d'une telle prépondérance est toujours indispensable à sa vraie destination

civique. Or, cette conviction sincère et familière du besoin social de chefs politiques, et de la fatalité qui prescrit à la masse active une existence prolétaire, constitue certainement la principale difficulté de la discipline sociale. Elle exige, en effet, une appréciation délicate et compliquée, qui ne peut assez résulter que d'une sage éducation religieuse. C'est seulement ainsi qu'on peut faire partout prévaloir l'exacte détermination des devoirs propres à chacun et à tous sur la vaine discussion des droits individuels, toujours rétrogrades chez les uns et anarchiques chez les autres.

Quant à la conviction inverse et corrélative, elle offre naturellement des difficultés beaucoup moindres. La force concentrée ne saurait oublier longtemps sa dépendance nécessaire envers la force dispersée, dont elle doit devenir la providence matérielle. Dans un régime normal, une telle aberration ne peut résulter que d'un delire passager de l'orgueil individuel, où chaque chef peut être aisément contenu ou corrigé par ses collègues. Elle se développa rarement tant que dura la longue prépondérance de l'activité militaire, si propre à faire spontanément sentir au centre l'importance de la masse. Mais la vie industrielle ne comportera pas moins une telle tendance, quand elle aura vraiment acquis son propre caractère social. L'indépendance des inférieurs s'y trouvant même plus prononcée, les supérieurs y doivent moins oublier une réciprocité d'assistance directement indispensable à leurs succès journaliers. Ainsi, les graves perturbations que l'anarchie moderne développa de plus en plus, de part et d'autre, ne sont aucunement inhérentes à la nature de notre existence pratique, et n'y résultent que du défaut de systématisation mentale et morale.

On obtient une conclusion semblable en considérant spécialement, après les influences dues au commandement, celles qui émanent de l'obéissance. Quoique la vie militaire doive

disposer à la révolte d'après l'exercice qu'elle offre nécessairement à nos plus mauvais instincts, son caractère collectif, développé sous l'impulsion religieuse, a suffi pour y maintenir, pendant une longue suite de siècles, une discipline rarement troublée. Au contraire, depuis que, vers la fin du moyen âge, l'existence occidentale tendit à devenir irrévocablement industrielle, l'ordre moins sévère qu'elle exige a toujours subi de profondes perturbations. Un tel contraste ne peut provenir que du défaut total de systématisation sociale propre à la transition moderne. Car l'activité pacifique doit naturellement être plus disciplinable que la vie guerrière, puisqu'elle ne suscite point d'aussi vicieuses excitations. Le degré de personnalité que suppose habituellement chacune d'elles devient mieux conciliable avec la sociabilité dans l'existence moderne que dans l'ancienne.

D'après une fausse théorie de la nature humaine, notre longue révolte contre toute autorité, actuelle ou antérieure, a fait profondément méconnaître les tendances respectives de l'obéissance et de l'insubordination. Malgré les apologies intéressées qu'on prodiguait à celle-ci et les outrages systématiques dont celle-là devenait l'objet, l'instinct pratique a rectifié, chez les prolétaires et les femmes, les aberrations sophistiques de leurs guides provisoires. Les lois générales de la nature humaine, toujours subies avant d'être connues, ont fait partout sentir empiriquement combien la soumission est moralement supérieure à la révolte. Depuis que la saine théorie cérébrale permet de systématiser cet instinct universel, on peut reconnaître, même envers les animaux, que les penchants d'où dépend l'obéissance volontaire, seule vraiment durable, surpassent en noblesse les tendances indisciplinables. Outre l'admirable maxime du grand Corneille (*on va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire*), les populations modernes ne se regarderont pas comme dégra-

dées par la fatalité sociale qui leur prescrit une soumission habituelle. Au contraire, chacun sentira la tendance normale d'une telle situation à développer en nous les instincts de vénération et d'attachement les plus propres à consolider le vrai bonheur humain, tant public que privé. En reconnaissant la nécessité du commandement, on regardera ses organes exceptionnels comme toujours exposés à de graves dégénérations morales par une active personnalité, dont toute âme sage se félicitera d'être préservée. En effet, cette funeste corruption, encore plus nuisible au bonheur privé qu'au bien public, ne peut être alors prévenue ou réparée que d'après un vaste essor de la sociabilité, qui ne saurait assez surgir tant que la prépondérance temporelle reste trop dispersée.

La rectification normale des principales déviations de l'existence pratique résulte donc de son propre cours, puisqu'elle consiste surtout dans son institution sociale, vers laquelle il tend nécessairement. Ce caractère civique ennoblit à la fois le commandement et l'obéissance, en même temps qu'il les discipline, d'après un actif sentiment des divers devoirs. Son essor spontané constitue le meilleur attribut de notre initiation militaire, mais seulement chez une population partielle, et sous les conditions convenables. Au contraire, cette systématisation sociale devient la principale difficulté de notre existence définitive, d'après la marche privée que conserve longtemps l'évolution industrielle. Elle s'y complique d'une grave question, relative à l'office général des capitaux humains, dont l'examen abstrait doit ici compléter cette appréciation statique de la vie active.

Quoique la répartition des richesses ait finalement troublé le régime militaire, elle n'y pouvait offrir les mêmes dangers que dans l'ordre industriel. Tant que la conquête laissa l'espoir de multiplier beaucoup les nouvelles acquisitions, la possession

des anciennes fut aisément respectée, outre sa consécration théocratique, et cette tendance permit, en effet, des accumulations qui devinrent ensuite impossibles. Mais depuis que, chez l'élite de l'humanité, les capitaux ne peuvent plus se concentrer ordinairement par la violence, leur lente condensation sous la libre influence du don et de l'échange a suscité de graves difficultés sociales envers leur distribution effective.

En même temps, ils ont pris dans l'existence industrielle une importance que la vie guerrière n'admettait pas. Quand celle-ci prévalait, la richesse ne devenait le signe de la puissance que comme manifestant son résultat naturel, mais sans jamais former sa source nécessaire. Toutefois, cette dernière transformation dut commencer au moyen âge, sous la prépondérance du régime défensif, et d'après la dispersion correspondante du commandement militaire. On voit, en effet, la richesse, au moins territoriale, acquérir alors une haute importance sociale, souvent supérieure aux mœurs aristocratiques. Ainsi s'annonçait l'office encore plus fondamental que lui réservait finalement l'existence industrielle. Depuis que celle-ci prévaut, la richesse n'est plus seulement le signe de la force matérielle, mais aussi sa principale source habituelle, d'après l'empire qu'elle procure sur la masse active. J'ai donc pu la désigner, au chapitre précédent, comme constituant la force concentrée, par contraste à la force dispersée qui résulte du nombre.

Dans ce mode final de l'existence pratique, la possession des capitaux fournit le principal titre à la direction des travaux spéciaux. Une incapacité exceptionnelle pourrait seule empêcher un tel avantage de prévaloir sur la meilleure aptitude industrielle dépourvue de ces instruments nécessaires Le développement de la saine éducation universelle doit consolider cette disposition naturelle, en rendant plus rare et moins nuisible une telle exception. Sous le régime guerrier, outre que la

richesse avait moins d'influence, le mérite personnel était plus indispensable aux chefs pratiques. Dans l'ordre moderne, ceux-ci deviennent principalement les administrateurs nécessaires des capitaux humains, et leurs fonctions supportent davantage la médiocrité. Quand cet ordre sera dignement systématisé, cette différence y permettra plus de régularité, en y diminuant l'influence individuelle. Mais, tant que dure l'anarchie occidentale, un tel caractère doit, au contraire, aggraver les perturbations suscitées par d'envieux déclamateurs et des rivaux acharnés, en affaiblissant le respect qu'exige une telle prépondérance.

Toutefois, ce danger permanent trouve aussi sa réparation normale dans une digne systématisation sociale de l'existence industrielle. Car, si l'administration des capitaux humains exige, en effet, aussi peu de mérite personnel que le supposent nos utopistes, ce doit être un motif de plus pour maintenir, chez ses organes actuels, une fonction dont la stabilité et la sécurité sont socialement indispensables. Les riches indignement oisifs, comparables à ceux que Dante plaçait au vestibule de son enfer, restent donc les seuls qui doivent vraiment redouter une sérieuse appréciation sociale. Mais cette classe, de plus en plus exceptionnelle, tend évidemment à disparaître, et comporte d'ailleurs une heureuse transformation, qu'expliquera mon quatrième volume, et qui doit essentiellement dispenser de toute violence envers ces parasites. Quant aux riches actifs, seuls véritables chefs temporels de la société moderne, ils ne peuvent que gagner beaucoup, aussi bien en stabilité qu'en vénération, à prendre moralement un vrai caractère social, sous l'impulsion systématique de la religion positive.

Le nouveau sacerdoce, non moins indépendant du prolétariat que du patriciat, saura consacrer profondément cet office nécessaire, dont les dignes organes deviendront ainsi les minis-

tres de la providence matérielle instituée par le Grand-Être envers l'ensemble de ses serviteurs. Cette consécration subjective sera d'autant plus respectée, et la discipline correspondante d'autant plus efficace, que ces chefs temporels doivent être à la fois moins nombreux et plus puissants que ne le comporte l'anarchie actuelle, afin de mieux remplir leur destination sociale. Les envieux débats suscités par l'abus des richesses depuis l'irrévocable rupture de l'ancienne synthèse à la fin du moyen âge, disposent aujourd'hui les cœurs et les esprits révolutionnaires à d'ombrageuses défiances et à des restrictions tyranniques envers une telle force. Mais la masse des prolétaires et des femmes, sincèrement pure de toute prétention au partage, au moins dans les villes, sent, comme le petit nombre des vrais philosophes, que la concentration des capitaux et la sécurité de leur emploi importent beaucoup à leur efficacité civique. Suivant la maxime posée dans mon discours préliminaire, de grands devoirs supposent de grandes forces. Le vrai régime de l'avenir, fondé sur la théorie positive de la nature humaine, individuelle et collective, est surtout caractérisé par la confiance et la liberté, conditions normales d'une sage responsabilité. Cette garantie continue doit rester essentiellement morale, et ne devenir politique que dans les cas extrêmes, dont la diminution graduelle fournira la meilleure mesure de l'ensemble du perfectionnement humain. Sous la salutaire prépondérance de la religion positive, l'anarchie métaphysique se trouvera définitivement discréditée, comme également incapable de soutenir aucune discussion décisive et de fournir aucun véritable remède. Le patriciat industriel, devenu plus digne et mieux respecté, se sentira voué directement à l'incomparable félicité résultée d'une activité soutenue des trois instincts sociaux, l'attachement au sexe affectif, la vénération pour le sacerdoce, et la bonté envers le prolétariat. Patron temporel de toutes les

existences utiles, il sentira sincèrement la supériorité religieuse des trois autres providences humaines, dont il doit garantir la sécurité matérielle afin de mieux subir leur réaction morale, intellectuelle, et sociale. Ce sont les classes transitoires, théologiques, militaires, et métaphysiques, interposées maintenant entre ces quatre éléments essentiels de l'ordre normal qui produisent ou perpétuent nos principales perturbations.

Pour mieux consolider cette harmonie finale, il convient ici de spécifier davantage cet examen abstrait de l'existence pratique en considérant sommairement sa fonction prépondérante, qui consiste dans la répartition générale des richesses humaines entre les diverses classes. Ces premières indications, dont le développement spécial appartient à mon quatrième volume, sont déjà nécessaires envers une doctrine statique qu'obscurcit beaucoup l'ignoble métaphysique qui prétend étudier les lois générales de l'ordre matériel en l'isolant de tout autre. Elle est aujourd'hui devenue la frivole ressource d'après laquelle nos rhéteurs et nos sophistes espèrent, avec trop de succès jusqu'ici, dissimuler, à peu de frais, leur honteuse impuissance scientifique. Mais la discipline positive n'aura pas beaucoup de peine à surmonter irrévocablement ces prétentions subversives, en invoquant à la fois la raison et le sentiment.

Afin de rendre irrécusable une telle appréciation, il faut habituellement procurer au principe d'Aristote toute son extension normale, en y subordonnant la coopération dans l'espace à la coopération dans le temps, que l'évolution humaine fait de plus en plus prévaloir. Tous les perturbateurs occidentaux parlent maintenant au nom de la solidarité objective. Mais la religion positive doit les subjuguer tous en invoquant la continuité subjective, contre laquelle aucune résistance ne reste finalement possible. Déjà prépondérante dans l'existence morale et intellectuelle, elle le devient davantage envers l'existence ma-

térielle, qui dépend d'un concours plus vaste et plus prolongé.

Quelles que soient les lois, trop peu connues encore, qui déterminent chez certaines familles la concentration réelle des capitaux humains, on ne peut douter que des influences purement fortuites, dont personne ne doit s'honorer, n'y aient habituellement une grande part. Mais cette considération, qui pourrait être également objectée à tous les nouveaux prétendants, n'affecte aucunement la question principale, consistant dans l'emploi des richesses, abstraction faite de leur source quelconque. Il suffit que leur acquisition n'ait jamais violé les règles que la sagesse humaine établit, à chaque époque, pour leur transmission légale. Sous cette seule condition normale, c'est surtout de l'usage habituel des capitaux que doit dépendre la consécration sociale de leurs possesseurs, même quand ils ne consentiraient pas d'abord à se reconnaître les ministres matériels de l'humanité. Or, une telle garantie se trouve assez réalisée déjà pour qu'on puisse assurer que tous les progrès essentiels, quant à l'exercice du pouvoir pratique, dépendent aujourd'hui d'une vraie recontruction de l'ordre moral et intellectuel. Car, ceux-là même qui déplorent le plus l'abus des richesses convoitent secrètement l'existence oisive et égoïste, comme principale récompense de leur laborieuse activité, ainsi dégradée dans son ensemble chez ses propres organes. Pour obtenir un digne emploi de la force matérielle, il faut dès aujourd'hui commencer par la respecter en général, sauf les cas exceptionnels de prévarication déjà constatée.

Loin d'en restreindre la liberté nécessaire, le régime positif doit, au contraire, l'augmenter beaucoup, d'après le seul perfectionnement essentiel qu'exige réellement le mode primitif de la transmison héréditaire. Depuis l'abolition définitive du régime des castes, cette transmission ne doit plus dépendre de la seule naissance, qui fournit si longtemps le meilleur guide à

cet égard. Ce principe théocratique se trouva profondément modifié par l'admirable ébauche sociocratique tentée au moyen âge, où les conditions sociales déterminèrent une concentration, alors indispensable, en faveur des fils aînés, sous les charges convenables. L'anarchie moderne ne sut que détruire cette fondation initiale, sans la remplacer effectivement par aucune règle meilleure. Car, on ne saurait donner ce nom au principe révolutionnaire sur l'égalité des partages, résulté d'un aveugle et haineux empirisme, qui ne comporte aucune consistance, malgré sa consécration métaphysique. Déjà la consciencieuse raison d'un sage publiciste (M. Dunoyer) osa l'attaquer ouvertement dans un mémorable traité, digne de survivre aux doctrines transitoires qu'on y professe. Mais le positivisme en fait irrévocablement justice, en se plaçant au vrai point de vue social.

Car, les devoirs matériels des riches envers leurs propres familles seront plus restreints qu'on le suppose aujourd'hui, tandis que leurs obligations civiques s'étendront davantage. Administrateurs providentiels des capitaux humains, ils ne doivent à leur fils, comme dans toutes les autres classes, qu'une digne éducation, et un fonds suffisant pour ébaucher convenablement une nouvelle existence industrielle. Ils abuseraient de leur office social s'ils employaient leur fortune à constituer artificiellement des organes parasites, à la végétation desquels le Grand-Être est déjà trop exposé par sa complication naturelle. La libre transmission de cette grande fonction doit terminer leur carrière active, aboutissant au choix spontané d'un digne successeur, pris, à leur gré, dans une famille ou classe quelconque, par une pleine faculté de tester convenablement. Ce n'est point ici le lieu d'insister sur une telle indication, dont l'explication spéciale appartient à mon volume final. Mais elle suffit maintenant pour faire assez pressentir le seul amendement fondamen-

tal par lequel la transmission sociocratique des capitaux humains différera de leur première transmission théocratique. Il consiste, comme on voit, à développer la puissance matérielle du chef de famille, devenu moralement un magistrat civique, mais en augmentant aussi sa juste responsabilité. Si l'un de ses fils lui semble mériter de succéder à son office social, il le préférera librement. Quand, au contraire, suivant la pente ordinaire des mœurs modernes, il croira trouver ailleurs un meilleur successeur, la religion positive doit l'inviter à le choisir sans scrupule. D'ailleurs, le principe de l'adoption, que le régime final développera beaucoup, permet de lier directement l'hérédité théocratique et l'hérédité sociocratique, en incorporant convenablement à la famille l'héritier dignement choisi.

Cette indication nécessaire écarte spontanément la seule difficulté préalable qui pût entraver le principal office social des riches d'après les exigences de leurs familles. Il est aisé maintenant d'apprécier l'ensemble de la grande fonction par laquelle ces réservoirs centraux de l'appareil nutritif renouvellent sans cesse l'existence matérielle des trois autres appareils essentiels propres à l'organisme collectif.

Une telle explication exige d'abord la distinction normale des matériaux humains en deux parties très-différentes, les provisions, et les instruments. La première est destinée à soutenir directement l'existence des organes sociaux, tandis que la seconde répare les consommations qu'exige chaque office. Ainsi, la dispersion convient à l'une, et la concentration à l'autre.

En second lieu, les offices auxquels doivent être répartis ces deux ordres de matériaux se distinguent naturellement en deux classes essentielles, selon qu'ils concernent l'existence spirituelle, d'abord morale, puis mentale, ou la simple existence matérielle. Cela revient à la lumineuse division, ébauchée par M. Dunoyer, entre les arts qui perfectionnent l'homme et ceux

qui modifient le monde; division que j'ai sociologiquement rattachée, dans le chapitre précédent, à la séparation fondamentale des deux puissances. Son importance devient ici prépondérante, car le mode normal de répartition des provisions ou des instruments diffère beaucoup d'un cas à l'autre.

Avant de l'indiquer directement, je dois rappeler le principe fondamental de la théorie religieuse des salaires, déjà posé par le premier chapitre de ce volume, et rendu maintenant irrécusable d'après l'ensemble de mes explications ultérieures. Il consiste à regarder toujours le service de l'humanité comme essentiellement gratuit. Le salaire quelconque ne peut réellement payer que la partie matérielle de chaque office, en réparant les consommations qu'exige constamment l'organe et souvent la fonction. Quant à l'essence même du service, elle ne comporte jamais d'autre vraie récompense que la satisfaction de l'accomplir, et la gratitude active qu'il détermine spontanément.

On ne peut contester cette gratuité nécessaire du service humain quand on apprécie dans son ensemble l'existence de chaque génération, qui toujours hérite, avant tout travail, du résultat accumulé de tous les travaux antérieurs. En proportion de ce capital subjectif, sa propre participation objective reste constamment minime, et s'affaiblit d'ailleurs de plus en plus. Seulement, comme il est formé de matériaux périssables, surtout alimentaires, il exige sans cesse une laborieuse rénovation, qui doit aboutir à le transmettre, au moins intact, à la génération suivante, et même avec une légère augmentation.

De cette appréciation collective, on passe aisément à l'appréciation individuelle du principe de la gratuité. Car, il n'est jamais contesté maintenant envers les offices dont le salaire est ordinairement le plus élevé; parce qu'ils ont déjà reçu suffisamment l'institution sociale. Or, il serait contradictoire de ne pas étendre une équivalente notion aux professions les moins rétri-

buées, quoique leurs services matériels soient les plus indispensables. Une telle inconséquence ne peut convenir qu'aux transitions anarchiques, pendant lesquelles prévaut exceptionnellement la vaine distinction des offices civiques en privés et publics. Quand tous les citoyens sont moralement érigés en fonctionnaires sociaux, comme l'exige toute harmonie humaine, il faut étendre à chaque fonction utile la dignité d'appréciation matérielle déjà reconnue envers les plus éminentes.

Toutefois, cette distinction transitoire, non moins irrationnelle qu'immorale, enveloppe confusément un principe éternel sur la diversité nécessaire du mode de répartition des aliments civiques entre les fonctions spirituelles et les fonctions temporelles. Envers les premières, où les instruments se réduisent surtout à de simples provisions, le service est tellement universel que le salaire doit habituellement émaner du public, sans exiger une appréciation individuelle qui compromettrait souvent un office fondamental.

Néanmoins, cette institution publique ne devient indispensable que pour le sacerdoce. C'est collectivement que la masse active doit nourrir la classe contemplative, même quand prévalent les libres cotisations privées propres à tous les débuts, et fort convenables au renouvellement actuel de cette classe dégénérée. Je m'honorerai toujours d'avoir, à tous risques personnels, fourni déjà l'exemple le plus décisif de ce mode initial, sans lequel le sacerdoce positif ne saurait conquérir sa juste indépendance sociale. Mais, quelle que soit la forme, publique ou privée, de cette rétribution collective, elle doit toujours se rapporter directement au fonctionnaire sans être jamais subordonnée spécialement à la fonction. Car, il importe de maintenir intacte la gratuité normale de tous les services théoriques, dont le digne accomplissement doit rester constamment spontané.

Quant au sexe affectif, qui constitue spécialement notre meilleure providence, la religion positive se borne à consacrer le principe naturel, ébauché dès l'aurore de notre civilisation, et toujours développé depuis : *l'homme doit nourrir la femme.* Ici l'office, malgré sa touchante réaction générale, se spécifie tellement envers le milieu le mieux disposé à l'apprécier, que son entretien matériel peut être livré sans danger à la sollicitude domestique du sexe actif. D'abord le père et les frères, puis l'époux et les fils, accomplissent assez ce devoir spontané, chez toute république bien réglée, pour que la cité n'y doive intervenir que dans les cas exceptionnels d'insuffisance de la famille. Ainsi, cette partie essentielle de la répartition nutritive constitue une transition normale de la rétribution publique qui convient au sacerdoce, à la rétribution privée qui ne cessera jamais de convenir au prolétariat.

Pour ce troisième cas général, le patriciat matériel, dont l'office consiste encore à renouveler plutôt les provisions que les instruments, doit cependant assurer d'abord la partie de chaque existence temporelle qui, chez tout digne citoyen, reste indépendante de son service spécial. Ce n'est point ici que je dois en déterminer l'extension normale. Mais j'y puis caractériser assez son principe général, en indiquant le degré de propriété, personnelle ou domestique, que le patriciat doit normalement garantir au prolétariat. Il consiste en ce que chacun possède toujours pleinement tout ce qui est à son usage continu et exclusif. Au fond, ce principe, évidemment praticable, équivaut à faire coïncider socialement les deux sens généraux du mot *propre.* Or, quelque incontestable que soit une telle règle, notre anarchie est loin de s'y conformer assez, même envers le mobilier, et surtout quant au domicile. Mais cette périlleuse situation, où le prolétariat campe au milieu de la société occidentale sans y être encore casé,

ne saurait être érigée par personne en type de l'état normal.

Sauf ces justes conditions préliminaires, pour lesquelles l'ensemble des chefs temporels doit, au besoin, réparer l'insuffisance ou l'indignité des cas exceptionnels, la rétribution du service des travailleurs restera livrée aux décisions privées des entrepreneurs. Car, ils peuvent seuls apprécier convenablement chaque office spécial. Seulement la morale positive, dignement appliquée par le sacerdoce, sous l'assistance normale des sentiments féminins et des opinions populaires, doit leur imposer à cet égard des obligations normales propres à contenir les abus de cette attribution nécessaire. L'ensemble de ces devoirs civiques du patriciat envers le prolétariat peut se réduire à garantir chez tous les citoyens laborieux le développement complet de l'existence domestique, dont la plupart restent encore privés par l'insuffisance et l'irrégularité des salaires industriels. Pour cette obligation fondamentale, chaque chef temporel devient moralement responsable envers ses propres subordonnés, et tous doivent d'ailleurs se regarder comme solidaires les uns des autres. Quand la cité, sous l'impulsion de l'Église, consolidera dignement la famille, les prolétaires seront les meilleurs appuis d'une harmonie pratique à laquelle ils se sentiront profondément incorporés.

Il ne reste donc à considérer ici que le quatrième cas général, celui du patriciat industriel, qui, rétributeur matériel de tous les offices, doit aussi pourvoir au sien propre. Cette sorte d'exception normale est, au fond, beaucoup moins spéciale qu'elle ne le semble. En effet, ce ne sont pas seulement les administrateurs du capital humain qui fixent eux-mêmes leur rétribution matérielle. Le régime d'une sage concurrence étend partout une disposition équivalente, où chacun devient le seul juge naturel de ses vrais besoins pécuniaires. S'il abuse d'un tel arbitrage, l'appréciation publique et la compétition

personnelle en font bientôt justice, aussi bien chez le prêtre, et même la femme, qu'envers le prolétaire. Or, les riches sont encore mieux placés sous ce rapport, puisqu'ils doivent naturellement aspirer davantage à l'estime universelle, que n'obtiendront pas ceux d'entre eux qui prélèveraient à leur seul usage une trop forte portion du capital confié par l'humanité. Mais la morale positive doit éviter, à cet égard, toute exagération, naturelle ou affectée, en reconnaissant que la surexcitation des instincts personnels, d'abord indispensable à cet office, doit y produire une plus forte tendance aux jouissances dispendieuses. Elle saura dignement empêcher qu'une vaine sagesse compromette jamais la fonction pour améliorer l'organe, faute de prendre en suffisante considération l'imperfection ordinaire de notre nature et les séductions habituelles de la situation patricienne.

Ce sommaire accomplissement de l'appréciation abstraite qu'exigeait ici la plus décisive et la plus compliquée de nos trois existences, permet maintenant de compléter ce chapitre en indiquant comment leur harmonie normale peut être toujours maintenue par le sacerdoce qui l'aura d'abord systématisée. Un tel examen, qui recevra dans la suite tous les développements convenables, montre déjà que la vie matérielle, quoique plus exposée qu'aucune autre aux diverses perturbations, est susceptible de seconder activement l'essor moral et mental qui doit la préparer et la régler. La constitution finale du régime humain, pleinement conforme aux lois essentielles de notre nature, se trouve préservée de ces intimes contradictions qui ruinèrent spontanément toutes les synthèses préparatoires. Elle ne comporte d'autres altérations que les perturbations, partielles et passagères, toujours inhérentes à nos passions et à nos erreurs, mais alors prévenues ou réparées avec plus de facilité.

Tous les éléments essentiels d'un tel ordre y puisent naturellement leur principale satisfaction.

Les femmes y sont autant respectées que chéries dans leur sanctuaire naturel, comme la source la plus directe et la plus pure de l'amour universel, d'où dérive l'ensemble de ce régime. Préservées de toute nécessité matérielle par une active sollicitude, surtout domestique, et au besoin civique, elles poursuivent librement leur office normal, en assurant la moralité des familles, et présidant à l'éducation spontanée.

En même temps, le sacerdoce, placé dignement au sommet de la hiérarchie civique, exerce une mission sociale supérieure même à celle qui lui procura jadis une domination corruptrice. Mieux synthétique qu'aucun autre, puisqu'il peut être condensé chez un seul cerveau et qu'il doit toujours commencer ainsi, le pouvoir spirituel, sagement restreint au libre domaine des volontés, sans jamais présider aux actes, est aussi le plus diffusible. Ses seules limites naturelles sont celles de la planète humaine, dont toutes les parties subiront uniformément son impulsion religieuse. Directeur systématique de l'éducation universelle, le sacerdoce y pose les fondements spontanés de l'influence consultative qu'il doit ensuite développer sur l'ensemble de la vie réelle, tant publique que privée.

A la vérité, les femmes et les prêtres sont irrévocablement exclus alors de tout commandement pratique, et même de toute richesse. Mais cette double abnégation n'y présente aucun caractère hostile. Elle y devient une condition nécessaire de tout digne essor affectif ou spéculatif, et une juste compensation des soins continus de la famille ou de la cité envers l'existence corporelle de cette double providence spirituelle. La renonciation volontaire des femmes et des prêtres aux héritages matériels se présente d'ailleurs comme indispensable à la concentration sociale des capitaux humains chez les organes spéciaux de la

nutrition universelle. Une institution aussi motivée ne peut donc susciter habituellement aucun vaste conflit chez les classes les mieux disposées, de cœur ou d'esprit, à comprendre et respecter l'harmonie civique.

Il en est de même envers le prolétariat actif, qui sentira facilement la tendance générale d'un tel régime vers son vrai bonheur, auquel tout doit, en effet, se rapporter toujours. Purifié de toute disposition anarchique par une sage éducation, où dominera la vraie connaissance de notre nature individuelle et collective, il respectera et fera respecter un classement social dont il sentira les bienfaits continus. Assez rassuré contre les principales nécessités matérielles, il chérira la concentration des capitaux humains comme la condition fondamentale de leur efficacité civique. Éclairé, de cœur et d'esprit, sur la véritable félicité, il s'y sentira mieux appelé que ses chefs spirituels et temporels, puisqu'il la placera surtout dans le libre essor des affections domestiques et des relations sociales, que son heureuse irresponsabilité le destine à goûter davantage. La religion positive lui fera d'ailleurs apprécier la vraie dignité du travail, que le théologisme avait représenté comme résulté d'une malédiction divine. Quand elle s'appliquera spécialement au régime de correction, elle y convertira l'oisiveté forcée en source normale des plus terribles punitions.

Enfin, le patriciat industriel, d'après sa régénération nécessaire, bénira toujours une économie qui, en lui imposant sans cesse d'actives obligations morales, lui procure une grandeur civique entièrement nouvelle. Sa puissance croîtra, comme sa responsabilité, d'après sa concentration normale, dont la règle propre consiste à pourvoir un administrateur quelconque de tout le domaine qu'il peut vraiment diriger. Ainsi condensé chez quelques familles, qui formeront à peine le trentième de

chaque population, le pouvoir pratique sentira mieux ses devoirs ainsi que ses forces, et reconnaîtra le besoin continu de justifier une autorité sans prestige par son digne exercice social. Le délire passager d'un orgueil exceptionnel pourra seul faire partiellement revivre, chez de tels patriciens, la tendance, théologique ou métaphysique, à se croire les maîtres absolus des immenses matériaux confiés à leur sollicitude civique. Outre l'influence continue de l'éducation positive pour faire partout prévaloir le point de vue sociocratique, la périlleuse grandeur d'une pareille puissance devra la préserver de cette illusion rétrograde. Tous les instincts personnels de ces divers chefs temporels recevant ainsi de justes satisfactions habituelles, pleinement compatibles avec le digne essor des penchants sympathiques, rien ne les indisposera radicalement contre la constitution générale.

Un tel régime doit donc exiger, de la part du nouveau sacerdoce, beaucoup plus d'efforts pour le fonder que pour le maintenir. Cependant, afin de compléter cet aperçu statique, il me reste à caractériser sommairement les ressources normales dont le pouvoir spirituel y disposera contre les perturbations partielles ou passagères, seules possibles dans cette systématisation finale de l'ordre humain. J'achèverai par là d'inspirer une suffisante confiance dans la stabilité naturelle d'une semblable existence, en montrant que les moyens spontanés d'y prévenir ou d'y réparer les déviations quelconques sont au moins au niveau des besoins correspondants.

Les plus purs, les plus directs, et au fond les plus efficaces, résultent nécessairement de l'ascendant que le sacerdoce acquiert sur chaque esprit et chaque cœur, en dirigeant l'éducation universelle. S'il ne reste point trop au-dessous d'un tel office, il y pose les bases d'une libre confiance destinée à modifier tout le cours de la vie réelle. Dès lors les individus, les familles,

et les classes, même les cités entières, regardent leurs dignes initiateurs comme les meilleurs conseillers de leur conduite, les consécrateurs normaux de leur juste autorité, et les vrais régulateurs de leur harmonie mutuelle. L'ensemble du culte positif doit d'ailleurs développer beaucoup, comme je l'expliquerai plus tard, cette vénération nécessaire envers le pouvoir religieux, dont la discipline, toujours démontrable, sera volontairement érigée en source habituelle de bonheur et de perfectionnement. Quand une passion perturbatrice, privée ou publique, suspendra ces convictions familières, le sacerdoce pourra donc rétablir l'état normal en invoquant d'abord le sentiment, puis la raison, chez quiconque s'égarera.

Si ce double appel ne suffit pas, il devra recourir au second ordre naturel des moyens spirituels, où finit le vrai domaine religieux. Ils sont moins purs que les précédents, et aussi moins efficaces malgré leur solennité, parce qu'ils ne reposent plus sur l'amour et la foi, mais sur une véritable force, qui modifie les actes sans changer les volontés. Toutefois, ils appartiennent encore à la discipline sacerdotale; car cette force est simplement spirituelle, et reste toujours exempte de violence matérielle. Elle résulte, en effet, de l'impression nécessaire qu'éprouvent les cœurs et les esprits de tous d'après la conduite de chacun. Cette irrésistible puissance de l'opinion publique constitue pourtant une force vraiment coercitive, puisqu'on s'y soumet sans être touché ni convaincu des torts correspondants. Mais, tant qu'elle se borne à la simple répartition de l'éloge et du blâme, nul ne peut raisonnablement se plaindre d'un tel résultat de sa propre conduite. Si le public ne témoignait pas sa juste appréciation, ce serait lui qui subirait réellement une oppression imméritée.

Ce second domaine spirituel est donc pleinement légitime; mais le sacerdoce n'y doit recourir qu'à défaut du premier. Il

comporte naturellement deux modes généraux, l'un domestique, l'autre civique; dont le second admet trois degrés essentiels, le blâme public, l'excommunication sociale, et enfin la réprobation subjective, que mon quatrième volume expliquera spécialement. Comme les principales déviations doivent provenir de l'abus de la force matérielle, le sacerdoce, pour les empêcher ou les réparer, comptera partout sur le concours naturel des opprimés. Dans la famille, la femme deviendra son auxiliaire normal, et quelquefois les enfants s'y joindront. Au sein de la cité, il invoquera surtout l'assistance du prolétariat. Mais, outre ce double appui continu, il trouvera toujours un précieux auxiliaire au centre même de la classe prépondérante, dont les meilleurs membres se voueront librement au digne protectorat que les forts doivent aux faibles, suivant l'ébauche chevaleresque du moyen âge. Un tel ensemble de secours pourra procurer une haute efficacité à cette influence indirecte du sacerdoce pour exercer dignement son office régulateur. Les exemples tirés du moyen âge donnent seulement une faible idée d'une telle puissance d'opinion, quand elle reposera sur une éducation pleinement positive et strictement universelle. Néanmoins, l'éclat naturel de cette force spirituelle dispose trop à s'en former une notion exagérée, et surtout à méconnaître son insuffisante pureté La vraie répression religieuse doit toujours aboutir à persuader ou convaincre, sans jamais contraindre, même moralement; en sorte que l'influence directe, quoique moins solennelle, reste naturellement préférable, toutes les fois qu'elle peut suffire.

Telle est donc l'extrême limite normale de l'action sacerdotale. Au delà, commence le domaine purement temporel, que la religion doit soigneusement s'interdire. Quand elle ne peut plus agir sur le cœur et l'esprit du coupable, elle invoque l'opinion générale, d'où résulte une force vraiment coercitive, mais

toujours morale. Si cette influence indirecte devient insuffisante à son tour, il faut bien recourir à la force matérielle. Mais dès lors le sacerdoce livre le cas au gouvernement proprement dit, qui doit compléter la répression ou la correction par les grossiers procédés qui lui sont propres. Le besoin d'y recourir accuse l'imperfection de la constitution sociale, qui, en effet, les emploie de moins en moins. Cependant ils ne tomberont jamais en désuétude totale; puisqu'il existe des organisations vicieuses, dont l'humanité doit se préserver dignement, sans jamais espérer de les rectifier assez. Gall a même remarqué sagement que l'entière abolition du dernier supplice, rêvée par une vague philanthropie, serait directement contraire aux lois positives de notre nature individuelle. J'ose ajouter qu'elle choquerait encore davantage celles qui sont propres à l'organisme collectif. Toutefois, cette extrême ressource de l'humanité contre les dépravations radicales doit certainement devenir de plus en plus exceptionnelle, sous l'influence croissante d'une saine éducation universelle et d'une sage systématisation sociale.

La répression temporelle devra plus fréquemment employer une autre classe de mesures matérielles, fondée sur l'institution civique de toute propriété réelle, et consistant dans la privation, temporaire ou définitive, des capitaux humains, quand leurs dépositaires deviennent indignes Mais, envers les choses comme pour les personnes, quoiqu'à un moindre degré, le sacerdoce conseillera toujours au gouvernement de préférer les moyens positifs aux voies négatives, en récompensant les uns plutôt que de punir les autres; ce qu'ignore entièrement notre brutale législation. Surtout quant aux abus de la propriété matérielle, il vaut mieux construire artificiellement des riches que des pauvres, en réformant par le contraste au lieu de la compression. J'ai déjà noté que, dès ses premiers pas, la vraie sagesse humaine, sentant l'importance de la concentration des richesses,

disposa spontanément de vastes populations à doter volontairement leurs dignes chefs pratiques, même sans aucune impulsion théocratique. Mon volume final expliquera comment l'ordre normal doit systématiser et développer ces tendances primitives, en confiant, pour un temps ou pour toujours, quelques capitaux publics à des industriels assez éprouvés de cœur et d'esprit. Ces riches artificiels serviraient de types à la réformation graduelle des riches naturels, de manière à dispenser d'un fréquent recours aux confiscations, dont l'usage trop étendu pourrait gravement altérer la sécurité qu'exige toute digne possession.

J'ai dû pousser jusque-là l'indication générale des rectifications normales propres aux divers abus sociaux, afin de mieux caractériser l'ensemble des influences sacerdotales. Là même où cesse naturellement sa prépondérance systématique, le sacerdoce exerce encore une intervention modificatrice, suivant la participation consultative qu'il prend nécessairement à toute l'existence civique.

D'après une telle analyse, la constitution naturelle de l'ordre humain pourvoit suffisamment le pouvoir religieux de tous les moyens qu'exige son office social, non-seulement pour conseiller et consacrer, mais aussi pour régler. Si donc le sacerdoce reste au-dessous de sa destination normale, il devra surtout le reprocher à sa propre imperfection, beaucoup plus à craindre que l'hostilité du gouvernement et l'indifférence du public.

La principale tentation dont il doive se préserver toujours résulte de notre involontaire tendance à commander quand il faudrait persuader ou convaincre. Une autorité quelconque, même quand elle provient d'abord d'une source purement spirituelle, nous entraîne habituellement à remplacer les démonstrations discutables par des prescriptions impératives, comme l'orgueil pédantocratique le montre aujourd'hui si souvent. On

peut néanmoins espérer que l'étude positive de la nature humaine préservera davantage le nouveau sacerdoce d'une telle dégénération, presque irrésistible chez les âmes disciplinées par la théologie ou la métaphysique, à moins d'une supériorité morale très-exceptionnelle. Car, mon tableau cérébral des instincts personnels, en classant la vanité comme plus noble que l'orgueil, suffirait pour montrer que le théoricien qui se laisse entraîner à l'ambition temporelle se dégrade au lieu de s'élever. Au contraire, quelque blâmable que soit, en sens inverse, le praticien qui aspire vainement à l'ascendant spirituel, sa déviation tend du moins à faire prévaloir un meilleur penchant. L'existence contemplative est tellement nécessaire pour maintenir l'esprit synthétique et le sentiment social, que celui dont la folle ambition méconnaît cette règle fondamentale se montre, par cela seul, indigne et incapable de jamais participer au sacerdoce. Peut-être même doit-il être alors exclu de toute haute coopération au gouvernement : la cité pourra toujours mieux choisir ses chefs. Ainsi la flétrissure spontanée de l'opinion publique, comme la censure systématique du sacerdoce, doit être habituellement inexorable envers de telles transgressions, principale source des perturbations que comporte encore l'ordre final de l'humanité. On peut, en effet, reconnaître d'avance que cette double réprobation ne risque jamais d'entraver l'essor d'une nature vraiment éminente. Car, la tendance pédantocratique, à laquelle succombèrent jadis tant de grands hommes, est maintenant devenue le meilleur signe de la médiocrité d'esprit et de cœur. Sans une sincère et constante renonciation au pouvoir et à la richesse, le sacerdoce n'inspirerait jamais aux riches et aux pauvres la confiance qu'exige son interposition normale dans les conflits civils, dont il doit devenir le meilleur arbitre.

Après cette perpétuelle sollicitude, le vrai prêtre doit sur-

tout s'attacher à développer en lui-même les qualité cérébrales qui sont propres à la vie active. Celles qui concernent, d'abord le cœur, puis l'esprit, auront été soigneusement cultivées pendant tout le cours de la double éducation. L'ensemble des fonctions religieuses les développe ensuite par un exercice presque continu. Mais il n'en peut être ainsi pour celles qui concernent le caractère proprement dit. Elles sont pourtant également indispensables à l'office social du sacerdoce, souvent conduit à lutter dignement contre la richesse ou contre le nombre. C'est surtout afin de leur laisser le temps de surgir convenablement que j'ai fixé l'âge normal de la plénitude sacerdotale à l'époque de l'entière maturité, comme l'expliquera mon quatrième volume. Faute de courage ou de persévérance, une nature éminente, par un heureux concours de l'esprit synthétique avec l'instinct sympathique, peut souvent avorter dans les situations difficiles où le sacerdoce doit quelquefois se trouver. L'autre qualité pratique, la prudence proprement dite, qui semble d'abord moins indispensable, devient pourtant aussi nécessaire au sacerdoce, pourvu qu'elle s'y ennoblisse par une destination sociale, jamais mêlée de personnalité. C'est même dans cette classe supérieure que doit régner la véritable prudence, c'est-à-dire la circonspection réfléchie, toujours subordonnée à une saine appréciation systématique, qui n'est possible qu'envers les cas civiques. Partout ailleurs, on décore souvent d'un tel nom les simples inspirations de l'égoïsme. Les succès personnels et pratiques sont, en effet, trop compliqués d'influences fortuites pour devenir assez calculables. Au contraire, les hommes qui ont sans cesse en vue les destinées générales de l'humanité doivent naturellement développer toute la prudence humaine, envers des cas presque uniquement soumis à des lois régulières, dont les principales sont déjà connues.

Tel est donc le tableau fondamental de notre existence so-

ciale, dignement systématisée par le sacerdoce positif. Mais les explications qui terminent le chapitre précédent, combinées avec l'ensemble des indications antérieures, démontrent assez que cet état normal, quoique le mieux conforme à notre vraie nature, ne pouvait surgir avant une longue et difficile initiation. Pour régler les diverses forces humaines, il fallait d'abord qu'elles se fussent développées spontanément, afin que chacune manifestât assez son caractère propre. Or, toute systématisation prématurée aurait entravé cet essor préalable, comme le montra la grande tentative du moyen âge, bientôt oppressive envers l'intelligence et l'activité, sans être finalement favorable au sentiment, qu'elle eut exclusivement en vue. Avant de passer au service du cœur pour régler dignement l'existence humaine, l'esprit dut donc servir longtemps la force, avec le secret espoir de la dominer, de manière à constituer d'énergiques puissances, dont les abus mêmes constataient la réalité.

Quelque admirables que soient les antiques théocraties, seuls types jusqu'ici d'un ordre vraiment complet, l'intelligence y exerce une domination profondément corruptrice, qui ne permet point d'y reporter la véritable origine de nos tendances directes vers l'état normal. Elles ne commencent réellement que quand l'évolution humaine brise le joug théocratique. Mais alors, suivant les indications du premier chapitre de ce volume, que développera le volume suivant, cesse d'exister toute véritable harmonie. Rien ne peut durer, et là surgit la triple transition, d'abord spéculative, puis active, et enfin affective, qui devait séparer la théocratie initiale de la sociocratie finale. Cette longue préparation s'achève maintenant chez l'élite de l'humanité, puisque son caractère général est devenu pleinement appréciable, depuis que j'ai fondé la sociologie, et par suite la religion universelle. Une anarchie de cinq siècles sépare

même l'Occident de la dernière partie d'une telle initiation, et manifeste de plus en plus l'urgence d'une vraie reconstruction, d'abord spirituelle, puis temporelle.

La sociologie statique, qui doit toujours faire abstraction du temps, vient de me conduire, dans l'ensemble de ce chapitre et du précédent, jusqu'à déterminer, d'après les lois de la nature humaine, les principaux caractères de cet ordre final. Il faut maintenant que la dynamique sociale, en expliquant la suite des phases de la grande évolution, démontre l'opportunité d'un tel avénement, qui devait ici rester indéterminé, sauf quelques indications anticipées Alors il sera possible de compléter l'appréciation de l'état normal, en examinant, d'une manière directe et spéciale, tous ses attributs essentiels. Tels seront les objets respectifs des deux volumes qui doivent compléter ce traité. Mais, avant de terminer le tome actuel, j'y dois encore établir une théorie complémentaire, distinctement annoncée par mon préambule général. Elle formera, dans le chapitre suivant, la meilleure transition de la sociologie statique à la sociologie dynamique, en déterminant ce que l'ordre humain offre de vraiment modifiable par des influences quelconques, naturelles ou artificielles.

CHAPITRE SEPTIÈME.

THÉORIE POSITIVE DES LIMITES GÉNÉRALES DE VARIATION PROPRES A L'ORDRE HUMAIN.

L'appréciation abstraite de l'ordre humain semble assez accomplie ici pour permettre d'étudier directement l'évolution continue à laquelle il est assujetti, afin de déterminer en quoi consiste son développement actuel. Mais l'ensemble de la statique sociale exige maintenant un complément définitif, sans lequel les conceptions dynamiques ne sauraient devenir assez fixes, ni même assez nettes. Il ne suffit point, en effet, de reconnaître le principe fondamental qui doit les subordonner aux dogmes statiques, en considérant toujours le progrès comme le développement nécessaire de l'ordre. Pour que cette grande loi ne soit jamais méconnue, son application générale a besoin d'être encore précédée d'une dernière théorie statique, où, l'ordre n'étant plus conçu immobile, on détermine spécialement les limites nécessaires des diverses modifications qu'il comporte. Cette immense étude ne cesse point d'appartenir à la statique sociale, puisque ces variations quelconques y sont toujours examinées abstraitement, sans les subordonner aux conditions de temps ou de lieu qui domineront ensuite leur réalisation dynamique. Mais elle constitue la partie de la so-

ciologie statique qui se rapproche le plus de la dynamique sociale, et c'est de là que résulte la vraie transition scientifique entre les deux moitiés de la sociologie. Si l'appréciation du progrès était entreprise sans que les modifications possibles de l'ordre fussent assez circonscrites par une telle préparation, l'incohérent spectacle du mouvement humain ferait bientôt retomber la philosophie de l'histoire dans la confusion d'où je l'ai tirée.

Ce complément général de la statique sociale, aussi neuf que difficile, se rattache nécessairement à l'étude totale de l'ordre universel, premier modificateur de l'ordre humain. L'ensemble de ce sujet constitue donc une théorie tellement vaste qu'elle ne pourrait être assez développée que dans un volume spécial, réservé à mon successeur. Je me bornerai donc à poser ici les diverses notions fondamentales qu'exige cette construction, en caractérisant son esprit et sa marche. Afin d'éviter toute dégénération académique, il ne faut jamais oublier que la destination normale d'une telle théorie, autant logique que scientifique, consiste à prévenir les divagations auxquelles l'étude dynamique se trouve naturellement exposée. Elle doit donc être ici réduite à ce qu'un tel office exige essentiellement, pour conduire l'évolution humaine jusqu'à la détermination précise de sa phase actuelle. Tous les développements ultérieurs qui deviendront ensuite convenables devront toujours s'accomplir d'après une équivalente subordination de la théorie envers la pratique, en écartant les spéculations prématurées. Pour faciliter et consolider cette discipline encyclopédique, j'aurai soin de noter ici les questions concrètes qui susciteront ainsi les principales études abstraites que comporte l'immense domaine dont je vais sommairement caractériser l'ensemble normal. En donnant à ce traité un titre général plutôt pratique que théorique, j'ai voulu m'imposer,

autant qu'au lecteur, le régime intellectuel qu'exige ma construction religieuse, afin que le moyen n'y cache jamais le but.

Dans le chapitre initial de ce volume, on a suffisamment reconnu que tout ordre naturel est nécessairement modifiable, soit d'après l'intervention humaine, soit au moins par les réactions spontanées que comporte l'économie universelle. Il n'y a même que l'ordre céleste qui demeure vraiment inaccessible à notre puissance, quoique notre intelligence en conçoive aisément l'amélioration. Partout ailleurs, les modifications sont à la fois artificielles et naturelles; en sorte que le cas astronomique constitue réellement une exception, loin de pouvoir indéfiniment servir de type, comme il dut le faire d'abord. Mais, en expliquant cette conciliation normale entre la constance et la variété, qui constitue le véritable esprit scientifique, j'ai fait assez sentir la difficulté d'une telle notion, dernier résultat général de notre lente initiation objective. Chez la plupart des penseurs actuels, trop étrangers à cette immense préparation, toute fatalité modifiable reste aussi contradictoire qu'elle devait le sembler, il y a trente siècles, quand la première idée systématique de l'ordre naturel surgit du cas exceptionnel. Mais l'état normal des conceptions positives ne saurait être subordonné à l'anarchique situation des esprits dépourvus d'une vraie discipline encyclopédique. Néanmoins, les intelligences régénérées sont tellement rares encore qu'il faudra longtemps conserver les précautions maladives qu'exige aujourd'hui la raison occidentale. C'est pourquoi je crois devoir, avant d'aborder directement la théorie de la modificabilité sociale, ajouter ici quelques réflexions préalables, destinées à y préparer spécialement les entendements mal cultivés quoique vraiment capables.

Moins général, et dès lors plus compliqué, que l'ordre ma-

tériel, et même que l'ordre vital, l'ordre humain, à la fois collectif et individuel, est nécessairement plus modifiable qu'aucun autre. Ses variations réelles comportent tant d'extension qu'elles durent longtemps paraître indéfinies, au point que leur spectacle fait concevoir les phénomènes sociaux comme soustraits à toute loi naturelle, chez les penseurs arriérés qui dirigent encore l'Occident. Cette apparente incohérence conduisit jadis la sagesse théocratique à satisfaire nos besoins de fixité, en s'efforçant de consacrer, dans la pratique, l'immuabilité nécessaire de l'ordre social, en pleine harmonie avec l'ensemble du régime conservateur. Mais un tel préjugé, quoique très-convenable à l'état d'où il surgit, ne pouvait ni contenir assez les énergiques tendances qui poussèrent toujours aux améliorations politiques et morales, ni même dissimuler les variations résultées de leur essor spontané.

L'orgueil législatif, soit militaire, soit aussi sacerdotal, ne pouvait alors reconnaître au dehors aucun frein social indépendant des volontés et des forces humaines. Une telle aberration se trouvait d'autant plus excusable que les modifications politiques comportèrent d'abord plus d'étendue qu'aujourd'hui, et que les influences personnelles y participèrent davantage, comme l'expliquera ci-dessous leur théorie positive. Pour concilier assez le mouvement effectif avec l'immobilité sacrée, il suffisait d'ériger chaque innovation en retour nécessaire vers l'ordre primitif. Cette tendance spontanée, aisément accueillie du public comme une garantie pratique de fixité, offrait d'ailleurs l'avantage théorique d'ébaucher déjà le principe fondamental de la sociologie. Mais les résultats habituels d'un tel antagonisme ne purent longtemps satisfaire convenablement ni aux exigences réelles ni aux besoins intellectuels.

Il ne pouvait assez préserver l'économie antique, même sous la théocratie, des orages imprévus qui la troublèrent si sou-

vent, quoiqu'il empêchât toujours la pensée humaine d'ébaucher la vraie conception de la vie sociale, où l'ordre doit se concilier avec le progrès. On peut mesurer la force de ces dispositions initiales, en considérant qu'une telle conciliation semblait encore contradictoire chez les principaux penseurs du dix-huitième siècle, sans excepter l'éminent Vico, malgré le spectacle décisif des révolutions accomplies. Notre intelligence ne tient un compte vraiment usuel que des faits systématisables; et ceux-là ne l'étaient pas encore, faute d'une suffisante préparation logique et scientifique.

Mais, depuis que j'ai fondé la sociologie finale, à la fois statique et dynamique, ce préambule normal ne constitue une insurmontable difficulté que chez les esprits indisciplinables auxquels la religion positive vient interdire le vrai domaine théorique. Ils méritent d'autant moins de ménagements que, d'après les explications propres au début de ce volume, cette conciliation nécessaire entre le mouvement et la conservation n'est aucunement particulière à l'économie sociale. Dans tout le reste de l'harmonie universelle, y compris même sa source mathématique, qui m'a fourni les formules générales, l'esprit positif consiste toujours à combiner les conceptions dynamiques avec les principes statiques. Seulement, cette conciliation perpétuelle devient à la fois plus importante et plus difficile, à mesure que les phénomènes se compliquent en se spécialisant davantage. Mais la véritable science n'existe jamais qu'après l'avoir assez réalisée. Jusqu'alors, elle se borne à recueillir des matériaux objectifs, en attendant l'institution subjective, laquelle n'est vraiment suffisante aujourd'hui qu'envers la sociologie, seule base possible de toute construction encyclopédique.

Ainsi, la conception universelle d'une fatalité modifiable, qui caractérise toujours le dogme positif, n'offre rien de particulier dans l'ordre humain, sauf la difficulté plus grande de

l'y faire prévaloir, en vertu d'une variabilité supérieure. Les esprits qui ne peuvent porter avec aisance cette pensée continue seront bientôt privés irrévocablement de tout office spéculatif, comme n'y pouvant exercer qu'une pernicieuse influence, autant anarchique que rétrograde. Cette réprobation occidendale doit également exclure les savants spéciaux, qui resteraient vraiment incapables de culture philosophique, et les prétendus penseurs qui persisteraient à n'apporter dans les plus difficiles études qu'une préparation littéraire ou ontologique.

D'après cet éclaircissement préliminaire, il faut maintenant construire directement la théorie positive de la modificabilité sociale, en caractérisant sommairement la nature propre et la coordination générale de toutes ses conceptions essentielles.

Pour mieux fonder cette doctrine complémentaire, je dois d'abord lui procurer son entière extension encyclopédique, en l'appliquant aux divers éléments nécessaires de l'ordre universel, suivant la hiérarchie normale que j'ai établie entre eux.

Chacun d'eux comporte toujours deux sortes de modifications habituelles : les unes, directes, résultent de l'accomplissement spontané des phénomènes qui lui sont propres ; les autres, indirectes, proviennent des réactions dues au reste de l'économie naturelle. De ces deux sources continues, il peut d'ailleurs surgir des variations exceptionnelles, qualifiées de perturbations dans l'existence inorganique, de maladies envers les êtres vivants, et de révolutions quant à la vie collective. Mais, en étendant partout le lumineux principe de Broussais, on trouve toujours que ces cas anomaux ne diffèrent de l'ordre normal que par leur degré d'intensité, sans offrir jamais un état vraiment nouveau.

Tout ordre réel est spontanément modifiable d'après son propre exercice. On peut le reconnaître aisément même envers la plus simple économie. Car, les variations déjà connues de l'existence astronomique proviennent seulement des réactions mécaniques qui la constituent, les forces perturbatrices étant toujours semblables, de nature et de loi, à la puissance prépondérante, dont elles ne se distinguent que par leur siége et leur degré. Ainsi, le type normal ne convient jamais qu'à un état moyen, plutôt idéal que réel, autour duquel oscille sans cesse l'existence effective, tant que l'écartement ne dépasse point les limites compatibles avec la durée du système. L'ordre, même isolé, n'est donc pas plus éternel qu'absolu. Mais aussi nous n'avons besoin de le connaître que dans le mode conciliable avec notre propre existence. Or, comme la complication et la spécialité supérieures de celle-ci la subordonnent à toutes les autres moins nobles et plus régulières, nous sommes toujours assurés que la constitution actuelle de l'ordre universel durera davantage que celle de l'ordre humain. Les lois que nous ne pouvons nullement découvrir resteront donc nécessairement oiseuses. C'est pourquoi l'ensemble de notre existence positive comporte naturellement une suffisante harmonie entre nos moyens théoriques et nos besoins pratiques.

Quant à la seconde classe de modifications générales, elle exige ordinairement une subdivision spontanée, selon que les variations de chaque ordre proviennent de celui qui le précède ou de celui qui le suit dans la grande hiérarchie qui constitue l'ordre universel. Toute classe de phénomènes y présente d'abord ses lois propres, qui subsisteraient encore si tout le reste de l'économie naturelle pouvait disparaître. Mais l'ordre directement résulté de leur ensemble s'y trouve toujours subordonné à tous les autres plus simples et plus généraux, surtout par

l'intermédiaire de celui auquel il succède. Réciproquement, il modifie sans cesse cette fatalité prépondérante. Or, ces modifications réagissent nécessairement sur lui-même, d'après sa propre subordination envers l'existence altérée Ainsi, les variations de chaque ordre naturel sont à la fois dues au précédent et au suivant. Il n'y a que les deux extrémités de la hiérarchie encyclopédique qui n'admettent chacune qu'une seule source de modifications. Si l'on réduit cette immense échelle à ses trois degrés essentiels, on trouve donc que l'ordre matériel et l'ordre social ne peuvent être modifiés indirectement que par l'ordre vital qui les sépare et les unit. Celui-ci, au contraire, subit à la fois les deux sortes de variations indirectes. De même, quand on distingue les trois modes successifs de l'existence matérielle, on voit que la simple existence mathématique, c'est-à-dire géométrico-mécanique, appréciable surtout envers les astres, n'est indirectement modifiable que par l'existence physico-chimique. Mais l'existence physique proprement dite éprouve simultanément les variations provenues de l'ordre astronomique et de l'ordre chimique, dont elle constitue l'intermédiaire naturel.

Il faut maintenant appliquer à l'ordre humain ces principes généraux sur la vraie théorie de la modificabilité. Pour cela, je dois d'abord le diviser définitivement dans ses deux modes nécessaires, l'un collectif, l'autre individuel, qui constituent respectivement l'existence sociale et l'existence morale. Le premier chapitre de ce volume ayant introduit ce complément normal de ma hierarchie encyclopédique, le dernier doit irrévocablement établir ce perfectionnement capital, dont le reste de ce traité suscitera l'application continue, surtout implicite.

Cette conception finale de sept degrés encyclopédiques au lieu de six se trouve spontanément annoncée dans mon discours préliminaire, d'après le plan général de l'éducation positive,

dont le cours septenaire se termine par une année de morale succédant à l'année de sociologie. Une telle source, directement relative à la destination religieuse de la saine philosophie, ne peut laisser aucun doute essentiel sur la réalité et l'opportunité de cette extrême modification. Mais sa validité se trouve confirmée par l'heureuse concordance qu'une telle terminaison encyclopédique établit naturellement entre la sagesse systématique qui caractérise la raison moderne et l'admirable instinct du génie antique.

La vénérable théocratie initiale, longtemps prolongée par les oracles sacerdotaux propres au régime grec, proclamait, il y a quarante siècles, la connaissance de l'homme comme le vrai but de toute notre science. Après l'immense préparation objective qui nous sépare de ce lumineux aphorisme, la synthèse subjective nous y ramène irrévocablement, comme offrant à la fois le résumé de l'une et le principe de l'autre. Car l'homme proprement dit, considéré dans sa réalité fondamentale, et non d'après les rêves matérialistes ou spiritualistes, ne peut être compris sans la connaissance préalable de l'humanité, dont il dépend nécessairement. Il serait d'ailleurs superflu de motiver ici la subordination nécessaire, déjà familière au lecteur, de l'existence sociale envers l'ordre vital et l'ordre matériel. Dès lors, en subdivisant celui-ci convenablement, on obtient les sept degrés essentiels, mathématique, astronomique, physique, chimique, vital, social, et enfin moral, qui composeront désormais ma grande échelle encyclopédique.

Contractée autant que possible, elle est vraiment réductible au simple dualisme entre la cosmologie et la sociologie. En effet, le volume précédent a rendu familière la condensation des quatre modes propres à l'existence inorganique dans la seule conception générale de l'ordre matériel. Quant à la fusion des trois degrés organiques, il suffit d'y concevoir la socio-

logie comme absorbant la biologie à titre de préambule et la morale à titre de conclusion. Ce pur dualisme philosophique deviendra finalement la notion la plus usuelle d'après laquelle la sagesse théorique systématisera la sagesse pratique. Toutes les subdivisions du terme cosmologique, ou même celles du terme sociologique, conviennent plutôt à la préparation didactique qu'à la vie réelle, où la science a tant besoin d'être condensée.

Néanmoins, la seconde classe de distinctions importe davantage que la première. Mais alors, si l'on y sépare du moyen terme l'un des deux extrêmes, il convient aussi de séparer l'autre. Car, la division entre la sociologie et la morale n'est pas, au fond, moins réelle ni moins utile que celle de la biologie envers la sociologie, quoique l'empirisme scientifique ne permette point aujourd'hui de l'apprécier autant. Elles conviennent toutes deux quand on veut représenter, non l'état statique de la science réelle, mais son évolution dynamique, commençant par la cosmologie, et cheminant de la biologie à la sociologie, pour aboutir à la morale. Ces quatre termes, dont la succession offre, envers le premier et le dernier, deux progressions normales, constitueront, hors des écoles positives, un mode fort usuel de la vraie hiérarchie encyclopédique. Mais les subdivisions réelles de la cosmologie, qui maintenant absorbent presque toute l'attention théorique, doivent, au contraire, rester de plus en plus bornées à la période didactique, sauf leur application industrielle. Quelle que soit pourtant l'efficacité du mode quaternaire que je viens de caractériser, la conception encyclopédique sera toujours employée davantage dans sa constitution binaire. Elle y représente, en effet, la plus forte concentration que permette, d'après le volume précédent, le dualisme nécessaire de la saine philosophie, où l'unité ne peut jamais être que subjective.

Pour achever d'éclaircir une notion encyclopédique sur laquelle je ne dois plus revenir ensuite, il convient d'apprécier sommairement les deux objections essentielles que suscite d'abord cette subdivision finale de l'ordre humain en collectif et individuel.

En premier lieu, elle semble trop peu prononcée, comparativement aux autres degrés de la hiérarchie septennaire. Mais, au fond, la séparation de la physique envers la chimie, tant contestée encore par l'empirisme académique, a moins d'intensité, et pourtant aucun vrai penseur ne saurait la méconnaître. Il en est de même pour la subdivision de la cosmologie céleste en mathématique et astronomique; et aussi quant à l'autre distinction cosmologique, entre l'astronomie et la physique, que les vagues pensées encyclopédiques de nos savants saisissent à peine. Un suffisant usage n'a pu faire encore apprécier cette séparation finale de l'existence morale proprement dite envers la simple existence sociale. Mais on reconnaîtra bientôt que ce dernier degré de la grande échelle théorique se trouve pleinement comparable à la plupart des précédents.

Quand je l'ai introduit, j'ai assez indiqué qu'il résulte directement d'un extrême prolongement encyclopédique du principe universel de ma classification positive, d'après la généralité décroissante et la dépendance croissante. On voit maintenant que cette dernière partie de la série abstraite n'a pas moins d'importance que les précédentes. Si on ne poussait point une telle série jusqu'à cette terminaison normale, les notions concrètes ne pourraient pas s'y rattacher assez. Elle offre ainsi l'avantage incomparable de conduire l'essor spéculatif vers sa destination religieuse, en complétant l'élaboration encyclopédique par une doctrine sacrée, envers laquelle les pédants seuls discuteront toujours si c'est un art ou une science. L'échelle de l'ordre devient ainsi mieux conforme à celle du progrès; en

sorte que la synthèse humaine, à la fois spéculative, active, et affective, se trouve réellement perfectionnée. Dès lors, le terme initial de la sagesse sacerdotale peut être directement combiné avec celui de la raison philosophique, si l'on supprime tous les intermédiaires qui instituent de l'un à l'autre une transition continue. Un éminent penseur moderne, le faible et malheureux Pascal, fournira toujours un mémorable exemple de cette conciliation spontanée entre la géométrie et la morale, avant même que leurs liens encyclopédiques fussent assez appréciables.

Secondement, une conception trop vague de la biologie conduit à représenter l'étude de notre existence individuelle comme déjà comprise dans la théorie générale de la vitalité. Mais les principes établis par le volume précédent me permettent ici d'éclaircir rapidement cette objection nouvelle, plus grave que la première.

Quoique les biologistes proprement dits, théoriciens ou praticiens, aspirent toujours à connaître l'homme pour le modifier, cette double prétention ne se réalise jamais que par exception. Car, elle est directement incompatible avec l'irrationnelle négligence de ces grossiers penseurs envers les principaux caractères de la vraie nature humaine. Au fond, ils n'étudient en nous que l'animal et non l'homme, dont tous les attributs essentiels leur restent habituellement inconnus, davantage même qu'au vulgaire illétré, d'après leurs préoccupations corporelles. Nos prétendus médecins ne constituent réellement que des vétérinaires, mais plus mal élevés que ceux-ci ne le sont maintenant, du moins en France, et dès lors aussi peu capables ordinairement de guérir les animaux que les hommes. Les jeunes membres de cette classe transitoire commencent à sentir dignement leur fausse position mentale et morale, qui ne peut cesser que par la réintégration normale d'un tel service à l'office sacerdotal, d'où il se détacha jadis.

D'après les explications scientifiques du volume précédent, la vraie biologie n'a nullement pour objet la connaissance individuelle de l'homme, mais seulement l'étude générale de la vie, envisagée surtout dans l'ensemble des êtres qui en jouissent. Elle constitue un préambule nécessaire, d'abord pour la théorie de l'ordre social, immédiatement subordonné à l'ordre vital, et enfin quant à la véritable appréciation de l'homme proprement dit, dont tous les attributs essentiels sont alors connus. Cette conclusion normale du dogme positif se trouve aujourd'hui dépecée irrationnellement entre trois classes de penseurs, les médecins qui n'étudient que le corps, les philosophes qui croient étudier l'esprit, et les prêtres qui surtout étudient le cœur. Il résulte de ce déplorable morcellement que pas une de ces trois sortes d'intelligence ne comprend réellement la nature humaine, dont l'ensemble reste nécessairement indivisible, malgré nos séparations anarchiques.

Mais mon éminent précurseur Gall ouvrit enfin la voie qui, préparée par Cabanis et Leroy, devait aboutir à systématiser la véritable étude de l'homme, en combinant irrévocablement la connaissance positive de l'âme avec celle du corps. Ni les médecins ni les prêtres n'ont encore compris suffisamment la portée d'une telle révolution scientifique. Elle n'était point appréciable avant que ma fondation de la sociologie eut terminé la préparation encyclopédique qu'exigeait l'avénement systématique de la véritable anthropologie, à laquelle il faut conserver son nom sacré de morale. Cette condition finale étant désormais remplie, et m'ayant déjà conduit à construire subjectivement la saine théorie cérébrale, le septième et dernier degré de la grande hiérarchie abstraite devient aussi caractérisé que tous les autres.

Il diffère des deux précédents en ce qu'il les combine intimement. En regardant la biologie comme ébauchant l'étude

de l'existence humaine, d'après celle des fonctions végétatives et animales, la sociologie fait seule connaître ensuite nos attributs intellectuels et moraux, qui ne deviennent assez appréciables que dans leur essor collectif. Dès lors, la véritable science finale, c'est-à-dire la morale, peut systématiser la connaissance spéciale de notre nature individuelle, suivant une combinaison convenable entre les deux points de vue, biologique et sociologique, qui s'y rapportent nécessairement.

Outre cette base déductive, elle exige directement, comme toute autre science, des inductions qui lui sont propres, et envers lesquelles l'instinct populaire ou la raison féminine n'attendirent jamais les indications philosophiques ou sacerdotales. Une telle nécessité y résulte spécialement de ce que la science précédente fait essentiellement abstraction des réactions continues entre le physique et le moral de l'homme, d'après les relations nécessaires des viscères végétatifs avec les organes affectifs. En effet, ces perturbations individuelles n'altèrent pas sensiblement l'existence collective, et s'y font d'autant moins sentir qu'elle se développe davantage. Leur mutuelle neutralisation entre les divers individus ne laisse subsister, en sociologie, que l'influence permanente des attributs vraiment collectifs, même quand on s'y bornerait à la simple solidarité objective. Mais ces phénomènes doivent encore moins affecter l'étude de la continuité subjective, qui prévaut de plus en plus envers l'ordre social. Car, ils se neutralisent davantage dans la succession des générations que dans la combinaison des individus ou des familles. Voilà surtout pourquoi l'anthropologie proprement dite est à la fois plus spéciale et plus compliquée que la sociologie elle-même. Néanmoins, en la qualifiant de morale, on se dispose heureusement à n'y jamais chercher que les bases normales de la conduite humaine, en écartant inexo-

rablement des spéculations oiseuses, qui seraient, en effet, les plus difficiles de toutes.

D'après cette irrévocable subdivision de l'ordre humain en collectif et individuel, je dois maintenant lui appliquer spécialement les principes généraux que j'ai posés auparavant sur la théorie positive de la modificabilité. Mais je continuerai pourtant à considérer plutôt l'existence sociale que l'existence morale proprement dite, comme il convient à ce volume. Celle-ci devra prévaloir, au contraire, dans le tome final, où je traiterai directement de notre régime normal, qui dépend surtout du cœur; quand le troisième volume aura démontré que toutes les forces humaines sont assez développées pour devenir pleinement disciplinables.

L'appréciation systématique que je vais indiquer envers la modificabilité sociale devant reposer sur ma hiérarchie encyclopédique, je crois devoir, afin de l'éclairer davantage, annoncer d'abord, sous quelle forme je l'y appliquerai. Parmi toutes les constitutions, à la fois objectives et subjectives, que comporte une telle échelle, il convient ici d'employer surtout le mode quaternaire que je viens de caractériser, où l'ordre universel se divise en matériel, vital, social, et enfin moral. Néanmoins, je m'y réserve aussi de préférer, quand je le jugerai opportun, la simple série ternaire, qui résulte de la réunion normale de ces deux derniers termes sous le titre commun d'ordre humain. En établissant leur séparation finale, j'ai voulu me procurer de nouvelles ressources pour faciliter l'essor des plus hautes conceptions théoriques, sans instituer jamais des entraves pédantesques, d'après une aveugle et puérile uniformité logique.

Cela posé, les modifications propres à l'existence sociale doivent, comme partout ailleurs, être d'abord distinguées en directes et indirectes; selon qu'elles émanent spontanément de

son propre cours, ou qu'elles proviennent des réactions qu'il éprouve de tout le reste de l'ordre réel. Parmi celles-ci, les unes sont dues à l'ordre suivant, c'est-à-dire individuel, et les autres aux précédents. Enfin, ces dernières se subdivisent encore, d'après leur source, en matérielles et vitales. Si l'on combine ces trois distinctions successives, on est bientôt conduit à reconnaître quatre classes générales de modifications sociales, respectivement provenues du milieu, de la vie, de l'humanité elle-même, et enfin des influences individuelles. L'ordre de cette énumération est aussi celui qui doit diriger leur étude systématique, comme il détermine spontanément leur appréciation successive, d'après le principe fondamental, à la fois historique et dogmatique, de tout classement positif. Mais, pour en faciliter l'usage, on peut le réduire à sa constitution binaire, en y groupant en un seul les deux premiers termes, et en un autre les deux derniers. Cet artifice logique ne rompt aucune relation réelle, quand on le fonde sur une distinction primitive entre les modifications fixes, qui ne se manifestent que dans l'espace, et les modifications continues, que le temps seul développe assez. On retombe ainsi sur leur division générale en indirectes et directes, lorsque l'ordre humain n'est pas subdivisé en collectif et individuel. Néanmoins, leur complète appréciation ne peut devenir assez nette que d'après la série quaternaire que je viens de définir, et qui les range suivant leur intensité croissante.

Mais, avant d'examiner ainsi la succession normale des diverses modifications propres à l'ordre social, il faut établir le principe fondamental qui détermine leur nature commune.

Il résulte d'une suffisante généralisation de l'admirable aphorisme, à la fois logique et scientifique, construit par le grand Broussais pour subordonner la pathologie à la biologie. Dans le volume précédent, j'ai d'abord étendu cette belle concep-

tion jusqu'à l'organisme collectif, après l'avoir appliquée aux plus hautes fonctions individuelles. Mais les esprits vraiment encyclopédiques reconnaîtront sans peine qu'elle convient encore mieux à l'ordre matériel, qui même aurait dû la suggérer, si les vues synthétiques étaient plus familières aux cosmologistes. En effet, j'ai déjà noté que la simple existence astronomique rend partout évidente la similitude essentielle entre les forces perturbatrices et les forces directrices, depuis le développement spécial de la mécanique céleste. Si cette concordance nécessaire est moins sensible dans l'ordre physique proprement dit, et surtout envers l'existence chimique, cela tient seulement à l'état plus arriéré de la cosmologie terrestre, d'après sa complication supérieure. Car, sa principale application concrète, c'est-à-dire la prétendue science géologique, a déjà conduit tous les bons esprits à n'y jamais admettre que les forces normales, même envers les phénomènes qui faisaient jadis rêver des catastrophes inexplicables. Les trois modes ou degrés de l'existence matérielle suffisaient donc pour fournir une base inductive capable de suggérer le principe général de la modificabilité, si le régime académique n'avait pas rendu trop rares les vrais penseurs scientifiques. C'est dans une économie plus compliquée, mais aussi plus altérable, qu'il fut enfin découvert par un génie véritablement synthétique, quoique mal cultivé. Si son importance supérieure envers un tel ordre sollicitait davantage sa recherche persévérante, l'abstraction plus difficile qu'exigeait ce cas doit y augmenter notre admiration et notre reconnaissance pour cette lumineuse induction. Étendu ici à tous les rangs encyclopédiques, l'aphorisme fondamental de Broussais pourra, sans perdre le nom de son immortel auteur, devenir désormais le vrai principe général propre à la théorie de la modificabilité envers des phénomènes quelconques. Car, si, comme ce grand penseur l'établit, l'identité nécessaire entre les influences pertur-

batrices et les puissances normales existe, dans tout organisme, même envers les maladies pleinement caractérisées; elle doit aussi convenir aux simples modifications. On peut donc conclure partout que l'existence régulière et ses altérations quelconques ne diffèrent jamais que par l'intensité des phénomènes, statiques ou dynamiques, sans exiger aucune diversité de lois. Dans une telle reconstruction finale du principe de Broussais, ma propre participation se borne à sa généralisation complète, suivie d'une entière systématisation, d'après une application opportune de mes habitudes encyclopédiques.

Afin de mieux caractériser cette loi fondamentale de la modificabilité, il importe de la comparer à celle que je construisis, en terminant, il y a dix ans, mon traité philosophique, pour lier partout le mouvement à l'existence. Les deux découvertes paraissent d'autant plus analogues que celle-ci semble résulter aussi d'une généralisation systématique du célèbre principe mathématique posé par d'Alembert, afin de ramener les problèmes dynamiques aux questions statiques. J'ai loyalement signalé ce rapprochement incontestable, au moment même où j'introduisais une telle vue philosophique, afin d'en faciliter l'adoption. Mais, en comparant assez les deux cas, on sentira que je pousserais trop loin l'abnégation personnelle si j'attribuais à d'Alembert le principe qui lie les deux modes de chaque nature, comme je le fais pour Broussais envers la subordination de l'état modifié à l'état régulier. Car, le premier penseur, peu synthétique au fond, borna cette conception à la plus simple existence matérielle, sans même la concevoir applicable à l'ordre physico-chimique, et surtout à l'état vital. Elle ne parut, en effet, comporter qu'une destination mathématique, jusqu'à ce que Blainville tentât de la transporter, trop confusément, dans le domaine biologique, d'après une généralisation plutôt verbale que réelle, qui toutefois seconda la mienne. Mes pro-

pres méditations à cet égard ne devinrent vraiment décisives que quand l'induction sociologique fit directement surgir un principe équivalent du cas le plus propre à déterminer sa systématisation finale. Ce n'est qu'après l'avoir accomplie que je fus frappé de sa concordance nécessaire avec l'aphorisme spécial que d'Alembert avait d'abord construit pour la mécanique rationnelle, sans qu'un tel début pût suggérer une suffisante généralisation. Il en est tout autrement envers le principe de Broussais, manqué par les géomètres d'où il pouvait vraiment émaner, et découvert directement dans un cas très-compliqué. Car, en l'établissant pour une existence aussi altérable, son auteur devait implicitement l'étendre à celles qui le sont moins, quoique le cours de ses travaux l'ait détourné de formuler explicitement cette facile opération logique. Sans insister davantage sur cette explication incidente, je la conserve ici comme propre à guider les jeunes penseurs vers une saine appréciation, si rare en un siècle anarchique, de notre marche intellectuelle et du vrai mérite théorique. Puisqu'il est toujours absurde d'enseigner la méthode séparément de la doctrine, il faut donc utiliser toutes les occasions où l'on peut tirer de l'exercice scientifique une saine instruction logique

Quoi qu'il en soit de cet incident, à la fois historique et dogmatique, je dois maintenant indiquer comment la vraie théorie de toute existence se résume nécessairement d'après une juste combinaison entre les deux principes que je viens de comparer sans les unir. En effet, la loi de Broussais subordonne partout les modifications à l'état normal ; tandis que la mienne, décomposant celui-ci, y lie toujours le mouvement à la structure. Leur ensemble permet donc d'instituer, envers chaque sujet scientifique, une véritable unité logique. Pour cela, il suffit de fonder ainsi, sur la simple étude statique de l'existence régulière, d'abord l'appréciation dynamique de son évolution pro-

pre, et ensuite l'examen complémentaire de ses altérations quelconques. On pourrait même concevoir finalement le principe de Broussais comme une simple extension du mien, poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Car, si le progrès est partout le développement de l'ordre, l'altération rentre toujours dans l'évolution, quelquefois restreinte, et le plus souvent exagérée. Mais, malgré cette incontestable connexité logique et scientifique, que je devais caractériser ici, il faudra, de préférence, employer ces deux principes comme s'ils étaient radicalement distincts, quand la netteté des vues importera davantage que leur liaison.

D'après cette loi, simple ou double, les modifications quelconques de l'ordre social sont nécessairement limitées par l'ensemble des règles fondamentales établies, dans les chapitres précédents, envers la structure et l'existence de l'organisme collectif. Toujours bornées, comme partout ailleurs, au simple degré, elles doivent donc concerner seulement l'intensité en sociologie statique et la vitesse en sociologie dynamique, sans altérer jamais ces conditions immuables du dogme positif. En un mot, le véritable esprit scientifique doit constamment y tendre à réduire les variations apparentes de qualité à de simples différences de quantité. Leur succession graduelle permet alors de descendre insensiblement de l'état le plus normal jusqu'à la plus profonde anarchie, en représentant tous les degrés intermédiaires comme assujettis aux mêmes lois essentielles que le type fondamental.

Une telle philosophie résulte nécessairement de la prépondérance systématique qu'acquiert aujourd'hui la vraie positivité. Car, l'invariabilité de l'ordre universel serait directement incompatible avec toute autre appréciation des modifications qu'il comporte. Si la qualité était radicalement irréductible à la quantité, comme le répètent, d'après Kant, les penseurs

littéraires et ontologiques, il n'existerait réellement aucune règle générale, et la notion des lois naturelles se trouverait bouleversée. En un mot, toute prévision rationnelle deviendrait alors impossible, et la science se bornerait au pur empirisme, aussi dépourvu d'inductions que de déductions.

Ces réflexions générales sont très-propres à caractériser l'importance de la théorie complémentaire à laquelle je consacre ce chapitre, afin que mon successeur quelconque puisse un jour la développer assez dans un traité spécial sur la modificabilité. Mais elles indiquent aussi l'extrême difficulté de cette immense étude, dont je dois ici me contenter de poser les principes essentiels et de tracer les linéaments généraux envers le cas le plus décisif. Elle oblige, en effet, à ramener toujours au type normal les anomalies quelconques, naturelles ou même artificielles, qui peuvent ainsi surgir de l'existence la plus complexe. Mais, quelque difficile que doive être, en sociologie, cette condition théorique, le présent traité se trouve assez avancé déjà pour constater directement la possibilité d'y satisfaire, outre les espérances indirectes résultées de son accomplissement biologique. Car, même dans l'anarchie actuelle, j'ai plusieurs fois signalé la vérification spéciale des lois propres au type normal, quoiqu'elle offre la plus profonde perturbation, du moins intellectuelle, que comporte l'ensemble des destinées humaines. Le volume suivant multipliera beaucoup ces confirmations décisives, à mesure que s'y développera la transition, de plus en plus révolutionnaire, qui nous sépare du régime théocratique, seul pleinement normal jusqu'ici. Si donc la suffisante résolution de toutes les anomalies apparentes ne s'accomplit point, en sociologie, comme partout ailleurs, quand leur examen propre deviendra vraiment opportun, le public devra s'en prendre aux penseurs et non au sujet.

Mais une telle élaboration serait aujourd'hui prématurée,

pour quiconque voudrait la pousser au delà d'une indication systématique des diverses altérations sociales, conçues comme de simples nuances de l'état normal. Je dois donc me contenter ici de cette sorte d'énumération méthodique, dont j'ai déjà déterminé l'ordre général. Ni les besoins pratiques n'exigent maintenant davantage ; ni les moyens théoriques ne permettent encore d'aller au delà : quoique cette ébauche fondamentale doive pouvoir guider assez tous les travaux ultérieurs.

L'échelle ascendante de la modificabilité sociale commence par l'ensemble des influences matérielles, d'abord astronomiques, puis physiques, et enfin chimiques. Ce sont les plus faciles à saisir, et les premières dont notre intelligence ait entrepris l'étude systématique, qui remonte jusqu'au grand Hippocrate, d'après son admirable traité des climats, jamais égalé depuis. Mais une telle dénomination exigerait une extension forcée pour embrasser réellement tout ce premier système modificateur. Le nom de *milieu*, déjà généralisé par les biologistes, me semble plus convenable à cet égard. Toutefois, il ne faut pas confondre la théorie des milieux sociologiques avec celle des milieux biologiques, que je dois ici supposer construite, quoiqu'elle soit à peine conçue. En effet, l'ordre social se trouve indirectement affecté par toutes les altérations que le milieu matériel peut apporter dans l'ordre vital. Mais leur étude propre appartient nécessairement au second système modificateur. Pour éviter toute vicieuse reproduction, il faut donc réduire l'appréciation initiale des milieux sociologiques à celle des influences matérielles qui peuvent altérer directement la socialité sans troubler sensiblement la vitalité. Car, la première, d'après sa complication supérieure, comporte beaucoup de perturbations, célestes ou terrestres, qui restaient vraiment négligeables envers la seconde. Voilà pourquoi le futur traité synthétique de la modificabilité doit considérer toujours l'ensemble

de l'ordre naturel, dont l'ordre humain y constituera seulement le cas principal, mais en l'y traitant à son rang encyclopédique.

Cette indication générale fait assez sentir combien serait aujourd'hui prématurée la construction spéciale d'une vraie théorie des milieux sociologiques, puisque celle qui la précède et la guide systématiquement manque encore à la biologie. Mais, à raison même d'une telle lacune, qu'il ne m'appartient pas de combler, je dois ici marquer les deux modes essentiels d'après lesquels le milieu, céleste ou terrestre, modifie l'ordre social sans troubler l'ordre vital. Faute d'une telle notion, les considérations précédentes ne pourraient jamais acquérir assez d'efficacité logique, en conservant un caractère trop vague. Toutefois, je puis d'autant plus abréger ici cette double appréciation qu'elle se trouve déjà développée, quoique sous une autre forme, et d'après une autre destination, au dernier chapitre du tome quatrième de mon traité philosophique. Je ne décide point d'ailleurs, pas plus qu'alors, si ces deux influences sont nécessairement exclusives, ou seulement prépondérantes; ce qui me semble oiseux à discuter.

Les modifications du monde peuvent directement affecter l'humanité, quoique circonscrites dans les limites qui ne troublent pas la vie. Il suffit que ces influences, célestes ou terrestres, continues ou temporaires, changent notablement notre longévité, ou l'état de la population humaine, considérée soit quant à sa condensation, soit envers son mouvement. D'après l'ignorance même où nous sommes encore des lois biologiques de la longévité, on voit que leur influence reste peu prononcée dans l'ordre vital. Mais l'ordre social, plus modifiable, érige, au contraire, la durée ordinaire de la vie humaine en élément essentiel, soit de sa consistance statique, soit surtout de son évolution dynamique, dont la vitesse en dépend beaucoup.

Puisque les vivants sont essentiellement gouvernés par les morts, l'intervalle des générations, toujours réglé par la longévité commune, influe directement sur le rapport fondamental entre les deux influences subjective et objective. Même en se bornant à la simple solidarité, une telle condition s'y fait profondément sentir, en augmentant ou diminuant les forces respectives de l'instinct conservateur et de l'instinct rénovateur, propres aux deux âges principaux. La condensation plus ou moins prononcée de chaque population exerce une semblable influence sur toute l'existence collective, soit domestique, soit surtout civique. Elle y devient, d'abord dans l'espace, puis dans le temps, une condition essentielle de la subordination normale des campagnes envers les villes Il en est de même enfin quant à la période plus ou moins étendue qu'exige le doublement habituel de la population humaine. Car, la réaction sociale de cette multiplication plus ou moins rapide doit essentiellement équivaloir à celle d'un changement correspondant dans la longévité. A tous ces titres, des influences astronomiques, physiques, ou chimiques, qui seraient négligeables envers la vitalité, peuvent réagir gravement sur notre socialité. Mais l'ensemble des lois du monde nous est encore trop peu connu pour que nous puissions apprécier assez des relations aussi délicates, dont l'étude normale appartient à mes successeurs. Afin d'y mieux éviter les puérilités académiques, ils devront en subordonner le cours à l'extension graduelle du Grand-Être aux diverses parties de sa planète, d'après le noyau occidental.

Il faut maintenant caractériser la seconde classe de modifications que comporte l'ordre social, par suite de celles qu'éprouve l'ordre vital. Quoique notre nature individuelle, surtout végétative, mais aussi animale, et même cérébrale, demeure essentiellement fixe, tant que la constitution du milieu n'est pas trop altérée, elle présente incontestablement,

suivant les lieux et les temps, des différences secondaires. Or, ces diversités accessoires de l'ordre vital doivent affecter beaucoup l'ordre social, qui lui est directement subordonné. Elles peuvent d'abord l'altérer suivant les modes indiqués ci-dessus quant aux modifications matérielles. Mais, en outre, elles y comportent une influence plus profonde, en changeant, soit les exigences pratiques qui dominent toujours l'existence humaine, soit nos propres moyens d'appréciation et de réaction envers le monde extérieur.

Cette seconde source de modifications sociales est donc, en général, supérieure à la première. Toutefois, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit encore moins connue, d'après son intime subordination envers celle-ci, si mal étudiée jusqu'à présent. En effet, les plus prononcées et les plus fixes de ces différences vitales, celles d'où dérive l'irrationnelle notion des *races*, paraissent dues à des influences locales, lentement accumulées par l'hérédité, jusqu'à produire le maximum correspondant de variation organique. Cet heureux aperçu de Blainville constitue du moins la meilleure hypothèse qu'admette un tel sujet, où, par conséquent, la saine philosophie prescrit de l'employer, tant que des faits certains et nombreux ne le démentiront pas. On reconnaît ainsi que les principales modifications vitales propres à la socialité dérivent elles-mêmes de la réaction que les variations matérielles exercent sur la vitalité. Leur étude normale se trouve donc subordonnée directement à celle des milieux biologiques, qui n'est point encore systématisée. Mais, outre ces altérations provenues du monde extérieur, l'ordre vital doit, comme partout ailleurs, en éprouver aussi de spontanées, et enfin d'autres qui émanent de l'ordre suivant. Or, toutes deux réagissent, à leur tour, sur la socialité subordonnée à la vitalité, de manière à la modifier fixement selon les lieux, et graduellement avec les temps.

Un tel coup d'œil suffit pour indiquer l'extrême complication et la difficulté supérieure de cette nouvelle théorie, encore moins comprise que la précédente. Son ensemble est aujourd'hui confusément entrevu d'après le vague principe des races, comme l'autre le fut auparavant d'après celui des climats. Mais ces deux notions restent pareillement dépourvues d'un vrai caractère positif. Les prétendus penseurs qui veulent prononcer en sociologie sans savoir l'arithmétique se servent maintenant des races comme leurs prédécesseurs faisaient des climats, pour se donner, à peu de frais, une apparence scientifique. Ceux qui relèvent aigrement les irrationnelles exagérations de Montesquieu envers les modificateurs matériels de la socialité, proclament avec assurance d'équivalentes aberrations sur ses modificateurs vitaux. Aucune de ces deux études connexes ne s'est encore conformée assez au précepte correspondant de la logique positive, en subordonnant l'examen des altérations quelconques à l'appréciation fondamentale du type normal. Dès lors, les simples différences d'intensité et de vitesse se trouvent vicieusement érigées en diversités radicales, ayant chacune ses lois propres, de manière à repousser toute conception vraiment générale, et par suite toute saine explication. Ce déplorable état de la double théorie des modifications indirectes suffit ici pour faire sentir à la fois l'urgence et la difficulté d'un traité vraiment systématique à cet égard.

Quant aux modificateurs directs de la socialité, c'est-à-dire ceux qui résultent spontanément de son propre essor, ils exigent une distinction fondamentale, pour éviter, dans l'ensemble de la sociologie, toute vicieuse reproduction.

En effet, notre évolution nécessaire modifie continuellement notre existence normale, en la développant sans cesse. Mais l'étude systématique de ces réactions progressives constitue le domaine général de la sociologie dynamique, qui va, dans le

volume suivant, succéder à la sociologie statique, dont je termine la construction. Ainsi, de telles modifications directes, loin de susciter aucune théorie complémentaire, sont inséparables de l'ensemble de la science sociale, qui leur consacre directement sa moitié la plus usuelle, d'ailleurs fondée sur la plus abstraite. Il faut donc écarter ici, d'après sa propre prépondérance, ce premier genre de modificateurs spontanés, qui caractérisent l'existence dynamique, en développant l'existence statique. Mais cette indispensable élimination, sans laquelle on exposerait la sociologie à des confusions inextricables, est loin de dissoudre notre troisième classe de variations sociales.

Car, ce titre de modificateurs, qui ne convient qu'à des influences accessoires, doit être conservé toujours à un second genre de réactions collectives, celles que chaque société subit de l'ensemble des autres.

La sociologie abstraite conçoit la formation et le développement du vrai Grand-Être comme provenant d'un seul noyau. En effet, les lois de l'existence et celles de l'évolution doivent être essentiellement les mêmes envers tous les centres possibles de cette immense expansion. Quel que soit le noyau qui prévaille, et de quelque manière que les autres s'y rallient finalement, cela ne peut aucunement affecter les conceptions fondamentales de la sociologie, comme le pressentit logiquement mon éminent précurseur Condorcet. Cette double détermination deviendra seulement une importante application de la vraie science sociale, mais sans participer à sa construction. Quand même la multiplicité des noyaux humains devrait toujours persister, de façon à rendre impossible l'unité du Grand-Être terrestre, la sociologie, statique ou dynamique, n'en serait pas profondément affectée. Toutefois, en instituant, par un admirable instinct logique, son hypothèse d'un peuple

unique, Condorcet sentit bien qu'une telle abstraction, quoique d'abord indispensable, exigerait ensuite une suffisante restitution des influences internationales. Ce cas scientifique est justement comparable à celui que présente, dès le début de la philosophie positive, la construction des théories mécaniques d'après l'artifice de l'inertie, qui, dans le passage définitif de l'abstrait au concret, oblige de rétablir les influences d'abord écartées. On sait quelles graves difficultés suscite aux géomètres cette restitution finale, principale source de leurs échecs pratiques, quand ils veulent trop préciser les déterminations spéciales. Il en est de même, à un plus haut degré, pour les sociologistes qui tentent de rapprocher l'état abstrait de l'état concret au delà de ce qu'exigent nos vrais besoins.

Quoique nos lois d'existence et d'évolution conservent partout leur principal caractère, leur prépondérance spontanée détermine le mouvement essentiel de chaque noyau humain, mais sans pouvoir le préserver de la réaction des autres. Lorsqu'on pousse les explications, statiques ou dynamiques, à un certain degré de précision, on sent la nécessité d'y considérer ces modifications mutuelles. Heureusement négligeables envers la destination ordinaire de nos théories sociologiques, elles y deviennent quelquefois indispensables pour des cas exceptionnels. Mon troisième volume en fournira plusieurs exemples décisifs, surtout quant au moyen âge. Au début de cette grande transition, le mouvement occidental se trouva notablement affecté par des changements politiques survenus au loin; en sorte que l'état général de l'Europe dépend alors de celui de l'Asie, même la plus orientale. D'ailleurs, de telles influences, quoique essentiellement discontinues quant à leurs résultats appréciables, ne présentent réellement aucun caractère fortuit; elles pourraient toujours être prévues d'après une suffisante connaissance de toute la situation humaine.

Notre troisième classe de modificateurs sociaux consiste donc dans ces réactions nécessaires, mais intermittentes, qui résultent de la multiplicité des noyaux. Le judicieux Ferguson entrevit, le premier, le véritable principe de cette nouvelle source de variations normales. Il rentre ici dans celui de Broussais, puisqu'il consiste à regarder ces altérations quelconques comme ne pouvant jamais affecter que l'intensité ou la vitesse du cas fondamental, suivant notre loi générale de la modificabilité. On a souvent exagéré ces influences secondaires de manière à rendre impossible toute saine théorie sociologique, en les érigeant en forces principales, dont la multiplicité et l'incohérence empêcheraient toujours de régulariser assez le spectacle humain. Mais Ferguson a très-bien prouvé que, même dans les divers cas de conquête, cette action étrangère ne fait jamais surgir, chez chaque peuple, que des modifications qui s'y seraient développées spontanément, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sauf de légères nuances.

Toutefois, une telle appréciation doit être soigneusement limitée aux évolutions originales, qui sont nécessairement empiriques, puisque leur exploration peut seule fournir ou confirmer les lois fondamentales de la socialité. Quand ces lois ont été découvertes d'après l'examen isolé du noyau le plus avancé, elles permettent à cette population prépondérante d'exercer sur les nations retardées une action systématique, qui comporte une efficacité supérieure. Le premier chapitre de ce volume a déjà fait sentir l'extrême importance que peut acquérir ainsi la théorie générale des transitions sociales, dont l'essor historique appartient au tome suivant, tandis que mon volume final caractérisera sa destination active. Sans anticiper ici sur ce double développement, il y fallait indiquer déjà le vaste accroissement que doit heureusement acquérir bientôt notre troisième classe de modifications sociales. Chacun peut ainsi sentir

combien elle est vraiment supérieure aux deux précédentes, malgré toutes les apparences contraires.

Il ne me reste plus à caractériser que la quatrième classe de variations sociologiques, celles qui proviennent de l'ordre individuel, dernier modificateur indirect de l'ordre collectif, quoiqu'en sens inverse des modificateurs plus généraux. Son influence, quand on se borne à l'état propre de chaque noyau humain, peut y devenir plus considérable qu'aucune autre. Aussi la principale attention du public, et même des penseurs, s'y dirigea-t-elle toujours jusqu'à l'avénement de la sociologie. Cette irrationalité puérile, qui représentait les forces individuelles comme les souverains arbitres du mouvement humain, produisit souvent de profondes et dangereuses aberrations, en secondant l'orgueil des chefs par les illusions populaires. Néanmoins, l'instinct pratique des véritables hommes d'État leur fit toujours sentir activement les bornes nécessaires de leur puissance, constamment subordonnée à l'ensemble de chaque situation.

Un monstrueux orgueil put seul suggérer la croyance au pouvoir illimité, chez le dictateur rétrograde dont la France subit trop longtemps la tyrannie. Son fameux aphorisme sur la puissance absolue d'un chef militaire, énergiquement flétri par un consciencieux publiciste, présente directement le plus vulgaire des vices logiques, en constatant une entière ignorance des lois propres à la formation et au maintien de la force. Mais l'exemple même de cette influence personnelle fournit directement la meilleure confirmation des limites générales qui restreignent de telles modifications, comme toutes les autres, à de simples différences d'intensité ou de vitesse. Car, développée pendant une profonde anarchie, qui réduisait autant que possible l'antagonisme objectif, cette domination rétrograde n'aboutit pourtant qu'à retarder d'une génération au

plus l'essor spontané de la révolution occidentale. Le volume suivant en fournira suffisamment la démonstration spéciale. Néanmoins, aucun autre cas historique ne put comporter une aussi complète efficacité des influences individuelles.

Même quand elles sont progressives, comme celle de l'incomparable Frédéric, elles restent pareillement restreintes, quoique le mouvement principal qu'elles secondent dispose à en exagérer les résultats propres. Le célèbre principe sociologique du grand Bossuet n'exige qu'une meilleure rédaction, qu'un tel penseur adopterait aujourd'hui, pour demeurer toujours applicable. Puisque les vivants sont sans cesse, et même de plus en plus, dirigés par les morts, le vrai sacerdoce pourra constamment dire aux plus orgueilleux tyrans : *L'homme s'agite, et l'Humanité le mène.* Je ne crains pas d'annoncer ici que l'issue réelle des tentatives surgies en ce moment contre l'irrévocable avénement de la République française, fournira bientôt une nouvelle confirmation de cette loi nécessaire.

Après avoir assez caractérisé toutes les classes essentielles de modifications sociales pour diriger un jour leur étude systématique, je dois encore considérer spécialement leur ensemble quant au plus grand écartement possible hors des limites normales de variation. Dans ce qui précède, je n'ai rien spécifié envers le degré de chaque influence accessoire ; en sorte que les notions déjà posées conviennent à des altérations quelconques, tant qu'elles restent compatibles avec la durée du système. Néanmoins, l'état présent de la raison occidentale, même chez les meilleurs penseurs, me semble exiger ici de courtes explications directes sur les cas extrêmes, où les lois vraiment fondamentales doivent autant prévaloir que partout ailleurs.

En approfondissant l'admirable principe de Broussais, on reconnaît bientôt qu'il dissipe radicalement, comme un pré-

jugé temporaire, la distinction absolue qu'on admettait auparavant entre la maladie et la santé. Leurs modes les plus opposés peuvent toujours être rapprochés par une foule de nuances intermédiaires, non-seulement idéales, mais réelles, qui constituent entre eux une transition presque insensible. Je crois devoir ici spécifier cette continuité nécessaire envers les altérations de l'existence cérébrale, parce que le point de vue biologique s'y subordonne mieux au principe sociologique; j'aurai d'ailleurs besoin ensuite d'un tel éclaircissement.

D'après mes explications antérieures sur la nature, à la fois objective et subjective, de toutes nos conceptions, il est aisé de sentir que les états opposés de raison et de folie ne diffèrent jamais que par le degré d'influence des deux éléments de chaque situation mentale. Hors du type normal des rapports variables de l'objectivité à la subjectivité, chacune d'elles peut acquérir un ascendant exagéré, qui d'abord prépare et ensuite constitue, s'il persiste assez, une véritable aliénation. Trop de soumission au spectacle extérieur, avec une insuffisante réaction intérieure, détermine le pur idiotisme. La folie proprement dite se caractérise, au contraire, par l'excès de subjectivité, même sans hallucination spéciale, quand l'appareil méditatif ne rectifie pas les indications de l'appareil contemplatif.

Cet état exceptionnel se trouve mieux apprécié réellement d'après l'ensemble de l'incomparable composition de Cervantes que dans aucun traité biologique. Le grand principe de Broussais pouvait, au fond, surgir directement de là envers le cas le plus décisif, où je l'ai seul assez étendu jusqu'ici. En effet, la loi de continuité s'y trouve profondément empreinte, d'après une saine appréciation spontanée des états intermédiaires entre la raison et la folie. Cervantes y fait implicitement sentir le

principe fondamental de la logique positive, d'après lequel la rectitude mentale consiste surtout à former toujours la plus simple hypothèse propre à chaque cas. D'après cette règle, toute disposition habituelle à trop compliquer les explications constitue réellement une tendance vers la folie, en introduisant un excès de subjectivité. Un esprit actif ne trouve dès lors aucune limite à l'extravagance de ses créations arbitraires. Chaque démenti qu'il reçoit du monde extérieur peut toujours être éludé en compliquant davantage ses constructions intérieures.

L'admirable tableau de Cervantes permet aussi de saisir la variabilité nécessaire du rapport normal entre la subjectivité et l'objectivité selon l'état correspondant de l'existence sociale. Car leur proportion régulière doit naturellement suivre le cours de la civilisation humaine. J'expliquerai, dans le troisième volume, la loi générale de ces variations continues, où l'on voit constamment diminuer jusqu'ici l'influence subjective et croître l'influence objective. Si l'on compare directement deux situations très-distantes, soit suivant les lieux, soit surtout selon les temps, on trouve, en effet, que les opinions ou affections justement qualifiées de folie, en certains cas, constituent ailleurs un état vraiment normal. Rien n'est plus propre à montrer combien sont délicates de telles appréciations personnelles, dangereusement livrées aujourd'hui à un matérialisme grossier, trop souvent immoral. Mais, au milieu des plus profondes perturbations, les lois positives de l'existence cérébrale, à la fois intellectuelle et affective, restent toujours appréciables à l'examen philosophique; et le grand Cervantes les y fit déjà ressortir instinctivement.

Une telle identité fondamentale entre la maladie et la santé, qui constitue le véritable sens du principe de la modificabilité, convient autant à l'ordre collectif qu'à l'ordre individuel. Elle

y doit même devenir mieux saisissable, puisqu'il est, au fond, moins compliqué. Faute d'étendre jusque-là le vrai domaine scientifique, les hommes d'État croient communément que les situations révolutionnaires sont radicalement soustraites aux lois normales. Cependant les perturbations s'y bornent toujours, comme en tout autre cas, au simple degré, statique ou dynamique. J'aurai souvent lieu de le faire spécialement sentir envers l'anarchie moderne, malgré son intensité prépondérante, due à l'altération plus profonde de la continuité subjective.

Cérébralement analysée, la maladie occidentale constitue réellement une aliénation chronique, essentiellement intellectuelle, mais habituellement compliquée de réactions morales, et souvent accompagnée d'agitations matérielles. Le caractère décisif, consistant en ce que la méditation ne rectifie pas la contemplation, ne s'y vérifie que trop, surtout envers la loi de continuité subjective, principale source de l'ordre collectif. Jamais le mot d'*aliénation*, étymologiquement apprécié, ne put convenir davantage que dans ce triste cas, où l'ensemble des populations objectives méconnaît brutalement le noble joug du passé, même en rêvant l'avenir. Or, quelque grave que soit réellement une telle perturbation, j'y vérifie sans cesse toutes les lois de l'état normal, dont plusieurs m'y frappèrent davantage que dans les situations moins propres à les indiquer. Mais la grande diversité des opinions qui circulent à cet égard confirme la relativité nécessaire d'une telle appréciation, toujours subordonnée à la notion qu'on se forme du type normal.

En effet, il existe encore beaucoup d'esprits qui méconnaissent sincèrement un tel désordre, parce que l'état négatif du dix-huitième siècle leur offre toujours le meilleur modèle de notre sociabilité. Toutefois, un tel sujet ne comporte rien d'arbitraire, et l'ensemble des destinées humaines permet sans cesse

de distinguer le type qui s'y conforme le mieux. Mais alors la notion de l'ordre devenant plus profonde et plus pure, on se trouve conduit à juger révolutionnaires des situations que tous les philosophes regardent comme aussi normales que le firent les générations contemporaines.

Quiconque adoptera la conception établie dans ce volume sur la structure et l'existence de l'organisme collectif, reconnaîtra bientôt que l'anarchie moderne constitue seulement le dernier degré d'une immense perturbation. Sa véritable origine remonte, en effet, jusqu'à la première dissolution des théocraties antiques, seuls types complets que l'ordre social admit jusqu'ici. On voit surgir alors le principe, toujours et partout révolutionnaire, de l'élection des supérieurs par les inférieurs, qui, graduellement développé pendant trente siècles, menace aujourd'hui de renverser la société politique. Il n'avait d'abord d'autre destination que de modifier le régime des castes, devenu profondément oppressif. Mais, comme il ne remplaçait l'ancien principe de transmission par aucun autre, son influence ne pouvait être que dissolvante, et finalement subversive. Le positivisme doit seul terminer cette longue maladie sociale, en substituant l'hérédité sociocratique à l'hérédité théocratique, sans rompre jamais la continuité humaine. Quoi qu'il en soit, le spectacle même d'une telle diversité d'appréciations confirme à la fois la relativité nécessaire de notre état normal et l'immuabilité fondamentale de ses lois abstraites, aussi bien collectives qu'individuelles.

Pour achever de constituer la théorie générale de la modificabilité sociale, je dois maintenant y construire un dernier principe essentiel, sur la marche continue des variations que comportent les quatre classes d'influences modificatrices que je viens de caractériser successivement. Aucune d'elles ne pouvant conserver toujours la même intensité à mesure que notre

existence se développe, il me reste à déterminer la loi commune de ces changements nécessaires. Il en résultera bientôt l'heureuse démonstration de la régularité croissante de l'ordre humain, due surtout à notre réaction collective, d'abord spontanée, puis de plus en plus systématique, sur les imperfections fondamentales de l'ordre universel.

Cette conclusion pourra sembler contraire à la complication progressive des phénomènes sociaux d'après l'extension graduelle de la solidarité et de la continuité. Mais, dans l'ensemble de la hiérarchie naturelle, l'accroissement nécessaire de la complication à mesure que la généralité diminue, produit toujours deux résultats inverses, qui tendent à se compenser de plus en plus, en opposant la modificabilité à l'imperfection. Tant qu'il se borne à l'ordre matériel, et même à l'ordre vital, ce contraste normal n'empêche pas l'harmonie réelle de devenir moins parfaite à mesure qu'elle se complique davantage. Il en serait encore ainsi pour l'ordre humain, s'il pouvait jamais être aveuglément livré aux conséquences spontanées de sa complication supérieure. Mais une telle supposition est heureusement contradictoire; ou du moins elle ne tend à se vérifier que temporairement, quand notre sagesse subjective se trouve altérée ou suspendue par notre anarchie objective. Dans mon discours préliminaire, j'ai déjà représenté la lutte nécessaire de la providence humaine contre la fatalité universelle, comme régularisant notre existence au delà de ce que comporterait sa propre complication. Ce premier aperçu va maintenant devenir une loi complète, en y introduisant l'essor continu d'un tel antagonisme, que je concevais alors fixe.

Envers chacun des modificateurs généraux précédemment appréciés, on peut aisément reconnaître que notre activité fait de plus en plus prévaloir l'état normal sur les diverses altérations qu'il comporte.

D'abord, on n'en saurait douter quant aux climats. L'active sollicitude du Grand-Être, même dès son enfance, y diminue graduellement les influences accessibles à notre intervention, et nous préserve progressivement de celles qui restent inaltérables. C'est ainsi que la planète humaine tend à devenir uniformément habitable, sauf en certains lieux trop défavorables. Nos artifices permanents peuvent même soustraire quelquefois l'ordre vital à la prépondérance naturelle de l'ordre matériel. Par exemple, la chaleur factice des cités russes y rend souvent la menstruation aussi précoce que dans l'Inde. Les aberrations théoriques sur les climats sont donc d'autant plus irrationnelles que la civilisation annule presque de telles influences.

Il en est de même pour les races, quoique ce second modificateur social l'emporte sur le premier. Nos prétendus penseurs font universellement prévaloir cette étrange explication au moment même où elle tend à ne plus représenter que des influences insignifiantes. Quoique la diversité des races n'ait pu jamais affecter que la vitesse de notre évolution commune, sans altérer aucunement sa nature et sa marche, sa réaction sociale fut jadis plus grande qu'aujourd'hui. Outre qu'un mélange croissant tend à détruire directement cette source de modifications, l'ensemble de l'essor humain nous y soustrait graduellement, encore davantage qu'envers la précédente. L'atténuation des influences matérielles augmente d'ailleurs celle des variétés vitales, qui furent primitivement dues au milieu.

Quand on compare profondément nos trois principales races, les seules dont la distinction soit vraiment positive, elles présentent des attributs respectifs qui tendront à les rendre équivalentes, lorsque notre complète systématisation utilisera toutes les forces humaines. Dans le contraste des deux extrêmes, on peut déjà reconnaître que les noirs sont aussi supérieurs aux blancs par le sentiment qu'au-dessous d'eux par l'intelligence.

Tant qu'il fallut surtout développer nos moyens quelconques, cette dernière différence dut prévaloir, de manière à dissimuler l'autre, et par conséquent à beaucoup exagérer la diversité. Il n'en sera plus ainsi désormais, quand le noyau d'élite s'efforcera principalement de discipliner toutes les forces réelles, pour les faire toujours concourir au bien commun. Alors le cœur, prenant irrévocablement sa prépondérance normale, disposera davantage l'esprit à la saine appréciation des qualités propres aux populations dédaignées, qui peuvent tant participer au service continu du Grand-Être. Le cas intermédiaire comporte une conclusion analogue, quoique le contraste soit moins sensible. Car, la race jaune me semble aussi supérieure aux deux autres pour l'activité, que celles-ci le sont respectivement envers l'intelligence et le sentiment. Dans notre commune exploitation du domaine terrestre, toutes ces différences se trouveront de plus en plus utilisées par la vraie providence, qui transformera d'odieuses animosités en nouvelles sources de l'harmonie universelle. Une sagesse systématique qui s'associera dignement tous les animaux assez disciplinables doit d'abord faire profondément concourir les diverses variétés de l'espèce dirigeante. Ces modifications finales de l'unité humaine par l'influence graduelle du milieu n'ont pu devenir assez prononcées qu'en développant respectivement chacune des trois principales régions cérébrales davantage que les deux autres. D'après cette théorie subjective, l'harmonie totale du Grand-Être exige donc l'intime concours de ses trois races, spéculative, active, et affective.

Toutes les modifications indirectes et involontaires se trouvant à la fois amoindries et régularisées par l'essor de notre civilisation, celles qui sont directes et plus ou moins volontaires suivent encore davantage la même loi de changement.

Cela devient incontestable envers les influences internationales, qui troublent de moins en moins l'évolution spontanée de chaque noyau humain. Il ne faut pas croire que cette source croissante de régularité tienne seulement, ni même principalement, à l'heureuse transformation de notre activité collective, désormais industrielle au lieu de rester guerrière. Elle provient surtout de l'ascendant progressif que la continuité subjective acquiert nécessairement sur la solidarité objective. Devant cette auguste prépondérance des morts, toutes les perturbations des vivants se dissipent de plus en plus. Les immenses populations, blanches ou jaunes, chez lesquelles la continuité humaine fut le mieux respectée, nous en fournissent encore des preuves décisives. Ni les violences militaires, ni les fraudes industrielles, n'ont pu sensiblement altérer jusqu'ici les mœurs prononcées que la théocratie y fonda, et qui résisteront toujours aux influences occidentales, tant que celles-ci resteront empiriques et égoïstes. Les changements incontestables qui s'y sont opérés depuis le commencement de notre moyen âge ne portent aucune trace de l'intervention monothéique. Je ne crains pas d'assurer ici qu'un digne examen spécial représentera toujours ces modifications quelconques comme des résultats spontanés de l'évolution locale. Mais l'instabilité de nos mœurs modernes, qui nous rend plus accessibles à ces réactions nationales, permet elle-même d'apprécier combien ce troisième modificateur social s'affaiblit et se régularise, davantage que les deux premiers. On le vérifie journellement d'après le peu d'efficacité des incorporations qui ne sont point spontanées. Pour la France, par exemple, non-seulement l'Algérie, mais aussi la Corse, et même l'Alsace, prouvent clairement l'impuissance croissante d'une longue domination étrangère contre toute nationalité vraiment prononcée.

Enfin, la quatrième classe de modifications sociales subit,

encore plus évidemment que les trois autres, la loi commune du décroissement et de la régularisation. Ce double résultat y dérive davantage de la prépondérance croissante des morts sur les vivants, principale source des saines explications sociologiques, comme de l'harmonie pratique. Sous cette insurmontable pression de nos ancêtres, l'agitation de nos contemporains devient de plus en plus vaine, même dans les situations qui la secondent le mieux. L'ensemble du passé fournit, à cet égard, beaucoup de vérifications décisives. Quelque déplorable qu'ait été, par exemple, la tyrannie rétrograde de Bonaparte, elle a moins influé sur l'Europe que la domination, d'ailleurs plus noble, d'Attila. Pareillement, en sens inverse, l'heureuse influence personnelle de Frédéric fut certainement inférieure à celles, non-seulement d'Alexandre, mais aussi de César, et même de Charlemagne

L'ensemble de cette sommaire analyse confirme donc la loi consolante qu'une vue synthétique inspire d'abord sur la régularisation croissante de l'ordre humain d'après notre intervention progressive dans nos propres destinées. Quoique tous les modificateurs sociaux deviennent de moins en moins intenses, la réaction du Grand-Être sur la fatalité qui le domine augmente sans cesse. Ainsi, la grave contradiction que semblait offrir une telle conclusion de mon dernier chapitre statique se résout complétement quand on apprécie profondément la loi encyclopédique des modifications naturelles. Les divers phénomènes ne cessent pas de devenir plus modifiables en se compliquant davantage. Ceux qui sont développables continuent pareillement à se compliquer à mesure que leur évolution s'accomplit. Néanmoins, les plus nobles d'entre eux, qui sont aussi les plus complexes, suivent un ordre de plus en plus régulier, qui tend presque à les ramener aux meilleurs types célestes. Une telle compensation résulte de l'énergique sagesse de leur

principal agent, aspirant toujours à faire dignement prévaloir sa noble spontanéité sur son aveugle fatalité.

C'est afin d'améliorer notre situation ou notre nature, et non pour étaler vainement notre puissance, que nous tendons sans cesse à modifier l'économie universelle. Peu importe donc que les variations normales de l'ordre humain décroissent réellement, si c'est en se régularisant toujours. Loin de diminuer notre véritable empire sur nos destinées, une telle marche l'augmente beaucoup, et même l'ennoblit davantage, en le purifiant mieux de toute impulsion arbitraire. Car, ce grand résultat de l'ensemble des lois naturelles est dû surtout au perfectionnement de notre propre sagesse, de plus en plus dirigée vers sa principale destination. Longtemps bornée à l'amélioration de l'ordre physique, son active sollicitude s'est ensuite préoccupée de l'ordre intellectuel, pour se concentrer enfin sur l'ordre moral, arbitre essentiel des destinées humaines. Quoiqu'une longue anarchie semble nous détourner irrévocablement de cette sainte destination finale, nous y sommes involontairement ramenés par la puissance croissante du Grand-Être, même avant qu'il ait acquis un plein sentiment de sa suprématie.

Ni les variations matérielles, ni les modifications vitales, ni seulement les perturbations collectives ou individuelles, ne peuvent jamais empêcher ce poids croissant du passé de régulariser silencieusement l'avenir. Il y a quarante siècles, le génie théocratique avait implicitement reconnu que les morts gouvernent les vivants, comme le prouve l'ensemble du régime des castes, et spécialement sa touchante consécration du culte funèbre. Quoique l'aliénation occidentale ait fait oublier temporairement cette loi suprême de l'ordre humain, elle n'a pu l'empêcher de prévaloir davantage, d'après l'accroissement continu de la force directrice et le décroissement simultané des

perturbations. Parmi les trois puissances objectives, celles qui reçoivent et transmettent le mieux l'impulsion subjective, c'est-à-dire l'influence féminine et l'autorité sacerdotale, tendent de plus en plus à prévaloir, par le cœur et l'esprit, sur celle dont l'activité matérielle s'y subordonne moins volontiers.

Les âmes régénérées commencent à porter sciemment et volontairement le noble joug que les rebelles subissent aveuglément. Elles y bénissent la meilleure source de notre principal perfectionnement, celui qui, non-seulement règle dignement nos volontés personnelles, mais les efface spontanément sous l'harmonique impulsion du sentiment et de la raison. Convaincues que le bonheur consiste, autant que le devoir, à se mieux lier au Grand-Être qui résume l'ordre universel, elles tendent toujours à se soumettre davantage. Notre sage activité n'aboutit, en effet, qu'à développer artificiellement notre dépendance normale, afin de puiser au dehors les seules bases qui puissent consolider notre existence quelconque. Ces points fixes semblaient nous manquer envers nos plus nobles fonctions, celles-là même qui ont le plus besoin d'être réglées, vu leur plus grande complication. Mais la mort, suite nécessaire de la vie, finit par devenir la principale source de sa systématisation. L'existence privée inspira seule à ma sainte compagne éternelle cette profonde sentence : « Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort. » Néanmoins, c'est surtout à l'ordre collectif qu'il faut l'appliquer. Alors elle coïncide avec la loi fondamentale du régime humain. Car, l'influence subjective ne prévaut sur l'impulsion objective qu'en vertu de son irrévocabilité, qui finit par tout surmonter.

Rien ne peut mieux confirmer cette précieuse conclusion de l'ensemble de ce chapitre complémentaire que son application spéciale à l'institution du langage, plus sociale qu'aucune autre, et pourtant plus propre à concentrer tous nos attributs person-

nels. Sous le poids croissant des impulsions subjectives, la langue humaine tend sans cesse vers sa pleine systématisation finale, à mesure que se développent notre solidarité et notre continuité, à travers les variations objectives résultées des climats, des races, et des nationalités ou individualités. Cette unité nécessaire, à la fois conséquence et condition de l'universalité religieuse, rendra partout systématique l'affectueuse soumission de chacun à la prépondérance toujours sainte du Grand-Être dont nous subissons à notre insu l'ascendant régulateur.

CONCLUSION GÉNÉRALE

DU TOME DEUXIÈME.

D'après sa propre supériorité envers tous les êtres connus, l'humanité se trouve forcée de développer sa destinée sans aucun type général qui puisse diriger ses tendances spontanées, jusqu'à ce que son évolution soit assez accomplie pour caractériser sa marche nécessaire. En attribuant d'abord son existence, comme toutes les autres, à des puissances absolues, elle les doue involontairement de tous les attributs de sagesse et de bonté qu'elle peut alors concevoir, de manière à les ériger en guides provisoires de sa conduite. Mais ces institutions restant toujours subjectives, leur office, théorique ou pratique, n'équivaut jamais à la base objective que doit seule nous fournir enfin une suffisante appréciation du mouvement humain.

L'aptitude à systématiser nos destinées au lieu de les subir aveuglément constitue donc le principal caractère de la pleine maturité qu'atteint aujourd'hui l'élite de notre espèce. Ce noyau central du vrai Grand-Être poursuivra désormais sa marche naturelle avec un digne sentiment de son but général et des moyens qu'il comporte. Sous sa noble présidence, tous les

foyers moins avancés utiliseront encore mieux la connaissance de la loi commune, pour accélérer et faciliter leur avénement respectif à l'état normal.

Une telle virilité ne peut ainsi devenir assez caractéristique que d'après une double construction philosophique, ou plutôt religieuse. Il faut d'abord déterminer le type fondamental de l'existence humaine, et ensuite son essor nécessaire. L'ensemble de ce volume ayant rempli la première condition, le suivant doit satisfaire à l'autre.

Comme base normale de cette double construction, j'ai préalablement établi la théorie générale de l'unité humaine et de sa lente préparation. D'après un tel début, j'ai directement fondé l'étude positive de notre existence élémentaire, en appréciant d'abord l'activité qui la domine, puis les liens domestiques qui la constituent, et enfin le langage qui permet son extension. J'ai pu dès lors systématiser le tableau abstrait de l'ordre humain, en caractérisant successivement la structure du grand organisme, son existence complète, et même les limites de ses modifications quelconques.

L'ensemble de cette élaboration statique peut être utilement résumé par la seule histoire du terme fondamental, vu l'aptitude nécessaire du langage à refléter toute notre nature. Il suffit de comparer les deux acceptions générales du mot *ordre*, qui toujours signifie à la fois *commandement* et *arrangement*. Tant que dura notre initiation, destinée plutôt à développer nos diverses forces qu'à les régler, le commandement prévalut sur l'arrangement, qui ne pouvait même surgir autrement, faute d'une base extérieure. Notre constitution adulte se caractérise, au contraire, par la prépondérance de l'arrangement, qui, directement fondé d'après son type objectif, exige seulement l'intervention secondaire du commandement, pour compléter nos décisions pratiques. Ainsi, le contraste général entre la

synthèse absolue et la synthèse relative peut être assez représenté d'après le simple renversement de la subordination mutuelle propre aux deux sens d'un même nom. En effet, cette inversion spontanée résume la substitution décisive des lois aux causes, et annonce notre tendance croissante à faire prévaloir la discipline spirituelle sur la temporelle.

Cette appréciation fondamentale de l'ordre humain semble d'abord suffire pour systématiser notre destinée, qui consiste toujours à se rapprocher davantage d'un tel type. Mais l'ensemble de ce volume est aussi propre à manifester l'insuffisance que la nécessité d'une pareille détermination. Car, il laisse toujours indéterminés le mode et le temps qui conviennent à l'avénement de cet ordre fondamental dont il caractérise pourtant la préparation inévitable. La meilleure théorie statique ne suffit donc jamais pour guider la pratique sociale, quoiqu'elle y soit constamment indispensable. Son usage exclusif, ou même trop prépondérant, nous exposerait presque toujours à de graves perturbations, en donnant à nos tendances politiques un caractère trop absolu et une marche trop vague.

On peut se former une juste idée générale de ce double danger d'après une comparaison mathématique, qui représente aussi le véritable office de cette première moitié du travail sociologique. Car, ce guide statique équivaut, envers les phénomènes sociaux, à l'ensemble des types rectilignes sur lesquels un géomètre fonde l'étude de chaque courbe, surtout en déterminant ses asymptotes. Quand une ligne a beaucoup d'asymptotes, comme le permet souvent une équation fort simple, leur connaissance totale fournit d'abord de précieuses lumières envers sa figure générale, dont une telle construction offre une approximation indispensable. Mais cette ébauche rectiligne ne peut jamais dispenser d'une étude directe et spéciale de l'orbite curviligne, où elle laisse toujours indécises

beaucoup d'importantes questions. Il en serait bien plus ainsi si la politique voulait systématiser directement sa marche d'après la seule sociologie statique, qui ne peut lui fournir qu'un vaste groupe d'asymptotes, nécessairement communes à une foule de routes très-différentes, entre lesquelles il faut pourtant choisir.

Ce choix définitif, l'unique guide immédiat de notre pratique sociale, appartient exclusivement à la sociologie dynamique. Quoiqu'elle doive toujours étudier le progrès comme le simple développement de l'ordre déjà défini, cette appréciation plus précise peut seule nous apprendre quels sont, à chaque époque, les pas praticables vers un tel type, et quelle marche convient à leur accomplissement. Outre qu'elle éclaircit et consolide la notion de l'état normal, elle institue l'unique voie qui puisse nous préserver à la fois de la rétrogradation et de l'anarchie, entre lesquelles nous laisserait toujours osciller la conception statique, où le temps n'entre jamais. Autant je devais d'abord écarter ce dernier élément théorique, sous peine, comme en mécanique, de ne pouvoir construire aucune loi générale, autant il doit maintenant prévaloir, pour instituer la relation finale entre l'abstrait et le concret.

Parmi les nombreux exemples que l'histoire peut fournir des dangereuses illusions propres à l'emploi des notions statiques sans leur complément dynamique, il convient ici d'indiquer l'immense aberration de tous les grands hommes de l'antiquité envers la préparation réservée au moyen âge. Au premier chapitre de ce volume, j'ai déjà noté combien les meilleures âmes s'étaient longtemps méprises en repoussant le catholicisme naissant, qui leur semblait écarter directement l'humanité du noble but social que les derniers siècles venaient de leur révéler. Or, il faut ici reconnaître qu'une telle erreur, alors inévitable, résultait surtout de l'absence totale de con-

ceptions dynamiques d'après lesquelles on pût apprécier les premiers pas essentiels qu'exigeait ce type statique. Depuis Scipion et César jusqu'à Trajan et Constantin, les penseurs et les hommes d'État sentirent de plus en plus que l'ensemble du mouvement romain poussait à faire prévaloir les notions positives sur les croyances théologiques ou métaphysiques et l'activité industrielle sur la vie guerrière. Faute d'une étudeasez précise de la marche humaine, ils méconnurent entièrement la nécessité de la transition monothéique et féodale. Les meilleurs d'entre eux furent ainsi conduits trop souvent à souiller leurs noms par d'atroces persécutions envers les vrais promoteurs spontanés du noble régime qu'ils ne cessaient de poursuivre d'après un type trop abstrait.

Un tel exemple indique assez combien il importe de construire maintenant la dynamique sociale, sans laquelle la raison moderne pourrait aussi se laisser entraîner à un pareil enjambement de quinze siècles dans notre marche générale. Il est vrai que la conception même de l'ordre normal constate déjà, dans ce volume statique, l'approche nécessaire de son véritable avénement; puisque notre imagination ne peut jamais devancer beaucoup la réalité, surtout envers un tel spectacle. Mais cette confiance générale ne saurait aucunement dispenser mon volume dynamique de démontrer spécialement cette opportunité actuelle, afin que mon volume pratique construise ensuite la foi universelle qui systématisera l'essor humain.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DEUXIÈME DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE.

Pages.

PRÉFACE. v

APPENDICE DE LA PRÉFACE.
- 1° Circulaire de l'auteur sur le libre subside institué pour lui. XIX
- 2° Lettre à M. M'Clintock, directeur de la *Revue Méthodiste* de New-York. XXIII
- 3° Lettre à M. Vieillard, sénateur de la République française. XXV
- 4° Prospectus de la *Revue Occidentale*. XXXIV

PRÉAMBULE GÉNÉRAL. 1

CHAPITRE PREMIER. — Théorie générale de la religion, ou théorie positive de l'unité humaine. 7

CHAPITRE DEUXIÈME. — Appréciation sociologique du problème humain; d'où théorie positive de la propriété matérielle. 138

CHAPITRE TROISIÈME. — Théorie positive de la famille humaine. 177

CHAPITRE QUATRIÈME. — Théorie positive du langage humain. 216

CHAPITRE CINQUIÈME. — Théorie positive de l'organisme social. 263

CHAPITRE SIXIÈME. — Théorie positive de l'existence sociale, systématisée par le sacerdoce. 339

CHAPITRE SEPTIÈME. — Théorie positive des limites générales de variation propres à l'ordre humain. 425

CONCLUSION GÉNÉRALE DU TOME DEUXIÈME. 468

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
26, rue Racine, près de l'Odéon.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès. — Vivre pour autrui.

BIBLIOTHÈQUE DU PROLÉTAIRE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PROPOSÉE, AU NOM DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE,

PAR L'AUTEUR DU *SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE*.

CENT CINQUANTE VOLUMES,

ÉQUIVALENTS A CEUX DE LA COLLECTION CHARPENTIER.

1° POÉSIE (TRENTE VOLUMES).

L'ILIADE et l'ODYSSÉE (traduction Bitaubé).

ESCHYLE (traduction La Porte-du-Theil).

ARISTOPHANE (traduction Artaud).

THÉOCRITE (traduction F. Didot), suivi de DAPHNIS et CHLOÉ (traduction Amyot et Courier).

PLAUTE (traduction Naudet), suivi de TÉRENCE (traduction Dacier).

VIRGILE (traduction Delille), suivi d'HORACE (traduction Vanderburg).

OVIDE (traduction Saint-Ange), TIBULLE (traduction de la collection Panckoucke), et JUVÉNAL (traduction Victorin Fabre), réunis dans un même volume.

FABLIAUX DU MOYEN AGE, recueillis par Legrand d'Aussy.

DANTE, ARIOSTE, et TASSE (réunis en un seul volume italien).

Les THÉATRES choisis de Métastase et d'Alfieri (dans un même volume italien).

Les FIANCÉS, par Manzoni (un seul volume italien).

Le DON QUICHOTTE et les NOUVELLES MORALES de Cervantes (dans un même volume espagnol).

Le THÉATRE ESPAGNOL choisi (recueil à former convenablement, en un seul volume espagnol).

Le THÉATRE choisi de P. Corneille.

MOLIÈRE complet.

Les FABLES DE LA FONTAINE, suivies de quelques FABLES de Florian.

Les THÉATRES choisis de Racine et de Voltaire (réunis en un seul volume).

La PRINCESSE DE CLÈVES, PAUL ET VIRGINIE, et le DERNIER ABENCERRAGE (à réunir en un volume).

GIL BLAS, par Lesage.

Le THÉATRE choisi de Shakespeare.

Le PARADIS PERDU et les POÉSIES LYRIQUES de Milton.

ROBINSON CRUSOÉ, et le VICAIRE DE WAKEFIELD (à réunir en un seul volume.)

TOM JONES, par Fielding (en anglais, ou traduit par Chéron).

Les sept chefs-d'œuvre de Walter Scott { IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, la JOLIE FILLE DE PERTH, les PURITAINS, la PRISON D'ÉDIMBOURG, l'ANTIQUAIRE, l'OFFICIER DE FORTUNE.

Les Œuvres choisies de Byron.

Les Œuvres choisies de Gœthe.

Les MILLE ET UNE NUITS.

2° SCIENCE (TRENTE VOLUMES).

L'ARITHMÉTIQUE de Condorcet, l'ALGÈBRE et la GÉOMÉTRIE de Clairaut, plus la TRIGONOMÉTRIE de Lacroix ou de Legendre (à réunir en un seul volume).

La GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE d'Auguste Comte, et son ASTRONOMIE POPULAIRE (dans un même volume).

La STATIQUE de Poinsot, et l'ESSAI de Carnot sur l'Équilibre et le Mouvement.

Le COURS D'ANALYSE et le COURS DE MÉCANIQUE de Navier à l'École Polytechnique.

La THÉORIE DES FONCTIONS, par Lagrange.

La PHYSIQUE MÉCANIQUE de Fischer, traduite et annotée par Biot (dernière édition).

La CHIMIE de Lavoisier.

La CHIMIE de Regnault. (*Il doit exister, en Angleterre, un meilleur Manuel chimique.*)

La STATIQUE CHIMIQUE, par Berthollet.

L'ABRÉGÉ ALPHABÉTIQUE DE PHILOSOPHIE PRATIQUE, par James Carr.

Le MANUEL D'ANATOMIE, par Meckel.

L'ANATOMIE GÉNÉRALE de Bichat, et son TRAITÉ SUR LA VIE ET LA MORT.

Le premier volume de Blainville SUR L'ORGANISATION DES ANIMAUX.

Le TRAITÉ DE PHYSIOLOGIE de Cl. Bernard.

La PHYSIOLOGIE de Ch. Robin, précédée de l'ESSAI SYSTÉMATIQUE de Segond SUR LA BIOLOGIE.

La PHILOSOPHIE ZOOLOGIQUE de Lamarck.

L'HISTOIRE NATURELLE de Duméril (dernière édition).

L'ART DE PROLONGER LA VIE HUMAINE, par Hufeland, précédé du TRAITÉ d'Hippocrate SUR LES AIRS, LES EAUX ET LES LIEUX, et suivi du livre de Cornaro SUR LA SOBRIÉTÉ (à réunir en un seul volume).

L'HISTOIRE DES PHLEGMASIES CHRONIQUES de Broussais, précédée de ses PROPOSITIONS DE MÉDECINE.

Les ÉLOGES DES SAVANTS par Fontenelle et Condorcet.

3° HISTOIRE (SOIXANTE VOLUMES).

ABRÉGÉ DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE de Malte-Brun.

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE de Rienzi.

Les VOYAGES de Cook, et ceux de Chardin.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Mignet.

MANUEL DE L'HISTOIRE MODERNE, par Heeren.

SIÈCLE DE LOUIS XIV, par Voltaire.

MÉMOIRES de madame de Motteville.

TESTAMENT POLITIQUE de Richelieu, et VIE DE CROMWELL (à réunir en un seul volume).

MÉMOIRES de Benvenuto Cellini (en italien).

MÉMOIRES de Commines.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par Bossuet.

RÉVOLUTIONS D'ITALIE, par Denina.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, par Ascargorta.

HISTOIRE DE CHARLES-QUINT, par Robertson.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, par Hume.

L'EUROPE AU MOYEN AGE, par Hallam.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, par Fleury.

HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ROMAINE, par Gibbon.

MANUEL DE L'HISTOIRE ANCIENNE, par Heeren.

TACITE complet (traduction Dureau de-la-Malle).

THUCYDIDE et HÉRODOTE (à réunir en un seul volume).

Les VIES DE PLUTARQUE (traduction Dacier).

Les COMMENTAIRES DE CÉSAR, et l'ALEXANDRE d'Arrien (à réunir en un seul volume).

Le VOYAGE D'ANACHARSIS, par Barthélemy.

L'HISTOIRE DE L'ART CHEZ LES ANCIENS, par Winckelmann.

4e PHILOSOPHIE, MORALE, ET RELIGION
(TRENTE VOLUMES).

La POLITIQUE D'ARISTOTE, et SA MORALE (à réunir en un seul vol.)

La BIBLE complète.

Le CORAN complet.

La CITÉ DE DIEU, par saint Augustin.

Les CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, et le TRAITÉ de saint Bernard SUR L'AMOUR DE DIEU.

L'IMITATION DE J.-C. (l'original et la traduction en vers de Corneille).

Le CATÉCHISME DE MONTPELLIER, précédé de l'EXPOSITION DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE, par Bossuet, et suivi des COMMENTAIRES de saint Augustin sur le SERMON DE J.-C.

Le DISCOURS SUR LA MÉTHODE, par Descartes, suivi du NOVUM ORGANUM de Bacon.

Les PENSÉES de Pascal, suivies de celles de Vauvenargues.

Les ESSAIS PHILOSOPHIQUES de Hume.

Le DISCOURS de Bossuet SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, suivi de l'ESQUISSE HISTORIQUE de Condorcet.

Le TRAITÉ DU PAPE, par J. De Maistre, et la POLITIQUE SACRÉE, par Bossuet.

RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME, par Cabanis.

Le TRAITÉ de Gall SUR LES FONCTIONS DU CERVEAU, précédé des LETTRES de Georges Leroy SUR LES ANIMAUX.

La PHILOSOPHIE POSITIVE d'Auguste Comte (six volumes), et sa POLITIQUE POSITIVE (quatre volumes).

Les trois OPUSCULES de Littré SUR LE POSITIVISME, et le CATÉCHISME POSITIVISTE d'Auguste Comte (à réunir en un seul volume).

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, par G. H. Lewes.

N. B. Cette Bibliothèque sera réductible à cent volumes après la régénération de l'éducation occidentale.

Paris, le 1er Descartes 63 (*mercredi* 8 *octobre* 1851).

AUGUSTE COMTE.

Fondateur et Président de la Société Positiviste,

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, rue Racine, 26.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

Ordre et Progrès.

RAPPORT

A LA

SOCIÉTÉ POSITIVISTE,

PAR LA COMMISSION

CHARGÉE D'EXAMINER

LA NATURE ET LE PLAN DU NOUVEAU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE-INDUSTRIELLE DE L. MATHIAS,
15, QUAI MALAQUAIS.

Août 1848,
Soixantième année de la grande révolution.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

ORDRE ET PROGRÈS.

RAPPORT

A LA

SOCIÉTÉ POSITIVISTE,

PAR LA COMMISSION

CHARGÉE D'EXAMINER LA NATURE ET LE PLAN DU NOUVEAU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE.

INTRODUCTION.

L'irrévocable avénement de la République Française soumet la philosophie positive à une nouvelle épreuve, en lui imposant un devoir nouveau. Sous le régime précédent, cette doctrine universelle, émanée de la première partie de la révolution, inaugura systématiquement sa seconde partie, en déterminant, d'après l'ensemble du passé, le caractère général de l'avenir social. Mais, tant que prévalut officiellement le mensonge oppressif qui érigeait la monarchie constitutionnelle en terme nécessaire du mouvement moderne, on ne pouvait point proclamer la politique provisoire la plus propre à nous guider vers l'ordre normal ainsi indiqué par l'histoire. Tout obstacle factice ayant enfin cessé d'entraver les conceptions rénovatrices, chaque système qui aspire à la présidence de l'avenir, doit dés-

ormais confirmer sa compétence en réglant aussi la transition actuelle.

Mieux on aperçoit la vraie nature de la régénération finale, plus on reconnaît l'impossibilité de fonder aujourd'hui, en Occident, des gouvernements qui ne soient pas purement provisoires, tant que durera l'interrègne intellectuel et moral. Jusqu'à ce que la reconstruction des principes et des mœurs fournisse une base solide à la refonte des institutions, les tentatives quelconques pour organiser un régime définitif ne pourront jamais aboutir qu'à des tendances rétrogrades, comme reposant sur des doctrines arriérées ou épuisées. Depuis le début de la grande crise, le gouvernement révolutionnaire de la Convention fut le seul vraiment progressif, d'après sa conformité spontanée avec la situation correspondante.

Quoique l'état final soit déjà scientifiquement appréciable, son organisation directe doit être préparée par une immense élaboration philosophique, qui exige encore une génération. Pour ce long intervalle, il faut aujourd'hui instituer un nouveau gouvernement révolutionnaire, sagement adapté à l'ordre futur et à la présente situation. Sa conception doit donc émaner de la même théorie historique qui assigne l'issue générale de l'évolution moderne. Dans des circonstances irrésistibles, la Convention ne fut inspirée que par son admirable instinct pratique, rectifiant alors une doctrine décevante. Cette sagesse empirique s'appuiera désormais sur une appréciation rationnelle, où le présent constitue un lien nécessaire entre l'ensemble de l'avenir et celui du passé, tous deux également ramenés à une même loi fondamentale.

Une telle détermination, complément indispensable de l'impulsion régénératrice, convenait à l'exposition sommaire que je viens de publier sous le titre de *Discours sur l'ensemble du positivisme*. Destiné surtout à caractériser le régime final, cet

écrit indique aussi l'ordre provisoire qui peut le mieux seconder son avénement spontané. Cette indication sera ensuite développée et complétée dans le grand Traité dont ce Discours n'est que le prélude systématique.

L'urgence de notre situation m'a fait devancer cette exposition dogmatique, en proclamant ses principaux résultats devant la Société Positiviste. Mon cours public de 1847 avait déjà expliqué le double caractère général qui distinguera profondément le régime transitoire propre à la partie positive de la révolution d'avec celui qu'exigea sa partie négative. D'une part, la pleine liberté d'exposition et de discussion qui convient au mouvement philosophique ; de l'autre, la prépondérance continue du pouvoir central qui, dignement régénéré, maintiendra l'ordre matériel au milieu du désordre spirituel, sous le contrôle régulier de la véritable opinion publique. Le salutaire ébranlement de Février m'a conduit à préciser davantage cette importante application de ma théorie historique, pour mieux garantir le vrai caractère, à la fois pratique et progressif, de ce nouveau pouvoir central, en le transférant directement à d'éminents prolétaires. C'est la seule condition vraiment exceptionnelle du second gouvernement révolutionnaire, qui, à tout autre égard, ébauche déjà l'état normal, autant que le permet notre anarchie philosophique.

Avant la publication de mon Discours, j'ai lu, le 26 avril, à la Société Positiviste, le passage concernant cet avénement des prolétaires à la suprême autorité politique, tandis que le pouvoir local, réduit à ses attributions financières, se consoliderait chez les riches. Dans nos séances des 7 et 14 juin, j'ai directement expliqué l'ensemble du nouveau gouvernement révolutionnaire, y compris les modes d'élection adaptés à la généralité de son premier élément et à la spécialité du second. J'ai alors confié l'examen du projet total à trois de nos confrères, l'un

éminemment praticien, l'autre essentiellement théoricien, et le troisième heureusement doué des deux aptitudes. Cette commission a lu, le 2 août, le lumineux Rapport qui suit.

Toute la valeur de cette nouvelle politique révolutionnaire tient à sa réalité et à son opportunité, spontanément garanties par une philosophie qui, écartant les constructions abstraites, conçoit toujours l'ordre artificiel comme une sage extension de l'ordre naturel. Ce régime ouvertement provisoire, destiné à seconder une dernière transition, dont l'objet et le terme sont nettement fixés, durera plus qu'aucun des gouvernements définitifs qu'on tenta de substituer à l'heureuse création de la Convention. La philosophie qui l'a conçu peut d'autant mieux recommander son adoption, d'abord en France, puis dans le reste de l'Occident, qu'elle s'y trouve politiquement désintéressée. Car les prêtres de l'Humanité ne peuvent aujourd'hui obtenir leur légitime ascendant spirituel que d'après leur renonciation fondamentale à toute autorité temporelle, locale ou centrale.

AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*,
Fondateur et Président de la Société Positiviste.
(10, *rue Monsieur-le-Prince.*)

Paris, le mardi 8 août 1848.

RAPPORT.

La France est en révolution : non pas seulement, comme sans doute quelques esprits se le figurent, depuis le 24 février 1848, non pas depuis le 29 juillet 1830, non pas depuis la chute de l'empire causée par l'alliance momentanée des rois et des peuples; mais depuis l'explosion décisive qui, en 89, commença de transporter dans l'ordre politique la mutation déjà opérée dans les intelligences. Voilà donc, de fait, tantôt soixante ans que notre pays parcourt, avec des fortunes diverses, la grande phase des temps modernes, sans se laisser détourner jamais du but longtemps invisible qu'il poursuit avec la persistance et la sûreté de l'instinct. C'est qu'en effet il obéit à quelque chose qui n'est ni arbitraire ni individuel ; il obéit à une loi qui règle un phénomène naturel. Le spectacle de tant de faits si condensés en un court intervalle de temps et se dirigeant tous comme l'aiguille aimantée vers un pôle constant, un tel spectacle frappe irrésistiblement les esprits et leur apporte cette doctrine capitale de la philosophie positive, à savoir que l'humanité a un mouvement propre résultant de sa sociabilité absolument involontaire et des aptitudes, non moins involontaire, qui lui permettent d'accumuler les acquisitions intellectuelles.

On se méprendra encore moins sur la réalité de l'état révolutionnaire, si l'on porte les yeux au delà de la France. En effet, cet état, d'abord borné en apparence à notre pays, s'est im-

mensément étendu. Nous disons en apparence, car la science sociale, qui considère toujours la solidarité des parties du système, avait établi que l'Occident tout entier, à des degrés divers, participe à la crise commune ; et, sans prétendre déterminer ni le moment ni le mode de cette participation, elle a toujours prévu l'inévitable propagation du mouvement à des populations aussi étroitement unies que le sont les populations occidentales. Ainsi, non-seulement l'état révolutionnaire n'a pas cessé dans le foyer principal ; mais encore, de plus ou moins latent qu'il était ailleurs, il est devenu apparent : et l'on comprend sans peine que, si le mouvement fut invincible, même limité à un seul peuple, il est devenu complétement irrésistible aujourd'hui qu'il entraîne simultanément tant de nations, tant de millions d'hommes.

Il est donc bien manifeste qu'en France et hors de France l'état révolutionnaire n'est pas clos. La possibilité d'arrêter la révolution à tel ou tel point arbitrairement choisi a été la chimère de tous les partis. A la vérité cette illusion fut naturelle et nécessaire au début de la crise, quand la doctrine critique, instrument immédiat de la destruction du vieil ordre social, parut offrir simultanément les éléments intellectuels de la reconstruction. Aujourd'hui la philosophie positive reconnaît sans peine l'inanité de ces espérances qui furent si vives et si spontanées ; alors l'expérience se chargea d'en démontrer l'impuissance. Plus on s'est éloigné de cette époque, moins les illusions furent excusables ; car tout le débat s'est stérilement passé tantôt à recevoir les principes de l'école rétrograde tout en niant ses conséquences, tantôt à nier les conséquences de l'école révolutionnaire tout en recevant ses principes. Évidemment ce n'est pas là une solution, surtout quand, habitué à considérer dans l'histoire à quel prix se fonde un ordre social nouveau, on reconnaît combien est cohérent et systématique

soit l'ordre polythéistique, soit surtout l'ordre catholique. Il faudra donc que l'ordre nouveau soit encore plus cohérent et plus systématique ; or, la doctrine critique qui nous régit et en vertu de laquelle nous sommes dans l'état révolutionnaire ne satisfait pas à cette condition.

En principe, l'état révolutionnaire dans son rapport avec la doctrine révolutionnaire ne comporte aucune solution ; en fait, rien n'a été capable de le ramener en arrière, et de jour en jour il gagne sinon en gravité du moins en étendue. De ces deux démonstrations la première persuadera surtout les esprits qui étudient les règles de l'évolution des sociétés ; la seconde frappera certainement les esprits empiriques pour qui il n'y a pas encore de science sociale, c'est-à-dire pas de prévision.

Il faut sortir de ces illusions non-seulement négatives mais encore dangereuses. En effet, plus on les entretiendra, plus, dans la nécessité de maintenir l'ordre, on se sentira enclin à recourir aux expédients de l'école rétrograde, les seuls qui, aux yeux de l'empirisme, aient de l'efficacité en ce sens. Or, tout retour vers l'école rétrograde est ce qu'il y a de plus directement subversif. Le vrai politique est celui qui sait nettement apercevoir la réalité des choses et s'y subordonner afin de les régulariser. Ici la réalité est l'état révolutionnaire, c'est-à-dire un profond désordre intellectuel avec le besoin de maintenir l'ordre matériel indispensable à l'existence des sociétés civilisées. A la vérité ces deux conditions s'excluent jusqu'à un certain point ; nous en faisons depuis longtemps la douloureuse expérience ; et de là viennent ces oscillations pour ainsi dire périodiques entre la révolution qui triomphe, et avec elle l'anarchie qui menace, et l'ordre qui l'emporte, et avec lui la rétrogradation qui ressuscite alors les indomptables antipathies des peuples modernes.

Dans cette grave situation, on s'est jusqu'ici, faute d'une doc-

trine suffisante, abandonné à la force spontanée des événements. Aucun système ne s'est organisé de propos délibéré pour atténuer les maux, pour augmenter les biens de l'orageuse transition que nous traversons. Tout flotte, nous dirions au hasard, si ce prétendu hasard ne manifestait si clairement la prépondérance d'une loi effective et déterminante, qui borne nécessairement les oscillations entre des limites restreintes, sans permettre que la direction principale soit abandonnée. Mais du moins nous dirons que tout flotte sans aucune intervention scientifique, dans un cas où cette intervention est nettement réclamée et doit être d'une haute utilité. La science sociale veut que, sans vainement chercher un système absolu ou un système arbitraire (ce qui, pour une analyse exacte, est véritablement synonyme), on constate avec précision l'état réel pour le systématiser, c'est-à-dire en diminuer les inconvénients, en développer les avantages. L'état réel, c'est l'état révolutionnaire, cela est surabondamment démontré; il faut donc s'y conformer et accepter résolument cette condition inévitable, afin de ne pas s'appuyer, comme on fait sans relâche, soit sur les chimères métaphysiques de la doctrine critique, soit sur un empirisme qui est devenu non moins chimérique. A un état révolutionnaire, ce qu'il faut, c'est un gouvernement sciemment révolutionnaire.

Il convient d'abord d'écarter une grave méprise que l'emploi de ce mot suscitera nécessairement dans beaucoup d'esprits. Révolutionnaire n'est ici aucunement synonyme de violent et de désordonné; un tel gouvernement n'est pas autre chose qu'une adaptation provisoire à une situation, provisoire aussi, de la société, situation où, le désordre étant dans les intelligences, il s'agit de maintenir, autant que faire se peut, l'ordre matériel. Ainsi donc, bien loin de tendre à la brutalité et à la subversion, le gouvernement, ainsi conçu et organisé, tend à dé-

tourner ou atténuer les chocs si violents et si redoutables quand la machine n'a pas été construite et disposée pour se prêter aux difficultés et aux sinuosités de la voie à parcourir. Aujourd'hui tout le secret des prétendus politiques consiste à imposer tant bien que mal un régime tout fait d'avance (le régime constitutionnel) à des situations exceptionnelles qui ne le comportent en aucune façon. Au contraire la science politique recommande de disposer exprès pour la circonstance où la France se trouve un gouvernement qui s'y applique exactement. C'est ce gouvernement de circonstance que nous appelons révolutionnaire ; et, sans nous arrêter à des réclamations peu raisonnables en faveur d'une perpétuité qui a été toujours et nécessairement un mensonge, nous maintenons que plus il sera de circonstance, plus il satisfera à la condition et garantira l'ordre, la sûreté, les intérêts matériels, la propriété, la famille, laissant les intérêts spirituels s'organiser spontanément ; car là cesse (et c'est un avantage de plus sur nos gouvernements qui veulent régir même ce qui est en dehors de leur compétence) là cesse l'intervention de ce gouvernement ; à la science appartient le soin de donner la démonstration et, par la démonstration, d'opérer la convergence spontanée des esprits.

L'idée d'un gouvernement révolutionnaire sciemment adopté n'est pas sans exemple. En 93, les illustres chefs de la Montagne ajournèrent à la paix la constitution définitive, et reconnurent que jusque-là, et tant que durerait l'urgence de défendre la France et la liberté, on gouvernerait révolutionnairement. A la vérité le terme était illusoire ; et, s'il leur eût été donné d'y atteindre, ils auraient ou reconnu la nécessité de prolonger davantage la durée de l'exception, ou, ce qui est plus probable, vu l'absence de toute doctrine sociale autre que la doctrine critique, ils auraient puisé, dans cette seule source qui alimentât les esprits, les éléments de quelque

constitution éphémère. Mais nous n'en tenons pas moins à constater un tel essai ; car plus la science sociale montre ses points de contact avec les inspirations du simple bon sens, plus elle témoigne de sa consistance, de sa réalité; en un mot plus elle prouve qu'elle est véritablement sœur des autres sciences positives, dont toute l'efficacité consiste à être une simple extension des indications primitives de l'esprit humain.

Le gouvernement révolutionnaire de cette époque fut terrible ; mais il était en présence de nécessités terribles. Tout en laissant de côté les vices de la doctrine critique qui aggravèrent des maux inévitables, n'est-il pas vrai que, si la résistance révolutionnaire fut inexorable, la compression rétrograde ne l'eût pas été moins? Chargé de défendre la révolution contre l'Europe et contre une portion de la France, ce gouvernement remplit glorieusement sa mission; et, seul de tous les pouvoirs qui se sont succédé dans notre pays, se retira sanglant, mutilé, mais victorieux, mais déposant volontairement l'autorité, mais remettant à elle-même la patrie libre et en sûreté. A nos yeux, c'est un grand et solennel témoignage de la vertu que possèdent les gouvernements révolutionnaires de satisfaire à leur tâche ; c'est une véritable expérience confirmative de la doctrine sociale qui veut que tout gouvernement soit en relation directe avec l'état social, et par conséquent qu'on ne prétende pas affubler une situation révolutionnaire, transitoire, d'un régime définitif, et surtout d'un régime emprunté à un ordre social ou différent ou arriéré. Ainsi donc nous nous appuyons sur cet exemple historique pour affirmer que le nouveau gouvernement révolutionnaire, étant adapté à l'état révolutionnaire de 1848, est le plus propre à nous donner la paix au dedans et au dehors, et les moyens de traverser avec le moins de dommage et le plus de bénéfice la crise occidentale.

La seule solution définitive est la réorganisation des opi-

nions et des mœurs. L'histoire donne en ceci le véritable enseignement. Sous le régime du polythéisme et sous celui du catholicisme, il a régné tout un système d'idées qui déterminaient une suffisante convergence des esprits, et procuraient à ces générations éteintes toute la sécurité et toute la satisfaction compatible avec leur civilisation. Nous qui sommes leurs héritiers nous voyons tomber les dernières pierres du système théologique qui les a régies. En place qu'avons-nous à mettre? Rien que des lambeaux incohérents de la doctrine rétrograde, des expédients inconséquents de la doctrine conservatrice, et des dogmes métaphysiques de la doctrine révolutionnaire Le chaos intellectuel est manifeste ; les intelligences sont partagées ; et dans la même intelligence se heurtent insciemment des notions empruntées à des systèmes antipathiques. Ce mal est un progrès; car comment les sociétés changeraient-elles leurs idées, et par conséquent leurs modes d'être, sans des transitions? Ce progrès est un mal; car comment ce désordre intellectuel, qui fait souffrir les esprits, ne ferait-il pas aussi souffrir les intérêts matériels? Mais, quelque rude que nous paraisse la transition, il y a de telles compensations qu'il n'est dans le passé aucune époque où, pour nous tels que nous sommes, il soit possible d'imaginer une égale somme de satisfaction et de bonheur. La réorganisation des opinions et des mœurs ne se fera que sous la discipline de la philosophie positive ; car, la théologie s'étant écroulée et la métaphysique ayant échoué, quelle doctrine doit surgir, si ce n'est la doctrine réelle qui n'éliminera pas moins du domaine social les dieux et les abstractions que des autres domaines scientifiques ? Mais les intelligences ne se gagnent que par l'intelligence ; une discussion libre et le temps peuvent seuls opérer cette grande conversion, non moins essentielle et non moins sûre que la conversion du paganisme au christianisme.

La sociologie indique donc à la fois que le gouvernement qui convient à notre situation actuelle doit être révolutionnaire dans le sens défini plus haut et sera purement provisoire. Elle se sépare ainsi de toutes les théories qui ont cours et qui veulent que le gouvernement soit régulier, c'est-à-dire calqué sur un des types déjà connus, et définitif. Le prétendu régulier n'a pas été taillé sur notre patron ; le prétendu définitif est une toile de Pénélope. Mais un gouvernement provisoire et révolutionnaire, c'est-à-dire accommodé à des circonstances spéciales, débarrassé en outre des vaines prétentions qui entravent tout système conçu en vue de la perpétuité, remplira mieux les indications qui sont à remplir ; et, éclairé sur sa destination par sa situation même, il sera bien moins exposé à ces graves méprises qui ont suscité de si violentes commotions. Être constitué, suivant la fausse théorie des métaphysiciens, en régime régulier et définitif, tandis que la société ne comportait rien de pareil, était pour les gouvernements successivement déchus une condition très-fâcheuse ; elle a certainement concouru, pour une grande part, à la catastrophe qui les a tous précipités. N'agira-t-on pas, en effet, se croyant régulier et définitif, tout autrement qu'on n'aurait agi, se croyant révolutionnaire et provisoire ? Cela seul suffit pour caractériser les deux situations, celle qui a été vainement essayée jusqu'ici, et celle que nous proposons.

Un dogmatisme vicieux a tellement inculqué ses préjugés qu'on ne peut trop faire sentir la différence entre la politique positive et la politique métaphysique, entre une institution déduite rationnellement des circonstances et une institution née d'une conception abstraite et absolue. Quand la vieille et glorieuse monarchie française se fut irrévocablement écroulée sous le poids de ses incompatibilités avec l'esprit moderne, les constituants divers qui ont réglé nos gouvernements n'ont su

que reproduire, à l'exemple de Montesquieu, le type anglais. C'était une pure abstraction ; en effet, par là on ne tenait aucun compte du passé de la France, de ses mœurs et de ses habitudes ; et, supposant qu'une société est une pâte molle que le législateur peut façonner à son gré, on imposait à la nôtre un système fait pour de tout autres conditions, et qui d'ailleurs, même dans son pays natal, touche visiblement à sa fin. Il y est, depuis longues années, entaché de ce vice de corruption qui s'est si tôt manifesté chez nous où le système est tout d'abord arrivé à sa décrépitude, et qui montre qu'une convergence imparfaite des esprits ne peut plus être entretenue que par un appel direct aux plus grossiers intérêts. La corruption individuelle y est flagrante, mais encore plus et d'une façon plus désastreuse la corruption des classes ; car n'est-ce pas une véritable corruption, et de la plus dangereuse nature, que celle qui sacrifie systématiquement une classe pour le profit de l'autre, et qui, par exemple, condamne les Irlandais à se nourrir insuffisamment de pommes de terre et à mourir de faim, pour que les lords jouissent d'une opulence fabuleuse ? Cette prime payée par la misère au privilége, un individu pourra s'en dépouiller généreusement ; mais une classe n'a pas de ces générosités, et c'est pour cela que le régime constitutionnel, ayant gouverné assez longtemps l'Angleterre pour y atteindre ses conséquences, y a produit des maux sans exemple sur le continent, où ce régime n'a jamais été qu'une plante chétive et avortée. Pour ceux qu'une telle appréciation théorique ne convaincrait pas (et nous concevons que, dans une science aussi neuve que la sociologie, on désire que l'expérience contrôle incessamment les raisonnements), pour ceux-là nous ajouterons que le régime constitutionnel n'a pu jamais devenir définitif parmi nous. C'est une mauvaise horloge sans cesse dérangée et qu'il faut sans cesse remonter. De là ces plaintes tant

de fois répétées dans le cours de tous nos essais, que les Français n'ont pas les qualités requises pour un tel système, et qu'ils ne savent pas le pratiquer comme les Anglais. Il n'a pas mieux réussi chez les Espagnols ; et l'on peut répondre qu'il ne réussira pas non plus chez les Italiens et chez les Allemands. Mais ces nations, comme nous, passent par une imitation provisoire du système constitutionnel. Notre expérience abrégera pour elles, il faut l'espérer, cette phase qui s'explique et se justifie par l'absence de toute doctrine sociale positive, mais dont la prolongation serait désormais une duperie stérile.

La métaphysique étant écartée avec ses dogmes absolus ou ses précédents historiques ridiculement incomplets, nous restons en face de la réalité, c'est-à-dire de circonstances auxquelles il faut parer, en d'autres termes encore devant la nécessité d'un gouvernement révolutionnaire. La théorie l'indique, les faits le prouvent ; et nous tenons un grand compte de ce genre de preuves ; car il est des esprits défiants de toute théorie, pour qui l'empirisme est une raison sans réplique. L'empire, la restauration, la quasi-restauration, ne sont-ce pas là des gouvernements révolutionnaires, des gouvernements nés des circonstances ? Ils se croyaient tous à leur tour réguliers et permanents ; les événements ont fait à chaque fois justice de ces prétentions. On n'a pas pu échapper à la fatalité de la situation qui fait que, dans des conditions révolutionnaires, il n'y a place que pour des pouvoirs révolutionnaires. Mais, par le faux des doctrines, ils ont eu tous les inconvénients de tels gouvernements sans en avoir les avantages. Et quand nous proposons l'installation délibérée d'un pouvoir révolutionnaire, que demandons-nous si ce n'est d'opérer avec intelligence ce que la force des choses opère aveuglément ? si ce n'est, en mettant gouvernants et gouvernés au véritable point de vue, de sauver des mécomptes, et d'écarter maintes chances de colli-

sion? Ces gouvernements déchus, révolutionnaires par leur origine, mais voulant se faire perpétuels, ont utilisé à cette fin ce qu'il y avait de praticable pour eux dans le système rétrograde, et par là se sont inévitablement perdus. Un gouvernement révolutionnaire, aussi bien dans sa doctrine que dans son origine, n'aura rien à demander au système rétrograde, et dès lors aura disponibles pour le service du pays toute la force et toute l'intelligence inutilement consumées par les pouvoirs précédents à se préparer des moyens de salut, qui, au faire et au prendre, n'ont été que des moyens de ruine.

En France il y a deux grands intérêts, deux grandes forces sociales, le centre et la circonférence, Paris et les départements. Cela nous indique tout d'abord qu'il faut deux pouvoirs répondant à ces deux intérêts, à ces deux forces.

Le pouvoir central ou gouvernement est naturellement dévolu à Paris. Paris a suivi le sort de la monarchie : à mesure que les rois gagnaient en prépondérance sur les autorités féodales, leur capitale prenait une influence plus considérable dans le reste de la France. C'est Paris qui a empêché notre pays de devenir protestant. La Convention ne fit qu'augmenter ce rôle prédominant de la cité parisienne ; et les événements postérieurs ont toujours montré que toute l'initiative partait de là. C'est un fait historique contre lequel aucune argumentation ne peut prévaloir. Puis, si l'on veut s'en rendre compte, cela est facile. La capitale est un centre auquel aboutissent toutes les forces vives de la nation ; là sont réunies les intelligences les plus actives ; là est la plus fructueuse élaboration des sciences, des lettres et des arts ; là est l'échange le plus rapide et le plus constant des idées ; là enfin, et justement par toutes ces raisons, est l'élément le plus révolutionnaire. Or, comme il n'y a de durablement puissant que ce qui sert l'évolution fondamentale de la société, faut-il s'étonner que Paris, qui sert avec tant de

constance et d'énergie cette évolution, possède une si grande puissance ?

En revanche, le pouvoir local ou chambre des députés est naturellement dévolu aux départements. Une vie intellectuelle moins active, un mouvement révolutionnaire moins prononcé les rendent peu propres à fournir le pouvoir central. Mais, comme ils composent toute la partie agricole du pays, comme ils tiennent la plus grande part de l'industrie, comme ils contribuent pour la plus forte portion aux impôts, c'est d'eux que doit émaner la chambre des députés, qui aura pour attribution unique de contrôler et de voter les recettes et les dépenses.

En effet, c'est par une vicieuse imitation du régime anglais que la chambre des députés intervient dans la création des lois. La loi est essentiellement un acte du pouvoir exécutif. Mais, dans le régime anglais, où il y a tant de restes de l'aristocratie féodale, le pouvoir central n'a pas acquis la prépondérance effective qu'il a obtenue dans notre pays formé sous l'action énergiquement centralisante de la monarchie et de la révolution. Aussi ce pouvoir a-t-il été forcément démembré, et une partie de ses attributions est restée entre les mains du pouvoir provincial. Quand le régime anglais a été importé parmi nous, on a tout reçu en bloc, et les députés français, comme les membres du parlement anglais, se sont trouvés investis du droit de faire la loi.

A chacun sa besogne. La chambre des députés vérifie les comptes et règle les voies et moyens. Le pouvoir exécutif agit sous sa responsabilité; et dans cette action est comprise la loi, qui, soumise à la libre discussion de la presse et des clubs, n'a besoin d'aucune autre discussion. Quant à la sanction, qu'y fait celle d'une chambre des députés? Et en quoi celle d'un pouvoir exécutif, qui a la confiance des citoyens, n'y suffirait-elle pas ? Ne savons-nous pas d'ailleurs combien sont illusoires

les garanties qu'on avait cru trouver? Les lois, n'est-ce pas toujours sous l'influence du pouvoir exécutif ou sous celle de la presse que la chambre des députés les a votées? A-t-elle jamais fait autre chose qu'enregistrer l'arrêt porté par l'un ou par l'autre? Elle n'était jamais soustraite à l'opinion publique que pour passer sous le joug du pouvoir exécutif; ou bien quand elle faisait tête au pouvoir, c'est qu'elle obéissait à l'opinion. Opposante la veille des ordonnances de juillet, servile la veille du 24 février, elle n'était rien par elle-même dans des débats politiques où intervenaient des puissances plus actives et plus décidées. Une loi décrétée par le pouvoir exécutif et sanctionnée par l'opinion publique est suffisamment valable. Il n'y a dans un pareil acte que ces deux parties d'intéressées. Laissons les fictions et les rouages inutiles.

Au reste c'est revenir, dans la donnée et sous les conditions d'une société démocratique, à ce qui se pratiquait dans l'ancienne monarchie, et reprendre notre tradition un moment interrompue par le régime constitutionnel. Les états-généraux n'étaient guère appelés que pour donner de l'argent; ils arrivaient, il est vrai, avec leurs cahiers et faisaient des remontrances sur les griefs à redresser; mais le pouvoir central gardait la plénitude de ses attributions. Comme à ce moment le pouvoir central ou monarchique était à sa période ascendante, et favorisait les véritables intérêts populaires, il avait pour lui les sympathies générales, et toutes les tentatives aristocratiques n'aboutissaient qu'à le fortifier. Cet appui instinctif des masses alla si loin, que la monarchie crut pouvoir se passer des états-généraux, même pour lever de l'argent, et il fut perdu non pour cette raison, mais parce que la monarchie gouverna mal, devenant rétrograde et abritant sous sa protection les restes des abus féodaux et ecclésiastiques. Mais il n'en est pas moins vrai que rendre au pouvoir central son action et au pouvoir local sa

fonction, c'est continuer avec des formes nouvelles un système qui a dignement préparé la France à entrer la première dans la grande rénovation moderne.

Il est manifeste que le pouvoir central et le pouvoir local, le gouvernement et la chambre des députés, ayant des attributions si distinctes, doivent avoir une origine différente. La chambre des députés sera nommée par les départements et au suffrage universel. Les fonctions de députés seront gratuites, afin qu'elles tombent surtout entre les mains d'hommes aisés, cette classe d'hommes étant particulièrement apte à régler de la manière la plus exacte et la plus utile les matières financières.

Le pouvoir central ou gouvernement sera nommé par la ville de Paris. On se récriera certainement contre une pareille disposition, surtout dans un moment où tout ce qui n'a pas vu de bon œil l'établissement de la République s'insurge avec violence contre l'usurpation prétendue de la capitale. Cependant ce n'est pas autre chose que reconnaître un fait. Depuis que nous sommes en révolution, Paris a toujours défait et refait les gouvernements; et, tant que la France sera la France, il en sera ainsi. Paris n'est point une ville particulière qui ait sa population à elle: il reçoit ses habitants de tous les points du territoire; et, à tous ces nouveaux venus, il inspire cet esprit de généralité, de sage impartialité, d'énergique résolution qui est le privilége de la glorieuse capitale de la France. La force des choses lui a constamment attribué, dans nos péripéties révolutionnaires, la nomination ou la sanction des chefs qui ont gouverné. Qu'y a-t-il autre chose à faire pour la politique positive sinon de reconnaître cette inévitable attribution et de la régulariser? Paris doit nommer sciemment nos chefs, au lieu de prêter instinctivement sa force à ceux que le hasard lui offre. Cette simple transformation, qui paraît peu considérable, a cependant une grande importance; car elle tend à déplacer le pou-

voir et à le porter aux mains de ceux qui doivent surtout le tenir pendant la dernière partie de la période révolutionnaire.

Ces mains sont celles des ouvriers. Tout le monde aujourd'hui est également capable ou incapable, comme on voudra, de gouverner, c'est-à-dire que nul n'a plus qu'un autre des lumières spéciales qui le désignent de préférence à cette fonction. Cela posé, et écartant ainsi l'incompétence préjudicielle que l'on oppose d'ordinaire, nous dirons que les ouvriers, n'ayant pas reçu une éducation métaphysique, sont plus dégagés de préjugés; appartenant à la classe la plus nombreuse, ont le plus de généralité dans les vues; ayant le moins d'intérêts impliqués dans les affaires communes, ont le plus de désintéressement; enfin, pressés de plus près par le besoin d'une rénovation sociale, sont le plus énergiquement révolutionnaires. C'est justement à tous ces titres que la direction politique de la France appartient à Paris; à tous ces titres aussi le pouvoir arrive au prolétariat.

Chaque classe, dans le monde moderne, a été à son tour révolutionnaire; en d'autres termes, a servi l'évolution qui se prépare et le passage du régime théologique au régime positif. Les rois ont été longtemps les grands agents de ce mouvement, quand ils ont frappé de subordination le pouvoir spirituel, quand ils ont écrasé l'aristocratie féodale, quand ils ont favorisé l'essor du tiers-état, quand ils ont protégé l'industrie et les sciences. Puis est venu le tour des bourgeois; ce sont eux qui se sont fait les exécuteurs des derniers restes de la féodalité et qui ont sapé toutes les bases de la royauté. Aujourd'hui les prolétaires viennent réclamer leur part de coopération dans l'œuvre commune, qu'eux seuls, nous le croyons, peuvent mener à sa fin. Depuis qu'ils sont revenus de la sanglante syncope que leur avait causée le régime militaire de l'empire, ils n'ont cessé de témoigner, par des interventions de plus en plus graves, de leur dévouement passionné aux intérêts révolutionnaires et de leur ferme

volonté d'être plus qu'un appoint dans les discordes civiles. Ceci mérite d'être pris en sérieuse considération par tous ceux qui méditent sur l'avenir de la République.

La bourgeoisie, qui a été pour beaucoup dans le gouvernement sous le règne de Louis-Philippe, n'a pas à se louer de l'issue qu'a eue sa participation aux affaires. Elle n'a su ni prévoir ni prévenir la dernière catastrophe ; et cette catastrophe lui coûte immensément et la frappe dans toutes ses ressources. Pour peu qu'elle réfléchisse à ce résultat définitif de ce qui lui avait paru d'abord si avantageux, elle se sentira disposée à ne pas repousser des combinaisons politiques qui promettent d'écarter ou d'atténuer ces révolutions redoutables où sa fortune s'engloutit.

A la vérité c'est justement pour ses intérêts matériels qu'elle redoute l'avénement des ouvriers. Les théories qui attaquent la propriété, et qui ne sont pas sans avoir gagné quelque crédit parmi les prolétaires, sont une cause d'alarme et de répulsion. Et de fait la propriété est tellement divisée en France, que, tant que les prolétaires n'auront pas nettement écarté loin d'eux toute imputation fondée à cet égard, ils auront peu de chances de prévaloir. Il importe donc qu'ils se défendent contre les utopies. Cela importe pour eux à qui le pouvoir peut échoir et qui doivent le tenir dignement ; cela importe pour nous tous, dont le premier intérêt est de trouver enfin, à la place de ces gouvernants malintentionnés, peureux, égoïstes, et finalement si caducs, des gouvernants en qui nous puissions prendre confiance et sécurité.

Il n'y a plus guère aujourd'hui d'insurrection sérieuse sans l'intervention des prolétaires, et d'autre part les prolétaires sont surtout disposés à s'insurger pour les intérêts révolutionnaires. En vertu de cette double condition, il est à désirer que le pouvoir soit remis entre leurs mains. Par là une cause des

conflits les plus dangereux sera écartée. Les prolétaires auront bien moins de tendance à se mêler aux insurrections, quand, les intérêts révolutionnaires leur ayant été confiés, ils les croiront définitivement en sûreté.

A eux, suivant nous, est réservé le soin de présider à la fin de l'état révolutionnaire. On a, pour nous gouverner, essayé de toutes les classes, militaires, avocats, journalistes, hommes de lettres, et toujours ces fonctionnaires sont restés au-dessous de leur tâche. Cet argument empirique indique la nécessité d'aller chercher ailleurs les organes du développement ultérieur. La classe seule des prolétaires n'a pas encore été appelée; il serait donc sage de l'appeler, quand bien même il ne serait pas clair qu'elle arrive comme un flot grossissant. La science sociale indique qu'on ne peut plus longtemps négliger une force sociale aussi considérable; il faut lui faire sa place; et, pour l'intérêt de tous, sa place, nous le croyons, est au gouvernement central. Il y aura un grand apaisement dans les esprits quand cette compétition finale sera franchie, quand ce dernier préjugé aura disparu. Alors apparaîtront comme manifestes des choses aujourd'hui profondément cachées pour la plupart des esprits; on comprendra, on sentira que la révolution est à sa dernière phase, et la sécurité qui en naîtra réagira d'une manière heureuse sur la société. Aujourd'hui, grâce au progrès révolutionnaire, la classe la plus nombreuse et la plus pauvre peut arriver au pouvoir. Eh bien! si l'on sait juger sainement les choses, on doit désirer qu'elle y arrive effectivement. Plus une classe est nombreuse, plus ses intérêts sont généraux; plus une classe est restreinte, plus elle est tentée d'exploiter à son profit l'autorité remise. Là est la garantie réelle contre les craintes d'anarchie et de spoliation. Des individus peuvent être dangereux; des classes restreintes peuvent être égoïstes; des masses immenses ne peuvent jamais être que désintéressées et morales.

S'il en était autrement, la moralité humaine serait une chimère.

Telle sera, nous le pensons, la tendance des choix de la capitale; et si tout d'abord ils ne se fixent pas de ce côté, la force des choses ne tardera pas à les y amener. Dans le système aujourd'hui pratiqué, la prépondérance politique est attribuée à l'habileté de la parole, et la capacité de conception est subordonnée au talent d'exposition. C'est en vertu de cette très-mauvaise disposition, non réprimée, comme en Angleterre, par un système aristocratique, que le pouvoir se trouve dévolu aux avocats, aux rhéteurs, aux professeurs, aux journalistes, aux hommes de lettres. En restreignant la chambre des députés au vote de l'impôt, on détruit le théâtre où les acteurs venaient gagner une notoriété et un crédit qui les conduisaient à la direction des affaires. Dès lors d'autres mérites que le talent de l'élocution seront réclamés des candidats au pouvoir; et l'élection, étant remise aux mains de Paris, sera bien plus précise et plus appropriée que quand le pouvoir dépendait de l'action exercée par la parole sur une chambre.

On revient donc, même en prenant la question par des côtés différents, à la nécessité de remettre à Paris la nomination du pouvoir central. Et ici c'est l'occasion de combattre un des préjugés de la doctrine métaphysique. Suivant cette doctrine, l'électorat est un droit; suivant la doctrine positive, c'est non pas un droit, mais une fonction. Du moment que ce point capital est bien conçu, toutes les prétentions sont mises à néant. Un droit appartient à tout le monde; mais une fonction appartient à celui qui est capable de la bien remplir. Or, il est incontestable que Paris est le plus apte à nommer le pouvoir central, comme il est incontestable que les départements doivent avoir la haute main sur le vote du budget. Étendez cette idée au reste des institutions, à la presse, aux clubs : regardez-les comme des fonctions; et, par cette seule considération, vous di-

minuez l'âpreté de la lutte entre les gouvernés et le gouvernement. Établissez cette idée dans les rapports entre Paris et les départements, et vous obtenez la fin de toute compétition raisonnable.

Le pouvoir central doit être confié à trois hommes. N'en nommer qu'un seul, ce serait retomber dans une sorte de royauté, qui dès lors s'en remettrait essentiellement à des ministres pour le soin de gouverner. Ce qui nous paraît déterminant, c'est la division naturelle des affaires : l'extérieur avec l'armée et la marine; l'intérieur; et enfin les finances : trois grandes fonctions, trois fonctionnaires.

En temps révolutionnaire, la durée du pouvoir ne se limite que par l'usage qu'on en fait. La perpétuité des uns, l'intervalle périodique des autres, sont des institutions sans consistance à une époque où les circonstances changent rapidement et appellent de nouveaux organes pour une situation nouvelle; à une époque où il n'importe pas moins, si on a trouvé des hommes vraiment politiques, de les garder le plus longtemps possible. Mais il faut prévoir le mauvais usage et la nécessité du changement. Ceci est une grave difficulté : on s'en rendra facilement compte si l'on réfléchit que le changement des pouvoirs précédents n'a été jusqu'à présent obtenu que par de sanglantes insurrections et au prix de coûteuses catastrophes. Suivant nous, si deux cents personnes, donnant leurs noms, leurs domiciles, et expliquant leurs motifs, signent une affiche demandant la déchéance d'un membre du pouvoir exécutif, ou des trois; si, au bout de six semaines, ils renouvellent leur affiche et y persistent jusqu'à l'expiration de six autres semaines (en tout trois mois), il sera de droit procédé à de nouvelles élections. Dans ce système, on se plaindra de l'instabilité possible du gouvernement; mais, en fait, nous n'avons pas tant à nous féliciter de la stabilité de nos gouvernements prétendus perpétuels pour redouter beaucoup une mobilité qui, étant régularisée, perd de ses

inconvénients. Remarquez toutefois quelle efficacité une pareille forme possède pour prévenir des conflits, et supposons-la en vigueur au moment des événements de juin. Les insurgés n'auraient eu aucun grief contre la chambre des députés, puisque cette chambre n'aurait été occupée que du budget à contrôler et à voter ; quant à la commission exécutive, l'insurrection avait de telles proportions qu'elle aurait trouvé sans peine le nombre de signataires suffisant pour provoquer la démission, et dès lors de bien douloureux désastres étaient épargnés à la ville de Paris. Louis-Philippe lui-même, si l'institution monarchique était compatible avec des procédés aussi démocratiques, se serait retiré devant une sommation pacifique et non devant une révolte à main armée. C'est par une vicieuse assimilation du pouvoir exécutif avec le pouvoir royal que nous sommes disposés à nous effrayer de la condition d'instabilité à laquelle il sera soumis. A vrai dire, il ne faudra voir, dans ces changements, que l'équivalent des changements ministériels sous la monarchie, desquels personne ne s'inquiétait outre mesure. Cequ'il y aura en moins pour la stabilité sera bien au delà compensé par ce qu'il y aura en plus comme garantie contre les conflits sanglants.

Comme on voit, tous les pouvoirs se donnent à l'élection. L'électorat, tel qu'il se pratique actuellement, doit être modifié. D'abord il pourra être délégué, c'est-à-dire que tout électeur pourra transmettre à un autre sa fonction ; cette disposition aura pour résultat d'envoyer particulièrement prendre part au suffrage les hommes qui s'intéressent le plus vivement au résultat de l'élection. En second lieu, tous les votes seront publics. La publicité est le meilleur moyen de faire prévaloir la moralité dans les opérations électorales. Les craintes de destitution comme sous nos monarchies déchues, la pression exercée par les propriétaires sur les tenanciers comme en Angleterre, ne sont plus rien dans ce temps-ci et dans ce pays-ci.

A côté d'un pouvoir central ainsi organisé, il faut organiser une surveillance active et continuelle. Trois conditions nous paraissent essentielles et suffisantes à cette surveillance : la presse, la publication régulière des projets du gouvernement, et les clubs.

La presse est un instrument de surveillance qui est déjà en pleine fonction et auquel il n'y a que des modifications à donner. Toute entrave, fiscale ou pénale, sera supprimée. Mais la responsabilité doit, au lieu de tomber sur un gérant qui n'est rien, tomber sur celui qui a écrit l'article. La signature de l'auteur, en faisant évanouir une fiction immorale, garantira suffisamment la société et donnera à la presse plus de dignité et plus de respect de soi et des autres. En même temps, il faudra abroger formellement l'interdiction qui protége la vie privée des hommes publics. La vie privée est la première garantie de la vie publique.

Quant à la publication, à l'avance, des projets du gouvernement, c'est une mesure nouvelle et qui tend à rendre véritablement effective la surveillance de l'opinion publique. A la vérité, il se passait quelque chose d'analogue quand les gouvernements précédents soumettaient aux chambres une mesure qu'ils voulaient faire adopter. Alors, entre la présentation et le vote définitif, il s'écoulait toujours un certain intervalle de temps où la mesure en question était soumise aux débats de la presse. Mais la grande différence, c'est que le gouvernement n'était véritablement responsable que devant les chambres, dont il savait presque toujours se rendre le maître; il n'était point face à face avec l'opinion publique. Ici, au contraire, point d'intermédiaire entre lui et l'opinion; point de partage de la responsabilité; et quand on combine cette disposition avec celle qui permet à une fraction suffisamment décidée de la population de provoquer la démission du pouvoir exécutif, on verra que le contrôle n'est pas illusoire. Enfin, autre chose est de porter la

discussion des mesures à prendre devant la presse; autre chose est de la porter en même temps devant les clubs. C'est une extension immense donnée aux débats, et c'est réellement mettre en pratique la souveraineté populaire dans une de ses attributions les plus délaissées par les systèmes courants, à savoir le conseil et la surveillance.

En effet, le complément de toute institution démocratique est l'établissement régulier des clubs. Au début de la crise, lorsque, ayant à lutter contre l'Europe entière, on appela le peuple au soutien de la grande cause, les clubs vinrent apporter leur concours énergique. Aujourd'hui, une même nécessité rouvre les clubs : on a de nouveau besoin du peuple, car on n'arrivera pas sans son intervention à la fin de la crise révolutionnaire; tout l'effort de la politique doit être de rendre cette intervention, d'insurrectionnelle, pacifique et morale. Or, pour que cette désirable transformation arrive, il faut avoir les clubs.

Sous Charles X, on disait que le peuple (lisez : les prolétaires) avait donné sa démission. Il n'en était rien : les événements subséquents l'ont surabondamment prouvé. Désormais, aucune force n'est capable de faire que les prolétaires donnent leur démission. Mais, dira-t-on, ils ont le suffrage universel; qu'ils pèsent, comme les autres, sur les pouvoirs publics. Ici, il ne s'agit point de faire de la politique abstraite et de fermer les yeux à ce qui est. En fait, les prolétaires préfèrent les clubs au suffrage universel. Tenez donc grand compte de cet état des esprits, car il n'est pas à votre disposition de le changer.

Et, dans la réalité, le suffrage universel et les clubs sont deux choses parfaitement distinctes, qui, loin de s'exclure, se complètent. Par le suffrage, on délègue l'autorité, et, sauf les cas rares où le mandat impératif est de mise, cette autorité a passé tout entière aux mains de celui qui l'a reçue. Dans le

club, au contraire, l'autorité populaire s'exerce directement ; elle contrôle, elle surveille, elle blâme, elle encourage. Elle est donc essentiellement consultative. Nommer le pouvoir est le fait du suffrage, agir est le fait du pouvoir, contrôler la gestion du pouvoir est le fait du club.

A la vérité, la presse est chargée aussi de cette attribution; mais la presse est plus abstraite que le club; la presse est un monologue ; la presse est encore plus un agent de publicité que de discussion ; la presse pénètre moins loin dans les couches populaires ; la presse ne développe pas le débat, la contradiction, l'effort de l'intelligence. Enfin, ce qui vaut mieux que tous ces arguments, à côté de la presse le peuple forme des clubs toutes les fois qu'il le peut. L'empressement qu'il y a mis dans ces derniers temps prouve combien était contraire à nos mœurs la compression matérielle qu'éprouvait cette disposition spontanée. La fonction consultative des clubs est un élément qui deviendra de plus en plus prépondérant dans le réglement de nos affaires.

Le gouvernement révolutionnaire ainsi organisé aura trois mesures provisoires à prendre.

La première est l'établissement de grands travaux publics afin d'atténuer les maux du chômage et de servir ainsi, par un emploi bien entendu des forces communes, et la société et les ouvriers. Pour cet objet nous renvoyons au *Rapport* fait à la Société Positiviste sur la *Question du travail*.

La seconde mesure est une réduction très-considérable de l'armée. Celle-ci et la précédente sont connexes. L'armée est la plus forte dépense du budget ; et si l'on veut de l'argent pour des travaux d'utilité publique, on ne peut s'en procurer que par le retranchement de cette charge énorme et complétement improductive. Cela est tellement vrai, que la réduction de l'armée aurait dû être la première pensée du gouvernement républicain

après le 24 février. Mais il est fort à craindre qu'un gouvernement révolutionnaire seul ait la volonté de faire une aussi urgente économie. Un tel gouvernement n'a besoin de soldats que ce qu'il en faut pour maintenir la tranquillité publique ; il n'a aucune lutte à soutenir contre des insurrections révolutionnaires ; et s'il devait combattre des insurrections rétrogrades, le concours spontané et ardent des populations ne lui ferait pas défaut. Quant à la guerre étrangère, l'état de l'Europe a sans doute des complications, et toute crainte n'est pas dissipée. Mais tous les pays européens sont livrés à des troubles intérieurs qui ne permettent guère une agression contre la France ; et là encore, si cette agression venait, il suffirait du moindre danger de la patrie, du moindre appel du gouvernement pour réunir des forces plus que suffisantes pour repousser toute invasion. N'oublions pas non plus que ce désarmement dont la France prendra l'initiative sera un solennel témoignage d'esprit pacifique, de renoncement à toute politique offensive, et un exemple qui entraînera rapidement des imitations. Or, quel bienfait pour tous les intérêts matériels et moraux, quand on aura déchargé l'Europe de ce lourd fardeau imposé par les immenses armées qu'elle entretient ?

Ce n'est encore, nous le pensons, que le gouvernement révolutionnaire ci-dessus défini qui peut mettre à exécution la troisième mesure provisoire, à savoir la suppression du budget des cultes et du budget de l'Université (sauf des mesures de transition pour les choses et les personnes). Comme tout autre gouvernement sera conservateur, c'est-à-dire disposé à emprunter au passé les moyens de maintenir l'ordre menacé, il ne voudra jamais se priver de l'influence sacerdotale, qu'il croit utile, attendu qu'elle a régi jadis les populations, ni de l'influence métaphysique, qui fournit l'aliment intellectuel aux classes actuellement dirigeantes. Cependant rien n'est plus

urgent que cette double suppression. La révolution ne sera close que quand les opinions et les mœurs auront été réorganisées sur les principes de la philosophie positive. Or, tant que le gouvernement fera enseigner à titre officiel, soit la doctrine théologique, soit la doctrine métaphysique, il entravera, autant qu'il est en lui, cette révolution finale. Il doit renoncer résolument (sauf l'enseignement primaire et les écoles spéciales) à enseigner quoi que ce soit; car il ne sait rien, lui pas plus que les autres. Les trois doctrines sont en présence, la théologie, la métaphysique, et le positivisme; c'est d'une discussion générale, parfaitement libre, parfaitement égale, que le jugement définitif doit sortir. L'ordre spirituel n'est pas de la compétence de l'État; une vicieuse usurpation, qui fut possible quand le catholicisme commença de perdre son crédit auprès des intelligences, lui a permis de s'emparer, en partie, d'attributions qui ne sont pas les siennes; et comme, en effet, dans l'organisation future il doit y avoir un pouvoir spirituel, non plus théologique mais positiviste, il importe de commencer dès à présent cette grande séparation. Au reste, le sacrifice que fera en ceci le gouvernement lui profitera. En cessant d'intervenir dans la direction spirituelle de la société, il se délivrera de nombreux et graves embarras, et signalera nettement sa destination qui est de maintenir l'ordre matériel, et de faciliter l'avénement de la doctrine qui saura conquérir l'assentiment et gagner les intelligences.

Ainsi à un état révolutionnaire un gouvernement révolutionnaire et transitoire; à chacune des deux grandes forces du pays un pouvoir correspondant; à Paris le pouvoir central; aux départements le pouvoir local: telles sont les données sur lesquelles nous avons esquissé le projet suivant :

FORMULE GÉNÉRALE.

1. Le nouveau gouvernement révolutionnaire a pour devise : *Ordre et Progrès.*

2. A cela près, rien n'est changé au drapeau actuel de la République Française.

§ 1. *Du pouvoir central.*

1. Le gouvernement de la République sera composé de trois chefs qu'on nommera gouverneurs.

2. Aucun terme ne sera fixé à la durée du pouvoir de ces trois gouverneurs.

3. Les trois gouverneurs seront nommés par la ville de Paris.

La nomination se fera de la manière suivante : les citoyens de chaque département habitant Paris se réuniront en un collége électoral qui nommera un électeur. Ces quatre-vingt-cinq électeurs nommeront les trois gouverneurs.

4. Pour être électeur du premier degré, il faudra habiter Paris au moins depuis six mois.

5. Les quatre-vingt-cinq électeurs du deuxième degré ne pourront choisir aucun gouverneur parmi eux.

6. Une demande signée par deux cents personnes de Paris, donnant leurs noms, leurs domiciles, et exposant leurs griefs, affichée pendant six semaines, puis renouvelée et affichée de nouveau pendant six semaines (en tout trois mois), suffira pour motiver la démission d'un des gouverneurs ou de tous les trois.

Aussitôt l'autorité municipale de Paris convoquera les collèges électoraux.

Le ou les gouverneurs incriminés pourront être réélus.

7. Toute la direction matérielle de la France est réunie entre les mains des trois gouverneurs.

8. L'un des gouverneurs dirige l'intérieur, l'autre les finances, et le troisième l'extérieur.

9. Le gouvernement de l'intérieur comprend : l'intérieur proprement dit, l'instruction publique et les cultes, la justice.

Le gouvernement des finances comprend : les finances, les travaux publics, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les douanes.

Le gouvernement de l'extérieur comprend : les affaires étrangères, la guerre, la marine, les colonies.

10. Chaque gouverneur nomme ses agents sous sa propre responsabilité.

11. Chaque gouverneur statuera par une ordonnance publique sur les conditions de nomination et de destitution de ses agents.

12. Les conditions imposées ne pourront être que des conditions spéciales, et jamais des conditions de doctrine générale.

13. Quant à l'instruction publique (sauf les écoles primaires et les écoles spéciales), et quant aux cultes, les agents du gouvernement ont de simples fonctions de police.

14. Chaque acte du pouvoir central sera annoncé à l'avance dans toute la France, par le Moniteur et par des affiches.

15. La durée de l'annonce préliminaire devra varier suivant qu'il s'agit d'un décret, d'une nomination ou d'une destitution.

16. Tout décret devra être annoncé, suivant le mode ci-dessus prescrit, six mois ou trois mois ou un mois à l'avance, suivant le degré d'urgence et d'importance dudit décret.

Chaque gouverneur pourra prendre un décret, sans annonce préalable, dans le cas d'urgence immédiate, toujours, bien entendu, sous sa propre responsabilité.

17. Chaque nomination ou destitution sera annoncée, par le mode ci-dessus prescrit, deux mois à l'avance, au maximum.

18. Le gouvernement mettra l'imprimerie nationale à la disposition des clubs, ou des particuliers qui auront à faire parvenir au gouvernement des avis sur ses actes ou sur ses projets.

19. Une commission près l'imprimerie nationale statuera sur les demandes d'impression. L'admission ou le rejet des demandes d'impression devront être établis par un jugement motivé et signé des membres de la commission.

§ 2. *Du pouvoir local.*

1. L'assemblée des députés sera composée de 250 membres.

2. Les députés seront nommés dans chaque département par suffrage universel de tous les habitants du département.

3. Le nombre des députés à nommer dans chaque département sera établi sur le rapport de la population à l'étendue du département. Il sera tenu compte de l'importance des centres de population de chaque département.

4. Les fonctions de député sont complétement gratuites.

5. L'assemblée des députés sera nommée pour trois ans.

6. L'assemblée aura chaque année une session de trois mois.

7. L'assemblée des députés a pour fonction unique et spéciale le vote de l'impôt et l'examen des dépenses.

L'assemblée ne pourra prendre aucune espèce de décision législative.

8. Un mois sera employé par l'assemblée au vote du budget, et deux mois à l'examen des dépenses de l'année précédente.

9. Les séances seront toujours publiques.

10. Les décisions motivées de l'assemblée seront rendues publiques par le Moniteur et les affiches.

11. L'assemblée pourra être dissoute par le gouvernement. Appel sera fait aux électeurs immédiatement après la dissolution.

12. Tous les votes seront publics.

§ 3. *Des fonctions électorales.*

1. Les fonctions électorales pourront être déléguées.

2. Cette délégation sera faite par écrit et signée. Elle pourra, jusqu'au dernier moment, être retirée.

3. Tous les votes, soit pour l'élection du pouvoir central, soit pour celle du pouvoir local, seront publics.

Paris, le mercredi 2 août 1848.

Les commissaires :

LITTRÉ, membre de l'Institut et du Conseil Municipal de Paris, *rapporteur.*

MAGNIN, ouvrier-menuisier.

LAFFITTE, professeur de mathématiques.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce. successeurs de FAIN et THUNOT, 28, rue Racine.

CULTE SYSTÉMATIQUE DE L'HUMANITÉ.

L'AMOUR POUR PRINCIPE. | L'ORDRE POUR BASE,
ET LE PROGRÈS POUR BUT.

CALENDRIER POSITIVISTE,

OU

SYSTÈME GÉNERAL
DE COMMÉMORATION PUBLIQUE,

DESTINÉ SURTOUT

A LA TRANSITION FINALE DE LA GRANDE RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE
FORMÉE DES CINQ POPULATIONS AVANCÉES,
FRANÇAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE, GERMANIQUE, ET BRITANNIQUE,
TOUJOURS SOLIDAIRES DEPUIS CHARLEMAGNE:

COMPOSÉ

PAR AUGUSTE COMTE,
Auteur du *Système de philosophie positive* et du *Système de politique positive* ;

ET PUBLIÉ AU NOM DE LA SOCIÉTÉ POSITIVISTE.

QUATRIÈME ÉDITION.

Vivre pour autrui.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE-INDUSTRIELLE DE Mme Vve MATHIAS,
15, QUAI MALAQUAIS;

ET CHEZ CARILIAN-GOEURY ET Vor DALMONT,
ÉDITEURS, LIBRAIRES DES CORPS DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DES MINES,
49, QUAI DES AUGUSTINS.

Mai 1852.
Soixante-quatrième année de la grande révolution.
(*Première édition en avril* 1849, *seconde en avril* 1850, *et troisième en février* 1851.)

EXPLICATION PRÉLIMINAIRE

SUR

LA NOUVELLE DIVISION DE L'ANNÉE.

Pour faciliter l'exposition de mon système de commémoration, je dois d'avance expliquer séparément l'innovation très-simple que j'ai été conduit à proposer dans la division actuelle de l'année occidentale, d'après les besoins essentiels du culte positiviste, accessoirement fortifiés par divers motifs usuels.

Le double mouvement de notre planète détermine naturellement la durée du jour et celle de l'année, entre lesquelles l'institution du temps moyen établit une harmonie fondamentale, que complète l'intercalation bissextile, d'abord julienne, puis grégorienne. Sans rien changer à ces deux termes extrêmes, le calendrier positiviste modifie seulement les deux périodes, essentiellement artificielles, qui servent à les lier. Cette modification est destinée à faire assez concorder nos deux modes actuels de décomposition de l'année en jours, tantôt par mois, tantôt par semaines. Leur évidente discordance a souvent sus-

cité des vœux, et même des tentatives, toujours stériles jusqu'ici.

On ne peut établir une telle régularité qu'en altérant, sinon ces deux périodes, du moins l'une d'elles Pour innover le moins possible, j'ai entièrement conservé la plus petite comme étant la plus usuelle et la plus répandue. L'institution de la semaine, qui remonte à l'âge théocratique, et qui depuis longtemps sert à toute la race blanche, ainsi qu'à la majeure partie de la race jaune, devient alors la base directe du calendrier positiviste. J'y ai donc subordonné le mois, en le composant toujours de *quatre* semaines, ce qui m'a forcé d'introduire un treizième mois. Or, cette dernière innovation était déjà commandée par les principales exigences du culte systématique de l'Humanité, dont les deux modes nécessaires la rendent également indispensable, soit à la glorification concrète du passé, soit à l'idéalisation abstraite de l'avenir.

L'année positiviste, qui d'ailleurs commence et finit comme l'année chrétienne, n'en diffère donc que par sa division en *treize* mois égaux. Au dernier d'entre eux, je fais succéder *un* jour complémentaire ou *deux*, selon que l'année est commune ou bissextile, d'après la règle julio-grégorienne. Je n'attribue aucun nom hebdomadaire à ce jour exceptionnel, désigné seulement par la fête correspondante. Le nouveau calendrier devient ainsi perpétuel. Chaque mois y commencera toujours par un *Lundi*, et finira par un *Dimanche*.

Il serait superflu d'indiquer ici les diverses propriétés pratiques d'un tel calendrier, dont la régularité permet seule d'organiser un véritable système de commémoration, comme l'exposition suivante le fera nettement sentir. La grande institution

du Dimanche s'y trouve profondément consolidée, pour fournir au positivisme, remplaçant désormais le catholicisme, un précieux moyen de sanctifier la vie active par une digne culture périodique de l'esprit d'ensemble et du sentiment social. Nos plus intimes besoins moraux motivent même spécialement la fixité ainsi introduite dans la correspondance des deux sortes de dates quotidiennes, tantôt hebdomadaires, tantôt mensuelles. Tous ceux qui cultivent secrètement d'affectueux souvenirs ont dû souvent déplorer la douloureuse fluctuation que le cœur éprouve entre ces deux modes discordants de rappeler ses meilleures émotions.

En satisfaisant ainsi le besoin déjà senti de régulariser le calendrier occidental, on altère le moins possible les habitudes modernes. On peut, dès lors, espérer d'instituer, à cet égard, des usages vraiment invariables, graduellement susceptibles d'une entière universalité ; tandis que la routine actuelle tend toujours à susciter des changements vicieux et incohérents. La prétendue inflexibilité des habitudes relatives aux douze mois se trouve d'avance écartée par beaucoup d'exemples historiques, surtout en voyant les anciens Grecs attribuer alternativement douze et treize mois à leur année lunaire, pour l'ajuster au soleil. Quant aux vrais inconvénients pratiques du nombre *treize*, on y peut aisément remédier, en rapportant à la semaine les moitiés et quarts d'année, maintenant rattachés au mois. Ce simple changement d'expression convient d'autant mieux que la durée moyenne de chaque saison astronomique coïncide davantage avec treize semaines qu'avec trois mois.

Il faut, enfin, remarquer, en général, qu'une telle réformation doit résulter seulement d'un libre assentiment graduel,

sans aucune vaine prescription temporelle. Le nouveau pouvoir spirituel se borne donc à recommander cette année positiviste à tous les occidentaux qui pourront en apprécier, par une expérience quelconque, l'utilité publique et privée, surtout envers le culte final.

NOTIONS FONDAMENTALES

SUR

LE SYSTÈME DE COMMÉMORATION.

D'après mon *Discours sur l'ensemble du positivisme*, publié en juillet 1848, la religion définitive se résume entièrement par le culte systématique de l'Humanité, où le culte proprement dit est inséparable du dogme et du régime, dont il constitue l'idéalisation caractéristique. Ainsi, rien ne peut mieux seconder désormais l'avénement social de la nouvelle philosophie, et même son ascendant intellectuel, que d'organiser, autant que possible, cette célébration décisive, sommairement indiquée dans ce *Discours*.

Une telle conviction habituelle me conduisit à élaborer spécialement, au sein de la Société Positiviste, la seule partie du nouveau culte occidental qui comporte une institution immédiate, propre à placer les cœurs et les esprits dans la vraie direction finale. Cette nouvelle conception offre donc, comme celles du Gouvernement Préparatoire et de l'École Positive, une troisième anticipation essentielle sur les conclusions nécessaires de mon *Système de politique positive*. Elle est pareillement destinée à régulariser déjà la grande transition occidentale, qui, ainsi fondée par la systématisation du présent et la préparation de l'avenir, avait besoin de se compléter par la glorification du passé.

Le culte systématique de l'Humanité présente naturellement deux parties très-distinctes : l'une, essentiellement concrète,

célèbre surtout le passé; l'autre, nécessairement abstraite, représente directement l'avenir. Ce dernier mode prévaudra finalement, comme seul propre à développer profondément les mœurs positivistes, en caractérisant l'existence finale, par la solennelle idéalisation du vrai Grand-Être, dont il apprécie d'abord les liens fondamentaux, ensuite les états préparatoires, et enfin les fonctions normales, au début des treize mois de la nouvelle année. Le tableau suivant suffira, quoique très-sommaire, pour indiquer ici la nature et la destination de ce culte définitif.

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ,

ou

CÉLÉBRATION SYSTÉMATIQUE DE LA SOCIABILITÉ FINALE.

LIENS FONDAMENTAUX.	1er mois.	L'HUMANITÉ.	Fêtes hebdomadaires de l'Union.	Occidentale. Nationale. Provinciale. Communale.
	2e mois.	Le MARIAGE.		
	3e mois.	La PATERNITÉ.		
	4e mois.	La FILIATION.		
	5e mois.	La FRATERNITÉ.		
	6e mois.	La DOMESTICITÉ.		
ÉTATS PRÉPARATOIRES.	7e mois.	Le FÉTICHISME.		
	8e mois.	Le POLYTHÉISME.		
	9e mois.	Le MONOTHÉISME.		
FONCTIONS NORMALES.	10e mois.	La FEMME, ou la *vie affective*.	Fêtes hebdomadaires.	La Mère. La Sœur. L'Épouse. La Fille.
	11e mois.	Le SACERDOCE, ou la *vie contemplative*.		
	12e mois.	Le PROLÉTARIAT, ou la *vie active*.		
	13e et dernier mois.	L'INDUSTRIE, ou le *pouvoir pratique*.	Fêtes hebdomadaires.	Banque. Commerce. Fabrication. Agriculture.

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle des **MORTS**.

Jour additionnel des années bisextiles. Fête générale des **SAINTES FEMMES**.

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE.

(TABLEAU ANNEXÉ A LA QUATRIÈME ÉDITION.)

		PREMIER MOIS. **MOÏSE.** LA THÉOCRATIE INITIALE.	DEUXIÈME MOIS. **HOMÈRE.** LA POÉSIE ANCIENNE.	TROISIÈME MOIS. **ARISTOTE.** LA PHILOSOPHIE ANCIENNE.	QUATRIÈME MOIS. **ARCHIMÈDE.** LA SCIENCE ANCIENNE.	CINQUIÈME MOIS. **CÉSAR.** LA CIVILISATION MILITAIRE.	SIXIÈME MOIS. **SAINT-PAUL.** LE CATHOLICISME.	SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.
Lundi. . .	1	Prométhée.	Hésiode.	Anaximandre.	Théophraste.	Miltiade.	Saint-Luc. . . . . *Saint-Jacques.*	Théodoric-le-Grand.
Mardi. . . .	2	Hercule. . . . . *Thésée.*	Tyrtée. . . . . *Sapho.*	Anaximène.	Hérophile.	Léonidas.	Saint-Cyprien.	Pélage.
Mercredi. .	3	Orphée.	Anacréon.	Héraclite.	Érasistrate.	Aristide.	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
Jeudi. . . .	4	Ulysse.	Pindare.	Anaxagore.	Celse.	Cimon.	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
Vendredi. .	5	Lycurgue.	Sophocle. . . . . *Euripide.*	Démocrite. . . . . *Leucippe.*	Galien.	Xénophon.	Saint-Ambroise.	Villiers. . . . . *La Valette.*
Samedi. . .	6	Romulus.	Théocrite. . . . . *Longus.*	Hérodote.	Avicenne. . . . . *Averrhoës.*	Phocion. . . . . *Épaminondas.*	Sainte-Monique.	Don Juan de Lépante. *Jean Sobieski.*
DIMANCHE. .	7	NUMA.	ESCHYLE.	THALÈS.	HIPPOCRATE.	THÉMISTOCLE.	SAINT-AUGUSTIN.	ALFRED.
	8	Bélus. . . . . *Sémiramis.*	Scopas.	Solon.	Euclide.	Périclès.	Constantin.	Charles-Martel.
	9	Sésostris.	Zeuxis.	Xénophane.	Aristée.	Philippe.	Théodose.	Le Cid. . . . . *Tancrède.*
	10	Menou.	Ictinus.	Empédocle.	Théodose-de-Bythinie.	Démosthènes.	Saint-Chrysostôme. *Saint-Basile.*	Richard. . . . . *Saladin.*
	11	Cyrus.	Praxitèle.	Thucydide.	Héron. . . . . *Ctésibius.*	Ptolémée Lagus.	Sainte-Pulchérie. . . . . *Marcien.*	Jeanne-d'Arc.
	12	Zoroastre.	Lysippe.	Archytas. . . . . *Philolaüs.*	Pappus.	Philopœmen.	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. . . *Walter Raleigh.*
	13	Les Druides. . . . . *Ossian.*	Apelles.	Apollonius de Tyane.	Diophante.	Polybe.	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	14	BOUDDHA.	PHIDIAS.	PYTHAGORE.	APOLLONIUS.	ALEXANDRE.	HILDEBRAND.	GODEFROI.
	15	Fo-Hi.	Ésope. . . . . *Pilpaï.*	Aristippe.	Eudoxe. . . . . *Aratus.*	Junius-Brutus.	Saint-Benoît. . . . *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. . *Léon IV.*
	16	Lao-Tseu.	Plaute.	Antisthènes.	Pythéas. . . . . *Néarque.*	Camille. . . . . *Cincinnatus.*	Saint-Boniface. . . *Saint-Austin.*	Gerbert. . . . . *Pierre Damien.*
	17	Meng-Tseu.	Térence. . . . . *Ménandre.*	Zénon.	Aristarque . . . . . *Bérose.*	Fabricius . . . . . *Régulus.*	St-Isidore-de-Séville. . *St-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	18	Les théocrates du Tibet.	Phèdre.	Cicéron . . . . . *Pline-le-Jeune.*	Ératosthène. . . . . *Sosigène.*	Annibal.	Lanfranc. . . . . *Saint-Anselme.*	Suger. . . . . *Saint-Éloi.*
	19	Les théocrates du Japon.	Juvénal.	Épictète. . . . . *Arrien.*	Ptolémée.	Paul-Émile.	Héloïse. . . . . *Béatrice.*	Alexandre III. . . *Thomas Becket.*
	20	Manco-Capac. . . . *Tamehameha.*	Lucien.	Tacite.	Albategnius. . . . . *Nassir-Eddin.*	Marius. . . . . *Les Gracques.*	Les archit. du moyen âge. *St-Benezet.*	St-François-d'Ass. *St.-Dominique.*
	21	CONFUCIUS.	ARISTOPHANE.	SOCRATE.	HIPPARQUE.	SCIPION.	SAINT-BERNARD.	INNOCENT III.
Maridi. . .	22	Abraham. . . . . *Joseph.*	Ennius.	Xénocrate.	Varron.	Auguste. . . . . *Mécène.*	St-François-Xav. *Ignace de Loyola.*	Sainte-Clotilde.
Patridi. . .	23	Samuel.	Lucrèce.	Philon d'Alexandrie.	Columelle.	Vespasien. . . . . *Titus.*	St-Charles-Borrom. *Fréd. Borrom.*	Sainte-Bathilde.
Filidi . . .	24	Salomon. . . . . *David.*	Horace.	Saint-Jean-l'Évangéliste.	Vitruve.	Adrien. . . . . *Nerva.*	Ste-Thérèse. *Ste-Cather.-de-Sienne.*	St-Étienne-de-Hong. *Math. Corvin.*
Fratridi. . .	25	Isaïe.	Tibulle.	Saint-Justin. . . . . *Saint-Irénée.*	Strabon.	Antonin. . . . . *Marc-Aurèle.*	St-Vinc.-de-Paule. *L'abbé de l'Épée.*	Sainte-Élisabeth-de-Hongrie.
Domidi. . .	26	Saint-Jean-Baptiste.	Ovide.	Saint-Clément-d'Alexandrie.	Frontin.	Papinien . . . . . *Ulpien.*	Bourdaloue. . . . *Claude Fleury.*	Blanche de Castille.
Matridi. . .	27	Haroun-al-Raschid. *Abdérame III.*	Lucain.	Origène. . . . . *Tertullien.*	Plutarque.	Alexandre-Sévère.	W. Penn. . . . . *G. Fox.*	Saint-Ferdinand III. . *Alphonse X.*
HUMANIDI. .	28	MAHOMET.	VIRGILE.	PLATON.	PLINE-l'ancien.	TRAJAN.	BOSSUET.	SAINT-LOUIS.

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE.

(TABLEAU ANNEXÉ A LA QUATRIÈME ÉDITION.)

		HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE.	NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE.	DIXIÈME MOIS. **SHAKESPEARE.** LE DRAME MODERNE.	ONZIÈME MOIS. **DESCARTES.** LA PHILOSOPHIE MODERNE.	DOUZIÈME MOIS. **FRÉDÉRIC.** LA POLITIQUE MODERNE.	TREIZIÈME ET DERNIER MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.	
Lundi. . .	1	Les Troubadours.	Marco-Polo. . . . . *Chardin.*	Lope de Vega.	Albert-le-Grand. *Jean de Salisbury.*	Marie de Molina.	Copernic. . . . . *Tycho-Brahé.*	
Mardi. . . .	2	Bocace. . . . . *Chaucer.*	Jacques Cœur. . . . . *Gresham.*	Moreto. . . . . *Guillen de Castro.*	Roger Bacon. . . *Raimond Lulle.*	Côme de Médicis l'ancien.	Kepler. . . . . *Halley.*	
Mercredi. .	3	Rabelais.	Gama. . . . . *Magellan.*	Rojas. . . . . *Guevara.*	Saint-Bonaventure. . . *Joachim.*	Philippe de Comines. *Guicciardini.*	Huyghens. . . . . *Varignon.*	
Jeudi. . . .	4	Cervantes.	Neper. . . . . *Briggs.*	Otway.	Ramus. . . *Le cardinal de Cusa.*	Isabelle de Castille.	Jacques Bernouilli. *Jean Bernouilli.*	
Vendredi. .	5	La Fontaine.	Lacaille. . . . . *Delambre.*	Lessing.	Montaigne. . . . . *Érasme.*	Charles-Quint. . . . *Sixte-Quint.*	Bradley. . . . . *Roëmer.*	
Samedi. . .	6	Foé. . . . . *Goldsmith.*	Cook. . . . . *Tasman.*	Goëthe.	Campanella. . . . . *Morus.*	Henri IV.	Volta. . . . . *Sauveur.*	
DIMANCHE. .	7	**ARIOSTE.**	**COLOMB.**	**CALDERON.**	**SAINT-THOMAS-d'Aquin.**	**LOUIS XI.**	**GALILÉE.**	
	—							
	8	Léonard de Vinci. . . . *Le Titien.*	Benvenuto Cellini.	Tirso.	Hobbes. . . . . *Spinosa.*	Coligny. . . . . *L'Hôpital.*	Viète. . . . . *Harriott.*	
	9	Michel-Ange. . . . *Salvator Rosa.*	Amontons. . . . . *Wheatstone.*	Vondel.	Pascal. . . . . *Giordano Bruno.*	Barneveldt.	Wallis. . . . . *Fermat.*	
	10	Holbein. . . . . *Rembrand.*	Harrison. . . . . *Pierre Leroy.*	Racine.	Locke. . . . . *Mallebranche.*	Gustave-Adolphe.	Clairaut. . . . . *Poinsot.*	
	11	Poussin. . . . . *Lesueur.*	Dollond. . . . . *Graham.*	Voltaire.	Vauvenargues . *Mme de Lambert.*	De Witt.	Euler. . . . . *Monge.*	
	12	Murillo. . . . . *Alonzo Cano.*	Arkwright. . . . . *Jacquart.*	Alfieri. . . . . *Métastase.*	Diderot. . . . . *Tracy.*	Ruyter.	D'Alembert. . . *Daniel Bernouilli.*	
	13	Téniers. . . . . *Rubens.*	Conté.	Schiller.	Cabanis. . . . . *Georges Leroy.*	Guillaume III.	Lagrange. . . . *Joseph Fourier.*	
	14	**RAPHAEL.**	**VAUCANSON.**	**CORNEILLE.**	Le Chancelier **BACON.**	**GUILLAUME-le-Taciturne.**	**NEWTON.**	
	—							
	15	Froissart. . . . . *Joinville.*	Stévin. . . . . *Torricelli.*	Alarcon.	Grotius. . . . . *Cujas.*	Ximenès.	Bergmann. . . . . *Scheele.*	
	16	Camoens.	Mariotte. . . . . *Boyle.*	Mme de Motteville. . *Mme Roland.*	Fontenelle. . . . . *Maupertuis.*	Sully. . . . . *Oxenstiern.*	Priestley. . . . . *Davy.*	
	17	Les Romancistes espagnols.	Papin. . . . . *Worcester.*	Mme de Sévigné. . *Lady Montague.*	Vico. . . . . *Herder.*	Colbert. . . . . *Louis XIV.*	Cavendish.	
	18	Châteaubriant.	Black.	Lesage. . . . . *Sterne.*	Fréret. . . . . *Winckelmann.*	Walpole. . . . . *Mazarin.*	Guyton-Morveau. . . . *Geoffroy.*	
	19	Walter-Scott.	Jouffroy. . . . . *Fulton.*	Mme de Staal. . *Miss Edgeworth.*	Montesquieu. . . . *d'Aguesseau.*	D'Aranda. . . . . *Pombal.*	Berthollet.	
	20	Manzoni.	Dalton. . . . . *Thilorier.*	Fielding. . . . . *Richardson.*	Buffon. . . . . *Oken.*	Turgot. . . . . *Campomanes.*	Berzélius. . . . . *Ritter.*	
	21	**TASSE.**	**WATT.**	**MOLIÈRE.**	**LEIBNITZ.**	**RICHELIEU.**	**LAVOISIER.**	
	—							
Maridi. . .	22	Pétrarque.	Bernard de Palissy.	Pergolèse. . . . . *Palestrina.*	Robertson. . . . . *Gibbon.*	Sidney. . . . . *Lambert.*	Harvey. . . . . *Ch. Bell.*	
Patridi. . .	23	Thomas A'Kempis. *Louis de Grenade.*	Guglielmini. . . . . *Riquet.*	Sacchini. . . . . *Grétry.*	Adam Smith. . . . . *Dunoyer.*	Franklin.	Boërhaave. . . . . *Sthal.*	
Filidi. . . .	24	Mme de Lafayette. . *Mme de Staël.*	Duhamel (du Monceau).	Gluck. . . . . *Lully.*	Kant. . . . . *Fichte.*	Washington. . . . . *Kosciusko.*	Linné. . . . *Bernard de Jussieu.*	
Fratridi. . .	25	Fénelon. *Saint-François-de-Sales.*	Saussure. . . . . *Bouguer*	Beethoven. . . . . *Handel.*	Condorcet. . . . . *Ferguson.*	Jefferson.	Haller. . . . . *Vicq-d'Azir.*	
Domidi. . .	26	Klopstock. . . . . *Gessner.*	Coulomb. . . . . *Borda.*	Rossini. . . . . *Weber.*	Joseph de Maistre. . . . *Bonald.*	Bolivar. . *Toussaint-Louverture.*	Lamarck. . . . . *Blainville.*	
Matridi. . .	27	Byron. . . . . *Élisa Mercœur.*	Carnot. . . . . *Vauban.*	Bellini. . . . . *Donizetti.*	Hegel. . . . . *Sophie Germain.*	Francia.	Broussais. . . . . *Morgagni.*	
HUMANIDI. .	28	**MILTON.**	**MONTGOLFIER.**	**MOZART.**	**HUME.**	**CROMWELL.**	**GALL.**	

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle des **MORTS.**

Jour additionnel des années bissextiles. . . . . { Réprobation solennelle des deux principaux rétrogradateurs (*Julien* et *Bonaparte*), mais seulement pendant la première demi-génération.

Après ces *quatre* célébrations initiales de la *Fête des Réprouvés*, ce jour exceptionnel prendra sa destination normale pour le culte abstrait.

Pour compléter l'indication générale qui résulte de ce tableau, il faut noter que la célébration principale propre à chaque mois comporterait aussi une décomposition secondaire en quatre fêtes hebdomadaires, signalée ici envers les trois mois où elle est le mieux appréciable.

Tous les lecteurs habitués à la nouvelle philosophie sentiront aisément l'intime correspondance d'un tel culte avec l'ensemble du dogme et du régime positivistes. Car, il représente fidèlement soit la théorie fondamentale de la famille et de la société régénérées, soit aussi la marche nécessaire de l'initiation humaine. Quand une immense élaboration esthétique aura dignement développé cette idéalisation systématique, elle tendra profondément à former et à consolider les mœurs émanées de la nouvelle éducation occidentale. Dès lors, le culte concret cessera d'être séparément indispensable. En effet, cette célébration de l'avenir comprend aussi une juste consécration du passé, aisément susceptible d'une spécification plus complète. La principale partie du culte concret finira donc par se fondre dans l'ensemble du culte abstrait, qui, outre sa portion directement historique, manifestera toujours l'évolution nécessaire de chaque élément humain.

Ce culte définitif comporte seul une pleine destination morale, d'après son aptitude naturelle à fournir de dignes types généraux pour les divers modes, privés ou publics, de la nouvelle existence normale. A mesure que l'avenir positiviste suscitera des personnifications vraiment caractéristiques, elles formeront le complément concret de ces modèles abstraits. Le passé ne saurait, au contraire, nous offrir aujourd'hui des types pleinement susceptibles d'une active imitation, puisqu'il représente une sociabilité radicalement distincte, et même nécessairement imparfaite, qu'on doit vénérer sans l'imiter.

Mais, en constatant ainsi la supériorité fondamentale du culte

abstrait, chacun sentira facilement, d'après le tableau précédent, qu'il ne comporte point une organisation immédiate. Sa principale efficacité suppose des convictions préalables qui sont trop rares encore, et même trop peu familières. Ainsi, il ne convient pas aujourd'hui à la transition occidentale, qui ne l'admettra que quand les nouveaux principes auront assez prévalu pour permettre le libre essor des mœurs correspondantes. On ne pourrait maintenant ébaucher que ses deux célébrations extrêmes, et peut-être aussi celle du dixième mois, avec les quatre fêtes hebdomadaires qui complètent chacune d'elles. Toutefois, je dois indiquer ici une heureuse inspiration accessoire, due à l'un de mes jeunes confrères (M. Leblais), pour populariser déjà les principales bases du culte abstrait, en dédiant chaque jour de la semaine positiviste à quelqu'un des liens fondamentaux ci-dessus mentionnés :

Lundi.	Le ***Mariage***.
Mardi.	La ***Paternité***.
Mercredi.	La ***Filiation***.
Jeudi.	La ***Fraternité***.
Vendredi.	La ***Domesticité***.
Samedi.	La ***Femme***, ou l'***Amour***.
DIMANCHE.	L'***HUMANITÉ***.

L'impossibilité d'établir immédiatement le culte abstrait ne me dispensait point de le caractériser assez pour marquer ici la destination, essentiellement transitoire, du culte concret, but spécial de ce travail.

Après cet éclaircissement nécessaire, je dois maintenant réduire le nouveau culte à la glorification concrète du passé, seule applicable aujourd'hui aux principaux besoins, intellectuels et moraux, de la situation occidentale.

La commémoration positiviste embrasse l'ensemble de l'initiation fondamentale qui, sous l'empire toujours décroissant du

système théologique et militaire, dut graduellement préparer l'élite de l'humanité à sa sociabilité finale, suivant la théorie historique établie dans mon *Système de philosophie positive*. Je me borne donc ici à la série des ancêtres, intellectuels ou sociaux, de la grande famille occidentale. Seulement, j'ai placé, au début théocratique, quelques indications anticipées de l'aptitude nécessaire du positivisme à une entière universalité. D'après le même principe, je dois aussi m'arrêter à l'ouverture de la crise décisive qui, depuis plus de soixante ans, entraîne l'Occident vers une complète régénération. Cette règle naturelle ne souffre ici d'exception apparente qu'envers les progrès partiels qui n'offrent que des prolongements spéciaux des divers mouvements antérieurs. Jusqu'à ce que la révolution occidentale atteigne son terme organique, elle n'admettra d'autre célébration régulière que l'usage, déjà très-convenable, d'y rapporter la véritable ère moderne, qu'une aveugle routine rattache encore au régime déchu (1).

Cette commémoration systématique de tout notre passé est surtout destinée à développer profondément, chez la génération actuelle, l'esprit historique et le sentiment de continuité, afin d'imprimer à la seconde partie de la grande révolution son vrai caractère propre. L'énergie de nos pères ne pouvait entrevoir une pleine rénovation sans leur haine instinctive du régime qui enchaînait leurs conceptions. Au contraire, notre essor décisif vers l'avenir ne peut désormais reposer que sur une digne glorification du passé dont ils nous ont affranchis. Depuis

(1) Pour faciliter l'adoption de cette ère historique, il faut noter qu'elle n'exige aucun changement dans l'origine de l'année, puisque ces immenses ébranlements ne comportent point de dates mensuelles. Tout se réduit donc à retrancher le nombre constant 1788 aux millésimes encore usités. Ce nombre se trouvant être un multiple de 4, cette modification n'altérera nullement les principaux usages actuellement propres aux années bissextiles.

leur victoire, cette solennelle justice constitue la seule condition qui manque encore à notre irrévocable émancipation. L'ordre et le progrès l'exigent également, car les utopies subversives et les tendances rétrogrades ne trouvent plus d'appuis vraiment dangereux que d'après l'entière ignorance des lois fondamentales de l'évolution humaine.

Sans doute, ces lois naturelles, comme toutes les autres, ne peuvent être assez appréciées que par une étude abstraite, qui constituera le terme rationnel de la nouvelle éducation occidentale. Mais, pour en préparer l'avénement normal, il faut aujourd'hui appeler les cinq populations avancées à la célébration systématique de leurs principaux ancêtres, depuis les plus lointaines impulsions historiques jusqu'aux plus récentes préparations. Cette série de types personnels suscite une opération essentiellement esthétique, qui, fondée sur la saine théorie du mouvement humain, est très-propre à la faire prévaloir, en y puisant la base générale d'un immense poëme sur l'évolution préparatoire de l'humanité.

Mais les avantages moraux d'une telle commémoration surpassent encore ses propriétés intellectuelles. En un temps où la prépondérance du sentiment social peut seule nous préserver d'une anarchie toujours imminente, il importe beaucoup de cultiver le plus possible l'instinct familier de la continuité historique, sans se borner à la solidarité actuelle, qui ne constitue qu'une insuffisante ébauche de notre vraie sociabilité. Rien ne peut mieux développer l'amour universel, principe unique de la régénération finale, que ces habitudes, à la fois privées et publiques, d'une intime et respectueuse reconnaissance pour les divers services de tous nos prédécesseurs. Cette affection deviendra d'autant plus profonde que nous sentirons davantage les immenses difficultés propres à l'élaboration originale, uniquement émanée d'un instinct spontané, privé des lumières

de la théorie positive qui désormais régularisera l'essor mental et social.

Quand l'esprit et le sentiment historiques auront ainsi prévalu, ce culte concret, ayant rempli son principal office, sera peu à peu absorbé par le culte abstrait, qui, seul définitif, se trouvera dès lors assez préparé. Néanmoins, le système de commémoration conservera toujours une destination secondaire, pour mieux développer la partie du culte final qui célébrera sans cesse la grande initiation humaine, constamment représentée dans chaque évolution individuelle, et même longtemps reproduite chez les diverses populations retardées. Mais à cela près, il ne constitue donc qu'une indispensable introduction, sans laquelle on ne peut aujourd'hui régler la dernière transition de l'Occident, où il faut surtout populariser une saine connaissance de l'histoire, afin de faire convenablement prévaloir l'esprit organique sur l'esprit critique.

Par cette salutaire construction, qu'elle seule peut accomplir, la nouvelle philosophie constatera dignement son aptitude caractéristique à glorifier toutes les phases humaines, d'après sa nature toujours relative, qui lui permet de tout rattacher sans effort à sa vaste unité, également objective et subjective. La vénération publique rappellera enfin de leur long et indigne exil ces immortelles mémoires que repoussait la brutalité chrétienne. En même temps, leur retour solennel deviendra pleinement compatible avec une meilleure célébration de tous les grands noms propres au moyen âge. Car, la commémoration catholique ne comportait aucune hiérarchie : elle confondait toutes ses gloires dans une anarchique égalité, aussi pénible au cœur qu'à l'esprit. Nos principaux précurseurs catholiques ou féodaux seront donc mieux honorés d'après la coordination propre au nouveau culte qu'ils n'avaient jamais pu l'être par leur célébration exclusive. L'époque même où surgit cet im-

mense apothéose tend à mieux marquer sa supériorité nécessaire, à la fois morale et mentale. En effet, le catholicisme, restreint à ses propres noms, ne put consacrer sa gratitude qu'après avoir assez vécu pour multiplier ses types personnels. Au contraire, c'est dès sa naissance que le positivisme célèbre l'ensemble de ses prédécesseurs quelconques, sans excepter les plus hostiles ; et même il s'interdit tout hommage direct envers sa fondation systématique, dont l'appréciation est réservée au culte abstrait.

En exerçant sur leur siècle cette réaction vraiment sainte, les nouveaux philosophes n'assureront pas moins leur légitime autorité sociale que le juste ascendant de leur doctrine. Tout pouvoir réel, surtout spirituel, s'établit seulement d'après un digne exercice. Quand le sacerdoce de l'Humanité aura ainsi fait librement adopter sa théorie du passé, il aura, par cela même, pris possession de l'avenir. Le jugement effectif des morts autorise nécessairement à juger aussi les vivants, en prolongeant davantage l'application des principes fondamentaux, vu l'inaltérable continuité de toute évolution humaine.

Pour compléter cette exposition, il me reste à caractériser la coordination générale qui distingue la commémoration positiviste.

J'y subordonne l'un à l'autre trois genres de types, mensuels, hebdomadaires, et quotidiens (1). La succession, toujours chronologique, des *treize* types mensuels représente l'étude la plus fondamentale de l'ensemble du passé, en concentrant la vénération occidentale sur les principaux organes de la grande initiation intellectuelle et sociale. Chacun d'eux préside au mois

(1) La pratique du culte concret suscitera peut-être l'usage commode de qualifier ces trois degrés de vénération, d'après les dénominations, désormais sociologiquement disponibles, de *dieux*, *héros*, et *saints*, émanées des religions antérieures.

correspondant, sans que sa célébration spéciale y trouve aucun siége fixe. Mais cette mobilité naturelle sera pleinement compensée par la subordination normale de toutes les autres mémoires analogues. D'ailleurs, la pratique du système a déjà introduit l'usage de désigner chaque mois positiviste par son propre chef. Je n'ai point hésité à consacrer cette initiative spontanée du public occidental, malgré la réserve personnelle que je dus garder, à ce sujet, dans la première édition de ce calendrier. Ces nouveaux noms sont même indispensables pour éviter la confusion des mois positivistes avec les mois chrétiens (1).

Sous chaque type du premier ordre, j'en range chronologiquement *quatre* du second, principaux coopérateurs de l'évolution qu'il représente, et célébrés dans les quatre dimanches du mois correspondant. L'ensemble de ces cinquante-deux noms caractérise un second degré de développement et de précision pour la conception concrète du mouvement humain. A mon gré, la destination intellectuelle du système de commémoration se trouverait assez réalisée par la succession de ces deux approximations générales, dont la solennité supérieure aug-

(1) Un motif analogue semble exiger aussi une autre nomenclature hebdomadaire, d'après les équivoques déjà résultées du contraste naturel entre la fixité du calendrier positiviste et la mobilité du calendrier chrétien, où toutes les semaines ne reprennent les mêmes places qu'au bout de vingt-huit ans. Mais cette confusion ne deviendra grave que quand notre système de commémoration sera publiquement pratiqué, de manière à faire successivement coïncider le nouveau dimanche avec chacun des jours de l'ancienne semaine. Alors il conviendra d'adopter, pour la semaine positiviste, la nomenclature normale déjà proposée par l'auteur de la consécration hebdomadaire indiquée ci-dessus. En attendant, les positivistes continueront, dans leurs dates usuelles, d'appliquer, à leurs propres quantièmes mensuels, les noms des jours chrétiens, sans crainte de se tromper envers la célébration correspondante. Toutefois, afin de préparer l'avénement de la nouvelle nomenclature, j'ai cru devoir l'indiquer, sans rien changer à la rédaction de M. Leblais, dans le tableau général joint à cette quatrième édition.

mentera d'ailleurs l'efficacité. Mais l'office moral exige une culture plus complète, pour satisfaire dignement la reconnaissance occidentale envers tous les noms qui méritent vraiment l'immortalité, et aussi pour mieux développer le besoin fondamental d'éterniser convenablement l'existence personnelle.

J'institue donc une troisième glorification du passé, en consacrant chronologiquement les jours ordinaires de chaque semaine aux *six* meilleurs émules du type qui la domine. Ces noms sont d'ailleurs choisis indifféremment parmi les précurseurs ou les successeurs du chef correspondant. Leur appréciation suscite la principale difficulté d'exécution du plan de commémoration ; elle comportera naturellement plus de modifications qu'aucune autre, d'après une saine discussion publique. Néanmoins, rien n'étant arbitraire dans leur choix, le système total peut enfin obtenir, même à cet égard, une véritable fixité, suivant une meilleure application de la théorie historique qui sert de base à toutes ses parties. Il y faut tendre à ce que chaque nom soit aussi exactement placé dans cette hiérarchie positiviste que peut l'être chaque genre dans la vraie série animale. Toute date se trouverait ainsi exprimable finalement d'après le culte correspondant, comme l'obtint quelquefois le catholicisme.

Ces illustrations du troisième ordre se trouvant être plus nombreuses que les jours de l'année, je n'ai pu embrasser tous les noms qui méritent une certaine glorification occidentale qu'à l'aide d'un artifice supplémentaire. Il consiste à accompagner un type quotidien d'un nom accessoire, destiné à le remplacer de trois ans l'un (1), en vertu de titres analogues, quoique moindres. Ces compléments n'influent jamais sur la décomposition propre à chaque semaine, où leur place ne dépend que de leur

(1) Ces adjonctions sont toujours inscrites ici en caractères italiques.

lien spécial. Je me suis toujours efforcé de n'appliquer cette adjonction qu'à des mémoires trop éminentes pour redouter un tel partage, ou, au contraire, aux apothéoses qui exigeaient quelque atténuation; en sorte que l'harmonie générale du tableau sacré fût plutôt améliorée qu'altérée par cet artifice. Quoique la moitié de mes types quotidiens reste étrangère à ces modifications, je crois avoir ainsi épuisé presque tous les noms vraiment dignes de la reconnaissance occidentale, en vertu d'un concours réel à l'accomplissement de la préparation humaine.

Dans l'ensemble du calendrier positiviste, la succession chronologique ne doit être complète qu'entre les types du premier ordre. On ne pourrait l'étendre aux deux autres classes sans y altérer souvent la vraie filiation, qu'il faut surtout représenter. J'ai dû partout poursuivre jusqu'au bout l'évolution correspondante à chaque partie du système de commémoration, en ne rangeant selon les temps que les noms appartenant à une même division. Ainsi, en changeant de semaine, l'ordre chronologique ne subsiste pas toujours entre les types quotidiens, ni même, d'un mois à l'autre, entre les types hebdomadaires.

Quant aux principes de mes jugements, mon ouvrage fondamental les a, depuis longtemps, posés, en établissant la vraie philosophie de l'histoire. Je dois seulement ajouter ici que, dans leur application, j'ai soigneusement combiné les conditions morales avec les titres intellectuels, même envers les illustrations purement théoriques. Le chancelier Bacon est le seul personnage principal en faveur duquel la grandeur philosophique m'ait forcé d'écarter une insuffisante moralité.

Dans l'élaboration d'un système destiné surtout à faire irrévocablement prévaloir l'esprit organique sur l'esprit critique, j'ai rigoureusement exclu tous ceux qui n'ont réellement que détruit, sans rien construire. On n'y trouvera donc ni Luther,

ni Calvin, ni Rousseau : Voltaire n'y figure qu'au titre de poëte tragique. Malgré leur utilité passagère, ces services négatifs exigent trop peu de valeur intellectuelle, et supposent de trop vicieuses dispositions morales, pour admettre une telle consécration personnelle. Leur juste appréciation appartient au culte abstrait, qui embrassera tout, même l'anarchie, sans que ses hommages collectifs comportent jamais les dangers qu'offrirait aujourd'hui cette célébration concrète. Envers de tels personnages, l'absence de théorie historique égare souvent l'instinct public, qui leur attribue des révolutions où ils n'ont vraiment influé que comme organes, opportuns mais aveugles, d'un dernier ébranlement devenu inévitable d'après une décomposition spontanée longtemps inaperçue. On suppose ainsi une grande supériorité chez des natures peu éminentes, qui, à d'autres époques, seraient demeurées presque vulgaires. Quant aux véritables illustrations, philosophiques ou politiques, qui accompagnèrent le mouvement négatif, je crois leur avoir ici accordé une juste part. Depuis que les méprises révolutionnaires ont cessé d'être excusables, il importe de ne plus confondre des auxiliaires provisoires et indirects de la grande préparation humaine avec ses organes directs et définitifs, dont la mémoire ne doit jamais périr.

J'avertis aussi que, dans la comparaison des titres intellectuels, j'ai nécessairement combiné la valeur mentale avec les services effectifs, qui ne sont pas toujours à son niveau, vu la grande influence, dépressive ou stimulante, de la situation historique. En construisant, par exemple, le mois consacré à la science moderne, je devais honorer Newton d'une célébration hebdomadaire, d'après l'importance des travaux qu'il eut le bonheur d'accomplir; tandis qu'une moindre opportunité m'a forcé de n'accorder à Lagrange qu'une simple glorification quotidienne, quoique je le juge très-supérieur au fondateur de la mé-

canique céleste, soit comme penseur, soit même comme homme.

Enfin, il faut noter ici que la nature essentiellement esthétique de cette composition sans exemple m'a conduit, pour mieux remplir sa destination sociale, à introduire, mais seulement dans la première semaine de l'année, quelques anciens types fabuleux, qui m'ont semblé propres à caractériser des phases historiques dépourvues de tous représentants réels. Quand la poésie régénérée aura dignement complété leur idéalisation primitive, leur profonde efficacité ne sera plus contestable, et l'on sentira aussi que leur forme seule est pleinement fictive. Par des motifs analogues, j'ai intercalé quelques célébrations collectives, mais assez rares pour ne pas altérer sensiblement l'individualité qui convient au culte concret.

Avant d'exposer le Panthéon Positiviste, je crois devoir placer ici un tableau qui en fera mieux saisir l'ensemble, en concentrant l'attention sur les deux premiers ordres de types, où réside la principale partie du système, et d'ailleurs la seule essentiellement fixe.

CULTE CONCRET DE L'HUMANITÉ,

POUR

PRÉPARER L'OCCIDENT AU CULTE ABSTRAIT, SEUL DÉFINITIF.

	TYPES MENSUELS.	TYPES HEBDOMADAIRES.
L'ANTIQUITÉ.	MOÏSE . . . . . (*la théocratie initiale.*)	Numa, Bouddha, Confucius, Mahomet.
	HOMÈRE. . . . . (*la poésie ancienne.*)	Eschyle, Phydias, Aristophane, Virgile.
	ARISTOTE. . . . . (*la philosophie ancienne.*)	Thalès, Pythagore, Socrate, Platon.
	ARCHIMÈDE. . . . (*la science ancienne.*)	Hippocrate, Apollonius, Hipparque, Pline-l'Ancien.
	CÉSAR . . . . . (*la civilisation militaire.*)	Thémistocle, Alexandre, Scipion, Trajan.
LE MOYEN AGE.	SAINT-PAUL. . . . (*le catholicisme.*)	Saint-Augustin, Hildebrand, Saint-Bernard, Bossuet.
	CHARLEMAGNE. . . . (*la civilisation féodale.*)	Alfred, Godefroi, Innocent III, Saint-Louis.

	TYPES MENSUELS.	TYPES HEBDOMADAIRES.
LA PRÉPARATION MODERNE.	DANTE. . . . . (*l'épopée moderne.*)	Arioste, Raphaël, Tasse, Milton.
	GUTTEMBERG. . . . (*l'industrie moderne.*)	Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier.
	SHAKESPEARE. . . (*le drame moderne.*)	Calderon, Corneille, Molière, Mozart.
	DESCARTES. . . . . (*la philosophie moderne.*)	Saint-Thomas-d'Aquin, le chancelier Bacon, Leibnitz, Hume.
	FRÉDÉRIC. . . . . (*la science moderne.*)	Louis XI, Guillaume-le-Taciturne, Richelieu, Cromwell.
	BICHAT. . . . . (*la science moderne.*)	Galilée, Newton, Lavoisier, Gall.
	Jour complémentaire. . .	Fête universelle des MORTS.

Telle est la base générale du classement d'environ *cinq cents* noms d'élite que j'ose ici proposer comme offrant tous des titres réels, quoique très-inégaux, à la commune vénération des cinq populations occidentales. Chacune d'elles pourra ensuite développer davantage ce culte concret, en l'étendant aux mémoires purement nationales, et même jusqu'aux simples illustrations provinciales ou municipales, de manière à y incorporer enfin les célébrations domestiques qui en seront dignes. Mais, quelle que doive être, en temps opportun, l'efficacité morale de ces expansions successives, le nouveau pouvoir spirituel doit aujourd'hui s'en abstenir entièrement, pour mieux caractériser son occidentalité, qu'il faut constituer avant tout.

Dans l'ensemble de ce culte, le temps attribué à chaque grande phase historique représente fidèlement, quoiqu'en sens inverse, sa propre nature générale. Le premier mois de l'année positiviste suffit réellement pour une digne célébration occidentale de la théocratie initiale, malgré que ce régime primitif ait beaucoup plus duré qu'aucun autre, au point de persister essentiellement chez d'immenses populations actuelles. Mais son admirable unité et sa consistance opiniâtre expliquent assez cette apparente disproportion. Trois mois m'ont été ensuite indispensables afin de glorifier pleinement la grande évolution intellectuelle de l'ancienne Grèce, où la poésie, la philosophie

et la science ne se dégagent que successivement du tronc théocratique, sous la réaction latente du principe militaire. Au contraire, le mois suivant caractérise assez le vaste ensemble de la sociabilité romaine, y compris son double préambule grec; car cet essor homogène et cohérent offre partout le développement d'une même civilisation, aisément représentée par quelques types bien choisis. Un semblable motif convient aussi au moyen âge, dont les neuf siècles sont ici dignement célébrés dans les deux mois que mon plan m'accordait envers le catholicisme et la féodalité. Si les cinq siècles de l'évolution moderne absorbent seuls les six derniers mois de l'année positiviste, cette nécessité ne tient pas seulement à la notable accélération du mouvement humain, ni à l'importance supérieure d'une préparation qui touche à son but. Elle est surtout due à la nature profondément dispersive d'une telle progression, où l'on ne peut embrasser tous les éléments essentiels du résultat général sans multiplier beaucoup les types partiels. Un seul mois n'y représenterait point assez, comme je l'espérais d'abord, l'ensemble de l'essor poétique, que j'ai dû répartir entre l'épopée et le drame; ce qui m'a d'ailleurs permis d'y incorporer respectivement la peinture et la musique. De même, si l'on concentrait, au mois de Descartes, la double célébration du mouvement philosophique et du mouvement scientifique, on caractériserait mal la participation finale de chacun d'eux à la fondation systématique du positivisme, résultée, en temps opportun, de leur concours nécessaire.

Le cours philosophique que j'ai professé, au Palais-Cardinal, pendant les trois années précédentes, sur l'histoire générale de l'Humanité, constitue naturellement une introduction dogmatique au système de commémoration exposé ici. Quand ces prédications positivistes auront été assez reproduites, je com-

mencerai l'exécution de la vaste opération sacerdotale que j'institue ainsi, en consacrant deux années consécutives aux deux premiers degrés du culte concret. Son ébauche décisive pourrait alors être complète en trois ans, si je trouvais déjà six dignes collaborateurs, qui pussent ensuite se vouer à l'accomplissement, pénible mais indispensable, du troisième et dernier degré. Le besoin d'invoquer solennellement un tel concours influa beaucoup sur la publication initiale de cet essai. Mais je m'y décidai aussi pour mieux provoquer au perfectionnement du nouveau calendrier, surtout quant aux types quotidiens, envers lesquels j'ai déjà puisé d'utiles rectifications dans les libres conférences de la Société Positiviste, particulièrement d'après les heureuses indications de mon jeune ami M. Laffitte. Je continuerai d'accueillir, avec une sincère gratitude, tous les conseils, même inadmissibles, qu'une saine critique pourrait m'adresser, pourvu qu'ils procèdent toujours par substitution spéciale, et jamais par simple négation.

Les modifications déjà résultées de ces communications fraternelles ou de mes propres réflexions n'ont affecté jusqu'ici que les noms accessoires qui complètent souvent mes types quotidiens. Il serait superflu de motiver ces changements quand ils se bornent, comme dans la plupart des cas, à des additions ou à des transpositions. Ces variations, d'ailleurs très-rares, seront aisément expliquées par tout lecteur capable d'apprécier mon système de commémoration. Mais la troisième édition introduisit aussi une suppression, dont je dois rappeler les motifs essentiels, envers *Cardan*, auquel je substituai, comme adjoint de Ramus, *le cardinal de Cusa*. Outre la supériorité morale de celui-ci, un siècle d'antériorité donne plus de prix à son influence philosophique, d'ailleurs analogue, soit contre le péripatétisme, soit surtout pour préparer déjà la

rénovation cartésienne. Il faut d'ailleurs honorer en Crebbs le digne précurseur de la grande régénération accomplie, en astronomie, par Copernic, quand l'ensemble du mouvement moderne eut assez mûri l'ancienne inspiration pythagoricienne (1).

Mais la plus grande modification propre à cette troisième édition consista dans la suppression de Philippe II parmi les trois principaux rétrogradateurs, dont la solennelle réprobation caractérise le jour additionnel de chacune de nos quatre premières années bissextiles. En accueillant à ce sujet la réclamation d'une dame positiviste, je crus à la fois accomplir dignement un acte d'impartialité historique et améliorer essentiellement mon institution exceptionnelle de la *Fête des réprouvés.*

La domination de Philippe II ne fut vraiment rétrograde qu'en Hollande, où elle suscita la plus pure et la plus honorable de toutes les révolutions politiques. Son gouvernement en Espagne, dont l'appréciation doit ici prévaloir, présenta seulement le caractère conservateur. Justement alarmé des progrès du protestantisme, et profondément pénétré du devoir d'en préserver les populations méridionales, l'inflexible suc-

---

(1) Je dois saisir cette occasion pour motiver aussi les deux substitutions d'adjoints introduites par le seconde édition, et maintenues dans la troisième.

Parmi les encyclopédistes du moyen âge, j'adjoignis d'abord à Albert le Grand, le célèbre bibliothécaire de Saint-Louis. Mais, considérant ensuite *Vincent de Beauvais* comme un simple compilateur, je dus le remplacer par *Jean de Salisbury*. Car, cet illustre secrétaire de Thomas Becket fut un véritable penseur, d'ailleurs plus ancien.

Entre les physiciens modernes, j'ai finalement préféré *Sauveur* à *Ampère* comme adjoint de Volta, afin que l'acoustique fût représentée dans ce calendrier, où l'électrologie avait déjà fourni plusieurs noms. D'ailleurs, outre l'infériorité morale d'Ampère et ses travers encyclopédiques, il fut moins original que Sauveur, qui contribua davantage à l'essor de la saine physique.

cesseur de Charles-Quint n'eut, à cet égard, d'autre tort essentiel que d'instituer, par des moyens trop acerbes, une compression exagérée. Sa mémoire reste même chargée injustement des mesures les plus violentes et les plus vicieuses, que sa longue et énergique dictature sut toujours éviter, et qui émanèrent seulement de son faible fils.

Tous ceux qui comprennent combien eût été désastreuse, pour l'ensemble de l'Occident, une entière prépondérance du protestantisme, approuveront, j'espère, une telle radiation. Cette physionomie, dure mais forte, ne méritait point d'être accolée aux deux monstruosités historiques entre lesquelles je l'avais placée. Le sophiste et l'aventurier couronnés se trouvaient d'ailleurs relevés mal à propos par une semblable interposition. En se bornant à deux types vraiment dignes l'un de l'autre, la réprobation occidentale flétrira mieux l'insensé et le criminel qui employèrent un immense pouvoir à tenter de faire rétrograder les deux principales révolutions de l'humanité.

Cette rectification se rapprocha naturellement d'une modification plus importante, que j'introduisis au frontispice de ce calendrier. Dans l'énumération sociologique des cinq éléments généraux de la grande république occidentale, j'avais toujours maintenu jusqu'alors l'ordre indiqué, il y dix ans, par mon ouvrage fondamental, pour la propagation décisive du vrai mouvement de régénération. Mais mon *Discours sur l'ensemble du positivisme* signalait, en 1848, la possibilité de voir bientôt la population espagnole reprendre son rang historique au-dessus des deux nations protestantes. En appréciant mieux les conditions morales, et me préoccupant moins de l'infériorité industrielle ou scientifique, je crois enfin que l'ordre occidental, interrompu au seizième siècle, doit être déjà regardé comme essentiellement rétabli. Or, la conservation intellec-

tuelle, et surtout sociale, du catholicisme constitue la principale source de cette réhabilitation espagnole. Car, l'incontestable supériorité affective de l'Espagne consista essentiellement à mieux préserver des atteintes de l'anarchie moderne l'ensemble des mœurs propres au moyen âge. L'Espagne est ainsi devenue moralement supérieure à tout le reste de l'Occident sous trois aspects principaux, la conciliation de la fraternité avec l'inégalité, la digne appréciation des femmes, et l'incorporation normale des domestiques.

Après avoir ainsi rappelé les motifs des principales modifications introduites dans les éditions précédentes, je dois expliquer enfin celles qui sont propres à l'édition actuelle.

La plus importante concerne la dernière semaine du mois consacré à la philosophie moderne. En revenant sur cette semaine de Hume, j'y ai spontanément reconnu plusieurs imperfections notables, qui m'ont conduit, depuis six mois, à la rectification essentielle que je consacre ici. Son double vice consistait à trop glorifier l'école germanique, et pas assez l'école britannique. Malgré les prétentions pédantesques des Allemands actuels, leur pays n'a fourni, depuis Leibnitz et le grand Frédéric, de penseur vraiment éminent que Kant, sauf le génie exceptionnel de Gall, que la France a seule compris et honoré. En érigeant Fichte en type quotidien, je lui avais attribué trop d'importance : il prend ici sa vraie place, en devenant l'adjoint de Kant, dont le nom ne redoute aucun entourage. Pouvant ainsi disposer d'un jour, je l'ai consacré à Robertson, qui n'était point assez dignement placé comme adjoint d'Adam Smith, auquel, outre l'insuffisante analogie, il ne fut aucunement inférieur. Cette modification est devenue plus heureuse, en se complétant par l'adjonction de Gibbon, dont l'utile et pénible élaboration ne méritait pas mon oubli antérieur,

outre quelques précieux aperçus incidents sur la vraie philosophie de l'histoire.

Mais cette réaction ayant laissé Adam Smith sans adjoint, je me félicite d'avoir comblé la lacune en glorifiant dignement le seul publiciste contemporain qui mérite réellement l'attention intellectuelle et morale de la postérité, M. Dunoyer. Sa lumineuse distinction entre l'industrie qui modifie le monde et celle qui agit sur l'homme constitue réellement le seul pas capital que comportât la prétendue science des économistes. Il est vrai que cette juste rénovation ne peut s'accomplir sans dissoudre radicalement une telle métaphysique, ainsi proclamée désormais non moins irrationnelle qu'ignoble. Car, on reconnaît alors l'absurdité d'étudier l'existence matérielle de l'humanité isolément de sa vie intellectuelle et morale. Mais cette inévitable dissolution d'une désastreuse doctrine motive encore mieux la glorification du consciencieux penseur dont toute la carrière aboutit à faire involontairement rentrer cette étude mal instituée dans le domaine synthétique de la sociologie. Je me trouve heureux d'ailleurs d'avoir ainsi pu réparer, pendant sa vie, l'ingratitude et l'oubli dont le public et le gouvernement français ont finalement récompensé de nobles et longs services civiques, auxquels je dus mes premières émotions politiques.

Sauf cette utile reconstruction de la semaine de Hume, la présente édition n'introduit d'autres changements que quelques nouveaux adjoints, qui n'exigent aucune explication.

Je dois cependant faire remarquer la rectification propre à la troisième semaine du mois d'Homère. Elle serait plus grave qu'aucune autre, puisqu'elle affecte un type hebdomadaire, ce qui probablement ne se reproduira jamais. Mais, en transportant à Aristophane la primauté que j'avais attribuée à Plaute, je ne fais, au fond, que retourner spontanément à l'opinion géné-

rale, après avoir reconnu que je m'en étais écarté mal à propos. Quoique les compositions d'Aristophane soient plutôt des satires dialoguées que de vraies comédies, elles offrent plus d'originalité, et même de force, que les productions plus dramatiques de Plaute. Leur commune lecture fait d'ailleurs penser toujours à l'incomparable supériorité de Molière, moins préparé par l'antiquité que ne le furent Shakespeare, Corneille, et Calderon. En plaçant Plaute au-dessus d'Aristophane, j'avais surtout voulu punir celui-ci de sa participation indirecte à la condamnation de Socrate. Mais un meilleur examen m'a fait reconnaître que cette influence tant reprochée fut plus apparente que réelle.

Enfin, il me reste à motiver assez la suppression de Fléchier, que j'avais érigé jusqu'ici en adjoint de Saint-Vincent-de-Paule, quoique l'analogie fût très-imparfaite. Cette dernière discordance n'aurait pas suffi toutefois pour me faire écarter un nom estimable, si je n'eusse pas cru devoir accueillir la réclamation qu'on m'avait adressée contre l'oubli de l'abbé de l'Épée. Outre qu'une telle adjonction convient mieux à celui-ci, il la mérite davantage sous l'aspect moral, sans que son rang intellectuel soit au fond aussi inférieur que l'indiquent nos préjugés littéraires. Sans doute, il ne fut point l'inventeur de la célèbre méthode didactique qu'il a tant propagée. Mais c'est à son courage et à sa persévérance qu'on en doit la réalisation décisive, à laquelle j'ai borné cette glorification, faute de pouvoir la faire remonter jusqu'à l'inventeur ignoré. Cet acte de justice me force, il est vrai, d'exclure entièrement Fléchier, que je ne pouvais placer ailleurs. Néanmoins je regrette peu cette exclusion définitive envers un écrivain médiocre, auquel on doit moralement reprocher d'avoir écrit sur Turenne une pompeuse déclamation sans oser y flétrir l'atroce incendie du Palatinat.

Cette quatrième édition n'exige plus qu'un seul avis essentiel, quant à l'introduction du double tableau dans lequel je condense finalement le calendrier positiviste. Une telle disposition n'a d'autre but que de faciliter l'usage de ce système de commémoration. En rendant ainsi le nouveau calendrier aussi commode que l'ancien, chacun pourra d'ailleurs les mieux comparer. Mais je n'ai pas dû m'occuper spécialement de leur concordance, afin de ne pas altérer les avantages inhérents à la perpétuité du calendrier positiviste, dont les éditions successives ne sauraient rester longtemps annuelles. J'ai donc simplifié le plus possible la construction de ce double tableau, en n'y mêlant aucune trace du calendrier chrétien. Les deux feuilles qui le composent, et qui deviendront les deux faces du placard usuel, contiennent l'une les cinq mois de l'antiquité, suivis des deux mois du moyen âge, et l'autre les six mois propres à l'évolution moderne.

Ainsi détaché du grand ouvrage où il trouvera sa place dogmatique, mon système de commémoration peut encourir beaucoup de fausses appréciations, dues à la grande difficulté de bien saisir aujourd'hui son véritable esprit. Cependant, son adoption générale, après un long examen, par la Société Positiviste, me permit d'espérer ailleurs un digne accueil, quoique je ne doive, sans doute, obtenir de personne une complète adhésion spéciale. Malgré tous les inconvénients de cette publication anticipée, je n'hésitai donc point à l'accomplir, afin qu'une application aussi caractéristique accélérât, dans notre urgente situation, l'avénement social de la seule philosophie qui puisse terminer la révolution occidentale. Après trois ans d'épreuve décisive, l'accueil public me conduit aujourd'hui à me féliciter d'avoir osé détacher cette institution du plan général que j'exposerai, pour la transition finale de l'Occident,

à la fin du *Système de politique positive*, dont le tome premier parut en juillet 1851, et dont le second vient d'être publié.

Paris, le 28 César 64 (mercredi 19 mai 1852).

AUGUSTE COMTE,

Auteur du *Système de philosophie positive*,
et du *Système de politique positive*.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

CALENDRIER POSITIVISTE,

POUR UNE ANNÉE QUELCONQUE.

PREMIER MOIS. **MOÏSE.** LA THÉOCRATIE INITIALE.

1 — Lundi. . . . . Prométhée.
2 — Mardi. . . . . Hercule. . . . . *Thésée.*
3 — Mercredi. . . Orphée.
4 — Jeudi. . . . . Ulysse.
5 — Vendredi. . . . Lycurgue.
6 — Samedi. . . . Romulus.
7 — DIMANCHE. . . NUMA.

8 — Lundi. . . . . Bélus. . . . . *Sémiramis.*
9 — Mardi. . . . . Sésostris.
10 — Mercredi. . . . Menou.
11 — Jeudi. . . . . Cyrus.
12 — Vendredi. . . . Zoroastre.
13 — Samedi. . . . . Les Druides. . . . . *Ossian.*
14 — DIMANCHE. . . BOUDDHA.

15 — Lundi. . . . . Fo-Hi.
16 — Mardi. . . . . Lao-Tseu.
17 — Mercredi. . . . Meng-Tseu.
18 — Jeudi. . . . . Les théocrates du Tibet.
19 — Vendredi. . . . Les théocrates du Japon.
20 — Samedi. . . . Manco-Capac. . . . . *Tamèhaméa.*
21 — DIMANCHE. . . CONFUCIUS.

22 — Lundi. . . . . Abraham. . . . . *Joseph.*
23 — Mardi. . . . . Samuel.
24 — Mercredi. . . . Salomon. . . . . *David.*
25 — Jeudi. . . . . Isaïe.
26 — Vendredi. . . . Saint-Jean-Baptiste.
27 — Samedi. . . . Haroun-al-Raschid. . . *Abdérame III.*
28 — DIMANCHE. . . MAHOMET.

DEUXIÈME MOIS. **HOMÈRE.** LA POÉSIE ANCIENNE.

1 — Lundi. . . . . Hésiode.
2 — Mardi. . . . . Thyrtée. . . . . *Sapho.*
3 — Mercredi. . . . Anacréon.
4 — Jeudi. . . . . Pindare.
5 — Vendredi. . . Sophocle. . . . . *Euripide.*
6 — Samedi. . . . Théocrite. . . . . *Longus.*
7 — DIMANCHE. . . ESCHYLE.

8 — Lundi. . . . . Scopas.
9 — Mardi. . . . . Zeuxis.
10 — Mercredi. . . . Ictinus.
11 — Jeudi. . . . . Praxitèle.
12 — Vendredi. . . . Lysippe.
13 — Samedi. . . . Apelles.
14 — DIMANCHE. . . PHIDIAS.

15 — Lundi. . . . . Ésope. . . . . *Pilpaï.*
16 — Mardi. . . . . Plaute.
17 — Mercredi. . . . Térence. . . . . *Ménandre.*
18 — Jeudi. . . . . Phèdre.
19 — Vendredi. . . . Juvénal.
20 — Samedi. . . . Lucien.
21 — DIMANCHE. . . ARISTOPHANE.

22 — Lundi. . . . . Ennius.
23 — Mardi. . . . . Lucrèce.
24 — Mercredi. . . . Horace.
25 — Jeudi. . . . . Tibulle.
26 — Vendredi. . . . Ovide.
27 — Samedi. . . . Lucain.
28 — DIMANCHE. . . VIRGILE.

TROISIÈME MOIS. **ARISTOTE.** LA PHILOSOPHIE ANCIENNE

1 — Lundi. . . . . Anaximandre.
2 — Mardi. . . . . Anaximène.
3 — Mercredi. . . Héraclite.
4 — Jeudi. . . . . Anaxagore.
5 — Vendredi. . . Démocrite. . . . . *Leucippe.*
6 — Samedi. . . . Hérodote.
7 — DIMANCHE. . . THALÈS.

8 — Lundi. . . . . Solon.
9 — Mardi. . . . . Xénophane.
10 — Mercredi. . . Empédocle.
11 — Jeudi. . . . . Thucydide.
12 — Vendredi. . . Archytas. . . . . *Philolaüs.*
13 — Samedi. . . . Apollonius-de-Tyane.
14 — DIMANCHE. . . PYTHAGORE.

15 — Lundi. . . . . Aristippe.
16 — Mardi. . . . . Antisthènes.
17 — Mercredi. . . Zénon.
18 — Jeudi. . . . . Cicéron. . . . . *Pline-le-Jeune.*
19 — Vendredi. . . Épictète. . . . . *Arrien.*
20 — Samedi. . . . Tacite.
21 — DIMANCHE. . . SOCRATE.

22 — Lundi. . . . . Xénocrate.
23 — Mardi. . . . . Philon-d'Alexandrie.
24 — Mercredi. . . Saint-Jean-l'évangéliste.
25 — Jeudi. . . . . Saint-Justin. . . . . *Saint-Irénée.*
26 — Vendredi. . . St-Clément-d'Alexandrie.
27 — Samedi. . . . Origène. . . . . *Tertullien.*
28 — DIMANCHE. . . PLATON.

QUATRIÈME MOIS. **ARCHIMÈDE.** LA SCIENCE ANCIENNE.

1 — Lundi. . . . . Théophraste.
2 — Mardi. . . . . Hérophile.
3 — Mercredi. . . Érasistrate.
4 — Jeudi. . . . . Celse.
5 — Vendredi. . . Galien.
6 — Samedi. . . . Avicenne. . . . . *Averrhoës.*
7 — DIMANCHE. . . HIPPOCRATE.

8 — Lundi. . . . . Euclide.
9 — Mardi. . . . . Aristée.
10 — Mercredi. . . Théodose-de-Bithynie.
11 — Jeudi. . . . . Héron. . . . . *Ctésibius.*
12 — Vendredi. . . Pappus.
13 — Samedi. . . . Diophante.
14 — DIMANCHE. . . APOLLONIUS.

15 — Lundi. . . . . Eudoxe. . . . . *Aratus.*
16 — Mardi. . . . . Pythéas. . . . . *Néarque.*
17 — Mercredi. . . Aristarque. . . . . *Bérose.*
18 — Jeudi. . . . . Ératosthène. . . . . *Sosigène.*
19 — Vendredi. . . Ptolémée.
20 — Samedi. . . . Albateginus. . . . . *Nassir-Eddin.*
21 — DIMANCHE. . . HIPPARQUE.

22 — Lundi. . . . . Varron.
23 — Mardi. . . . . Columelle.
24 — Mercredi. . . Vitruve.
25 — Jeudi. . . . . Strabon.
26 — Vendredi. . . Frontin.
27 — Samedi. . . . Plutarque.
28 — DIMANCHE. . . PLINE-l'Ancien.

CINQUIÈME MOIS. **CÉSAR.** LA CIVILISATION MILITAIRE.

1 — Lundi. . . . . Miltiade.
2 — Mardi. . . . . Léonidas.
3 — Mercredi. . . Aristide.
4 — Jeudi. . . . . Cimon.
5 — Vendredi. . . Xénophon.
6 — Samedi. . . . Phocion. . . . . *Épaminondas.*
7 — DIMANCHE. . . THÉMISTOCLE.

8 — Lundi. . . . . Périclès.
9 — Mardi. . . . . Philippe.
10 — Mercredi. . . Démosthènes.
11 — Jeudi. . . . . Ptolémée Lagus.
12 — Vendredi. . . Philopœmen.
13 — Samedi. . . . Polybe.
14 — DIMANCHE. . . ALEXANDRE.

15 — Lundi. . . . . Junius Brutus.
16 — Mardi. . . . . Camille. . . . . *Cincinnatus.*
17 — Mercredi. . . Fabricius. . . . . *Régulus.*
18 — Jeudi. . . . . Annibal.
19 — Vendredi. . . Paul-Émile.
20 — Samedi. . . . Marius. . . . . *Les Gracques.*
21 — DIMANCHE. . . SCIPION.

22 — Lundi. . . . . Auguste. . . . . *Mécène.*
23 — Mardi. . . . . Vespasien. . . . . *Titus.*
24 — Mercredi. . . Adrien. . . . . *Nerva.*
25 — Jeudi. . . . . Antonin. . . . . *Marc-Aurèle.*
26 — Vendredi. . . Papinien. . . . . *Ulpien.*
27 — Samedi. . . . Alexandre-Sévère.
28 — DIMANCHE. . . TRAJAN.

SIXIÈME MOIS. **SAINT-PAUL.** LE CATHOLICISME

1 — Lundi. . . Saint-Luc. . . . . *Saint-Jacques.*
2 — Mardi. . . Saint-Cyprien.
3 — Mercredi. . Saint-Athanase.
4 — Jeudi. . . Saint-Jérôme.
5 — Vendredi. . Saint-Ambroise.
6 — Samedi. . . Sainte-Monique.
7 — DIMANCHE. SAINT-AUGUSTIN.

8 — Lundi. . . Constantin.
9 — Mardi. . . Théodose.
10 — Mercredi. . Saint-Chrysostôme. . . . *Saint-Basile.*
11 — Jeudi. . . . Sainte-Pulchérie. . . . . *Marcien.*
12 — Vendredi. . Sainte-Geneviève-de-Paris.
13 — Samedi. . . Saint-Grégoire-le-Grand.
14 — DIMANCHE. HILDEBRAND.

15 — Lundi. . . Saint-Benoît. . . . . *Saint-Antoine.*
16 — Mardi. . . Saint-Boniface. . . . . *Saint-Austin.*
17 — Mercredi. . Saint-Isidore-de-Séville. *Saint-Bruno.*
18 — Jeudi. . . Lanfranc. . . . . *Saint-Anselme.*
19 — Vendredi. . Héloïse. . . . . *Béatrice.*
20 — Samedi. . Les archit. du moyen âge. *Saint-Benezet.*
21 — DIMANCHE. SAINT-BERNARD.

22 — Lundi. . . Saint-François-Xavier. . *St Ignace de Loyola.*
23 — Mardi. . . Saint-Charles-Borromée. *Frédéric Borromée.*
24 — Mercredi. . Sainte-Thérèse. . *Ste-Catherine-de-Sienne.*
25 — Jeudi. . . . Saint-Vincent-de-Paule. *L'abbé de l'Épée.*
26 — Vendredi. . Bourdaloue. . . . . *Claude Fleury.*
27 — Samedi. . . W. Penn. . . . . *G. Fox.*
28 — DIMANCHE. BOSSUET.

SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.

1 — Lundi. . . . . Théodoric-le-Grand.
2 — Mardi. . . . . Pélage.
3 — Mercredi. . . . Othon-le-Grand. . . *Henri-l'Oiseleur.*
4 — Jeudi. . . . . Saint-Henri.
5 — Vendredi. . . . Villiers. . . . . *La Valette.*
6 — Samedi. . . . . Don Juan de Lépante. *Jean Sobieski.*
7 — DIMANCHE. . . ALFRED.

8 — Lundi. . . . . Charles-Martel.
9 — Mardi. . . . . Le Cid. . . . . *Tancrède.*
10 — Mercredi. . . . Richard. . . . . *Saladin.*
11 — Jeudi. . . . . Jeanne d'Arc.
12 — Vendredi. . . . Albuquerque. . . . . *Walter Raleigh.*
13 — Samedi. . . . . Bayard.
14 — DIMANCHE. . . GODEFROI.

15 — Lundi. . . . . Saint-Léon-le-Grand. *Léon IV.*
16 — Mardi. . . . . Gerbert. . . . . *Pierre Damien.*
17 — Mercredi. . . . Pierre-l'Hermite.
18 — Jeudi. . . . . Suger. . . . . *Saint-Éloi.*
19 — Vendredi. . . . Alexandre III. . . . . *Thomas Becket.*
20 — Samedi. . . . . S^t.-François-d'Assise. *Saint-Dominique.*
21 — DIMANCHE. . . INNOCENT III.

22 — Lundi. . . . . Sainte-Clotilde.
23 — Mardi. . . . . Sainte-Bathilde.
24 — Mercredi. . . . St Étienne de Hongrie. *Mathias Corvin.*
25 — Jeudi. . . . . Sainte-Élisabeth-de-Hongrie.
26 — Vendredi. . . . Blanche de Castille.
27 — Samedi. . . . . Saint-Ferdinand III. *Alphonse X.*
28 — DIMANCHE. . . SAINT-LOUIS.

HUITIÈME MOIS. **DANTE.** L'ÉPOPÉE MODERNE.

1 — Lundi. . . . . Les Troubadours.
2 — Mardi. . . . . Bocace. . . . . *Chaucer.*
3 — Mercredi. . . . Rabelais.
4 — Jeudi. . . . . Cervantes.
5 — Vendredi. . . . La Fontaine.
6 — Samedi. . . . Foé. . . . . *Goldsmith.*
7 — DIMANCHE. . . ARIOSTE.

8 — Lundi. . . . . Léonard de Vinci. . . *Le Titien.*
9 — Mardi. . . . . Michel-Ange. . . . . *Salvator Rosa.*
10 — Mercredi. . . Holbein. . . . . *Rembrandt.*
11 — Jeudi. . . . . Poussin. . . . . *Lesueur.*
12 — Vendredi. . . Murillo. . . . . *Alonzo Cano.*
13 — Samedi. . . . Téniers. . . . . *Rubens.*
14 — DIMANCHE. . . RAPHAEL.

15 — Lundi. . . . . Froissart. . . . . *Joinville.*
16 — Mardi. . . . . Camoens.
17 — Mercredi. . . Les Romancistes espagnols.
18 — Jeudi. . . . . Chateaubriant.
19 — Vendredi. . . . Walter-Scott.
20 — Samedi. . . . . Manzoni.
21 — DIMANCHE. . . TASSE.

22 — Lundi. . . . . Pétrarque.
23 — Mardi. . . . . Thomas A'Kempis. . *Louis de Grenade.*
24 — Mercredi. . . Madame de Lafayette. *Madame de Staël.*
25 — Jeudi. . . . . Fénelon. . . . . *St.-François-de-Sales.*
26 — Vendredi. . . Klopstock. . . . . *Gessner.*
27 — Samedi. . . . Byron. . . . . *Élisa Mercœur.*
28 — DIMANCHE. . . MILTON.

NEUVIÈME MOIS. **GUTTEMBERG.** L'INDUSTRIE MODERNE.

1 — Lundi. . . . . Marco-Polo. . . . . *Chardin.*
2 — Mardi. . . . . Jacques Cœur. . . . *Gresham.*
3 — Mercredi. . . Gama. . . . . *Magellan.*
4 — Jeudi. . . . . Neper. . . . . *Briggs.*
5 — Vendredi. . . Lacaille. . . . . *Delambre.*
6 — Samedi. . . . Cook. . . . . *Tasman.*
7 — DIMANCHE. . . COLOMB.

8 — Lundi. . . . . Benvenuto Cellini.
9 — Mardi. . . . . Amontons. . . . . *Wheatstone.*
10 — Mercredi. . . Harrison. . . . . *Pierre Leroy.*
11 — Jeudi. . . . . Dollong. . . . . *Graham.*
12 — Vendredi. . . Arkwright. . . . . *Jacquart.*
13 — Samedi. . . . Conté. . . . . .
14 — DIMANCHE. . . VAUCANSON.

15 — Lundi. . . . . Stévin. . . . . *Torricelli.*
16 — Mardi. . . . . Mariotte. . . . . *Boyle.*
17 — Mercredi. . . Papin. . . . . *Worcester.*
18 — Jeudi. . . . . Black.
19 — Vendredi. . . Jouffroy. . . . . *Fulton.*
20 — Samedi. . . . Dalton. . . . . *Thilorier.*
21 — DIMANCHE. . . WATT.

22 — Lundi. . . . . Bernard de Palissy.
23 — Mardi. . . . . Guglielmini. . . . . *Riquet.*
24 — Mercredi. . . Duhamel (du Monceau).
25 — Jeudi. . . . . Saussure. . . . . *Bouguer.*
26 — Vendredi. . . Coulomb. . . . . *Borda.*
27 — Samedi. . . . Carnot. . . . . *Vauban.*
28 — DIMANCHE. . . MONTGOLFIER.

DIXIÈME MOIS. **SHAKESPEARE.** LE DRAME MODERNE.

1 — Lundi. . . . . Lope de Vega.
2 — Mardi. . . . . Moreto. . . . . *Guillen de Castro.*
3 — Mercredi. . . Rojas. . . . . *Guevara.*
4 — Jeudi. . . . . Otway.
5 — Vendredi. . . Lessing.
6 — Samedi. . . . Goëthe.
7 — DIMANCHE. . . CALDERON.

8 — Lundi. . . . . Tirso.
9 — Mardi. . . . . Vondel.
10 — Mercredi. . . Racine.
11 — Jeudi. . . . . Voltaire.
12 — Vendredi. . . Alfieri. . . . . *Métastase.*
13 — Samedi. . . . Schiller.
14 — DIMANCHE. . . CORNEILLE.

15 — Lundi. . . . . Alarcon.
16 — Mardi. . . . . Madame de Motteville. *Madame Roland.*
17 — Mercredi. . . Madame de Sévigné. . *Lady Montague.*
18 — Jeudi. . . . . Lesage. . . . . *Sterne.*
19 — Vendredi. . . Madame de Staal. . . *Miss Edgeworth.*
20 — Samedi. . . . Fielding. . . . . *Richardson.*
21 — DIMANCHE. . . MOLIÈRE.

22 — Lundi. . . . . Pergolèse. . . . . *Palestrina.*
23 — Mardi. . . . . Sacchini. . . . . *Grétry.*
24 — Mercredi. . . Gluck. . . . . *Lully.*
25 — Jeudi. . . . . Beethoven. . . . . *Handel.*
26 — Vendredi. . . Rossini. . . . . *Weber.*
27 — Samedi. . . . Bellini. . . . . *Donizetti.*
28 — DIMANCHE. . . MOZART.

ONZIEME MOIS. **DESCARTES.** LA PHILOSOPHIE MODERNE.

1 — Lundi. . . . . Albert-le-Grand. . . *Jean de Salisbury.*
2 — Mardi. . . . . Roger Bacon. . . . . *Raimond Lulle.*
3 — Mercredi. . . Saint-Bonaventure. . *Joachim.*
4 — Jeudi. . . . . Ramus. . . . . *Le cardin. de Cusa.*
5 — Vendredi. . . Montaigne. . . . . *Érasme.*
6 — Samedi. . . . Campanella. . . . . *Morus.*
7 — DIMANCHE. . . St-THOMAS-d'Aquin.

8 — Lundi. . . . . Hobbes. . . . . *Spinosa.*
9 — Mardi. . . . . Pascal. . . . . *Giordano Bruno.*
10 — Mercredi. . . Locke. . . . . *Mallebranche.*
11 — Jeudi. . . . . Vauvenargues. . . . *Mme de Lambert.*
12 — Vendredi. . . Diderot. . . . . *Tracy.*
13 — Samedi. . . . Cabanis. . . . . *Georges Leroy.*
14 — DIMANCHE. . . Le Chancel. BACON.

15 — Lundi. . . . . Grotius. . . . . *Cujas.*
16 — Mardi. . . . Fontenelle. . . . . *Maupertuis.*
17 — Mercredi. . . Vico. . . . . *Herder.*
18 — Jeudi. . . . . Fréret. . . . . *Winckelmann.*
19 — Vendredi. . . Montesquieu. . . . . *D'Aguesseau.*
20 — Samedi. . . . Buffon. . . . . *Oken.*
21 — DIMANCHE. . . LEIBNITZ.

22 — Lundi. . . . . Robertson. . . . . *Gibbon.*
23 — Mardi. . . . . Adam Smith. . . . . *Dunoyer.*
24 — Mercredi. . . Kant. . . . . *Fichte.*
25 — Jeudi. . . . . Condorcet. . . . . *Ferguson.*
26 — Vendredi. . . Joseph de Maistre. . *Bonald.*
27 — Samedi. . . . Hegel. . . . . *Sophie Germain.*
28 — DIMANCHE. . . HUME.

DOUZIÈME MOIS. **FRÉDÉRIC.** LA POLITIQUE MODERNE.

1 — Lundi. . . . Marie de Molina.
2 — Mardi. . . . Côme de Médicis l'Ancien.
3 — Mercredi. . Philippe de Commines. *Guicciardini.*
4 — Jeudi. . . . Isabelle de Castille.
5 — Vendredi. . Charles-Quint. . . . . *Sixte-Quint.*
6 — Samedi. . . Henri IV.
7 — DIMANCHE. . LOUIS XI.

8 — Lundi. . . . Coligny. . . . . *L'Hôpital.*
9 — Mardi. . . . Barneveldt.
10 — Mercredi. . Gustave-Adolphe.
11 — Jeudi. . . . De Witt.
12 — Vendredi. . Ruyter.
13 — Samedi. . . Guillaume III.
14 — DIMANCHE. . GUILLAUME-le-Taciturne.

15 — Lundi. . . . Ximenès.
16 — Mardi. . . . Sully. . . . . *Oxenstiern.*
17 — Mercredi. . Colbert. . . . . *Louis XIV.*
18 — Jeudi. . . . Walpole. . . . . *Mazarin.*
19 — Vendredi. . D'Aranda. . . . . *Pombal.*
20 — Samedi. . . Turgot. . . . . *Campomanes.*
21 — DIMANCHE. . RICHELIEU.

22 — Lundi. . . . Sidney. . . . . *Lambert.*
23 — Mardi. . . . Franklin.
24 — Mercredi. . Washington. . . . . *Kosciusko.*
25 — Jeudi. . . . Jefferson.
26 — Vendredi. . Bolivar. . . . . *Toussaint-Louverture.*
27 — Samedi. . . Francia.
28 — DIMANCHE. . CROMWELL.

TREIZIÈME ET DERNIER MOIS. **BICHAT.** LA SCIENCE MODERNE.

1 —	Lundi.	Copernic.	*Tycho-Brahé.*
2 —	Mardi.	Kepler.	*Halley.*
3 —	Mercredi. . .	Huyghens.	*Varignon.*
4 —	Jeudi.	Jacques Bernouilli. .	*Jean Bernouilli.*
5 —	Vendredi. . .	Bradley.	*Roëmer.*
6 —	Samedi. . . .	Volta.	*Sauveur.*
7 —	DIMANCHE. . .	GALILÉE.	
8 —	Lundi.	Viète.	*Harriot.*
9 —	Mardi.	Wallis.	*Fermat.*
10 —	Mercredi. . .	Clairaut.	*Poinsot.*
11 —	Jeudi.	Euler.	*Monge.*
12 —	Vendredi. . .	D'Alembert.	*Daniel Bernouilli.*
13 —	Samedi. . . .	Lagrange.	*Joseph Fournier.*
14 —	DIMANCHE. . .	NEWTON.	
15 —	Lundi.	Bergmann.	*Scheele.*
16 —	Mardi.	Priestley.	*Davy.*
17 —	Mercredi. . .	Cavendish.	
18 —	Jeudi.	Guyton-Morveau. . .	*Geoffroy.*
19 —	Vendredi. . .	Berthollet.	
20 —	Samedi. . . .	Berzélius.	*Ritter.*
21 —	DIMANCHE. . .	LAVOISIER.	
22 —	Lundi.	Harvey.	*Ch. Bell.*
23 —	Mardi.	Boërhaave.	*Sthal.*
24 —	Mercredi. . .	Linné.	*Bern. de Jussieu.*
25 —	Jeudi.	Haller.	*Vicq-d'Azyr.*
26 —	Vendredi. . .	Lamarck.	*Blainville.*
27 —	Samedi. . . .	Broussais.	*Morgagni.*
28 —	DIMANCHE. . .	GALL.	

Jour complémentaire. . . . . Fête universelle des MORTS.

Jour additionnel des années bissextiles. . . . . Réprobation solennelle des deux principaux rétrogradateurs (*Julien* et *Bonaparte*), mais seulement pendant la première demi-génération.

Après ces *quatre* célébrations initiales de la *Fête des Réprouvés*, ce jour exceptionnel prendra sa destination normale pour le culte abstrait.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ, RUE RACINE, 26.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

ORDRE ET PROGRÈS. — VIVRE POUR AUTRUI.

LA

REVUE OCCIDENTALE,

OU

APPLICATION CONTINUE DU POSITIVISME AU COURS NATUREL DES ÉVÉNEMENTS HUMAINS,

ACCOMPLIS OU PRÉVUS,

POUR L'APPRÉCIATION SYSTÉMATIQUE DU MOUVEMENT INTELLECTUEL ET SOCIAL,

CHEZ LES CINQ POPULATIONS AVANCÉES,

FRANÇAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE, GERMANIQUE, ET BRITANNIQUE,

QUI COMPOSENT, DEPUIS CHARLEMAGNE,

LA GRANDE RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE.

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

(Au commencement de chaque Saison),

FONDÉE ET DIRIGÉE

PAR AUGUSTE COMTE,

AUTEUR DU *SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE*
ET DU *SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE*.

PARIS.

Le premier Cahier de *la Revue occidentale* paraîtra au commencement de l'hiver prochain, si le projet suivant est assez tôt réalisé.

SUBSIDE POSITIVISTE

POUR FONDER LA REVUE OCCIDENTALE.

1. M. Auguste COMTE, fondateur de la **REVUE OCCIDENTALE,** en est le seul Directeur et propriétaire. Il renonce d'avance à tout honoraire, soit de direction, soit de rédaction.

2. Quand cette institution aura pris assez de consistance, M. COMTE se choisira un successeur éventuel, qui, à son tour, accomplira une semblable transmission, et, ainsi de suite, tant que durera la fonction.

3. Pour développer convenablement cette tentative philosophique et sociale, M. COMTE demande un subside annuel de *dix mille francs* pendant *trois ans*, remboursable suivant le mode indiqué ci-dessous.

4. Cette subvention consiste en *cent* souscriptions, dont chacune oblige

son signataire à fournir *cent francs* au début de chacune de ces trois années d'essai.

5. Une seule personne pourra prendre un nombre quelconque de souscriptions : plusieurs personnes pourront se réunir pour acquérir une seule souscription, mais sous un nom unique.

6. Toutes les souscriptions sont purement personnelles : aucune ne devient transférable sans l'assentiment spécial de M. COMTE.

7. Chaque souscription procure un exemplaire de la *Revue*, même après le remboursement total.

8. Tout abonnement se rapporte à un volume annuel, composé de quatre cahiers trimestriels. Il coûte *dix francs*, pour tous les points de l'Occident où le transport des livres est assez régularisé.

9. Chaque cahier séparé peut être acquis au prix de *trois francs* pour le public et de *deux francs* pour les libraires, en s'adressant chez le Directeur de la *Revue* (10, *rue Monsieur-le-Prince*, Paris).

10. A la fin de chaque année, une moitié du produit pécuniaire de l'entreprise est consacrée à son extension, soit quant au tirage, soit envers les honoraires de rédaction, soit même pour rendre mensuelles les publications, s'il y a lieu.

11. L'autre moitié de ce produit sert à rembourser, suivant l'ordre indiqué chaque fois par le sort, les souscriptions initiales, avec tous les intérêts propres à la durée effective de leur office.

12. Ces intérêts se règlent d'après un taux librement fixé d'abord par chaque souscripteur, mais qui ne dépasse jamais *sept pour cent* l'an.

13. A la suite de ces opérations annuelles, chaque souscripteur reçoit, du directeur de la *Revue*, le compte public de la situation totale de l'entreprise.

14. Chaque cahier trimestriel forme *dix* feuilles d'impression in-8°, typographiquement conformes au *Système de Politique positive* (32 lignes de 50 lettres par page).

15. On tirera d'abord à *mille* exemplaires, y compris ceux des souscriptions.

16. Tout cahier contient *cinq* articles au moins et *sept* au plus, toujours relatifs à la situation intellectuelle ou sociale de l'Occident, sans que les principes généraux y soient jamais traités autrement que d'après leur application spéciale et opportune.

17. Les honoraires de rédaction sont provisoirement fixés à *cent francs* la feuille pour les écrivains qui débutent, *cent cinquante francs* pour ceux qui sont déjà formés, et *deux cents francs* pour les écrivains pleinement jugés.

18. Quoique les articles se publient en français, ils peuvent être écrits dans l'une quelconque des autres langues occidentales, la Direction de la *Revue* se chargeant de leur traduction.

19. Aucun article ne paraît sans la signature réelle et complète de son auteur.

APERÇU GÉNÉRAL DES FRAIS TRIMESTRIELS.

Frais moyens de rédaction de chaque cahier. .	*Quatorze cents fr.*
Frais de publication (à 25 fr. la composition de chaque feuille, 45 fr. son tirage à mille, et 50 fr. son transport).	*Onze cents francs.*

Paris, le 8 Archimède 64 (Jeudi 1er avril 1852).

AUGUSTE COMTE,
10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE.

IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cie, RUE RACINE, 26.

1144 00202022 9

194 16661
C741s
vol.2 Comte, Auguste.
Système de politique
positive.

194 16661
C741s
vol.2 Comte, Auguste.
Système de politique
positive.

WITHDRAWN

BR

DREW UNIVERSITY LIBRARY
MADISON, NEW JERSEY